

@

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE



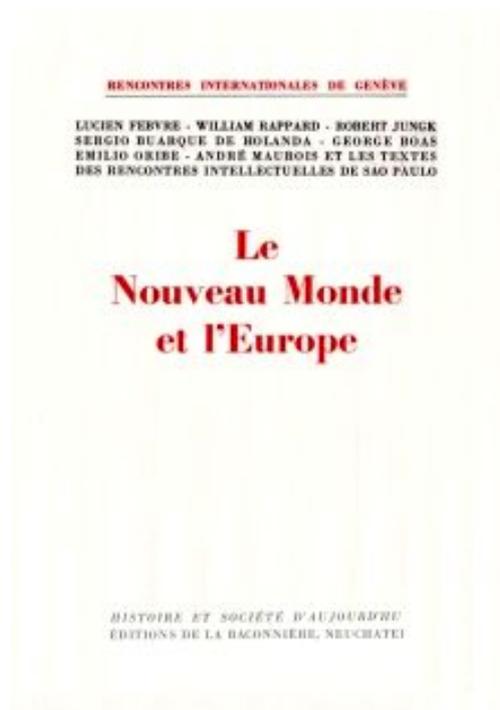
TOME IX
(1954)

**LE NOUVEAU MONDE
ET L'EUROPE**

Lucien FEBVRE - William RAPPARD
Robert JUNGK - George BOAS
Emilio ORIBE - André MAUROIS
Sergio BUARQUE DE HOLANDA
et les textes des Rencontres
Intellectuelles de São Paulo

Le Nouveau Monde et l'Europe

Édition électronique réalisée à partir du tome IX (1954) des Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève, avec le concours de l'UNESCO. Les Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1954, 510 pages. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.



Promenade du Pin 1, CH-1204 Genève

Le Nouveau Monde et l'Europe

deuxième de couverture

Ce sujet, d'une ampleur redoutable et d'une grande complexité, dut être circonscrit et les débats orientés selon quelques grandes lignes : les répercussions intellectuelles et morales de la découverte du Nouveau Monde, l'apport réciproque du Nouveau Monde et de l'Europe dans les principaux domaines de la vie culturelle et sociale ; l'état actuel des relations entre l'Europe et les peuples du Nouveau Monde.

Bien entendu, l'Ancien et le Nouveau Monde ne peuvent pas être définis comme des entités statiques, en raison même de leurs interférences, mais comme des réalités organiques et vivantes, douées d'histoire et s'affrontant sur la conception même qu'ils ont de leur histoire.

En SERGIO BUARQUE DE HOLANDA et GEORGE BOAS, des styles de pensée s'affrontent et, à travers eux, les passés européens dont restent imprégnées les Amériques anglo-saxonne et ibérique.

Un autre affrontement : celui de ROBERT JUNGK et ANDRÉ MAUROIS. Il permet de mesurer la part d'angoisse et la part de confiance que l'Europe éprouve à l'endroit des Etats-Unis. C'est celui même sur lequel s'engage notre histoire actuelle.

WILLIAM RAPPARD et EMILIO ORIBE, enfin, font le bilan de deux ordres qui se partagent les continents, l'économie politique et la pensée littéraire et philosophique, et dont l'harmonie commande en grande partie le bonheur des peuples. Ils viennent, à leur tour, témoigner d'une diversité dont LUCIEN FEBVRE avait, au départ, signalé l'importance pour une compréhension véritable des rapports entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Le Nouveau Monde et l'Europe

troisième de couverture

Les Rencontres intellectuelles de São Paulo

Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo ont tenu leurs assises du 16 au 22 août 1954, dans le cadre des manifestations culturelles par lesquelles fut commémoré le quatrième centenaire de la Ville. Conformément à une suggestion émise par l'Unesco, le thème suivant avait été retenu :

L'apport européen à la vie culturelle et à l'humanisme des peuples d'Amérique.

Les conférences furent prononcées par MM. Alceu Amoroso Lima, Paulo de Berrêdo Carneiro, Eugenio Pereira Salas, Guido Piovene, Paul Rivet et George Shuster, qui avaient été invités directement par l'Unesco pour prendre part aux travaux.

Au terme de ces rencontres, M. Paulo Duarte, président de la *Sociedade Paulista de Escritores* a pu déclarer dans son allocution de clôture : « Nous sommes tous arrivés à la conviction, Européens de toutes les Europes et Américains de toutes les Amériques, que nous avons tous besoin les uns des autres pour notre bonheur et notre perfectionnement. » Et il a rappelé, pour terminer, la belle formule de Alceu Amoroso Lima : « C'est l'humanisme qui doit être la valeur centrale de la civilisation du Nouveau Monde ».

TABLE DES MATIÈRES

(Les tomes)

[Avertissement - Introduction](#)

Discours d'ouverture : [Albert PICOT](#) — [Antony BABEL](#).

*

[Lucien FEBVRE](#) : [Les lumières de Clio](#). Conférence du 1^{er} septembre 1954.

[William RAPPARD](#) : [Les Etats-Unis et l'Europe](#). Conférence du 2 septembre.

PREMIER ENTRETIEN PUBLIC : [Les lumières de Clio](#), le 3 septembre.

[Sergio BUARQUE DE HOLANDA](#) : [Le Brésil dans la vie américaine](#). Conférence du 3 septembre.

DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Les Etats-Unis et l'Europe](#), le 4 septembre.

PREMIER ENTRETIEN PRIVÉ : [L'art dans le Nouveau Monde](#), le 4 septembre.

DEUXIÈME ENTRETIEN PRIVÉ : [Situation de l'Amérique du Sud](#), le 6 septembre.

[Robert JUNGK](#) : [L'Europe et la technocratie américaine](#). Conférence du 6 septembre.

TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [L'Europe et la technocratie américaine](#), le 7 septembre.

[George BOAS](#) : [La Cité américaine](#). Conférence du 7 septembre.

TROISIÈME ENTRETIEN PRIVÉ : [La Cité américaine](#), le 8 septembre.

[Emilio ORIBE](#) : [Quelques aspects de la pensée dans le Nouveau Monde](#). Conférence du 8 septembre.

QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Quelques aspects de la pensée dans le Nouveau Monde](#), le 9 septembre.

[André MAUROIS](#) : [L'esprit américain](#). Conférence du 9 septembre.

QUATRIÈME ENTRETIEN PRIVÉ : [L'esprit américain](#), le 10 septembre.

CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC : [Discussion générale](#), le 11 septembre.

*

RENCONTRES INTELLECTUELLES DE SÃO PAULO

Allocution d'ouverture de [PAULO DUARTE](#)

Conférence [GUIDO PIOVENE](#)

Conférence [PAUL RIVET](#)

Conférence [GEORGE SHUSTER](#)

Le Nouveau Monde et l'Europe

Conférence [ALLEU AMOROSO LIMA](#)

Conférence [EUGENIO PEREIRA SALAS](#)

Allocution de clôture de [PAULO DUARTE](#)

[Rapport général](#)

*

[Index : Participants aux conférences et entretiens.](#)

@

Le Nouveau Monde et l'Europe

AVERTISSEMENT

@

p.007 Tout comme les volumes consacrés aux Rencontres des années précédentes, la présente publication s'efforce de restituer de manière fidèle les débats de Genève.

On trouvera, en tête, l'Introduction par laquelle le Comité d'organisation a proposé à l'intention des participants et du public le thème des discussions retenu pour cette année, à savoir : Le Nouveau Monde et l'Europe.

Suivent les textes intégraux des sept grandes conférences consacrées chacune à un des aspects de ce thème.

A ces textes de base s'ajoutent les sténogrammes des cinq entretiens publics et des quatre entretiens privés au cours desquels s'est développée la discussion proprement dite. Ajoutons que, comme chaque année, nous avons fait précéder cette relation des entretiens de l'allocution de M. le Conseiller d'Etat Albert Picot ainsi que du discours de M. le Professeur Antony Babel, Président du Comité d'organisation des R.I.G., prononcé lors du déjeuner d'ouverture.

Sauf quelques exceptions, signalées ici-même, les exposés et les interventions des participants aux débats figurent intégralement dans ce volume : si des lapsus, ici et là, ont été corrigés, nous nous sommes efforcés, en revanche, de conserver au texte un caractère oral. Toutefois, les interventions faites dans une langue autre que le français — plus fréquentes cette année — ont été remplacées par les interprétations qui en furent données sur place. En outre, certaines digressions dont le propos n'était pas en rapport étroit avec le thème de la discussion en cours ont été résumées, chaque cas étant clairement signalé, typographiquement, par une impression en corps plus petit.

Signalons que M. Robert Jungk, retenu par la maladie, n'a pas pu prononcer lui-même sa conférence. C'est M. Jean Amrouche qui a été chargé d'en donner lecture. Pour les réponses de l'auteur aux critiques qui lui ont été adressées, le lecteur voudra bien se référer à l'Appendice placé à la suite du Troisième entretien public.

Le lecteur trouvera enfin un index alphabétique des participants aux entretiens avec la référence de leurs interventions.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Le Comité d'organisation des Rencontres Internationales de Genève est heureux de pouvoir exprimer ici sa gratitude à ceux dont l'appui généreux lui a permis d'assurer le succès de ces IX^{es} R.I.G., et tout particulièrement à l'UNESCO et aux autorités cantonales et municipales de Genève.

Le Nouveau Monde et l'Europe

INTRODUCTION ¹

@

p.009 Dès 1951, l'U.N.E.S.C.O., à l'instigation de M. Torrès-Bodet, son directeur général, avait proposé aux R.I.G. d'organiser en 1954, avec son appui, des entretiens consacrés aux relations culturelles entre les peuples européens et ceux du continent américain. Notre Comité lui avait donné d'emblée un accord de principe, qu'il a ratifié l'an dernier ; c'est ainsi que les IX^{es} R.I.G. auront pour thème :

LE NOUVEAU MONDE ET L'EUROPE.

Un tel sujet est évidemment d'une ampleur redoutable et d'une grande complexité. Le Comité des R.I.G. s'est efforcé de le circonscrire au moins dans une certaine mesure, en dégagant, pour être soumis à la discussion, les aspects suivants :

- a) Les répercussions intellectuelles et morales de la découverte du Nouveau Monde.
- b) L'apport réciproque du Nouveau Monde et de l'Europe dans les principaux domaines de la vie culturelle (art, science, philosophie, médecine, technique, etc.).
- c) L'état actuel des relations culturelles entre l'Europe et les peuples du Nouveau Monde.

Bien entendu, l'Ancien et le Nouveau Monde ne peuvent être conçus comme des entités définissables en termes statiques, en raison même de leurs interférences, mais comme des réalités organiques et vivantes.

D'une façon générale, il s'agira d'aborder dans son ensemble l'étude des relations culturelles au sein du monde occidental, en replaçant les problèmes particuliers dans une perspective plus vaste, ce qui fera forcément passer au second plan les profondes différences qui séparent les pays au sein de chaque continent (plus marquées p.010 encore entre les peuples du Nouveau Monde qu'entre les nations européennes), de même que les affinités culturelles

¹ Thèmes de discussions proposés par les organisations des R.I.G. 1954 (programme).

Le Nouveau Monde et l'Europe

particulières qui unissent certains peuples à travers l'Atlantique.

Les R.I.G. entendent maintenir le débat au niveau de la vie morale, intellectuelle et artistique, à l'exclusion des problèmes politiques comme tels ; cette exigence pose la question de la place qui doit revenir dans cette enquête à la méthode historique. Il est indubitable que la culture est en partie le produit d'une continuité de tradition qu'il appartient à l'histoire d'éclairer, et il sera sans doute nécessaire d'y recourir souvent. Nous souhaitons toutefois que les aspects du passé ne soient évoqués que dans la mesure où ils permettront de mieux comprendre l'évolution actuelle, et que les débats visent à maintenir toujours au premier plan le présent et à dégager les perspectives d'avenir. Nous souhaitons notamment que ces entretiens jettent quelque clarté sur la question de savoir si la civilisation des Amériques, et tout particulièrement celle des U.S.A., constitue toujours un développement de la civilisation européenne, ou si elle tend à s'en détacher pour s'engager dans une voie tout à fait nouvelle.

Nous espérons que cette confrontation indépendante et loyale permettra d'éclairer sous leur véritable jour les liens spirituels qui unissent les peuples des deux continents, et de trouver quelques critères valables, susceptibles d'éviter des impasses et des malentendus.

@

LUCIEN FEBVRE

LES LUMIÈRES DE CLIO ¹

@

p.011 Je me sens toujours très confus quand on veut bien m'accueillir comme je viens d'être accueilli ce soir ici ; je me demande toujours si je ne vais pas infliger une abominable désillusion à mon public, moi que l'on vient de lui présenter sous un jour aussi flatteur.

Je vais essayer, très simplement, de vous dire, sur un gros sujet, sur un très important sujet, quels sont les points sur lesquels je crois — sans avoir la prétention naturellement de le traiter dans toutes ses parties — que l'on peut utilement pousser des enquêtes, amorcer des études, et discuter.

Le Nouveau Monde et l'Europe, c'est peut-être le plus dramatique problème d'histoire des civilisations et de la civilisation qui se pose aujourd'hui devant nous Européens, devant les Américains, mais aussi devant les hommes qui forgent en ce moment un monde du Pacifique, devant les Asiatiques, devant les Africains, car finalement ce problème intéresse l'humanité tout entière, l'humanité solidaire étroitement dans toutes ses parties, l'humanité qui n'est plus, comme au temps de ma jeunesse, un mot de rêveur, un mot d'utopiste, un mot de spéculateur intellectuel, mais qui commence depuis pas très longtemps — une décennie ou deux peut-être —, à s'affirmer vraiment comme une réalité : une réalité dont tous les hommes, où qu'ils vivent, et de

¹ Conférence du 1^{er} septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

quelque façon qu'ils aient été pétris par les lieux dans lesquels ils habitent, par la solidarité^{p.012} des groupes dont ils font partie, par les influences historiques qu'ils ont subies sont les participants et, qu'ils le veuillent ou non, suivent les destinées.

Je dis : problème, mais pas de malentendu. « Problème » implique, dans l'esprit commun des hommes, « solution ». Or l'historien ne cherche pas, l'historien n'a pas à chercher de « solution » à des problèmes de cette ampleur. Il n'est qu'un de ceux, entre beaucoup de savants de spécialités diverses, qui s'y intéressent. Il est tenté parfois de l'oublier et de se persuader, et d'essayer de persuader les autres, qu'il peut proposer, qu'il peut et doit fournir des « solutions par l'Histoire » à de semblables problèmes, car, dit-on volontiers, les solutions des problèmes présents se trouvent, toutes dictées, dans le passé, et par le passé.

Eh bien, non ! Vous permettrez à un homme qui, au nom de la liberté humaine, a déchiré en France ces haillons de déterminisme — ou plus exactement de nécessitarisme géographique dont s'approvisionnaient avec complaisance nos géographes outre-Rhin —, vous lui permettrez de ne pas s'arrêter à un nécessitarisme pseudo-historique de moindre envergure, mais de plus grande malfaisance. L'Histoire n'oblige pas. L'Histoire n'a aucun titre à dicter aux hommes d'aujourd'hui leur conduite. Si elle pouvait le faire, si elle nous liait, c'est qu'elle n'aurait en face d'elle qu'une humanité soporifiée, si j'ose dire, devenue incapable de toute réaction spontanée — et alors, il ne vaudrait plus la peine de s'occuper d'une pareille humanité. Il n'y aurait qu'à lui redire le mot que Michel-Ange prête à ses grandes figures allongées de la Chapelle des Médicis à Florence : « Ah ! laissez-moi dormir... »

Le Nouveau Monde et l'Europe

L'Histoire, telle que je la comprends, telle que j'essaie de la servir depuis plus d'un demi-siècle, n'apporte pas, ne suggère pas, — à plus forte raison ne vise pas — à imposer aux hommes la solution de tels problèmes. Pour beaucoup de motifs, dont le plus fort peut-être est que, jamais, ces problèmes ne sont susceptibles d'une solution définitive.

La destinée de l'humanité peut être figurée par une suite de données numériques qui ne cessent de s'aligner en colonne les unes au-dessous des autres. Tirer un trait à un moment donné, p.013 additionner les chiffres et proclamer un total : absurdité ; car au moment où on proclame ce total, d'autres chiffres, déjà, sont venus se placer dans la colonne et changent, ou peuvent changer, le résultat.

L'historien n'est pas ce calculateur, satisfait de lui-même, mais imprévoyant. L'historien n'est pas celui qui sait, ou plutôt ce qu'il sait il ne l'utilise pas pour dicter leur conduite aux hommes de son temps, il l'utilise pour faire comprendre ce que représentent, au regard de l'effort multimillénaire de l'humanité, les données du problème qu'il agite et auquel il travaille à chaque instant à former, à fournir une solution qui, sitôt acquise, se trouve remise en question.

Vous me pardonnerez ce préambule. Tout travail d'historien doit commencer, nécessairement, par une bataille avec le langage, ce traître, ce conservateur, sinon ce réactionnaire. Si on ne prend pas conscience des entraves qu'il impose à l'activité intellectuelle de ceux-là mêmes qui l'emploient, il risque de créer les pires malentendus, d'aboutir aux pires non-sens, et c'est pour cela que vous me pardonnerez cette introduction.

Le Nouveau Monde et l'Europe

*

Ceci dit, de quoi s'agit-il ? Il est séduisant de penser que, l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb en 1492, un appel d'air s'étant produit du Nouveau Monde à l'Ancien et les civilisations indigènes, qui s'étaient élaborées tant dans la partie septentrionale que dans la partie méridionale du double continent à qui nos arrière-grands-pères ont imposé un seul nom, celui d'Amérique, s'étant trouvées finalement éliminées ou maintenues dans un état d'infériorité voulu — des Blancs de provenance diverse, des Européens venus de l'Est par essais successifs, des Espagnols, des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais un peu plus tard et des Allemands, se sont installés sur les terres qu'ils rencontraient devant eux — ont recueilli l'héritage matériel des indigènes dépossédés et installé là-bas non seulement leur système d'exploitation politique, économique, administrative, mais encore leur civilisation : disons, avec plus de précision, leurs langues nationales diverses et nombreuses ; leurs religions aussi, dont la plus ^{p.014} importante numériquement emportait avec elle sa langue particulière, le latin ; leur morale, ou si on préfère, le système de valeurs morales reconnu comme valable, à des nuances près, par toutes les populations de l'Europe ; leur façon de raisonner aussi, disons d'un mot qui m'est cher, leur « outillage mental » avec ses produits idéologiques, scientifiques, artistiques même — car on ne saurait parler du baroque en ignorant tant d'églises implantées en terre américaine ni oublier que, dans le beau parc de Chapultepec à Mexico, dominé par le blanc palais des anciens gouverneurs espagnols et où tant de pervenches rappellent à l'Européen les sous-bois fleuris de son pays — plusieurs exemplaires de Don Quichotte étaient traditionnellement

Le Nouveau Monde et l'Europe

mis à la disposition des promeneurs ; ils les prenaient librement dans leur abri, et après avoir lu, les reposaient fidèlement ; c'étaient la fierté des vieux Mexicains de constater que les disparitions étaient rares, mais que les livres étaient vite usés par une lecture assidue.

Donc, sur la terre américaine, des essaims de la vieille Europe étaient venus faire leur ruche. Par leurs soins, un rameau de culture européenne s'était réimplanté dans un sol étranger à son sol natal. Ce rameau, il n'y avait qu'à l'entretenir, à le cultiver, à le protéger des mauvaises herbes qui pouvaient l'étouffer. Culture européenne, culture américaine, pas plus de différence, somme toute, entre l'une et l'autre, qu'au sein des cultures européennes entre la culture française, j'imagine, comparée à la scandinave, ou la culture italienne comparée à l'anglaise.

Est-ce vrai, est-ce possible ? Passons en revue les raisons « contre ».

*

D'abord, chose grave, l'Européen transplanté en terre américaine se trouve brusquement plongé dans un milieu dont il ne perçoit pas, surtout s'il est de culture assez simple, les différences avec son milieu d'origine. Mais qu'il perçoive ou non ces différences, elles existent. Elles pèsent, sinon sur lui pris individuellement, du moins sur la vie même des groupes auxquels il s'agrège.

Laissons de côté les influences de nourriture, de climat, etc. p.015 Et cependant, l'action de ces facteurs est si forte qu'en très peu de temps elles parviennent à réduire à quelques types physiques qui s'uniformisent, la diversité des types nationaux

Le Nouveau Monde et l'Europe

originaires. Mais je ne suis pas compétent en la matière. Il est de grandes coordonnées, par contre, qui servent aux hommes à mettre en place toutes leurs activités, à les repérer au sens précis du mot : je veux dire le Temps et l'Espace, qui jouent un tel rôle dans la vie des sociétés humaines et des êtres humains. Or, quel changement dans la façon dont ces deux moyens de référence sont utilisés, et interprétés ici et là, je veux dire en Amérique et en Europe, par les groupes humains ?

L'Espace d'abord. Qu'ils soit sans proportion, en Amérique, avec l'espace familier aux Européens, inutile de le rappeler. Le seul Brésil s'étend de Porto-Alegre au sud, à Belem au nord — ce qui veut dire de Gibraltar à Stockholm. Et il va, ce seul Brésil, dans sa plus grande largeur, des confins péruviens à Recife, c'est-à-dire de Paris à Moscou. Immensité d'autant plus frappante qu'avant l'introduction du cheval et du bétail d'Europe, il n'existait pas d'animaux porteurs dans toute cette étendue, ni l'éléphant, ni le chameau, ni le cheval, l'âne ou le mulet — et que, beaucoup plus tard, le chemin de fer, comme découragé par ces étendues, n'a pas profondément labouré le sol de toute cette immense Amérique. La rencontre d'un train, dans certains pays de l'Amérique du Sud, m'a toujours donné l'impression de quelque chose d'insolite, d'anormal, j'allais dire d'anachronique.

Conséquences psychologiques et morales : l'isolement de l'être humain qui, loin de tout groupe qui le puisse soutenir, se trouve perdu au milieu d'immensités hostiles, de formations botaniques qu'il n'arrive pas à rompre, dont il n'est pas encore parvenu à dissocier les liens.

Pour y échapper, création de villes énormes. Là du moins les hommes se trouvent coude à coude, se sentent appuyés les uns

Le Nouveau Monde et l'Europe

sur les autres. On s'étonne toujours de ce fait que, dans ces pays relativement peu peuplés, la très grande masse des hommes se trouve concentrée dans quelques grands centres, dans quelques capitales extrêmement puissantes ; autrefois, je veux dire en 1910, avant^{p.016} les troubles, les guerres, les crises de ces derniers temps, l'Argentine par exemple ne supportait que six millions d'habitants sur un sol grand six fois comme la France ; or la capitale à elle seule, Buenos Aires, groupait le cinquième de cette population.

Isolement de l'être humain, accroissement des villes, nomadisme aussi, même à l'intérieur de ces villes. On s'accommode bien, là-bas, d'incessants changements de maison et de quartier. Quand pour la première fois j'ai pris contact — c'était en Argentine — avec ce milieu si attachant de l'Amérique du Sud, je me rappelle très bien que les professeurs d'université à qui j'étais présenté, et qui me recevaient avec l'amitié, l'affabilité qu'on a volontiers dans ces pays pour l'étranger, me disaient tous :

— Cette maison que j'occupe actuellement c'est la troisième ou la quatrième, quelquefois plus.

Je répondais :

— Mais pourquoi avoir quitté les précédentes ?

— Nous ne les avons pas quittées, elles nous ont quittés, car on a jeté bas la rue où elle se trouvaient pour ouvrir cette grande percée que vous avez vue en venant.

Et je pensais : Haussmann, l'ancien préfet de la Seine sous le Second Empire, Haussmann dont les vieux Parisiens ne parlent encore qu'avec indignation et colère, avait manqué sa vocation ; il

Le Nouveau Monde et l'Europe

aurait dû s'en aller travailler à Rio ou à Buenos Aires ; là, il aurait eu tout le succès et tous les honneurs qu'il pensait mériter...

Transport de maison à maison, de ville à ville : mais, aussi facile psychologiquement, même dans les milieux les plus stabilisés aujourd'hui, même aux Etats-Unis le transport, le transfert d'une région à une autre.

Au fond, c'est toujours l'histoire du café au Brésil, et des caféiers. La terre s'épuise, il pousse moins de café, petit à petit les plantations s'étiolent et menacent ruine. La terre est épuisée ? On ne s'occupe pas du tout d'y mettre des engrais ; on ne tente pas d'enrayer le lent processus de sa dégradation. Tant que le café donne, on exploite la plantation. Quand c'est fini, on va plus loin. On abandonne tout, la grande maison de maître que trouent, au bout de dix ans, dans ces pays de végétation exubérante, des ^{p.017} plantes, des lianes, des arbres immenses et envahissants ; les grands séchoirs blancs continuent à s'étendre en se craquelant sous le soleil brûlant ; mais il n'y a plus de café à sécher, et les eucalyptus bientôt dresseront leurs hautes colonnades sur cette terre épuisée mais encore bonne pour eux.

Et j'enchaîne :

Patriotisme, voilà une question sur laquelle il y aurait une bien belle étude d'histoire (je dis histoire, je pourrais dire aussi sociologie) à faire, et qui nous manque terriblement. Patriotisme terrien, comme en France, où l'on est attaché puissamment à la France en tant que personne, en tant que groupement de champs, de villages et d'hommes. Cimenté lentement, au cours des siècles, par des joies et des douleurs communes ? Ou bien, patriotisme institutionnel, patriotisme d'hommes qui, sans s'attacher

Le Nouveau Monde et l'Europe

profondément encore à un coin de terre, à une région particulière qu'ils aiment d'un amour véritablement cordial et profond, sont attachés par contre aux libertés que leur garantit une constitution, aux droits qu'elle leur donne, d'un mot, sont fiers de pouvoir dire leur *Civis sum Romanus* : je suis citoyen de tel pays.

Question extrêmement importante, celle-là ; question que je ne crois pas avoir, jamais encore, fait l'objet d'une étude vraiment impartiale, comme doit l'être toute étude d'histoire comparée ; et cependant, l'entreprendre, ce serait soulever toute une série de problèmes d'importance capitale pour le sujet qui nous occupe.

Comportement révolutionnaire : même chose. La durée des régimes oppresseurs en Amérique, la façon dont ces régimes oppresseurs ont été supportés pendant des années, et des décennies, et des siècles, par des générations patientes — cette durée s'explique en partie par l'influence qu'exerce l'étendue sur le comportement des hommes de ces pays.

Je lisais récemment, dans un livre extrêmement intéressant de Charles Morazé qui s'intitule : *Les trois âges du Brésil* — et qui est bien la première étude de politique scientifique appliquée à un pays sud-américain — je lisais cette remarque : Au Brésil, « la société ne se renverse pas, elle s'affaisse ici, elle s'étale ailleurs sans se briser ». On se sent gêné, opprimé, mal à l'aise ? Eh bien, on va plus ^{p.018} loin. On va là où on échappera le mieux, où on croit pouvoir échapper le mieux aux prises d'un gouvernement, assez mal servi du reste par ses agents.

« Patience, le Brésil est grand ! », propos fréquent d'hommes du peuple à Rio. Mot, par exemple, du chauffeur de taxi, qui comprend mal les impatiences du Parisien devant les embarras de

Le Nouveau Monde et l'Europe

la rue. « Patience, le Brésil est grand ! » ? Je pensais, devant ce propos, qu'un Parisien dirait : « Patience, Paris ne s'est pas fait en un jour ! ». Référence chronologique ici, et référence spatiale là.

*

Et voilà qui nous introduit dans le domaine du temps. Voilà qui nous conduit à voir que notre temps de citoyens des petits Etats d'Europe et le temps des citoyens de ces vastes et parfois énormes Etats d'Amérique ne sont point conçus, ne s'imposent point de la même façon aux hommes d'Europe et aux hommes d'Amérique.

La culture à l'européenne a commencé à s'implanter au Nouveau Monde, ou plutôt dans certaines parties du Nouveau Monde, au seuil du XVI^e siècle. Elle n'a encore duré que quatre siècles en moyenne. Résultat : quand il fouille dans son passé, l'homme de là-bas considère que trois siècles, quatre siècles, c'est déjà un laps de temps énorme, considérable. Il est très frappant de voir par exemple dans une ville comme Buenos Aires le respect, un respect un peu nuancé de commisération, avec lequel l'homme du peuple, le portier d'hôtel, le chauffeur de taxi à qui l'on demande : « Y a-t-il de très vieux monuments ici ? », vous répond : « Allez voir la Recoleta ». C'est une petite chapelle fort gentille, fort élégante du reste, à la mode du XVIII^e siècle européen finissant, et qui fut élevée par des Pères Récollets, comme son nom l'indique. La Recoleta, qui date donc du XVIII^e siècle, est considérée là-bas un peu avec les yeux qu'un Arlésien peut avoir pour les arènes de sa ville, ou un Nîmois pour la Maison carrée ; même pas, car les arènes d'Arles ont des sœurs un peu partout en France, et il y a beaucoup de Maisons carrées et d'arcs de triomphe p.019 romains sur le sol de la France. La Recoleta est isolée, les monuments romains sur notre sol sont à nous, ils sont

Le Nouveau Monde et l'Europe

de nous. La Recoleta est une étrangère un peu saugrenue, un accident. Elle n'a pas de sœurs, pas de racines ; ce n'est pas un vestige, c'est une épave.

Mais — j'attends l'objection — au delà de ces quatre siècles et demi de civilisation d'origine européenne introduite sur les terres d'Amérique à partir de 1492 — n'y a-t-il pas, d'une part, les siècles de culture européenne qu'apportaient avec eux et en eux des émigrants qui ne commençaient pas à zéro ; n'y a-t-il pas, d'autre part, les siècles que remplirent de leur effort de culture les sociétés indigènes ?

Certes. Mais combien de ceux qui, d'Europe, se rendirent aux « Indes occidentales », de gré ou de force, pendant le XVI^e, le XVII^e, le XVIII^e siècle, étaient en fait porteurs d'une civilisation dont ils connussent le sens véritable et les raffinements intellectuels, spirituels et moraux ? Combien, parmi tant d'aventuriers, de risque-tout ou de vaincus désireux de se refaire ou de se faire une vie ; combien parmi ces Manons épurées de Paris ou d'ailleurs pouvaient puiser dans leur état propre de civilisation la force de résister aux impulsions qu'allait nécessairement faire naître en eux le subit passage d'une situation de Blancs inférieurs, en Europe, à une situation de Dominateurs privilégiés en Amérique ? Combien allaient trouver dans une moralité développée d'Européens conscients, la force de résister aux excès, aux violences, aux dérèglements que, sous un climat brûlant, devaient engendrer leurs appétits charnels ? Combien enfin devaient résister à la tentation de se refaire riches par tous les moyens et de tout subordonner à ce but dans leur nouvelle existence ? Il y eut des exceptions ? Bien sûr. Il y a toujours, d'un côté, les exceptions et, de l'autre, la masse.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Quant aux cultures indigènes ? Etrange opération, celle qui consisterait à mettre bout à bout la culture maya et la culture espagnole des « conquistadors ». Le métissage ? Mais le métis n'entre pas d'emblée et de plain-pied dans la communauté des dominants. Et puis, pour revenir à notre point de départ, ^{p.020} l'histoire : le passé des sociétés indigènes est à peu près privé de dates fixes, de repères chronologiques assurés. De même qu'elle nous semble vide de personnalités nettement dessinées, probablement faute de documents ; elle relève par là de l'ethnologue, et parfois de l'archéologue, bien plus que de l'historien. Elle paraît se perdre, identique à elle-même, dans la nuit des temps, réduite le plus souvent et pendant des millénaires à des activités de chasse, de pêche dans les rivières ou sur les steppes, accompagnées d'un immense travail de sélection de bonnes plantes et de bonnes racines. En bref, c'est par le Musée de l'Homme et non pas par le Musée du Louvre qu'un jeune Français peut y accéder.

Civilisation américaine, civilisation qui ne suscite pas le sens de l'Histoire — le besoin de cette Histoire pour l'homme, pour l'Européen qu'intoxique cette boisson enivrante. Si vous voulez, l'historien qui étudie le passé américain ne saurait être hanté par la date, par ce souci de « dater finement », qui, au dire de notre Michelet, caractériserait le bon historien. Ce souci ne saurait avoir de raison d'être que pour quatre siècles, et encore ! Quatre siècles au Mexique, oui, pleinement ; mais que ferait de quatre siècles l'historien de Chicago, de Toronto, ou, pour changer d'hémisphère, de São Paulo, ou de Belo Horizonte ?

Autre chose encore : nous admettons bien que l'homme des temps néolithiques, sinon paléolithiques — mais le paléolithique,

Le Nouveau Monde et l'Europe

avec son crâne épais, ses mâchoires saillantes, ses dents féroces nous décourage, c'est un grand-père que nous n'aimerions pas embrasser, tandis que le néolithique fabrique déjà de si jolies petites haches et peint dans ses cavernes de si étonnants animaux — nous admettons bien que ces très vieux ancêtres ont laissé en nous quelque chose d'eux. Combien de fois l'Européen cultivé qui s'observe ne constate-t-il pas brusquement en lui, avec un peu de gêne, une impulsion qu'il subit d'abord, et dont il dit ensuite, un peu confus : « C'est le néolithique qui reparaît en moi »... Mais ce néolithique, notre aïeul ne se promène plus en chair et en os dans nos rues ; mais l'indien et l'indienne, mais le Noir et la femme noire se rencontrent partout, dans des villes comme Rio, comme São Paulo, plus encore comme Bahia. Ils ^{p.021} font partie du groupement national. Au Mexique aucun article de la Constitution n'empêche un Indien pur sang d'occuper la présidence s'il y est légalement appelé. Il est évident que ce coudoisement d'éléments ethniques de culture encore si diverse, crée entre nous, Européens, et les Américains une assez sensible différence, d'autant que les Noirs, là où ils subsistent, ne sont pas autochtones ; ce sont des Africains raziés, vendus jadis comme esclaves. Et cet esclavage a été accepté sans répugnance, sans difficulté, par les porteurs de la culture de provenance européenne du Nouveau Monde, pendant toute la période moderne et dans la plupart des Etats. Le dernier grand pays esclavagiste n'a renoncé complètement à l'esclavage — je parle du Brésil — qu'en 1889. N'est-il pas évident que ceci implique une différence de comportement moral et social assez accusée, de comportement religieux également, car enfin les normes adoptées par les directeurs des consciences chrétiennes au Brésil et les normes

Le Nouveau Monde et l'Europe

adoptées par les directeurs des mêmes consciences en Europe ne sauraient être sans doute exactement, rigoureusement les mêmes, avec une indifférence totale pour le milieu, et les antécédents, et les comportements normaux des pénitents.

L'homme de cette énorme Amérique méridionale s'encadre encore dans les végétations vierges. Il n'a point construit, il n'a point éprouvé pendant des siècles sa propre échelle des valeurs morales. Il est donc obligé d'utiliser la nôtre qui n'est faite ni pour son climat ni pour son genre de vie, ni pour les problèmes qui se posent à lui. D'où tension, malaise, et pour lui et pour nous.

*

Continuons. Le christianisme social est aujourd'hui un mouvement européen qui amène un grand nombre de croyants à s'interroger sur le sens social de leur foi : ceci, au sein des diverses formations du christianisme. C'est un mouvement qui amène nombre de croyants à répudier la conception (qu'on leur oppose souvent dans un esprit de polémique) d'une religion acceptant d'appuyer, d'étayer un certain système social — disons, d'un mot : le système ^{p.022} capitaliste. Or, le plus fort rempart que trouve à l'heure actuelle ce système capitaliste, l'Européen croit, pense et dit qu'il se rencontre aux Etats-Unis. Je n'en sais rien. Ce n'est pas une précaution que je prends là : je n'en sais véritablement rien, car où sont les grandes enquêtes qui nous permettraient, sur une question de cette ampleur, de cette envergure, de cette difficulté, de parler avec le sentiment que nous ne parlons pas en journaliste pressé ou en touriste rapide et sommaire ?

Le sentiment chrétien de là-bas, il aurait besoin d'être décrit ; il

Le Nouveau Monde et l'Europe

est évident que, déjà, il n'est plus tout à fait celui de nos pays d'Europe. Remarquez que, dans le catholicisme européen (pour nous restreindre au catholicisme), le catholicisme d'un Espagnol n'est pas le catholicisme d'un Belge. Il y a là toute une série de nuances, et qui vont quelquefois extrêmement loin. Il faudrait savoir dans quelle mesure tel ou tel thème chrétien est adopté de préférence, et tel ou tel autre thème chrétien maintenu dans l'ombre, pratiquement, par tel ou tel groupe de la société américaine. Où sont ces enquêtes ? Notre science politique est balbutiante, et il faudra que, dans les discussions qui vont suivre, nous ne perdions jamais de vue le fait que tant d'études importantes nous font défaut.

Autre sujet de méditation. La civilisation dont les Etats-Unis sont porteurs, on nous dit que c'est une civilisation qui considère l'argent comme primordial. L'homme vaut — je répète des propos communs — ce qu'il est capable de produire d'argent. Sa réussite doit pouvoir se chiffrer en dollars. Or, l'argent, on le possède, mais il vous possède. Il exige que vous pensiez à lui, d'abord à lui, constamment à lui, sans quoi, catastrophe. L'Amérique du Nord s'est toujours reconnue avec complaisance dans des gens partis de rien et qui ont réussi à construire des fortunes colossales, en saisissant avec une étonnante rapidité et une étonnante ingéniosité dans tout ce qui les entourait une source possible de profit.

Voir le profit là où l'artiste voit la beauté ou la laideur, là où un croyant d'Europe ne voit que trouble pour sa méditation, détournement de sa vie spirituelle, et où l'humaniste n'est tenté de voir qu'inélégance... car l'humanisme européen requiert une ^{p.023} pudeur de l'argent que, nous dit-on, l'Américain considère comme

Le Nouveau Monde et l'Europe

ridicule, sinon nuisible, en tout état de cause comme périmée. La modération de l'Européen reste généralement peu compréhensible à ses yeux. Comme tout le monde, j'ai pu céder parfois à quelque mouvement d'agacement devant une certaine insistance à mettre en avant le facteur argent ; mais ceci témoigne, précisément, du fait que l'échelle des valeurs, dans les pays au delà de l'Atlantique, n'est plus exactement notre échelle de valeurs à nous-mêmes. Et ceci — je reviens à ce que je disais tout à l'heure — demanderait des études que nous n'avons pas.

Mais avons-nous de quoi résoudre ces questions ? Je crois que dans des discussions comme celles qui doivent avoir lieu, c'est une des choses que nous devons demander. Peut-être qu'à force de dire : il y aurait là pour des jeunes gens intelligents, indépendants et désireux de faire du nouveau, des sujets d'étude magnifiques et d'une importance incalculable pour le destin de la civilisation humaine, peut-être qu'à force de le dire nous serons entendus et que, dans dix ans, dans vingt ans (il sera encore temps — il est toujours temps du reste), nous aurons ce qui nous manque, c'est-à-dire les moyens d'entrer dans l'analyse psychologique profonde d'attitudes dont j'ai bien peur que nous ne voulions voir que l'apparence extérieure. Mais il faudrait savoir, d'un savoir exact et documenté, ce qu'il y a de profond derrière cette apparence ; en particulier, ce grand problème de l'argent, il faudrait le reprendre en s'appliquant à l'étude de ses aspects dans la grande civilisation de l'Amérique du Nord. Et en sachant nuancer.

Nous sommes ici, à Genève. Je rappelle simplement que l'idée que le chrétien doit travailler et s'efforcer de réussir matériellement dans son travail, cette idée n'est pas une idée spécifiquement américaine. Quelqu'un l'a proclamée, qui n'était

Le Nouveau Monde et l'Europe

pas un matérialiste : il s'appelait Jean Calvin, et bien souvent il a parlé du haut de sa chaire, à Saint-Pierre, de ces problèmes « modernes » avec une espèce de familiarité pressante qui se retrouve — bien plus vivante encore que dans ses grands écrits publiés par lui-même — dans les sermons familiers que des sténographes attachés à sa personne ont recueillis ; je parle notamment de ses sermons sur le Deutéronome, publiés^{p.024} après sa mort et qui ont une espèce de saveur vigoureuse et d'accent si direct, si vivant, que c'est plaisir de les lire à voix haute. Il n'y a pas de plus grand problème que ce problème de l'argent sur quoi visiblement Calvin avait beaucoup réfléchi. Et ma remarque témoigne du danger qu'il y aurait à trancher à la légère des questions de valeurs aussi délicates.

Tout ceci, que je ne fais qu'indiquer, s'allie du reste à une sorte de culte très fréquent, nous dit-on, là-bas, pour les grands moyens de produire de l'argent : je veux parler du machinisme qui tend à minimiser l'homme, à le dévaloriser pour employer une expression qui figure dans le titre d'un très intéressant livre d'un de mes anciens collègues de la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, M. Victor Monod, *La Dévalorisation de l'Homme*. Est-il vrai, dans quelle mesure est-il vrai que l'Amérique tend à ne pas tenir compte dans ses calculs de tout ce que l'homme recèle de force, de puissance spontanée, à ne voir en lui non pas même qu'une machine de puissance réduite, mais à diviser le monde sommairement en deux : d'une part, une élite d'hommes inventant ou perfectionnant la machine ; d'autre part, une main-d'œuvre obscure mais indispensable tant que le robot n'existera pas, si l'on veut que les machines fonctionnent et soient bien surveillées dans leur fonctionnement. Mais ceci intéresse-t-il la psychologie de

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'Américain en tant qu'Américain ou celle de l'ingénieur, de quelque nationalité qu'il soit ?

*

Voici, énumérées, quelques-unes des raisons (il y en a beaucoup d'autres !) qui peuvent expliquer pourquoi et comment la culture américaine est sans cesse sollicitée, non pas de rompre avec la culture européenne, mais de diverger assez sensiblement d'avec elle. Je n'ajouterai plus qu'une remarque, que je ne vois pas formuler souvent ; peut-être faut-il, pour la formuler, être un de ces spécialistes du changement que sont les historiens. L'Histoire, science du changement par excellence, donne à ses adeptes une espèce de besoin d'interpréter, d'analyser et de comprendre cette perpétuelle mobilité qui est caractéristique de l'humanité.

^{p.025} Je dis souvent : il manque à beaucoup d'historiens, pour comprendre certains grands faits de l'Histoire, d'être des propriétaires, d'immeubles s'entend. Ils sauraient alors, expérimentalement, qu'un terrain bâti ou à bâtir, dans une grande ville, est sujet brusquement, sans que le propriétaire fasse rien pour cela, à des variations de valeur considérables. La maison est bien assise, sur de fortes fondations, dans une petite rue étroite et sinueuse. Quelque Haussmann surgit, trace un trait de crayon rouge sur un plan de la ville. Résultat : du jour au lendemain l'immeuble assombri, modeste et ennuyé, dans une petite rue, se trouve en bordure d'une grande avenue et à la croisée d'une autre non moins grande avenue. Il n'a pas changé de place, et pourtant il a décuplé de valeur.

Or, l'Histoire est pleine ainsi d'immeubles qui, sans changer de place, se trouvent cependant, et en général assez brusquement,

Le Nouveau Monde et l'Europe

avoir changé de position. Et donc de rôle historique. De quoi j'aime à citer un exemple qui m'a toujours paru personnellement assez frappant : c'est celui de l'Italie de la Renaissance. Tant que l'Italie s'est trouvée couverte à l'est par les Balkans chrétiens, de l'autre côté de l'Adriatique, elle a pu, derrière ce rempart de montagnes et d'hommes robustes et résistants, se livrer dans une relative quiétude, à la culture de la philosophie, de la littérature, des arts, etc., bref, à toutes les activités qui peuvent, d'un mot, s'exprimer par « Renaissance ». Sur quoi, les Turcs, ayant pris de la force, de la vigueur, du mordant, passent de leurs territoires d'Asie mineure dans les Balkans, atteignent l'Adriatique et bientôt débarquent dans le sud de la péninsule. L'Italie passe de l'arrière, protégé par les gens du front, aux avant-postes — et c'est précisément alors que la Renaissance commence à s'éteindre. Ne me faites pas dire qu'il faille chercher là la « cause » de la décadence et de la disparition finale de la grande, vigoureuse et magnifique Renaissance du XV^e et du XVI^e siècle à ses débuts ; mais très certainement il y a là un rapprochement à faire, et il suffit d'avoir vu dans les correspondances du temps, avec quelle inquiétude les Italiens d'alors suivaient les débarquements des Turcs dans le sud de leur péninsule pour se rendre compte de l'espèce d'attente anxieuse et préoccupante que faisaient naître en eux de pareils événements.

^{p.026} Or, l'Amérique a changé de place elle aussi, assez brusquement, dans ces toutes dernières années. Hier, elle était encore, avant tout, la bordure occidentale de l'Atlantique. Maintenant, elle tend à devenir l'axe central de quatre mondes pleins d'avenir et de turbulence, de quatre mondes océaniques. C'est un peu, un très petit peu et pour une part seulement, le fait d'un événement déjà ancien, la percée de l'isthme de Panama, mais c'est

Le Nouveau Monde et l'Europe

surtout le résultat de l'importance prise par les contrées des deux Amériques qui bordent le Pacifique ; je pense surtout à la « merveille », la Californie, coupée de l'est par des déserts et des montagnes, librement ouverte sur l'Océan, ayant déjà conquis une sorte d'autonomie économique qui tend à l'émanciper de la finance new-yorkaise. La Californie, avec ses cultures perfectionnées, ses agrumes standardisés, ses mines de métaux recherchés, ses centrales cinématographiques. Un monde du Pacifique, sur lequel débouche toutes ces provinces occidentales des deux Amériques, de la Colombie britannique à l'extrême sud du Chili, est en train de se constituer. Les conflits politiques et diplomatiques eux-mêmes servent à cette constitution, pendant que les solitudes glacées des deux océans, Arctique et Antarctique, s'animant à leur tour, prennent dans le système circulatoire du monde une importance croissante.

Oui, les deux Amériques ont changé de place. Elles ne sont plus un but en soi un but que ne cherchent pas à dépasser les Européens aventureux qui quittent leur pays. L'Amérique est une table d'orientation et de répartition entre l'Europe et l'Extrême-Orient, campée au milieu d'une étendue géographique immense et de quatre mondes : le Vieux Monde, toujours vivant, qui débouche sur l'Atlantique ; le monde du Pacifique qui se développe rapidement à sa façon ; les mondes arctique et antarctique qui sont nés d'hier et qui, pour des nourrissons, ont déjà tant fait parler d'eux. Si nos Atlas n'étaient pas, eux aussi, des conservatoires d'héritages, s'ils répondaient à la réalité présente, ils installeraient les deux Amériques au centre de toute représentation cartographique des masses terrestres et océaniques ; ils ne les maintiendraient pas dans une position, qui fut la leur jadis, sur la seule rive utile de l'Atlantique.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.027 Il est évident que ce changement, indépendant de la volonté même des Américains, a pour ceux-ci une conséquence grave. Il tend à les isoler, à les séparer de la vieille Europe, dans toute la mesure où d'autres intérêts que les intérêts européens, ou d'autres pensées que les pensées européennes les attirent de plus en plus et les absorbent. Certes, il y a des contre-parties, et d'abord la rapidité des communications instaurée par le règne de l'avion qui incite de plus en plus ceux que j'appellerai les expatriés européens en Amérique à revenir visiter, ce qu'ils ne pouvaient faire autrefois, leur lieu d'origine, à reprendre contact avec les hommes de leur souche restés en Europe. Mais ne fondons pas trop de choses sur ces pèlerinages hâtifs, incapables de faire disparaître tant de préjugés qui s'accumulent au jour le jour et tant de divergences filles d'une longue séparation de fait.

J'entends bien qu'il y a, déposée dans le sang, dans le cerveau, dans la conscience des hommes d'Amérique, une dotation originelle de sentiments, d'idées, de réactions qui les rapproche de l'Européen, qui fait que dans une grande ville d'Amérique du Nord un Anglais doit se sentir à l'aise autant qu'un Italien ou un Français dans une grande ville d'Amérique du Sud. J'entends, il y a la langue, avant tout et surtout. Les langues. Tant qu'elles subsisteront en Amérique dans leur diversité, des contacts variés pourront être maintenus par ceux qui pensent qu'une rupture des pays d'Amérique avec les pays européens serait également fatale aux uns et aux autres, à la vie des uns comme à la vie des autres. Même chose pour les institutions d'enseignement, à quoi bon le dire ici ? Nous en sommes tous persuadés. Même chose pour la littérature, même chose pour l'idéologie.

Oui, mais il y a un fait sur lequel je voudrais insister en

Le Nouveau Monde et l'Europe

terminant. Histoire, science du changement. Or nous continuons à mettre en tête à tête les civilisations américaines, qu'on nous montre en mouvement et tendant à réaliser sans cesse des créations nouvelles, et la civilisation européenne, dont nous parlons toujours comme d'un bloc immuable. Immuable ? Mais comment, par quel aveuglement, les hommes cultivés, porteurs de cette civilisation, se refusent-ils à l'évidence ? Sous nos yeux, chaque jour, par énormes pans, tout notre vieil univers moral, intellectuel, philosophique, scientifique, et même religieux s'effondre. Une révolution est à l'œuvre, telle que notre vieux monde n'en a pas connu de semblable depuis des siècles et des siècles. Révolution scientifique, sans doute à l'origine. Les hommes de mon âge ont vu sortir d'une science, qui marchait encore dans les voies cartésiennes et newtoniennes, une science nouvelle posant des problèmes inconnus jusque-là. Ils ont vu cette science bouleverser les fondements de leurs vieilles certitudes. Mais ils ont vu bien autre chose. Ainsi, pour ne citer que ce seul exemple, notre art aussi profondément ravagé, l'art fils de la Renaissance, qui au XVII^e siècle était devenu l'art classique avec son souci de l'homme, avec son besoin et son goût de psychologie, et plus tard l'art romantique, qui au sens de l'homme a joint l'appétit de la nature : tout cela par terre, tout cela en morceaux, et le travail se poursuit et se poursuivra.

De quelles conséquences la constitution de cette civilisation nouvelle qui s'élabore morceau par morceau sous nos yeux, jour par jour — mais ils ont des yeux pour ne pas voir, ou peut-être ne pas vouloir voir — de quelles conséquences cette création sera-t-elle pour les rapports Nouveau Monde — Ancien Monde ? Et que se passera-t-il quand le Nouveau Monde n'aura plus en face de lui

Le Nouveau Monde et l'Europe

cette civilisation européenne que nous lui opposons, parce que cette civilisation européenne, entièrement transformée, n'existera plus ?

De cette transformation, pourra-t-on tirer une science neuve des rapports du Nouveau et de l'Ancien Monde ? Ce n'est pas moi qui vous le dirai ce soir, d'abord parce qu'il faudrait une conférence infiniment plus longue pour essayer de traiter un tel problème, qui, à ma connaissance, n'a jamais été posé jusqu'à présent sous cette forme. Mais l'homme s'agrippe au passé et aime mieux fermer les yeux aux nouveautés que de les regarder bien en face et d'en tirer des conclusions de salut.

En tout cas il y a deux choses que, si elle veut jouer un jour le rôle d'héritière de la civilisation européenne, doit sauver la civilisation américaine, deux choses qu'il importe de savoir menacées et d'essayer de protéger et de défendre. On fait des ligues, beaucoup de ligues, pour bien moins que cela. Il y a, d'une part, le culte, le ^{p.029} goût, le sens de la nature, de sa richesse et de sa beauté menacée par un art qui se détourne de la nature, de sa beauté et de sa signification. L'autre chose, naturellement, c'est l'homme, l'homme étudié dans sa profondeur, l'homme étudié dans sa psychologie, l'homme étudié dans ce qui fait sa valeur, dans ce qui fait de lui un être à part, un être que pendant des siècles et des siècles on a essayé de comprendre, on a essayé d'étudier — et l'on dirait qu'aujourd'hui on y renonce. Ce serait la dernière des trahisons contre ce qui a fait la gloire, la force et la valeur de notre civilisation européenne.

@

WILLIAM RAPPARD

LES ÉTATS-UNIS ET L'EUROPE ¹

@

^{p.031} Depuis l'origine des Rencontres Internationales, leurs organisateurs se sont abstenus de faire aux questions politiques et économiques une place proportionnée à leur importance dans les préoccupations de nos contemporains. Cette réserve s'explique aisément. Nos Rencontres n'ont-elles pas visé à rapprocher les intellectuels de divers pays dans l'étude et la discussion de leur commun patrimoine spirituel ? Dès lors n'est-il pas naturel que nos collègues responsables de leur préparation aient été attentifs à éviter ce qui pourrait opposer leurs participants les uns aux autres ? Or, à première vue tout au moins, la culture promet d'unir, alors que la politique risque toujours de diviser.

A vrai dire, cela me paraît en soi-même assez discutable. Sans doute, si l'on abordait les problèmes de l'organisation politique et économique de la société en partisan, c'est-à-dire avec le désir de vanter la supériorité d'une doctrine nationale ou internationale, il faudrait s'attendre à ce qu'il résulte de leur discussion plus de chaleur que de lumière et plus de discorde que d'harmonie. Mais si, au contraire, on cherche avant tout à comprendre ces problèmes, c'est-à-dire à savoir, et non à faire prévaloir une solution, c'est-à-dire à juger, il se pourrait bien que leur examen s'avérât moins contentieux que celui de tel sujet d'art, de lettres ou de philosophie. Car la science pure, fille de la raison qui est ^{p.032}

¹ Conférence du 2 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

la même pour tous, unit, alors que la sagesse, mère de l'action et partant de la diversité de la culture, ne peut qu'opposer ceux qui s'en font une conception différente.

Quoi qu'il en soit, en m'invitant à parler aujourd'hui des Etats-Unis d'Amérique, nos hôtes n'ont pas craint d'évoquer un sujet dont l'intérêt essentiel est évidemment d'ordre politique et économique.

Primum vivere, deinde philosophari. Le dictionnaire nous apprend que ce vieux précepte comportait des reproches à l'adresse de « ceux qui ne savent que philosopher ou discuter et ne sont pas capables de se créer des moyens d'existence ». Il peut fort bien servir d'excuse aussi à ceux qui, obsédés par les soucis de la vie matérielle, n'ont pas encore trouvé tous les loisirs nécessaires à la pleine culture de l'esprit.

Le Nouveau Monde — en quoi d'autre serait-il nouveau, d'ailleurs ? — est peuplé d'habitants de cette sorte. Si, comme l'avait déjà observé de Tocqueville, la nation nouvelle qui a fait siens les Etats-Unis d'Amérique est un vieux peuple, elle n'en est pas moins nouvelle, c'est-à-dire jeune ¹. Dissemblable en cela à la plupart des adolescents qui nous entourent dans ces parvis académiques, elle a tenu à vivre avant de philosopher. Vivre, pour une nation, c'est produire pour pouvoir consommer et c'est s'organiser collectivement pour pouvoir produire. Voilà pourquoi parler très succinctement de la jeune nation américaine c'est avant tout décrire et commenter sa structure politique et son activité économique.

¹ *De la démocratie en Amérique*, Paris, 1835-1840. Nos citations sont empruntées à la 14^e édition, 3 vol., Paris, 1864, t. III, p. 57.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Par là nous n'entendons nullement minimiser l'apport de ses écrivains, de ses philosophes, de ses artistes et surtout de ses savants, au patrimoine commun de l'humanité contemporaine. Si l'on tient compte de sa jeunesse, comparable, si l'on veut, à celle d'un homme de moins de trente ans, cet apport est à coup sûr loin d'être négligeable. Mais pour une nation que, en un bref siècle, sa puissance politique et économique a portée au premier rang des peuples libres, c'est assurément cette conquête collective ^{p.033} qui la caractérise, beaucoup plus que l'œuvre individuelle d'aucun de ses enfants sur le plan de la culture.

C'est donc à cette double conquête que sera consacrée cette rapide étude. Nous croyons utile cependant de faire précéder nos observations politiques et économiques d'une brève introduction démographique. Pour comprendre comment les Etats-Unis se sont politiquement organisés et comportés au cours de leur histoire, et combien et pourquoi ils se sont enrichis plus que tous leurs rivaux, il importe avant tout, en effet, de connaître les origines et l'évolution de leur population.

DÉMOGRAPHIE. Quand entra en vigueur la constitution qui lia dès 1789 les treize anciennes colonies britanniques de l'Amérique du Nord en un Etat fédéral, leur population globale n'atteignait pas 4 millions d'âmes. Elle était donc très inférieure à celle de la Suisse actuelle, bien qu'elle fût déjà plus du double de celle de la Suisse d'alors. Au début du XIX^e siècle, la France avait plus de 27 millions d'habitants, l'Allemagne près de 25 millions, l'Italie 18 millions, le Royaume-Uni 16 millions, l'Espagne 10 millions et le Mexique plus de 6 millions. Les Etats-Unis d'Amérique sont donc nés d'une petite nation, d'autant plus que d'après le premier recensement de 1790

Le Nouveau Monde et l'Europe

les quelque 3.900.000 habitants qu'il accusait comprenaient environ 300.000 esclaves noirs. La création des Etats-Unis d'Amérique, c'était ainsi la naissance d'une nation numériquement faible. Mais cette petite nation disposait déjà d'un territoire immense. La paix de Paris de 1763, consécutive à la guerre de Sept Ans, avait livré l'Amérique continentale française à la Grande-Bretagne. Vingt ans plus tard, la paix de Versailles en avait transféré aux Etats-Unis la plus grande partie située au sud du Canada. De plus, en 1802, les finances de la nouvelle république, consolidées par les soins de notre concitoyen Gallatin, lui avaient permis de racheter à Napoléon la Louisiane française pour la somme dérisoire de 15 millions de dollars. Il ne lui restait plus qu'à acquérir la Floride de l'Espagne en 1819, à annexer le Texas en 1845 et à obtenir la région du littoral Pacifique de l'Angleterre en 1846 ^{p.034} et du Mexique en 1848 et 1853 ainsi que l'Alaska de la Russie en 1867, pour être nanti de tout un continent.

Ce continent, entre l'Atlantique à l'est et le Pacifique à l'ouest, entre le Canada au nord et le Mexique au sud, ne tarda pas à être occupé par une des plus grandes nations du monde. Avec sa population actuelle de plus de 160 millions d'habitants, les Etats-Unis, en effet, dépassent aujourd'hui tous leurs rivaux sauf la Chine, les Indes et l'U.R.S.S.

Comment ce miracle s'est-il accompli ?

En un siècle où le plus petit déplacement de frontière dans le Vieux Monde fut l'occasion de négociations laborieuses, quand ce ne fut pas de guerres sanglantes, la république américaine, forte de sa seule confiance en elle-même, se rendit maîtresse du plus vaste et du plus riche empire du monde sans grande peine et presque sans conflits armés. Elle le dut, manifestement au moins,

Le Nouveau Monde et l'Europe

autant qu'à ses efforts propres à la jalousie mutuelle des grandes puissances d'Europe. Cette jalousie, qui avait permis aux Etats-Unis de naître à l'indépendance au XVIII^e siècle, empêcha au XIX^e et au XX^e toute opposition sérieuse à leur expansion territoriale.

Mais c'est beaucoup moins l'habitat continental de la nation nouvelle que son accroissement numérique et sa composition européenne qui nous intéressent ici.

Cet accroissement est sans précédent dans les annales de l'humanité. Qu'un Etat qui n'a pas encore deux siècles d'existence légale, qui, lors de sa naissance il y a 170 ans, comptait moins de 4 millions d'habitants, en ait aujourd'hui, moins de six générations plus tard, plus de 160 millions ¹, c'est là un phénomène inouï dans l'ordre politique et démographique.

Ce phénomène est d'ailleurs bien plus remarquable lorsqu'on l'apprécie du point de vue démographique que de celui de la politique. Ce n'est pas, en effet, à l'expansion territoriale de ce ^{p.035} qui est devenu la grande république d'outre-mer qu'elle a dû l'extraordinaire augmentation de sa population. C'est à des causes proprement démographiques : une natalité très forte, une mortalité très faible, une immigration torrentielle, et une émigration négligeable.

De ces facteurs, c'est le troisième qui a surtout retenu l'attention des historiens, mais ce sont les deux premiers qui ont été les agents les plus actifs de la crue démographique.

¹ Et qui en aura, d'après les estimations les plus récentes et les plus autorisées, plus de 200 millions dans vingt ans. Cf. Joseph S. Davis, « The Population Upsurge and the American Economy » in *The Journal of Political Economy*, oct. 1953, pp. 369 sqq.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Adam Smith avait déjà remarqué en 1776 que la population des colonies britanniques de l'Amérique du Nord tendait à doubler en vingt à vingt-cinq ans, alors qu'en Grande-Bretagne le même phénomène ne s'était produit qu'en un demi-millénaire ¹. Il avait observé, de plus, que de son temps cette augmentation était due beaucoup moins à l'afflux continu de nouveaux habitants, qu'à la grande multiplication de l'espèce.

Ce qui était vrai au dernier quart du XVIII^e siècle ne l'est pas moins au milieu du XX^e. Comme le montre le petit tableau suivant, emprunté à *l'Annuaire statistique des Nations Unies* de 1952, l'accroissement naturel de la population des Etats-Unis est de deux à trois fois supérieur à celui des pays de l'Europe occidentale ² :

par 1000 habitants

	Natalité	Mortalité	Accroissement naturel
Etats-Unis	24,5	9,6	14,9
Royaume-Uni	15,7	11,4	4,3
France	19,2	12,3	6,9
Allemagne	15,7	10,5	5,2
Belgique	16,8	12,0	4,8
Suisse	17,4	9,9	7,5

Voici deux siècles qu'on naît beaucoup plus et qu'on meurt beaucoup moins dans le Nouveau Monde nord-américain que dans la patrie de ses ancêtres. Il en est des hommes comme des automobiles : on en produit plus outre-mer que chez nous et ils durent plus longtemps.

p.036 La constatation de ce fait remarquable n'est pas, cependant, pour atténuer l'importance de l'autre cause de l'accroissement de la population des Etats-Unis. Le tableau

¹ *The Wealth of Nations*, éd. Cannan, Londres, 1904, t. I, p. 72.

² Nations Unies, *Annuaire statistique*, 1953, New York, 1953, pp. 34 ss. et 38 ss.

Le Nouveau Monde et l'Europe

suivant, emprunté à l'*Annuaire statistique des Etats-Unis* de 1952, montre selon quel rythme, irrégulier mais toujours puissant, a déferlé au cours des années le flot des quelque 40 millions d'immigrants accueillis aux Etats-Unis depuis 1820 et jusqu'à 1951 :

IMMIGRATION BRUTE AUX ETATS-UNIS 1820-1951 ¹

Période	Totaux	Moyenne annuelle (en milliers de têtes)
1820-1830	151 824	15
1831-1840	599 125	60
1841-1850	1 713 251	170
1851-1860	2 598 214	260
1861-1870	2 314 824	230
1871-1880	2 812 191	280
1881-1890	5 246 613	525
1891-1900	3 687 564	369
1901-1905	3 833 076	766
1906-1910	4 962 310	992
1911-1915	4 459 831	892
1916-1920	1 275 980	255
1921-1925	2 638 913	528
1926-1930	1 468 296	292
1931-1935	220 209	45
1936-1940	308 222	61
1941-1945	170 952	35
1946-1950	864 087	173
1951	205 717	206

Nous voyons que, relativement lent jusqu'en 1881, ce flot s'est précipité de plus en plus jusqu'à atteindre, à la veille de la première guerre mondiale, un chiffre de plus d'un million d'âmes par an. Depuis, le législateur américain, inspiré par une double préoccupation sociale et nationale, a délibérément endigué ce flot. Il a tenu notamment à limiter le nombre des immigrants du sud et de l'est de l'Europe qui, depuis une cinquantaine d'années, en avaient constitué le contingent le plus nombreux. Pour bien saisir

¹ *Statistical Abstract of the United States*, 1952, Washington, 1952, p. 97.

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'influence que l'immigration a exercée sur ^{p.037} les destinées de ce qui est devenu la nation américaine, il faut relever, en effet, outre son importance globale, sa composition ethnique. Au moment où cette nation s'est déclarée indépendante, en 1776, l'immigration était relativement faible. Presque la majorité de la population d'alors était de naissance américaine et les nouveaux venus, comme ceux qui les avaient précédés, étaient pour la plupart d'origine britannique. Il s'y ajoutait plus de 100.000 émigrés d'Europe continentale, pour la plupart Allemands, et quelques milliers de Hollandais et de Suisses. Les Français étaient très peu nombreux, le Canada, où ils s'étaient fixés dès le XVII^e siècle, étant resté possession britannique. Il y eut de plus environ un demi-million d'esclaves noirs ¹. Importés des Antilles, ils avaient été acquis par des propriétaires fonciers du sud du pays et affectés à la culture du coton et du tabac, qui y fleurit de bonne heure.

Dès le milieu du XIX^e siècle, comme nous l'avons vu, l'immigration s'était intensifiée. Ce sont les Allemands qui en ont fourni le contingent le plus nombreux, suivis par les Irlandais et les Britanniques et notamment, dès 1880, par les Scandinaves. A partir de 1890, les Italiens et les Slaves d'Autriche, de Pologne et de Russie prenaient la tête. A la veille de la première guerre mondiale, l'élément britannique, scandinave et allemand ensemble constituait moins d'un quart des immigrants annuels, dont les trois quarts étaient d'origine slave ou italienne.

Les nègres, dont la traite du dehors avait été interdite aux Etats-Unis dès 1808 et dont l'immigration s'était tarie depuis la guerre de Sécession, ne se multipliaient que par accroissement

¹ Cf. Gunnar Myrdal, *An American Dilemma*, New York et Londres, 1944, pp. 118 ss.

Le Nouveau Monde et l'Europe

naturel. Alors qu'au début du XIX^e siècle ils représentaient environ un cinquième de la population totale, cette fraction s'est réduite à moins d'un dixième de nos jours.

Cette très hâtive esquisse démographique devait surtout servir d'introduction aux développements à peine moins rapides, d'ailleurs, que nous nous proposons de consacrer aux institutions et aux activités politiques et économiques du peuple américain.

INSTITUTIONS POLITIQUES. p.038 Depuis bien avant 1840, où Alexis de Tocqueville acheva la rédaction de sa mémorable *Démocratie en Amérique*, et surtout depuis lors, la littérature européenne comporte une foule d'études descriptives, explicatives et critiques des institutions politiques d'outre-mer. Nous ne saurions évidemment prétendre ni à résumer ici ces travaux, ni à établir leur bibliographie même sommaire, ni surtout à les compléter par des aperçus originaux. Notre propos est beaucoup plus modeste.

Nous nous bornerons à relever les trois traits principaux qui nous paraissent essentiels à la structure politique des Etats-Unis. Nous nous enhardirons à baptiser ces trois traits : république, démocratie et fédéralisme.

Quand, à la fin du XVIII^e siècle, les treize colonies britanniques de l'Amérique du Nord se sont proclamées indépendantes, leur population, comme nous venons de le voir, était composée en grande majorité des anciens sujets de leur souverain historique. Il y avait bien aussi quelques minorités d'origine germanique, africaine ou indienne. Mais, outre qu'elles étaient relativement peu nombreuses, elles n'avaient aucune influence collective. N'ayant rien de commun entre elles, les unes étaient indifférentes aux

Le Nouveau Monde et l'Europe

questions politiques et les autres impuissantes en raison de leur statut servile ou de leur culture primitive.

Le nouvel Etat fut donc essentiellement la création des sujets de Sa Majesté britannique. De leur ascendance, ils tenaient, avec la langue et le droit, l'amour et la pratique de la liberté politique. Ils faisaient volontiers remonter cette tradition libérale au moyen âge. Et ils n'ignoraient pas que les institutions établies à Londres à la fin du XVII^e siècle étaient devenues, pour leurs frères britanniques, une religion véritable, tout en faisant l'admiration et l'envie des philosophes français du XVIII^e siècle.

Mais le gouvernement de Londres leur refusait, à eux, le plein exercice de cette liberté qui était sa fierté à lui. C'était là leur principal grief. Après de longues luttes pacifiques et des déceptions renouvelées, ils résolurent enfin de s'emparer par la force de leur part du trésor britannique à laquelle ils avaient en vain cherché p.039 à être pleinement associés. Et ce fut la guerre d'Indépendance de 1776. Ce fut une révolution véritable. Mais ses auteurs et ses artisans, si le gouvernement de Londres voyait en eux des révoltés et même des révolutionnaires, n'étaient nullement des apprentis sans-culottes. Alliés au roi de France pour les besoins de leur politique nationale, quoique encore plus hostiles à son absolutisme qu'au colonialisme de leur ennemi commun, ils l'emportèrent définitivement en 1783.

La constitution qu'ils se donnèrent en 1789, après un essai malheureux d'une union plus lâche, fut celle d'une république fédérale. Cette loi fondamentale, à son adoption celle d'une petite nation absolument nouvelle, est aujourd'hui encore en vigueur. Ayant survécu à une guerre civile et à toutes les autres péripéties du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, et après avoir servi de

Le Nouveau Monde et l'Europe

modèle à beaucoup d'autres constitutions écrites dans les deux hémisphères, elle est aujourd'hui de beaucoup la plus ancienne du monde. Sous son empire, les treize anciennes colonies britanniques de l'Amérique du Nord sont devenues la puissante nation américaine.

Cette charte mémorable fut l'œuvre de cinquante-cinq délégués des treize anciennes colonies, devenues les treize premiers Etats de l'Union fédérale ¹. Cinq sur six de ces constituants étaient de naissance américaine et tous, y compris les neuf immigrés, étaient d'origine britannique. C'était pour la plupart des hommes de tempérament assez conservateur, gens aisés, grands propriétaires fonciers, commerçants, juristes. Bien que leurs avis aient tout d'abord beaucoup divergé notamment sur les compétences de l'Union et l'extension ou la restriction des droits populaires, il y avait d'emblée unanimité parmi eux sur le principe républicain. Cela même est assez remarquable étant donné leurs origines royalistes et la prédominance dans le monde d'alors du régime monarchique. Mais l'absence de tout candidat à un trône et le défaut d'ambition personnelle chez George Washington, qui seul ^{p.040} aurait pu y prétendre, suffirent à l'expliquer. Loin de vouloir établir un pouvoir personnel, ses concitoyens américains étaient au contraire hantés par le danger que présentait pour la liberté politique l'avènement de toute influence trop forte, fût-ce même celle d'une majorité populaire. De là leur insistance sur les vertus d'une stricte séparation des pouvoirs, tempérée seulement par la nécessité de les limiter tous en soumettant chacun d'eux à l'influence restrictive des autres.

¹ Sur les origines et l'évolution de la constitution américaine, qui fait l'objet d'une littérature immense, cf. notamment le très remarquable ouvrage récent d'Arthur N. Holcombe, *Our More Perfect Union*, Cambridge, 1950.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Presque toutes les particularités de la constitution américaine s'expliquent par cette hantise. C'est elle qui avait opposé un exécutif fort, issu de l'élection populaire et doté d'un pouvoir de veto suspensif, à la législature. Cette législature était fatalement encline à la prépondérance sous un régime qui, s'il n'était pas d'emblée conçu comme démocratique, ne devait en tout cas être ni monarchique ni aristocratique. De là aussi une Cour suprême dont les membres, nommés à vie par le Président, étaient sujets néanmoins à la confirmation du Sénat. Ce tribunal devait, dans les limites de la loi fondamentale, pouvoir brider la toute-puissance du Congrès. De là aussi le bicamérisme, destiné, en même temps qu'à garantir le fédéralisme, à ralentir et à assagir le processus législatif.

Mais pour que le Président à son tour ne devienne trop puissant, il fallait limiter son mandat à quatre ans, ce que fit la constitution elle-même. Il fallait aussi ne pas permettre plus d'une réélection, ce dont Washington, par son exemple, a créé une tradition, respectée pendant plus d'un siècle. De plus, le Président, chargé en première ligne de la responsabilité de la politique extérieure de l'État, voyait son autorité en ce domaine limitée par la nécessité constitutionnelle de s'assurer le concours non seulement du Congrès, mais même, pour la conclusion valable de tout traité international, des deux tiers du Sénat.

Cette singulière disposition s'inspirait du reste aussi d'une considération de politique extérieure. En limitant la liberté diplomatique du Président, les constituants voulaient faire obstacle non seulement à toute velléité dictatoriale de sa part, mais aussi à toute activité nationale dans le domaine des relations extérieures de la jeune république. Ce qu'on appelle aujourd'hui p.041

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'isolationnisme américain n'a pas d'autre origine. Comme l'a écrit en 1925 mon collègue Blakeslee :

« Les pères de la république basèrent leur politique d'isolement sur le fait que le système européen était aux antipodes de celui des Amériques. Ils pensaient que les Etats d'Europe étaient monarchiques et militaristes, qu'ils partageaient leur temps entre des guerres et des intrigues destinées les unes comme les autres à se rendre favorable la balance du pouvoir... que par conséquent les Etats-Unis devaient se borner à entretenir avec eux des relations commerciales, en évitant de se mêler de leurs querelles politiques. ¹

Les dispositions constitutionnelles qui limitent étroitement l'initiative du Président en matière extérieure en lui imposant une manière de mariage forcé avec la majorité sénatoriale, sans lui fournir le moyen de le contraindre et à peine de l'influencer, avaient eu pour but de tenir la jeune république à l'écart du reste du monde et notamment de l'Europe. L'histoire du XIX^e siècle a pleinement démontré la sagesse des constituants du XVIII^e siècle à cet égard. Une petite république n'a jamais rien à gagner à se laisser entraîner dans les combinaisons diplomatiques des grandes puissances.

Mais au XX^e siècle, où les Etats-Unis, pour une part à cause même de leur passivité diplomatique antérieure, sont devenus eux-mêmes la première des grandes puissances, ce qui était une sauvegarde salutaire est devenu une gêne embarrassante et

¹ George H. Blakeslee, *The Recent Foreign Policy of the United States*, New York, 1925, p. 18.

Le Nouveau Monde et l'Europe

presque intolérable. Toutefois, comme l'agitation récente au sujet du fameux amendement Bricker suffit à le montrer, l'opinion américaine est encore très loin d'avoir compris la nécessité d'adapter le régime intérieur de la grande république d'outre-mer aux exigences nouvelles de son ascension extérieure.

En indiquant le principe républicain comme le premier des traits distinctifs de la structure des Etats-Unis, nous n'avons pas entendu l'opposer seulement au principe monarchique, — suprême partout alors dans le monde, sauf en Suisse. et aux Pays-Bas. Nous avons voulu marquer aussi combien ce principe, essentiellement libéral, était contraire également à toute forme et ^{p.042} à tout moyen de domination absolue des gouvernants sur les gouvernés.

Parmi les autorités dont les constituants américains de 1787 redoutaient la domination absolue, il y avait incontestablement celle de la majorité populaire. Comment est-il possible dès lors de compter le principe démocratique parmi les traits distinctifs de leur pays ?

La constitution des Etats-Unis, si elle fait à tous ses membres un devoir de respecter dans leurs lois fondamentales le principe républicain, s'en était toujours, jusqu'au XV^e amendement de 1870, rapportée à eux pour régler la question du droit de suffrage. En fait, ce suffrage était à l'origine très loin d'être universel. Sans parler du droit de vote des femmes, dont la cause n'a complètement triomphé aux Etats-Unis qu'au lendemain de la première guerre mondiale, un cens électoral souvent élevé était le régime en vigueur dans la plupart des Etats à la naissance de la république nouvelle. Selon de Tocqueville, ce n'est qu'en 1801 que l'Etat du Maryland ouvrit la voie en introduisant le principe de ce qu'il appelait « le vote universel ». Mais bien que le suffrage ait été

Le Nouveau Monde et l'Europe

encore longtemps refusé à tous les Noirs, et même à certaines catégories de Blancs, le publiciste français n'hésita pas à écrire dès 1835 : « Lorsqu'on veut parler des lois politiques des Etats-Unis, c'est toujours par le dogme de la souveraineté du peuple qu'il faut commencer ¹. »

Malgré les efforts contraires poursuivis délibérément et avec persistance par les constituants de 1787, la démocratie naquit bel et bien aux Etats-Unis de la république. Il en fut ainsi tout d'abord parce qu'aucun principe ni aucune autorité ne s'y opposaient. Le peuple américain fut d'emblée maître de sa destinée parce qu'il n'en reconnaissait pas d'autre. Ni la royauté, qu'il avait répudiée dès sa genèse, ni aucune aristocratie de naissance, ni même aucune oligarchie de fortune ou de culture, ne pouvaient à la longue disputer le pouvoir au peuple, ni par conséquent barrer la route au triomphe de la démocratie.

^{p.043} Aussi, lorsqu'en 1863 le Président Lincoln déclara sur la tombe des soldats morts à Gettysburg, qu'« il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères créèrent sur ce continent une nation nouvelle, conçue dans la liberté et consacrée au principe de l'égalité humaine » et qu'il définit le régime politique que s'était donné cette nation comme étant « le gouvernement du peuple, par le peuple, et pour le peuple », formula-t-il des vérités incontestables. Or, qu'est-ce qu'un tel gouvernement si ce n'est la démocratie ? Le juge zurichois Schinz l'entendait déjà ainsi lorsque, à la veille des révolutions cantonales de 1830 en Suisse, il avait employé la même formule pour caractériser le régime qui

¹ de Tocqueville, *op. cit.*, t. I, p. 89.

Le Nouveau Monde et l'Europe

devait être celui de son propre pays ¹.

République, démocratie, fédéralisme, tels sont, avons-nous dit, les trois principes fondamentaux des Etats-Unis d'Amérique. Ce sont ceux-là même dont nous nous réclamons aussi en Suisse. Mais alors que notre pays est né républicain, comme les Etats-Unis, mais environ cinq cents ans plus tôt, alors que nos deux républiques sont devenues des démocraties modernes à peu près simultanément au cours de la première moitié du XIX^e siècle, nos cadets en république et nos contemporains en démocratie sont nos aînés et nos modèles en fédéralisme.

Que faut-il entendre par là ? Dans le langage politique du XX^e siècle, il est peu de termes plus usités et — peut-être cela en est-il une conséquence inévitable — moins clairs et moins bien définis. Depuis qu'il est devenu courant de parler de fédéralisme européen, de fédéralisme atlantique, de fédéralisme mondial et même de fédéralisme économique et social, on ne peut noter qu'une chose, c'est que ce mot tombé des lèvres d'un interlocuteur est le plus souvent destiné à définir un régime qui jouit de ses faveurs.

Si l'on se reporte au vénérable *Dictionnaire de la langue française* d'Emile Littré (mon édition date de 1877), on découvre que pour Chateaubriand « le fédéralisme était une des formes politiques les plus communes employées par les sauvages » ; que pour Rivarol, « l'Europe du XVIII^e siècle présente une république p.044 fédérative composée d'empires et de royaumes » ; que selon l'abbé Reynaud « les Etats-Unis d'Amérique se donnèrent une constitution fédérative qui ajoutait aux avantages intérieurs du

¹ « Alle Regierungen der Schweiz müssen es erkennen, dass sie bloss aus dem Volk, durch das Volk und für das Volk da sind ». Cf. *Verhandlungen der helvetischen Gesellschaft zu Olten, im Jahre 1830*, p. 109.

Le Nouveau Monde et l'Europe

gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie » ; et que dans son *Histoire de la Révolution française*, Thiers rappelait que « les Girondins demandaient si, après tout, la Nouvelle Amérique, la Hollande et la Suisse n'étaient pas heureux et libres sous un régime fédératif ». Tout cela est incontestablement plus intéressant que lumineux. Fédéralisme, fédératif, fédéral, ce sont des termes dont les auteurs se sont servis en parlant de choses essentiellement différentes. Même les plus récents d'entre eux et les plus soucieux de précision les emploient indifféremment pour désigner deux types de régimes qu'il importe de distinguer soigneusement : la confédération d'Etats et l'Etat fédératif ou fédéral. Dans l'un, la souveraineté est diffuse, une confédération véritable ne pouvant valablement s'engager que par la volonté unanime de ses membres. Dans l'autre, l'Etat fédéral est seul souverain, ses membres ne conservant qu'une autonomie plus ou moins étendue.

Les littérateurs et même les historiens sont du reste bien pardonnables s'ils ne se sont guère montrés respectueux de ces distinctions. Les législateurs et les constituants ne leur ont-ils pas souvent donné l'exemple de la confusion à cet égard ? Ainsi la Suisse contemporaine est incontestablement depuis 1848 un Etat fédératif. Or, elle possède une loi fondamentale où elle se désigne elle-même du nom de confédération et même d'alliance et où il est par ailleurs question de la souveraineté de ses cantons. De même, les Etats-Unis d'Amérique, qui s'appelaient déjà ainsi sous le régime de leurs Articles de Confédération qui, de 1783 à 1789, en avaient fait une véritable confédération, sont restés « Etats-Unis » lorsque, en adoptant la constitution de 1789, ils se sont intégrés en un véritable Etat fédéral.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Dans le sens restreint où nous parlons ici de fédéralisme, ce terme ne sert à caractériser que le régime né en Amérique en 1789 et en Suisse en 1848. Ce n'est qu'à ces dates, en effet, que le peuple américain et le peuple suisse ont fait respectivement ^{p.045} sur l'autel de leur union nationale le sacrifice des souverainetés de leurs Etats ou de leurs cantons particuliers. Or, ce sacrifice, dont les Etats-Unis ont donné en 1789 un exemple que la Suisse a suivi soixante ans plus tard, a été dans les deux pays consenti pour des raisons et dans une mesure essentiellement semblables. Il s'agissait, à Philadelphie comme à Berne, de sauvegarder la sécurité extérieure et l'ordre intérieur de collectivités constituantes, jadis trop indépendantes les unes des autres. D'où la concentration dans l'Etat fédéral de la souveraineté nationale. Et il s'agissait, d'autre part, à Philadelphie tout comme à Berne aussi, de laisser aux Etats et aux cantons jadis souverains leurs libertés traditionnelles dans toute la mesure où le permettait le souci supérieur de leur sécurité commune et de l'ordre national. D'où la préoccupation dominante des constituants américains comme de leurs successeurs helvétiques de ne pas créer un Etat unitaire. Et, enfin, en Amérique les treize anciens Etats et en Suisse les vingt-deux cantons étaient de grandeur et de richesse fort inégales, tout en étant animés d'analogues sentiments démocratiques. On a donc trouvé dans le bicamérisme législatif une formule destinée à concilier les exigences de cette inégalité de fait avec le souvenir de leur ancienne égalité de droit. D'où, dans le Congrès américain et dans l'Assemblée nationale suisse, d'une part la Chambre des Représentants et le Conseil national, organes de la démocratie, et d'autre part le Sénat et le Conseil des Etats, témoins d'un passé

Le Nouveau Monde et l'Europe

où Etats américains et cantons helvétiques jouissaient de l'égalité que leur avait value leur ancienne souveraineté.

De la constitution des Etats-Unis, James Bryce, le publiciste britannique qui en a fait l'analyse la plus approfondie et la plus lucide, dit en 1893 qu'il la tenait pour « supérieure à toute autre constitution écrite par l'excellence de son économie générale, par son heureuse adaptation aux circonstances de la nation, par la simplicité, la concision et la précision de sa rédaction et par la façon judicieuse dont ses auteurs avaient combiné la fermeté des principes avec l'élasticité dans le détail de leur application » ¹.

^{p.046} Un tel hommage rendu par un tel auteur justifie assurément la vénération dont, aujourd'hui encore, 165 ans après sa promulgation, le peuple américain entoure sa loi fondamentale. Le mérite de ses auteurs est d'autant plus évident qu'il n'y avait, parmi eux, aucun érudit très savant ni aucun parlementaire expérimenté. Sans doute l'élite intellectuelle dont elle était l'œuvre connaissait la pensée des publicistes anglais et des philosophes français, notamment de Montesquieu. Mais ils n'avaient devant les yeux aucun exemple contemporain ni même aucun modèle historique dont ils auraient pu s'inspirer.

En créant une république, en proclamant des principes dont devait naître une démocratie véritable, et peut-être par-dessus tout, en élevant l'édifice imposant de l'Etat fédératif qui a survécu à six générations et à la plus sanglante des guerres civiles, ces fils d'une monarchie aristocratique et unitaire s'avérèrent novateurs de génie.

¹ James Bryce, *The American Commonwealth*, 3^e éd., New York, 1905, t. I, p. 28.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Les Etats-Unis n'auraient-ils donné au monde que l'exemple d'une constitution, hardie et modérée à la fois, dont une expérience bien plus que séculaire a attesté la sagesse remarquable, ils auraient déjà par cela seul bien mérité du monde libre et de la culture occidentale.

Quel contraste entre leur expérience constitutionnelle et celle de la France, par exemple !

Quand la première Constituante française décida de faire une déclaration des droits, nous apprend son historien A. Aulard,

«...elle déclarera, par l'organe de l'archevêque de Bordeaux, rapporteur du Comité de Constitution (27 juillet 1789), qu'elle suit en cela l'exemple de l'Amérique : « Cette noble idée, conçue dans un autre hémisphère, devait de préférence se transplanter d'abord parmi nous. Nous avons concouru aux événements qui ont rendu à l'Amérique septentrionale sa liberté : elle nous montre sur quels principes nous devons appuyer la conservation de la nôtre ; et c'est le Nouveau Monde, où nous n'avions autrefois apporté que des fers, qui nous apprend aujourd'hui à nous garantir du malheur d'en porter nous-mêmes. » On peut dire que le drapeau américain flottera, à côté du drapeau anglais, au-dessus de l'édifice élevé par l'Assemblée constituante. ¹

^{p.047} La constitution américaine élaborée en 1787 est donc de deux ans antérieure à la première des trois déclarations des droits de l'homme de la Révolution française. Mais alors que cette

¹ A. Aulard, *Histoire politique de la Révolution française*, Paris, 1901, p. 23.

Le Nouveau Monde et l'Europe

constitution, n'ayant jamais été abrogée mais seulement légèrement amendée, est toujours en vigueur, la France, devenue républicaine en 1791, et démocratique en 1792, a dû passer, avant la fin du XVIII^e siècle encore, par une série de régimes successifs et par les affres de la Terreur avant d'en émerger, à l'aube du XIX^e siècle, dans le césarisme d'une dictature militaire.

Quant au nombre et à la variété des lois fondamentales qu'elle a connues depuis lors et jusqu'à aujourd'hui même, ils attestent l'insuffisance sans cesse répétée de ses efforts constituants. Là où la première nation de l'Europe, la France des philosophes et des lumières, a toujours à nouveau échoué depuis près de deux siècles, le petit groupe des pionniers américains a réussi en quelques mois. Ne se dégage-t-il pas de ce contraste même, pour nous tous qui sommes parfois portés à dénoncer l'immaturité culturelle des barbares d'outre-mer, une double leçon d'humilité et de clairvoyance ?

FORTUNE ÉCONOMIQUE. Si, au XVIII^e et au XIX^e siècles, c'est par leurs institutions politiques que les Etats-Unis ont surtout éveillé et retenu l'attention des observateurs du Vieux Monde, au XX^e siècle c'est plus encore par leur extraordinaire fortune économique.

Dès 1776, il est vrai, Adam Smith avait signalé la rapidité sans précédent avec laquelle les habitants de l'Amérique du Nord s'élançaient vers la prospérité. Et dès 1835 le jeune saint-simonien Michel Chevalier, en publiant ses remarquables *Lettres de l'Amérique du Nord*¹, initiait le public de langue française aux

¹ Deux vol., Paris, 1837.

Le Nouveau Monde et l'Europe

étonnants progrès matériels réalisés dans la jeune république d'outre-mer. Mais malgré l'intérêt suscité par ces auteurs et par un grand nombre de leurs émules, on ne peut guère citer d'ouvrage économique consacré aux Etats-Unis qui soit comparable aux chefs-d'œuvre par lesquels de Tocqueville, sous Louis-Philippe et, un ^{p.048} demi-siècle plus tard, James Bryce, sous la reine Victoria, renseignèrent l'Europe et l'Amérique elle-même sur les expériences politiques du Nouveau Monde.

Aujourd'hui, au contraire, on ne peut guère ouvrir un journal ou une revue, ni consulter un catalogue de bibliothèque sans y trouver des études sur quelque aspect de la vie économique aux Etats-Unis. Et lorsqu'il y est question de politique, c'est ou bien de politique étrangère, ou bien de politique douanière, financière, monétaire, bancaire, ou sociale, c'est-à-dire encore de politique économique qu'il s'agit. Le magnifique *Tableau des Etats-Unis*¹ que vient de faire paraître M. André Siegfried est typique à cet égard. Bien que tout y soit aussi ingénieux qu'instructif, ce sont les chapitres économiques auxquels l'auteur a manifestement voué le plus de soin et dont les lecteurs prendront connaissance avec le plus d'intérêt.

On aurait tort, à mon sens, d'attribuer cette prédominance croissante de la préoccupation économique dans les écrits que le Vieux Monde consacre au Nouveau, au progrès de je ne sais quel matérialisme chez leurs auteurs, leurs sujets ou leurs lecteurs. Elle s'explique le mieux du monde par les déconcertants progrès de la richesse américaine et par l'influence puissamment accrue qu'elle exerce en conséquence sur le destin de l'Europe.

¹ Paris, 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Cela est trop évident pour appeler de longs développements. Tout nous montre combien la vie européenne est devenue dépendante de la richesse américaine et conditionnée par elle.

Y a-t-il, par exemple, une circonstance — si l'on peut par la pensée l'isoler de toutes les autres — dont l'influence sur le sort de notre génération en Europe soit comparable à l'issue des deux guerres mondiales ? Et cette issue n'a-t-elle pas été fortement déterminée par le concours américain ? En disant cela, je ne songe pas en première ligne à l'intervention des armées d'outre-mer après 1917 comme après 1942, encore que cette intervention eût été à bien des égards décisive. Je songe surtout à l'afflux des vivres, des armes, des munitions et de l'équipement de toute ^{p.049} nature fournis dès le début des hostilités et pendant tout leur cours à ceux qui furent en définitive les vainqueurs. L'auraient-ils été sans ce ravitaillement ? Et ce ravitaillement, comme les triomphes américains eux-mêmes, auraient-ils été possibles si les Etats-Unis n'étaient pas devenus la première puissance industrielle du monde, tout en étant plus que jamais, ce qu'ils avaient déjà été bien avant le XX^e siècle, sa principale puissance agricole ?

Et depuis le retour de la paix, après 1918 et surtout après 1945 ? Lequel de nos pays du Vieux Monde, qu'il ait été dans le camp des vainqueurs, dans celui des vaincus ou même qu'il ait été parmi les rares neutres, aurait aujourd'hui retrouvé la mesure d'aisance dont il jouit sans l'appui du marché, des fournitures, des prêts et des dons américains ?

Je ne veux pas insister davantage sur cette dépendance matérielle qui lie le Vieux Monde au Nouveau au milieu du XX^e siècle. J'y renonce d'autant plus volontiers qu'il est peu de sujets dont l'exposé soit moins fait pour reconforter l'un ou l'autre et

Le Nouveau Monde et l'Europe

pour améliorer les relations morales entre eux. Il n'y a rien d'aussi peu agréable que d'être débiteur, à moins que ce soit de se sentir insolvable et de se savoir assisté. Et il n'y a guère plus de satisfaction à être réputé créancier lorsqu'on est beaucoup plus sûr d'être payé d'ingratitude que d'être autrement remboursé.

Pour comprendre le déséquilibre financier entre les Etats-Unis et l'Europe occidentale, qui constitue un des phénomènes les plus remarquables de ce temps, il est d'ailleurs beaucoup moins utile d'en commenter les conséquences psychologiques que d'en rechercher les causes économiques.

A quoi est-il donc dû, ce déséquilibre générateur de la fameuse pénurie de dollars, ce *dollar gap* tant discuté, qui pour d'aucuns en serait le résultat fatal ?

Que ce déséquilibre et cette pénurie de dollars proviennent de la plus grande richesse du Nouveau Monde dont ils sont l'expression, c'est ce qui est trop évident. Car si le Nouveau Monde ne vendait pas plus au continent de ses ancêtres qu'il n'en achetait, sa monnaie y serait assurément plus abondante.

Mais avant de rechercher la cause de cette plus grande richesse, ^{p.050} objet principal de notre curiosité, demandons-nous rapidement si le *dollar gap* en est vraiment l'effet inéluctable.

Bien que d'éminents économistes paraissent l'admettre, cela nous paraît plus que douteux. La différence de richesse entre pays à régimes monétaires divers et indépendants les uns des autres est un phénomène universel dans le temps et dans l'espace. Si cette différence n'a pas engendré toujours et partout un désordre monétaire international, c'est qu'en général les pays les plus pauvres se résignaient jadis à adapter leurs dépenses à leurs

Le Nouveau Monde et l'Europe

recettes. C'est dire, en faisant abstraction de tous les autres éléments de la balance des comptes, qu'ils renonçaient à importer plus de marchandises qu'ils n'étaient en mesure d'en payer grâce à leurs exportations.

Ce qu'il y a de particulier dans les relations économiques entre les Etats-Unis et l'Europe, au contraire, ce sont deux facteurs nouveaux : c'est d'une part que les Etats-Unis, devenus les grands créanciers de l'Europe, ont conservé, comme héritage de l'époque où ils étaient ses débiteurs, un protectionnisme douanier qui l'empêche de régler par ses exportations le prix de ses importations. Et, d'autre part et surtout, c'est que les Etats-Unis, par une politique extraordinairement généreuse de prêts et de dons, ont permis à l'Europe d'importer d'outre-mer des biens dont elle ne put acquitter le montant. D'où le *dollar gap*.

Pour l'éliminer, il ne serait nullement nécessaire de supprimer la différence de richesse qui existe désormais entre le Nouveau et le Vieux Monde. Il suffirait de favoriser l'accroissement des exportations européennes à destination de l'Amérique, et de limiter les exportations américaines à destination de l'Europe à sa capacité de paiement. Développer le *trade* et supprimer l'*aid*, comme on l'a proposé, et voilà résolue, me semble-t-il, l'irritante question du *dollar gap*.

L'exemple des relations suisses-américaines n'est-il pas pour démontrer à la fois la justesse de ce diagnostic et l'efficacité de cette thérapeutique ? Notre pays a eu le bonheur jusqu'ici d'échapper aux embarras de la pénurie de dollars tout simplement en n'important d'Amérique que ce que ses exportations lui ^{p.051} permettaient de payer. Aussi n'avons-nous jamais sollicité de la grande république d'outre-mer d'autre faveur que celle de ne pas

Le Nouveau Monde et l'Europe

nous contraindre, par son protectionnisme, ou à renoncer à ses produits ou à accepter son aide financière.

Après cette brève digression, revenons à notre question principale : qu'en est-il donc de la supériorité économique des Etats-Unis ? Cette supériorité, dont la pénurie de dollars en Europe est sans doute un symptôme mais nullement une conséquence inévitable, est attestée par des preuves bien plus convaincantes. J'ai cherché ailleurs à en énumérer les plus significatives ¹. J'ai pu constater que les Etats-Unis étaient, dans le monde, de beaucoup les plus grands producteurs de toutes les principales sources d'énergie, telles que la houille, le coke, le gaz naturel, le pétrole, l'essence et l'électricité ; des principales matières premières, telles que le fer, l'acier, le cuivre, le plomb, le zinc, le soufre, le coton, les filés et les tissus de laine et de rayonne ; et des principales denrées agricoles, telles que le froment, le maïs, l'avoine, le lait, le beurre et les conserves de viande.

On sait, de plus, que presque tout l'or disponible dans le monde s'est amassé aux Etats-Unis et que nulle part l'Etat ne peut emprunter à aussi bon compte ². Lorsqu'on apprend, enfin, qu'il y a aux Etats-Unis près de vingt fois autant de voitures de tourisme et près de dix fois plus de téléphones en usage ³ que dans le Royaume-Uni, où il y en a beaucoup plus qu'ailleurs, on n'a même pas besoin de connaître la balance internationale des comptes pour être largement persuadé que la richesse de la grande république américaine l'emporte de beaucoup sur celle

¹ Cf. ma récente publication intitulée *A quoi tient la supériorité économique des Etats-Unis ?* Paris, 1954, pp. 37 ss.

² *Op. cit.*, pp. 48 ss.

³ *Op. cit.*, pp. 46, 47.

Le Nouveau Monde et l'Europe

de tout autre pays contemporain.

Il en est ainsi non seulement de la richesse globale, mais aussi — et cela est naturellement bien plus significatif — de l'aisance moyenne de la population. En fait, les statistiques du revenu ^{p.052} national par tête d'habitant tendent à montrer que ce revenu serait, aux Etats-Unis, du double de ce qu'il est en Suisse et de près du triple de ce qu'il est au Royaume-Uni et en France ¹.

Les raisons de cette supériorité économique sont évidemment beaucoup plus discutables que sa réalité même. Mais quelles qu'elles soient, elles tiennent toutes en définitive à l'exceptionnelle productivité du travail américain. Comme l'a écrit avec un bonheur particulier le publiciste anglais Graham Hutton,

« Si le progrès matériel consiste à échapper à la malédiction d'Adam — « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » — les Américains ont assurément dépassé le reste de l'humanité. Avec moins de sueur ils font plus de pain ². »

Il ne nous paraît guère utile de pousser plus loin ici l'exposé de l'extraordinaire fortune économique des Etats-Unis contemporains, ni d'aborder l'analyse de ses causes probables ³. Ce qu'il importe de noter, c'est le fait même de cette fortune. Et ce qu'il nous importerait surtout de deviner, ce seraient ses répercussions probables sur le destin de l'Europe occidentale.

Qu'en est-il résulté déjà et qu'en résultera-t-il demain pour l'avenir de notre civilisation ? On se le demande avec angoisse et

¹ *Op. cit.*, pp. 24 ss.

² Graham Hutton, *We Too Can Prosper. The Promise of Productivity*. Londres, 2^e éd., 1953, p. 61.

³ Nous l'avons tenté ailleurs. Cf. *op. cit.*, pp. 101 ss.

Le Nouveau Monde et l'Europe

avec espoir. La réponse que chacun de nous apportera à cette question dépendra sans doute de ses préférences personnelles et de son tempérament particulier au moins autant que des probabilités extérieures. Quoi qu'il en soit, ce qui est sûr c'est que cela nous concerne, nous autres Européens, presque autant que les Américains.

En disant cela, je ne pense pas seulement aux influences américaines qui s'exercent déjà et qui ne manqueront pas de s'exercer d'autant plus puissamment par-dessus l'Atlantique que la fortune économique du Nouveau Monde sera plus éclatante. Je songe surtout aux transformations que subit notre commun patrimoine spirituel par l'action de facteurs qui ont agi plus tôt et plus ^{p.053} fortement sur nos cousins d'outre-mer que sur nous, mais auxquels il est bien certain que nous n'échappons pas et que nous échapperons toujours moins. Car l'avenir où ils nous précèdent ne sera-t-il pas presque fatalement tôt ou tard pour une part importante aussi le nôtre ?

On entend souvent déplorer chez nous ce que l'on appelle l'américanisation de l'Europe. Il est tout naturel que l'évolution que l'on désigne ainsi provoque chez ceux qui la dénoncent plus d'amertume que de satisfaction. C'est là, en effet, un propos qui a cours dans les salons plus que dans la rue, dans les ateliers d'art et dans les réunions d'écrivains plus que dans les usines et les assemblées de syndicats ouvriers.

Or, cette américanisation comporte une élévation générale du niveau de vie matérielle, dont la foule n'a certes pas à s'affliger. Mais elle ne va pas non plus sans entraîner un certain nivellement social dont on ne peut pas demander à l'élite de se féliciter sans réserve.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Dès la Renaissance au moins, la culture ne paraît-elle pas avoir bénéficié plus que pâti de l'inégalité des conditions sociales ? Ce n'est certes pas que les créateurs — artistes, poètes, savants et philosophes — se soient recrutés seulement parmi les privilégiés du sort. Mais n'est-ce pas dans les civilisations urbaines et dans les différenciations sociales qu'elles comportent qu'ils ont en général trouvé l'ambiance la plus sensible à leur œuvre et le climat le plus favorable à l'épanouissement de leurs talents ?

L'américanisation a fondu sur notre monde à la façon du génie civil s'attaquant à nos montagnes, à nos vallées alpestres et à nos cours d'eau. Son action est comparable à celle de nos ingénieurs qui transforment en énergie, en lumière et en fertilité — richesses qu'ils mettent largement à la disposition de tous — la beauté naturelle des sites et les trésors des lieux historiques qu'ils ravagent ou qu'ils déparent.

Que l'impétueuse crue sociale déclenchée par l'américanisation, par suite de l'amélioration de son sort matériel que lui doit le grand nombre, n'emporte pas dans ses flots égalisateurs plus de valeurs qu'elle n'en féconde ! C'est là un vœu que doivent formuler ^{p.054} avec une égale ferveur tous les amis de la vraie culture, en deçà comme au delà de l'Atlantique. Car ne nous y trompons pas. Nous l'avons dit et nous le répétons : l'américanisation est à la fois un mal et un bien qui dans leurs incidences ne connaissent pas de frontières, même océaniques.

Ce n'est pas autre chose, en effet, que l'avènement d'une civilisation nouvelle. Elle paraît nous venir d'outre-mer, surtout parce qu'elle est le produit de facteurs qui ont agi plus tôt et plus librement là-bas que chez nous. Mais cette civilisation de masse nous est commune au XX^e siècle comme nous est commun aussi le

Le Nouveau Monde et l'Europe

double progrès technique et démocratique dont elle est une conséquence logique et comme le fruit naturel.

Accueillir avec gratitude des Etats-Unis tout ce dont la supériorité de leur productivité économique leur permet de nous doter, mais nous défendre jalousement de ce que la massivité même de cet apport comporte de menaces pour notre indépendance spirituelle ; et, d'autre part, associer le plus largement possible les Etats-Unis aux bienfaits que nous vaut une civilisation plus ancienne et plus diverse que la leur : telle, me semble-t-il, est la formule d'une saine collaboration intercontinentale.

Cette collaboration sera d'autant plus fructueuse et elle sera d'autant moins humiliante pour les uns et les autres qu'elle sera plus pleinement faite de réciprocité véritable. Il importe peu, comme il est du reste inévitable entre fils d'Adam, que chacun des deux partenaires demeure persuadé de sa supériorité propre. L'essentiel est que chacun convainque l'autre qu'il n'est ni son protecteur ni sa dupe. C'est de l'équivalence généralement admise des services rendus et des services reçus que seront faits, non seulement la bonne entente entre eux mais encore le progrès commun. Qu'ils contribuent à ce progrès et qu'ils en bénéficient chacun selon ses aptitudes, ses traditions et ses possibilités particulières. Tel doit être le vœu de tous les fils légitimes de la mère Europe, à New York, à Chicago ou à San Francisco, comme à Paris, à Londres et à Rome. Nous le formulons à Genève dont la destinée présente doit au moins autant à Washington qu'à aucune capitale du Vieux Monde.

@

SERGIO BUARQUE DE HOLANDA

LE BRÉSIL DANS LA VIE AMÉRICAINE ¹

@

p.055 En rédigeant les indications préliminaires sur le thème de ces IX^{es} Rencontres Internationales, leur Comité a eu soin de suggérer aux conférenciers de ne pas se limiter exclusivement à des considérations sur le passé. Il ne conviendrait d'utiliser l'histoire que dans la mesure où elle servirait le mieux à l'intelligence du présent et nous aiderait à dégager les perspectives d'avenir.

A l'appui de cette suggestion on pourrait se demander, d'ailleurs, si une étude des aspects du passé visant à isoler et à cristalliser ces mêmes aspects, en les dépouillant de toutes leurs conséquences, ne serait pas en nette contradiction avec le sens historique même. En effet, qui dit histoire, dit mouvement et dit aussi changement. Ce n'est pas un simple spectacle que le passé nous fournit, et moins encore une sorte de modèle idéal et invulnérable. La tâche de l'historien consiste donc, non seulement à étudier le passé comme tel, mais aussi à nous préparer à mieux comprendre notre époque et nos possibilités à l'aide des résultats de cette étude.

D'autre part il semble exact qu'en considérant ainsi le passé, une voie plus directe nous sera ouverte pour aborder le thème proposé. S'il est bien certain que l'Amérique et l'Europe représentent, du point de vue géographique, des unités ou des

¹ Conférence du 3 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

ensembles distincts, c'est surtout à travers l'histoire, non une histoire périmée et stérile, mais, au contraire, une histoire toujours agissante ^{p.056} et riche en conséquences, que nous pourrons plus facilement communiquer entre nous et nous comprendre.

Il est indéniable que la prétention d'appartenir à un monde qui s'intitule Nouveau, par opposition à l'Ancien, — avec toutes les conséquences qui semblent découler de ce fait — est un sentiment assez répandu chez les peuples américains : il sert en quelque façon à les unir, en dépit même des différences et des divergences profondes qui les séparent. D'autre part, la solidarité et la cohésion qu'on tente parfois de créer au nom d'un sentiment continental, obéit à des raisons politiques souvent équivoques, plutôt qu'à des mobiles historiques ou ethniques encore puissants.

Cette expression même de « Nouveau Monde », signifiant un monde libre ou ignorant du passé européen, est d'ailleurs responsable d'un certain nombre de notions capricieuses, qui, pourtant, continuent à avoir un large cours. A la vérité, beaucoup de manifestations qui, d'ordinaire, paraissent être particulières à l'Amérique, ont leurs racines de ce côté-ci de l'Océan et ressemblent, en cela, à ces formes lexiques et syntaxiques familières aux philologues ou aux folkloristes, lesquelles, transplantées en Amérique avec les premiers colons, y ont acquis de nouvelles forces, bien qu'elles aient été ensuite oubliées dans leur terre d'origine.

De plus, il est évident que, parmi les peuples américains, les différences raciales sont assez importantes en elles-mêmes, pour qu'on ne puisse jamais concevoir qu'ils forment une unité à opposer à l'Europe. A ces contrastes ethniques se joignent encore des particularités culturelles diverses. Des expressions telles que

Le Nouveau Monde et l'Europe

« latins » et « anglo-saxons », qui servent à en distinguer quelques-uns, auraient-elles même un sens précis en dehors de la sphère culturelle ?

Cependant, la conscience de ces dissemblances ne doit pas dissimuler la variété des aspects d'une réalité bien plus complexe que ce qu'on pourrait supposer au premier abord. S'il y a des risques indiscutables, dès qu'on cherche à opposer l'Europe au Nouveau Monde, comme s'il s'agissait de blocs compacts et homogènes, la même chose, et au même degré, à peu près, peut se vérifier quand on est tenté de généraliser à l'excès sur les ^{p.057} différences subsistant entre les pays américains. La présence même et l'acuité de ces différences semblerait inciter ici, constamment, à quelques simplifications, qu'un examen plus soucieux des nuances servirait sans doute à corriger. Une de ces simplifications, parmi les plus fréquentes, consiste, par exemple, à définir les peuples d'Amérique latine par une sorte de contraste violent et en tout symétrique avec les anglo-saxons du même continent. S'il est vrai que la tradition ibérique, représentée dans les nations latino-américaines, a été largement contraire, en général, à la prééminence de quelques-unes des attitudes et des valeurs spirituelles qui se trouvent à la base du progrès mécanique et de la civilisation bourgeoise et capitaliste incarnée aujourd'hui par les Etats-Unis ; et si cette même aversion semble s'apparenter à quelques traces archaïques, que les peuples ibériques continuent à exhiber dans le monde moderne, on ne peut pas affirmer que cette position conservatrice soit chez eux partout inexpugnable. Une ville comme São Paulo, avec son rythme de croissance sans équivalent dans ces dernières années — croissance aussi bien horizontale que verticale — s'accorde difficilement avec l'image

Le Nouveau Monde et l'Europe

qu'on se fait souvent des sociétés latino-américaines.

Chez les peuples de l'Amérique latine, cette sorte de dynamisme peut subsister, il est vrai, à côté d'une économie et d'une structure sociale primitives et parfois semi-coloniales. Comme l'a bien dit M. Paul Rivet dans le mémoire destiné à servir de point de départ à nos débats, le développement technique acquiert souvent chez eux un caractère déconcertant, puisqu'il semble le résultat du pur hasard, étranger à toute progression logique.

Il faut noter toutefois que beaucoup de ces progrès, effectués de plus en plus en dehors de tout apport étranger immédiat, dénoncent une volonté de réalisation qui contredit l'idée en partie conventionnelle qu'on s'est créée des gens d'Amérique latine. Du reste, quand on parle d'absence d'évolution normale dans le progrès technique de ces peuples, il faut se demander si la « norme » considérée en ce cas ne serait pas essentiellement celle des peuples qui comptent avec une tradition formée au long des siècles par un processus organique et continu.

^{p.058} Le manque apparent d'une progression logique dans l'assimilation soit de techniques, soit d'institutions et de formes de vie collective entre les Latino-américains est explicable, en partie, par les propres conditions de leur développement historique. Chez les Américains, et je ne parle pas ici uniquement des Latino-américains, les habitudes et les institutions qu'ils ont adoptées ne sont pas nées seulement au cours d'une évolution naturelle et constante : dans un grand nombre de cas ils ont dû dédaigner quelques étapes intermédiaires du processus qu'avait connu leur élaboration dans l'Ancien Continent.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Les décalages résultant d'une telle situation sont assez sensibles, particulièrement dans les régions de l'Amérique latine où les changements ne se sont pas faits sans de rudes secousses. En effet, et pour recourir à un seul exemple, le développement surprenant de l'aviation dans des pays pourvus de réseaux ferroviaires qui ne correspondent pas à leurs nécessités de transport les plus élémentaires, peut paraître déconcertant, mais je ne crois pas qu'il soit le produit d'un simple caprice ou la conséquence nécessaire d'une foncière inaptitude pour les conditions propres de la civilisation technique. Lorsque nous considérons que beaucoup de ces pays, avec une vaste extension territoriale, disposent généralement d'une population insuffisante, distribuée en des groupements dispersés et séparés les uns des autres par des immenses distances, ce fait ne semblera plus extravagant ni illogique.

On peut expliquer par des raisons semblables le fait que dans ces pays le progrès technique découle en grande partie d'apports de l'extérieur. On sait que même aux Etats-Unis, le développement des chemins de fer, au moins jusqu'en 1880, ainsi que l'évolution industrielle du siècle dernier, n'auraient pas si vite atteint des proportions considérables sans la technique, la main-d'œuvre spécialisée et les capitaux européens, surtout britanniques. Et pourtant ces faits, en eux-mêmes, ne sembleraient autoriser aucune conclusion précise sur le comportement du peuple nord-américain envers le progrès technologique et la civilisation capitaliste.

Les peuples de souche ibérique, il est vrai, ne figurent pas, ^{p.059} en général, parmi les pionniers de ce progrès technique et ils y sont devenus partiellement étrangers ou même hostiles. Cette

Le Nouveau Monde et l'Europe

attitude anti-moderne n'est pas sans relation avec leur idéal de vie traditionnellement individualiste et, au fond, aristocratique. Mais le fait que ces traces semblent distinguer les nations ibériques ne signifie pas nécessairement qu'ils représentent une fatalité biologique invincible et tendent à triompher de toutes les pressions contraires.

Supposer l'existence d'une mystérieuse « mentalité ibérique », toujours égale à elle-même et capable d'une résistance obstinée à toutes les influences extérieures ou à tous les changements possibles, serait succomber à la séduction de ces arguments idéalistes qui n'expliquent rien et risquent de semer bien des confusions. Ils font un peu penser à ces observateurs qui, il y a encore un siècle, jugeaient le peuple allemand comme une race de rêveurs impénitents, dépourvus de sens pratique et, de plus — ce sont les mots de Goethe —, immunisés contre ce patriotisme agressif qui distinguerait, au contraire, les Latins. Ou encore à ceux qui, avant la révolution industrielle, déniaient aux Anglais ces vertus économiques qu'ils devaient porter plus tard à un si haut degré. Dans le pamphlet intitulé *England's Treasure by Foreign Trade*, publié en 1664 et qui vient d'être réimprimé, son auteur, Thomas Mun, blâmait ses compatriotes pour leur imprévoyance, leur goût de la dissipation inutile, leur amour du plaisir et du luxe, leur oisiveté impudique — *lewd idleness* — « contraire à la loi de Dieu et aux usages des autres nations », et attribuait à leurs vices les difficultés à se mesurer sérieusement avec les Hollandais.

Dans le cas des peuples ibéro-américains il semble permis de se demander aujourd'hui si, plus sollicités par des influences extérieures et moins sujets aux freins de la tradition, ils ne subissent pas une crise historique destinée à changer radicalement

Le Nouveau Monde et l'Europe

quelques effets de leur héritage, avec des résultats toutefois imprévisibles. La tendance de ceux qui voient dans le monde latino-américain comme une image renversée ou une sorte de « négatif », de l'idée qu'on se forme ordinairement de l'Amérique du Nord colonisée par des anglo-saxons, part encore d'une présomption trompeuse. La ^{p.060} simple idée d'une comparaison possible suggère tout d'abord qu'on suppose, dans ce cas, deux unités cohérentes.

Or, si en face de cet ensemble extrêmement varié et complexe que forment les pays de l'Amérique latine, les Etats-Unis, eux-mêmes, avec toutes leurs diversités régionales, présentent une physionomie assez unitaire, il serait illusoire d'aller chercher l'explication d'une telle variété dans le seul fait que le monde latino-américain est constitué actuellement d'une multiplicité d'organismes politiques distincts. Les raisons en sont, à la vérité, bien plus profondes et se rattachent surtout aux conditions de développement historique de chacun de ces pays.

Ainsi, dans quelques-uns, comme le Mexique, la Bolivie, l'Equateur, prédominent encore de nos jours les descendants des populations précolombiennes. On peut en dire autant du Paraguay où, malgré tous les efforts des gouvernements visant à l'étouffer, l'idiome des anciens habitants du pays est encore très répandu, même dans les populations citadines : au Congrès National d'Assomption, l'espagnol est parlé tant que les débats obéissent aux règles de la parfaite dignité parlementaire. Dès que les gens s'exaltent et la discussion s'échauffe, on n'hésite cependant pas à utiliser le « guarani », qui est encore, en partie, la langue du cercle domestique.

Au Chili, par contre, les populations primitives furent largement

Le Nouveau Monde et l'Europe

décimées ou absorbées par les immigrants de la péninsule ibérique et, dans ce cas-ci, on pourra presque dire que l'élément hispanique arrive à prédominer sans grande difficulté. La disparition ou l'assimilation des anciens Indiens s'est aussi vérifiée dans une grande partie du Brésil, ainsi qu'aux Antilles ; mais dans ces cas l'apport européen s'est vu compliqué par l'introduction de nègres d'Afrique destinés au travail rural.

Il faut encore envisager le cas de la République Argentine, celui de l'Uruguay et celui du sud du Brésil, où, depuis le XIX^e siècle, un grand nombre d'immigrants italiens, allemands, slaves et, dernièrement, japonais, se sont associés au vieux substrat ibérique et tendent à modifier la composition de la population. Il suffit de consulter aujourd'hui la liste d'abonnés de la ^{p.061} compagnie téléphonique de São Paulo, par exemple, pour vérifier que les noms d'origine lusitanienne se perdent dans la majorité déjà notable de ceux qui dénoncent une ascendance diverse.

Sitôt qu'on est enclin à présenter l'Amérique latine comme un tout à peu près uniforme, on tend à perdre de vue ces faits, pourtant significatifs. Et cette méprise sera à peine plus lourde dans les cas, d'ailleurs assez fréquents, où l'on suppose aussi une uniformité linguistique, sans tenir compte qu'au Brésil on ne parle pas l'espagnol, et que ce pays, avec une superficie territoriale supérieure à celle de l'Europe, moins la Russie, supérieure à celle des Etats-Unis, moins l'Alaska, comprend la moitié de la population et la moitié du territoire de l'Amérique du Sud.

Du point de vue historique, l'erreur n'est pourtant pas impardonnable : si de nos jours il nous semble absurde d'identifier les Portugais aux Espagnols, ce ne l'était pas, au même degré, en d'autres temps. Au cours du XVIII^e siècle, seulement, les noms

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'« Espagne » et d'« Espagnol » acquièrent définitivement pour les Portugais, le sens politique, fréquemment défavorable qu'on donnait jusqu'alors à « Castille » et « Castillan ». Le contraste entre les deux peuples datait, en vérité, des temps lointains de l'indépendance nationale portugaise sous la maison de Bourgogne, et s'était accentué dès qu'à la fin du XIV^e siècle une véritable révolution populaire avait fait accéder au pouvoir, à Lisbonne, une dynastie plus conforme aux vues de ses promoteurs. Suscité par des gens du peuple et par la bourgeoisie mercantile, ce mouvement, réalisé en dehors des cercles de la vieille noblesse nationale, qui s'était mise tout de suite sous la protection de la couronne castillane, a pu marquer de son empreinte toute l'expansion subséquente des Portugais dans les terres d'outre-mer.

Il serait sans doute excessif de vouloir dater de l'ascension de la dynastie d'Aviz l'extraordinaire importance acquise dans le royaume et surtout à la cour de Lisbonne par les intérêts des marchands urbains. Le sage roi Dom Denis, que les historiens portugais se complaisent encore à saluer sous l'épithète de « roi agriculteur », en le louant, d'autre part, pour les services innombrables que — poète et ami des savants — il a rendus à la culture ^{p.062} de son pays, n'aurait pas été, un siècle avant cette dynastie, fanatiquement hostile aux intérêts pécuniaires et à tout ce que l'Eglise du temps condamnait encore comme usure. Ce n'est pas sans quelque motif que Dante a pu l'inculper de ce vice. Et l'apostille de l'anonyme de l'*Ottimo Commento*, contemporain de ce souverain, au passage où il est question de « celui du Portugal » — « quel di Portogallo » — dans la *Divine Comédie*, dit à propos de Dom Denis que « tout occupé à l'acquisition des biens, il passe sa vie comme un trafiquant et entretient des affaires de

Le Nouveau Monde et l'Europe

monnaie avec tous les marchands du pays », ajoutant, encore, d'ailleurs avec une injustice flagrante, qu'« on ne peut rien écrire de réel, rien de magnifique sur lui » : « nulla cosa reale, nulla cosa magna si puote scrivere di lui ». Que ce goût du commerce ait eu de quoi scandaliser des Italiens et, par-dessus le marché, des Florentins du Trecento, voilà certes un détail qu'on ne saurait pas négliger.

On a déjà dit du Portugal qu'il a été, à ses origines, un Etat de Croisés. Il est vrai pourtant que ces Croisés s'étaient vite défaits, dans leur territoire, des ennemis de la foi chrétienne, et qu'ils ont eu du loisir pour s'occuper d'activités plus prosaïques et non moins lucratives que les guerres de frontière. Peut-être est-ce pour les mêmes raisons que les caractères qui semblent avoir distingué le « hidalgo » espagnol typique se soient affirmés chez les classes nobles du Portugal avec une vigueur moins spontanée ? Certes, ce n'est pas sans raison que les Portugais n'ont jamais produit, pendant le moyen âge, rien qui ressemble à l'épopée castillane du *Cid*. Le langage épique ne fleurit que tardivement chez eux, dans une phase d'abaissement national — la seconde moitié du XVI^e siècle — et fleurit, avec Camoëns, sous l'influence directe des modèles classiques, comme une rétrospective de gloires déjà assoupies. En revanche, ils savent se distinguer aisément dans l'expression lyrique. La langue portugaise, elle-même, devient de bonne heure, dans la péninsule, l'idiome par excellence du lyrisme : les troubadours de l'Espagne entière chantent alors en portugais et galicien.

Malgré toute la grandiloquence camonéenne, pendant la phase héroïque de l'expansion et des découvertes maritimes des Portugais, ^{p.063} on ne trouve rien qui n'obéisse à une méticuleuse et

Le Nouveau Monde et l'Europe

prosaïque économie de moyens. L'acte même qui servira comme point de départ de cette expansion — la prise de Ceuta aux Maures du Maroc — n'a pas été entreprise sans un calcul préalable de toutes les ressources nécessaires et des avantages plus que probables de l'initiative. Un courage obstiné, et cependant sans ardeur délirante ou intentions démesurées, semble être, en réalité, la caractéristique de tous les grands marins portugais — d'un Vasco da Gama lui-même —, à la seule exception de Magellan, qui d'ailleurs, et non certes par hasard, s'est mis au service de l'Espagne.

S'il est juste de dire que l'expansion portugaise porte de très bonne heure, une forte empreinte mercantile et en quelque sorte déjà « bourgeoise », on ne pourra pas conclure pour cela qu'elle ait ouvert effectivement une nouvelle étape dans l'histoire de la colonisation. Cette gloire, en dépit de tout, reviendrait plutôt aux Espagnols, quoique les Portugais aient été indéniablement, sur une grande échelle, les pionniers de l'expansion océanique. En effet, leur action colonisatrice est comme un prolongement, sur les routes de l'Océan, de celle de leurs prédécesseurs et, jusqu'à un certain point, leurs maîtres : les marins italiens du moyen âge.

Comparés à ceux-ci, on peut dire que l'idée de richesse, chez ces Portugais, ne s'était pas libérée au même degré que chez ces Italiens de la notion de propriété foncière. Et il faudrait encore rappeler que si elle ne pouvait pas se dispenser d'un minimum de conquête territoriale — lorsque les Italiens, de leur côté, se bornaient généralement à chercher de simples concessions économiques —, les différences peuvent se rattacher à la distance plus grande où se trouvaient les colonies portugaises par rapport au territoire métropolitain, ainsi qu'à la civilisation plus

Le Nouveau Monde et l'Europe

rudimentaire des populations indigènes d'une grande partie de ces colonies.

Toutefois, la domination intégrale qu'ils pouvaient désirer dans ces régions, se limitait, en règle générale, au strict nécessaire pour le libre exercice de l'activité économique. Sauf sur les petites îles de l'Atlantique, voisines de leur propre territoire, les possessions qu'ils ont fondées pendant la phase de leur expansion ressemblent assez aux *dogane* et aux *fondaca* italiens pour qu'on ait pu comparer^{p.064} leur empire colonial du XVI^e siècle à une ligne de comptoirs et de forteresses de dix mille milles de longueur.

Pour les Castillans, au contraire, la véritable conquête territoriale se trouve à la base de l'action colonisatrice. Découvert l'année même où les Maures furent expulsés de leur dernier établissement dans la péninsule, le Nouveau Monde se présente comme un prolongement naturel du champ d'action des soldats de la *Reconquista*. L'empire colonial qu'ils créent dans ces terres est ainsi une sorte d'extension transocéanique du territoire national et ne laisse pas de l'être même, et principalement, du point de vue juridique. A la rigueur, ce ne sont même pas des « colonies », mais des provinces ou royaumes, qui s'incorporent à la monarchie castillane.

L'idée de conquête territoriale et de croisade, qui domine dès le premier instant leur activité américaine semble se rattacher, pour les Espagnols, à ce souvenir immédiat des campagnes héréditaires contre les infidèles installés dans la péninsule, tandis que, pour les Portugais, des campagnes similaires représentaient un épisode lointain et presque effacé de leur souvenir. D'autre part, avec une population très diminuée, en comparaison de celle des royaumes espagnols assemblés sous l'égide castillane, et dominant un empire qui s'étendait sur quatre continents, le Portugal s'est vu

Le Nouveau Monde et l'Europe

forcé de suivre des voies qui lui donneraient un profit sûr sans grande dépense d'énergie ou de main-d'œuvre.

Cela suffit à expliquer, par exemple, qu'ils aient dû, dans leur colonisation, préférer constamment les établissements situés sur le bord de la mer, d'où les denrées locales seraient exportées plus facilement et à peu de frais. Avec un grand nombre d'établissements semblables, ainsi que de forteresses, les terres occupées seraient plus en sûreté, d'autre part, contre la cupidité des étrangers, que par une pénétration dans l'intérieur ayant comme conséquence l'abandon, ou presque, du littoral. Le système a été adopté au Brésil, aussi bien qu'en Afrique et en Orient. Et ses conséquences sont visibles encore aujourd'hui quand on considère la distribution relative de la population brésilienne, beaucoup plus dense près de la mer qu'à l'intérieur du pays. Malgré quelques explorations isolées dans les régions centrales, inspirées par les succès des ^{p.065} Espagnols dans le voisin Pérou, les Portugais s'attachèrent obstinément, au Brésil, au type d'occupation de la terre qui portera un chroniqueur du XVII^e siècle à dire « qu'ils se cramponnaient toujours au bord de la mer comme des crabes ».

On imagine difficilement, chez un conquérant lusitanien de cette époque, un geste semblable à celui attribué à Cortez, par exemple, et aussi à Pizarre, qui auraient fait détruire leurs vaisseaux pour en utiliser le bois pour les constructions sur terre. Cependant, rien de plus conforme à l'esprit qui anime les Espagnols que cet acte, vraiment symbolique de la méthode qu'ils venaient d'inaugurer. Pour ces gens la mer n'existait pas, sauf comme obstacle à vaincre. Et les terres du littoral existaient uniquement en tant qu'accès obligatoire à l'intérieur des pays.

Le Nouveau Monde et l'Europe

A l'opposé des Portugais, qui visaient surtout la plus grande commodité des communications maritimes, les Espagnols ont cherché aussi la plus grande commodité des colons eux-mêmes. Ainsi, les établissements urbains qu'ils ont édifiés dans leur possessions tropicales se situent dans des régions où l'altitude puisse permettre à l'Européen de jouir d'un climat qui ne soit pas extrêmement dissemblable de celui de leur pays d'origine. Le problème de la majeure ou mineure facilité de transport ne semble même pas se poser à leurs législateurs. En effet, les ordonnances espagnoles sur les découvertes et la colonisation déconseillent expressément les établissements côtiers, sous l'allégation qu'ils sont plus exposés aux corsaires, plus insalubres, plus stériles et plus défavorables à la formation des bonnes mœurs chez la population. Toutes ces mesures semblent bien s'ajuster à la conception qui veut faire des colonies une extension naturelle et organique de la mère-patrie.

Les dissemblances entre les deux systèmes devraient être assez évidentes pour ne pas impressionner les contemporains. Dès la première moitié du XVIII^e siècle, le jésuite français Lafitau notait déjà le caractère au premier abord moins saisissant ou séduisant pour l'imagination, du système portugais, comparé à celui que les Espagnols ont mis en pratique au Mexique ou au Pérou. Dans leur cas, on voit d'ordinaire un homme seul, qui ^{p.066} par sa valeur, son obstination, son génie, réussit à édifier un Etat sur les ruines d'un grand empire. L'œuvre réalisée par les Espagnols lui semble comparable à un poème épique, où le tout est dominé par une action unique, embellie par divers épisodes. Sans dissimuler sa prédilection pour la méthode — si l'on peut dire — des colonisateurs portugais, il note que ceux-ci procèdent, en général,

Le Nouveau Monde et l'Europe

par des interventions plutôt disparates, sur une grande quantité de régions diverses, sous des chefs distincts, qui ont fréquemment des idées opposées, sans cohérence et sans esprit de suite : une sorte de chaos, en somme, d'où il ne peut résulter quelque unité que du fait que ces actions, ces idées, ces chefs procèdent d'une même nation.

Le contraste peut sembler trop tranché et schématique pour qu'il puisse avoir une correspondance précise dans les faits, et pourtant, il caractérise bien la diversité de comportement des deux peuples ibériques qui ont colonisé l'Amérique du Sud. Cette diversité, qu'on serait aisément tenté de rattacher aux différences de caractère qui séparent ces deux peuples, semble conditionnée plutôt par les circonstances distinctes qui ont accompagné leur formation nationale. L'exaspération organisatrice, centralisatrice qui anime les Espagnols dans leur activité américaine correspond à ce besoin de cohérence qui porta Olivares à suggérer au roi Philippe IV de réduire aux styles et aux lois castillanes les différents royaumes de l'Espagne : elle vient d'une nation intérieurement désunie et qui tient à vaincre les menaces de désagrégation.

Le goût des ordonnances précises, la casuistique compliquée des règlements méticuleux qui prétendent tout prévoir et prévenir, comme c'est le cas de la *Recopilacion de Leyes de Indias*, la passion de l'uniformité et de la symétrie, dénoncée, encore aujourd'hui par le plan régulier de presque toutes les villes hispano-américaines, les premières villes « en échiquier » qu'on ait édifiées dans le Nouveau Continent, si diverses, en cela, de celles du Brésil portugais, où tout semble s'accommoder aux caprices de la nature et à la loi du moindre effort, reflètent une volonté

Le Nouveau Monde et l'Europe

énergique de surmonter les divisions internes de la nation espagnole. Au Portugal, au ^{p.067} contraire, la plus tranquille aisance, l'aspect diffus, contradictoire, quelques fois assez nonchalant de l'activité coloniale, ne cadre-t-il pas mieux avec les conditions d'un pays, qui ayant rejoint, dès le XIII^e siècle, une unité parfaite, n'aurait dû surmonter, de ce côté-là, aucune tension tragique, aucun problème pressant ?

Quoiqu'ils ne soient pas plus indulgents que les Castillans envers les infidèles et les hérétiques, les Portugais n'ont pourtant pas songé sérieusement à introduire dans leurs terres américaines le tribunal de l'Inquisition. Pendant la durée de la période coloniale, le Saint-Office s'est limité à deux courtes visites au Brésil, et il est significatif, sans doute, que l'une et l'autre aient coïncidé avec l'époque où les rois de Castille et d'Aragon étaient aussi souverains du Portugal.

Encore cette attitude pourrait-elle relever moins de la sagesse que d'une certaine mollesse dans la conduite des affaires coloniales. Pourtant il y a des cas où les Portugais ont donné des preuves bien nettes d'une libéralité positive, du moins si on les compare à leurs voisins. A l'opposé de ceux-ci, ils ne se sont pas refusés, par exemple, à admettre dans leurs possessions les étrangers qui y voulaient vivre et travailler. Parmi ces étrangers on trouve même des sujets des pays qui ne se distinguaient pas par leur attachement à l'Eglise de Rome. Une telle situation s'est maintenue jusqu'au moment où le Portugal, avec ses colonies, passe, durant soixante années, sous le joug de la couronne de Castille : alors on défend formellement l'entrée aux étrangers et, en certains cas, on décide l'expulsion de ceux qui y résident déjà, ainsi que la confiscation de leurs propriétés. Les restrictions seront

Le Nouveau Monde et l'Europe

toutefois annulées, au moins partiellement, au bénéfice de ce qu'on appelait les « nations amies », c'est-à-dire des Anglais et des Hollandais, après la restauration, en 1640, d'une monarchie portugaise séparée de l'Espagne.

Un des résultats notables de l'indulgence — ou de l'impuissance — de ces colonisateurs fut que les énergies les plus spontanées des populations coloniales ont eu maintes occasions de se manifester plus librement. Le soulèvement qui récupère toutes les régions du nord-est conquises par les Hollandais pendant le ^{p.068} régime espagnol est dû surtout à ces populations, c'est-à-dire à des Brésiliens de la seconde ou troisième génération, ainsi qu'à des Européens déjà adaptés au milieu américain. Ce mouvement est survenu juste au moment où, dans la métropole, on s'inclinait en faveur de l'abandon de cette partie du territoire colonial à la Hollande, en vue d'un accord plus efficace entre les forces antiespagnoles.

L'immense effort de ces aventuriers qui, sortant du village de São Paulo par vagues successives, pour faire la chasse aux Indiens ou prospector les richesses minérales, parvenant à explorer et à conquérir définitivement les régions de l'extrême-ouest, n'est pas moins typique de la liberté d'action acquise par les populations coloniales. Grâce surtout à ces gens, le Brésil va gagner bientôt sa silhouette géographique actuelle. L'activité des *bandeirantes*, comme l'on appelle ces aventuriers, réalisée en dépit de fréquentes prohibitions de la cour de Lisbonne, avec le secours décisif des Indiens du pays, par des hommes qui avaient souvent du sang indien, semble justifier l'observation d'un historien récent, Georg Friederici, lorsqu'il affirme qu'au Brésil l'Amérique fut conquise pour les Européens par les Américains.

Le Nouveau Monde et l'Europe

La découverte par ces *bandeirantes* de riches gisements d'or et de diamants au cœur de l'Amérique du Sud décidera finalement le Portugal à changer sa politique coloniale. Les traits qui distinguent traditionnellement cette politique de celle des Espagnols, tendront de plus en plus à disparaître. Durant le XVIII^e siècle, le Brésil se transforme et d'une colonie « de plantations » devient un grand centre aurifère et diamantifère qui, avec ses richesses minérales, devra exercer une influence importante sur l'économie européenne à un moment décisif de son évolution.

Le développement des centres urbains amène, à son tour, un développement correspondant des exigences intellectuelles chez les élites coloniales. Tout d'abord surgiront les académies littéraires créées selon les modèles européens et qui se réunissent sous les yeux bienveillants des agents de la Couronne. Après ce sera le tour des inoffensifs « pasteurs » arcadiques, qui bien contents de se voir enfin libérés de l'influence du cultisme espagnol, ^{p.069} introduisent dans le pays les idées, les cadences, la tenue des « abbés » du Janicule. Cependant, vers la fin du siècle, ce paysage commence à s'assombrir : les autorités se voient maintenant aux prises avec des complots et des tentatives d'insurrection directement inspirées des idées ou des exemples venus de la France et des Etats-Unis. Pour contenir cette invasion des « idées nouvelles » et pour s'assurer la possession périlante d'une colonie qui était devenue sa principale source de revenus, le royaume modifie ses méthodes : à la tiédeur et à la souplesse qui semblaient distinguer son activité coloniale, se substitue une politique méfiante, hargneuse, répressive qui aggravera les rapports entre les gens du pays et les Portugais d'Europe.

Cette tendance nouvelle n'est pas faite pour durer longtemps.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Une transformation qui devra affecter radicalement la vie brésilienne se produit quand, en 1808, la cour portugaise, elle-même, se voit forcée de s'installer à Rio de Janeiro comme conséquence de l'occupation du territoire du royaume par des troupes napoléoniennes. Tout d'un coup, l'ancienne colonie se voit érigée pratiquement en métropole souveraine. Pour la première et la seule fois dans l'histoire, un Etat européen a son siège en terre d'Amérique. Même lorsque la chute de Napoléon supprima les raisons qui avaient pu susciter un tel événement, le Brésil continua à abriter la cour pendant quelques années. Et quand, en 1821, le roi portugais retourne à contre-cœur à Lisbonne, et laisse à Rio son fils aîné en qualité de prince-régent du Brésil, l'Amérique portugaise se trouve déjà à la veille de la complète émancipation, qui s'accomplit, en effet, l'année suivante.

Ce dénouement serait aisément prévisible, même sans l'obstination de ceux qui, à Lisbonne, conspiraient contre le statut qui avait assuré au Brésil la condition de royaume uni et juridiquement équivalent à sa mère-patrie, en même temps qu'ils exigeaient publiquement le retour du régent en Europe. En tout cas, l'irritation provoquée par de tels desseins, jointe à la pression exercée sur le prince qui s'était identifié à la cause brésilienne, ont pu jouer un rôle décisif sur la résolution de celui-ci de prendre sur soi la responsabilité du divorce politique avec le Portugal, divorce p.070 devenu désormais inévitable, et d'accepter la couronne du nouvel empire.

La faveur que semblaient trouver auprès de lui les principes constitutionnels eurent pour effet d'aplanir, au moins jusqu'à un certain point, les tendances radicales et anti-monarchiques généralisées parmi ceux qui soutenaient l'idée de l'Indépendance.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Le contact précoce avec ces tendances, la suggestion des couches les plus actives de l'opinion brésilienne, l'exemple contagieux de tous les autres peuples du continent, avaient pu dresser ce prince, pourtant hautain et autoritaire, beau-fils, en outre, de l'Empereur d'Autriche, contre les idées absolutistes et les préceptes qui servirent de base à la Sainte-Alliance.

On ne saurait exagérer la portée d'un tel événement dès qu'on veut fixer la position vraiment singulière du Brésil dans le monde américain. Exception faite du bref et sanglant entr'acte mexicain, c'est, en effet, le seul pays du Nouveau Monde où, l'Indépendance proclamée, on ait pu instituer un régime monarchique, qui était celui de la métropole. Dans ce cas on n'a même pas dû recourir à une dynastie étrangère : le premier chef de la monarchie sud-américaine est le successeur éventuel du vieux roi portugais. De ce fait, l'émancipation politique, résultat d'un geste sans doute séditieux, prend au Brésil un semblant de développement naturel et comme un sceau de légitimité.

Cette circonstance aura contribué, d'une façon ou d'une autre à atténuer quelques difficultés dans le processus d'affranchissement national et à prévenir des changements plus radicaux. D'autre part elle a agi favorablement, sous beaucoup d'aspects, sur l'évolution ultérieure du pays. A une époque où l'exemple bonapartiste avait encore de quoi séduire l'imagination mégalomane ou romanesque d'aventuriers qui pullulaient dans les nations à peine constituées d'Amérique, la présence d'un souverain généralement accepté pouvait constituer et a constitué, sans doute, une barrière efficace aux ambitions et aux convulsions anarchiques. A l'exception des années qui succédèrent immédiatement à la proclamation de l'Indépendance, ainsi que durant la Régence qui suivit l'abdication

Le Nouveau Monde et l'Europe

du premier empereur, le Brésil a eu une vie assez ^{p.071} tranquille, si on le compare à la plupart de ses voisins. Et il est significatif que, pour parer aux agitations de la Régence, qui d'ailleurs constitue une sorte d'*intermezzo* républicain, on ait dû hâter le terme légal de la majorité du second empereur.

De même qu'il sut freiner les tendances à l'anarchie civile, le régime monarchique contribua sans aucun doute à conserver intact le patrimoine territorial de l'Amérique portugaise. Sinon on ne saurait expliquer comment une nation aussi vaste qu'un continent, issue d'une expérience coloniale souvent disparate et parfois hétérogène, ait pu résister si efficacement aux forces qui avaient conduit au morcellement l'ancien empire colonial espagnol.

D'autre part, on peut dire que la monarchie brésilienne n'a opposé aucun obstacle à l'ambition du pays de pousser la scission avec la métropole jusqu'à ses ultimes conséquences et d'effacer tout ce qui semblait le rattacher à son passé colonial. Les plus divers secteurs de la vie nationale sont fortement marqués, au contraire, et dès les premiers moments par de telles aspirations. Cela est vrai, même et surtout, dans le domaine intellectuel, en dépit de la communauté linguistique avec le Portugal. Le mouvement romantique qui, au Brésil, participe largement de l'exaspération nationaliste, dirigée en fait contre les anciens colonisateurs, se met à exalter, en prose et en vers, les vertus imaginaires des primitifs indiens du pays. Cet « indianisme », qui s'inspire, d'ailleurs, des livres de Chateaubriand et de Fenimore Cooper, veut être expressément le complément littéraire de l'émancipation politique. Et il l'est effectivement, au moins en ce qui concerne le Portugal : dès ce moment l'intérêt pour les auteurs portugais décline de plus en plus, à mesure que les portes

Le Nouveau Monde et l'Europe

s'ouvrent à d'autres influences et tout d'abord à l'influence française.

Mais si cette préservation du régime monarchique dans un continent républicain, durant la majeure partie de son existence en tant qu'Etat indépendant, ne put empêcher une rupture de ses liens intellectuels avec la mère-patrie, le Brésil reste pourtant attaché à celle-ci par un héritage assurément très important et qu'il ne partage avec aucun autre peuple américain : l'héritage linguistique. Quoique les affinités entre la langue portugaise et la p.072 langue espagnole conduisent souvent à sous-estimer cette singularité, le fait est que celle-ci se fait sentir dans beaucoup de domaines et en particulier sur le plan qui nous intéresse ici plus spécialement : celui des rapports culturels.

Ces affinités ne réussissent pas à empêcher, par exemple, que les auteurs de langue espagnole soient, en général, très peu connus au Brésil, et que, dans tout ce qui concerne l'activité culturelle ou littéraire, ce pays reste tout à fait à l'écart de ses voisins. La facilité relative des contacts, favorisée par la proximité géographique ou le sentiment de solidarité continentale, ne semblent modifier en rien cette situation. En effet on ne saurait prétendre que l'intérêt très vif, mais relativement récent, qu'éveille dans de nombreux cercles brésiliens l'activité intellectuelle des Etats-Unis soit dû à des facteurs similaires. Cet intérêt est explicable plutôt comme un aspect de l'influence de plus en plus sensible de l'Amérique du Nord sur tout le monde contemporain et il est assez loin de constituer un phénomène typiquement brésilien.

Pendant la dernière guerre mondiale, le manque de publications européennes courantes a pu déterminer, au Brésil, une demande

Le Nouveau Monde et l'Europe

plus considérable de livres américains et, à la vérité, non seulement nord-américains. Cela devait créer des conditions favorables à l'expansion des échanges culturels avec les pays voisins. Toutefois une telle demande s'adressait en partie aux innombrables traductions qu'on imprime au Mexique et à Buenos Aires, aussi bien qu'en Espagne, d'ouvrages rédigés originellement dans des langues moins accessibles à la majorité des lecteurs brésiliens. L'affluence improvisée de ces publications n'a réussi, en général, qu'à provoquer une connaissance incomplète et plutôt sporadique de la vie culturelle hispano-américaine. On peut dire, encore aujourd'hui, que cette connaissance reste une affaire de spécialistes et de curieux.

Cette situation se rattache surtout au fait que, déjà au moment de l'émancipation politique de ce pays, la culture et la littérature espagnoles avaient cessé, depuis longtemps, exactement depuis la fin du XVII^e siècle, d'exercer sur les Portugais eux-mêmes, une attraction appréciable. Quand, à peine affranchis de la tutelle intellectuelle de l'ancienne métropole, les auteurs et le public ^{p.073} du Brésil se tournèrent vers d'autres modèles, le prestige acquis sur eux par la culture française fut assez intense pour absorber immédiatement et presque exclusivement leur attention, au moins jusqu'au début de notre siècle.

Certes, il est très facile de signaler à la même époque, chez les peuples hispano-américains eux aussi, un empressement semblable à se procurer de nouveaux guides intellectuels. Il paraît, néanmoins, indéniable que, dans leur cas, cette tendance a pu être corrigée, jusqu'à un certain point par l'héritage culturel espagnol, plus exigeant, plus solide, jouissant d'un prestige plus universel, sans doute, que celle des Portugais. Il en résulte ainsi une

Le Nouveau Monde et l'Europe

situation assez distincte de celle où se sont trouvés les Brésiliens. Chez ceux-ci, l'émancipation politique, aplanie et en quelque sorte adoucie par le maintien de l'idée monarchique avec une dynastie portugaise, s'accompagne pourtant d'un net détachement de la métropole en tout ce qui concerne la vie intellectuelle. En Amérique espagnole, par contre, l'âpreté de la rupture politique semble plutôt s'effacer dès qu'on pénètre dans le domaine de la culture. Dans celui-ci, le moins affecté par les forces disjonctives qui, pendant le premier quart du siècle dernier mènent aux luttes de l'Indépendance, les peuples de langue espagnole réussissent à conserver, encore aujourd'hui, une physionomie comparativement homogène.

Séparé de ces peuples à la suite des conditions diverses de son développement national, séparé aussi, et encore plus nettement, cela va sans dire, des Etats-Unis, le Brésil occupe dans le Nouveau Monde une place à part. Dans ce continent, habité dans sa majeure partie par des peuples qui parlent l'anglais ou l'espagnol, il ne se rattache, en réalité, à aucun d'eux. En ce qui concerne les rapports politiques et diplomatiques entre ces ensembles divers et parfois divergents, il se voit condamné à une position d'équilibre qui n'est pas, d'ailleurs, exempte de dangers et qui, en effet, lui a valu souvent le reproche de pencher tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre.

Mais il serait faux de déduire les différences qui les isolent des autres peuples du continent, et parfois même d'une certaine volonté de se retrancher dans ces différences, qu'elles servent à p.074 affaiblir, chez les Brésiliens, les sentiments que suggère l'appartenance au monde américain et notamment latino-américain. Leur ignorance et même leur apparente indifférence

Le Nouveau Monde et l'Europe

envers la vie culturelle de leur voisins de l'Amérique espagnole — qui d'ailleurs les payent de la même monnaie — n'est pas une preuve de suffisance ou de vanité. A vrai dire, le « sentiment américain » joue aujourd'hui, comme il a joué dans le passé, un rôle très actif dans la vie nationale. On sait qu'avant 1889 — l'année de l'instauration de la république au Brésil — l'argumentation la plus efficace et aussi la plus décisive de la propagande des républicains consistait à présenter la monarchie comme un régime désuet et étranger au continent.

Il ne faudrait pas, pourtant, interpréter le « sentiment américain » comme une sorte de patriotisme hémisphérique, exclusiviste et plein de jactance. Les peuples du Nouveau Monde tous, sans exception, ont leur origine commune dans la transmigration des porteurs d'un même type de culture : la culture de l'Occident. Cette dépendance d'une culture, d'une civilisation unique, venue du dehors, constitue le trait visible qui relie effectivement ces peuples. Dans ses expressions actuelles ou potentielles, dans ses réalisations ainsi que dans ses aspirations, la vie américaine conserve et développe un legs européen. Ceci signifie, en d'autres termes, qu'appartenir à l'Amérique est une manière d'appartenir à l'Europe.

Ainsi, quand on s'interroge sur ce que pourrait être la contribution originale du Nouveau Monde à la civilisation, il faudrait s'entendre d'avance sur le sens et la portée exacts de cette question. Certes, aucun des peuples du Nouveau Monde ne peut se vanter d'appartenir à une civilisation « originelle » dans le sens où on peut appeler originelles les contributions de la Chine, par exemple, ou celles de l'Inde, et j'ajouterai presque celles de la Russie, qui pourtant se relie géographiquement à l'Europe.

Le Nouveau Monde et l'Europe

En tant qu'extension du monde européen — de cette Europe qui, à la vérité, ne peut pas être enfermée dans une notion géographique — le Nouveau Monde, le Brésil en particulier, a connu les multiples expériences de l'implantation d'une civilisation millénaire sur un terrain qui lui était étranger et parfois hostile. A cet héritage de culture s'ajoutèrent des contacts et des chocs qui p.075 mirent à l'épreuve tantôt sa force de résistance, tantôt sa souplesse. Mais l'épreuve essentielle est désormais achevée et, d'une façon générale, on peut la dire gagnée.

Dans le cadre de la civilisation de l'Occident, les Amériques — je tiens à ce pluriel — offrent, avec une considérable dilatation dans l'espace, et assurément aussi dans le temps, les fruits de cette épreuve unique dans l'Histoire. En se prolongeant sur l'autre hémisphère, le monde européen a dû se dépouiller de beaucoup de conventions, d'usages ou de préjugés traditionnels et, d'autre part, trier ou aiguïser des aptitudes qui, pour la première fois, trouvaient un emploi sur une si vaste échelle. S'il est vrai que des possibilités d'enrichissement et de rajeunissement pour notre civilisation commune ont pu résulter de ce fait, néanmoins les succès obtenus n'ont été possibles, parfois, qu'au prix de sacrifices.

Les sélections, les tensions inévitables dès le premier moment, ont pu impliquer des appauvrissements et des limitations durables ainsi que quelques traits déconcertants qui témoignent encore aujourd'hui dans la vie américaine d'un apprentissage inégal et d'une adaptation difficile. Les réactions défavorables qu'éprouve quelquefois l'Européen vis-à-vis de ces simplifications ou de ces difformités ont leur pendant dans l'attitude critique envers les habitudes d'excessive parcimonie et d'épargne, l'attachement au

Le Nouveau Monde et l'Europe

passé et à la routine, les barrières infranchissables entre les couches sociales, l'aversion pour le courant d'air, pour l'usage journalier du *tub*, l'obligation de la dot matrimoniale, qui composent l'image la plus familière que se font de l'Europe les Américains en général, qu'ils soient des Etats-Unis, des républiques de langue espagnole ou du Brésil. Il n'en est pas moins vrai que les divergences, dans ce cas, servent, non à supprimer, mais, au contraire, à augmenter les chances d'un contact et d'une collaboration nécessaires et de plus en plus féconds.

@

ROBERT JUNGK

L'EUROPE ET LA TECHNOCRATIE AMÉRICAINE ¹

@

p.077 1. LE PHÉNOMÈNE DE L'« ANTIAMÉRICANISME ». Lorsque des manifestations comme celle-ci rassemblent des représentants de pays ou de continents différents, il est de coutume d'échanger des amabilités, de mettre l'accent sur la communauté de vues et de placer la réunion sous le signe des bonnes relations (et qui vont s'améliorer). Permettez-moi, pour une fois, de rompre avec cette agréable habitude et, touchant un des aspects les plus importants des relations entre le Nouveau Monde et l'Europe, de commencer ma communication en affirmant que *les relations entre ces deux continents — l'Ancien et le Nouveau — sont mauvaises, si mauvaises même, qu'elles inspirent de vives inquiétudes.*

Ce n'est pas de gaîté de cœur que je fais cette déclaration, ni pour le plaisir de brosser un tableau sombre, mais bien avec cette grande tristesse qui envahit souvent les enfants de notre siècle. Car je suis citoyen américain, d'origine européenne, et la dissension qui s'aggrave entre mes « deux patries » fait de moi un « homme écartelé ».

Vous avez tous déjà pu constater ce phénomène — surprenant et inquiétant — de l'antiaméricanisme qui, depuis quelques années, n'éveille que trop des sentiments prompts à s'émouvoir et ne préoccupe pas assez, en revanche, les esprits clairvoyants et raisonnables. Ce fait est troublant, car il ajoute à

¹ Conférence du 6 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

tous ces courants ^{p.078} « anti », déjà trop nombreux — et qui vont de l'anticapitalisme à l'anticommunisme, de l'antifascisme à l'antisémitisme — un nouveau mouvement de masse négatif, stérile, générateur de malentendus, de haine et de ravages. Le plus surprenant, c'est la rapidité avec laquelle, dans toutes les couches sociales et parmi les professions les plus diverses, cet antiaméricanisme l'a emporté, en tout ou partie, à l'Est comme à l'Ouest de l'Europe. Il y a dix ans à peine, les Etats-Unis (et c'est à eux surtout que je fais allusion en employant le terme de « Nouveau Monde » ou d'« Amérique ») semblaient avoir atteint l'apogée de leur popularité internationale. Rarement la sympathie, l'attrait et la reconnaissance se sont transmués aussi soudainement en défiance et en hostilité.

Pourquoi ? Cette question, des millions d'Américains, déçus, se la sont posée et se la posent encore. Etonnés, fâchés, désappointés, ils observent les « ingrats » d'outre-mer et, par réaction à l'antiaméricanisme, on peut déceler déjà là-bas un état d'esprit « anti-Europe » qui va s'aggravant et qui, depuis longtemps, a débordé les petits cercles ultranationalistes — dont on souriait — pour devenir toujours plus un préjugé stéréotypé de l'opinion publique. Le slogan inamical AMI GO HOME qu'on trouve trop souvent sur les murs des capitales européennes a pour pendant, en Amérique, le non moins aimable TO HELL WITH EUROPE (au diable l'Europe). Ces deux expressions injurieuses contredisent la version officielle et les vues exposées par la grande presse « sérieuse » de l'Amérique du Nord comme de l'Europe occidentale. Malheureusement, elles sont beaucoup plus en vogue auprès de l'homme de la rue que ne le laissent supposer les discours ministériels et les articles de fonds. Ce

Le Nouveau Monde et l'Europe

qu'on appelle « Entente cordiale » est, en vérité, bien plus aujourd'hui, une « entente cordiale ».

L'explication la plus courante qu'on donne aux Etats-Unis de la naissance et du développement de l'antiaméricanisme en Europe, peut se résumer ainsi : « Voilà la rançon de la gloire ». Le reste du monde nous envie, comme hier encore il enviait la Grande-Bretagne et, avant-hier, la France. On nous envie notre standard de vie élevé, nos succès dans presque tous les champs de l'activité humaine et notre nouvelle position de *leader* p.079 politique, acquise au cours de la deuxième guerre mondiale. Ces sentiments d'infériorité et d'envie sont systématiquement excités par nos adversaires idéologiques et tournés en armes contre nous. Pourtant, ce diagnostic me paraît tout à fait insuffisant à expliquer la crise profonde des relations américano-européennes. Je vais donc m'efforcer de fournir une explication plus complète de ce malaise intercontinental. Et à partir de là, je proposerai de *transformer le stérile sentiment d'antiaméricanisme en une aide spirituelle constructive que l'Europe pourrait apporter aux peuples américains, lesquels demeurent, en dépit de toutes leurs richesses, insatisfaits.*

2. LA « RÉVOLUTION AMÉRICAINE ». Beaucoup de mes concitoyens américains seront vraisemblablement surpris d'apprendre que l'antiaméricanisme, en Europe, a la même racine que l'anticommunisme : à savoir *la peur de la révolution*. Les Américains peuvent être actuellement conservateurs sur le plan politique. Ce qui ne les empêche pas, dans d'autres secteurs de l'activité humaine, d'apparaître comme des perturbateurs, dès qu'ils réussissent à établir un contact prolongé et étroit avec des non-Américains.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Il n'est que d'étudier ce qui advint (et advient encore parfois) lorsque des unités américaines ont résidé un certain temps — comme vainqueurs ou comme alliés — en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France ou en Angleterre. La vie des villages, des villes et même des régions entières commence à se modifier. Ce n'est pas seulement l'aspect extérieur qui change, mais souvent aussi — et avec une rapidité frappante — la manière de vivre et l'échelle des valeurs chez la plupart, les jeunes surtout. Mais le plus remarquable, c'est que cette révolution semble presque toujours s'opérer sans pression extérieure, ni terreur. Ce style de vie américain qui, aux Etats-Unis même, a su adapter et digérer tant d'apports culturels différents, agit aussi à l'étranger là où il a été intensément vécu, par le simple exemple qui incite à l'imitation. Les Anglais eux-mêmes, guère influençables, doivent constater l'américanisation intensive de leur propre manière de vivre dans les villes et villages britanniques proches des bases américaines. Une des ^{p.080} caractéristiques de la révolution américaine, quand elle affronte des cultures étrangères, semble être une incapacité à faire admettre par les esprits et par les âmes ses principes politico-spirituels. Les essais préconisés par Washington d'adapter en sol étranger les formes spécifiques de la démocratie américaine n'ont manifestement pas réussi. Par exemple, en tant que propagateurs du système d'administration communale, des formes d'enseignement, de liberté professionnelle, etc., les Américains ont obtenu jusqu'ici peu de succès outre-mer. C'est dans un autre domaine que leurs succès se manifestent.

Ce ne sont pas les idées politiques de l'Amérique, mais ses produits qui, généralement, sont acceptés par les autres pays et qui ont un effet révolutionnaire. Du puissant bulldozer à la

Le Nouveau Monde et l'Europe

cigarette, de la petite caméra bon marché pour amateurs aux grands transformateurs, les produits américains se sont, depuis une quinzaine d'années, particulièrement répandus dans le monde, jouant le rôle de missionnaires du *way of life* américain. Ces produits standard ont été distribués pour la plupart avec libéralité. « Voici les résultats de notre système. Prenez-les ! Utilisez-les ! Obtenez-les ! », disaient amicalement les révolutionnaires en uniformes kaki. « Nous ne venons pas avec des promesses creuses, mais avec des objets tangibles. Nous ne vous offrons pas de vagues plans d'avenir, mais des réalités concrètes. Et nous sommes prêts à vous montrer comment vous pouvez vous-mêmes augmenter votre production, votre consommation et, finalement, votre standard de vie. »

3. « LA PEUR DE LA TECHNIQUE », SOURCE DE L'ANTIAMÉRICANISME. Ce message fut volontiers entendu partout où la tradition, la croyance aux idées personnelles et les espoirs avaient été affaiblis par le compromis, la trahison et l'échec. Un flot de produits américains se déversa dans le « vide idéologique » du Vieux Monde. La hausse du standard de vie devint, pour la première fois dans le monde non communiste, l'objectif numéro un, l'idéal prédominant qui éclipsait d'autres idéaux plus abstraits. Mais, dans ce domaine aussi, l'enthousiasme du début fit place très vite à un malaise, léger d'abord, mais qui, ^{p.081} s'aggravant, finit même, à certains endroits, par se convertir en une véritable hostilité. Et il nous faut nous demander, comme nous l'avons fait tout à l'heure : Pourquoi ? Comment expliquer l'opposition croissante à l'« américanisation », là précisément où les Américains, avec la meilleure volonté et au prix de réels sacrifices matériels, se sont efforcés souvent d'améliorer les conditions de vie. Répétons-le :

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'une part, des motifs politiques, des vanités nationales, la xénophobie, le manque de tact ; de l'autre, des sentiments de supériorité et d'amour-propre blessé, ont joué un certain rôle, comme on l'a vu souvent dans l'histoire, lorsque des cultures étrangères entrent réciproquement en contact, s'interpénètrent et, littéralement, « se frottent » l'une à l'autre. Mais à ces causes anciennes et bien connues d'animosité à l'égard de l'étranger, vient s'ajouter en l'occurrence un élément tout particulier : *le refus d'une technique*, succédant à l'enthousiasme qui salua au début la brillante production américaine issue de cette technique. Les Européens, et précisément ceux qui étaient les plus exposés à l'américanisation, s'avisèrent que cette révolution américaine, si elle leur apportait certaines innovations, les privait, en revanche, de beaucoup de leurs anciennes coutumes, quand elle ne les détruisait pas de manière irrémédiable. Si l'on fait le bilan des griefs adressés à la révolution américaine depuis une quinzaine d'années, on voit qu'ils se ramènent, pour la plupart, à une *critique de la technique*. Vous connaissez tous cette critique, et beaucoup d'entre vous se souviennent encore des deuxièmes Rencontres Internationales de Genève dont les conférences et les entretiens avaient pour thème : « Progrès technique et progrès moral ». On peut donc affirmer que la crainte de la « révolution américaine » (et son rejet là où elle avait déjà pénétré) est, avant tout, une crainte de la révolution technique et industrielle ; en d'autres termes, l'antiaméricanisme vise moins les institutions, les aspirations politiques ou même les citoyens des Etats-Unis, que ce qu'on a appelé de manière d'ailleurs très imprécise la « technocratie américaine », à savoir cette volonté de puissance et de direction revendiquée par la technique américaine, qui s'étend bien au delà des frontières des USA.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.082 En définitive, cette identification courante entre les Etats-Unis et la technique est-elle fondée ? Des Américains intelligents et sincères s'opposent à cette vue qui leur paraît « superficielle » et comme un « préjugé typique des intellectuels européens ». Ce n'est pas qu'ils contestent le rôle important joué par la technique dans leur pays, mais ils pensent qu'on a tendance en Europe à oublier les institutions culturelles et les aspirations américaines, pour ne voir dans les Américains que des ingénieurs, des hommes d'affaires ou des robots, alors qu'ils sont, en fait, également de fervents amateurs de concerts et de musées, des lecteurs assidus, etc.... Les regards des Européens seraient orientés trop exclusivement vers les grandes villes et les centres industriels, au détriment de la vie simple et paisible des petites villes et de la campagne. Selon eux, on insisterait trop, dans le Vieux Monde, sur la télévision et les films américains, et pas assez sur les églises et les théâtres d'amateurs.

Assurément, les Etats-Unis sont un pays où l'on trouve de tout : c'est un pays d'abondance et de contradictions, mais nous ne pouvons que constater le phénomène dominant. Qui pourrait nier que la technique a pris, de décennies en décennies, dans la vie américaine, et sous ses manifestations les plus diverses, une influence croissante et prédominante. C'est ainsi que l'historien américain Roger Burlingame a pu écrire : « L'histoire des Etats-Unis d'Amérique est au fond l'histoire des inventions. » Une telle affirmation est à peine concevable pour une autre grande nation civilisée. L'Europe est fière du rôle historique joué par ses hommes d'Etat, ses grands militaires, ses poètes et ses artistes ; l'Asie par ses fondateurs de religion ; l'Amérique, à bon droit, met l'accent sur l'influence décisive de ses inventeurs, d'hommes tels que

Le Nouveau Monde et l'Europe

Benjamin Franklin, Ely Whitney, Samuel Morse, Graham Bell et Thomas Alva Edison. L'idole du peuple est, là-bas, le technicien qui, plein de fantaisie, transmue les rêves en dessins techniques plutôt qu'en tableaux, en diagrammes plutôt qu'en partitions, en brevets plutôt qu'en dissertations philosophiques.

J'ai dit est l'idole du peuple. J'eusse mieux fait de dire *était* car, en fait, les hommes de science, aujourd'hui, les ingénieurs ^{p.083} et les bricoleurs n'inspirent plus aux Américains l'amicale confiance qu'ils éprouvaient pour les « bons » inventeurs du paratonnerre, du téléphone et de la lampe incandescente. Ils leur inspirent plutôt une certaine angoisse. Comparons un peu la figure de l'inventeur, telle qu'elle apparaît dans la littérature populaire américaine d'avant la deuxième guerre mondiale avec le type de l'inventeur illustré par les romans modernes d'anticipation pseudo-scientifiques : ces *Science Fictions* qui connaissent un tel succès actuellement en Amérique. Ici, le bienfaiteur de l'humanité devient souvent son ennemi. Il porte fréquemment un nom à résonance étrangère et s'efforce de découvrir de terribles armes destructrices. Si l'inventeur, autrefois, était porté aux nues, voire déifié par l'imagination populaire, il lui apparaît de nos jours comme sortant plutôt du royaume des démons, si ce n'est de l'enfer.

4. DÉVELOPPEMENT DE LA TECHNIQUE AUX U.S.A. : DE LA DÉMOCRATIE A L'OLIGARCHIE. Le renversement de situation est net ; son explication pourrait bien nous faire progresser dans notre recherche des causes profondes de l'antiaméricanisme en Europe. On peut se demander aujourd'hui si la peur de la révolution américaine — peur dont nous avons dit qu'elle était, avant tout,

Le Nouveau Monde et l'Europe

celle de la technocratie américaine — n'est pas déjà ressentie non seulement par les Européens, les Asiatiques et les Américains du Sud, mais aussi par les Américains du Nord ?

Issue du continent européen, c'est en Angleterre que la révolution industrielle obtint ses premiers grands succès ; puis elle traversa l'Atlantique, pour remporter aux Etats-Unis une grande victoire, s'y établir d'une manière durable et y connaître un complet épanouissement. Les historiens ont émis diverses hypothèses sur les facteurs susceptibles d'expliquer le développement particulier de la technique aux Etats-Unis. Etait-ce l'étendue du territoire que l'on pouvait le plus facilement vaincre avec des méthodes techniques ? Etait-ce la mentalité de pionnier visant à des réalisations pratiques et concrètes, pour augmenter le bien-être dans un pays sauvage encore ? On y trouvait, avec une étonnante ^{p.084} abondance, des matières premières précieuses pour l'industrie mais, avant tout, il y avait ce fait, que les personnalités dirigeantes de la naissante nation de l'Amérique du Nord étaient des réfugiés qui avaient fui des contraintes confessionnelles ou politiques. Rien de semblable aux Etats-Unis, où aucun obstacle religieux ou politique ne barrait, comme en Europe, la route au développement technique. Les premiers rapports sur les débuts de la révolution industrielle aux Etats-Unis, montrent qu'elle fut ressentie comme un phénomène typiquement démocratique. Elle promettait à tous plus de bien et de profit, elle apparaissait comme un « miracle » (une sorte de « magie » rationnellement explicable), dont l'avènement était compréhensible pour chacun et auquel chacun pouvait contribuer. Tout le monde pouvait devenir homme de science, ingénieur, inventeur, ou même propriétaire d'usines, pourvu que l'habile *self made man* — quelle que fût son

Le Nouveau Monde et l'Europe

origine sociale — possédât l'énergie et les capacités nécessaires.

Mais le développement ultérieur de la révolution industrielle aux Etats-Unis engendrait un éloignement grandissant de la démocratie et un accroissement parallèle d'éléments oligarchiques existants : un nombre d'hommes plus restreint contrôlait un outillage technique affectant un nombre d'individus toujours plus grand. Les économistes et les historiens de l'économie ont insisté avec force détails sur l'aspect économique de ce développement, sur l'avènement des « rois de l'industrie » et des « empires industriels », au sein duquel existent les formes de gouvernement les plus diverses — allant de l'absolutisme crasse à une sorte de « monarchie éclairée » — sur l'ancienne propriété féodale avec ces grands magnats de l'industrie, tels qu'on les trouve aujourd'hui dans un Etat de constitution démocratique. D'autre part, on constatait dans ce domaine également une aliénation du public à l'égard de nouveaux engins infiniment plus compliqués et sophistiqués. La production standardisée ne permet plus naturellement de satisfaire les désirs isolés des consommateurs comme au temps de l'artisanat. Un nombre restreint d'individus, se basant sur l'étude des marchés ou se fiant à leur « flair », décide de la quantité et de la nature de la production. Dire que l'acheteur américain demeure ^{p.085} libre d'acheter ou de refuser ce qui lui est offert, n'est vrai que partiellement. On ne peut acheter une marchandise considérée comme « démodée », même si les nouveautés sont, en fait, de qualité inférieure. La publicité assure l'écoulement des produits les plus récents, qu'ils soient peu utiles ou même nuisibles à l'acheteur. Dans la hiérarchie de la production, le « consommateur » est le pendant du « sujet » dans une dictature plébiscitaire. On le recrute uniquement pour son

Le Nouveau Monde et l'Europe

« oui », mais on ne lui accorde pas un réel droit de vote. Ne prenons qu'un exemple : celui de l'industrie automobile aux Etats-Unis : beaucoup d'usagers souhaiteraient avoir une petite voiture maniable, consommant moins de benzine, surtout plus facile à garer dans les quartiers d'affaires encombrés ; mais on ne satisfait pas leur vœu. Pourquoi ? Parce que la fabrication d'une telle voiture ne serait ni dans l'intérêt des producteurs, ni dans celui des trusts pétrolifères.

Mais la manifestation la plus récente et la plus typique, peut-être, de ce processus d'aliénation des rapports entre le citoyen américain et la révolution industrielle, c'est son détachement à l'égard de la mécanique, d'une part, et de la machine elle-même, d'autre part. Je dis bien : manifestation toute récente. Jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale, l'Américain vivait en contact étroit avec les machines qu'il avait créées. Dès leur plus jeune âge, presque tous les garçons jouaient, à cette époque, dans le garage paternel avec de vieux accessoires d'automobile. Le fonctionnement des différents « animaux domestiques » de la mécanique leur était aussi familier que l'est pour un petit villageois européen la vie des poules, des moutons ou des vaches. Cette manipulation des engins familiers éveillait son intérêt pour l'ensemble de la civilisation mécanique des Etats-Unis. On emboîtait le pas au progrès et le public américain était mieux informé des inventions et améliorations techniques, que celui de l'ouest et du centre de l'Europe ne l'était des nouveaux développements politiques ou culturels.

Puis une rupture se produisit subitement : au cours de la deuxième guerre mondiale, de nouvelles « brèches » furent faites sur le front des inventions, longtemps ignorées du public, le voile

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.086 épais du secret militaire masquant leur progression. Lorsqu'à la fin de la guerre, ce voile fut sinon ôté, du moins soulevé en partie, on dut, là, constater un recul. L'opinion publique avait perdu le contact — autrefois si étroit — avec les laboratoires et les ateliers où ses plus récents produits étaient fabriqués. A l'instar des pays européens, d'où sont issus les ancêtres des Américains, des clans secrets firent leur apparition aux Etats-Unis, inaccessibles au citoyen. Des publications virent le jour, qu'il ne pouvait lire ; il y eut des délibérations dont l'objet lui échappait ; on prit des décisions, en dehors de lui qui, pourtant, le touchaient profondément. Là où sévit le secret, germent la méfiance et la peur. Cette peur est d'autant plus vive, que la minorité qui détient les leviers de commande, qui connaît le maniement du plus récent appareillage technique et peut le mettre en action, dispose de moyens de destruction qui menacent la vie de chacun. Si les hommes de science, si les techniciens et les hommes d'Etat qui, dans leur isolement contraire aux principes démocratiques, constituent le petit clan de « ceux qui savent » n'avaient apporté que des inventions bienfaisantes, on continuerait peut-être à leur faire confiance. Mais comme ils créent des instruments de destruction redoutable, ils sont très gravement compromis aux yeux de l'opinion publique, tout comme le furent la noblesse et le clergé après les excès de la Renaissance et de la Guerre de trente ans. C'est ainsi que, même aux Etats-Unis, où la technique a remporté son plus grand triomphe, le progrès technique, les chercheurs et les dirigeants, qui jusque là avaient été idolâtrés, sont devenus impopulaires.

5. QUE VEUT L'« ÉLITE TECHNOCRATIQUE » ? S'il est vrai que la révolution industrielle — pensée et ressentie à l'origine dans son

Le Nouveau Monde et l'Europe

« pays modèle », les Etats-Unis, comme démocratique — ait engendré avec le développement de la technique une des nouvelles formes de l'oligarchie, au sein de laquelle un petit clan décide de la prospérité économique, des conditions du travail, de la consommation, du goût et, finalement, de par la nature menaçante des plus récentes inventions, de l'existence même du peuple, alors il faut considérer comme une contradiction ^{p.087} inexplicable que des millions d'Américains n'aient pas depuis longtemps pris position contre cette nouvelle forme de la tyrannie. Il est plus extraordinaire encore que cette sorte d'autocratie paraisse souvent digne d'imitation à d'autres peuples, dans d'autres continents.

L'explication de ce paradoxe me paraît résider en ceci, que la domination exercée par la minorité relativement petite qui dirige l'appareil technique, s'est établie sans effusion de sang, sans terreur, sans contrainte ouverte. On ne dépouilla en rien, apparemment, la grande masse ; au contraire, n'importe quelle statistique d'ailleurs en témoigne ; on l'a enrichie des biens de consommation les plus divers en lui laissant, tout au moins au début, la plupart des libertés politiques. Presque personne ne s'avisait — cela n'est pas clair aujourd'hui pour beaucoup — que la récente prospérité matérielle devait se payer par des sacrifices spirituels considérables. On commence à s'apercevoir de nos jours seulement à quel point la machine est un maître exigeant.

La « joie au travail », la « puissance créatrice de l'homme », le « non-asservissement au commandement d'un supérieur », le « droit de disposer librement de son temps », la « joie des beautés de la nature », la « paix du soir », « l'amitié » elle-même, tout simplement, sont des biens difficilement mesurables. Qui eût

Le Nouveau Monde et l'Europe

songé à les mettre équitablement en balance avec la récente télévision, les machines à laver, les disques microsillons et autres « cadeaux » de la technique ? On commence néanmoins à se rendre nettement compte qu'il est une nouvelle espèce de paupérisme, dont un sociologue allemand disait récemment qu'il fonctionne « indépendamment du degré de prospérité ». Il faut payer la saturation matérielle par l'appauvrissement psychique, et le plein emploi économique n'exclut nullement le « chômage des âmes ».

Si la nouvelle élite technocratique a pu s'emparer du pouvoir et le consolider sans rencontrer de résistance, c'est qu'elle n'en interdit, en principe, à personne l'accès ; au contraire, elle cherche constamment dans les grandes masses populaires des recrues compétentes pour assurer sa continuation et pour trouver comme un sang nouveau. La condition tacite pour être admis dans cette oligarchie est, indépendamment des compétences indispensables, p.088 — dont il faut faire la preuve — l'adhésion au but visé par les nouveaux seigneurs : *production aussi poussée que possible de biens matériels avec le minimum d'efforts et de frais.*

Ici, nous touchons le centre du problème. Du point de vue technique, le but le plus digne d'être atteint par la révolution industrielle — que nous désignerons simplement par « révolution américaine » — est la fabrication massive de marchandises acquérables et la possession de biens matériels. C'est pourquoi on abat aujourd'hui les forêts, on pille les gisements de matières premières, on construit des barrages. On va même plus loin, on violente la matière dans sa texture intime, on utilise ses forces vives, on s'attaque à l'espace aérien, on étudie la mutation physiologique de la croissance des plantes et des animaux et on

Le Nouveau Monde et l'Europe

s'efforce d'aménager toujours mieux la nature, qui travaille avec une prodigalité excessive, selon ce principe de *l'efficience* : le plus de rendement pour le moins d'efforts. Il ne restait qu'un pas à franchir ; bien qu'en tremblant, on a commencé de le faire : l'homme lui-même, cet être si richement doué, avec ses innombrables désirs « superflus », doit être — pour employer l'expression professionnelle des psychiatres — *ajuste* (ajusté) au monde toujours plus inhumain de la technique, et même un monde déshumanisé. La psychologie (peut-être aussi la biologie, lorsque les derniers scrupules seront tombés) peuvent devenir, si elles sont mises au service de cette technique constamment en progrès, des facteurs importants de « transformation » de l'homme, conformément à sa nouvelle raison d'être : la production (et la consommation).

Mais si les technocrates devaient en arriver là, toutes les institutions qui risqueraient de freiner la production et qui ne fonctionneraient pas comme une machine bien huilée, pourraient, peu à peu, sembler superflues, voire même suspectes. Le doute — mais c'est le sable dans la machine ! Les discussions — quelle perte d'énergie ! L'opposition — un dérangement qu'il faut réparer ! Il y a longtemps déjà qu'à l'Est, dans un monde dominé par la technique, on a identifié de manière inquiétante liberté spirituelle et sabotage. Une semblable évolution menace les Etats-Unis ; on la voit, ici et là, déjà se dessiner, quand l'idéal de la production ^{p.089} supplante tous les autres, quand le monde technique est en passe de devenir le prototype du monde spirituel et politique.

6. COMPLICITÉ DE L'EUROPE, RESPONSABILITÉ DE L'EUROPE.

Et que devient l'Europe dans tout cela ? J'ai constamment parlé

Le Nouveau Monde et l'Europe

comme si la révolution industrielle, la technique et la nouvelle oligarchie étaient un phénomène presque exclusivement américain, comme si l'Europe, là où de semblables manifestations se produisent, n'était, elle, que la victime, l'objet. Vous savez qu'il n'en est rien. Il est possible que le Vieux Monde s'étonne du développement de la technique aux Etats-Unis, qu'il en éprouve parfois de l'effroi ; néanmoins, il peut difficilement contester la paternité de la plupart des monstres techniques. On oublie trop souvent le fait que ce sont des cerveaux européens qui engendrèrent les idées fondamentales de la technique, les éclairs de génie provoquant des explosions si inattendues. Les Américains les ont captés et exploités. Avec leur propension au pragmatisme, leur amour du concret, ils donnent une forme tangible, une existence solide, parfois même trop solide, à des pensées qui, dans les cabinets d'étude ou les laboratoires de l'Europe, seraient demeurées à l'état de spéculations.

Mais il n'est pas juste de voir, dans l'origine spirituelle de certaines créations techniques une « faute » de l'Europe, comme on a tenté, ici et là, de le faire. La « faute » de l'Europe, sa défaillance à l'égard de l'Amérique, ne m'apparaît pas dans le fait d'avoir exporté aux Etats-Unis — en se faisant, en général, grassement payer — les résultats de sa pensée, mais de n'avoir pas su leur transmettre en même temps sa manière de vivre, sa puissance de création, les formes particulières de sa sensibilité. L'Européen se plaint des excès américains. Qu'a-t-il fait pour inculquer aux Américains le sentiment de la mesure ? Il reproche aux Américains de n'avoir pas le sens de la tradition. N'a-t-il pas trop fréquemment échangé lui-même, sans regret apparemment, des biens traditionnels contre des dollars ? L'Européen accuse

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'Américain de matérialisme. Ne s'est-il pas comporté à l'égard de l'Amérique comme un épais matérialiste ?

p.090 C'est pendant la deuxième guerre mondiale, surtout immédiatement après, qu'un phénomène surprenant s'est produit en Europe, dont le sens ne va se dégager que peu à peu. Dans les pays fortement civilisés de l'Europe centrale et occidentale, on a vu sous la pluie des bombes où à la suite des sabotages, s'effondrer les structures de l'organisation technique. En Hollande et en Belgique d'abord, puis en Norvège, en France et en Angleterre, en Italie et en Allemagne, finalement, les pertes en vies humaines, les dangers, les privations et la misère devinrent le pain quotidien. Mais d'unanimes témoignages abondent de tous ces pays : les épreuves physiques et les pertes matérielles ressuscitèrent les pures qualités humaines et les valeurs spirituelles, qui paraissaient déjà à demi oubliées : l'amour du prochain et le courage civique, les énergies créatrices de l'individu et l'espérance divine. La civilisation avait évidemment perdu son « confort ». Mais à quoi n'eût-on pas renoncé alors ! Que de lest lâché, que d'obligations inutiles rejetées ! Quand on parle aujourd'hui de ces jours difficiles — et de tels récits m'ont été faits aussi bien à Oslo qu'à Milan, à Hambourg qu'à Londres — les visages fréquemment s'illuminent et l'on parle des temps sombres comme s'ils avaient été des temps heureux.

Laissez-moi vous citer quelques passages d'un journal (non encore publié) d'un poète de langue allemande, Egon Vietta, rédigé en été 1943, pendant et entre les attaques aériennes sur Hambourg. Il s'y trouve, entre des descriptions macabres d'une réalité quasi surréaliste, les lignes suivantes, qui rendent bien la tonalité de l'état d'esprit d'alors : « Beaucoup de survivants,

Le Nouveau Monde et l'Europe

comme sous le coup d'une griserie, se perdaient dans des sphères chimériques ; c'était comme si chacun d'eux avait jeté sa vie par dessus bord pour s'engager dans un monde nouveau. On parlait des logements perdus, des morts et des blessés, tout comme d'un vêtement usé, abandonné une fois pour toutes. On refermait intentionnellement la porte derrière soi, comme pour entrer définitivement dans une ère nouvelle. »

Mais tous, nous ne savons que trop avec quelle rapidité on a oublié la misère, les privations, les serments. Le danger de mort à peine écarté, on recommença de plus belle, tout comme si cette ^{p.091} terrible tragédie, cette effroyable catastrophe, n'avait été qu'un épisode désagréable. Cela n'est nulle part aussi apparent qu'à Hambourg, où furent écrites les notes de M. Vietta. Dix ans après la catastrophe, on s'y comporte comme si rien ne s'était passé et l'appétit pour la possession des biens matériels et pour le confort technique y est plus vorace que jamais.

Si l'Europe avait su, au lendemain de la seconde guerre mondiale, faire clairement entendre aux visiteurs américains que « nos civilisations étaient en danger de mort », leur dire que ce n'est pas la jouissance de biens matériels qui compte aux heures de l'épreuve, mais précisément ces valeurs et ces aptitudes qui, en temps de paix, sont menacées aussi, par la révolution industrielle, de dépérissement progressif et de lent oubli ; si l'Europe avait su exprimer ce message avec conviction, elle aurait actuellement le droit de revendiquer son furieux « antiaméricanisme ». En vérité, l'Europe oublia ce qu'elle pouvait apporter à la riche nation d'outre-mer ; précisément, parce qu'elle venait de faire une grave expérience, qu'elle était vaincue, pauvre, pénitente, elle se trouvait en mesure de donner une leçon à des peuples trop

Le Nouveau Monde et l'Europe

confiants et trop sûrs d'eux-mêmes. Mais l'Europe ne voulait que prendre, prendre et encore prendre. C'est aujourd'hui seulement, qu'elle commence à faire la critique de ce qu'on lui a donné. Est-il permis de croire qu'il est trop tard pour sauver de la « révolution américaine » ce trésor de fantaisie éternellement jeune, partiellement enseveli, pour apporter une aide aux frères américains frigorifiés par l'univers gelé des machines, saisis de remords et impuissants ?

La connaissance de la misère de l'esprit et de l'âme au sein d'une florissante civilisation technocratique est bien plus répandue aux Etats-Unis qu'en Europe. A la tête des Etats-Unis, certains intellectuels eux-mêmes reconnaissent que leur pays traverse une crise profonde. Un exemple parmi beaucoup d'autres : le 3 mai de cette année, dans un discours prononcé par le nouveau président de l'*American Psychiatric Association*, le Dr Kenneth E. Appel, lors de la réunion annuelle de cette association professionnelle — qui se trouve à la tête des groupements de neurologues — déclara entre autres :

« L'angoisse et les agressivités surgissent, lorsque sont p.092 déçus l'amour du prochain, le sentiment religieux, les désirs et les aspirations véritables ; elles se traduisent alors par une recrudescence des maladies mentales (problème plus vaste que ceux réunis, du cancer, de la tuberculose et de la paralysie infantile), ainsi que par la délinquance de la jeunesse, par le nombre des divorces — qui en 1946 frappait un mariage sur quatre (l'augmentation est de 2000 pour cent en 75 ans) — et par les neuf millions de citoyens malades ou victimes de troubles psychiques...

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mais le Dr Appel ne se contenta pas de cette terrifiante description de la misère spirituelle et mentale aux Etats-Unis ; il esquissa aussi une courte explication historique :

« Dans l'industrie, l'homme fut mécaniquement rabaissé à la valeur d'une marchandise... Le tourbillonnement des machines parmi lesquelles l'homme n'était plus qu'une sorte d'installation accessoire, la lutte impersonnelle, mécanique, pour subsister, tels étaient les valeurs les plus hautes... Au tournant du siècle, les mots d'ordre dominants avaient été : laissez-faire, liberté de la lutte pour la vie, puissance, succès. L'auto-affirmation et le manque d'égard avaient été encouragés. Le succès était devenu le signe de l'approbation divine. Notre philosophie devint matérialiste, hédonistique ou cynique. L'éducation fut concentrée sur l'habileté technologique... Heureusement, des idées nouvelles sont aujourd'hui en marche.

Cette lutte de l'Amérique pour de nouvelles idées est effectivement perceptible à mille indices d'un effort entrepris pour assainir ce climat spirituel de la civilisation technicienne. C'est, avant tout, la découverte dans le monde même de l'industrie, qu'il faut soigner non seulement les machines, mais aussi les hommes qui les servent. L'enseignement et la pratique dans les entreprises de ce qu'on a appelé *Human relations*, qui se développe à un rythme typiquement américain, sont le résultat de ces observations. Un pas de plus a été fait dans cette direction par la toute récente *Human Engeneering* qui, sur la base de tests psychologiques, s'efforce très sérieusement d'adapter à l'homme les machines dont il se sert (en en modifiant les dispositions, le

Le Nouveau Monde et l'Europe

rythme et les dimensions), tandis que pendant des dizaines d'années, on avait fait le contraire : on avait voulu « ajuster » l'homme à la machine.

p.093 J'ai vu un remarquable exemple de cette tendance — pour le moins aussi intéressant à mon avis, en tant que symptôme d'évolution, que le travail qui se poursuit dans les laboratoires d'armes atomiques — au cours d'une visite que j'ai faite à Los Alamos : les rues et les quartiers de cette ville battant neuve n'étaient pas rectilignes mais, bien qu'il n'y eût pas d'obstacle naturel, on les avait, à dessein, orientés dans différentes directions. Pourquoi ? Pour obliger les autos à ralentir et pour que les piétons se sentent moins menacés par les bolides déchaînés. On le voit donc : la machine est, ici, « domptée » dans l'intérêt de l'homme.

Mais bien que toutes ces tentatives témoignent d'un intérêt grandissant pour l'homme vivant au sein d'un monde mécanisé, il n'en reste pas moins que le but de ces efforts, en dernière analyse, demeure celui même qu'on trouve au centre de la technocratie américaine : à savoir l'ambition d'augmenter les possibilités de production. En soumettant leurs rapports annuels aux actionnaires, les managers des grandes entreprises américaines n'oublient jamais de justifier les dépenses, quelquefois assez considérables, inscrites dans leurs budgets pour les *Human relations* (les relations humaines) avec des arguments purement économiques. Ils déclarent froidement : *Good human relations mean good business* (Les bonnes relations humaines sont bonnes pour nos affaires). Soyez aimables avec les salariés et la production montera en flèche ; offrons des fleurs aux jours d'anniversaires, créons des orchestres, instituons un ordre de « confesseurs laïques » qui circulent dans les usines, prêtant une

Le Nouveau Monde et l'Europe

oreille attentive aux plaintes de l'employé en proie à des troubles familiaux et, en fin d'année, cet effort se traduira pour les chefs par un bénéfice substantiel en dollars. Je soupçonne qu'il existe tout de même certains patrons américains vraiment bien disposés à l'égard de leurs subordonnés, pour de simples raisons de cœur. Mais ils se garderont bien de l'avouer à d'autres managers. Bonté, respect de la dignité humaine, solidarité avec les salariés, quelle honte ! C'est bon pour les petites filles et les poètes ! Un véritable homme d'affaires ne sert pas d'autre dieu que celui de la production.

7. PERSPECTIVES D'UN NOUVEAU RAPPORT EUROPE - ÉTATS-UNIS. p.094 En vérité, ce qu'il faut aux Etats-Unis, s'ils veulent vraiment surmonter leur crise intérieure et, à l'étranger, la méfiance de leurs amis, c'est un changement beaucoup plus profond que celui proposé par les « petits systèmes » des *Human Relations* et du *Human Engeneering*.

Il leur faut, à mon avis, une « conversion » peut-être aussi profonde et marquée que celle qui transforma l'Empire romain au commencement de l'ère chrétienne. N'en doutez pas ! Malgré certaines apparences, les Etats-Unis sont aujourd'hui dominés par un paganisme accusé, d'un type nouveau. Ce n'est pas le Christ qui guide l'esprit américain. C'est la nouvelle idole de « l'efficacité dans la production ». L'influence de cette idole est tellement prépondérante, qu'elle a même noyauté, et jusque dans leur centre, les mouvements de résistance à ce système. Combien de fois m'a-t-on répondu, du côté américain : « Mais, cher Monsieur, comptez donc le nombre croissant des membres de nos communautés chrétiennes, regardez donc les tirages gigantesques de nos maisons

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'éditions. Voyez, dans les statistiques, le nombre sans cesse croissant des visiteurs de musées, des galeries d'art, des théâtres... » Voici bien d'autres « records de production » d'un nouveau genre : on augmente le chiffre des « croyants », on atteint de nouveaux pourcentages sensationnels dans le secteur de la production culturelle. La production de masse est devenue un souci même dans les chapelles et chez les familiers de la tour d'ivoire.

La « conversion » dont je parlais va en sens inverse de la révolution industrielle. Lorsque les Américains et les américanisants auront recouvré le sens de ce qui ne peut être mesuré ou pesé, de ce qui matériellement paraît « superflu », mais qui est, en réalité, indispensable à l'homme, s'il veut demeurer une créature divine, ils commenceront de sortir de l'impasse dans laquelle les a entraînés la civilisation mécanique.

Je crois que cette « conversion » commencera en Europe, pour gagner par la suite les Etats-Unis avec une extraordinaire rapidité. Pendant encore des dizaines d'années, on ne pourra pas tabler sur le monde soviétique, ni sur l'Asie. A l'heure qu'il est, tous deux se p.⁰⁹⁵ grisent de la révolution industrielle, phénomène tellement nouveau, récent et tentateur. Dans cinquante ans, cent ans, peut-être même plus tôt, ils se trouveront placés devant ces mêmes problèmes du paupérisme spirituel, du chômage des âmes, de la crise névrotique collective, résultats inévitables d'une civilisation super-mécanisée et super-industrialisée.

Mais l'Europe, après les destructions matérielles de la guerre et les dévastations spirituelles de l'après-guerre, connaît désormais la nausée du machinisme. Elle recommence à chercher les vraies valeurs occidentales : la beauté et la religion, l'esthétique et l'éthique. Et voici qu'un fait nouveau surgit : ce n'est plus la

Le Nouveau Monde et l'Europe

négligence absolue des découvertes modernes et des inventions techniques qui inspire les Européens, mais le désir de les changer, de les transformer, de les mettre en place. On ne veut plus détruire les machines, on veut les soumettre, réduire leur rôle. C'est une jungle technologique, ce monde nouveau, froid et artificiel, qui naît autour de nous. Maintenant, il faut le défricher, il faut en chasser les monstres et les démons, il faut le rendre habitable, l'humaniser. Quelle tâche magnifique !

Exportons donc aux Etats-Unis, qui donnent à l'Europe des leçons de productivité matérielle, par exemple, les secrets de la contemplation, de l'art de vivre, de la paresse elle-même, qui sont tellement productifs à longue échéance. Aidons les pauvres Américains, qui ignorent encore l'art de vivre, la douceur de la vie et la vraie piété. Ceci n'est pas une plaisanterie ; c'est un devoir urgent. Car l'« activisme » et l'« agressivité » peuvent devenir dangereux s'ils se combinent avec ce sentiment vague de monotonie qui prévaut dans la civilisation américaine.

Certaines conditions sont propices et certaines autres défavorables à une telle « aide de l'Europe » aux Etats-Unis. Ce qui est propice, c'est que les Américains, plus facilement que les autres peuples, sont susceptibles d'être influencés et changés, si on parvient à les persuader. Ils ont le cœur et l'esprit ouverts, à tel point, que non seulement ils acceptent les critiques et les exhortations de l'étranger avec une bonne grâce étonnante, mais encore, ils semblent les savourer avec avidité.

8. CONCLUSION. ^{p.096} Et, en fin de compte, ce qui est en faveur des efforts des Etats-Unis en vue de leur bien-être, c'est qu'ils parviendront, dans un proche avenir, à une telle saturation, que la

Le Nouveau Monde et l'Europe

convoitise des biens matériels n'exercera plus sur eux le même attrait qu'autrefois.

Et de fait, dès aujourd'hui, on peut déceler aux Etats-Unis des débuts prometteurs dans la recherche d'une nouvelle voie. C'est une voie destinée à mener l'Amérique non point vers un accroissement de sa puissance et de sa richesse matérielle, mais vers des valeurs d'un autre type. Ce sont des signes avant-coureurs, et bien faibles encore. Jusqu'à présent, un philosophe qui sait renoncer et, à plus forte raison, un saint, qui, sans se laisser égarer par le bruit de cette grande et bruyante entreprise qui, fière d'elle-même, s'intitule « entreprise de civilisation », dans le silence et plein de modestie à la recherche de Dieu — jusqu'à présent, de tels hommes ne constituent pas un idéal pour l'Américain moyen. Mais, pour ne donner qu'un exemple, le succès durable, et pas seulement sensationnel, l'énorme succès qu'a rencontré la magnifique figure d'Albert Schweitzer auprès d'un grand nombre d'Américains, montre qu'il existe dans ce peuple autre chose que le matérialisme dont on l'accuse, non toujours à tort, et qu'il s'y rencontre comme un large courant souterrain, un puissant désir de valeurs spirituelles, de simple humanité et de vraie foi en Dieu. Formons le vœu qu'il y ait plus d'un de ces missionnaires de l'Europe, semblables à Schweitzer qui, avec sa modestie, avec son humour et avec son rayonnement d'authentique grandeur, laisse dans l'opinion publique des Etats-Unis une trace aussi profonde que celle laissée par son unique voyage, en 1946, aux Etats-Unis.

Ce qui serait contraire à un tel effort d'humanisation, ce serait une continuation ou une extension de la « guerre froide » et, bien entendu, le déclenchement de la « guerre chaude ». Dans ce cas,

Le Nouveau Monde et l'Europe

la « production » constituerait par essence le « leitmotiv de toute action » ; des sacrifices de plus en plus grands seraient consentis en vue de la domination toujours plus complète de la nature inerte, comme de la nature animée, la « déshumanisation » augmenterait au lieu de diminuer, jusqu'à ce qu'une terrifiante catastrophe, ^{p.097} encore imprévisible, apprenne aux survivants, au milieu des décombres dont ils seront responsables, ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas.

Puissions-nous conjurer une telle agonie — même si elle devait préluder à un nouveau commencement, à une renaissance —, tel est mon vœu le plus fervent.

@

GEORGE BOAS

LA CITÉ AMÉRICAINE ¹

@

p.099 Il est rare qu'un historien de la philosophie soit invité à parler devant un public littéraire ; il est plus rare encore qu'il soit amené à lui parler d'un sujet qui n'est pas proprement le sien. Car celui qui vous parle n'est un spécialiste ni de géographie ni d'économie politique. En matière de sagesse sociale il est aussi ignorant qu'un enfant. Il a vécu en trop de contrées et noué des amitiés en des pays trop différents pour croire que son pays est le modèle de toutes les vertus civiques. Il n'accorde que peu de foi à un déterminisme ou bien économique, ou bien géographique. Il ne voit guère de mérite à discuter en faveur des âmes nationales. En conséquence, ce qu'il vous présente comme ses idées sur la cité américaine, vous paraîtra sans doute superficiel, voire même naïf. Mais ces idées auront au moins l'avantage d'être basées sur une longue expérience et beaucoup de lectures. Il se peut que seuls des visiteurs étrangers, tels que Tocqueville, Bryce, Siegfried, Duhamel, André Maurois, et plus récemment Jean Gottmann, aient été en mesure de percevoir mon pays et ses institutions avec un recul suffisant pour éliminer tout ce qui n'est pas essentiel. Mais d'un autre côté il peut être utile de voir comment apparaissent les Etats-Unis aux yeux d'un de leurs enfants. Cela est particulièrement souhaitable à un moment où la situation de ce pays dans les affaires mondiales devient de plus en plus

¹ Conférence du 7 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

importante, p.100 et où le rôle qu'il joue dans la politique internationale devient de plus en plus effectif. Les Etats-Unis n'ont jamais résisté à l'envie de dire au monde comment il fallait vivre, mais c'est seulement depuis la fin de la première guerre mondiale qu'ils se sont trouvés en mesure de donner une force persuasive à leurs leçons.

Quand on considère une nation, on est toujours tenté de chercher une formule qui puisse en résumer les principales caractéristiques. Si l'on étudie une petite communauté, telle qu'il en existe vraisemblablement dans les îles de la Polynésie, communautés qui, à une certaine époque, étaient racialement unifiées, où aucun étranger ne pénétrait jamais, d'où aucun indigène ne s'évadait jamais, où les problèmes de surpopulation et de sous-alimentation ne se posaient jamais, où les catastrophes naturelles, inondations, tremblements de terre, sécheresses, jamais ne faisaient sentir leur présence, il n'est pas difficile d'en tirer un certain type culturel, où la poésie respecte la vérité. De même, lorsque Fustel de Coulanges écrivit son livre fameux sur la *Cité Antique*, il s'occupait d'un peuple dont les origines semblaient homogènes, dont la religion, la vie économique et la langue paraissaient unes, dont on pouvait expliquer les diversités par des variations sur un même thème. Nous savons maintenant que les anciens Grecs ne possédaient pas cette unité raciale et politique, qu'il y avait autant de conflits et de diversités chez eux que, mettons, chez les Français ou les Anglais d'aujourd'hui. Mais la disparition de certains documents, écrits ou non écrits, a eu pour conséquence une simplification de l'antiquité qui incite les historiens à parler des anciennes civilisations comme si elles étaient en réalité homogènes, tout comme les historiens se

Le Nouveau Monde et l'Europe

réfèrent encore à des êtres fictifs tels que l'Esprit médiéval, l'Ame romantique, le Siècle de Louis XIV, comme s'il s'agissait réellement d'entités spirituelles vivant et œuvrant durant un millénaire, un règne ou une génération.

C'est ainsi que lorsqu'on s'éloigne d'un certain site, les détails, les effets de contraste, les variations de forme et de couleur disparaissent, et que le paysage acquiert une consistance structurelle, et une unité de ton qu'un coup d'œil plus proche anéantirait. Mais ^{p.101} ceci ne veut pas dire que la distance seule produise la vérité. Notre enfance aussi se reforme dans notre mémoire dépouillée de tous ces détails que nos parents se rappellent le plus volontiers, et qui lorsqu'ils nous les rappellent, nous apparaissent comme les inventions de cœurs ou bien hostiles ou trop affectueux. Ainsi surgissent, dans les écrits des historiens, certaines unités spirituelles qui dissimulent les diversités et les contrastes réels, toujours présents au début de leurs recherches. La première vue que nous avons de quelque chose, que ce soit d'une peinture, d'un bâtiment, d'un sujet scientifique, même d'un homme, est rendue confuse par une infinité de détails. Nous supposons naïvement que ce que nous appelons le jugement de la postérité est plus juste que le nôtre. Il serait plus exact de dire qu'il est plus simple, et qu'il se prête donc mieux aux opérations de l'esprit. Nous oublions sans cesse que poètes, philosophes, hommes politiques, industriels, vivant à une époque donnée, sont des êtres qui essaient de résoudre les problèmes concrets auxquels ils ont à faire face eux-mêmes, et non ceux de leurs descendants. Leurs existences ne sont pas consacrées à rendre l'histoire plus intelligible ; l'histoire aura à faire de son mieux par la suite pour comprendre ces existences telles qu'elles furent.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Il n'en est pas moins vrai qu'en certains Etats comme Athènes ou Sparte, les gens crurent en des mythes qui donnèrent un semblant d'homogénéité à leur culture. Nonobstant maintes erreurs qui font que son œuvre est aujourd'hui passée de mode, Fustel avait raison de soutenir que les citoyens d'une cité hellénique se croyaient d'ordinaire descendus d'un simple couple d'ancêtres originels, tout comme les Chrétiens et les Juifs dévots se croient descendus d'Adam et d'Eve. Mais d'autre part ils ne croyaient pas que tous les peuples eussent les mêmes ancêtres. Par suite ils pouvaient légitimement refuser le droit de cité à certains résidents, puisque ce droit n'appartenait qu'aux seuls membres de leur clan. L'on ne peut s'empêcher de se demander si ce n'est pas un reste de ces croyances qui incite tels de mes concitoyens à considérer, dans leurs pensées, sinon dans leurs lois, les Noirs, les Latins, les Juifs ou les Slaves, pour ne rien dire des Chinois ^{p.102} ou des Japonais, comme des citoyens de seconde ou troisième classe. L'horreur du métissage, même si elle n'est basée sur aucune loi biologique — et quelle violente émotion fut jamais basée sur une loi scientifique ? — peut bien être un symptôme du même malaise, malaise qui surgit lorsqu'on croit, à tort ou à raison, que le sang et la race sont de première importance. Notre génération a vécu en un temps où un grand Etat s'est réorganisé sur ce principe, et nous ne savons que trop quels monstres il a alors suscités. Ni la Cité antique, ni la Cité moderne n'ont existé dans et par le sang. Mais ce qui importe ici, ce ne sont pas les faits mais les croyances selon lesquelles les faits sont qualifiés et interprétés.

En ce qui concerne les Etats-Unis, on n'y trouve ni une croyance extrêmement répandue en l'homogénéité du sang et de la race, ni

Le Nouveau Monde et l'Europe

une homogénéité de fait. Nous sommes assez au courant de notre propre histoire pour ne pas prendre de tels mythes au sérieux. Même la vieille légende qui fait de nous un peuple anglo-saxon, est morte de sa belle mort. Nous ne sommes même pas un peuple caucasien, car la présence de 15 millions de Noirs suffit pour dissiper toute illusion de la sorte. Bien plus, la contribution du Noir à notre culture ne doit pas être sous-estimée. Le fait qu'il est là même, en plus de sa religion, sa musique, ses danses, a modifié nos façons de vivre. On ne comprendra jamais mon pays et sa structure sociale, à moins d'abandonner cette idée de la vie américaine, de l'âme américaine, de la pensée américaine. De telles conceptions sont le fruit d'un trop rapide examen de quelques grandes villes telles que New York, Chicago et Los Angeles, ou de quelques centres industriels tels que Cleveland, Birmingham et Gary. On oublie trop facilement que les 150 millions et plus d'êtres humains qui vivent aux Etats-Unis habitent dans quarante-huit Etats différents. Ces Etats ne sont pas seulement théoriquement autonomes, ils ont, en fait, des lois différentes et fréquemment en conflit. Qu'on me permette de citer un ou deux exemples. Pour beaucoup d'écrivains étrangers l'Amérique est la terre du divorce. Au Nevada, il est vrai, où le divorce est une industrie, on peut obtenir un droit de résidence en six semaines et y divorcer ensuite pour quasi n'importe quelle raison. Mais dans l'Etat de ^{p.103} Connecticut, trois années sont requises pour obtenir droit de résidence, bien que les motifs de divorce soient non moins nombreux qu'au Nevada. Dans l'Etat de New York une seule année est requise pour acquérir résidence, mais il n'y a qu'une raison unique admise de divorce, l'adultère. Ainsi un couple peut être bigame dans un Etat et monogame dans

Le Nouveau Monde et l'Europe

un autre. Pour toute la population du pays en 1950, il y a eu deux divorces et demi sur mille habitants. Par contre, dans le Nevada il y en a eu 55,7 pour 1000 et dans l'Etat de New York, la même année, 0,8. Mais, la même année aussi, il n'y a pas eu un seul divorce dans un certain nombre d'Etats, tels que l'Arizona, le Colorado, la Géorgie et le Massachusetts.

Parfois la diversité des lois atteint presque au comique. C'est ainsi qu'il existe une ville située à cheval sur la frontière de l'Utah et du Nevada, la ville de Wendover. Du côté Utah de la grand'rue, il est défendu de boire des boissons alcooliques, de jouer, de rouler à plus de cent à l'heure. Du côté Nevada toutes les formes de jeu prospèrent, whiskies et cocktails sont consommés à volonté et la vitesse est laissée à « la juste raison. »

Il y a, bien sûr, des Américains qui déplorent cette situation et qui y voient le signe d'une espèce d'anarchie sociale que l'on devrait éliminer. Pourtant leur influence est négligeable, et je soupçonne qu'une des raisons de la victoire du parti républicain dans les dernières élections, a été le désir général de protester contre tout accroissement du pouvoir de Washington. Comme M. Jean Gottmann le montre dans son livre récent sur les Etats-Unis, en citant un « éminent intellectuel », nous n'avons jamais eu, dans aucun de nos cabinets ni un ministre de l'éducation, ni un ministre des beaux-arts, et chaque fois qu'on a suggéré la création de tels ministères, les protestations ont été beaucoup plus vigoureuses que les approbations. Cela semblerait vouloir dire qu'en certaines matières, la cité américaine est basée sur la désunion, le désordre et le conflit. C'est une cité qui a pour essence la variété et non l'unité, et cette variété ressort d'une longue tradition de culture.

A une certaine époque il a été possible de parler de la France,

Le Nouveau Monde et l'Europe

comme d'un pays avant tout agricole, de l'Angleterre comme d'une p.104 nation avant tout industrielle et commerciale. Mais dans le cas des Etats-Unis, certains Etats, comme le Kansas ou l'Iowa, sont agricoles ; d'autres, comme la Pennsylvanie et l'Ohio septentrional, industriels. Certains, tels que le Colorado et l'Utah, tirent leurs richesses de sources minérales. D'autres, comme la Floride, ont pour ressources presque exclusivement le commerce touristique. A coup sûr ces régions font partie du même pays, mais chacune a ses deux sénateurs qui la représentent à Washington, en sorte que dans le Sénat chaque région est également représentée, également puissante, en dépit de l'inégalité de grandeur, de population, de richesse et de puissance économique. Les lois fédérales qui en résultent proviennent de débats entre les divers intérêts économiques ainsi représentés, le Bloc des Fermiers, le Bloc de l'Argent, le Bloc de l'Acier, etc. Bien qu'en théorie ce soient seulement les Etats qui soient représentés, en pratique c'est aussi la variété des métiers. De plus, on ne peut négliger l'énorme différence de population entre les divers Etats. Dans celui de New York, par exemple, Etat de grandeur moyenne, la population atteint presque le chiffre de quinze millions d'habitants ; dans le Nevada, qui est plus vaste que celui de New York, la population n'est que de cent cinquante mille habitants, chiffre qui est moins de la moitié de celui de l'Etat de Rhode Island, le plus petit de tous les Etats de l'Union. Or il va de soi que la structure sociale d'une région de population dense doit différer de celle d'une région de population clairsemée. Il suffit de regarder le nombre de crimes, de maladies mentales, d'indigents, pour voir combien la lutte pour l'existence varie d'intensité selon les régions des Etats-Unis. Dans ces matières, les statistiques nationales sont trompeuses, étant

Le Nouveau Monde et l'Europe

donné qu'en raison de leur nature même elles éliminent ces différences qui créent des désaccords et impliquent différentes lois. Mais ce qui est encore plus important que ces faits bruts, c'est l'étonnante diversité des traditions religieuses dans mon pays. Il y avait en 1951, aux Etats-Unis, près de 90 millions de personnes appartenant à des Eglises différentes. Environ un tiers d'entre elles étaient des catholiques, moins de cinq pour cent étaient des juifs, et le reste appartenait à l'une ou l'autre des innombrables sectes protestantes. ^{p.105} Il est vrai, disait un jour un évêque catholique à un rabbin qui lui demandait sa coopération pour une œuvre de charité, « il est vrai que nous croyons tous deux en un seul Dieu ; mais sur tous les points essentiels nous différons. » C'est précisément en raison des différences et non des similitudes, que nos problèmes religieux se trouvent posés, car si le catholique veut que ses enfants fréquentent une école paroissiale, le protestant et le juif veulent non moins énergiquement que les leurs aillent à l'école laïque. Et si les protestants ne voient pas de mal à inscrire le *Marchand de Venise* ou *Olivier Twist* au programme du cours de littérature anglaise, les Juifs protestent, disant que ces livres encouragent l'antisémitisme. Au cours d'histoire, les catholiques protestent contre l'interprétation traditionnelle de la Réforme, et moi-même j'ai été accusé de faire de la propagande pour le Vatican par mes cours de philosophie médiévale. Enfin, puis-je remarquer qu'en 1950, sur une population blanche totale de 135 millions, plus de dix millions étaient nés à l'étranger et avaient eu à apprendre la langue anglaise ? Bien sûr, leurs enfants apprennent l'anglais dans nos écoles. Mais rien n'est plus ordinaire que de voir à New York, dans le métro, hommes et femmes lire des journaux écrits dans une grande variété de langues ; et dans

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'Etat du Nouveau Mexique l'espagnol, aussi bien que l'anglais, est langue officielle.

J'espère être arrivé à vous donner quelques idées des différences fondamentales qu'on peut trouver à présent aux Etats-Unis, différences d'origines raciales et nationales, différences en matière de religion ou d'intérêts économiques. Permettez-moi maintenant de faire allusion à un conflit qui a existé depuis les premiers établissements dans les colonies, car il a constitué deux traditions qui commencent seulement aujourd'hui à disparaître.

Dans les colonies du Nord, que l'on appelle aujourd'hui Nouvelle Angleterre, la société s'était organisée sous la forme d'un groupe de villages formant une association appelée *township* ou *town*. La *town* n'est donc qu'un groupe de villages nommé d'après celui d'entre eux où le conseil des citoyens a son siège. Ce conseil est l'assemblée de tous les habitants réunis pour discuter et approuver les décisions à prendre. C'est donc à la fois un corps délibératif et p.106 législatif et il est à noter que ses membres ne sont pas élus. On en devient membre par droit de résidence. Ses décisions ont pour objet l'instruction, les routes, les ponts, les forêts, les édifices publics, en fait, tout ce qui est de la compétence des Etats autonomes. Chaque citoyen a le droit de parler et de voter, et use habituellement de son droit. Une telle institution diffère de l'*ecclesia* athénienne, à laquelle elle a été souvent comparée, en ce sens qu'elle ne fait aucune distinction entre les citoyens et les *metoikoi*. La citoyenneté est en somme équivalente à la simple résidence légale. Dans certaines *towns* qui incluent aujourd'hui de grandes villes, le conseil des citoyens est une institution périmée. Mais dans les *towns* moins peuplées, dans le Maine, le New Hampshire, le Vermont et dans les districts ruraux des autres Etats

Le Nouveau Monde et l'Europe

de la Nouvelle Angleterre, ces conseils siègent toujours régulièrement et toutes les affaires passent par eux. Il en résulte que le village de la Nouvelle Angleterre a une unité, un esprit de corps qui se manifeste à la fois dans la vie politique et dans la vie sociale. L'on ne peut assister à une de ces réunions sans renoncer à croire à l'existence de citoyens de seconde classe. Car elles ne s'enferment nullement dans une vaine formalité. Elles sont la méthode la plus directe de la démocratie politique. Chacun y a l'occasion de voir et de reconnaître ses voisins en pleine action. Tous les problèmes peuvent être discutés ouvertement par toutes les personnes qu'ils concernent, en public, et non pas seulement chez soi, par petits groupes ou à huis clos. Le citoyen de la *town* apprend à parler en public, à partager les responsabilités civiques, à prendre position devant ses concitoyens, et à ne pas avoir honte de ses opinions personnelles. Je ne prétends pas qu'un tel système soit plus efficace ou même plus juste qu'un autre, et je reconnais qu'on ne peut l'appliquer à l'administration des grandes villes. Mais je soutiens qu'il développe extraordinairement un esprit de solidarité.

Quand on visite ces charmants villages de la Nouvelle Angleterre, avec le mail au milieu, l'église blanche sur le côté, les maisons des plus vieilles familles groupées tout autour sous les ormes, on contemple le symbole d'une communauté vivante. La simplicité et la dignité des architectures, le charme du décor, le fait même ^{p.107} qu'aucune maison n'est protégée par des murs, tout semble aux yeux du visiteur former l'emblème parfait de cette vieille démocratie dans laquelle une inégalité de biens n'impliquait pas une inégalité de pouvoir politique. Ces gens-là étaient de simples villageois. Ils n'étaient ni de gros propriétaires terriens, ni

Le Nouveau Monde et l'Europe

de grands seigneurs, ni de riches industriels, ni des aristocrates titrés. Les noms les plus illustres dans l'histoire de la Nouvelle Angleterre sont ceux des pasteurs, d'instituteurs, de capitaines de vaisseau, de marchands. Qui n'a pas vécu là-bas a quelques difficultés à concevoir la qualité particulière de ces existences. Elles étaient souvent formalistes et gourmées. Elles étaient fréquemment d'une étroite intolérance envers tout ce qui s'écartait de la morale reconnue. Mais elles étaient imprégnées de respect pour la culture littéraire, pour le courage moral, pour l'indépendance de caractère. Elles trouvaient un heureux équilibre entre les droits privés et les devoirs publics. Ces êtres sentaient vivement que leur village était une extension de leur foyer familial. Et je ne puis m'empêcher de penser que c'est bien le même sentiment qui survit dans les villes telles que Boston, Providence, Hartford, Portland, et qui rend naturel le fait que chaque personne qui y meurt en laissant un héritage un peu considérable, ne manque pas d'en léguer une part à son village ou à sa cité. Qui traverse d'un bout à l'autre la Nouvelle Angleterre, verra chaque petite communauté dotée de bibliothèques publiques, de parcs, de collèges et d'écoles, voire même d'abreuvoirs sculptés pour chevaux-fantômes, dédiés à la mémoire de quelque citoyen défunt. L'Athénien léguait ses talents pour l'érection d'une statue à Pallas Athéné ; l'habitant de la Nouvelle Angleterre, lui, laisse ses dollars pour la création d'un jardin, d'une chaire, d'une bourse universitaire ou d'un musée. Jusqu'aux noms mêmes des universités et collèges du Nord, sont ceux de leurs fondateurs, et non des villes ou des Etats où ils furent fondés : Harvard, Yale, Brown, Smith, Williams. Ces gens savaient si bien prolonger leurs vies dans l'avenir qu'on dirait qu'ils avaient comme programme la

Le Nouveau Monde et l'Europe

fameuse phrase d'Emerson : « Une institution, c'est tout simplement l'allongement de l'ombre d'un homme. » Mais ils semblaient avoir conscience aussi qu'un homme est un reflet de tous ceux qui composent son village, ^{p.108} du maître d'école comme du docteur, de l'épicier comme du forgeron, du cordonnier comme du charpentier.

Bien sûr, un village d'Europe est aussi un endroit charmant. Mais à son origine il était un groupement de serfs et d'hommes lige autour d'un manoir ou d'un château féodal. L'abîme existant en Europe entre le village et le château, ne pouvait pas se créer en Nouvelle Angleterre, pour la simple raison qu'il n'y avait pas de château à l'abri duquel les villageois pussent se réfugier au moment du danger, et qu'il n'y avait pas non plus de châtelain dont l'autorité s'exerçât sur aucun membre du village. Il y avait bien fréquemment une sorte de *squire*, de baron du village, si l'on peut appeler ainsi l'homme le plus distingué de l'endroit, mais chacun savait qu'il n'était nullement un vrai baron, qu'il était peut-être tout simplement le notaire du lieu. Tel étant l'état des choses, chaque membre de la communauté avait sa personnalité distincte qui ne semblait jamais se confondre avec celle de ses concitoyens. L'uniformisation des esprits aux Etats-Unis est une invention tardive, un des résultats de la réclame et de la publicité. Elle suivit le développement des grandes entreprises et le progrès des communications. Ce qui empêcha sans doute les anciens habitants de la Nouvelle Angleterre, de perdre leur individualité, ce fut le fait que la religion prédominante dans cette région, n'était pas seulement le protestantisme, mais cette forme particulière du protestantisme qui s'appelle congrégationalisme. Cette secte rejette toute idée d'un gouvernement épiscopal ; chaque

Le Nouveau Monde et l'Europe

congrégation se gouverne elle-même. Le seul médiateur, croit-elle, entre l'homme et Dieu est le Christ. Ainsi le gouvernement de la cité et le gouvernement de l'Eglise étaient identiques dans la plupart des localités, et il fut bientôt de tradition que tout être individuel était investi d'une sorte de sainteté dont la signification et l'importance dépassaient celles de son suffrage. En fin de compte chacun n'avait pour seul guide que sa conscience, et bien qu'il y eût, même dès le début, nombre de conformistes en Nouvelle Angleterre, il y eut aussi dès l'abord un nombre de non-conformistes très important. Des hommes tels que Hooker et Roger Williams, dont la statue se trouve sur la Promenade des Bastions de Genève, plus tard Emerson, Thoreau et tout ^{p.109} le groupe de Concord, incarnent très exactement l'idéal que les traditions présentaient aux habitants de la Nouvelle Angleterre. Je ne dis pas que cet idéal fût toujours réalisé. En fait l'homme de la Nouvelle Angleterre était souvent aussi intolérant qu'un autre, mais l'intolérance n'empêchait pas la révolte. L'histoire de Roger Williams en est un excellent exemple.

Tournons-nous maintenant vers le Sud des Etats-Unis. Là nous découvrons une organisation sociale complètement différente. Le Sud n'a jamais connu ni le village ni la *town*. Il a toujours été une région habitée par de grands propriétaires terriens vivant dans des plantations. Celles-ci, comprenant souvent des centaines et des centaines d'hectares, cultivées par des esclaves ou des fermiers, formaient des sortes d'entités économiques. Si l'on visite, par exemple, les domaines d'hommes d'Etat tels que Washington, Jefferson ou Monroe, on y voit non seulement ce qu'on pourrait appeler la demeure seigneuriale, mais aussi le quartier des esclaves, l'école domaniale, l'atelier de tissage, et toutes les

Le Nouveau Monde et l'Europe

annexes servant à la production de la nourriture et du vêtement. En fait les propriétaires n'étaient autres que des seigneurs féodaux, avec cette différence toutefois qu'ils ne tenaient pas leurs terres en fiefs, et qu'ils n'avaient pas de suzerains. Tandis que dans le Massachusetts, vingt-sept ans après le débarquement des fameux *Pilgrim Fathers*, la Cour Générale de la colonie vota une loi requérant chaque bourg de cinquante feux de faire les frais d'une école où l'on enseignerait à lire et à écrire, et chaque communauté du double de ce nombre de faire les frais d'un collège préparant les jeunes gens à l'université, au contraire, en Virginie, aucune mesure de ce genre ne fut prise avant la fin de l'époque coloniale. L'Université de Harvard existait depuis soixante ans dans le Nord quand au Sud le Collège de Guillaume et Marie, nommé d'ailleurs d'après les souverains résidant à Londres, fut fondé par l'Etat. Et l'Université de Virginie ne vit point le jour avant 1825. Un propriétaire de plantation pouvait bien pourvoir à l'instruction de sa maisonnée, mais il ne lui serait pas venu à l'esprit de pourvoir à celle de la population générale. Il ne se sentait pas faire partie de cette population. Il ne faudrait pas ^{p.110} cependant conclure de là que les gens de Virginie, à tout le moins les Blancs, vivaient dans des conditions pires que celles de leurs concitoyens de Nouvelle Angleterre. La différence réelle, c'était celle qui existe entre le paternalisme et l'esprit de libre entreprise.

Une autre profonde différence entre le vieux Sud et le vieux Nord réside dans le domaine de la religion. La raison pour laquelle les septentrionaux étaient venus en Amérique était leur désir de pratiquer leur religion comme ils le voulaient. Les Virginiens, au contraire, étaient dans leur quasi-totalité membres de l'Eglise Anglicane et ils entretenaient cette Eglise aux frais de l'Etat. Petit à

Le Nouveau Monde et l'Europe

petit, des Quakers, des catholiques et autres non-conformistes pénétrèrent dans la colonie. Mais il leur fallut des années avant qu'ils eussent des droits égaux à ceux des membres de l'Eglise officielle. L'instruction était laissée entre les mains du clergé de cette Eglise et la première université fut fondée dans le but exprès de préparer les jeunes gens aux devoirs ecclésiastiques. Les grands Virginiens qui se trouvent parmi nos premiers Présidents, étaient tous membres de l'Eglise établie, même si leur dévotion était parfois tiède. L'Eglise d'Angleterre et sa continuatrice américaine, l'Eglise Episcopale, se montrent toutes deux extraordinairement libérales en permettant des variations dans la foi ; mais toutes deux aussi sont hiérarchiques dans leur organisation, et depuis leur enfance les membres de ces Eglises ont appris à respecter l'ordre hiérarchique comme le seul juste et pré-ordonné par Dieu. Alors que l'habitant de la Nouvelle Angleterre était imprégné de l'esprit de libre examen, et invité sinon incité, à se séparer de l'opinion commune, le Virginien au contraire acceptait pour ainsi dire sans question le régime établi. Comme celui qui suit le rite général se voit dispensé du souci de choisir par lui-même, et obéissant au pouvoir de l'habitude reproduit sans cesse les mêmes modèles d'existence, d'art, de culte et de justice distributive, ainsi le Virginien pouvait, pour une bonne part, affranchir son esprit de la nécessité de décider de quelles démarches successives devait se composer le chemin de l'existence. La plupart des choses qui posaient pour l'homme de la Nouvelle Angleterre un problème, étaient résolues d'emblée pour le Virginien par la coutume. N'est-ce ^{p.111} pas de là que vient la dévotion passionnée qu'a l'homme du Sud pour la cause des droits de l'Etat, aussi bien que sa dévotion non moins passionnée au

Le Nouveau Monde et l'Europe

principe de l'inégalité des races ? En 1860, dans la plus horrible des guerres civiles, s'il se battait, ce n'était pas pour la liberté, c'était pour conserver l'ordre traditionnel.

Il n'est pas sans intérêt de souligner que la ferveur d'innovation religieuse qui parcourt l'Amérique durant la première partie du dix-neuvième siècle, et l'apparition de tant de nouvelles sectes, eurent leur source, pour autant que je sache, dans le Nord. Le mormonisme, la *Christian Science*, l'universalisme, l'unitarianisme ont tous jailli de l'âme des hommes de la Nouvelle Angleterre. Parmi les grands maîtres de doctrines philosophiques, ceux qui ne venaient pas d'Europe, étaient nés dans les Etats-Unis du Nord. Pour l'homme du Nord une innovation n'était pas nécessairement une hérésie. Sans doute ces innovateurs n'avaient pas toujours les coudées franches ni la vie facile. Ils étaient souvent persécutés et exilés, tout comme ils l'auraient été ailleurs. Mais le fait est qu'ils étaient nés, non dans le Sud, mais dans le Nord, et que leurs premiers disciples, dont maints d'entre eux, pour l'amour de leurs nouvelles doctrines, encoururent de gaîté de cœur les pires châtiments, étaient aussi des hommes du Nord. A ceux qui voudraient vérifier ce fait, je conseillerai de lire l'histoire des Mormons. J'ai tout récemment refait la route que ces premiers pionniers ont suivie jusqu'en Utah, à travers les déserts, les montagnes redoutables, menacés de nuit par de sauvages Indiens, de jour par la faim, la soif et une chaleur calcinante. Même les comforts des voyages actuels ne peuvent empêcher l'esprit de se représenter les souffrances qu'ils endurèrent alors. L'homme du Sud a fait preuve aussi de grand courage. Mais il l'a fait dans un autre domaine. Si l'on examine les journaux intimes, les lettres, les livres de compte des coloniaux virginiens, on n'y trouve aucune

Le Nouveau Monde et l'Europe

trace de ces préoccupations religieuses et métaphysiques qui hantaient l'homme de la Nouvelle Angleterre. D'instinct le Virginien connaissait le bien et le mal, le vrai et le faux. Il était l'aristocrate-type, pleinement satisfait de la situation qu'il lui semblait que Dieu et la Nature lui avaient octroyée.

p.112 C'est pourtant de cette région sudiste de l'ancien système colonial que sortirent des hommes tels que Washington, Jefferson, Madison, Monroe, Patrick Henry, Benjamin Harrison, les Lee et les Randolph.

Mais ni dans le Sud ni dans le Nord, la Révolution ne fut conçue comme une révolution sociale. Elle fut purement politique. Le nouveau gouvernement fut formé sur le modèle de celui de la mère-patrie, tel qu'il était interprété par John Locke. Bien sûr, il n'y avait pas de noblesse héréditaire, et la création d'une noblesse nouvelle fut interdite par la loi. Mais même John Adams, fils du Massachusetts, reconnaissait la distinction entre les propriétaires et les non-propriétaires. Dans cet ordre d'idée, la grande différence entre le Nord et le Sud fut dans la définition du mot *peuple*. Lorsque le Virginien disait : *Nous le peuple...*, il voulait parler de lui-même et de ses pairs, propriétaires terriens. Le Nordiste donnait un sens bien plus large au mot *peuple*. Je ne dis pas cela pour critiquer l'emploi sudiste du terme. Car si les grands propriétaires terriens pensaient à eux-mêmes en usant du mot *peuple*, c'était aussi avec un sentiment très aigu de leurs obligations envers leurs inférieurs. Il serait absurde de prétendre que même les esclaves étaient toujours maltraités. A beaucoup on faisait donner une éducation ; beaucoup d'autres étaient affranchis au décès de leur maître. Mais là où il y a des nobles, comme dirait M. de la Palisse, il est inévitable qu'il y ait aussi des roturiers ; et

Le Nouveau Monde et l'Europe

en Nouvelle Angleterre chacun pouvait se targuer du fait qu'aucun homme n'était inférieur à un autre.

Ces remarques sans ordre et, je le crains, trop brèves, veulent indiquer le conflit premier et originel qui se manifeste dans la cité américaine. C'est le conflit entre l'aristocrate et l'individualiste. Poussé à l'extrême, c'est celui qui règne entre le monarchiste et l'anarchiste. Mais, évidemment, sauf dans le cas de la rébellion de Dorr dans le Rhode Island, il n'a jamais été poussé aux extrêmes.

A mesure que les Etats-Unis se développèrent vers l'ouest, la partie septentrionale de celui-ci, appelée Western Reserve, fut peuplée par des émigrants venus de la Nouvelle Angleterre. ^{p.113} Aujourd'hui encore, quand on passe par le nord de l'Etat de l'Ohio, on y trouve des rappels de l'architecture du Connecticut et du Vermont. Mais de la cité telle qu'elle existait dans la Nouvelle Angleterre, tout a disparu, sauf le nom. Cependant le même sens des obligations envers sa propre cité semble avoir subsisté, et une ville comme Cleveland, remplie du bruit des fabriques et du ronflement des moteurs d'autos est un témoignage vivant de la générosité de ceux qui l'habitent. Le musée de peintures, l'orchestre symphonique, l'auditorium public, les parcs, tout y proclame l'orgueil que tirent les citoyens de leur ville. Il n'y a rien dans le Sud qui y soit comparable.

Plus à l'ouest on voit ce qui pourraient être les symptômes de la vie future. Là d'énormes fermes, que possèdent des banques ou coopératives, sont gérées comme des entreprises industrielles. Un grand nombre de ceux qui travaillent sur ces terres sont des ouvriers migrants, nomades qu'aucun intérêt ne retient ni à la ferme, ni dans la cité. Bien qu'il soit exagéré de prétendre que les Etats-Unis n'ont jamais eu de classe paysanne, il n'en est pas

Le Nouveau Monde et l'Europe

moins vrai que ce qui tient lieu de classe paysanne en Amérique est sur le point de disparaître. D'abord les grandes fermes et ranchos de l'ouest ne requièrent plus aujourd'hui qu'un nombre singulièrement réduit de travailleurs. Tout y est mécanisé. Des tracteurs y font le labourage et le hersage. D'énormes moissonneuses fauchent et vannent par une même opération. A l'époque de la moisson on en voit quatre ou cinq de front se mouvoir à travers les vastes étendues avec une impériale majesté. Or ce sont des mécaniciens qui les conduisent et non des agriculteurs. Est-il surprenant que ceux qui ont fait fortune de cette façon, rêvent de passer leurs années de retraite ailleurs ? On ne passe pas sa vieillesse dans une usine. On dit que le nombre des Californiens de naissance est grandement dépassé par le nombre de ceux qui vont passer en Californie leur vieux jours. Peut-on douter que ceux-là sont des déracinés ? Mais ce seront eux sans doute, et non pas d'autres, qui constitueront les Américains typiques de l'avenir et qui seront bien forcés de considérer Washington, et non pas Richmond, Albany, ou Boston, comme leur capitale. Si jamais il se forme ^{p.114} une tradition culturelle unifiée chez nous, c'est d'eux qu'elle viendra, et non de ceux qui restent au foyer natal.

Mais alors, aux Etats-Unis, qui reste au foyer natal ? Qui vit dans le logis où il est né ? Si l'on peut trouver quelque part de telles personnes, c'est seulement sur la côte atlantique. Au delà de la chaîne des Appalaches, l'Américain ne cesse de changer de place. Je viens de parcourir douze mille kilomètres en auto sur les routes américaines et jusque dans le désert on y trouve d'excellents hôtels, des stations d'essence et des restaurants. Et, je n'ai pas besoin de vous le dire, une quantité satisfaisante de

Le Nouveau Monde et l'Europe

clients. Dans la petite ville de Vernal, en Utah, qui a pour fonction principale, semble-t-il, de servir d'entrée au Parc National dit du Dinosaur, j'eus la curiosité de jeter un coup d'œil sur le registre du musée géologique où les visiteurs signent leur nom. A l'exception de la Virginie, chaque Etat de l'union était représenté. Cette manie itinérante est-elle en train de devenir une caractéristique nationale ? Sommes-nous sur le point de nous transformer en une nation sur châssis et sur roues ? A voir l'interminable cortège d'autos, souvent tirant une remorque, qui se meuvent tout le long du continent comme des colonnes de fourmis ultra-rapides, on pourrait se demander s'il reste encore des gens pour servir aux comptoirs, tenir les hôtels et les stations d'essence. De plus, chaque année on voit un plus grand nombre d'étudiants quitter leur université pour aller s'inscrire ailleurs. Chaque année on voit un plus grand nombre de touristes descendre vers le Sud en hiver et remonter vers le Nord en été comme les oiseaux migrateurs. Si cela signifie quelque chose de vraiment important nous pouvons nous attendre dans l'avenir à une décroissance du régionalisme, à une élimination graduelle des coutumes locales, à une standardisation de la langue, de l'habillement, de la religion et de la philosophie. Mais pour l'instant ce n'est pas le cas. La diversité est encore reconnue comme chose légitime et normale. Tout comme dans l'Est, on peut trouver dans l'Ouest, à une intersection de rues, quatre églises appartenant à quatre sectes différentes. A l'entrée de certaines villes de l'Ouest, il n'est pas rare de voir des affiches indiquant les différentes églises qu'on ^{p.115} peut trouver dans la cité, donnant leurs adresses et les heures de leurs offices. Une telle tolérance signifie-t-elle de l'indifférentisme ? Ce n'est pas facile à dire, car ces églises sont

Le Nouveau Monde et l'Europe

loin d'être vides ; mais d'autre part, les gens qui les remplissent y vont-ils pour des raisons religieuses ou sociales ? Voilà qui n'est pas aisé à élucider.

Puisque mon propos n'est pas de vous faire une analyse complète de la vie américaine, ni de vous en donner un portrait détaillé, permettez-moi de m'arrêter quelques instants sur le problème religieux. Je n'ai pu encore trouver de réponse satisfaisante à la question de savoir si la religion est une sorte de reflet des aspirations sociales de chacun, ou si les aspirations sociales de chacun sont un reflet de sa religion. Des trois vertus théologiques, la foi est-elle antérieure à la charité, ou la charité antérieure à la foi ? Quand on examine les Eglises d'Amérique, y compris l'Eglise catholique, on a l'impression, sinon la conviction, qu'elles représentent avant tout une religion de charité. Elles semblent avoir remplacé la primitive Grande Tente des Polynésiens, où les membres de la tribu se réunissaient non seulement pour accomplir certains rites, mais aussi pour communier les uns avec les autres. Nous autres, Américains, surtout dans le Middle West et dans l'Ouest, nous sommes particulièrement entichés de clubs, de sociétés, d'organisations sociales de toutes sortes, et nous sommes enclins à croire que tous les problèmes de l'existence peuvent être résolus par des comités. Le mystique isolé est un oiseau rare, et même les ennemis de la société se groupent en gangs. Ceci n'est peut-être pas particulier aux Etats-Unis, ni même aux temps modernes, mais je croirais volontiers que le besoin de compagnie est plus dévorant chez nous que partout ailleurs. Si l'Américain n'a personne près de lui, il est probable qu'il fera marcher sa radio, comme pour se donner l'assurance qu'au moins une voix humaine est présente. Or il y a là quelque chose de nouveau. Ni l'homme de la Nouvelle Angleterre avec son individualisme farouche,

Le Nouveau Monde et l'Europe

ni le gentilhomme du Sud, juché sur sa colline, n'avaient senti un besoin impérieux d'être proches de leurs semblables. La pensée même de fédérer les colonies en une union plus étroite, avait répugné à bon nombre d'entre eux. Mais ^{p.116} depuis que l'ancienne cité a disparu, l'Américain sans racines crée une nouvelle sorte de cité. Le besoin de vivre en communauté, d'exprimer ses pensées même les plus chères en compagnie, est devenu, paraît-il, à présent quelque chose d'indéracinable, et on peut soutenir que l'évolution de la religion aux Etats-Unis va dans le sens d'une fusion de la conscience individuelle dans la conscience du groupe. Il y a de cela dans toute religion, pour sûr. Mais aux Etats-Unis les diverses Eglises semblent prendre la place de l'ancienne cité. Puisque les gens y deviennent de moins en moins attachés à une région géographique, qu'ils ont de moins en moins le sentiment d'appartenir à un lopin de terre, à une montagne ou à une vallée, à un ruisseau ou à un rivage, ils substituent à ce qui leur manque une cité imaginaire qu'ils peuvent transporter avec eux dans leurs pérégrinations. Ainsi, en voyageant d'Etat en Etat, ils découvrent les emblèmes de leur foi affichés partout. Il se pourrait que la vitalité de la religion, que tant d'étrangers ont remarquée aux Etats-Unis, ait pour base la nostalgie du foyer chez un peuple sans feu ni lieu ¹.

Pour qui a été formé dans les traditions du libéralisme du XIX^e siècle, ce mouvement vers la conformité spirituelle apparaît comme un désastre. Cependant nous n'avons pas encore atteint le point d'homogénéité totale, et cela sera rendu sans doute impossible pour quelque temps encore par les besoins et les

¹ Les lecteurs des romanciers régionalistes américains, tels que Faulkner, Wolfe ou Warren, n'ont pas été sans remarquer que leur attitude principale est faite de satire et de condamnation. Ce qu'ils soulignent, ce sont l'étroitesse et les restrictions de leur région.

Le Nouveau Monde et l'Europe

problèmes locaux. Mais déjà bien des signes annoncent qu'un jour cette possibilité sera réalisée. L'un de ces signes, le plus grave peut-être, est l'uniformisation croissante des nouvelles et de l'opinion produite par la radio et la presse. Notre radio — tout le monde le sait — est une entreprise commerciale. Ni le gouvernement fédéral, ni aucun gouvernement d'Etat particulier n'en possède le contrôle. Mais étant donné qu'il existe deux ou trois grands réseaux de stations, représentés dans presque toutes les communautés, chacun dans toute l'Amérique écoute à peu près les mêmes programmes, entend ^{p.117} les mêmes nouvelles et les mêmes interprétations de celles-ci. Il en va de même pour la presse. Certaines des grandes villes, New York, Chicago, Saint-Louis, Nashville, Louisville, ont des journaux complètement indépendants. Mais dans les villes plus petites les journaux appartiennent en général à des consortiums nationaux. Il est évident qu'ainsi le choix des nouvelles et des commentaires de celles-ci se trouve être sous le contrôle presque complet d'un petit nombre de gens. En fait, en 1950, pour l'ensemble des Etats-Unis, il n'y avait que 1772 journaux de langue anglaise, desservant près de 54 millions de personnes. Cela revient à dire que la circulation moyenne d'un journal est de plus de 30.000 exemplaires. Il n'y aurait là aucune raison de se plaindre si chaque journal était réellement indépendant. Mais aujourd'hui, dans un journal provincial presque tout, jusqu'aux articles de fond eux-mêmes, est acheté à des firmes qui sont spécialisées dans la fabrication et la vente de cette marchandise. Pour ceux qui se rappellent l'époque où dans les journaux mêmes des petits villages il y avait toujours une page d'articles qui exprimaient l'opinion du rédacteur et qui étaient souvent écrits avec énergie, sinon toujours avec bon sens,

Le Nouveau Monde et l'Europe

la standardisation actuelle de l'opinion apparaît comme une défaite de la démocratie. Car comment pourrions-nous préserver un ordre démocratique si chaque membre de cet ordre n'est plus libre de se faire une opinion sur les grands problèmes du moment ?

Pour vous montrer qu'il n'y a pas exagération dans une telle estimation de l'influence de la presse et de la radio sur l'esprit public, je me permettrai de vous rapporter le fait suivant qui m'a paru et qui vous paraîtra, je l'espère, particulièrement significatif. Dans l'Etat de Wisconsin, pendant les dernières élections, invariablement chaque comté dont le journal principal était contre McCarthy, a voté aussi contre lui. L'unique soutien qu'il reçût, vint des comtés dont les journaux s'étaient déclarés en sa faveur. Les directeurs de journaux qui évitent les responsabilités de leur charge, me répondront que leurs articles reflètent simplement l'opinion de leurs lecteurs et ne prétendent pas la guider. Je n'ai pas le droit de me prononcer sur la tâche des éditeurs de journaux, mais je puis toujours leur faire observer que le respect de l'imprimé ^{p.118} est un sentiment qui est malheureusement très répandu dans le monde des lecteurs. Il semble exister en eux une espèce d'humilité intellectuelle qui leur fait penser que si une idée, ou ce qui passe pour telle, arrive à être imprimée, c'est qu'elle a de la valeur. Quand les idées deviennent standardisées, il ne faut pas longtemps avant que l'opinion le soit aussi. Et si la publication de certaines opinions fait gagner de l'argent à celui qui les imprime, il y a bien des chances pour que ce ne soit plus la vérité mais le profit qui détermine quelles idées doivent régner. Voilà encore un des dangers qui menacent la cité américaine.

Pour finir, laissez-moi ajouter que la cité est en voie de devenir une mégalopolis s'étendant d'un bord à l'autre des deux océans.

Le Nouveau Monde et l'Europe

La structure même des villes est en train de changer. Alors qu'elles étaient jadis séparées les unes des autres par des zones de fermes et de champs, maintenant elles s'allongent le long des grand'routes, de telle façon que, vues du haut d'un avion, elles apparaissent comme d'immenses agglomérations d'où sortent de longues tentacules projetées par d'autres agglomérations jadis tout à fait distinctes. M. Gottmann a déjà fait remarquer que le long de l'Atlantique, de Boston à Washington, il y a une série ininterrompue de municipalités quasi sans limites visibles. Légalement, bien sûr, elles forment des cités individuelles dans des Etats individuels. Mais pratiquement il est parfois bien difficile de dire où finit l'une et où commence l'autre. Le même phénomène peut être observé le long des Grands Lacs et dans toutes les régions où la population est dense. Les développements urbains envahissent de plus en plus sérieusement la campagne, non seulement sous la forme de villes satellites, mais aussi sous celle de noyaux urbains en pleins champs, comprenant magasins, garages, restaurants, hôtels, fabriques et autres composantes de la vie citadine. Cependant, le centre ancien des grandes cités telles que Baltimore, New York, Chicago, Boston et Philadelphie, pourrit ou se métamorphose en une région de taudis, ou bien il devient le lieu exclusif du commerce, des affaires, de la banque, de l'administration, etc. Il suffit de comparer à New York une ville européenne comme Paris pour voir la différence. Quand on dit New York, on peut vouloir dire l'île de Manhattan, ^{p.119} c'est-à-dire une relativement petite région de maisons à appartements et d'immeubles de commerce, mais on peut vouloir dire aussi l'immense ensemble urbain qui abrite une population de 15 millions dont la plupart n'habitent pas Manhattan et n'y vont que

Le Nouveau Monde et l'Europe

pour les affaires ou le plaisir. A Paris, au contraire, en dépit d'une vaste banlieue, il y a une infinité de Parisiens qui ne songeraient pas à habiter au delà des anciennes fortifications. La concentration de l'industrie ne s'est pas faite autour de l'Île de la Cité, mais dans la grande périphérie. Ce que deviendra Paris, nul ne peut le prévoir. Mais ce que deviendront New York et les autres grandes villes américaines, est parfaitement clair. Elles sont périmées en tant que lieux d'habitation. Dès lors la Nation remplacera la Cité. Lorsque cette transformation aura lieu, les formes que prendront notre culture et notre vie spirituelle seront profondément différentes de ce qu'elles étaient par le passé.

L'Américain typique peut être donc dépeint de bien des façons différentes. Il est l'homme d'affaires roublard, calculateur, cruel, dominateur, l'impérialiste de la vie économique, qui ne voit en celle-ci que la lutte et même la guerre. Ou c'est celui qui a conquis les espaces de l'Ouest, qui à travers plaines et montagnes a déroulé l'interminable ruban des grand'routes, bâti d'immenses barrages, porté la fertilité à des déserts, qui voit tout à la plus grande échelle et qui ne se reconnaît jamais battu. Ou il peut être aussi l'âme charitable, celui qui ouvre toujours les cordons de sa bourse quand il y a une catastrophe, un tremblement de terre au Japon ou en Grèce, une inondation, une ville dévastée par l'incendie, ou même un enfant perdu ou frappé d'une maladie inguérissable. C'est le soldat qui joue avec les enfants, les bourre de sa ration de chocolat, se tord de rire à la plus bête plaisanterie, dévore dans les journaux la page des images, se repaît de films sentimentaux, n'attache aucun prix aux plaisirs intellectuels, languit après son foyer et sa maman, n'a que faire de l'Europe et de l'Asie, désire passionnément échapper à la conscience des

Le Nouveau Monde et l'Europe

grands problèmes internationaux, se travestit pour célébrer des fêtes baroques telles que celle de la Récolte des Pommes, ou de la Moisson du Tabac, ou la Fête des Mères, et qui institue des jours spéciaux de prière pour la conversion des ^{p.120} communistes. Il peut être le gangster brutal, sans foi ni loi, le ravisseur d'enfant, le voleur de banque, le bandit de grand chemin. Il peut être le millionnaire inspiré qui n'amasse une fortune que pour en faire don, le matérialiste qui va tous les dimanches au service religieux et pour qui l'irreligion est le pire des vices, le « self made man » qui fonde une université ou un hôpital. Tous ces hommes sont des Américains, chacun d'eux peut être érigé en symbole des Etats-Unis, car tous existent en chair et en os, et en grand nombre, C'est que ce pays est un pays de contrastes, de diversités inépuisables. Avec l'histoire qui est la sienne, comment pourrait-il en être autrement ? Non, l'Américain typique est et sera toujours l'homme dont le nom apparaît dans les journaux, et Dieu sait de quelle façon il apparaîtra. Quand les hommes de peu de courage et de grande peur prennent le dessus, alors il se révélera comme un type du genre McCarthy. Et quand les hommes de grand courage et de grande sagesse prennent le dessus, alors il se révélera comme un type du genre Franklin Roosevelt. On se trompe quand on veut prendre l'un ou l'autre de ces types pour le seul vrai Américain. Il n'y avait pas d'êtres plus différents que Poe, Whitman, Emerson, Mark Twain, Longfellow, et Henry James. Pourtant ils étaient tous Américains et tous typiques. Le sentimental, l'amateur de mystères, le vantard, le mystique, le bouffon, nous les avons tous, et pas un n'est plus américain que les autres. Si nous déroutons nos frères d'Europe, je vous assure que nous nous paraissons tout aussi déroutants à nous-mêmes.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Comme tout conférencier est un peu prédicateur, je me permets de vous souligner la moralité de ces paroles. L'Amérique est une patrie à la recherche d'elle-même. Le vieil ordre — *town* et plantation — est prêt à faire place à un nouvel ordre, celui d'une cité qui absorbera tout et dont les limites coïncideront avec celles du pays même. Cette cité-pays aura sans doute ses cultures régionales, ses dialectes particuliers, ses variétés d'habillement, et gardera probablement la pluralité de ses noms locaux. Mais les vieux conflits renaîtront sous une nouvelle forme, l'agriculture contre les finances, le travail contre le capital, la pensée contre l'action. Pour ceux qui soupirent après le passé, qui ne voient dans le changement que les p.121 ruines qu'il cause, cette perspective est attristante. Et il y a bien des Américains qui adoptent cette attitude, qui se réfugient dans l'histoire de leur nation, qui luttent pour préserver à tout prix ce qui à leurs yeux est l'essence de l'Amérique. Mais pour ceux qui sont prêts à admettre que changement peut aussi vouloir dire création, la situation est loin d'être sans espoir. Ce sont eux qui mettent leur fierté à regarder en avant, qui sont les innovateurs et les inventeurs. Ce que l'avenir nous réserve, il est trop tôt pour le prévoir. Mais pour ma part, je me range à côté de ceux qui acceptent la mort et même la tragédie comme des choses inévitables. Pour ce qui concerne l'Europe, elle aura affaire non avec l'Américain-type, essence platonique, mais avec des Américains vivants, qui habitent l'espace et le temps. Il vaudrait donc mieux que les hommes d'Etat et les philosophes d'Europe renoncent à vouloir unifier ce qui est obstinément multiple, et se décident à voir chacun de nous, tels que nous sommes.

@

EMILIO ORIBE

QUELQUES ASPECTS DE LA PENSÉE DANS LE NOUVEAU MONDE ¹

p.123 Par son passé et dans sa signification actuelle et future, la culture ibéro-américaine est fondamentalement occidentale, aussi occidentale que la culture romaine, française ou allemande ; elle appartient à la branche espagnole, (dans son sens le plus large) avec cette particularité que la différence entre les éléments hispaniques et les éléments portugais y est moins accentuée ; et de plus, elle possède des modalités indigènes (dues à l'histoire, à la race et au paysage) qui la distinguent ².

ALBERTO WAGNER DE REYNA.

I

@

Le simple fait d'attribuer aux penchants métaphysiques plus de valeur qu'à l'action provoque diverses réactions et on en arrive à interpréter cette attitude comme conduisant au divorce le plus radical entre le fait d'être et le fait de penser.

La pensée, ennemie de l'action. Telle est l'attitude qui se révèle avec vigueur ; de là à combattre la pensée et à exalter l'action, il n'y a qu'un pas. La réaction mentale la plus facile et la plus élémentaire tend précisément à louer la valeur de l'action. Ce qui est plus difficile, c'est de défendre la cause de la pensée ; non pas

¹ Conférence du 8 septembre 1954.

² A. W. DE REYNA : *La philosophie en Amérique latine*.

Le Nouveau Monde et l'Europe

en p.124 théorie, mais dans la réalité. Métaphysiquement, des efforts ont été faits pour essayer de combler le fossé entre l'idée et le réel ; Aristote et Leibniz se sont voués à cette tâche. Cependant, passant du plan de la spéculation à celui de la réalité, le conflit entre l'action et la pensée n'a pas été résolu. En fait, la seule solution consiste à se décider pour l'une ou pour l'autre. A certains moments et dans certains pays, le problème se pose soudain à tout un groupe d'esprits ; ou bien, faisant violence à la réalité, nous imposons aux choses un ordre de pensée, ou bien nous les abandonnons à leur éternisme plus ou moins dissimulé. Le paradis de l'action est stérile car il entraîne un anéantissement mutuel des forces, il conduit au désordre et, enfin, si tel n'est pas le cas, par une sorte d'atrophie, il mènera à un équilibre indifférent. La pensée se renouvelle par elle-même, elle crée toujours une échelle des valeurs, c'est-à-dire qu'elle établit des qualités toujours plus élevées ; elle régénère, elle purifie et elle éclaire. La pensée représente un domaine infini ; l'action, un champ limité. Penser signifie être, agir signifie exister, non pas en étant, mais en croyant être. Toute l'Afrique, presque toute l'Amérique sont des exemples parfaits de l'action, royaumes de ce qui est quantitatif et périssable. Il faut se décider pour l'une ou pour l'autre des voies, car il n'y a pas d'autre possibilité. Pallas Athéné n'admet pas d'ambiguïté ; elle est fidèle, mais jalouse et terrible.

*

Vouloir actualiser une idée fondamentale qui va au delà de l'essence inerte de l'être implique que l'on va inévitablement toucher et blesser les opinions qui s'affrontent au moment présent. De là découle la réaction de ces opinions, et de là provient le fait que l'on pense à l'attitude que d'autres auraient voulu nous voir

Le Nouveau Monde et l'Europe

adopter ; c'est-à-dire, se considérer comme absent du moment et de la circonstance et, sur un plan tout à fait limité, lorsque des événements rationnels se produisent. Mais cela n'a pas été possible. La vitalité nécessaire pour que l'idée puisse être féconde et se transformer en réussite, au lieu de rester à l'état de promesse, dépend précisément de ce contact entre êtres vrais, de la mesure ^{p.125} dans laquelle elle se réfère à des faits concrets, du moment et du pays. Ce dernier surtout se trouve parmi les éléments tragiques qui engendrent toute méditation sur la nécessité métaphysique de la pensée. C'est d'un œil fortement pessimiste que je vois la réalité intimement liée au sol de n'importe quel pays américain. Ayant un contre-sens historique et géographique derrière elle, possédant des territoires énormes ou insignifiants, s'inspirant de l'hédonisme de ce qui est grégaire et quantitatif, une collectivité telle que la nôtre ne peut être sauvée que si elle se rattache fortement à une pensée maîtresse. Il n'y a pas d'autre issue ; sinon, le philosophe curieux qui vivra dans quelques centaines d'années et qui réussira à trouver la figure symbolique de notre réalité ne pourra se faire d'elle qu'une idée assez proche de celle qu'inspirerait une larve caduque ; un être qui cesse d'exister faute de savoir penser et qui renonce à vivre pour n'avoir pas été capable de nourrir en son sein une seule idée.

*

Pour l'Amérique latine, nous souhaiterions que les hommes puissent exprimer ce qu'ils pensent, quel qu'en soit le domaine, dans le cadre d'une doctrine philosophique fondée sur l'origine divine de l'homme. Etablissant une hiérarchie selon les facultés de pensée les plus élevées des hommes de génie, par exemple, il faut bien souligner que ce que nous désirons tous pour eux, c'est la

Le Nouveau Monde et l'Europe

liberté de pensée comprise comme un droit à jamais inaliénable. Nous serions également obligés de reconnaître la liberté d'esprit comme une conquête éternelle ou comme un droit naturel qui ne dépend pas d'un système de doctrines ou d'un trait de génie exceptionnel ; étant entendu que lorsqu'il s'agit de domaines de généralité humaine, la question n'est plus aussi simple. La notion de liberté d'esprit doit être précisée selon ce que l'on entend par « esprit » et selon l'influence que ceci peut avoir sur les autres consciences. Toute conception philosophique de l'esprit tend à identifier son essence avec des idées ou des principes donnés, dont le libre exercice au sein de l'humanité ne lui apporterait que des biens abondants. Par définition et par nature, le caractère de ce qui est spirituel ^{p.126} consiste en une catégorie d'ordre supérieur, comparée aux autres éléments qui l'entourent. Toute politique de l'esprit doit émaner d'une telle conception. La portée d'une réalité de ce genre doit correspondre à la règle qui la régit et qui en est la loi.

La pensée doit donc se manifester tout à fait librement. Si nous voulons qu'une science, une philosophie, un droit, une communauté soient établis sur des bases morales stables, il faut développer la pensée dans ces régions selon les principes de liberté qui constituent la base de notre vie démocratique de Sud-américains. En agissant différemment, on facilite l'échec des aspirations d'un continent qui désire représenter l'espoir de l'humanité. C'est ainsi que l'hellénisme réalisateur et créateur renaîtra en nous, inhérent à la démocratie humaniste et s'identifiant avec la vie active d'une communauté humaine originale.

D'autre part, dans notre Amérique, tout ce qui est spéculation

Le Nouveau Monde et l'Europe

mathématique, scientifique et philosophique dans une mesure quelconque, ainsi que tout ce qui touche aux sociétés humaines et leurs gouvernements sera forcément d'inspiration européenne, dans ses origines, ses synthèses et ses réalisations. En ce qui concerne les arts, dans leurs diverses formes, c'est également de l'étranger qu'ils se sont inspirés pour leurs moyens d'expression, leurs techniques, leurs disciplines et leurs lois fondamentales.

Seule l'essence même de ces arts échappe à ce destin, car elle est l'élément impondérable de l'invention et le matériel psychique, perdus soit dans l'individualité, soit dans la collectivité, qui se révèlent dans toutes les manifestations de l'art comme un arrière-plan infini de l'incoercible. C'est ceci, principalement, qui peut se libérer des influences européennes, mais pour pouvoir le découvrir dans sa grâce et sa pureté, il faut effectuer des recherches approfondies à travers d'épaisses couches qui se confondent ou qui se distinguent et qui ont aussi leur propre originalité, leur apparence de substance inédite, leur valeur naturelle et profonde.

Sans cette base dont nous venons de parler, il sera impossible de créer des arts durables, des systèmes ordonnés de pensée. Le fait du miracle créateur, qu'il prenne ses sources dans l'intelligence pure ou dans l'intuition féconde, qu'il soit *fatum* ou acte pur et ^{p.127} libre en soi, émane de ces domaines sans qu'on puisse le situer exactement.

Pour les Sud-américains, quel est l'essentiel ? Ce qui *est*, c'est ce qu'une résultante révélera au cours des siècles comme étant un art qui se distingue de ceux ayant déjà existé dans les anciens continents. Il devra également se distinguer de l'âme américaine, qui s'est modelée et modulée dans des formes plastiques et musicales grandioses et des religions cérémonieuses au sein des

Le Nouveau Monde et l'Europe

racés autochtones denses de l'Amérique du Centre et du Sud.

En attendant, tant qu'un art ou une culture propre à l'Amérique du Sud ne se révèle pas, l'idée que l'on se fera d'eux dépendra forcément de l'angle de perception ethnique ou historique que l'on adopte. Un européeniste verra évidemment un art ou une culture, si grands qu'ils soient, liés, depuis leurs traits intimes jusqu'à leurs traits plus superficiels, aux illustres chaînes des génies grecs, romains ou chrétiens de l'Europe occidentale. Un américaniste essaiera de lier ce que nous avons peut-être créé nous-mêmes au patrimoine millénaire de l'âme indigène, hermétique pour la majorité, mais respectable et active dans beaucoup de communautés. Autour de ces deux attitudes inévitables, des zones voisines et diffuses se développeront, dans lesquelles nous discernons un esprit, considéré comme plus ou moins américain, et qui sera peut-être la nébuleuse de l'astre futur auquel on songe sur le chemin de ce qui est vrai et authentique. Avec la réserve également que ce ne soit pas une fiction provoquée chez les hommes de cultures anciennes qui nous visitent et prétendent la découvrir dans notre âme.

Il est trop tôt pour parler d'originalité ; chez nous, où que nous cherchions dans le passé, nous rencontrons les deux courants mentionnés. Plus près de nous, ces courants forment du limon ; ce limon a peut-être un caractère divin ; nous ne pourrions en juger qu'après l'avoir travaillé à fond. Jusqu'à maintenant, ce sont les mouvements européens, depuis la Conquête jusqu'au XIX^e siècle, qui y ont imprimé leurs traces. C'est pourquoi tout ce qui est créé en Amérique s'inspire plus ou moins de la nature du génie conquérant et civil. Etant donné les communications rapides et faciles que l'on établit de nos jours entre les nations du monde, il

Le Nouveau Monde et l'Europe

se peut fort que ^{p.128} l'influence de la pensée et des arts de l'Europe occidentale et de l'Amérique se fasse sentir davantage maintenant que par le passé. Je ne crois pas qu'il soit possible de l'ignorer, ni de nier ce fait qui est peut-être un bien ; mais malgré tout, nous croyons que tout au fond de l'âme sud-américaine se formera un esprit puissant, à portée universelle et d'influence tellurique, qui se concrétisera lentement sous des formes artistiques, culturelles et politiques, distinctes et plus perfectionnées que celles de l'étranger, et qui sauront devenir les réalités représentatives et originales de notre continent.

Il nous est absolument impossible d'ignorer les cultures antérieures qui ont contribué à notre formation historique dans la conquête, le colonialisme et l'émancipation. Dans les temps actuels, l'esprit sud-américain doit se définir au travers d'une lente incorporation des idées démocratiques, humanistes et sociales, en ce qui concerne les organisations politiques, jusqu'à ce qu'une réalité historique soit constituée, qui impose à l'humanité un nouvel esprit de justice et de bien. Dans les principales pensées et actions de Bolivar, San Martin, Artigas, Sucre, Sarmiento, Alberdi, Hostos, Montalvo, Gonzalez Prado, Rodo et d'autres penseurs encore, on peut déjà percevoir facilement dans le présent, et on peut la prolonger jusque dans l'avenir, une orientation de l'esprit qui caractérisera notre race. Dans le domaine purement artistique, scientifique et culturel, la révélation d'une forme qui nous soit propre et qui soit originale par rapport au passé, exigera une évolution beaucoup plus lente. Notre devoir est, actuellement, d'encourager ce progrès qui nous rapproche de l'étape finale, les puissances économiques des divers états consacrant la création, l'organisation et le développement de centres de culture

Le Nouveau Monde et l'Europe

supérieure désintéressée, dirigée vers la science la plus élevée et la philosophie la plus importante. Pour les jeunes d'aujourd'hui, l'éloignement dans le temps de certaines figures dont l'influence continentale se faisait sentir dans le domaine de l'intelligence, de l'art et de la politique, est un heureux stimulant du destin. En effet, la volonté des nouvelles générations est ainsi libre, et elles étudient plus à fond l'universalité de la culture et l'humanisme social révolutionnaire, bien organisé.

p.129 Il est vrai que la libération de ces tutelles peut engendrer une incertitude dans la pensée et dans l'action, mais par contre, elle facilite le libre-arbitre des hommes d'aujourd'hui qui peuvent se diriger vers la construction architecturale, c'est-à-dire s'affirmant bien et régie par des lois de raison et d'harmonie, d'un esprit réellement sud-américain, qui s'exprimera, face aux anciennes cultures, même vivant encore, par la réalisation simultanée de l'émancipation de l'homme et de l'exemple le plus parfait de l'originalité humaine.

II

La pensée hispano-américaine contemporaine procède, plus que par discours logiques, obstinément méthodiques, par une spontanéité émotive, imaginative, initialement et constamment inspirée et heureuse.

JOSÉ GAOS.

Si nous laissons de côté cette grande abstraction ou cette métaphore classique qui représente l'homme dans sa conception éternelle pour examiner plus à fond les expressions circonstanciées que prend l'homme dans l'histoire, nous verrions ces formes qui viennent à l'esprit et qui passent de l'homme

Le Nouveau Monde et l'Europe

rationnel pur, à l'homme au feu divin, à l'homme créateur de dieux et d'esprit, à l'homme de chair et de sang, jusqu'à l'homme qui émerge comme une fleur de l'humus animal... Mais on ne peut poursuivre cette dégradation jusqu'à une atomisation de l'homme ou une divisibilité infinie de son concept.

Dans le domaine de la pensée et de la réflexion, et plus encore dans celui de la réalité, on doit s'arrêter sur une manifestation compréhensible représentant une unité bien pensable et concrète. Nous ne pouvons éviter de rencontrer la sorte de *monade*, plus ou moins pure ou dégénérée, que nous voyons dans l'univers où nous devons vivre et mourir. Puis l'homme se cristallise autour du personnage central des doctrines naturalistes ou bien il appuie le protagoniste des doctrines économiques, politiques, sociales et culturelles qui remplissent les livres et les universités. Enfin, nous nous sentons plus sûrs, lorsque nous le désignons sous le nom d'individu, ^{p.130} de personne, de personnalité, comme on le fait de nos jours. Quoi qu'il en soit, il représente un degré au-dessus de la nature et de l'existence même. Un saut dans l'ordre établi, un *quantum* possible de spiritualité, d'action, de liberté, de culture, d'éthique. Eh bien, cet individu ainsi décrit et qu'il faut prendre dans tous les âges et dans toutes les situations, exige un minimum d'« existentialité », de stabilité dans le monde où il est né.

Il a besoin de bien-être, d'où la nécessité qu'il y a d'étudier et de résoudre le problème démoralisant que pose la vie des masses les plus nécessiteuses. Ces êtres humains doivent être intégrés dans la nature et introduits dans l'engrenage rationnel du travail et de la culture. Sans ce minimum, nous n'aurons ni hommes, ni humanité. Il est impossible d'aller de l'avant les yeux fermés, sans remédier à l'existence objective de la misère humaine.

Le Nouveau Monde et l'Europe

*

Je suis fermement convaincu que le destin de l'homme se trouve dans l'absolu, que ses qualités corporelles et spirituelles révèlent le passage de l'existence dans le domaine de l'être absolu. Et pour cela, j'ai toujours cherché ce que j'ai appelé les ombres des idées. Exister à l'ombre d'idées transparentes, c'est comme vivre à la belle étoile ou se mettre à l'abri sous le manteau des astres, dans la nuit de l'homme adamique.

La fatalité de la transcendance, après l'absolu et le délice (entre platonicien et kantien) essentiel et purement formel des idées, m'ont fait croire en une politique de grandes sphères, aux nombres et aux mouvements vastes, plus qu'en n'importe quelle autre. C'est ce que dit Thomas Mann, également, lorsqu'il écrit qu'« il faut donner à la démocratie un sens beaucoup plus large que celui que lui prête la signification politique de ce terme, la lier à ce qu'il y a de plus humain, à l'idée et à l'absolu, l'unir à la dignité de l'homme inséduisible, celui qu'aucun avilissement du pouvoir ne peut détruire ». Mais par le fait même que l'on se trouve au contact ou dans l'ombre des idées, on n'obtient pas de biens par simple connexion ou interrelation spéculative, tout comme on ne devient pas vertueux en vivant aux côtés de Zénon ou de Cléanthe. Il faut s'imprégner d'une ^{p.131} grande partie de ce qu'il y a de divin en elles, développer l'existence au travers de l'enrichissement de ces mêmes idées et leur deviner des racines secrètes par lesquelles elles se nourrissent en nous, au delà du sang et de l'instinct de connaître, et du mouvement vers la perfection.

Selon moi, notre attention en Amérique doit encore être tournée vers l'Europe, en essayant de percevoir dans les divers

Le Nouveau Monde et l'Europe

plans de l'intelligence ce qui est action créatrice. Si nous ne considérons qu'un ordre d'intellectualité spécifique, de rationalisme pur, nous voyons que les domaines de l'intelligence poursuivent leur route invariablement. Pour le constater, il suffit de voir, ne serait-ce que superficiellement, les œuvres des grands maîtres des sciences et de la philosophie du continent européen.

De plus, inconsciemment, la compréhension entre eux existe toujours aussi solide et profonde que pendant les siècles antérieurs. Il est impossible de fuir la gravitation des idées métaphysiques ; elles constituent une sorte de royaume de l'idéalisme platonicien, qui va au delà du rôle important que les faits sociaux, politiques et guerriers jouent sur les divers peuples. Même les sages et les philosophes qui ont été persécutés ou exilés conservent infailliblement leur position et gardent le rang qu'il méritent par leurs œuvres dans tous les pays et là où on les comprend.

Enfin, quelle que soit l'attention que l'on prête à ce problème, c'est l'intelligence qui déterminera quelle doit être la nature de la connaissance, si bien que celle-ci est entièrement conceptuelle. Cette enveloppe de la conscience indépendante peut être une forme *a priori* universelle de l'expérience, et cette même connaissance est le travail de l'esprit concrétisé qui se meut rapidement comme un interprète qui s'efforce de nous faire comprendre ce que sont les panoramas que nous voyons. La vérité ainsi idéalisée ou conçue est un bagage transparent que les hommes se passent entre eux tandis qu'ils évoluent sous le poids pesant de la charge mystérieuse. Et l'on ne peut qu'affirmer que cette connaissance et cet effort donnent naissance à une notion, un élément irrationnel, un changement, un écart, et que cela n'est

Le Nouveau Monde et l'Europe

rien d'autre que le phénomène de la sensation, le plus difficile et le plus simple du monde, capable de faire ^{p.132} vaciller l'ordre et la paix du paradis terrestre lui-même. La simple expression sensorielle est déjà un serpent dont la subtilité est plus grande que ne le supposait l'humanité. Ainsi Hume est un homme tout à fait distinct des anciens : il semble être celui qui, dans ce sens, s'est libéré de l'héritage rationaliste des Grecs et des médiévaux. L'hôte insignifiant des sens se présente à l'analyse comme une chose complète et définitive, comme un phénomène primordial qui est réalisé, et solide comme une montagne. Perçoit-on des rumeurs dans la rue ? Il s'agit de phénomènes auditifs qui apparaissent tout d'un coup dans une conscience (dans laquelle de tels bruits n'existaient pas). Ce détail trivial suppose un changement absolument fondamental ; c'est comme la naissance d'un univers dans une conscience qui, lorsque mon attention sera bien éveillée, me fera concevoir les voix qu'il me semble entendre. Et des voix connues. Mais je dois reconnaître que l'élan initial par lequel se forment ces notes qui éveilleront la conception objective finale, qui va se répandre dans le jugement et les pensées, est déjà un *mouvement complété a priori*, et que la vérité, qui resplendira comme un diamant, a pris naissance dans quelque chose qui se présentait sous la forme d'une expression impure et exacte d'intuition sensorielle.

*

La lutte entre la nature et la pensée, qu'elle soit avouée ou non, se révèle comme la modalité la plus constante de l'humain. Quelques fois, chez Schelling et Hegel, on assiste au triomphe absolutiste de la pensée, le naturel restant telle une dépouille infiniment assimilable. Mais si, par exemple, nous revenons

Le Nouveau Monde et l'Europe

jusqu'aux premiers philosophes de l'Asie mineure, nous voyons un fait semblable, bien qu'ayant des projections beaucoup plus vastes. Les Ioniens, en restant physiciens, naturalistes et réalistes, par le fait qu'ils pensaient beaucoup, décrétèrent la faillite de l'ensemble des choses. La pensée fut déjà le fait essentiel, même si elle se rattachait à la terre immense.

Cela eut une signification qui suscitera toujours de profondes méditations dans ce sens. Ce qui est naturel, c'est ce qui importe en second lieu. On peut s'enorgueillir de posséder des montagnes et ^{p.133} des mers sublimes, mais ce qui va au delà, la pensée, les anéantit. Des milliers d'êtres vulgaires et originaux qui goûtèrent la nature sur les rives de la mer Ionienne, il ne reste rien, absolument rien... Et ceci doit nous préoccuper en ce qui concerne les circonstances actuelles. On nous reproche quelques fois d'ignorer notre Amérique, les Andes, le Pacifique, les tropiques, les Indiens. Mais la pensée éternelle sera-t-elle mieux servie si nous voyons tout ceci de manière plus décisive qu'un ciel bleu, et les nuits et les plaines et les collines et les jardins de tous les jours, dans le simple but de faire fonctionner devant ces détails le délicieux moulin aux rouages métaphysiques que les mortels portent sous leur front ?

*

La lutte de l'esprit créateur et ordonnateur (Noûs) ne s'élèvera pas contre l'impulsion déchaînée ni contre le mal. C'est l'esprit intellectualisé qui luttera, ou mieux encore, la forme plus générale et plus lourde de l'intellectuel agissant, que l'on qualifie de mentalité administrative. Là où le « Noûs » apparaîtra sous forme d'appel ou de révélation, ce ne sont pas la pénombre et le chaos qui le combattront si cruellement ; l'ennemi permanent du

Le Nouveau Monde et l'Europe

« Noûs », c'est celui qui suit une routine administrative, le professeur de philosophie et non le créateur, le critique et non l'esprit imaginaire, le théologien et non le mystique, le gouvernant et non le rêveur, le pédagogue et non le poète. L'esprit créateur en se manifestant sous forme de lumière, élimine quelque chose qui est précipité à son tour, comme le résidu toxique des torches ou de certaines lampes à huile, qui arrive à croître et à étouffer la lumière initiale. C'est ce qui se passe pour l'homme créateur ; le « Noûs » agissant, par lui-même, fera jaillir une scorie qui s'élèvera contre lui : ce sera la mentalité administrative, l'esprit pratique, technique, le parasite de ce qui est créateur, et l'ennemi.

La nationalité dépend de la raison. Là où il n'y a pas de culture originale basée sur les révélations purement humaines de l'intelligence et du sentiment, dirigées comme des flèches divergentes vers les problèmes absolus de la connaissance et de la création, il n'y a pas de nationalité. On peut parler alors de population, de colonie, ^{p.134} de comptoir, mais jamais d'une nationalité. Ce qui définit les nationalités plus que les richesses, les forces armées et les actes d'héroïsme, ce sont la science, la philosophie et l'art originaux, ou tendant à l'originalité. Dans ce sens, notre destin, pour de nombreuses années, sera de ne pas exister.

Quand produirons-nous ici ces merveilles de la pensée : Platon, Descartes, Kant ? ou de l'art : Dante, Léonard de Vinci, Beethoven ? Combien de siècles s'écouleront avant que l'Amérique ne produise une intelligence originale, pour laquelle on pourra avoir la certitude qu'elle est vivante, éternelle, transparente ! Ces qualités, si difficiles à assembler, quand se réuniront-elles dans un même rayon de lumière ? Nous ne sommes encore qu'un peu

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'action non-coordonnée. Une pensée qui s'insinue, tout au plus. Une pensée impure d'action ou de politique, en un mot, une misère !

Les intelligences jeunes doivent comprendre que, pour étudier ou résoudre de manière satisfaisante les conflits et les problèmes sociaux qui se situent dans les domaines limités de l'action de l'être, il faut, auparavant, s'efforcer de connaître et de dominer autant que possible les luttes de l'esprit et le logos : la création et les êtres.

III

Mais nous, les Américains, plus précisément les Américains latins, quelle est notre responsabilité ? de quelle situation sommes-nous responsables ? de quels engagements notre philosophie doit-elle répondre ? Evidemment, si nous voulons être fidèles à ce que nous avons dit jusqu'à maintenant, nous devons affirmer que notre *situation* n'est pas celle de Sartre. Notre situation n'est pas celle de la bourgeoisie européenne. Notre philosophie, si elle doit être responsable, ne doit pas répondre des mêmes engagements que la philosophie européenne contemporaine.

LEOPOLDO ZEA.

Dois-je insister maintenant sur ma théorie selon laquelle l'intelligence est une des premières divinités auxquelles nous devons au plus vite élever de nouveaux temples ? Dois-je m'étendre sur les dangers que présente cette même intelligence, lorsqu'elle ignore les ^{p.135} réalités et qu'elle devient insuffisante, ou qu'elle dégénère et fait que, dans les temples où l'on ne devrait se vouer qu'à son culte, on réalise des simulacres ; et ce qui ne devait être qu'esprit n'est plus qu'un signe pétrifié ; ce qui

Le Nouveau Monde et l'Europe

s'annonçait comme une harmonie rationnelle n'est plus que tragédie et conflit ? Sur une échelle très vaste ou très réduite, nous avons tous vécu, dans notre époque, le drame de l'intelligence dégradée alors qu'elle essayait de se manifester dans son originalité et sa discipline par l'intermédiaire de nos universités, et nous l'avons vue tomber destituée et désorganisée par la guerre ou la force brutale. Ceci cependant doit être une raison de plus pour que nous la soutenions dans le mouvement primordial de ses expériences suprêmes, et c'est ainsi que nous devons défendre son autonomie, fortifier ses propres biens, élever ses chaires, perfectionner ses lois organiques et renforcer son domaine, pour que son noyau atteigne le peuple qui l'entretient par ses générations.

*

Je m'adresse à la grande famille des chercheurs et des travailleurs des pays frères, pour les appeler sur la cime commune de la pensée créatrice, qui libère les hommes. J'aperçois l'unité de l'esprit américain, se réalisant dans sa plénitude sur les plus hauts sommets de la sagesse et de la liberté. J'aperçois encore un tissu de lois éternelles qui soutiendra le corps fatigué de la race humaine, le défendant contre le temps et les choses, et l'incitant en même temps à la contemplation dynamique de la montagne, de la forêt et de l'estuaire américains.

J'aimerais imaginer un archipel d'universités et de centres de culture, refuge de toutes les possibilités suprêmes de l'homme en cet instant historique, s'élevant pour suivre de près les illustres savants que les Etats-Unis offrent à l'admiration des anciennes civilisations. Je n'aimerais pas que le feu qui consume la culture européenne arrive jusqu'à nous, même si ce n'est que par un

Le Nouveau Monde et l'Europe

nuage de cendres qui obscurcirait notre ciel ; j'aimerais que devant sa chaleur et sa lumière, nous puissions nous unir, ceux du nord, ceux du centre et ceux du sud, pour sauver ce qu'on peut encore sauver ^{p.136} de ces peuples, mais en même temps pour élever des sanctuaires dans lesquels la sagesse et le travail chassent pour toujours les haines entre les hommes et les dans.

Car notre heure arrivera aussi. Car il est possible que ce soit notre tour d'être initiés à la scène des ténèbres. Car il est probable aussi que nous n'aurons plus à couler des bronzes pour nos anciens héros, mais à former des héros avec la meilleure partie de notre chair. Car il ne s'agira peut-être plus d'invoquer comme nous l'avons fait jusqu'à maintenant la mémoire de Bolivar, de San Martin, de Moreno, d'Artigas ou de Marti. Il faudra simplement savoir si en ce moment ou dans les jours à venir, il existe parmi nous du sang, des pensées ou de la matière permettant de faire surgir des hommes ou des héros de ce genre, pour qu'ils puissent nous diriger dans notre liberté et notre démocratie à travers l'histoire et le temps.

Dans ce sens, les chercheurs et les travailleurs accompliront leur devoir comme de simples hommes tout d'abord, puis comme des disciples de l'intelligence pure, faisant enfin reconnaître le mérite perpétuel de l'esprit, créateur et coordinateur des formes et maître de la matière, qui se déchaîne et croît en d'obscures et puissantes vagues et dont la loi unique est de tomber et de se détruire.

Il existe des cultures de diamants ; une intelligence et une sensibilité de diamant, que l'on ne peut pénétrer que par des émanations de lumière. Il y a des cultures vives, d'argile, plastiques, qui supportent tout : une erreur, une vérité, un

Le Nouveau Monde et l'Europe

mensonge leur parvient et ces trois éléments sont adaptés sans discernement. Ils y circulent et s'y organisent d'autant mieux que la culture est d'une argile plus malléable, tel ce qu'on désigne dans les laboratoires sous le nom de bouillon de culture. Dans les cultures de diamants, les vérités scientifiques ou philosophiques sont assimilées lentement, se répandant et se transformant en lumière. La mystification, pendant ce temps, glisse sur la surface et ne pénètre pas. De là, cette mystification peut tomber sur les cultures d'argile et être très bien assimilée. Dans un cadre culturel de la première catégorie, il est très difficile qu'une erreur grossière y tombe et le pénètre. Elle est repoussée immédiatement. Dans les cultures molles, toutes les erreurs et tous les ^{p.137} mensonges trouvent place, se confondant avec les vérités. Ils ont une valeur égale aux vérités les plus insignes, tout est confusion, personne n'est sûr de rien. Par contre, le diamant des premières cultures est plein de vie. Il répand la vie, il inonde et il nourrit de cette vie les éléments qui le pénètrent ou qui l'approchent. Le diamant est vie et esprit. L'argile des autres cultures est fécond ou stérile selon le hasard. Il est fécond pour créer de nouveaux sophismes, et il est plutôt stérile pour les vérités éternelles, tout comme il est opaque à la clarté de l'esprit.

Le concept de nationalité est valable lorsqu'il s'identifie à celui d'existence, lorsqu'il se confond avec la notion d'être. *On est* membre d'un peuple par un acte de raisonnement, par un acte d'héroïsme ou de force transmué en raison vivante. Il est une question que tout homme appartenant à une nation doit se poser, à laquelle, le front abîmé entre les mains, le regard fatigué à force de réflexions, les prunelles ardentes d'espoir, il doit s'efforcer de répondre au terme de la plus sincère des méditations. Et se

Le Nouveau Monde et l'Europe

demander ce que l'on est, en tant que citoyen, équivaut à se demander, sur un plan plus large, ce que l'on est en tant qu'être humain, en tant qu'homme intégral. Qui suis-je ? Qu'est-ce *qu'être un homme* ? Dans sa réponse, le philosophe, en tant qu'homme, doit mettre le maximum de sagesse. Dût cette question ne pas trouver de réponse définitive, se la formuler sincèrement, en sondant le tréfonds de soi-même, c'est aborder de front la plus douloureuse des énigmes. Sur un plan plus concret, notre citoyen qui s'interroge doit se demander : « Que signifie être anglais ? » « Que signifie être français, russe, allemand ou espagnol ? » Tous les hommes qui constituent les cellules de ces Etats ont à se poser plus d'une fois cette question. Il se peut qu'à certains jours sombres de troubles ou de guerre la question acquière un pouvoir d'émotion pathétique qui rejette dans l'ombre la plus puissante des préoccupations de l'être devant qui elle se dresse. « Qui suis-je ? », « Que signifie appartenir à tel ou tel peuple ? » Deux séries de conflits, intérieurs et extérieurs, surgissent alors. L'histoire et l'esprit du penseur entrent en lutte contre de gigantesques entités étrangères à cet esprit et dont l'invasion brutale signifierait l'anéantissement des pouvoirs de celui-ci. Mais ^{p.138} en même temps, au fond de l'homme qui assiste en lui à ce combat, se dresse un faisceau de forces ardentes et vives, un moi dont la présence est ressentie de façon extraordinaire et directe et qui se définit comme une réalité différente de toutes les autres, capable aussi de résister à toutes les attaques. Cette question, je me la suis posée dans sa terrible nudité. « Qu'est-ce qu'être sud-américain ? Est-ce pareil à être européen, asiatique, anglais ou espagnol ? Est-ce moins ? Est-ce davantage ? Que trouvé-je en moi lorsque je dis : Je suis sud-américain ? Ce que j'y trouve, est-ce l'équivalent, sur

Le Nouveau Monde et l'Europe

les plans éthique, matériel, historique, humain, philosophique, scientifique, de ce que trouvait en lui l'Hébreu, le Grec ou le Phénicien ? » Incontestablement, je dois avouer une grande infériorité, une terrifiante infériorité. Nous ne sommes presque rien, c'est à peine si nous existons. C'est la pure vérité ! Partie intégrante d'un pays, je n'ai d'autre étalon pour mesurer ma valeur que ce que ma patrie a été dans l'histoire ou ce qu'elle est aujourd'hui. Ses sciences, ses guerres, sa sagesse, ses arts, sa force, sa richesse se retrouvent en moi. Je suis un microcosme fait de tous ces éléments : je suis responsable et usufruitier, en tant que citoyen, de ce qu'est mon pays. L'homme que je suis peut certes esquiver ces responsabilités, mais ce sera pour se précipiter au devant de toutes celles de l'homme. C'est à cela que songeait Marc-Aurèle lorsqu'il dit : « Comme Antonin, j'ai Rome pour patrie et pour berceau ; comme homme, le monde. » Mais Marc-Aurèle parlait en empereur en même temps qu'en philosophe, et aussi en Romain !... Qu'il se dépouillât de toute autre qualité pour n'être plus qu'un homme, à peu près rien n'aurait été changé car, à son époque, il n'y avait hors de Rome qu'étrangers et barbares, des *non-hommes*. Le citoyen sincère d'un pays insignifiant, et condamné à l'être au cours des ans s'il ne transforme pas les bases mêmes de son existence, s'il ne s'applique pas entièrement à cultiver l'Esprit par-dessus toutes choses, l'homme, dis-je, qui constate lucidement l'absence de transcendance dans ce qui l'entoure se trouve au plus tragique des carrefours. Que voit-il lorsqu'il jette ses regards autour de lui ? A quoi se heurte son esprit ? Il voit l'impulsif lutter, le politicien se pousser, dominer, réfléchir ou agir ^{p.139} sans réflexion, le commerçant manier son or, le rustre faire du sport, les masses tenter de s'imposer, le fanatique résoudre avec candeur les

Le Nouveau Monde et l'Europe

problèmes les plus ardues... Tous ces êtres ont un certain bonheur théologique, une certaine raison d'être. Ils naissent, se reproduisent, se différencient quelque peu, et meurent. Rien de plus, et tout est bien. Mais celui qui sait que tout cela, dépourvu d'existence, s'évanouit dans le tissu mouvant des apparences, et qu'il n'en résulte finalement presque rien, celui qui sait que le savoir, l'art, le bien, la beauté et la justice exigent des formes originales et éternelles mais qu'il leur faut, pour s'affermir, des fondements humains — pensée, race, nationalité et communauté — qui n'existent pas autour de lui, cet homme n'est-il pas condamné à n'être jamais heureux ? A l'instar du chrétien, il ne peut ni ne doit l'être *ici-bas* ; pis encore, il ne pourra pas l'être plus tard, dans un *au-delà* ! Fort bien, me dira mon lecteur. Qu'est-ce donc qu'être Sud-américain ? Quelles images fondamentales, éternelles et humaines à la fois, naissent dans ton âme quand tu te poses cette question ? Jure-moi d'être sincère. Constates-tu alors que tu existes vraiment ? Ton existence, en tant que telle, est tributaire des valeurs essentielles que représente la collectivité à laquelle tu appartiens. Dans le royaume de la sagesse humaine, la région qui t'a vu naître ne signifie pas grand-chose. Elle ne pourra être quelque chose que dans les domaines de l'esprit. Hors de cette perspective éminente, hors de cette évasion angoissante, elle ne signifiera absolument rien d'important. C'est extrêmement grave : saisis-tu que notre Nouveau Monde ne peut pour ainsi dire pas avoir d'existence physique propre ? Il manque de force pour subsister par lui-même *en un être* (Spinoza). Simple complexe de nations en équilibre politique, il ne s'affermir pas dans une affirmation authentique de stabilité et de force impériale. N'importe quelle grande puissance peut nous entraîner, nous anéantir dans une

Le Nouveau Monde et l'Europe

guerre et un groupe de millionnaires yankees nous ruinerait le jour où il le jugerait bon. La Grèce a pu être *en soi*. La France l'est. Mais nous autres ? Notre faiblesse matérielle est patente. Cependant, il nous reste *d'autres manières d'être* : la pensée, le savoir, l'héroïsme de la raison, la sagesse des lois, la splendeur des arts... Ces domaines concrets, aux frontières ^{p.140} mouvantes, devraient être nos seules réalités. Il semblerait que nous eussions l'obligation d'être le conglomérat le plus chrétien, ou le plus antiréaliste de la terre... Ne pas réaliser ces idées, ce serait persister dans notre sort présent, et nous illusionner à chaque jour qui naît en ne tenant entre nos doigts que de la cendre. Continuerons-nous à ne pas penser avec sincérité à notre insignifiance, demeurerons-nous dans une ignorance béate, heureux dans notre bien médiocre termitière, et sans espoir de rédemption ? Indubitablement, tout cela est bien amer, mais est-il jamais rien de pire que de continuer à ne pas exister ? Nous existerons quand nous aurons atteint à la plus durable des authenticités : la pensée, encore la pensée, toujours la pensée ! La nationalité entre dans l'ordre du collectif en tant qu'une des modalités de l'Être. Mais l'« existentialité » n'est pas question de force ou de richesse, mais de raison.

*

Dans l'aire du Rio de la Plata, la culture supérieure ne s'est imposée que lentement, au gré de mouvements oscillants. Alors que l'instruction primaire, secondaire et technique a progressé à grands pas, comme obéissant à des nécessités impérieuses, avec l'appui de toutes les organisations nationales unies dans leurs efforts, trouvant à point nommé ses héros et ses apôtres, la culture supérieure, elle, rencontra sur sa voie résistance, critique et opposition.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Epi tardif à la splendeur aveuglante et trop pure entre les mains rudes de quelques hommes d'action de ces terres, sa présence suscita des méfiances, sa nécessité dut être prouvée à force d'arguments, son éclat ajouta à la noirceur des ombres.

A tous égards, la marche de la culture supérieure fut lente, non seulement du fait de sa nature intrinsèque, aussi délicate que difficile à saisir, mais encore en raison de la critique qui, telle son ombre ou sa négation, sans cesse la guetta. Mais le fait capital c'est qu'en dépit de tout, depuis des années, cette culture s'est implantée dans les grandes cités et que, ces derniers temps, elle a poussé des pointes vers l'intérieur. Tendait aujourd'hui vers l'unité, elle permet d'espérer qu'un jour elle prendra une physionomie particulière, digne de la culture de grandes nations.

p.141 Les études abstraites, dans les pays jeunes, éveillent, à l'instar des hautes tours dans les pays de brumes, légendes et méfiances. Ce n'est que lorsque les habitants des tours en descendent pour faire connaître leurs travaux, que les Phéniciens en viennent à croire en elles. Mais si, isolés dans leurs hauteurs, ils tracent des signes incompréhensibles, décrivent des figures géométriques ou se perdent dans la contemplation inlassable des mondes glissant sur leur orbite, alors rien ne peut empêcher que s'amoncellent les soupçons, les désordres, les terreurs et les haines. Cette image convient à la culture multiforme, quelles que soient les écoles et les époques, mais elle s'applique aussi à l'homme qui, en un temps donné, s'isole pour cultiver, face à la nature, son génie. Il en est de même de la culture supérieure ; les êtres soupçonneux l'acceptent lorsqu'elle se maintient au-dessus du tourbillon des critiques qui assaillent l'enseignement universitaire, et au sein des diverses professions. A cet égard nous

Le Nouveau Monde et l'Europe

nous enorgueillissons d'authentiques conquêtes ; nous croyons que les tours ont une utilité. Il est plus difficile d'admettre la culture supérieure désintéressée et, alors même qu'elle existe, la critique se fait plus âpre autour d'elle. Si cette critique ne s'en prenait pas aux fondements de l'édifice, nous serions enclin à reconnaître qu'elle n'est pas, à nos yeux, un mal irrémédiable. Ce qui est indubitable, le fait qui s'impose, c'est l'attitude de méfiance qui est de règle. Dans les autres cas, tout se résout par une acceptation tacite, peut-être parce que le vieil argument pragmatique prévaut, qui veut que la vérité n'ait pas de plus riches vêtements que les faits, ou le succès.

Malgré tout, par le jeu d'une gravitation suprême qui régit les cultures de l'Occident et qui est partie intégrante de notre être spéculatif, les plans de la culture supérieure se réalisent avec lenteur. Les pays les plus riches de l'Amérique nous ont montré avec bonheur, en se portant à l'avant-garde, comment venir à bout de nos tâches futures et nous ont épargné le plus possible les tâtonnements et les erreurs qui avaient été les leurs, tout en nous aidant à consolider les résultats incontestables acquis à l'école de leurs meilleurs maîtres.

^{p.142} L'on a passé d'une conception utopique de la culture supérieure à un humanisme réel, dans une conciliation hégélienne qui aplanit une opposition ayant sa racine dans la dialectique du savoir dans le temps. La culture supérieure ne prétend ni résoudre des problèmes urgents, ni être l'antithèse du pratique, ni assurer la survivance de ce qu'il y a de périssable dans l'humain. Elle procède comme le dieu de Delphes qui, selon un aphorisme d'Héraclite, « ne dissimule, ni ne révèle, mais signale ». La culture supérieure, détachée de son contexte et considérée dans son

Le Nouveau Monde et l'Europe

essence, m'apparut il y a bien longtemps déjà comme une transmutation de catégories d'espace en catégories de temps. Ce qui, chez les peuples, est lié à l'espace, la nature physique qui les entoure, leur puissance, leurs richesses et leurs conflits se transforme pour revêtir une valeur de temps. C'est ainsi que nous n'avons pas retenu du monde antique une Inde, une Egypte, une Grèce physiques, avec leurs montagnes, leurs fleuves et leurs mers. Nous n'avons gardé le souvenir de ces pays que dans la mesure où leur civilisation suprême a résisté au temps, fixée dans son cadre historique. Le physique a subsisté sous un masque d'espace et de culture qui, plus tard, devint une catégorie définie du temps.

C'est à pareille transmutation que nous devons faire face. Une intelligence qui se dépersonnalise et se prodigue en œuvres de culture — travaux universitaires, recherches, théories et contemplations — court un premier risque : souffrir les déchirures que lui infligent, dans leur dure matérialité, la terre et les hommes qui s'en font les gardiens et les prophètes. Les œuvres, les jours et les actes du savant commencent à acquérir un caractère de primauté lorsque, au travers de la recherche tardive du théoricien, le savant accède à un contact familier avec les principes dont parlait le Stagirite. La continuité assurée par quelques-uns, au long de travaux sans terme et même sans gloire, fera de nous à l'avenir des réalités pensantes. « L'être est ce que tous les principes fondamentaux ont de commun, c'est de lui que procèdent l'existence, le devenir et la connaissance. » Avec moins de grandeur que ne le fit le créateur de la première philosophie dans cette formule, la culture supérieure sincère, profonde, constamment et tenacement tendue vers son but, nous

p.143

Le Nouveau Monde et l'Europe

récompensera en nous mettant face à face avec notre être, notre devenir et notre connaissance. Jamais elle ne dissimulera, pas plus qu'elle n'élucidera, mais elle signalera, comme le dit le dieu de Delphes. Mais il faudra auparavant vaincre la résistance de l'homme à l'esprit statistique et pratique, du Phénicien verbeux qui tient les rênes de la puissance et qui, fort de sa logique simpliste et matérialiste, se dresse devant les idées et les empêche d'atteindre aux sources où l'homme pourra offrir une libation rituelle à la raison.

Le signe immuable du penseur, c'est une virtualité extrême qui permet d'aborder les avenues les plus exposées du savoir tout en reconnaissant que la pensée doit s'exprimer, se développer et s'ordonner en constructions dans lesquelles l'humanité se retrouve, mais sublimée. Il ne s'agit pas, vous le voyez, de dissiper des nuées dans l'aventure tragique ou ingénue de l'action, ni d'expliquer le mystère de l'intelligence infinie : il s'agit de signaler l'endroit où la vérité apparaîtra, les épaules ployant encore sous un faix d'ombres.

*

La divergence essentielle qui me sépare de ceux de mes contemporains qui, dans nos pays, s'occupent sérieusement de la culture sud-américaine est la suivante : je crois que notre devoir primordial consiste à stimuler l'activité de l'intelligence pure dans toutes ses manifestations. Mieux encore, je crois qu'il serait nécessaire d'instituer un culte mythique de la raison, de façon à détourner certains de nos meilleurs jeunes gens des charges politiques, des jeux de l'arène, de l'enseignement pratique, d'un penchant pour les problèmes sociaux touchant à l'obsession. Il faudrait créer dans chaque pays une sorte d'ordre hermétique

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'adeptes des disciplines philosophiques, des mathématiques, des sciences pures, des arts. Mais cet ordre devrait si possible être exclusif ; ses membres auraient à accomplir de longues périodes d'études, de recherches, des retraites cloîtrées. Ne sera-ce pas une solution brutale ? Certes, mais ne voyons-nous pas déjà fonctionner un système analogue, à des fins évidemment inférieures ? Je tiens toutefois à relever avec force qu'à mon avis, pour l'instant, il doit y avoir alternance entre une telle attitude et une méditation profonde sur le destin de l'Amérique que ^{p.144} nous compromettons, petit à petit, à ne pas penser. Nous devons aussi nous préparer à défendre cette Amérique, au prix de notre vie et avec le maximum d'efficacité. La Grèce ne connut-elle pas pareil état de choses ? Les années de jeunesse de Socrate furent celles des guerres médiques ; il y a là une double mission exemplaire dont l'accomplissement nous serait un honneur. Et quand à la méthode pédagogique que nous devons suivre, si notre vie vient à se normaliser, une innovation s'imposerait : *l'étude lente, méditée, extrêmement poussée de toute la pensée présocratique, des mathématiques, de la physique et de la philosophie antérieures à Socrate et à Platon serait la propédeutique obligée de tout enseignement conscient de la pensée philosophique.* En tant qu'initiation, cette étude serait certes plus féconde que celle des programmes actuels, d'un maigre intérêt. D'ailleurs, une bonne partie de notre Amérique du Sud d'aujourd'hui participe à cette mentalité, fertile et avide, qui fut celle du monde hellénique au temps d'Héraclite, de Pythagore et de Démocrite. Affinité mystérieuse que nous devons cultiver ! Que de fois n'ai-je pas dit à des jeunes gens présomptueux, rebelles, enflammés par l'ardeur de luttes politiques exacerbées et pourtant secondaires, que de

Le Nouveau Monde et l'Europe

fois ne leur ai-je pas dit : « Laissez donc tout cela ! Ne lisez pas une presse partisane, n'y collaborez pas. Lisez Parménide, oui, Parménide et Zénon. »

Nous disposons à l'heure actuelle, grâce au labeur d'universitaires et de gouvernements frères, de sources, de données historiques, d'informations, de textes. Enivrons-nous donc des fragments d'Anaxagore, d'Héraclite, de Démocrite au point d'en délirer comme le fit, dit-on, Nietzsche. Nous y risquons moins qu'à demeurer les Barbares que nous sommes.

IV

p.145 L'homme universel dont nous rêvons, auquel aspire l'Amérique, ne sera pas sans racines ; il saura tout goûter, apprécier les moindres nuances, mais il sera bien l'homme de son sol. Sa terre, et non une terre étrangère, lui donnera un goût très vif pour les saveurs autochtones, et rien ne le préparera mieux à apprécier tout ce qui a une saveur authentique, un caractère propre. Universalité ne veut pas dire déracinement...

PEDRO HENRIQUEZ UREÑA.

Quel sera notre mode de penser sur le plan philosophique ? La réponse que je propose se trouve chez les présocratiques, aussi claire que chez les auteurs de notre siècle. J'estime cependant opportun de pousser l'étude des premiers plus profondément que celle des philosophes européens, afin de bien saisir cette particularité curieuse que nous vivons à une époque, encore adolescente, de formation, riche en possibilités, en audaces, en trouvailles, que modèle le monde intellectuel sud-américain. C'est la base que je choisis ; le plan s'exécuterait immédiatement, par l'étude des grands systèmes de tous les temps.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Indiscutablement, nous sommes avant tout des promesses. Fort bien. Mais toute l'ère présocratique fut aussi une promesse ; jusqu'à la sophistique, promesse de celui qui se nomma Socrate. Protagoras et Gorgias sont des précurseurs lointains de Kant. Parfois je crois que nous sommes des promesses, oui, mais que nous nous enlisons dans une sophistique du verbe et de l'action.

Les jeunes gens qui sont venus me questionner sur la philosophie, je les ai toujours incités à acquérir une connaissance directe des penseurs anciens et des grandes philosophies du monde médiéval et moderne. Pour ce faire, il faut consacrer tout son temps à des constructions de l'esprit qui puissent donner à notre intelligence une forme épurée et authentique, la préserver de la confusion. Sur un plan plus concret, nous devons diriger notre esprit, avec prudence, vers les grands enseignements, modestes d'apparence mais lourds d'une sagesse immense, que nous offrent aujourd'hui la France, l'Allemagne ou l'Angleterre. Mais il faudra savoir choisir. Impatiente de culture, la pensée sud-américaine s'est, par exemple, ^{p.146} imprégnée des doctrines de philosophes de talent mais confus, et dangereux à l'extrême par la facilité même avec laquelle on assimile leurs théories. Spengler, Keyserling, Waldo Frank, Aldous Huxley et d'autres encore, nul ne saurait le nier, sont des écrivains dont les impulsions créatrices, je dirai magiques, suffisent à attirer — et à éblouir — la jeunesse. De ce fait, ils sont bien supérieurs à la plupart des penseurs de l'Amérique du Sud et en général aux titulaires des chaires de nos universités. Ils ont un esprit audacieux, un style admirable, des conceptions grandioses... et des œuvres. Or, pour leur part, nos gens manquent de presque tout cela. Mais on ne va pas loin avec ces importations ; plus encore, une certaine supplantation s'opère

Le Nouveau Monde et l'Europe

ainsi, même en dehors de la philosophie, et l'on peut dire qu'à la génération imbuë de Guyau, de Taine, de Renan succède une génération nourrie des auteurs anglais et allemands que nous avons cités et de quelques Français de second plan. Ce que nous constatons, c'est notre faiblesse, perméable à toutes les influences, qui nous fait tout absorber sans discrimination, et la facilité avec laquelle se propagent les idées de penseurs de ce genre. Nous en avons l'explication immédiate dans l'absence d'une tradition philosophique et d'une base humaniste. Les jeunes esprits tendent alors à s'appropriier sans réflexion le message des écrivains les plus novateurs, sans s'apercevoir de la supériorité d'un ordre systématique d'enseignement, provenant, disons, de l'école des Maine de Biran, Lachelier, Ravaisson, Boutroux, Bergson, Lalande et Meyerson, pour ne prendre qu'un exemple dans un pays européen.

D'autres pays pourraient aussi nous offrir de semblables avenues pleines de noblesse et de profondeur. Mais évidemment cette discipline stricte est moins brillante, plus difficile et beaucoup plus modeste : elle manque de résonance extérieure et d'échos, et c'est là un obstacle impressionnant pour plus d'une âme jeune. La grande sagesse philosophique, à l'image de la grande sagesse scientifique, est opaque, terriblement opaque.

*

Notre continent n'est-il pas, politiquement, quelque chose d'assez repoussant ? Tyrannies, guerres, menaces étrangères, ^{p.147} haines, voilà tout le tableau qu'il nous présente. Nous ne nous sauverons que par la pensée, en nous consacrant au « Noûs », en souffrant pour lui et en lui. Et nous nous libérerons, en faisant œuvre originale, des despotes et des Yankees. Les idées originales

Le Nouveau Monde et l'Europe

que nous aurons, feront fondre en un instant tout le fer qui est nôtre, et l'or yankee. Hors de cela, tout effort sera vain, et tragique. La force brutale du capitalisme étranger et celle des misérables tyrannies de nos pays ne seront vaincues que par la pensée. C'est par elle, par son développement, que nous édifierons la liberté des générations futures.

L'Amérique du Sud jouit-elle d'une culture d'un niveau élevé ? Est-ce probable ? De nombreuses villes, des voix s'élèvent pour l'affirmer comme une vérité d'évidence, encore que tout un monde de forêts, de savanes et de montagnes sauvages, ou demi-sauvages, dénonce l'empire d'un autre ordre d'existence, coexistant, par trop proche de l'état de nature. Il est malaisé de déterminer jusqu'à quel point cette culture urbaine américaine se relie à ce fond de nature. L'artifice et l'imitation se confondent avec d'authentiques révélations d'une véritable culture, qui découle surtout des centres universitaires et artistiques. Je crois qu'en Amérique du Sud cette forme de culture est supérieure à la culture politique. Sur ce dernier plan, il y a eu régression ces récentes années tandis que, sur l'autre, le progrès se poursuit à un rythme soutenu et rapproche l'Amérique du Sud du niveau des pays d'Europe. Tout le chemin n'est pas fait, tant s'en faut. Ce qui importe le plus, c'est le courage d'harmoniser doctrines et réalité laquelle, comme soumise à une force d'inertie cosmique, tend à stagner ou à limiter les derniers aspects de la barbarie européenne.

L'immensité de nos terres, les divisions politiques des diverses nationalités empêchent l'unification du continent. Celui-ci constitue une mosaïque de nations où n'a pas encore pris racine un esprit vraiment unitaire qui puisse révéler les possibilités d'une culture uniforme. Je crois qu'il existe de grandes différences entre les

Le Nouveau Monde et l'Europe

peuples américains et que chacun d'eux créera une culture individualisée. Il est encore trop tôt pour prévoir ce qu'il en résultera dans l'ensemble. Attendons un siècle. Pour l'instant, il est difficile de ^{p.148} discerner la contribution originale de l'Amérique à l'histoire de l'humanité. Personnellement, j'y verrais avant tout un effort désespéré vers l'intelligence. Il me plaît de souhaiter qu'un jour quelqu'un puisse répéter, en parlant des Sud-américains, ce que Henri Poincaré a dit des Grecs : « Les Grecs aimaient la beauté intellectuelle qui, cachée sous la beauté physique, est celle qui donne à l'intelligence sûreté et force. »

Existe-t-il, dès aujourd'hui, une base qui nous permette de croire à l'avenir de l'Amérique ? Oui, mais à condition que l'on se résigne à se soumettre aux pures disciplines de l'intelligence, ou tout au moins que la jeunesse de nos villes les accepte. Il faut encore que l'on réussisse à instaurer parallèlement une démocratie idéaliste, orientée vers la justice sociale, qui libère l'homme et lui donne sa dignité, qui élimine les privilèges économiques. Et il faut surtout, de toute urgence, que l'on se débarrasse des despotes.

*

L'Amérique est, pour l'instant, le continent du provisoire. Tout y est de brève durée, les maisons comme les hommes. Si l'Europe souffre d'une cristallisation, nous, en revanche, nous nous trouvons dans un état protoplasmique. Néanmoins, l'une de nos supériorités sur l'Europe serait cette faculté et cette possibilité que nous avons d'édifier des cités n'importe où, dans n'importe quelles circonstances, n'importe quand. L'Européen, lui, est aujourd'hui dans l'impossibilité de faire surgir du sol une ville entièrement nouvelle. Celle qu'il bâtirait devrait forcément croître des ruines d'une autre cité. L'on sait en effet qu'une ruine ne meurt jamais,

Le Nouveau Monde et l'Europe

que toujours elle ordonne. En revanche, nous pouvons, en Amérique, faire sortir une ville de quelque plage, de quelque plaine, et créer une civilisation. Si nous ne le faisons pas, c'est en raison de cet état protoplasmique dont j'ai parlé.

Le défaut de culture et de pensée nous impose inévitablement une infériorité : la nécessité d'être prudent. Dans les pays qui mendient des idées, ceux qui se hasardent à penser doivent, s'ils sont honnêtes, adopter une attitude de prudence et de subordination. Ils doivent raisonner en tenant compte de ce que l'on pense ^{p.149} dans le monde de la critique philosophique d'autres milieux supérieurs. Ce n'est qu'ainsi que quelques hommes osent parler des penseurs grecs, médiévaux et modernes. Que l'on se départe de cette attitude, et immédiatement se devinent l'insolence et l'ignorance. Nous ne connaissons jamais cette sécurité, cette richesse, cet aplomb à la fois hardi et lucide d'un Nietzsche jeune, par exemple, parlant des Grecs, des Ioniens et de Socrate. Tout savant, tout penseur européen peut se placer ainsi, d'égal à égal, devant les auteurs des grands systèmes. Admirative ou critique, son attitude est toujours légitime, comme l'était celle que Pascal, adolescent, eut à certain moment devant Descartes. L'on formule aujourd'hui même, dans des centres vivants d'intelligence, des affirmations décisives sur Bergson ou sur Kant. Ceux qui les font entendre, encore qu'ils se trompent souvent, ont derrière eux plus que leur seule expérience. C'est dire que l'opinion méprisante de Schopenhauer sur Hegel, aussi inconsidérée que téméraire, n'étonne pas quand bien même elle rebute. Ce ne sont pas là jugements prononcés à la légère : les intelligences aux facultés supérieures bien développées sont actives et agiles, tels des athlètes adolescents. En revanche, dans

Le Nouveau Monde et l'Europe

des milieux semi-campagnards, dépourvus d'une culture stable, toute affirmation tranchante à l'égard d'un génie de la vie ou de l'art sonne faux, appelle la méfiance, est marque d'insolence.

V

La grande victoire contre la nature qu'engendre cette magie animiste se trouve dans la conception esthétique de l'univers. Eliminons de notre esprit la terreur qui découle de l'immensité. Approchons-nous sereinement du monde physique qui se reflète dans notre âme. Il ne doit y avoir d'expressions de frayeur dans la nature. Tout constitue l'unité inébranlable de la vie à laquelle nous devons nous conformer.

GRAÇA ARANHA.

L'intelligence dont nous parlons ici n'est pas la même que celle qui préoccupe tel poète ou tel philosophe contemporain. L'intelligence à laquelle nous nous référons souvent ici découle du « Noûs »^{p.150} hellénique d'Anaxagore, elle se poursuit avec les idées de Platon, elle se purifie avec Aristote et la scholastique, elle empiète sur le mysticisme plotinien, elle se développe avec le temps, elle existe chez Descartes et Hegel, elle varie, se répandant parmi quelques hommes d'aujourd'hui. Si elle renaît, ici, après ces péripéties et ces asservissements nombreux, et qu'elle le fait sous une forme poétique, tant mieux. Si je dois considérer le « Noûs » comme absolument indispensable pour notre salut, cela ne signifie pas qu'il faut négliger les activités qui tiennent moins de l'intelligence ; celles qui conduisent aux affirmations techniques, scientifiques ou positivistes. Ce que je veux dire, c'est que pour ces dernières, il n'est pas nécessaire de les souligner ou de les glorifier ; elles existent ; il n'y a qu'à les polir et les formuler sous

Le Nouveau Monde et l'Europe

forme de doctrine concrète. Elles ont déjà rempli l'intelligence. L'action est venue et elle continue à venir, comme un voyageur pressé et intrus ; elle est venue sans effort de notre part, comme le font les immigrants, tout simplement. Cela n'est ni bien ni mal. Avec cela, notre vie est aussi nulle que celle des habitants de l'Italie du Sud, pendant les années de la colonisation grecque, avant que l'idée ne vienne à Pythagore (l'intelligence, les nombres) d'émigrer et de s'installer dans ce pays. Les indigènes prirent contact avec l'histoire peu avant : auparavant, ils n'existaient pas.

*

Nous ne mourrons pas faute d'énergie, de travail, de richesses ou de discipline. Nous mourrons faute d'idées. Nous avons débuté par un manque de pensée ; si nous continuons sur cette voie, nous ne rencontrerons que des morts. Avoir des idées originales et vraies, c'est dominer l'action qui est l'instrument des idées. L'intelligence, c'est l'action en puissance ; toute action qui ne découle pas d'idées, qui ne provient pas de l'intelligence, sera impure et désordonnée et pourra être interrompue par d'autres actions contraires jusqu'à en être réduite à zéro.

*

Idées congelées ? oui, elles sont insaisissables pour nous. Les fleuves les plus féconds prennent toujours leur source sur un ^{p.151} sommet gelé. Dans les eaux d'un estuaire qui conduit des navires, féconde des terres et crée des nations, on peut distinguer la présence diaphane et le sacrifice invisible de l'eau gelée, inerte, paralytique... des cimes.

*

Dans notre appréciation on peut, je crois, faire allusion au fait

Le Nouveau Monde et l'Europe

que la pensée américaine arrive à exprimer une philosophie qui, dans un cadre universel, par des idées, des suggestions et des solutions originales, aide à résoudre les problèmes fondamentaux de la philosophie, qui intéressent l'homme sous une forme décisive ou absolue.

Dans cette attitude, il faudrait distinguer, dans nos régions et pour des raisons d'origines, de développement et de réalisations, une pensée américaine de provenance nordique et une pensée appartenant à l'Amérique latine.

Parlant de cette distinction, tous ceux qui lisent des revues et des livres récents doivent reconnaître que la supériorité et le rayonnement de la philosophie de l'Amérique du Nord sur celle de nos pays se font bien sentir. Cette supériorité se manifeste toujours plus dans des études, des recherches, des idées, des théories, des personnalités. La pensée de l'Amérique du Nord a atteint un certain rang dans la pensée philosophique contemporaine, grâce à la présence de grandes intelligences bien connues, qui ont fait disparaître dans une large mesure la séparation atlantique et ont fait connaître dans les universités et les publications européennes, les œuvres et les enseignements de plusieurs philosophes tout à fait éminents en ce qui concerne les dernières années du XIX^e siècle et le siècle que nous vivons. Je crois qu'il n'y a pas lieu de citer des noms ; nous les connaissons tous. Pendant ce temps, la pensée de l'Amérique du Centre et du Sud reste, dans ce sens, à un niveau d'infériorité manifeste. C'est un fait que l'on peut constater facilement, qui ne se prononce pas sur l'originalité de la philosophie en question, mais qui se borne à rendre sensible une présence influente du côté du nord et une absence bien regrettable de notre côté.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Les causes ? Je vais mentionner celles que j'estime être les plus importantes. Tout d'abord l'héritage hispanique. C'est un fait ^{p.152} connu que la contribution de l'Espagne à la philosophie occidentale est assez pauvre. Nous avons conservé cette faiblesse de l'esprit espagnol et ibérique de manière générale. Même de nos jours, malgré l'existence de personnalités hispaniques très considérées en Amérique, la philosophie espagnole n'est pas très appréciée en France, en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Je ne vais citer qu'un seul fait significatif. Dans le fameux *Vocabulaire Philosophique* de A. Lalande, rédigé par un homme aussi équilibré et lucide que ce maître, on n'a pas fait figurer parmi les termes énoncés et expliqués, les équivalents des termes espagnols. On ne fait que citer les termes anglais, allemands et italiens. Quelle en est la raison ? La Société de Philosophie Française, pour mentionner un centre de prestige européen, ne cite jamais les noms hispaniques dans son œuvre ; elle n'en a pas besoin, car ils n'aident en rien à résoudre les questions. Lorsque, dans cette même œuvre, on cite les noms de spécialistes et de savants, on ne tient pas compte des noms espagnols ou hispano-américains. Ce simple fait doit nous rappeler à la réalité. Les hispano-américains entrent dans les courants philosophiques avec un signe négatif. Mais ce n'est pas tout. Le mélange avec les races autochtones pendant la Conquête et la domination n'a nullement été au bénéfice du maigre esprit philosophique espagnol. En ce qui concerne l'époque de l'Indépendance, les hispano-américains n'ont pas beaucoup développé leur prestige continental dans le cadre de la pensée philosophique, ils se sont contentés de propager, de cultiver ou d'imiter les écoles ou les mouvements européens et américains les plus connus. Tout ceci semble être un résumé cruel,

Le Nouveau Monde et l'Europe

mais il faut s'exprimer ainsi pour pouvoir juger du présent et de l'avenir avec plus de lucidité et plus de profit. De nos jours, il est indiscutable que l'on étudie à fond la philosophie en Amérique latine. On est arrivé, dans les universités, à un perfectionnement qui, s'il ne peut être comparé à celui des universités européennes, laisse cependant prévoir qu'il va les rattraper. Les facultés des Lettres, de Mexico à Buenos Aires, sont dirigés par diverses personnalités qui mènent avec tout le sérieux et l'indépendance appropriés l'enseignement des disciplines philosophiques. Il est vrai que, dans certains pays, des dictatures ont p.153 malheureusement obscurci ce tableau, mais nous espérons avec confiance en un avenir pas trop lointain qui dissipera ces ombres. Il y a parmi nous de grands sages, des maîtres de philosophie, certains venus d'Europe, d'autres de formation américaine. Eh bien, je crois qu'il nous faudrait reprendre, soutenir et mettre en valeur la pensée formulée par nos écrivains du siècle passé, et, dans ce qu'elle a de philosophique, l'introduire dans le présent et dans l'avenir. Pour cela, il faudrait remplir quelques conditions préliminaires, avec une certaine exigence ; par exemple :

1. Nous devons les connaître et nous connaître mieux.

D'après les publications faites en Amérique du Nord, au Mexique et en Argentine, je constate que nous nous connaissons mal dans le passé et dans le présent. Je le remarque et je l'avoue avec amertume, en le citant uniquement comme exemple pour que l'on puisse y remédier, que l'on ne connaît pas l'importance de l'œuvre de notre Vaz Ferreira, auquel j'ai attribué, il y a quelques années, un rôle semblable à celui de Socrate. Nous croyons que, du point de vue philosophique, il est beaucoup plus important que

Le Nouveau Monde et l'Europe

Rodó. De même nous ne connaissons pas les philosophes du Brésil : nous ne faisons que manipuler des noms connus derrière lesquels ne se trouvent que des ombres. Nous ne connaissons ceux de Cuba que superficiellement. Nous pourrions continuer ainsi. Ce qu'il faut donc tout d'abord, c'est reconnaître humblement notre ignorance et essayer loyalement d'y remédier.

2. Nous ne devons pas oublier que la philosophie hispano-américaine se trouve peut-être dans une période qui ressemblerait à la période ionienne ou présocratique en général.

3. Que ces vicissitudes passées doivent nous faire prévoir un siècle ou deux encore de traités d'essais ou de poèmes philosophiques.

4. Qu'en attendant, il convient de considérer avec quelque générosité comme personnalités philosophiques des hommes qui ont cultivé les lettres, la poésie, la science, la politique, la morale. C'est pourquoi l'idée de Gaos me semble très heureuse, lorsqu'il cite ensemble les six noms que l'on doit mentionner quand on parle de ^{p.154} nos écrivains classiques : Bello, Sarmiento, Montalvo, Dario, Marti, Rodó. Ces noms ainsi que d'autres, tout aussi importants et moins connus seraient partiellement incorporés dans la philosophie. Si nous n'agissons pas ainsi, nous courons le risque qu'il n'y ait pas de philosophie dans la période où ils ont vécu.

5. Qu'il faut également considérer comme précurseurs les grands maîtres actuels, de Korn à Vaz Ferreira, Caso et Romero. Je ne mentionne pas les plus jeunes, que nous connaissons et admirons beaucoup, et qui possèdent peut-être en puissance ou en

Le Nouveau Monde et l'Europe

réalisation le degré de perfection socratique auquel nous devons aspirer.

6. Que le problème de cet examen de notre situation philosophique et de notre destin, comme le schéma historique de la philosophie grecque, doit être interprété comme une possibilité d'origine plutôt poétique, qui annoncerait le développement d'une philosophie future sans égale pour l'Amérique latine. Mais ici se dresse un devoir impératif : cette perspective possible, nous devons la réaliser pour notre propre compte, chaque jour et chaque année, en notre qualité de Sud-américains. Pour cela nous devons être tout d'abord des hommes complets et sauver, en notre qualité de citoyens, les fondements de nos pays et de notre race ; il est absolument indispensable que nous soyons des hommes politiques et moraux, dans un sens supérieur. Nous devons intensifier les études philosophiques et humanistes, en agréant l'essentiel des doctrines antiques et modernes sans distinction de races ou de nationalités. Si nous en avons le choix, il vaudrait mieux intensifier l'étude des philosophes grecs, médiévaux, français, anglais et allemands plutôt que les autres. Nous devons exercer une influence sur les gouvernements pour que l'on attribue à ceux qui étudient la philosophie les libertés les plus complètes afin qu'ils puissent enseigner, créer, publier, se réunir, communiquer leurs idées dans la liberté la plus absolue. Le retard culturel, social et politique dans de nombreuses parties de l'Amérique latine étant considérable, il se passera beaucoup de temps avant que nous puissions nous comparer aux Américains du Nord, qui, outre leur influence décisive dans le monde, possèdent déjà une tradition philosophique, ^{p.155} des centres d'enseignement et une discipline stable qui se manifeste en harmonie avec la

Le Nouveau Monde et l'Europe

science la plus développée de la civilisation moderne. La philosophie américaine est caractérisée par sa tendance à l'organisation et à l'ordre ; par ses attaches scientifiques, par son idéalisme pragmatique et par ses progrès rapides et son expansion dans de nombreux centres universitaires en contact permanent avec l'Europe. La philosophie hispano-américaine est caractérisée par son manque de discipline et de coordination, par ses inégalités, par sa foi dans l'improvisation et l'originalité, par son idéalisme plutôt esthétique, par sa foi en l'avenir, sans que cette foi soit fondée sur des bases sûres, par sa confiance aveugle dans le hasard du génie des races latines et son avenir.

Au fond, bien qu'en réalité nous admettions que, pour le moment, nous sommes inférieurs aux Européens et aux Américains, nous avons une certitude intuitive peu commune, une conviction inexplicable mais très puissante, que dans l'avenir nous poursuivrons le miracle de la raison occidentale, engendrant notre propre Socrate, notre Descartes, notre Kant.

Actuellement, parmi les pays de l'Amérique latine, ceux dans lesquels les études philosophiques sont le plus disciplinées sont l'Argentine, le Mexique et le Brésil. Ceci pourrait donner l'impression que la culture supérieure coïncide avec l'importance territoriale ainsi que le développement et la richesse des centres universitaires. Ce raisonnement peut mener à l'attitude dangereuse qui consiste à ne pas apprécier à sa juste valeur l'importance des philosophes des pays plus petits, tels que Cuba, le Chili ou l'Uruguay, oubliant que dans ces pays peuvent naître des génies plus ou moins grands, qui, en raison de circonstances indépendantes de leur mérite, ne sont pas appréciés comme ils le mériteraient. C'est pourquoi il conviendrait que l'Amérique latine

Le Nouveau Monde et l'Europe

soit considérée comme une *unité*, que l'on n'établisse pas, même sans but déterminé, d'échelle hiérarchique économique ou politique et que l'on n'ébauche pas prématurément des hégémonies philosophiques ou culturelles. Dans cette *unité*, il ne faut pas exclure les possibilités philosophiques des pays qui ont une population indigène très dense, aux cultures autochtones, héritières des riches empires précolombiens.

p.156 Sans aucun doute, dans certains de nos milieux, on a tendance aujourd'hui à cultiver le sens de l'organisation de tout ce qui touche au domaine philosophique. Plus encore, la caractéristique des Américains est qu'ils se sont dirigés plutôt vers l'organisation créatrice au sein de la pensée pure. Cela coïncide avec la pratique habituelle, chez eux, des disciplines scientifiques et techniques. Il existe également un encouragement nordique pour que nous entrions dans ce mouvement de l'organisation créatrice. En ce qui concerne les Sud-américains, nous penchons plutôt vers la génialité spontanée dans le domaine philosophique. Ceci sera-t-il possible ? Seul l'avenir pourra nous le dire. C'est un fait connu que le mystère ontologique a été maintenu depuis Héraclite jusqu'à nos jours et qu'il y a des pays et des époques qui s'enrichissent grâce à l'organisation créatrice, car il y a une philosophie qui va au delà des mathématiques, de la science et de la logique. Mais il n'en est pas moins vrai que d'autres manifestations sublimes de la philosophie ont leur origine dans la génialité spontanée, car il y a un domaine de la philosophie qui se plaît à se parer et à se nourrir d'art, de musique et de sainteté. Ceci montre bien la valeur de la pensée organisatrice comme de la pensée spontanée, pourvu que dans l'action créatrice, ces deux mouvements soient dirigés vers le centre immuable de la philosophie.

Le Nouveau Monde et l'Europe

En conséquence, il semble que l'Amérique latine, de par sa position de hasard et d'infériorité actuelle, doive se construire une philosophie propre, originale et distincte des autres courants historiques. Cette intention ressort très clairement quelquefois ; on retrouve ce but dans les écrits philosophiques, dans les enseignements universitaires, dans l'attitude des congrès de philosophie. On découvre un effort gigantesque chez quelques hommes pour avoir une philosophie sur un même pied que les Européens, anciens et modernes. De nouveaux cours sont créés, des séminaires sont organisés, des professeurs célèbres sont engagés, on étudie les langues anciennes et modernes afin de retrouver la sagesse des sources originelles. Tout récemment, on a pu remarquer que la phénoménologie et l'existentialisme ont provoqué des publications aussi abondantes en Amérique latine qu'en Angleterre et aux Etats-Unis.

p.157 A la même époque, les Sud-américains ont manifesté plus d'intérêt et d'enthousiasme pour Max Scheler, Husserl, Dilthey, Heidegger, Hartmann, etc. que pour Bergson, Blondel, Marcel, Lavelle et d'autres auteurs latins tels que Croce et Gentile. Comment expliquer de telles préférences ? Comment expliquer que les penseurs de l'Amérique latine se soient si rapidement imprégnés du langage, des formules, des difficultés sémantiques et des énigmes de style qui caractérisent bon nombre de philosophes européens contemporains ? Nous n'en trouvons pas la clef. Nous croyons en la sincérité des attitudes adoptées, mais il ne nous semble pas qu'elles constituent une étape décisive dans l'élaboration d'une philosophie qui nous soit propre, originale et authentique. Nous connaissons tous certains articles et ouvrages de professeurs hispano-américains qui exposent, commentent et

Le Nouveau Monde et l'Europe

critiquent les problèmes les plus hermétiques et les plus profonds de la phénoménologie ou de l'existentialisme. Il est à prévoir que, dorénavant, il en sera de même pour les tendances qui se manifesteront. Ces efforts et ces œuvres contribueront-ils à mettre en lumière les fondements de la thématique propre à la philosophie de notre continent au cours des âges ? Il est probable qu'à l'avenir ce genre philosophique se constitue en une discipline supérieure avec ses exigences propres, une sorte de philosophie de professeurs et de spécialistes dont les procédés seront semblables à ceux de nos contemporains d'Amérique dont nous lisons et admirons les œuvres. Mais nous croyons aussi qu'une pensée philosophique peut naître de façon discrète et modeste de l'œuvre même des plus grands écrivains, penseurs, précurseurs et rêveurs que nous possédions, de Marti à Rodó par exemple, qu'ils soient essayistes ou poètes, politiciens ou fondateurs de nations, réformateurs sociaux ou martyrs.

Au siècle dernier, deux affirmations très graves ont été formulées quant aux aptitudes des Sud-américains pour l'abstraction métaphysique. L'une, mentionnée par Frondizi, se dégage d'une œuvre d'Alberdi : « L'abstraction pure, la métaphysique en elle-même ne prendra pas racine en Amérique. » L'autre est de Montalvo : « La lumière tarde, mais arrive au Nouveau Monde, cet immense ^{p.158} réservoir d'ombres » ; je l'ai citée dans mon œuvre *Théorie du « Nous »*. Notre devoir de Sud-américains est de tendre vers le dépassement, l'élimination de ces deux sentences s'apparentant aux prophéties qui, il y a des siècles, voulurent ternir l'aurore de la philosophie des Grecs. Je ne leur prête pas une valeur absolue, mais les considère plutôt comme des expressions logiques du point de vue historique, étant donné le milieu et l'époque où

Le Nouveau Monde et l'Europe

vivaient ces hommes, incontestablement de génie. A mon avis, la lumière dont parle Montalvo, le « Noûs », la Métaphysique, la Sagesse suprême se lèveront, avec notre pensée pure et notre douleur, sur notre Amérique qui, peu à peu, cessera d'être ce réservoir des ombres du présent.

VI

La vocation philosophique de l'Amérique latine est notoire, bien qu'elle ne commence que maintenant à prendre conscience d'elle-même ; de nombreuses expressions, indépendantes les unes des autres, se manifestent sur tout le vaste territoire continental et insulaire, témoignant ainsi, par la spontanéité de leur apparition, de l'authenticité de l'intérêt, de sa volonté intime.

FRANCISCO ROMERO

Actuellement, l'on tient pour certain, dans les centres d'études philosophiques les plus divers de l'Amérique latine, que la vogue du positivisme est tombée depuis des années. On lui reconnaît une importance décisive dans l'initiation de la philosophie du continent, mais déjà s'est fait sentir l'œuvre de ceux qui le dépassèrent ou le contredirent.

Les diverses tendances actuelles de la pensée européenne ont passé au premier plan ; de Bergson à Husserl, de Brentano à Heidegger, des pragmatistes aux existentialistes, des néo-thomistes aux réalistes anglo-saxons, tous ces courants qui restituent à la connaissance métaphysique son prestige au sein des spéculations supérieures de l'esprit comptent sur des propagateurs, des critiques, des adeptes et des disciples fidèles. Il existe une curiosité philosophique très forte qui se fait sentir au

Le Nouveau Monde et l'Europe

travers des disciplines les plus strictes des différentes universités. Des Congrès de philosophie ^{p.159} auxquels participent par leur présence et leurs travaux des Européens et des Américains constituent des assemblées comparables à celles qui se tiennent en Europe. Les liens avec la philosophie européenne se sont considérablement resserrés et de notables érudits et novateurs en philosophie se font remarquer par leurs communications et analyses. Des Instituts de philosophie existent dans les universités ; l'on voit se constituer des associations de professeurs et de penseurs originaux qui publient de prestigieuses revues couvrant de leurs travaux le domaine de la spéculation strictement philosophique.

Dans toutes les capitales de l'Amérique du Sud, de nombreux professeurs, relativement jeunes, sont au courant de tout ce qui a trait à la pensée philosophique mondiale. Mentionnons aussi l'apport de ceux qui étudient les sources classiques dans les langues originales. On relève et dénonce les limites de la pensée sud-américaine avec force afin de les corriger en faisant ressortir en toute clarté et hardiesse les défauts inhérents à notre mentalité. A cet égard, le magistral ouvrage de Wagner de Reyna *La Philosophie en Amérique ibérique* s'est révélé d'une grande utilité, en signalant les funestes défauts qu'il nous faut encore corriger : l'imitation et le retard, l'inexactitude et la superficialité. Cette œuvre indique aussi les normes disciplinaires qui, mises en pratique, achemineront la pensée sud-américaine dans le sens véritable de la philosophie éternelle. La philosophie pure, au sens strict, compte de bonnes revues, mais en général les publications s'orientent vers l'étude philosophique de questions culturelles générales : éthique, politique, art, religion et problèmes sociaux. Il

Le Nouveau Monde et l'Europe

est indéniable que la philosophie relève d'un plan supérieur, assez éloigné des problèmes touchant aux masses et qui, dans la plupart des pays, exigent de la part de ceux qui gouvernent, des éducateurs, des apôtres de la politique, une attention immédiate et efficace dans le but de libérer ces masses de l'ignorance, du pouvoir des dictatures et de la misère économique.

Dans les pays où subsistent les caractéristiques des races autochtones qui formaient les grands empires indigènes d'avant la colonisation espagnole, s'élèvent des voix proclamant avec ardeur le ^{p.160} retour aux sources originelles de l'esprit de l'ancienne Amérique. Les arguments, exposés parfois avec grande beauté, émeuvent ; cependant, ils n'offrent pas d'assurances, mais plutôt des espoirs quant à la restauration possible d'une sagesse indépendante, libre des apports européens des siècles derniers et de notre siècle. De toutes façons, avec un peu des splendeurs de ces races libérées de l'oubli ou encore méconnues, on prépare peu à peu l'interprétation philosophique que le Nouveau Monde, dans un avenir assez proche, ajoutera à l'histoire des visions philosophiques du cosmos qui survivent dans l'histoire de l'humanité.

*

Je pourrais résumer ma pensée en disant qu'au cours de l'histoire, du point de vue spirituel, nous, Sud-américains, avons été cruellement offensés par l'Europe de deux manières : à l'époque de la Conquête par l'envoi de ses guerriers conquérants et de ses marchandises, aujourd'hui par l'envoi de ses techniques et de son commerce. Comme compensation, elle nous envoya ses idées, particulièrement à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, ce qui permit l'émancipation américaine. Maîtres de nous-mêmes, avec notre liberté et nos idées, nous aimerions

Le Nouveau Monde et l'Europe

maintenant que l'Europe continuât à nous transmettre avant tout la perfection des idées que lui ont léguées les Grecs et les principaux humanistes hellénico-chrétiens de la culture occidentale, puisqu'il paraît peu probable, du point de vue économique, qu'on puisse l'empêcher de nous envahir, avec la complicité de l'Amérique du Nord, pour nous imposer ses techniques et ses machines.

@

ANDRÉ MAUROIS

L'ESPRIT AMÉRICAIN ¹

@

p.161 Je vous ai été présenté avec une infinie bienveillance par l'ami le plus ancien et le plus cher que j'aie dans votre ville. J'avais besoin de cette main amicale, tendue en ce moment précis, parce que j'ai à faire aujourd'hui l'une des conférences difficiles de ma vie. Je l'avais préparée avec soin, dans la solitude. J'avais bâti, sur l'îlot que vous aviez bien voulu me réserver, une armature qui me semblait assez solide. Hélas ! je devais dans ces Rencontres prendre la parole le dernier, et j'ai vu, tout au long de cette décade, de grandes vagues d'éloquence miner, puis abattre, morceau par morceau, mon bâtiment préfabriqué... Chaque matin, chaque soir, l'un de vous exprimait quelque une des idées que j'avais espéré développer. Je paraphraserai La Bruyère en disant : « Tout a été dit et l'on vient trop tard », depuis dix jours qu'il y a des « Rencontristes », et qui parlent... J'avais même mis au point un couplet final sur l'infinie variété de l'Amérique, le professeur Boas l'a ruiné par un développement plus brillant sur le même thème. Bientôt, je me suis vu submergé. J'ai pris alors le parti de déchirer mon malheureux discours, d'en laisser sombrer les feuillets, et de me jeter à l'eau moi-même pour aller reconstruire ailleurs, avec vous, un abri improvisé.

La lame la plus violente dont j'aie subi l'assaut a été le texte de M. Jungk, exposé d'une réelle noblesse de ton et que Jean p.162

¹ Conférence du 9 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Amrouche a lu avec un art qui le rendait persuasif. J'ai été, non pas convaincu, mais séduit, et parfois ému. Et pourtant...

Et pourtant, je n'y reconnaissais pas du tout l'Amérique que j'ai, depuis trente ans, si souvent parcourue, où j'ai vécu, où j'ai enseigné. Beaucoup des traits étaient vrais. Le portrait, dans son ensemble, ne me rappelait pas le modèle. Cela me faisait penser à certains romans de Zola qui transforment en visions apocalyptiques un grand magasin, une ferme, une mine de charbon... Ces romans ont leur beauté, épique et pessimiste. Ils ne sont pas une image authentique de la réalité. Jungk avait certes raison de constater, comme d'autres l'ont fait ici, l'explosion en Europe, depuis dix ans, d'un antiaméricanisme amer. Mais tandis que j'écoutais la belle voix d'Amrouche détailler l'analyse de ce sentiment, j'en venais à penser que l'antiaméricanisme, ainsi défini, ne s'adressait pas plus à l'Amérique qu'au reste du monde.

Jungk le reconnaissait d'ailleurs. Il disait retrouver en Europe occidentale et en Russie, tous les aspects essentiels de cet américanisme détesté. Seulement, le fait qu'il persistait à nommer ce démon « américanisme », constituait déjà un jugement hostile. L'Amérique demeurait tout de même à ses yeux, on le voyait, la responsable. Or, sa brillante attaque me semblait en fait dirigée, non contre quelque chose qui fût spécifiquement américain, mais contre notre temps. Son adversaire réel était la civilisation mécanique, et même la civilisation scientifique. Il s'indignait de voir l'homme s'attaquer à la structure intime de la matière. Il s'effrayait de penser qu'un jour la biologie allait peut-être transformer l'homme lui-même.

Ce sont là des angoisses qu'Aldous Huxley avait jadis mises en scène, magistralement, dans *Le meilleur des mondes*. Mais la

Le Nouveau Monde et l'Europe

civilisation scientifique est l'œuvre de toutes les nations et de tous les esprits. Le grand mal de notre temps n'est pas la recherche scientifique, aussi nécessaire que louable, mais un décalage entre les inventions et les institutions. Les puissances physiques de l'homme ont progressé infiniment plus vite que ses puissances spirituelles. Nous avons aujourd'hui des moyens de transport, de communication, et surtout de destruction, qui nous p.163 commanderaient impérieusement à tous la paix et l'union. *One world or no world*. Nous avons le choix entre un monde ou pas de monde ; et nous n'avons ni la sagesse, ni le courage de choisir. Nous possédons les moyens scientifiques de donner aux hommes plus de bonheur matériel, mais nous n'avons pas les forces morales qui nous permettraient de faire bon usage de ces forces matérielles. Voilà le mal. Il n'est pas américain, il est universel.

Toutefois, je le répète, l'antiaméricanisme est un fait. Il est dû, pour une part, à une propagande hostile ; pour une autre, à des maladresses ; mais il est dû aussi à certaines oppositions fondamentales entre l'esprit européen et l'esprit américain. Ces oppositions existent depuis longtemps. Au temps où l'Amérique avait à l'égard de l'Europe un complexe d'infériorité, il lui plaisait que Mark Twain se moquât de l'Europe pour rassurer ses compatriotes sur eux-mêmes ; au temps de Dickens et de *Martin Chuzzlewit*, l'Europe commençait à sourire de l'Amérique. Aujourd'hui, le temps n'est plus de ces plaisanteries intercontinentales. L'enjeu est trop élevé. Le temps n'est plus, vraiment, de reprocher aux hommes d'un autre continent d'être différents de ce que nous sommes. Il s'agit de les comprendre, et de nous en faire comprendre. J'ai, pour mon compte, fait ce que j'ai pu, pendant trente ans, pour expliquer aux Etats-Unis l'Europe,

Le Nouveau Monde et l'Europe

et singulièrement la France ; j'essaierai aujourd'hui d'analyser, de mon mieux, l'esprit américain.

*

La méthode la plus simple sera de dire d'abord *ce que l'esprit américain n'est pas*, ou plus exactement, ce qui, dans les accusations portées contre lui me paraît faux ou exagéré.

Première accusation, la plus banale : *l'Amérique est un pays matérialiste*. Rien n'y compte, nous dit-on, que la possession de certaines machines. Un homme y vit pour acquérir sa voiture, son frigidaire, sa télévision, et pour offrir à sa femme une machine à laver la vaisselle. Il est méprisé de ses semblables s'il n'arrive à posséder ces choses, cependant que dans les usines il devient l'esclave de machines plus complexes, qui le dégradent. Or, si ^{p.164} on a pu faire jadis — et Samuel Butler dans *Erewhon* l'a réussi brillamment — une satire de l'homme asservi aux machines, ce n'est plus — et ce sera de moins en moins — une peinture vraie de notre temps. « La machine, dit l'Italien Guido Piovene, est pour l'homme américain, un instrument de libération destiné à le décharger de la partie la plus dure et la plus pénible du travail, celle où il se salit, se déforme et s'humilie. »

Le monotone travail à la chaîne, dont on a dit avec raison du mal, n'aura été qu'une étape de transition. Dans l'usine de demain des robots assureront tous les travaux qui ne sont que répétition d'un geste invariable. L'homme vivant emploiera son esprit plus que ses mains. Dans un article publié cette semaine dans *Le Figaro*, André Siegfried, après la visite d'une raffinerie de pétrole, écrit : « Il n'y a plus ici que des surveillants, ouvriers par la formation, mais se classant tout au haut de l'échelle des qualifiés.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Dans l'usine ultra-moderne, il n'y a plus de manœuvres. A la première phase, toute mécanique, de la révolution industrielle, en succède une autre où l'esprit retrouve ses droits. » Ce n'est encore, malheureusement, vrai que d'industries très avancées, mais tel est, comme le dit Siegfried, le sens de l'évolution. Les machines travaillent, elles ne règnent plus.

Quand un Européen déclare « matérialiste » le type de vie de l'ouvrier américain parce que celui-ci a, dans sa maison, quelques machines à son service, il oublie que la machine libère, et de deux manières : d'une part en affranchissant le ménage de certaines besognes ; d'autre part, en l'affranchissant du complexe d'infériorité. La possession des mêmes machines et du même confort rapproche des gens de toutes classes, de tous métiers, de toutes cultures. Un Américain est rarement dépaysé dans la maison d'un autre Américain, comme le serait, par exemple, un ouvrier agricole européen dans une maison de ville confortable. Que le patron et l'ouvrier, vêtus de même, trouvent à la porte de l'usine la même voiture, c'est en soi un bien. « Je n'ai jamais compris, dit Guido Piovene, les vieilles doléances européennes contre les machines et la vie mécanique, accusées de tous nos maux, depuis le déclin des valeurs religieuses et humanistes, jusqu'à la décadence ^{p.165} des arts : idée qui me surprend d'autant plus qu'elle vient en général d'hommes conservateurs. »

Et l'Américaine Mary McCarthy — qui n'a aucun rapport de parenté ni d'opinion avec le sénateur du Wisconsin et qui est au contraire un écrivain de gauche — soutient à peu près la même thèse : « Il faut avoir possédé une machine à laver pour se rendre compte à quel point il importe peu qu'on en possède une ou non. »

L'immigrant, l'Américain pauvre n'achetait pas une baignoire

Le Nouveau Monde et l'Europe

pour prendre un bain, mais pour être, comme dirait Sartre, *en situation* d'en prendre un. Cela demeure vrai dans beaucoup de domaines ; l'Américain ne désire pas posséder les choses pour elles-mêmes, mais comme signe d'un état idéal d'émancipation... « Nous sommes, dit Mary McCarthy, une nation de vingt millions de salles de bain avec un humaniste dans chaque baignoire. » Elle aurait pu dire, plus exactement, « avec un idéaliste dans chaque baignoire ». Car qu'est-ce qu'un idéaliste, sinon un homme qui croit à la possibilité d'insérer l'idéal dans le réel ? Tel est exactement l'état d'esprit de l'Américain. Non seulement il refuse souvent de voir le monde tel qu'il est, mais il s'efforce de le faire tel qu'il voudrait le voir. Le besoin du *happy ending*, du dénouement heureux, qu'éprouvent en Amérique les lecteurs de magazines comme les spectateurs du cinéma doit s'allier, dans la vie réelle, à une certaine générosité, et c'est en effet ce que nous constatons. Quand tout un peuple souhaite que l'histoire finisse bien, il travaille ardemment à la bien finir : Il peut échouer, il peut être maladroit ; mais c'est bien le dénouement heureux qu'il veut, et pour lequel il travaille.

Idéaliste, l'Américain l'est encore pour une autre raison. Notre pensée, à nous Européens, on l'a dit ici cent fois au cours de ces Rencontres, est essentiellement historique. Toute théorie abstraite, tout raisonnement sur l'action présente et future se charge aussitôt pour nous de souvenirs et d'exemples, qui en détruisent la pureté. Cela nous amène à penser de manière plus réaliste, ce qui est sain, mais alourdit nos espérances et les empêche souvent de prendre de la hauteur. On mesure ce poids du passé par la résistance à l'idée d'Europe. La pensée américaine, quand elle n'est pas purement p.166 pragmatique, reste volontiers dans la

Le Nouveau Monde et l'Europe

stratosphère des abstractions où elle rencontre peu de résistances. La technique pure lui plaît. Au pays du dollar, on trouve autant et plus qu'ailleurs des chercheurs désintéressés, des chefs d'industries géantes qui ne vivent que pour un certain idéal de perfection, tant de leurs produits que de leurs relations avec leur personnel.

M. Jungk, dans son exposé, a dit que de cet effort apparent pour améliorer les relations humaines, les chefs d'industrie parlent avec cynisme à leurs actionnaires. « Cela coûte cher, disent-ils, mais cela améliore le rendement et les bénéfices... » M. Jungk le leur reproche, mais peuvent-ils parler autrement ? Je connais en France le maire d'une grande ville qui aime passionnément les arts et qui organise dans sa ville un festival de musique, une exposition de peinture. Que dit-il à ses électeurs ? « Cela coûte cher, mais cela fera venir les touristes et accroîtra votre prospérité... » A-t-il tort ? Point du tout. Gouverner, c'est faire accepter. « Nul ne peut faire que les hommes n'aient pas de passions. » Un chef sage tient compte des passions. « On ne peut, disait Bacon, commander à la nature qu'en lui obéissant. » On ne peut commander aux actionnaires qu'en feignant de leur obéir. Qu'il y ait, en Amérique comme partout, des cyniques, c'est évident. Mais le détachement du moi, qui est le trait essentiel des mystiques, peut être constaté aux Etats-Unis chez certains hommes d'action qui ne s'intéressent plus qu'à l'action pure. L'action utile, le dévouement à la communauté, deviennent pour beaucoup aux Etats-Unis une forme de religion.

Et comment évolue alors la religion traditionnelle ? Il semble qu'elle aille, pour les masses protestantes, vers un théisme d'étiquette chrétienne, dans lequel se retrouvent, sans conflit aigu,

Le Nouveau Monde et l'Europe

des hommes de confessions très différentes. Au départ, il y eut le sévère et vigoureux puritanisme des premiers pèlerins. Il a laissé une empreinte profonde sur une grande partie de la population, celle qui est d'origine anglaise, allemande, ou scandinave. Par son austérité, il a engendré des refoulements puissants qui ont rendu nécessaire, pour libérer les instincts, le recours à l'alcoolisme et aux drogues, ou l'intervention, si fréquente là-bas, du psychanalyste.

p.167 Le puritanisme a été affaibli au XX^e siècle, en Amérique, par l'influence de Freud, par la littérature qui, en peignant l'âme puritaine, immunisait le lecteur, et surtout par une immense immigration de non puritains. Beaucoup de ces nouveaux immigrants ne sont inscrits à aucune Eglise, mais presque tous adoptent un code moral qui est celui d'un puritanisme très dilué. Le puritanisme à l'état pur, celui du XVII^e siècle, convenait mal à l'Américain du XX^e siècle qui, optimiste par nature et par volonté, retient plutôt du christianisme la rédemption que le péché originel. On a donné comme preuve du matérialisme américain le fait que l'Eglise catholique, en Amérique, ne produit pas de saints. Mais l'Eglise a les siècles devant elle.

Sur le plan humain, le choix que l'Amérique a fait de ses grands hommes, porte témoignage contre l'accusation de matérialisme. Est-ce que Vanderbilt et Gould sont tenus en Amérique pour de grands hommes ? Mais point du tout. Ils ont été traités avec une extrême sévérité, tant par les écrivains que par l'opinion publique. Il a fallu à Rockefeller des années de générosité pour se faire pardonner sa réussite matérielle. Qui fut jamais plus désintéressé que Lincoln ? L'Amérique l'a canonisé. Peu d'hommes sont aujourd'hui plus respectés aux Etats-Unis qu'Einstein. Pourquoi ?

Le Nouveau Monde et l'Europe

Ses théories scientifiques sont incompréhensibles pour les masses, mais il est un rêveur, un poète et, en politique, essentiellement un idéaliste. Cela lui vaut l'affection des Américains. Je dirais volontiers que, si la civilisation américaine présente un danger, c'est moins par son matérialisme que par une certaine inaptitude à tempérer de réalisme un idéalisme intransigeant.

Je voudrais dire encore ceci : il est vrai qu'un catholique américain est différent d'un catholique français, mais pas plus qu'un catholique belge d'un catholique italien. Et si vous voulez une preuve de la vitalité du courant religieux — ou si vous préférez, du courant spirituel — aux Etats-Unis, voyez l'accueil fait à Maritain, à Schweitzer, à Karl Barth, à Berdiaeff et, sur un autre plan, à Toynbee, à Ortega y Gasset, à de Madariaga. C'est un fait qu'Aldous Huxley, devenu mystique, a choisi d'aller vivre en Californie ; c'est un fait que Saint John Perse, poète cryptique, a trouvé son ^{p.168} foyer spirituel en Amérique et que Gerald Manley Hopkins, l'admirable poète catholique anglais, y est plus lu qu'en Angleterre.

Loin d'être un matérialiste, l'Américain me paraît errer dans le monde moderne comme un idéaliste déçu. Il se voit comme le Don Quichotte de notre temps. Il a quitté son village en redresseur de torts, pour délivrer des nations captives, pour aider les pays insuffisamment développés, pour offrir au monde entier son type de vie qu'il juge le meilleur. Il a donné pour cette cause son sang et son argent. Il a essuyé de graves échecs et rencontré, non seulement peu de reconnaissance, mais une véritable hostilité. Pourquoi ? D'abord, parce que la reconnaissance n'est pas un sentiment très répandu ; ensuite, parce qu'il n'était pas bien informé des mœurs et désirs de ceux qu'il secourait, de sorte qu'il

Le Nouveau Monde et l'Europe

offrait son aide maladroitement. Quelquefois il chargeait des moulins à vent ; quelquefois il arrachait une demoiselle à un séducteur par qui elle souhaitait être séduite. Enfin, il échouait parce que sa tendance naturelle le portait aux extrêmes. Il manquait de nuances. Les Américains voient en noir et blanc. Je me souviens avoir été un jour convoqué par un producteur de films qui voulait me montrer un film sur George Sand qu'il venait de faire. George Sand y était représentée comme une fasciste. Je lui dis : « Fasciste, George Sand ? D'abord, le mot n'existait pas de son temps, puis les opinions de George Sand étaient des opinions révolutionnaires. Pourquoi fasciste ?...

— Ah ! me dit-il, il y a une raison ; notre public aime que les choses soient claires. Un être est bon ou il est mauvais. Eh bien, George Sand est une femme adultère, donc elle est fasciste...

On ne peut pas beaucoup s'étonner de ce goût des extrêmes ; les Américains sont faits d'Européens qui sont venus là, mais pourquoi ? Ils sont venus là, justement parce qu'ils avaient le goût des extrêmes. Les Européens qui sont partis parce qu'ils ne pouvaient supporter certaines tyrannies, qui ont su s'arracher à leur pays dans des circonstances où il le fallait, étaient des gens qui avaient le goût des extrêmes, faute de quoi ils ne seraient pas partis. En toute situation, en politique internationale, l'Américain cherche un héros et un traître. Or, le plus souvent, il n'a devant lui que de pauvres hommes mêlés de fautes et de vertus.

p.169 L'amour des hommes extrêmes est très remarquable. Si vous observez les préférences des citoyens des Etats-Unis pour certains de nos hommes politiques, ils aiment Winston Churchill parce que Winston Churchill est un homme à coups de théâtre ; ils

Le Nouveau Monde et l'Europe

ont aimé les débuts de M. Mendès-France ; ils aiment les coups de théâtre, même défavorables. J'étais en Amérique au moment de la deuxième élection Truman. Elle devait déplaire aux électeurs républicains et elle leur a déplu pendant quelques heures, mais au bout de ce temps, ils se sont rassérénés et ont dit : « It's news... » C'était quelque chose d'inattendu. Les journaux avaient annoncé qu'il serait battu, il était vainqueur, c'était intéressant.

« Cette tendance aux extrêmes, écrit un Anglais, Peter Quennell, se manifeste en premier lieu dans le comportement individuel. L'Américain joue son rôle, quel qu'il soit, avec acharnement. La morale puritaine et son conservatisme politique prennent la forme d'une intransigeance rébarbative ; tandis que les excès de son esprit libéral déroutent et exaspèrent l'Occidental moyen. » Le goût de l'Anglais pour le compromis, goût qui n'est qu'un réalisme sage, paraît souvent lâcheté ou cynisme à l'Américain, cependant que l'intransigeance de l'Américain inquiète et choque l'Anglais. L'Américain demeure convaincu que les innombrables problèmes du monde moderne peuvent être résolus à l'aide des quelques vérités élémentaires débarquées à Plymouth Rock par les premiers pèlerins. C'est cette conviction qui a fait de Woodrow Wilson un prophète malheureux et qui a conduit Franklin Roosevelt, l'un des meilleurs Américains de ce temps, à voir en Staline un démocrate qui s'ignorait. Erreurs, sans doute, mais erreurs non de matérialistes endurcis, mais d'idéalistes impénitents.

Plusieurs observateurs ont remarqué que l'Américain déçu par la vie rappelle certains héros de Dostoïevski. Il y a du vrai là-dedans. « Même sens de la culpabilité, même habitude des monologues, même esprit tourmenté par la ronde diabolique des

Le Nouveau Monde et l'Europe

grandes idées, même tendance à l'excentricité, mêmes messianisme et violence intérieure. » D'où les romans et drames pessimistes des années 1920, qui nous montrent une Amérique livrée à un désespoir secret. Hemingway, Faulkner, Steinbeck, Caldwell, traduisent ^{p.170} alors le décalage qui existe entre les espérances du pays et une réalité toujours imparfaite. L'Américain moyen tolère, et même admire ces dénonciations, parce qu'elles sont un rappel aux principes. « Il savoure les critiques », disait l'autre jour Jungk. Cela est si vrai qu'un livre à l'éloge de l'Amérique n'y réussit presque jamais. « Il y a encore chez nous des gens qui sont très malheureux », tel était le message de Steinbeck dans *Les Raisins de la colère*. Donc il faudrait être meilleurs encore, pense le lecteur américain. L'Européen, lui, accueille avec joie ces dénonciations. Mais il en fausse le sens s'il y voit, chez les écrivains américains, un reniement de leur pays. Loin de là. Parlez, comme je viens de le faire à Paris, avec Steinbeck lui-même, il n'est pas du tout antiaméricain, bien au contraire. Il est le type d'un Américain heureux, et il admire passionnément son pays. « L'Amérique est ce qu'elle croit être plus que ce qu'elle est », écrit Guido Piovene. Or elle croit être idéaliste. Voilà un premier point.

Seconde accusation : l'Amérique, nous a-t-on dit encore, a certes une *technique*, mais elle n'a pas de *culture*, parce qu'elle n'a pas de passé. Le grief semble surprenant. Comment l'Amérique n'aurait-elle pas de passé quand tous ceux qui l'ont bâtie sont venus d'Europe ? Comment n'auraient-ils pas apporté avec eux une part au moins des traditions de la civilisation européenne ? Le seul fait qu'ils existent prouve qu'ils ont eu des ancêtres depuis aussi longtemps qu'il y a des hommes et qui se multiplient. « Oui,

Le Nouveau Monde et l'Europe

a-t-on répondu, mais la réunion sur un même territoire de tant de passés divers ne fait pas *un* passé. La tradition européenne est liée au sol, aux monuments, aux arts. Un Français transplanté dans une ville américaine, isolé des autres Français, devient un être hybride qui conserve quelques habitudes de vie française, mais qui s'américanise rapidement. J'entends bien qu'il y a de nombreux Américains qui descendent des Pères et Fondateurs et qui ont une tradition locale remontant au XVII^e siècle. Si l'on en croyait les Américains, ils auraient eu presque tous un ancêtre dans le Mayflower. En fait, les régions où la tradition des Fondateurs demeure vivace sont limitées à quelques villes et villages de l'Est et du Sud. Hors de Boston, Philadelphie, ^{p.171} New York, Baltimore, hors de la Virginie et de quelques autres Etats, il y a aux Etats-Unis peu de monuments du passé. Si vous pensez à la prodigieuse richesse historique du sol français où chaque petite ville a ses hôtels du XVII^e siècle ou sa cathédrale gothique, à la richesse de votre pays, où j'admiraient hier en passant des villes comme Morat, Payerne, Avenches, à la richesse de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Espagne, l'Amérique apparaîtra comme un pays neuf, fait de villes et de villages sans caractère.

Il faut, pour être exact, nuancer ces affirmations. *Primo* : les survivances historiques demeurent, aux Etats-Unis, vigoureuses. Que de communautés hollandaises, suédoises, allemandes, restent fidèles à leurs cultes ou à leurs usages. Que de petites villes se souviennent d'un événement qui fit date dans leur histoire : épisode de la lutte contre les Indiens, passage d'un grand homme ! Avec quel soin l'Amérique entretient-elle la maison de Washington, celle de Jefferson, telle vieille rue de Boston ou Richmond, ou même reconstruit une ville ancienne comme

Le Nouveau Monde et l'Europe

Williamsburg. Sans doute elle n'a ni Chartres, ni Versailles, mais en revanche, les banlieues nouvelles qu'elle construit ont plus de grâce que les nôtres.

Secundo : l'histoire du pays, pour être moins longue que celle de notre pays, n'en fut pas moins, depuis le XVII^e siècle, pittoresque et abondante. Or, elle est bien connue des Américains et je dirai même qu'elle est entourée d'une vénération plus unanime que celle des Européens, pour leur propre passé. Il y a encore en France des Français qui n'ont pas accepté la Révolution ; en Angleterre, des tories impénitents ; il n'y a guère d'Américain qui ne tienne sa constitution pour le dernier mot de la sagesse politique. Et pourtant, elle ne l'est pas. Je ne suis pas tout à fait d'accord là-dessus avec le professeur Rappard. Je trouve que cette constitution est pleine de défauts : c'est un défaut que d'avoir un vice-président qui devient automatiquement président quand il n'a pas été élu pour cela ; c'est un défaut que d'avoir une élection de la Chambre des Représentants tous les deux ans et une élection du président tous les quatre ans, si bien que pendant deux ans on risque de voir un président qui n'est pas d'accord^{p.172} avec sa chambre ; c'est un défaut que d'avoir besoin des deux tiers du Sénat pour ratifier un traité. Cette constitution, si on l'appliquait en France serait un désastre, parce qu'elle régirait un pays divisé historiquement. Pour les Américains, la constitution fonctionne. Les uns l'admettent parce qu'ils l'ont faite ; les autres, parce qu'ils sont venus d'Europe pour la chercher. C'est une sorte d'historicisme sentimental qui relie les Américains à leur passé. Il suffit d'écouter quelques minutes les foules qui viennent à Washington visiter la Maison Blanche ou le monument de Lincoln pour reconnaître que leur culture historique, si elle est limitée en

Le Nouveau Monde et l'Europe

étendue, ne l'est pas en intensité. Encore une remarque sur ce point : de tous les exposés que nous avons entendus au cours de cette décade, le plus chargé d'histoire, ou, pour employer cet affreux mot « d'historicité » fut celui d'un Américain, George Boas.

Tertio : on ne peut être que frappé par le profond et sincère désir qu'éprouve tout Américain de se replonger dans la culture européenne. Le voyage en Europe est pour lui ce qu'était le « grand tour » pour un Anglais du XVII^e siècle, avec cette différence que seule une aristocratie pouvait alors s'offrir un tour d'Europe, tandis que c'est aujourd'hui l'Américain moyen, de toutes classes, qui visite nos pays. Les visite-t-il avec le désir de se cultiver ? Pas toujours, naturellement. Les humoristes américains eux-mêmes ont souvent plaisanté la dame qui demande : « Dans quelle ville sommes-nous donc ? » Et le mari qui consulte l'itinéraire de l'agence de voyage de répondre : « 26 juillet. Nous sommes à Florence... » Ou le couple qui se souvient de Tolède comme de la ville « où nous n'avons pas trouvé de grappe fruit ». Mais en fait beaucoup viennent avec un sincère besoin de voir de belles choses et d'en jouir ; beaucoup ont préparé leur voyage. Je connais des étudiants américains qui, avant d'être venus en France, connaissaient nos églises romanes mieux que nous-mêmes, et j'ai cité jadis le professeur américain qui, partant pour la guerre, me disait : « Peut-être vais-je pouvoir réaliser mon rêve : relire *Madame Bovary* assis à l'ombre de Notre-Dame, en mangeant un croissant français... »

Tout cela dit, il reste vrai que de nombreuses villes américaines manquent d'originalité et semblent interchangeables. L'unification p.173 progressive du pays, la lente disparition des caractères régionaux que signalait M. Boas, sont des faits. C'est qu'il en est

Le Nouveau Monde et l'Europe

des villes comme des habitants, elles souhaitent se ressembler. Cette identité leur donne confiance. La ville, comme la maison, est un instrument de travail. Dès que la journée active est terminée, on s'évade. Aucun peuple n'éprouve plus que celui-ci le besoin de voyager, de prendre des vacances, de se replonger dans la nature. L'état normal de l'Américain c'est le mouvement. C'est lorsqu'il part dans sa voiture avec sa femme et ses enfants, comme jadis ses ancêtres dans leur wagon de pionnier, pour quelque ranch dans le désert ou pour un campement de montagne, pour une cabane au bord d'un lac où il pourra pêcher et chasser, que l'Américain se sent vivre.

Plus la nature qu'il rencontrera au cours de son voyage sera géante et sauvage, plus il se sentira chez lui. On a dit, et c'est très juste, que son passé n'est pas seulement historique, mais préhistorique. En beaucoup de familles, le grand-père ou quelque aïeul, était un homme des bois, aux prises avec la forêt et les bêtes. Aujourd'hui encore, le continent semble presque vide ; ses grands espaces nus sont la véritable patrie de l'Américain. Il pourrait, s'il y tenait, dit Mary McCarthy, montrer au visiteur européen de charmantes choses anciennes : l'université de Virginie, les vieilles maisons de planteurs dans le Sud, le village de Concord. Il le fait rarement, parce que ce charme, qu'il sent pourtant avec force, lui apparaît comme importé. Il aurait l'impression de montrer aux Européens un morceau d'Europe. De quoi est-il vraiment fier ? De la vallée du fleuve Hudson, géante et belle ; du Rockefeller Center, à New York, qui est à l'échelle d'un canyon, du désert de l'Arizona et des arbres géants de la Californie.

Je me souviens d'avoir été invité aux environs de San Francisco

Le Nouveau Monde et l'Europe

à passer quelques jours parmi les séquoias géants avec une organisation qui s'appelait le *Bohemian Club*. Ce fut une vie étonnante. Il y avait là deux ou trois cents hommes, tous importants, un ancien président des Etats-Unis, des professeurs illustres, des avocats éminents des présidents de grande industrie, ils vivaient dans les bois à peu près nus ; beaucoup d'entre eux couchaient ^{p.174} dans des cabanes de branchages construites à vingt mètres du sol dans les arbres mêmes et, auxquelles on accédait par des échelles de liane. Ils prenaient un bain de nature et ils en jouissaient. L'Américain a le sens et le besoin de l'espace beaucoup plus que le sens et le besoin du temps. Bien plus qu'à sa ville, il tient à son *Country Club*. Il a peu de monuments à conserver, mais il fonde d'innombrables sociétés pour préserver des paysages, une faune et une flore antiques.

Je cite pour mémoire, parce que l'on en a déjà parlé, un autre reproche : celui qui consiste à accuser l'Amérique *de n'avoir pas le goût des lettres et des arts*. Ce qui est vrai, c'est qu'elle n'a pas, en peinture, une grande tradition artistique. On a dit cela l'autre jour à Coppet, bien mieux que je ne puis le faire. Il y a eu dans l'Est, au XVIII^e siècle, des portraitistes dans la manière anglaise ; il y a eu — et il y a — une amusante école de « naïfs » américains, proches de notre Rousseau et de Bombois ; il y a eu des talents isolés comme Whistler ; il y a quelques expressionnistes modernes, mais il n'y a pas cette continuité de création qui étonne et qui plaît dans l'Ecole de Paris. Les paysages américains n'ont pas trouvé les peintres dont ils étaient dignes et qui leur auraient donné leur place légitime dans le Musée Imaginaire. La beauté n'existe et ne dure que fixée par un grand artiste. Les impressionnistes français ont créé — ou recréé — les vallées de la

Le Nouveau Monde et l'Europe

Seine, de la Marne et de l'Oise. Cézanne a construit la Montagne Sainte-Victoire. Qui donnera à la vallée de l'Hudson sa place au paradis de la peinture ? Peut-être est-ce l'absence de matérialisme qui, coïncidant avec l'absence de fine sensualité, retarde en Amérique la naissance de grands peintres.

En revanche, l'Amérique a eu sa littérature originale, vous le savez, sa musique, et surtout, son architecture. Il y a eu un temps où elle s'était trompée sur sa vocation. Les premiers gratte-ciel avaient pris forme de temples grecs au sommet desquels on hissait un château Renaissance. C'était hideux. Aujourd'hui, les monuments du *Rockefeller Center* sont beaux comme des édifices archaïques égyptiens ou incas. Au clair de lune, les angles abrupts projettent des ombres admirables. Ailleurs les ponts, les barrages sont d'une ^{p.175} sobre et parfaite beauté. Le *Bear Mountain Bridge*, près de New York, le *Golden Gate Bridge* à San Francisco, cent autres enchantent par leur hardiesse. Comparez une ville moderne récemment reconstruite en Europe, Rouen ou Francfort, et une ville américaine comme Tulsa ou la partie résidentielle de Kansas City, l'avantage esthétique est, hélas, à l'Amérique. On peut le regretter. Il faut avoir le courage de le dire — et de s'instruire. Il ne doit pas nous suffire d'avoir fait de belles choses, nous devons avoir le désir d'en faire encore. Nous avons eu l'avantage du XI^e au XVIII^e siècle ; il faut le retrouver au XX^e.

Nous gardons la primauté en peinture, peut-être en littérature, certainement dans les arts décoratifs et aussi dans la couture, l'orfèvrerie. Il y a chez nous plus d'esprits créateurs de formes, plus d'inventeurs, plus de fantaisie ; mais je constate aujourd'hui, aux Etats-Unis, un ardent désir de culture. J'ai enseigné dans des

Le Nouveau Monde et l'Europe

universités américaines, j'y parlais de Balzac et de Proust, non seulement à Princeton, mais en plein Middle West, à des fils de fermiers. Je les trouvais intéressés, ardents à lire les livres que je leur recommandais et beaucoup des devoirs qu'ils me remettaient étaient remarquables par la fraîcheur d'esprit, par l'originalité des images, par la poésie.

Je me souviens qu'à la fin du cours sur Balzac, comme on me demandait de donner aux étudiants un exercice qui permît de les juger, je leur dis : « Vous venez de voir ce qu'est la *Comédie humaine* de Balzac, si vous vouliez écrire une Comédie humaine qui représenterait votre pays, si vous vouliez être le romancier de votre pays et écrire cent romans qui peindraient toute l'Amérique, quels seraient les cent romans que vous écririez ? Donnez-m'en la liste, et le plan... » Ce qu'ils m'ont remis était surprenant et remarquable. Certains plans auraient permis de faire de grands romans. Le malheur, c'est que ceux qui me les avaient remis ne sont pas encore devenus de grands romanciers.

Nous voyons venir en France des *Fullbright students* qui préparent des thèses. Sur bien des sujets, ils ont été les premiers à explorer nos archives. Le meilleur connaisseur de la correspondance de Proust est un Américain : Philip Kolb.

p.176 « Oui, dira-t-on, mais les meilleurs de ces étudiants viennent travailler en Europe... Et puis ce sont des spécialistes ; la culture générale est moins répandue que chez nous. Il leur manque ce fond de culture gréco-latine qui enrichit les esprits de nos jeunes gens. » Je voudrais le croire. Nos jeunes gens ont-ils vraiment un tel fond de culture gréco-latine ? Cela était vrai encore d'une partie de ma génération. C'est faux de la plupart des jeunes Européens aujourd'hui. En Europe, comme en Amérique,

Le Nouveau Monde et l'Europe

émergent encore quelques îlots de culture classique. L'École normale et la Sorbonne, Oxford et Cambridge, certaines de vos universités suisses gardent leurs traditions, oui, mais aussi Harvard, Yale et Princeton. J'ai entendu à Boston, pour l'anniversaire d'un professeur, ses collègues lui faire des discours en latin et en grec. C'était une exception ? Sans doute, l'enseignement des langues anciennes tient aux Etats-Unis peu de place, mais ne serait-ce pas une exception en Europe ? Serait-ce même concevable, sauf peut-être à Oxford ?

Que tout, dans le monde des arts, ne soit pas en Amérique louable, bien sûr ! Il subsiste beaucoup de mauvais goût et un sentimentalisme naïf ; mais la zone de ridicule va se rétrécissant, et d'ailleurs n'existe-t-elle pas chez nous ? Écoutons les programmes de radio, assistons aux spectacles des music-hall populaires, je ne crois pas que la proportion des spectacles de qualité soit différente en Europe et en Amérique. Le plus grand danger, en art, pour le public américain, c'est le snobisme de la nouveauté. On y est un peu trop prêt à admirer ce que l'on ne comprend pas, par crainte que d'autres comprennent et que l'on ne soit laissé en arrière, ce qui serait affreux, car il faut penser et agir comme tout le monde. « Beaucoup de gens, écrit un Américain, Louis Kronenberger, montrent une affreuse hypocrisie dans leurs plaisirs ; ils frémissent en parlant de musique de chambre et palpitent à propos d'expositions de peinture ; mais à voir leur courageux sourire, on a l'impression qu'ils subissent la réduction d'une fracture plutôt qu'ils ne goûtent les délices des sens. »

Ici, nous touchons à un défaut réel de l'esprit américain, qui est *son besoin lancinant de conformisme*. Louis Kronenberger en a

Le Nouveau Monde et l'Europe

très bien décelé la cause profonde. Parce que les immigrants ^{p.177} provenaient de souches très diverses, parce qu'ils avaient des types de culture et de vie très variés, ils étaient tentés d'adopter la tradition dominante. « C'est la fonction du *melting pot*, du creuset, que de fondre les particularités en une masse homogène... C'est le but d'un pays « nouveau » que d'établir des traditions... Etre « différent » dans un tel pays devient un signe honteux. » Seulement, l'essence du conformisme américain n'est pas l'immobilisme. Au contraire. Ce à quoi il faut être conforme, c'est à la croyance au progrès matériel, au besoin de dépassement, au mouvement. Un Anglais conformiste sera fidèle à des traditions ; un Américain conformiste s'efforcera de « dépasser » le groupe auquel il appartient.

D'où un instinctif besoin d'adaptation de l'esprit américain. Il faut aller au groupe d'au-dessus et s'y assimiler. Et le groupe d'au-dessus varie suivant les lieux et les sociétés. Henry James, vivant en Angleterre, était plus Anglais que les Anglais. Un Américain vivant en France ira beaucoup plus à Saint-Germain-des-Prés qu'un Français. John Steinbeck, arrivé à Paris, a tout de suite eu le désir de pêcher à la ligne dans la Seine ; ce que ni moi, ni François Mauriac, n'avons jamais fait, ni rêvé de faire. « Au fond, dit Kronenberger, le conformisme américain réside dans un don d'adaptation, une espèce de facilité à manger la bouillabaisse avec le Marseillais, qui n'a pas de limites. »

Ce conformisme prend souvent la forme d'un conformisme au non-conformisme. Sinclair Lewis, en peignant Babbitt, a tué un grand nombre de Babbitts, mais il a créé un anti-Babbitt que lui-même, d'ailleurs, a peint dans ses derniers livres. L'anti-Babbitt désire posséder un certain type de tableaux modernes ; il aime le

Le Nouveau Monde et l'Europe

ballet surréaliste et au besoin le subventionne ; il a sa piscine, sa maison de campagne construite par un architecte abstrait. Il n'est plus soumis aux tabous sexuels, ni aux tabous vestimentaires de l'ancien homme d'affaires. Le magnat de jadis portait un *business suit* bleu ou gris ; le magnat évolué porte un costume de sport, une chemise ouverte à la Shelley et, en guise de cravate, une écharpe bariolée. Les anciens conformistes suivaient la tradition ; les nouveaux conformistes suivent la mode, mais avec la même inquiétude, tandis que le meilleur individu ^{p.178} européen ne s'occupe pas de ce qui se passe autour de lui, accepte la coutume dans la mesure où elle ne le gêne pas, ne fait que ce qu'il a envie de faire et n'admire que ce qu'il aime authentiquement. Et encore, combien d'Européens se sont dits existentialistes, qui eussent été fort embarrassés de dire ce que sont exactement l'essence et l'existence. En ce sens, les Anglais préservent mieux leur originalité ; à l'abri d'un écran de respect pour un petit nombre de tabous arbitraires, ils font ce qu'ils veulent. Je le répète : le meilleur Européen, fidèle à son goût, affranchi de snobisme, est la fleur de l'espèce humaine, mais étant le meilleur, il est rare.

Enfin, ceux qui n'aiment pas l'Amérique disent volontiers qu'elle est *infantile*. Le mot est bien mal choisi. Elle est *adolescente*. En Amérique, la jeunesse, avec l'incertitude, la timidité et le désir de renouveau qu'elle comporte, dure toute la vie. En France, un professeur joue sa carrière entre dix-huit et vingt-cinq ans. C'est le temps des examens, où il court le marathon scolaire le plus dur du monde. Une fois agrégé, il est en sécurité pour toute sa vie, qu'il travaille ou qu'il paresse, nul ne le délogera. En Amérique, le professeur a un contrat de deux ou trois ans. Il doit regagner ses galons chaque année. A la fin de ce contrat, ou il sera maintenu, ou il

Le Nouveau Monde et l'Europe

ira plus haut dans une autre université, ou il tombera dans un collège inférieur. « Pour un Européen, la vie est une carrière ; pour un Américain, elle est une suite de hasards. Le président d'université libérale qui a attaqué pendant dix ans les magnats de l'industrie, peut diriger demain la Fondation Ford cependant que l'industriel deviendra ambassadeur. James Conant, président de Harvard, a fait un haut commissaire en Allemagne. Jesse Strauss, Douglas Dillon, hommes d'affaires, sont devenus ambassadeurs à Paris.

Presque tous les Américains ont changé de ville plusieurs fois au cours de leur vie. Beaucoup ont changé de métier deux ou trois fois. Ils essaient un *job* pendant quelques années, puis passent à un autre. Les vies des écrivains américains ont été extraordinairement variées, plus encore que celle de Balzac ou de Dickens. Le professeur Boas a eu raison de le souligner : ce ^{p.179} peuple est nomade. La voiture de déménageur a remplacé le chariot, mais l'instinct reste le même : aller plus loin si ça ne va pas comme vous voulez, là où le hasard vous a mis. Un autre hasard peut vous faire réussir ailleurs. « Et cependant, écrit Kronenberger, bien que le plan de cette existence ne soit ni rigide, ni mesquin, la variété de la réussite au banquet de l'Amérique, ressemble à la variété d'un repas de table d'hôte américain. Ce qui vous frappe d'abord, c'est combien tout cela est varié ; ce qui vous frappe ensuite, c'est combien tout cela se ressemble. »

Mais bien que « tout cela se ressemble » et que l'évasion aux Etats-Unis finisse toujours par vous ramener dans une société du même type, cette perpétuelle remise en question des résultats acquis, ces recommencements tout au long de la vie, maintiennent le goût du risque et entretiennent l'espoir d'une réussite fulgurante. Longtemps on a dit que seule la frontière, c'est-à-dire

Le Nouveau Monde et l'Europe

la possibilité d'aller plus à l'ouest, et d'y retrouver, avec la vie du pionnier, l'aventure, faisait supporter le système. En notre temps on a annoncé que, toute frontière étant désormais dépassée, le système perdrait son attrait. En fait, cela n'est pas arrivé. On a reconnu que la frontière n'était pas une ligne, mais un état d'esprit. En certains pays, comme le Texas, des succès spectaculaires ont ranimé tous les espoirs. Des industries nouvelles, nées des inventions, industries électronique, chimique, biologique ont engendré des réussites nouvelles. Bref, l'aventure a repris, assez pour maintenir le mythe.

Toutes les prévisions au sujet de l'Amérique se sont trouvées fausses. Vers 1929, à en juger par les romans américains et par les doléances des hommes d'affaires, on croyait assister à la fin d'un monde. Vingt ans plus tard, en 1949, ce monde était en pleine euphorie. Aujourd'hui, nouvelle angoisse : on craint l'avenir, la guerre possible, les folies atomiques, l'expansion communiste, mais ces dangers apparaissent encore à l'Américain dans une brume dorée. On admet que la civilisation puisse périr dans une guerre universelle, mais si elle ne succombe pas, oh ! alors, l'homme connaîtra le paradis sur terre. Le besoin de croire au bonheur, dont nous avons tant parlé, trouve son aliment dans les nouvelles ^{p.180} techniques. Nous allons, pensent les Américains, vers un monde affranchi de la servitude et de la souffrance ; nous allons engendrer le surhomme. Ce que seront sa richesse et ses loisirs passera l'imagination. Notez que, dans cette euphorie, subsistent de nombreux groupes mécontents et malheureux. Il y a du déchet, comme le prouve le développement terrifiant de l'alcoolisme et, comme le révèlent trop clairement, ainsi que le dit Jungk, les asiles d'aliénés devenus trop petits. Toutefois, ici

Le Nouveau Monde et l'Europe

encore, il faut se méfier des statistiques. Le nombre des asiles psychiatriques peut avoir augmenté parce que les malades sont plus et mieux soignés qu'autrefois, et il est possible aussi que ce nombre soit fonction moins de l'état psychique des Américains que de la multiplication des psychiatres. Qu'il y ait des vaincus du système est certain, mais ils sont une minorité.

Qu'advient-il de l'autre face du mythe américain ? Car aux yeux de l'immigrant qui venait chercher là quelque chose de grand, ce mythe était double : prospérité et liberté. La prospérité semble demeurer dans l'ordre des possibles ; la liberté ne succombera-t-elle pas dans l'atmosphère de guerre froide qui enveloppe le pays ? Les ennemis de l'Amérique l'annoncent ; ses amis le redoutent. La « chasse aux sorcières » a inquiété de bons esprits. Ils jugeaient légitime que les Américains se défendissent contre des espions ; ils jugeaient dangereux de voir des espions partout et condamner un homme non sur ses actes, mais sur ses opinions. Un journal parisien a demandé à Steinbeck, libéral connu pour tel, s'il partageait notre inquiétude au sujet du mccarthysme. Il a répondu : « Non, cela passera. L'Etat américain n'a pris conscience que lentement de ses devoirs envers le citoyen, mais jamais nous n'avons fait marche arrière. Bien sûr des dissensions, d'amers conflits et même une guerre civile ont pu, dans le passé, nous diviser. Ces dissensions, ces rancœurs existeront toujours, mais nous pouvons prouver que jamais nous n'avons fait un pas rétrograde. Des hommes, çà et là, en Amérique comme ailleurs, ont voulu se mettre au-dessus des lois. Cela a duré quelques années. La loi a fini par gagner. Je ne crois pas un instant que le mccarthysme soit sur le point de détruire notre système. Bien au contraire, je suis ^{p.181} convaincu que cette nouvelle éruption d'une

Le Nouveau Monde et l'Europe

lave ancienne est en train de s'éteindre. Nous ne sommes pas sur le point d'abdiquer notre liberté si durement conquise, aux mains d'hommes qui vocifèrent leur opportunisme politique. »

J'accepte, dans l'ensemble, ce jugement. Qu'il y ait eu, qu'il y ait encore des tentatives pour revenir sur les garanties données aux citoyens par le *Bill of rights* n'est pas niable. Cela était dû en partie à la nervosité, voire à l'hystérie, engendrées par un danger trop réel ; en partie par l'arrivée au pouvoir de groupes ethniques moins traditionnellement libéraux que les Anglo-Saxons ; en partie aux défaillances d'autres groupes qui renchérisaient sur le nationalisme pour se couvrir de toute accusation de tiédeur. Le conformisme jouait ; il avait exigé, en 1942-44 que l'on fût russophile. Il poussait, en 1953, à la xénophobie. Le déplacement du centre de gravité du pays vers le sud-ouest, l'ouest et le nord-ouest, où les traditions sont moins enracinées, facilitait l'attaque contre la liberté. Tout cela était et reste regrettable.

Mais la constitution demeure la conscience du pays tout entier. La Cour Suprême a une haute idée de ses droits, de ses devoirs, et une puissance souveraine. « En tout Américain, le sur-moi est libéral. » Si jamais l'Américain était tenté de céder à quelques attaques contre la liberté, quelque chose en lui le défendrait contre lui-même. L'Amérique puritaine, qui forma si longtemps une opposition permanente aux empiètements du pouvoir, s'est affaiblie, mais elle conserve un immense prestige. Un gouvernement, qui amènerait les Américains à perdre cette bonne conscience qui les rend sûrs de leur droit, deviendrait vite impopulaire et disparaîtrait. « Une civilisation est l'image qu'un peuple se fait de lui-même. » Le peuple américain ne se fait pas de lui-même une image impérialiste, agressive ni cruelle. Il nous faut,

Le Nouveau Monde et l'Europe

en terminant, définir de manière positive l'image qu'il se fait de soi, c'est-à-dire l'américanisme.

*

Qu'est-ce que l'américanisme ? C'est une démocratie fondée sur un refus du cynisme, sur la croyance à la perfectibilité de ^{p.182} l'homme et de la société. C'est un optimisme voulu, fondé sur la foi dans le progrès. C'est une confiance innée dans les vertus du travail et dans la possibilité, par le progrès matériel, d'ouvrir la voie au progrès spirituel, à l'égalité et à la liberté. C'est une philosophie qui met le tragique entre parenthèses, non qu'elle le nie, mais elle s'efforce de l'abolir et de lui substituer des solutions heureuses. Elle admet que cela est possible.

Voilà pour les idées-force. On en peut déduire ce que sera l'américanisme en action ? Ce sera d'abord la religion du travail. L'Américain travaille pour gagner sa vie, comme tout le monde, mais aussi pour aider à réaliser un monde meilleur. D'où une très particulière ardeur au travail. Si la durée en est de huit heures, les huit heures seront employées, intégralement. A tous les échelons de la hiérarchie, on peut demander un effort, si c'est pour une bonne cause.

Ce sera ensuite un effort vers la fraternité. Je suis arrivé en 1940 comme professeur pauvre dans une petite ville américaine ; j'ai aussitôt rencontré des bonnes volontés actives qui m'ont aidé à refaire ma vie. La générosité américaine n'implique pas un attachement sentimental. Elle est, comme la bienveillance au temps de Noël, un sentiment diffus, un devoir religieux. L'Amérique vit un conte de Noël intermittent. Elle se plaît à elle-même dans le rôle d'Oncle Gâteau, puis s'en dégoûte rapidement si les neveux

Le Nouveau Monde et l'Europe

semblent ingrats. Mais son premier mouvement est bon.

La dernière fois que je suis allé en Amérique, j'ai traversé Los Angeles où je devais faire une conférence. Ouvrant le journal, j'y ai vu une très curieuse annonce. C'était un jeune couple qui annonçait qu'il allait se marier le matin même, dans telle église. « Mais, disait-il, nous ne connaissons personne ici, nous ne sommes pas de la ville et cela va être bien triste, ce mariage solitaire. Alors, nous vous invitons tous. Venez à notre mariage. » Par curiosité, je suis allé à l'église. Elle était pleine.

L'américanisme, c'est encore, non une totale égalité, mais ce qui au monde ressemble le plus à une société sans classe. La haine de classe est affaiblie ou diffuse parce qu'il n'y a pas une classe ouvrière très définie. Le travail manuel est estimé. Un homme ^{p.183} passera sans répugnance ni rancune d'un travail intellectuel à un travail d'ouvrier. J'ai connu un fils de journaliste richissime qui s'était fait mécanicien de chemin de fer, par vocation. De nombreux étudiants travaillent, pour payer leurs études, dans un hôtel ou un restaurant. Un secrétaire de grand syndicat vit en grand bourgeois. Nos classements politiques perdent alors une part de leur sens. Il y a des intérêts régionaux, professionnels, syndicaux, non des intérêts de classe. Le mot « paternalisme » n'a plus beaucoup de sens parce que les syndicats sont si puissants qu'ils peuvent, eux, imposer leur paternalisme.

L'américanisme, est-ce la liberté ? Il faut s'entendre sur les libertés qu'exige l'Américain. Il demande d'abord celle de traiter familièrement les superbes, les orgueilleux et de les appeler par leurs prénoms. A tout homme qui se prévaut d'une supériorité pour passer le premier à la douane, au wagon-restaurant, l'Américain dira « Qui croyez-vous être ? » (Who do you think you

Le Nouveau Monde et l'Europe

are ?) et le remettra à sa place, qui est celle de tout le monde. C'est ce que Piovene nomme « la liberté d'irrévérence ». C'est le sentiment qui fait que, dans les films, le grand patron à large cou a toujours tort. C'est ensuite la liberté de changer de métier et de se déplacer. L'Américain ne peut supporter aucune contrainte physique. Il veut pouvoir se délivrer, par le dépaysement, de toute contrainte. S'il se sent opprimé, il est tenté de rompre. D'où, par exemple, des divorces multiples. Enfin, les libertés fondamentales, telles que les garantit le *Bill of Rights*, en y ajoutant comme faisait Roosevelt : *freedom from fear* et *freedom from want*. L'affranchissement de la crainte et l'affranchissement du besoin. Et *freedom from fear* implique la lutte contre la chasse aux sorcières.

Cette familiarité, cette mobilité, cette égalité créent un climat très particulier, dont l'Américain ne peut plus se passer. Bien rares sont ceux pour qui le voyage en Europe, bien qu'ils l'aient aimé, n'engendre pas un désir très vif de revenir au pays. Ils sont persuadés que leur type de vie est le meilleur. Même une femme de culture cosmopolite écrit : « Les lecteurs européens ne voient dans nos écrivains que violence et brutalité. Ils ne saisissent ni le pathétique, ni les vertus d'adaptation qui accompagnent cette violence : ^{p.184} générosité, hospitalité, égalité, franchise, simplicité de relations qui, unies à une certaine timidité gentille, propre aux nomades inexpérimentés, constituent le caractère américain. » Et le philosophe Irwin Edman, s'adressant à des amis étrangers leur écrit : « Vous qui voyez nos films et lisez nos romans, n'oubliez pas le nombre étonnant de gens simples qui, chez nous, chaque jour, vont à leurs affaires et à leur plaisir, avec bon sens et bonne humeur. Ils ne fournissent pas de manchettes aux journaux, mais quand on vous parlera des brutalités verbales d'un éminent

Le Nouveau Monde et l'Europe

sénateur ou de quelque monstre juvénile dans nos faubourgs, pensez que ces anomalies ne sont pas plus nombreuses chez nous qu'ailleurs. Ce qui arrive, c'est qu'en ce moment tout ce qui se passe dans notre pays éveille, dans le monde entier, un intérêt alarmant. » Et il continuait ainsi : « Il y a une histoire qu'on raconte en ce moment en Amérique sur un diplomate russe qui avait accepté une invitation dans une maison privée de Washington. Après le dîner, on l'amena voir l'enfant de la famille. Celui-ci s'était endormi, et quand son père et l'étranger entrèrent dans la chambre, l'enfant ouvrit les yeux et sourit d'un sourire très endormi mais très humain.

— Mais, dit le Russe tout surpris, il ressemble à tous les autres enfants ?...

« Ne voudriez-vous pas essayer de vous souvenir, conclut Irwin Edman, que nous Américains sommes comme tous les autres enfants de Dieu, en mal comme en bien. »

J'ai dit que l'Américain éloigné de son pays a le mal de l'Amérique. Ce « mal de l'Amérique », cette nostalgie d'une liberté qui ne ressemble à aucune autre, je l'ai trouvée même chez de jeunes Français. Ils avaient goûté à la vie américaine ; ils avaient connu ce sentiment étrange que donne New York, sentiment de vivre plus fort, d'être entraîné par un courant puissant. Ils étaient ivres d'égalité et d'indépendance. Pourtant, ils souhaitaient rentrer en France et finissaient par le faire ; mais toute leur vie ils garderont un souvenir assez tendre de ce continent neuf et adolescent où tout peut encore arriver.

Quelle est l'influence, chez nous, de l'américanisme ? Il ne faut surtout pas le juger en termes de vedettes, de machines, p.185 de

Le Nouveau Monde et l'Europe

publicité, de parades et de *digests*. Ce sont là des éléments adventices, qui sont plus liés à une époque qu'à un pays, et qui se fussent développés chez nous avec la démocratie et la machine, même si les Etats-Unis n'avaient pas existé. Mais quelle est l'influence de l'américanisme tel que nous l'avons défini, celui de l'idéalisme, du travail, de la fraternité et de l'égalité ? Cette influence est beaucoup moins grande qu'on ne pourrait le souhaiter parce que la plupart des Américains ne croient pas à l'idéalisme américain.

D'autre part, les conditions de vie étant différentes, la composition des peuples étant déterminée, en Europe, beaucoup plus par le passé historique que par l'immigration, l'esprit de la frontière, ou si vous voulez, l'esprit pionnier, étant moins fort, parce que les chances offertes sont moins nombreuses, l'américanisme à l'état pur n'est pas assimilable par la masse des Européens. Mais il contient certaines vitamines dont l'Europe a besoin. Si le traitement est contrôlé par un sage docteur, nous en pouvons tirer de grands profits moraux. Il est faux que nous soyons des pays trop vieux pour évoluer encore. Un pays n'a que l'âge de sa jeunesse.

Si l'américanisme peut donner à la nôtre plus de confiance en la vie ; s'il peut la convaincre que le progrès est possible, que la science, dirigée et dominée par l'esprit, pourrait préparer à l'humanité un bel avenir ; que nous sommes, non à la fin, mais au début d'une civilisation ; qu'une société sans classe peut être formée, non par anéantissement d'une classe, mais par adoption d'un type de vie commun ; que le travail est noble et qu'une production accrue accroîtra le bien-être de tous ; alors l'américanisme aura aidé l'Europe à sortir du mauvais rêve des quarante dernières années.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mais si l'Amérique peut aider l'Ancien Monde, ce sera ni par les reproches, ni par les exhortations ; ni par les leçons de morale. La susceptibilité des hommes, qui est grande, n'est rien à côté de celle des nations. Le nationalisme, que les moyens perfectionnés de transport et de destruction rendent pourtant périmé, demeure une force explosive, prête à enflammer les esprits et il ne manque pas, en chacun de nos pays, d'hommes ambitieux qui, à la moindre provocation, approchent une allumette de ce baril de poudre. Ce ^{p.186} n'est pas en prêchant les vertus civiques que l'Amérique aura une influence, c'est en donnant l'exemple. Qu'elle ne se croie pas chargée de la mission de répandre dans le monde entier *the american way of life*. Qu'elle redevienne l'Amérique du grand américanisme qui lui a donné ses libertés ; qu'elle soit l'Amérique de Lincoln et de Franklin Roosevelt ; qu'elle prouve sa capacité de résoudre, dans une économie libre, les problèmes humains ; qu'elle ressemble à l'Amérique de nos rêves et qu'en même temps elle soit forte ; alors elle sera respectée.

Quant à nous, Européens, ce n'est pas non plus en catéchisant l'Amérique et en entreprenant de la convertir que nous lui ferons le plus de bien. Elle aussi a sa légitime susceptibilité. On nous recommandait, l'autre jour, de lui prêcher la vie intérieure. Mais notre propre vie intérieure est-elle tout ce qu'elle devrait être et avons-nous tant de saints à exporter ? Et puis, le jour où nous aurions convaincu chaque Américain de se transformer en un stylite et de se livrer, à l'extrême pointe d'un gratte-ciel, à l'ascèse et à la méditation, le résultat immédiat serait la rapide destruction de l'Amérique — et la nôtre. La coexistence pacifique, que nous souhaitons tous, n'est rendue possible que par un équilibre de forces qui exige la productivité américaine.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Non, ne prétendons pas transformer l'Amérique, mais offrons-lui, nous aussi, un exemple, celui d'une civilisation qui sache unir culture, vie spirituelle et lutte contre la misère. Si cette civilisation est belle, l'Amérique l'imitera d'elle-même. Elle l'a déjà fait sur plus d'un point. Notre sens de la mesure, notre besoin de nuances, notre goût, les meilleurs des Américains y sont sensibles. C'est à nous de sauver en nous-mêmes ces qualités originales. Elles aussi seront respectées, si elles sont respectables. « Travaillons donc à bien penser, voilà le principe de la morale. » Ne battons pas notre coulpe sur la poitrine des autres.

Il n'y a pas de plus grande folie que de demander à un pommier de produire des prunes. Les peuples sont ce qu'ils sont. Il faut les accepter et les comprendre. Ces Rencontres nous ont mis en présence d'Américains du Nord et du Sud. En tous, nous avons reconnu des hommes, non point semblables à nous, mais avec ^{p.187} lesquels nous avons une zone commune et un commun héritage. Cet héritage, c'est la civilisation occidentale. Elle n'est ni un mot, ni un mythe, mais une très précieuse réalité. Elle nous a permis, pendant ces dix jours, de parler avec sincérité et en toute liberté dans le plus libre des pays. Les Américains sont différents de nous ? Oui, très différents. Et tant mieux ! Ne sommes-nous pas faits comme des notes de musique, les uns pour les autres, parce que différents ? Ce sont les modulations, et même les dissonances, qui rendent possible une harmonie. Au lieu de déplorer nos différences, aimons-les. Au lieu de blâmer, comprenons ; c'est la meilleure manière de nous faire comprendre.

@

Le Nouveau Monde et l'Europe

ALLOCUTION DE M. ALBERT PICOT

Conseiller d'Etat,
au déjeuner du Parc des Eaux-Vives, le 3 septembre 1954

@

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

p.189 Pour la neuvième fois, depuis 1946, je suis heureux d'apporter aux hôtes des Rencontres Internationales le salut cordial du gouvernement de la République et Canton de Genève.

Nous sommes heureux de voir se constituer une tradition qui a débuté au lendemain de la guerre par le remarquable discours d'André Siegfried sur l'esprit européen et qui se continue aujourd'hui par un regard porté au delà de l'Océan Atlantique mais partant toujours comme base de comparaison de notre vieille Europe et de sa civilisation gréco-romaine, chrétienne et libérale.

Je suis content d'avoir l'occasion de dire encore une fois à M. le professeur Antony Babel et à son vaillant comité notre gratitude en face de leurs initiatives, en face du talent avec lequel chaque année ils organisent ces belles rencontres.

*

Cette année 1954 le sujet traité est difficile car il est très vaste et devant la multiplicité, la diversité des aspects du Nouveau Monde espagnol, portugais, anglo-saxon, on se demande où chercher des lignes générales et des données stables.

Les généralités sur tel peuple ou telle région ou telle grande ville sont souvent risquées et je me rappellerai toujours le contraste entre les témoignages apportés ici, autour d'une tasse de thé offerte par M. Edouard Claparède, d'un côté par M. Duhamel, de l'Académie Française, qui avait décrit les célèbres abattoirs de Chicago, et de l'autre par le Dr Revilliod Mazaryk qui avait visité dans la même ville les hôpitaux et les institutions sociales.

Je ne suis point ici à ce déjeuner pour vous faire une conférence. Permettez-moi cependant d'évoquer quelques aspects du sujet proposé.

Et tout d'abord deux souvenirs personnels. Je ne suis pas arrivé à New-York par la mer avec le spectacle féerique si souvent décrit des gratte-ciel de Manhattan émergeant derrière la statue de la Liberté. Je suis arrivé le soir par le

Le Nouveau Monde et l'Europe

train à la gare Pennsylvania. Un taxi m'a emmené à un hôtel de la 34^e rue et un concierge m'a désigné une chambre au 10^e étage. De ma fenêtre assez haute pour un Européen, mon regard a plongé sur une rue encombrée et j'ai trouvé cette cité bien basse avec sa circulation anonyme et fiévreuse.

p.190 Au petit jour, je me suis réveillé et j'ai entrevu ce spectacle, presque alpestre, des premiers rayons du soleil qui doraients et cuivraient le sommet du *Chrysler*, de l'*Empire State Building* et quelques autres *sky-skrapers*. La ville américaine était lumineuse et dominante. Ainsi dans nos parallélismes vis-à-vis du Nouveau Monde : nous passons du moment où nous nous sentons supérieurs à celui où nous nous sentons dominés. Ce sont des impressions subjectives qui ne doivent pas nous éloigner des réalités objectives, ni surtout nous faire oublier que ces Américains, anciens Européens, sont des hommes comme nous, placés comme nous en face des éternels problèmes de la naissance, de la vie, de la mort, de l'amour et de la haine, de la destinée individuelle de chacun.

Un autre souvenir est celui de la visite de la villa du Président Washington à Mont-Vernon au-dessus des rives du Potomac.

C'est ce qu'on peut voir de plus charmant aux Etats-Unis : au haut du long glacis de prairies et de boqueteaux qui descend vers le fleuve, la villa privée du grand citoyen. C'est bien le Nouveau Monde, avec ses grandes proportions, son immensité. Le Potomac, qui n'est qu'un petit trait sur la carte, est large comme le petit lac de Genève. Les horizons sont vastes. Mais la villa, avec sa colonnade de madriers, ses chambres si simples, ses souvenirs qui paraissent de hier, quelle intimité ! Quel charme ! Quelle absence de luxe choquant ! Quel produit de la civilisation européenne, chrétienne et aristocratique. Sauf les Alpes absentes, c'est une villa de Genthod ou de Céligny — la maison d'Horace-Bénédict de Saussure ou celle de Charles Bonnet — la marque des origines de l'élite des hommes de ce monde nouveau. Ainsi le contraste américain entre l'illimité et l'intimité !

*

Les Rencontres Internationales sont de Genève et vous ne pourrez en vouloir au magistrat genevois de rappeler ici quelques faits qui, quoiqu'on en dise, sont au centre du sujet traité !

Dans le concert des opinions diverses sur le Nouveau Monde, nous voyons

Le Nouveau Monde et l'Europe

parmi ceux qui ont formulé le plus de réserves deux hommes, un père et un fils, tous deux aujourd'hui disparus, tous deux longtemps habitants de Genève.

En 1913, Guglielmo Ferrero, au lendemain d'un grand voyage dans les deux Amériques, écrit un dialogue platonicien « Entre les deux mondes ». Il est ébloui par tout ce qu'il a vu mais il est aussi effrayé ! Il tourne le regard vers l'Europe et la France et il s'attendrit sur les grandes civilisations anciennes qui ne cherchaient pas toujours à s'étendre, mais plutôt à se limiter pour créer des œuvres belles et durables sous l'inspiration et la juridiction rigoureuse de quelques principes.

L'Europe, s'écrie-t-il, c'est la qualité ! Le Nouveau Monde, c'est la quantité !

Vingt ans plus tard, en 1933, en pleine crise économique des Etats-Unis, au moment de la fermeture des guichets des banques, Leo Ferrero, peu de temps avant sa mort tragique, reprend le thème de son père et il n'est pas tendre pour les Américains. Ils n'ont pas connu autre chose que l'ère capitaliste. Ce peuple n'a pas eu de XVIII^e siècle. Ces penseurs pragmatiques ne connaissent pas la souffrance de la création dantesque ou shakespearienne. Leo Ferrero se plaît à comparer le vrai paysan italien, qui vit chichement et aura toujours les produits variés de sa terre avec le grand agriculteur machiniste des rives du Missouri qui sera ruiné s'il ne vend pas son blé, son unique produit.

p.191 Et avec les Ferrero, M. le professeur Rivet, qui voit dans l'Amérique espagnole ou portugaise un substratum religieux, conservateur de traditions, mais parle des Américains du Nord avant tout ingénieurs et techniciens, indigents dans le domaine de l'art et de la pensée.

Ce sont des points de vue qui contiennent quelques parcelles de vérité, mais ici, en face de la vieille colline aux trois tours, il y a des faits intéressants, proprement genevois ou suisses, qu'il faut savoir relever avec énergie pour fixer des liens précieux entre la tradition européenne et les forces américaines.

Il s'agit de dire ce que l'on a inscrit dans le marbre, à deux pas d'ici, sur le monument de la Réformation : la pensée genevoise, profondément chrétienne, a donné le la, par Calvin, John Knox, André Melville, Thomas Cartwright et Robert Brown à ces pèlerins du Mayflower qui, sur le pont de leur navire, le 11 novembre 1620, ont fondé la première communauté des Etats puritains de la Nouvelle Angleterre. Ces hommes sont venus ensuite fonder Boston avec la Bible de

Le Nouveau Monde et l'Europe

Genève, marquée des armes de Genève avec la devise *Post Tenebras Lux*.

La célèbre déclaration du Mayflower avec la notion du « corps civil et politique », la fondation en 1636 de l'École de Harvard, les conventions coloniales, c'est l'école genevoise de 1559, c'est la démocratie genevoise qui se transpose au delà des mers par le canal du puritanisme anglais et écossais. Et avec elles c'est la doctrine du célèbre écrit de Théodore de Bèze : « Le droit des magistrats », proclamant que le peuple peut se dégager de l'autorité du prince. Elle va donner à la Nouvelle Angleterre la force de se libérer des liens de la couronne et de fonder une démocratie indépendante de l'Angleterre. La constitution de 1787 sera la fille de cette tradition bien européenne, chrétienne et genevoise.

Et cet Evangile n'est ni une technique, ni une cybernétique, ni un machinisme. Il est le levain dont Leo Ferrero n'a pas eu l'intuition, le levain qui assurera souvent aux Etats-Unis, malgré la technique et la ploutocratie, une vie religieuse profonde, le sérieux dans l'action, la recherche désintéressée, le développement d'œuvres sociales efficaces et dignes d'imitation.

C'est ce levain qui, au lendemain du grand crac de 1933, fera lever, au milieu du désarroi des capitalistes ruinés, cette jeune génération du New Deal qui a mieux compris le sens des mots « solidarité » et « progrès social ».

Et nous ne serions pas complets sans dire qu'à cette tradition chrétienne les Etats-Unis ont su ajouter l'héritage également genevois de l'idéal de tolérance de J.-J. Rousseau et celui du droit naturel du professeur Burlamaqui, Conseiller d'Etat de Genève.

Le souffle puritain, libéral, venu d'Europe, n'est-ce pas cet élément spirituel qui permet de comprendre pourquoi les Américains, malgré les concentrations capitalistes — nonobstant les prophéties pessimistes de Karl Marx — sont restés des démocrates, citoyens libres qui échappent au fascisme, à la ploutocratie et au communisme ?

*

Et le magistrat suisse qui vient de faire valoir ce que sa civilisation a donné au Nouveau Monde ne doit pas oublier de dire ce que l'Amérique libérale a rendu à son pays en 1848, il y a 106 ans, dans des circonstances tragiques et mémorables.

Le Nouveau Monde et l'Europe

En 1847 la guerre civile du *Sonderbund* sépare en deux camps ennemis les cantons fédéralistes et les cantons centralistes. Le camp cantonaliste est vaincu par l'armée fédérale du général G.-H. Dufour.

p.192 Il faut donner au pays une nouvelle constitution par laquelle la Suisse ne sera plus une simple alliance de cantons dirigés par une diète, simple réunion d'ambassadeurs. Il faut un gouvernement et un parlement. On est rapidement d'accord pour créer le Conseil fédéral. Mais quel fossé entre les partisans d'une chambre unique — comme la convention nationale française — élue proportionnellement aux populations, c'est-à-dire donnant la force aux grands cantons et les partisans de l'ancienne diète où les petits cantons majorisent les grands ! La révision risque de ramener toutes les querelles.

Et c'est alors que deux Genevois, Rilliet-Constant et James Fazy, songent à la constitution de Washington avec le bicaméralisme et le Sénat constitué par deux délégués de chaque Etat.

L'idée est si loin des esprits qu'elle paraît ahurissante aux constituants. Elle est pourtant si bien dans la nature des choses, elle est si bien une solution de bon sens et de justice que, finalement, elle est acceptée par la diète et par les cantons.

Depuis 1848, ni la Suisse, ni les Etats-Unis n'ont eu l'idée de modifier en cette matière leur constitution. Ce que Genève avait donné au XVII^e siècle aux constituants du Connecticut et du Massachusetts, aux constituants de Philadelphie, l'Amérique l'a rendu en 1848 permettant à notre pays de sortir avec élégance d'une crise qui avait failli être fatale.

Que de pareils échanges fondés non pas sur l'économie matérielle mais sur des idéaux communs, des valeurs spirituelles et l'intuition des solutions qui conviennent à la société des hommes épris de liberté et de justice, que de pareils échanges soient toujours possibles entre l'Ancien et le Nouveau Monde !

C'est là notre vœu.

Que les Rencontres Internationales veuillent bien apporter leur pierre à cet édifice de compréhension réciproque !

@

Le Nouveau Monde et l'Europe

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. ANTONY BABEL

Président du Comité des R.I.G.
à l'issue du déjeuner officiel, le 3 septembre 1953

@

CONFRONTATION DES DEUX MONDES

p.193 Dans ces quelques considérations, je n'ai pas la prétention de projeter des lumières aveuglantes sur les rapports des deux mondes. D'assez brefs séjours au Canada, aux Etats-Unis et au Brésil ne m'autorisent guère à porter des jugements sur un continent gigantesque et extraordinairement divers. Il est vrai que j'ai eu le privilège de participer récemment aux débats qui ont réuni à São Paulo — sur l'initiative et avec la collaboration de l'Unesco, grâce à la Société pauliste des écrivains — des Américains du Sud et du Nord et quelques Européens. Nous avons discuté, dans un esprit de totale liberté, les relations intellectuelles de l'Ancien et du Nouveau continent et aussi celles de l'Amérique anglo-saxonne et de l'Amérique hispanique et lusitanienne. Les malentendus et les différends qui les opposent ont été abordés avec beaucoup de franchise. Ce bref exposé reflète, au moins en partie, les conversations de São Paulo. Ces mêmes questions ont donné lieu, grâce à l'initiative de M. Umberto Campagnolo, Secrétaire général de la Société Européenne de Culture, à une série d'importantes études publiées dans le dernier numéro de la revue *Comprendre*.

*

Ce n'est pas sans beaucoup d'hésitations et même une certaine appréhension que les R.I.G. ont adopté, en étroite liaison avec l'Unesco, le thème redoutable de notre neuvième décade : *Le Nouveau Monde et l'Europe*. Redoutable à plusieurs points de vue. D'abord à cause de son ampleur. Comment en sept conférences et en une dizaine d'entretiens faire le tour d'un tel sujet ? Pour ne pas rester superficiels, nous avons limité, par le choix même de nos conférences, les questions qui fixeraient notre attention. D'autre part, nous désirons écarter les aspects politiques des rapports entre les deux continents. Mais sommes-nous sûrs qu'ils ne surgiront pas et peut-être d'une façon explosive ?

Ces difficultés, ces risques, nous avons décidé de les accepter, persuadés que cette confrontation pourrait avoir quelque utilité.

Le Nouveau Monde et l'Europe

*

p.194 Lorsque l'Europe s'est qualifiée de Vieux Monde, elle le faisait pour des raisons d'ordre chronologique. Elle avait découvert et occupé une terre inconnue. Mais d'aucuns donnent à l'heure actuelle un autre sens à cette appellation. Le Vieux Monde ne serait-il pas à leurs yeux un continent fatigué, ayant terminé sa carrière, penché vers la tombe, qui a en face de lui un Nouveau Monde en pleine force, gonflé de sève, d'un potentiel illimité ? Sans doute nos entretiens permettront-ils de voir ce que vaut une telle interprétation.

*

Une autre remarque préliminaire s'impose. Cette Amérique, cette Europe que l'on confronte ne forment pas deux blocs compacts et homogènes. Ils sont en réalité d'une infinie diversité. Les Rencontres Internationales de Genève ont tenté de définir en 1946 *l'Esprit européen*. Elles se sont heurtées aux difficultés qu'ont rencontrées depuis lors la Société Européenne de Culture ou le Conseil de l'Europe. Notre continent, malgré son exigüité, est trop divers, trop chargé d'histoire pour constituer un tout cohérent. Les événements des deux dernières guerres et même des temps que nous vivons, les difficultés que rencontrent les artisans de l'intégration de l'Europe le montrent bien.

Le Nouveau Monde, lui aussi, est une véritable mosaïque. A côté des Amériques anglo-saxonne, espagnole, lusitanienne, combien d'autres centres ne faudrait-il pas dénombrer qui ont été marqués par les influences françaises, irlandaises, italiennes, allemandes, juives pour ne retenir que quelques exemples et en laissant pour le moment de côté le rôle des indigènes et des Africains ? Les problèmes qui se posent entre l'Amérique ibérique et les Etats-Unis sont aussi graves que ceux que doivent résoudre les deux rives de l'Atlantique. Sur le plan de la culture, les rapports des pays sud-américains sont plus étroits avec la Péninsule ibérique qu'avec les Etats-Unis. Ceux qui ont assisté en 1953 au septième centenaire de l'Université de Salamanque ont pu se rendre compte de la solidité de ces liens.

Cette diversité interne de chacun des deux mondes rend difficile l'étude de leurs accords et de leurs désaccords.

Au sein même de chacune des formes de la civilisation américaine, la diversification peut être extrême. Le professeur George Shuster en faisait la

Le Nouveau Monde et l'Europe

remarque à São Paulo pour son pays, les Etats-Unis. La vie intellectuelle et spirituelle de cet immense territoire ne reçoit pas son impulsion de quelques grands centres urbains ou d'initiatives officielles. Elle se constitue de bas en haut. Elle procède des recherches et des tâtonnements d'innombrables milieux qui peuvent être aussi bien des cercles obscurs et ignorés que des universités célèbres. Le fédéralisme américain n'est pas seulement un phénomène politique. Il contribue aussi à façonner la vie de l'esprit.

*

On fait souvent état de la tension qui existe — ou qui existerait — entre l'Amérique et l'Europe. Mais la tension de notre temps dépasse et brise le cadre des continents. L'URSS, les Etats satellites, une partie importante de l'Asie ne sont-ils pas en opposition, parfois dramatique, avec un complexe qui englobe l'Amérique, l'Europe occidentale, l'Australie, l'Afrique du Sud et bien d'autres pays ? Le problème Europe-Amérique ne saurait donc être isolé.

*

p.195 Longtemps les Européens ont cru que l'Amérique n'avait pas d'histoire. A vrai dire, certains Américains, mal enracinés dans le sol qui venait de les accueillir, ont parfois contribué à créer cette légende. Mais ces temps sont révolus. Partout un effort est fait en vue de remonter au passé, de retrouver même les civilisations précolombiennes. New York se rattache à la Nouvelle Amsterdam, le Mexique s'intéresse aux Aztèques et aux Mayas, le Brésil met en valeur les églises baroques de l'époque coloniale, São Paulo fête le quatrième centenaire de sa fondation.

*

Il est particulièrement intéressant d'étudier l'influence de la pensée, de l'art, des religions de l'Europe sur le Nouveau Monde. La culture européenne, transplantée dans un autre terrain, s'est d'ailleurs modifiée au cours des âges. Elle a pris des caractères originaux. Tel concept européen a souffert d'hypertrophie, tel autre de dégénérescence. Des adaptations se sont faites. La langue américaine se détache de l'anglais et le brésilien se distingue déjà par des nuances du portugais. Le romantisme sud-américain, le positivisme brésilien ou chilien sont fort différents de leurs modèles européens. A l'origine, les littératures des deux Amériques étaient de simples prolongements des

Le Nouveau Monde et l'Europe

littératures européennes. Elles se sont émancipées. Et voici que, devenues majeures, elles inspirent certains courants de l'Ancien Monde.

Les architectes européens — Le Corbusier en tête — ont fourni aux deux Amériques des éléments non négligeables. Elles nous les restituent après leur avoir fait subir des transformations.

Ces phénomènes, particulièrement frappants aujourd'hui, ne sont pas nouveaux : ils se répètent tout au long des siècles. Ne les exagérons cependant pas. Peut-on vraiment trouver l'origine du baroque, comme nous l'entendions dire au Brésil, dans les formes tourmentées des racines et des branches des grandes forêts de l'Amazonie ? Il n'en reste pas moins vrai que, dès le début, des échanges intellectuels se sont développés par-dessus l'Atlantique, le rôle de l'Amérique se précisant au fur et à mesure qu'elle s'émancipait politiquement et spirituellement.

*

Un des phénomènes les plus saisissants de certains pays de l'Amérique ibérique est la volonté de se rattacher aux civilisations aborigènes, précolombiennes. La conquête en a détruit, hélas ! bien des éléments. M. Paul Rivet défend la thèse d'un humanisme indo-méditerranéen né des apports européens et des éléments autochtones. Je sais bien que d'autres, M. Paulo Carneiro en particulier, pensent que ce retour au passé est une question de mode, que l'indigénisme est une création cérébrale de notre temps. Quelle que soit la position que l'on adopte, force est bien de constater le rôle actuel des apports précolombiens dans une série d'Etats de l'Amérique ibérique. Il s'agit d'une véritable prise de conscience nationale. La littérature, les arts plastiques, la musique en sortent renouvelés. L'exposition de l'art mexicain en 1952 à Paris en a apporté la preuve.

Ce retour aux origines est très naturel dans les pays où les indigènes constituent la masse de la population. Dans d'autres cas, une question pourrait être posée : ne s'agit-il pas pour certaines nations d'affirmer leur personnalité ? L'indigénisme n'est-il pas un réflexe de défense contre l'Europe et surtout contre les Etats-Unis ?

*

p.196 En même temps, le Nouveau Monde prend de plus en plus conscience

Le Nouveau Monde et l'Europe

de ce qu'il doit à l'Afrique, même là où les préjugés ou la ségrégation raciale subsistent encore. D'ailleurs, dans certains pays comme le Brésil, le problème des rapports entre les blancs et les gens de couleur semble bien près d'être résolu. Il est certain que les Noirs ont apporté à l'Amérique au temps de l'esclavage et continuent à lui apporter depuis leur émancipation des éléments originaux. Les travaux du sociologue brésilien Gilberto Freyre le prouvent bien pour son pays. Certains ethnologues et sociologues pensent même qu'une nouvelle race, métissée, produit de la fusion des éléments indigènes, noirs et européens, se crée lentement au Brésil.

Et il faudrait encore préciser l'apport, si important dans plus d'une région, de la Chine, du Japon, du Proche-Orient. L'Amérique est un énorme creuset où s'amalgament les éléments les plus divers. L'Europe est bien obligée de constater que son rôle quant aux origines des populations américaines n'a rien d'exclusif.

*

Les relations entre les deux mondes sont trop souvent dominées par des complexes d'infériorité. L'Amérique elle-même n'y échappe pas lorsqu'elle considère l'apport exceptionnel de notre continent à la civilisation. Mais ce complexe est actuellement plus marqué de ce côté-ci de l'Atlantique. L'Europe se sent humiliée après les deux guerres qui l'ont déchirée et auxquelles elle n'a pu mettre fin — si elle y a mis fin — que grâce à l'intervention de l'Amérique. Elle songe aussi à l'aide matérielle que les Etats-Unis lui ont fournie et continuent à lui apporter.

L'Europe s'inquiète aussi du déséquilibre économique du monde, de la puissance industrielle grandissante des Etats-Unis, de sa gigantesque civilisation technique. Elle craint, pour tout dire, le règne de ces technocrates pour qui l'efficacité l'emporte sur toute considération humaine.

Elle sait bien que les salariés des Etats-Unis ont un niveau de vie rarement atteint en Europe. Posséder sa petite maison, sa voiture, son assurance sur la vie : c'est bien ! Mais ce n'est pas tout. Ces ouvriers, du fait de leur situation matérielle peut-être, se désintéressent trop souvent des problèmes humains et spirituels du travail qui constituent une des grandes préoccupations des milieux syndicaux du Vieux Monde.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Il est entendu que nous n'aborderons pas les problèmes qui touchent à la politique. Mais cependant ne faut-il pas relever au passage que dans cette Europe qui sait par expérience ce que peuvent être les régimes totalitaires et liberticides, on s'inquiète de certaines tendances américaines qui, en définitive, risquent d'aboutir à une dangereuse limitation de la liberté de pensée et d'opinion.

L'Europe et même l'Amérique latine reprochent souvent aux Etats-Unis de les submerger d'une basse littérature, d'une nourriture intellectuelle — ou qui se prétend telle — prédigérée, de films commerciaux, d'une mécanique sans âme. Nous avons raison de nous insurger, de nous défendre contre ce danger. Mais nous sommes souvent injustes lorsque nous croyons que c'est là le seul apport des Etats-Unis.

Nous n'avons pas le droit d'ignorer leur vie spirituelle qui se développe en profondeur, leurs essais originaux qui participent au renouvellement de l'art et de la littérature. Pourquoi ne considérer que les travaux orientés vers la pratique et les techniques et ne pas voir les nombreux savants américains qui vouent leur vie à la recherche pure et désintéressée ?

L'Europe méconnaît trop aussi les efforts de l'Amérique latine, ses luttes, ses réussites matérielles et spirituelles. Quels obstacles — pour ne p.¹⁹⁷ retenir qu'un exemple — la peinture, la musique ou les films du Mexique et du Brésil n'ont-ils pas dû surmonter avant de trouver audience devant le Vieux Monde ?

*

Mais les Américains, de leur côté, ont peine à comprendre l'Europe. Des progrès, certes, peuvent être enregistrés dans la connaissance qu'ils ont de notre continent. Les contacts créés par les guerres, le séjour prolongé de soldats sur notre sol, le tourisme, la mode même, mais aussi les échanges de savants, de professeurs, d'étudiants, ou la traduction d'œuvres caractéristiques de notre pensée, y ont largement contribué. Et aussi cette émigration européenne due aux circonstances politiques récentes qui a alimenté et parfois contribué à renouveler la vie intellectuelle du Nouveau Monde.

Bien des Américains se plaisent même à relever que, contrairement à certaines apparences, l'influence de l'Europe sur le plan de l'esprit est en train de grandir. Et c'est là un symptôme réjouissant. Car trop d'entre eux ont considéré l'Europe comme un monde voué aux déchirements internes, à la

Le Nouveau Monde et l'Europe

décadence et peut-être à la mort. Ce jugement procède d'un esprit simplificateur et d'une méconnaissance déconcertante de notre passé. On a peine parfois, outre-Atlantique, à comprendre les difficultés de notre continent, la lourde hypothèque que son histoire fait peser sur lui, cette histoire qui est à la fois son tourment et sa grandeur.

L'Amérique a cru trop longtemps que, dorénavant, le rôle de l'Europe dans le monde serait celui de la Grèce : constituer un musée et une bibliothèque dans lesquels on pourrait puiser à pleine main, mais qui n'auraient plus d'activité propre. Ce rôle, l'Europe ne l'a jamais accepté. Or, on commence en Amérique à s'aviser de l'erreur de jugement que l'on était en train de commettre. En réalité, le Vieux Monde, même politiquement et matériellement affaibli, est plus actif que jamais dans la vie de l'esprit. Il conserve toutes ses forces créatrices et continue son apport vivant à la civilisation contemporaine. C'est un penseur brésilien, Amoroso Lima, qui vient d'écrire cette phrase : « L'Europe, loin d'être un continent épuisé et fatigué, est un continent en plein renouvellement. »

On a peine aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, à comprendre l'inquiétude intellectuelle de l'Europe. On lui reproche ses recherches et ses discussions sans fin que l'on qualifierait volontiers de byzantines. Le Vieux Monde apparaît un peu, aux yeux de certains Américains, comme Byzance disputant du sexe des anges au moment où l'ennemi était sous ses murailles. Et pourtant ce désir d'approfondissement, cette inquiétude sont les conditions mêmes de la vie de l'esprit.

Ce sont là quelques aspects — pris au hasard entre cent autres — des incompréhensions et des malentendus qui opposent les deux mondes ou même, dans bien des cas, les Etats-Unis d'une part, l'Europe et l'Amérique latine de l'autre.

*

Ces incompréhensions sont-elles fatales ? Ces malentendus sont-ils définitifs ? Il faut répondre *non* à ces questions. C'est le devoir des hommes de pensée comme des hommes d'action d'éliminer les conflits qui séparent les deux mondes, de renforcer les liens qui les unissent. Les Rencontres de São Paulo ont émis à ce sujet un certain nombre de suggestions concrètes, pratiques, que sans doute l'Unesco étudiera.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.198 Mais les échanges intellectuels doivent s'établir en un double courant à travers l'Atlantique, chaque continent apportant à l'autre ce qu'il a de meilleur, de plus valable. Souvent cette transplantation sera féconde : les semences qui changent de terroir acquièrent une vitalité nouvelle. C'est l'Europe qui a fait, dans une large mesure, les patientes et difficiles recherches dans le champ de l'énergie nucléaire. Les Etats-Unis leur ont donné un développement gigantesque dont le monde aurait pu se réjouir si elles s'étaient orientées vers des utilisations industrielles ou thérapeutiques.

Nous savons bien que ces échanges, ces interférences comportent le risque d'une terrible uniformisation. Elle est déjà sensible dans plus d'un domaine, celui de l'architecture en particulier. Quelles différences y a-t-il entre certains quartiers de Montréal, de New York, de Rio de Janeiro et de récentes reconstructions dans des villes européennes dévastées par la guerre, Francfort ou Berlin par exemple ? Ce danger doit être pris au sérieux : il peut être d'ailleurs éliminé.

Quoi qu'aient pu dire certains alarmistes, les civilisations des deux rivages de l'Atlantique ne sont pas antithétiques, mais bien complémentaires. Elles se développent dans le même climat intellectuel, conditionné par le christianisme qui, dans ses deux confessions, a façonné, avec l'apport gréco-romain, la civilisation occidentale. Et cet élément reste toujours vivant, même pour ceux qui sont détachés de toute croyance religieuse.

Le sociologue Pitrim A. Sorokin, professeur à l'Université de Harvard, qui a l'avantage d'avoir commencé sa carrière en Europe pour la poursuivre en Amérique, donc de connaître et même de réunir en lui deux cultures, a insisté sur leur convergence. Sa conviction peut emporter la nôtre. « Malgré trois ou quatre siècles de séparation géographique, il n'a longtemps existé et il n'existe encore qu'une seule culture : la culture occidentale ou euro-américaine, dont tous les caractères essentiels sont identiques sur les deux continents. Etant foncièrement identique, cette culture a le même âge sur l'un et l'autre continent ; elle n'est nullement plus jeune en Amérique qu'en Europe. Pour la même raison, elle évolue ici et là dans la même direction, passant par les mêmes phases et manifestant les mêmes tendances. »

D'ailleurs le problème des rapports intellectuels dépasse le cadre étroit de deux continents. Notre civilisation occidentale ne saurait s'isoler du reste du

Le Nouveau Monde et l'Europe

monde. Elle doit s'intégrer à une communauté dans laquelle chaque nation fera au nouvel humanisme, celui de demain, son rapport original pour qu'il reste nuancé, différencié, donc à l'image de l'univers.

Mais c'est là une autre question qui déborde du programme déjà trop vaste de nos Rencontres. Notre confrontation reste limitée à deux continents.

Sans doute, au terme de nos débats, pourrons-nous constater — c'est une des conclusions auxquelles les entretiens de São Paulo sont arrivés — que l'Amérique et l'Europe constituent un tronc commun portant des rameaux divers mais qu'alimente et vivifie une même sève.

@

PREMIER ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Antony Babel

@

p.199 Après avoir souhaité la bienvenue aux participants de ces IXes Rencontres Internationales et leur avoir rappelé le protocole des entretiens, le Président donne immédiatement la parole à M. André Maurois qui désire poser une question à M. Lucien Febvre à propos de sa conférence : *Les lumières de Clio*.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. ANDRÉ MAUROIS : M. Lucien Febvre, tout en exposant admirablement l'influence qu'a pu avoir sur la formation de l'homme américain le climat, d'une part, les grands espaces, de l'autre, et bien d'autres considérations géographiques, a ajouté qu'il ne croyait pas à une détermination géographique absolue, totale, non plus d'ailleurs qu'à un déterminisme historique total.

Je suis de son avis, mais je voudrais lui demander s'il ne pense pas que, dans ces conditions, la question placée au centre de ces entretiens — celle des rapports entre le Nouveau Monde et l'Ancien — entre la culture américaine et la culture européenne, n'est pas elle-même déterminée. Il n'est pas dit que l'Amérique doive s'opposer à l'Europe, que l'Europe doive s'opposer à l'Amérique sur certains points. Cela dépend des hommes ; cela dépend de leur volonté. Nous reconnaissons, comme il l'a très bien dit, « la force des choses », car elle existe incontestablement, mais la « force des choses » dépend souvent de la faiblesse des hommes, et quand les hommes sont énergiques, ils peuvent lutter contre la « force des choses ».

Je voudrais demander à M. Lucien Febvre s'il est bien de cet avis sur l'avenir des rapports entre l'Europe et l'Amérique.

M. LUCIEN FEBVRE : Je remercie M. André Maurois de me poser cette question qui m'est familière. J'ai parlé en effet de déterminisme, mais je me

¹ Le 3 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

rappelle très bien avoir ajouté aussitôt un autre mot, car celui de *déterminisme* est assez dangereux^{p.200} à employer ; j'ai dit : *déterminisme* ou plutôt *nécessitarisme*. C'est en effet contre un certain *nécessitarisme* qu'il y a bien longtemps, au début de ma carrière, je suis parti en guerre. C'est une vieille notion, et ce ne sont pas les géographes qui l'ont inventée, mais les philosophes, dans la mesure où nous pouvons considérer qu'un homme comme Victor Cousin fut un philosophe. Victor Cousin était pétri de ces idées. Je me rappelle d'une page étonnante — qui reproduit un de ses cours à la Sorbonne — où il explique que si on lui fournit un certain nombre de postulats, si on lui dit : « Je remets entre vos mains le sol de l'Angleterre, c'est une île ; elle est entourée de telles masses océaniques ; et sa structure, sa composition, ses plantes, sont de telles et telles sortes », il déclare : « Je vous referai toute l'histoire de l'Angleterre. » Ce genre de propos est familier chez nous ; il a été repris par les géographes allemands sur un tout autre plan et avec infiniment plus de sérieux que ne pouvait le faire Victor Cousin, et cela est devenu un système : la géographie devait nous enseigner ce qu'est le devenir des choses et des êtres humains. Elle s'arrogeait même une sorte de puissance contraignante sur la destinée des hommes.

Je suis parti en guerre contre ces idées, et sans nier l'action si puissante, parmi tant d'autres, qui s'exerce sur les hommes et sur l'évolution des sociétés humaines, j'ai essayé de critiquer cette notion simpliste que, peu à peu, on inculquait à toute une jeunesse. Encore une fois, je suis le premier à considérer que nous sommes dotés d'organismes qui, vivant dans un certain milieu en subissent l'influence, et que nous ne pouvons rien faire, souvent, pour nous en dégager. Nous pouvons cependant les empêcher, dans une très large mesure, de nous entraîner là où nous ne voulons pas aller.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Silberschmidt.

M. MAX SILBERSCHMIDT : Je me sens un peu mal à l'aise de prendre la parole en français, alors que j'enseigne en allemand, mais c'est M. Febvre lui-même qui m'a demandé de le faire !

J'aimerais, en tant qu'historien, soulever la question suivante : celle de la conception même du Nouveau Monde. Cette conception existait, comme vous le savez, avant que l'Amérique eût été découverte ; l'idée de la *Nova Atlantis*

Le Nouveau Monde et l'Europe

hantait les esprits européens, et Colomb, à propos de l'Amérique, a parlé du « paradis terrestre » qu'il avait découvert.

On a remarqué que l'idée que nous nous faisons de l'Amérique, à certains points de vue, a peu de rapports avec la réalité américaine. Et quelqu'un de très éminent a même déclaré que l'idée que nous nous faisons de l'Amérique, et la discussion qui en découle, est plus importante pour l'Europe que la réalité américaine. Pour ma part, je n'en sais rien. Notons que cette idée que nous nous faisons de l'Amérique a préoccupé de grands esprits, notamment Dostoïevski, dont l'un des personnages, devant être transféré, demande s'il ira p.201 en Sibérie ou en Amérique, et il dit qu'il ne veut pas de l'Amérique parce qu'il n'approuve pas la manière de vivre américaine. Gœthe et bien d'autres grands écrivains après lui se sont préoccupés de l'Amérique — dont Kafka. M. Febvre, qu'en pense-t-il ?

Mais l'historien, note M. Silberschmidt, « doit se méfier de ces discussions sur l'idée américaine et il doit faire l'histoire des faits et des expériences humaines ». Or, l'émigration des Européens en Amérique ne constitue-t-il pas un des problèmes fondamentaux de l'histoire des relations entre l'Ancien et le Nouveau Monde ?

M. FEBVRE : Je remercie M. Silberschmidt d'avoir attiré notre attention sur un certain nombre de lacunes.

Il faut bien dire que nous sommes démunis face à un problème de cette ampleur, et un problème capital, qui devrait nous intéresser tous profondément puisqu'il s'agit de l'avenir même de notre civilisation. Il est étonnant de voir les historiens — et je prends ce mot dans son sens large — se désintéresser ou sembler se désintéresser de ces grands problèmes alors qu'ils portent une attention minutieuse, qu'ils déploient des trésors d'ingéniosité, de patience, d'intelligence, à éclairer des points qu'ils appellent d'histoire et qui, pour le profit commun des idées, sont à cet égard vraiment misérables.

Nous n'avons pas sur la genèse onomastique et linguistique des termes qui servent à désigner aujourd'hui le « Nouveau Monde » — puisque c'est lui qui a été mis sur la sellette — nous n'avons pas, dis-je, d'études suffisantes. Cependant, ce n'est pas faute que de grands esprits ne se soient intéressés à ce problème depuis bien longtemps.

Le grand Cournot — dont je tiens *Les Considérations sur la marche des idées*

Le Nouveau Monde et l'Europe

et des événements dans les temps modernes pour un des livres les plus nourrissants, que tout historien devrait connaître, mais qui n'a pas eu le rayonnement auquel il pouvait s'attendre, parce que la langue de Cournot est une langue assez neutre, assez triste, et parce que ce parfait honnête homme se défendait de produire le moindre effet, d'entourer sa pensée de la moindre réclame — le grand Cournot, qui écrivait ces choses à la fin du Second Empire, attirait déjà l'attention sur ce problème onomastique, ce problème de qualification. Et il disait : Il est assez curieux que pendant très longtemps deux expressions aient coïncidé, coexisté — mais pas tout à fait dans les mêmes classes d'hommes. D'une part les géographes, les naturalistes, les curieux, se servaient de l'expression de « Nouveau Monde », qui était prestigieuse et avait déjà, comme le rappelle M. Silberschmidt, tout un passé derrière elle. Il y avait, dans les vieilles géographies, dans Ptolémée, des *Novae* — j'emprunte ce mot aux astrophysiciens d'aujourd'hui —, de nouvelles îles, de nouvelles atlantides. « Nouveau Monde » traduisait une sorte d'éblouissement et le sentiment que la découverte des terres nouvelles était quelque chose de très important pour la méditation, pour la réflexion des Européens.

Mais d'autre part il y avait les gens qui, se référant à ce que nous pouvons savoir ou à ce que nous croyons savoir des desseins personnels ^{p.202} de Colomb — mais Colomb n'était pas seul — ont continué à parler jusqu'à la fin du XVIII^e siècle — et ils étaient en cela soutenus par le langage administratif — des « Indes », des « deux Indes ».

Mais il a fallu longtemps, précise M. Febvre, pour passer de la conception des « îles nouvelles » — en liaison avec les vieilles traditions enregistrées par les géographes — à celle d'un continent, d'un « monde nouveau ». En fait, quelles ont été les premières réactions après la découverte de l'Amérique ?

Ce qui a frappé les esprits, en un temps profondément pétri d'idées chrétiennes — et, plus je vais, plus le XVI^e siècle m'apparaît précisément comme dominé par une idéologie chrétienne très vivante — ce qui les a tous frappés, c'est cette évocation des conditions de la fin du monde : « On découvrira des terres nouvelles. » C'était un des signes précurseurs de la fin du monde, que se communiquaient les uns aux autres les théologiens. Mais, à cette époque, le théologien n'était pas isolé ; tout ce qu'il disait avait une résonance immédiate. Cela a été démontré de façon très vivante par un de nos meilleurs historiens des idées et de la littérature, Marcel Bataillon, dans un très

Le Nouveau Monde et l'Europe

remarquable article sur les conceptions de la fin du monde et de la découverte de l'Amérique. Je ne peux que vous renvoyer à cet article ; et cela me dispensera de plus longs développements.

C'est donc sur un plan religieux que le contraste entre l'ancienne quiétude européenne et le brusque apport de réalités nouvelles s'est manifesté. D'ailleurs, le Nouveau Monde n'a pas provoqué, dès sa découverte, des réflexions de savants géographes ou même d'historiens. Quel genre d'œuvre inspire-t-il ? L'*Utopia* de Thomas Moore, qui n'est pas précisément un travail d'ordre scientifique. On voit que ce Nouveau Monde a travaillé les imaginations avant d'ouvrir un chapitre nouveau de la science des hommes. A cela se rattachent, en partie, les préoccupations de M. Silberschmidt. Depuis le début, « l'idée que les hommes se sont faite de l'Amérique » a été aussi obsédante pour Thomas Moore — ce grand Anglais — que pour son ami Erasme. A la même époque, d'ailleurs, apparaît un petit livre sur les *Nouvelles Iles*, dont il reste un exemplaire à la Bibliothèque Nationale et deux ou trois autres dans le monde. Qu'y voyons-nous ? Nous voyons tout de suite s'affirmer la notion du « bon sauvage ». Car il ne faut pas croire que la notion du « bon sauvage » ait été inventée par les hommes du XVIII^e siècle ; dès la découverte de l'Amérique, donc dès 1530 — date à laquelle, je crois, parut ce petit livre — on la trouve chez des auteurs qui n'ont même pas laissé leur nom. Ce qui témoigne d'une intensité de préoccupations, chez les hommes de ce temps, tout à fait extraordinaire.

Et M. Febvre de se résumer :

1° A l'origine, on ne peut pas dire ce qu'était l'Amérique en soi, puisque il s'agissait encore d'un territoire vierge « à peine découvert par quelques aventuriers européens ». Il faudra attendre trois siècles, presque, pour la voir prendre « figure et forme ».

2° p.203 Il y a une Amérique qui, en tant que thème de rêverie philosophique, morale, religieuse, a gagné le cœur des Européens ».

LE PRÉSIDENT : La parole est au Dr Wyss-Dunant.

Dr EDOUARD WYSS-DUNANT : En parlant de la transformation psychologique qui s'est opérée en Amérique, vous avez employé le terme de *mutation*. C'est un mot extrêmement puissant du point de vue biologique ; il s'agit là, non d'une mutation physique, mais d'une mutation psychologique.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Ce thème, que je trouve très important, demande quelques instants de réflexion car je voudrais inverser la formule et dire : c'est parce que la mutation est antérieure à ceux qui sont arrivés en Amérique que l'Amérique est devenue l'Amérique. Et ce n'est pas à la suite d'une mutation qui se serait faite dans des temps relativement récents ou même très récents — ce qu'il faudrait vérifier — que l'Amérique évolue.

Sur quoi se baser pour traiter d'un point aussi important, en un temps aussi court, et avec une documentation tout à fait insuffisante ? Il suffit d'observer autour de soi, de voyager à travers le monde, et de constater que presque tous les peuples de couleur sont dénués de certains avantages dont la race blanche de l'Europe occidentale a bénéficié à un moment donné. Je veux parler de la notion du temps, présent et futur, et de la prévoyance.

La prévoyance est essentiellement une qualité de l'Europe occidentale — disons de l'Europe tout court, puisque l'Europe étend ses ramifications jusque dans les pays slaves. C'est ce qui a permis aux peuples européens non seulement de s'organiser chez eux, mais ensuite, de s'étendre sur toute la planète et d'apporter les résultats de leurs inventions dans les pays qui étaient restés à un stade que nous qualifions de « primitif. » Les Européens qui sont allés se fixer en Amérique sont partis avec ce facteur X qui leur a permis très rapidement de dominer les populations — qu'il s'agisse de l'Amérique du Sud ou de l'Amérique du Nord. Nous pouvons dès lors nous poser une question importante : l'Amérique moderne, héritière de facultés acquises par notre Europe, se trouve-t-elle en ce moment devant un nouveau cap, au seuil d'une nouvelle mutation d'ordre psychologique — pour autant qu'on puisse employer cette expression ?

Votre conférence laissait entendre que vous entrevoyiez chez les Américains des phénomènes d'ordre psychologique tellement différents des nôtres qu'on pourrait parler de *mutation*.

M. FEBVRE répond au Dr Wyss-Dunant à propos du terme de « mutation » en disant :

Je ne sais pas si je l'ai employé tel quel ; c'est possible, mais je n'en ai pas souvenir. J'ai souvenir au contraire d'avoir insisté sur la notion d'un changement, d'une transformation dans l'*échelle des valeurs*. Et j'ai essayé de montrer comment des hommes, des hommes groupés, non des hommes isolés, des hommes encadrés dans des sociétés nouvelles, p.204 se trouvant amenés à

Le Nouveau Monde et l'Europe

vivre dans des conditions assez différentes de celles qui leur étaient faites en Europe, se sont forgé inconsciemment — sans avoir l'occasion de le formuler — une échelle des valeurs particulière qui tend à être l'échelle américaine.

« J'éprouve toujours de la gêne, ajoute M. Febvre, à employer le mot « américain » alors qu'il s'agit de civilisations très différentes. » L'usage français le réserve pour tout ce qui touche aux USA et nous nous trouvons exclure — ceci dit en passant — l'expérience canadienne, si singulière pourtant et qui devrait intéresser tout Français. Mais le continent américain n'abonde-t-il pas en expériences singulières ? M. Febvre y insiste :

Il y a une étonnante diversité de mondes en Amérique et nous sommes frappés par le fait qu'il ne peut pas ne pas y avoir eu, dans l'échelle des valeurs, une transformation. Pourquoi ? Sans faire appel à l'aura des phénomènes de climat, il faut considérer que l'échelle de valeurs ne peut être tout à fait la même dans un cadre intertropical, ou équatorial, que dans un pays au climat modéré comme celui de la France. Et puis il faut noter la coexistence, dans ces sociétés américaines, d'un fonds de Blancs s'installant par-dessus un fonds d'Indiens et faisant appel à des Noirs. Quelqu'un a traité ce sujet avec autorité et avec une compétence extraordinaire, c'est Gilberto Freyre, dans toute son œuvre sociologique, œuvre qui vient d'être mise, très partiellement d'ailleurs, à la disposition du public français. Dans un de ses livres, traduit sous le titre assez banal de *Maîtres et esclaves* Gilberto Freyre traite du rapport des sexes. Il est évident que la vie sexuelle de ces sociétés n'est pas celle de l'Europe. Ceci non par réprobation intérieure chez les hommes qui participent à ces vies différentes de la nôtre, mais, au contraire, par acquiescement tacite, général, de ces sociétés. Il s'en produit une sorte de gauchissement, de fléchissement et de déformation ; je dis « déformation » sans donner au mot un sens péjoratif.

J'ai évoqué en outre, dans ma conférence, le rôle moral, psychologique de l'argent dans nos sociétés européennes et dans les sociétés américaines. Problème obscur et difficile qui pourrait devenir le thème d'une des Rencontres Internationales.

C'est ce que j'ai voulu dire en employant ce terme de *mutation* ; mais j'ai surtout parlé d'une transformation de *l'échelle des valeurs*.

Dr WYSS-DUNANT : Echelle des valeurs... Vous entendez valeurs morales et civiques ?

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. FEBVRE : Intellectuelles même. Mais ces hommes n'aiment pas beaucoup qu'on leur en parle, ou du moins, ils n'ont pas beaucoup aimé qu'on leur en parle jusqu'à un moment assez proche de nous. Pourquoi ? Reportons-nous à cinquante ou soixante ans en arrière : l'homme très intelligent, très cultivé, en Amérique, — je parle surtout de l'Amérique du Sud et d'un pays comme le Brésil avec lequel j'ai eu un contact moins bref, — à quoi aspirait-il ? Non pas à être p.205 Brésilien, mais à être, au Brésil, le représentant de la plus haute et de la plus fine culture intellectuelle.

On raconte, là-bas, que dans une circonstance tout à fait décisive pour lui — il s'agissait je crois d'une élection possible à la présidence des Etats-Unis — l'homme qui a incarné toute la période à laquelle je pense — Nabuco — fut trouvé par ses amis qui venaient lui apporter le résultat du vote, en train de lire tranquillement. Quel était ce livre ? C'était un livre d'Erasme. Ce parfait humaniste qu'était Nabuco avait le souci de ne pas rompre le contact avec le monde européen et la culture européenne. Il affirmait, sans vouloir faire une déclaration de principe, spontanément, à quel point la culture européenne, même dans ses profondeurs, dans ses racines, dans ses sources historiques, était pour lui importante. Il y aurait sur ce point beaucoup de choses à dire, mais dans cette ville de Genève, qui est la ville de l'horlogerie, il faut tenir compte du temps...

M. JEAN HALPÉRIN : Monsieur Febvre, vous avez beaucoup parlé de la conception différente que l'on se fait en Europe et dans les Amériques, des notions de temps et d'espace. Ce sont là, en effet, me semble-t-il, les deux grands dénominateurs communs — peut-être les seuls — que l'on puisse trouver pour définir un certain aspect de civilisations aussi différentes entre elles que les civilisations européennes et les civilisations américaines. Mais, à ce sujet, je voudrais vous poser deux questions.

La première est celle-ci : ne croyez-vous pas que, par le concept de l'espace, la Russie — qui est d'Europe, qu'on le veuille ou non — rejoint l'Amérique bien davantage qu'elle ne tient de l'Europe ? Autrement dit, le nomadisme dont vous parliez, la conception mobile de l'espace, qui procède de l'immensité de ces pays et qui paraît caractériser l'Amérique plus que l'Europe, n'est-elle pas valable aussi pour la Russie ?

Le Nouveau Monde et l'Europe

Ma deuxième question rejoint ces deux notions de temps et d'espace. Ne croyez-vous pas que ces deux notions ont été profondément bouleversées au cours des dernières années ; et, avec notre manie européenne de dater — dont vous nous parliez l'autre soir — je me demande si ce bouleversement dans la notion du temps et de l'espace, en Amérique du Nord particulièrement, ne remonte pas aux années 1930 qui sont les années de la grande crise économique mondiale. Pour la première fois, les Américains du Nord ont pris conscience de la fragilité de leur système économique. Il s'est produit alors un choc psychologique, que je crois très réel ; et je me demande si, de ce moment, ne date pas un vieillissement — ou tout au moins une maturation — de l'Amérique, qui se marque profondément dans l'attitude mentale.

Tout à l'heure, on nous a parlé des Européens qui avaient émigré en Amérique. Evidemment, les Européens qui partaient pour l'Amérique étaient des aventuriers, ou tout au moins des hommes qui n'avaient rien à perdre. D'où leur esprit d'entreprise, leur dynamisme. Mais les « hommes nouveaux », nous le savons, ne restent pas perpétuellement « nouveaux ». Il se produit un phénomène d'embourgeoisement, de p.206 sclérose, de maturation. Et ce phénomène, perceptible dès maintenant dans l'Amérique du Nord, ne l'est-il pas beaucoup moins en Amérique du Sud ? Et cela ne pose-t-il pas, dès lors, des problèmes pour la recherche d'une définition des caractéristiques de la conception américaine du temps ?

Or ce qui s'applique au temps, s'applique aussi à l'espace. Depuis quelques dizaines d'années, la conception américaine de la *frontière* — de la marche américaine — disparaît. Il n'y a plus en Amérique du Nord (et peut-être aussi en Amérique du Sud, mais ce point resterait encore à préciser) autant d'espaces disponibles qu'on en trouvait, il y a quarante ou cinquante ans. Est-ce que, psychologiquement, mentalement, cela n'a pas une importance majeure pour l'Amérique d'aujourd'hui ? Car enfin il n'est pas indifférent, me semble-t-il, que le souci de la conservation des richesses naturelles ait réellement fait son apparition vers 1935, pour la toute première fois dans l'histoire des Etats-Unis.

Je m'excuse maintenant d'introduire ici une question qui n'a pas été évoquée dans votre conférence : la prise de conscience, peut-être pas encore très nette dans les esprits, mais très réelle cependant, des dangers qui menacent cette forme de civilisation matérielle et mentale ; prise de conscience consécutive,

Le Nouveau Monde et l'Europe

chez l'Américain, à la mutation qui s'est opérée dans la conception qu'il se faisait du temps, surtout, et de l'espace.

Et ce phénomène n'en rejoint-il pas un autre, très net aussi et tout nouveau dans la mentalité américaine d'aujourd'hui : je veux dire la peur ? Cette peur, dont il y aurait beaucoup à dire, n'est-elle pas, par certains côtés, une manifestation de ce réveil ? Les Américains du Nord s'apercevant tout à coup qu'ils se trouvent dans une situation qui n'a plus la stabilité à laquelle ils étaient habitués ? Je pense à certaines pages de votre livre *La religion de Rabelais*, où vous nous montriez le choc qu'a constitué pour l'Européen la disparition de cette sécurité que lui avait donnée plus d'un siècle de relative et apparente stabilité économique et mentale. Cette stabilité n'est-elle pas remise en cause, chez l'Américain, ou, plus exactement, la promesse de dynamisme qu'il portait en lui ne se trouve-t-elle pas menacée par certains éléments de sclérose et de maturation ?

M. FEBVRE remercie son interlocuteur d'aller « dans le sens de ses désirs ». Il a voulu simplement attirer l'attention des auditeurs, lors de sa conférence, sur l'importance pour l'historien des notions de temps et d'espace. Mais, bien entendu, il n'a pas pu approfondir ce grand problème. Il poursuit :

Vous avez compliqué encore la question, M. Halpérin, en jetant dans le débat le monde russe, parce qu'il était difficile de l'introduire dans cette phase de la discussion.

Vous avez parfaitement raison de dire qu'il fait partie du monde européen ; et nous n'avons pas le droit d'oublier, nous, les services immenses rendus à la civilisation européenne par ce monde russe qui a supporté toute une série de grandes invasions venues de l'Est, a contribué à les émettre, pour ainsi dire, et à les affaiblir, de telle sorte que leur élan ^{p.207} s'est brisé au fur et à mesure qu'elles s'avançaient davantage vers l'ouest et que, par conséquent, elles devenaient moins menaçantes pour l'Europe occidentale. Mais la Russie est devenue aujourd'hui bien autre chose que cette Russie dont on m'a appris, au temps de ma jeunesse, qu'elle était limitée par les monts Oural. La Russie est devenue un monde, et je ne peux pas vous répondre pour la très simple raison que je ne sais pas le russe ; que je n'ai rien lu d'autorisé sur ces problèmes et que je ne sais pas s'ils se sont posés. J'ai bien peur qu'à l'heure actuelle les opinions politiques respectives empêchent que des enquêtes de cette nature

Le Nouveau Monde et l'Europe

soient faites sans arrière-pensée, et dans une parfaite liberté. Du reste, les enquêtes sont rendues difficiles par le fait que l'une des deux parties en cause n'est pas très favorable à la liberté de la recherche purement objective et purement scientifique.

Et pourtant, note M. Febvre, de telles enquêtes seraient nécessaires. Il faut déplorer que les circonstances actuelles ne permettent pas de les entreprendre.

Un point encore. Vous avez parlé de la « maturité » de la civilisation américaine ; maturité qui, selon vous daterait de ces toutes dernières années ; vous avez même prononcé le mot de « sclérose ».

Maturité ? Je n'en sais rien, je veux bien. Mais maturité par rapport à quoi ? Par rapport à nous ?

M. HALPÉRIN : Par rapport aux Américains eux-mêmes !

M. FEBVRE : Probablement. Je crois que, là comme ailleurs, le temps met les bouchées doubles et que, par conséquent, sous la pression du temps, des phénomènes convergents produisent cette espèce de transformation, de révolution profonde à quoi nous assistons et dont nous sommes les témoins très souvent inconscients. Il faudrait que des hommes, connaissant à fond le monde américain répondent, à une question de cette espèce.

Mais « sclérose », alors non ! C'est un jugement de valeur, et l'histoire ne porte pas de jugements de valeur. Elle s'en défend. Elle peut étudier une échelle de valeurs, elle n'a pas à dire après cette étude : finalement, je préfère la vieille échelle de valeurs ; celle dont j'ai escaladé depuis ma plus tendre enfance, un à un, les échelons. A titre personnel je peux préférer telle échelle de valeur, par rapport à une autre, s'il en existe une ; mais je ne peux le faire en tant qu'historien. (A vrai dire je n'aurai même pas besoin de le déclarer à titre personnel ; parce qu'hélas, et bien que l'on doive s'en défendre, je ne montrerai que trop que je suis attaché à l'une de ces échelles de valeurs plutôt qu'à l'autre).

Mais « sclérose », nous n'en savons rien. Sclérose de quoi ? Sclérose d'un monde débordant de vie et de forces jeunes comme l'est le monde américain ? Nous ne pouvons pas parler de ce monde sans qu'aussitôt le mot de jeunesse vienne dans notre bouche, quelquefois d'une façon un peu déplaisante, parce

Le Nouveau Monde et l'Europe

que nous avons l'air alors de très vieux messieurs qui se demandent ce que ces gamins mal émancipés sont ^{p.208} encore en train de faire. La sclérose est une maladie. Quand votre cristallin commence à se scléroser, faites très attention à la cataracte ! Partout et dans tout les domaines, il en va de même. « Sclérose », qu'on le veuille ou non, est péjoratif.

M. HALPÉRIN : Je ne l'entendais pas dans ce sens...

M. FEBVRE : Ne parlez pas de sclérose ; parce que, ce faisant, vous prédisez la fin prématurée du monde américain, lequel, pour l'instant, se porte parfaitement bien. Si nous ne le pensions pas, d'ailleurs, nous ne nous intéresserions pas à lui comme nous le faisons en ce moment et dans un esprit très particulier : nous sommes inquiets. Vous parliez de peur, je parlerai, moi, plutôt d'inquiétude. L'histoire des hommes est faite d'une série d'inquiétudes successives. Et certes nous traversons actuellement une grande crise d'inquiétude et nous nous interrogeons anxieusement sur le sens de beaucoup de nos activités Mais faisons très attention de n'employer que des mots qui ne soient pas décourageants et qui ne puissent pas prêter à nos interlocuteurs d'au delà de l'Océan l'idée — et même quelquefois le préjugé — que nous les traitons un peu prématurément de vieillards, alors qu'ils nous semblent, par ailleurs, très jeunes. Prenons garde à cette espèce de confusion.

LE PRÉSIDENT : On trouve souvent dans les chroniques sportives le terme de « course contre la montre ». Je ne sais pas très exactement en quoi cela consiste, au point de vue sportif, mais il me semble qu'en ce moment-ci nous-mêmes nous livrons à une sorte de course contre la montre. Je demande donc à tous ceux qui doivent encore prendre la parole, maintenant, de faire un très grand effort de brièveté.

M. FEBVRE : ... et celui qui doit répondre également !

M. LAZLO LEDERMANN : M. Febvre, en historien, a mis le doigt sur le problème crucial des relations culturelles entre le Nouveau et l'Ancien Monde, lorsqu'il a parlé d'une différence des échelles de valeurs.

On peut considérer cette différence du point de vue statique, comme

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'historien et le sociologue, faire le point pour savoir où nous en sommes arrivés dans ces relations, ou bien, et je crois que ces entretiens devraient y tendre également d'une façon dynamique, c'est-à-dire rechercher comment améliorer, comment rendre plus fructueuses, ces relations entre ces deux mondes.

Or, cette question de différence des échelles de valeurs est peut-être le plus grand obstacle à une amélioration des échanges culturels entre ces deux formes de civilisation. En effet, ne sommes-nous pas tous — et quand je dis « tous », bien entendu j'exclus ceux qui sont autour de cette table et dans cette salle — est-ce que la grande majorité des ^{p.209} hommes n'est pas portée à considérer les autres civilisations, les autres cultures — ou simplement les situations, les conditions de vie qu'il trouve à l'étranger — d'après ses propres normes, sa propre échelle de valeurs, d'après les conditions de son pays natal ou du milieu dans lequel il a vécu et dont il a reçu les impressions les plus profondes et les plus durables de sa vie ?

J'illustrerai cela par un exemple vécu, très simple, que je résumerai. Lors d'un de mes voyages aux Etats-Unis, je suis arrivé dans une ville du sud du Texas, située sur le Rio Grande, c'est-à-dire sur la frontière mexicaine ; et dans cette ville j'ai trouvé toutes les marques de cette civilisation dite technique dont l'Amérique du Nord s'enorgueillit. Tout était moderne, *up to date*, *efficient*. Et puis, je suis passé dans les faubourgs — ou presque — de cette ville. J'ai traversé le Rio Grande, large de quelques mètres, et je me suis trouvé dans un tout autre monde. De l'*up to date*, de l'*efficiency*, plus de traces ; plus de canalisations perfectionnées, mais de l'ancien, de la couleur locale, une civilisation, si vous voulez, du *dolce far niente*, ou plutôt du *mañana*. La transition était si brusque qu'elle frappait non seulement le voyageur superficiel, mais aussi celui qui est enclin à recevoir des impressions plus profondes. Je savais, bien entendu, que de ce côté de la frontière, sous l'apparence contemplative, ne se cachait pas que de la contemplation philosophique, spirituelle ou intellectuelle ; et je savais également que malgré le peu de traces de civilisation technique, si je poussais un peu plus au sud, j'en découvrirais bien les signes. Et je savais enfin que, de l'autre côté de la frontière du côté nord, sous la façade de la civilisation technique, dont il conviendrait aussi de considérer les aspects non matérialistes, sous cette façade on trouverait un essor artistique, intellectuel et scientifique sans précédent dans l'histoire de l'Amérique du Nord. Mais comment voulez-vous que le voyageur, l'observateur

Le Nouveau Monde et l'Europe

superficiel — et c'est la grande masse — aille plus profondément dans les choses, qu'il ne soit pas seulement agacé superficiellement, mais irrité, choqué par ces différences ?

C'est là, me semble-t-il, qu'une technique des relations culturelles devrait se constituer ; technique pour laquelle je me permets respectueusement de demander au professeur Febvre son opinion. Je crois que deux conditions fondamentales sont nécessaires. L'une — et c'est un truisme — consiste dans le respect absolu de la culture d'autrui ; cela va sans dire, mais cela va mieux si on le dit et si on le pratique. L'autre, c'est non seulement le respect, mais la garantie des libertés et des droits fondamentaux humains ; il me paraît aussi que cela va sans dire, mais cela va mieux encore si on le dit.

Telles sont, pour M. Ledermann, les deux conditions fondamentales pour la mise sur pied d'une technique des relations culturelles. Technique grâce à laquelle, précise-t-il, on pourrait enseigner aux hommes à considérer une culture et une civilisation qui leur sont étrangères « non d'après leurs propres normes, mais d'après les conditions naturelles, économiques, géographiques, spirituelles des civilisations qu'ils rencontrent ».

M. FEBVRE : p.210 Je déférerai au désir très légitime de notre Président et je vous répondrai brièvement, Monsieur, pour marquer tout mon accord.

Mais le problème est beaucoup plus profond. Le problème consiste à aborder scientifiquement le problème de l'échelle des valeurs. Il faut, en d'autres termes, entreprendre une série d'enquêtes scientifiques ; j'emploie beaucoup ce mot d'enquête. Depuis une vingtaine d'années, je consacre dans le monde de l'histoire toute une partie de mes forces et de mon action — et de l'action de mes collaborateurs — à mettre sur pied des enquêtes.

Permettez-moi de rapporter un souvenir personnel. C'était au temps où l'UNESCO se cherchait encore. Le gouvernement français m'avait envoyé à Londres à ces conférences préliminaires où il s'agissait d'étudier le programme de l'UNESCO. Je me rappelle très bien qu'à ma descente d'avion Jean Thomas, qui était venu m'attendre — il était six ou sept heures du soir — me dit : « Je vous emmène mais demain il faut que j'aie un papier ou deux ou trois papiers de vous à soumettre. » J'ai passé quelques heures de nuit assez désagréables, mais je n'ai pas hésité sur le premier thème. J'ai dit : nous allons vers un état de chose nouveau, en ce sens que le mot de « monde », l'adjectif « mondial »,

Le Nouveau Monde et l'Europe

succédant dans une certaine mesure à l'épithète « universel », cela va devenir quelque chose d'extrêmement fréquent et d'un emploi constant parmi les hommes. Je parlais en mon nom personnel en disant que nous tendions vers l'établissement d'une civilisation qui, de plus en plus, serait composée de morceaux s'intégrant les uns dans les autres, de morceaux de civilisations très diverses. Quel sera le résultat, de notre point de vue à nous, Européens ? Nous pleurerons sur le bon temps d'autrefois où les Européens étaient seuls à faire la culture — leur culture européenne. Mais tout de même, il faut bien voir que ni l'Asie, avec ce réveil des vieilles civilisations asiatiques, qui ont tant de choses à nous apporter, ni les pays d'Amérique — et bien d'autres encore — ne nous laisseront continuer à imposer, absurdement du reste, une civilisation, qui est la nôtre, à un monde qui n'est plus le nôtre.

Donc, avant tout, il faudrait déterminer d'avance quel va être pour nous le sens de ces transformations. Ce qui exige des enquêtes. On nous dit : voyez cet homme, il est de souche indienne, ou bien : c'est un Jaune, c'est quelqu'un qui a toute une lignée d'ancêtres en Extrême-Orient, mais il s'est initié avec une très grande facilité à notre culture européenne, il est mathématicien, il est physicien, il est médecin, il est biologiste, il est sociologue, etc... Oui, je voudrais bien que l'on fasse une série d'enquêtes, non pas tant sur cet homme et sur la façon dont il a assimilé l'apport intellectuel de l'Europe, mais encore sur la façon dont la masse est prête, ou non, à accepter des choses qui nous semblent à la base même de notre culture européenne. Aussi demandais-je qu'une grande organisation comme l'UNESCO, qui seule à mon sens pouvait faire cela dans le monde, voulût bien, non pas se lancer dans une immense enquête globale, mais commencer par mettre en présence un certain nombre d'Européens qualifiés — pas beaucoup, trois ou ^{p.211} quatre —, jeunes, actifs, déjà formés pour comparer leur vie intellectuelle avec celle des gens d'Asie par exemple...

M. UMBERTO CAMPAGNOLO : Je voudrais vous poser une question : croyez-vous que ces enquêtes doivent être quelque chose de préliminaire à la réponse que nous donnerons au problème qui nous est posé ou bien constituent-elles la méthode elle-même pour répondre ?

Je vous dis tout de suite quelle serait ma position : je crains que l'on ne fasse jamais une véritable enquête, ou bien je pense que lorsqu'on entreprend cette enquête, on esquisse déjà une réponse.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. FEBVRE : J'ai souvent réfléchi à ce problème. Mais je ne crois pas qu'il en va comme vous dites. Je crois, comme disent nos paysans, que quand on va à la pêche, il faut savoir où est le poisson. C'est-à-dire qu'il ne faut pas déclarer : nous allons faire une enquête, sans avoir réfléchi.

Et M. Febvre d'esquisser dans les grandes lignes ce qu'il entend par une « enquête » rationnellement menée, qui n'a rien de comparable, précise-t-il, avec l'enquête journalistique.

Puis il en revient au thème de l'argent :

J'en ai parlé dans ma conférence, beaucoup trop rapidement, c'est entendu, mais je n'avais pas à en parler longuement, j'avais à dire simplement : il faudrait qu'on s'intéresse à ce problème-là. Mais quand on dit de l'Amérique, qu'elle est capitaliste, croyez-vous que, là-bas, tout le monde le soit ? Nullement. Il y a certains pays de l'Amérique, qui ne sont pas capitalistes, qui vivent en dehors du système capitaliste, sous un régime d'économie presque semblable à celle que nous qualifions stupidement de « primitive ».

Quand on constate ces diversités, on se rend compte de la difficulté extrême de mener à bien une enquête ; et je suis d'accord avec vous sur ce point : l'enquête est une arme redoutable qui doit être maniée avec beaucoup de précaution et de prudence. Mais je ne crois pas qu'il faille y renoncer, car si on y renonçait, que ferions-nous ?

M. CAMPAGNOLO : Et pensez-vous qu'elle coïncide avec la recherche scientifique ?

M. FEBVRE : On ne peut pas arrêter la recherche scientifique. Ce qu'on pourrait peut-être arrêter, c'est la recherche — je vais avoir l'air de poursuivre le journalisme, bien que je n'aie rien contre la presse, c'est une très grande invention — je dirai « journalistique ».

LE PRÉSIDENT : Je vous prie de ne pas perdre de vue la remarque que j'ai faite il y a quelques instants.

La parole est à M. Maurois.

M. MAUROIS : ^{p.212} Je voudrais d'abord ajouter une remarque à l'intervention de M. Halpérin. Il a dit que le dynamisme américain tendait à diminuer, parce

Le Nouveau Monde et l'Europe

que l'esprit de la « frontière » était en passe de disparaître.

La « frontière » au sens physique, au sens géographique, disparaît peut-être, mais il existe une frontière qui est celle de l'invention ; et un Américain qui défriche entièrement un atelier de machines-outils pour le remplacer par des machines-outils nouvelles, fait le même métier que celui qui défrichait les forêts. C'est ce dynamisme qui continue à exister. Chaque invention nouvelle apporte un esprit de la frontière à quelqu'un qui va créer une industrie nouvelle en fonction de cette invention.

D'autre part, M. Febvre a dit que le passé de l'Amérique est un passé court, et que par conséquent l'échelle de temps y est différente ; qu'un Américain qui pense à un monument ancien n'y pense pas dans les mêmes termes que nous.

Cela est vrai certainement, mais en partie ; en fait les hommes qui sont arrivés en Amérique au XVI^e ou au XVII^e siècles sont des hommes qui apportaient avec eux tout le passé de l'Europe. Un marchand de Boston qui faisait peindre son portrait par Coplet — c'était de la très bonne peinture et il l'aimait — était quelqu'un qui avait derrière lui tout le passé européen. Quand nous étudions le caractère de Bolivar, les lectures de Bolivar, ses réactions devant l'Europe, nous avons le sentiment que nous nous trouvons en présence d'un demi-Européen ; et c'est vrai aussi pour les Français du Canada, et vrai pour les écrits de Franklin, qui n'est pas un homme qui écrit comme un sauvage ayant appris une langue, ni comme quelqu'un qui aurait seulement trois générations derrière lui, mais comme quelqu'un qui a des siècles derrière lui.

M. FEBVRE : Je suis parfaitement de votre avis quant au fond de la question. Mais j'aurais tout de même quelques remarques à formuler qui ne vont pas exactement dans ce sens.

Je rappelais tout à l'heure l'emprise exercée par l'humanisme européen sur les élites de l'Amérique du Sud, en particulier. J'aurai la même chose à dire, bien qu'avec un décalage sensible, sur les élites de l'Amérique du Nord. Il est évident que ces hommes bénéficient comme nous de l'apport de l'humanisme gréco-latin — puisqu'ils pratiquent surtout le latin — du christianisme et de bien d'autres apports sur lesquels je n'insiste pas. Mais ici encore, nous aurions besoin d'études, et je ne vois pas que ces études aient été faites jusqu'à présent.

Le Nouveau Monde et l'Europe

En revanche — et il faut bien le dire — les Européens cultivés qui sont allés là-bas étaient soutenus par des masses d'hommes qui n'avaient pas ce sens de la culture européenne, dont beaucoup avaient été évacués au delà des mers par leurs gouvernements respectifs qui les jugeaient nuisibles, pour des raisons valables, du point de vue pénal, criminel ou moral. Ces hommes n'avaient pas un très grand sentiment de leur civilisation. Mais je pense qu'ils se sont petit à petit transformés et qu'ils ont donné d'excellents citoyens d'un monde neuf.

p.213 Je ne parle pas du problème des émigrants du XIX^e siècle, c'est un tout autre problème celui-là. Mais je crois que les premiers stocks humains qui sont allés là-bas étaient composés d'une élite et d'un grand nombre d'aventuriers de petite ou de grande envergure, qui n'étaient pas des hommes très cultivés et qui avaient un très grand désir de vivre dans un pays neuf, de pouvoir dire : rompues les amarres avec le monde d'autrefois ; dans ce pays nouveau à l'égard duquel nous serons loyaux et fidèles, nous voulons faire du neuf. Je crois qu'il y avait un certain désir chez ces hommes, peut-être pas formulé, peut-être inconscient, de ne pas s'accrocher, de ne pas s'agripper au passé européen, un passé qui, pour toutes sortes de raisons, ne leur était pas très cher.

Il y a enfin la réaction d'un certain nombre d'Américains qui disent : comment, nous des gens nés d'hier ? Mais l'Amérique est bien plus vieille, au point de vue humain, que vos continents d'Europe. Ici, spéculations sur l'*homo americanus*, son passé, etc... Mais je crois savoir que l'accord sur ce point n'est pas parfait entre tous ceux qui en parlent, mais sur quoi l'accord est-il parfait ?

M. LÉON KOCHNITZKY : M. Febvre nous a décrit l'autre jour d'une façon imagée et charmante, ce qu'on appelle en Argentine la *chacara*, cette maison groupant des familles de travailleurs, dans laquelle se célébraient parfois les offices religieux, et qui se trouve un beau jour abandonnée, les gens étant allés plus loin.

Je me demande si ce n'est pas un phénomène américain humain qui aurait sa contre-partie dans le caractère et dans le comportement. L'Américain n'est-il pas, M. Febvre, par définition, disponible et toujours tenté par l'utopie et la chimère ? Je vous demande si, dans cette civilisation réputée matérialiste, il n'est pas surprenant de trouver toujours des gens qui changent de métier, qui changent de place, qui se convertissent et se

Le Nouveau Monde et l'Europe

consacrent successivement à des activités diverses et aussi des gens qui sont stimulés par cet esprit d'invention et de découverte ?

Vers 1841, un dentiste du Connecticut se promène dans une foire et visite le pavillon des gaz hilarants. Il en sort en se disant : peut-être pourrai-je faire passer ce gaz chez mes malades. Il invente l'anesthésie. Un peintre académique, lassé de peindre ses modèles, découvre le télégraphe et transmet un verset de la Bible par télégraphe : c'est Morse. Un marchand de bicyclettes et son frère mettent en mouvement le premier avion. Des journalistes envoient Stanley à travers le monde. Et ainsi de suite. Notre bon Maître André Maurois a connu M. Hiram Bingham, autrefois gouverneur du Connecticut, professeur dans différentes universités, qui, un beau jour, par hasard, a découvert les admirables ruines de Matchtchu Pitchu. Toute cette activité étonnante participe du même esprit que celui de l'abandon de la maison pour faire autre chose.

Et ceci nous amène à une autre question soulevée par M. le Professeur Febvre. Evidemment, nous ne pouvons pas, comme il l'a dit, nous lancer dans l'étude des problèmes de l'argent à travers le monde. Mais quand on les évoque, il faut bien faire les distinctions ^{p.214} nécessaires. Certes, les Américains aiment amasser de l'argent, mais ils n'aiment pas le garder ; je ne vais pas parler ici de la manière dont ils le dépensent ; dire à quelles œuvres ils le consacrent. En Europe, nous sommes régis par la dot, l'héritage, la propriété. Toutes ces choses ont une autre signification et n'existent pour ainsi dire plus dans la société capitaliste américaine. Selon la Déclaration des Droits de l'Homme la propriété est sacrée. Cette idée est à l'opposé de tout ce que les déclarations des droits des constitutions américaines pourraient déclarer. Je ne connais rien qui y corresponde. Et je voudrais encore, avant de terminer, vous rappeler l'existence des grands mouvements idéalistes, si nombreux, parfois puérils et parfois extrêmement profonds, comme le mouvement unitarien, l'activité des transcendentalistes à Boston fondé par Channing.

Je demanderai simplement si M. Febvre est d'accord sur ce fait, sur l'influence que l'Amérique a pu exercer dans ce sens sur le monde. Il y a un nom que je tiens absolument à prononcer : c'est celui de Gandhi. On demandait à Gandhi quelles étaient les influences occidentales qu'il avait subies. Il a répondu : « Deux : celle de Tolstoï, et celle de Thoreau », l'auteur de *l'Essai sur la Désobéissance civile*, ce petit étudiant mal nourri qu'Emerson avait recueilli et

Le Nouveau Monde et l'Europe

qui a écrit ce livre capital de la littérature américaine, et, un beau jour, pour ne pas avoir payé ses impôts, a été emprisonné. Gandhi revendiquait comme point de départ ce petit Américain, qui n'est pas un produit de l'Europe, mais vraiment un produit de la Nouvelle Angleterre.

Je vous soumetts ces quelques observations. Je vous demande s'il ne convient pas d'établir une relation entre le fait d'abandonner la demeure, l'espace, et le comportement de l'Américain contemporain qui ne cesse de se lancer, d'aller de l'avant, de répondre à un appel.

LE PRÉSIDENT : Encore un mot avant de donner la parole à M. Febvre. Plusieurs orateurs qui devaient parler ce matin se sont désistés. D'autre part, je demande à trois d'entre eux qui veulent intervenir, le R.P. Dubarle, M. Campagnolo, et le Dr Michaelis, de bien vouloir accepter que leur tour soit renvoyé à Coppet samedi après-midi. J'aimerais, après que M. Febvre aura répondu à M. Kochnitzky, donner la parole à M. Gourevitch, qui n'est pas un de nos invités ; mais nous avons pris l'habitude à nos Rencontres d'accepter que des gens du public, qui ont des questions à poser, puissent parler.

M. FEBVRE : Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire, qui vous donnera, je crois, satisfaction. Si j'avais eu le plaisir de vous entendre avant mon arrivée ici, vous auriez certainement trouvé dans ma conférence quelques échos de ce que vous venez de dire et qui est si ingénieux.

M. Febvre fait remarquer cependant à M. Kochnitzky que le nomadisme des populations n'est pas un phénomène spécifiquement américain. On ne p.215 peut, sans lui, « concevoir la société féodale dans nos pays à nous et jusque très tard — jusqu'aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles — il y a eu des poussées successives de nomadisme ».

M. GOUREVITCH : Je voudrais qu'on excuse mon accent déplorable. Je serai obligé d'être extrêmement schématique, parce qu'il faut être très rapide.

Je veux dire que le point culminant, d'après moi, de la conférence si érudite du Professeur Febvre était la question angoissante qu'il a posée : Si l'Amérique, a-t-il dit, se destine à être l'héritière de notre civilisation gréco-romaine et surtout chrétienne, elle doit sauver : 1° le goût et le sens de la nature, 2° l'homme. Nous sommes d'accord avec M. Febvre pour dire que l'homme est pris dans le sens de l'entité individuelle et non pas dans le sens d'une partie plus ou

Le Nouveau Monde et l'Europe

moins efficace d'un groupement ou d'un mécanisme collectif. Or, et je voudrais savoir quelle est l'opinion autorisée du Professeur Febvre, je trouve qu'il y a une antinomie interne dans cette manière de poser le problème. J'ai vécu douze ans en Amérique. Je suis un des premiers à être allé en Amérique par la voie des airs. J'étais un pionnier, comme passager, et j'écrivais pour le *Figaro*. J'ai été accueilli en 1929 d'une manière qui m'a donné encore récemment, pendant mon séjour de douze ans en Amérique, la possibilité d'avoir certaines vues très particulières sur la vie américaine.

Je suis, à vrai dire, plus sceptique que le Professeur Febvre et je trouve pour ma part que le salut de l'homme, formé par le génie du christianisme, est gravement compromis par les formes et les tendances de la vie américaine.

Quant au sens et au goût de la nature, en revanche, j'ai trouvé que les Américains ont le goût de la nature poussé au plus haut degré ; et ce goût de la nature commence par les choux-fleurs qu'ils cultivent dans des millions de potagers et de jardins, comme les Français, et même plus. Avec ces choux-fleurs, ils s'évadent de la vision apocalyptique des choux-fleurs de l'explosion atomique... A partir donc des belles roses que j'ai vu cultiver à New Port — la dernière citadelle des milliardaires — on a tout de même l'esprit bucolique. De ce goût des fleurs et des légumes, jusqu'à l'idée de *l'homme cosmique*, les Américains ont le sens de la nature. Permettez-moi de m'arrêter une seconde seulement sur cette expression : *l'homme cosmique*. Je regrette que l'on n'ait pas parlé de ce facteur dont dépend toute notre destinée. Il faut ne pas avoir peur du ridicule en disant franchement les choses : l'Amérique et la Russie soviétique sont engagées dans la course fatale. Pas seulement pour les armements, car je ne crois pas à la guerre proche, à la guerre comme conséquence de la suprématie américaine dans les armements. On ne peut pas se suicider deux fois. Que ce soit mon ancienne patrie — que je déteste — qui est la plus forte, ou l'Amérique, on ne peut pas faire la guerre-suicide. Mais nous dépendons de la course cosmique. L'Amérique, comme la Russie soviétique sont très avancées dans les projets de construction des satellites artificiels. C'est ^{p.216} l'aboutissement de leur sens de la nature : les Américains aspirent au rôle d'homme cosmique. Les enfants comme les vieilles dames vont au *planetarium*, à New York, avec autant d'empressement que j'en mets, à Genève, à entendre André Maurois. Croyez-moi, il y a une quantité de gens qui s'intéressent beaucoup plus aux spectacles du *planetarium* à New York qu'aux questions philosophiques.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Du point de vue de la survivance de l'homme chrétien, je suis, je l'ai dit, très pessimiste. Le sens de la nature ne diminue pas ce danger d'atrophie de l'être humain ; au contraire il ajoute à ce danger, parce qu'il y a dans ce sens de la nature quelque chose d'éminemment païen et que des Américains bien éduqués, parmi mes amis, ne nient pas. Il y a un certain mariage ou une certaine liaison illégitime de l'esprit mécanistique, qui tue l'individu humain, et de l'esprit païen qui survit et survivra dans le goût de la nature sous toutes ses formes.

Voilà ma conclusion ; et je voudrais savoir si le Professeur Febvre est de cet avis.

M. FEBVRE : Je répondrai brièvement en disant que, faute de connaissances intimes et approfondies, je ne peux analyser le tableau que vous présentez des aptitudes américaines. Mais vos remarques me paraissent très pertinentes, très utiles.

C'est surtout en pensant à la dégradation, chez nous, d'un certain besoin de la nature — mais de la nature intégrée à notre mentalité — et d'un certain souci de scruter l'homme que j'avais évoqué ces deux problèmes dans ma conclusion. S'il est évident qu'une dévalorisation progressive de l'homme, est en train de s'opérer, il existe aussi, si j'ose dire, une dénaturalisation des forces autour de l'homme. Chez nous la chimie, par exemple, est quelque chose d'assez redoutable...

M. GOUREVITCH : Chez nous, il y a tout de même la possibilité d'une certaine synthèse, que je ne vois pas aux Etats-Unis...

M. FEBVRE : Je ne connais pas assez dans ses profondeurs la civilisation américaine. Mais je vous remercie simplement d'avoir présenté ces observations à l'appui de nos recherches touchant un très grand problème.

LE PRÉSIDENT : Il est entendu que les trois derniers orateurs inscrits prendront la parole au début de l'entretien de Coppet, samedi après-midi.

Je déclare le premier entretien terminé.

@

DEUXIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Victor Martin

@

LE PRÉSIDENT : p.217 Je déclare ouvert le deuxième entretien. Avant de commencer, je demanderai aux participants des Rencontres d'observer cette forme de courtoisie à l'égard de leurs collègues, qui consiste à être aussi clair et aussi bref que possible, de façon à donner à tous l'occasion de s'exprimer.

Pour ne pas perdre de temps, je vais immédiatement donner la parole à notre conférencier d'avant-hier, M. Rappard, pour qu'il aborde un point qu'il avait été obligé d'éluder lors de sa conférence : c'est-à-dire *l'aspect économique*.

M. WILLIAM RAPPARD présente ici les considérations qu'il n'a pu, faute de temps, développer lors de sa conférence (Cf. le texte de la dite conférence, pp. 47-54).

Puis il en vient au problème de l'américanisation :

Qu'appelons-nous américanisation ?

Au moment où l'on a introduit les chemins de fer en Europe, on a déjà évoqué l'Amérique. Au moment où les progrès matériels se sont développés plus tôt et se sont épanouis plus librement au delà des mers que chez nous, mais que nous avons imités, on a toujours dit : « C'est affreux ce que l'Amérique corrompt l'Europe. » Ce sont en fait les mêmes causes qui agissent ici et là-bas. Mais comme elles ont agi plus tôt et qu'elles agissent plus librement là-bas, nous croyons que ce sont eux qui nous imposent cela. Regardez cependant autour de vous. Vous avez peut-être ce matin mangé du *shredded wheat* : américanisation ! Mais vous étiez libre de vous en tenir au pain et au beurre. Vous vous êtes rasés avec des rasoirs Gillette : américanisation ! Mais c'est vous qui avez choisi ce rasoir. Et vous vous êtes rasés avec du savon américain, et vous vous êtes rincés avec du *shaving lotion*. Vous êtes venus ici dans une voiture américaine — si vous avez la chance d'en avoir une ! Bref, p.218

¹ Le 4 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'américanisation, nous l'appelons. Nous mangeons des fruits californiens, même en Suisse. L'autre jour, à Nice, j'ai voulu acheter des oranges, elles venaient de Californie. Mais ce ne sont pas les Américains qui nous ont imposé ces oranges ; c'est nous qui les avons sollicitées parce que nous les trouvions, à prix égal, plus savoureuses.

Je sais qu'il sera question ici du *Reader's Digest*. C'est une revue que nous connaissons tous et que la plupart des gens de plume, en Europe, déplorent. Sans doute cette revue n'est-elle pas l'expression de la plus haute culture. Mais s'il y a eu, en quelques années, un million d'exemplaires vendus en français, ce n'est pas parce que les Américains nous l'ont imposée, c'est parce que les Français préféreraient cela aux autres revues du même prix, et aussi peut-être, de la même qualité intellectuelle, qui étaient à leur portée. Et lorsque, avertis par cet exemple, de purs Français préparent et éditent avec le goût qui leur est propre, cette revue qui nous permet de connaître la vie intime de notre collègue, M. André Maurois, on dit encore que c'est de l'américanisme ; mais c'est une revue purement française, inspirée peut-être par l'exemple américain. Ils ont trouvé un filon, nous l'avons exploité.

Je ne veux pas en dire davantage parce que tout cela me paraît évident. Je voudrais que cet entretien, qui servira peut-être à quelque chose, éclairât au moins ceux qui n'ont pas beaucoup réfléchi au fait que l'américanisation que nous nous imposons est peut-être un bien ou un mal. Mais c'est en tout cas une innovation que nous avons attirée sur nous et que les Américains ne nous ont pas du tout imposée.

LE PRÉSIDENT : Je remercie vivement M. Rappard de ce complément à son exposé. Il nous indique la voie à suivre et je demanderai qui désire prendre la parole sur la question de l'américanisation.

La parole est à M. Landheer.

M. BART LANDHEER note que le Professeur Rappard, a souligné le fait que l'accroissement du taux de la populations aux U.S.A. est beaucoup plus élevé qu'il ne l'est en Europe. Puis il a parlé de ce que l'on pourrait appeler l'énergie sociale aux Etats-Unis en précisant qu'elle se fonde sur des normes moins complexes que celles de l'Europe. « Nous pouvons en tirer une conclusion, dit M. Landheer, c'est que la différence entre les deux civilisations tendrait à augmenter plutôt qu'à diminuer. » Et il formule

Le Nouveau Monde et l'Europe

ainsi sa question à M. Rappard : « J'aimerais que vous précisiez si l'écart entre les civilisations américaine et européenne tend à croître ou à diminuer. »

LE PRÉSIDENT : La parole est au Professeur Rappard.

M. RAPPARD : Si j'ai bien compris ce qu'a dit M. Landheer, il y aurait deux raisons à la supériorité actuelle de l'Amérique : l'accroissement de la natalité et la faible mortalité. Puis il note l'accroissement de la production de richesse dû à la simplification ou à la standardisation — il n'a pas employé ce mot, mais c'est celui qui convient, je crois — de la consommation américaine, et il se demande si, loin de nous rapprocher, nous ne nous éloignons pas les uns des autres ?

p.219 Réponse au premier point : « La natalité n'est pas un fait de nature. » La natalité n'est élevée actuellement que « parce que les Etats-Unis connaissent, depuis vingt ans, une période de prospérité extraordinaire ». Elle peut donc ne pas durer, d'autant qu'on applique avec un succès nulle part égalé ailleurs la limitation artificielle des naissances. « Ce qui est aussi de l'américanisation ! »

Second point : « Je ne crois pas du tout que la simplicité, née de l'uniformité du goût américain, soit un fait qui différencie les USA nécessairement et à toujours de nous. Nous-mêmes subissons, non pas par imitation, mais par suite des mêmes causes, les mêmes effets. » En outre, M. Rappard semble apercevoir en lisant le compte-rendu de certains débats des Nations Unies « un certain mouvement d'esprit » selon lequel il serait du devoir des Etats prospères, productifs, de partager leurs richesses avec les Etats « retardés ». Et il ajoute : « Ce n'est pas impossible qu'avec le progrès des idées, la richesse comporte de plus en plus le devoir de la partager. » Aux Etats-Unis, ajoute-t-il, « c'est la peur du communisme qui pousse dans cette voie. »

On se dit, et je l'ai entendu dire, dans l'institut que je dirige, par de très savants Indous, par exemple :

- Vous nous devez absolument un milliard par an.
- Pourquoi ?
- Si vous ne voulez pas que nous devenions communistes.

C'est du chantage. Chantage auquel les Américains et les pouvoirs publics ne sont pas tout à fait insensibles.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres, je ne crois pas, pour ma part, à une diversification croissante de l'état du niveau du bien-être des différents pays.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. ANDRÉ MAUROIS : Je voudrais parler de l'américanisation.

Il est bien certain, comme le disait M. Rappard, qu'il suffit d'observer l'une de nos journées pour voir à quel point les produits américains, les habitudes américaines, les publications américaines en sont venus à jouer un rôle dans la vie de l'Européen. Il suffit d'observer et d'écouter les Européens pour voir que cela a suscité chez eux deux sentiments : d'une part, du ressentiment ; de l'autre, une certaine curiosité. Nous avons une grande curiosité pour l'Amérique et c'est une des raisons pour lesquelles produits et publications américains se répandent en Europe ; cette civilisation qui réussit, l'Européen veut savoir ce que c'est.

Mais il convient d'observer trois choses : la première est qu'il ne s'agit pas seulement d'un effet de l'américanisation, mais d'un effet qui tient à l'époque. Je veux dire que nous sommes des civilisations de masse. Et les Américains ont été les premiers à produire pour les masses. Si les Français lisent le *Reader's Digest*, ce n'est pas parce qu'ils considèrent que c'est remarquable, c'est parce que le *Reader's Digest* s'adresse à des masses, et leur dit des choses qu'elles souhaitent entendre. C'est donc une lecture pour les masses.

p.220 Un deuxième point, c'est qu'il n'y a pas seulement américanisation de l'Europe, mais, à certains égards, une européisation de l'Amérique. J'ai entendu, en Amérique, des Américains se plaindre beaucoup de l'excès d'influence européenne, par exemple les peintres américains. Nous ne pouvons pas, disent-ils, arriver à imposer une école typiquement américaine, parce qu'il n'y a que l'École de Paris qui plaise. Cela est vrai dans plusieurs domaines ; c'est vrai, en particulier, dans le domaine de la mode.

Enfin, un troisième point, la façon de lutter contre cette soi-disant américanisation, ce n'est pas de la décrier, de chercher ses défauts ; il faut s'efforcer de faire aussi bien que les Américains en ajoutant à leurs qualités propres, qui sont différentes des nôtres, les nôtres qui sont extrêmement précieuses et qui ajouteront beaucoup aux méthodes américaines.

Je prends trois exemples : les producteurs de fruits français ont été, comme vous le disiez, vaincus par les producteurs de fruits américains. On a trouvé des oranges de Californie, des pruneaux de Californie en France, alors que nous

Le Nouveau Monde et l'Europe

faisions autrefois, à Agen, des pruneaux qui avaient beaucoup plus de succès. Pourquoi ? Parce que les fruits américains sont plus surveillés, mieux préparés que les nôtres. Nos producteurs se mettent maintenant à imiter les méthodes américaines en essayant même de les perfectionner, et ils y réussissent. Ceux qui font l'effort nécessaire arrivent à vaincre les Américains sur leur propre terrain.

C'est vrai encore en ce qui concerne les revues. Vous citiez tout à l'heure la revue qui, pendant huit jours, a rendu mon existence difficile, *Match*. Eh bien, *Match* est fait à l'imitation de la revue américaine *Life*. Mais je trouve *Match* mieux fait, plus intéressant, plus intelligent...

M. RAPPARD : ...surtout quand il parle de vous !

M. MAUROIS : Troisième exemple. J'ai eu l'occasion, dernièrement, de visiter les ateliers d'un confectionneur français qui m'a dit : « L'Américain arrive évidemment à produire des robes infiniment meilleur marché et plus agréables à porter que les nôtres, mais pourquoi ? Nous avons affaire, nous, à une clientèle extrêmement individualiste. Un Américain peut produire un grand nombre d'exemplaires de la même robe et la vendre dans une petite ville de Californie, personne ne dira rien ; toutes les femmes seront enchantées de porter la même robe. Au contraire, en France, il est impossible, à Château-Thierry, de vendre la même robe à la femme du notaire et à la femme du médecin ; elles n'en voudront pas. Ce défaut-là n'est pas un effet de l'américanisation, mais de l'individualisme excessif du Français. Le confectionneur dont je vous parle est allé en Amérique, il y a envoyé tout son personnel, ses chefs de service, ils ont appris les méthodes américaines et lui va essayer de les implanter en France.

Ce qu'il faut, c'est prendre à l'américanisme ce qu'il a de bon et essayer de lui faire comprendre ce que nous avons de bon.

M. RAPPARD : p.221 Je suis tout à fait d'accord avec M. André Maurois. J'ajouterai simplement un élément pour prouver que s'il y a en Amérique des influences qui agissent en faveur de l'Europe, cet élément, c'est le prodigieux phénomène économique et social qu'est le tourisme américain en Europe.

Je ne sais pas trop ce que les Américains et les Américaines viennent

Le Nouveau Monde et l'Europe

chercher en Europe. Mais il est incontestable que des centaines de milliers d'Américains viennent chaque année y dépenser des centaines de millions de dollars. S'ils étaient mécontents de ce qu'ils trouvent chez nous, ils rentreraient chez eux défavorablement impressionnés par ce qu'ils ont vu en Europe et ils n'y reviendraient pas. C'est un phénomène très important. Là encore, il faut bien nous garder de tarir cette source. Il ne faudrait pas qu'on se mette chez nous, et même chez nos voisins Français, à avoir une cuisine qui donne satisfaction au goût très peu difficile des Américains. On diminuerait par là l'attrait qui amène chez nous les Américains. Je parle de la Suisse. Chez nous aussi, les hôtels s'américanisent. Ce n'est peut-être pas ce qu'ils font de mieux. Il faudrait offrir, sous un jour et dans une ambiance européenne, le confort que les Américains attendent de leurs propres hôtels.

Sur toute la ligne, j'estime que l'Europe a une partie à jouer et que cette partie n'est pas perdue d'avance. Nous avons d'excellents atouts en main.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mlle Hersch.

Mlle JEANNE HERSCH : A propos de l'américanisation, je voudrais distinguer deux éléments : l'un, c'est son contenu, l'autre, la manière dont elle s'opère.

Vous avez peu parlé de son contenu, mais plutôt de la manière dont elle s'opère, et c'est votre expression que je voudrais reprendre. « Vous êtes libres, avez-vous dit. Vous êtes bien libres de lire ceci... Vous êtes bien libres de voir cela... » et « si vous choisissez des produits américains, des lectures américaines, un mode de vie américain, après tout, c'est que vous le voulez bien. »

Et vous dites qu'à cause de cela on pourrait peut-être détester l'américanisation sans détester tout au moins les Américains.

J'ai peur que les choses ne soient bien plus empoisonnées, parce que s'il y avait de la part des Américains un mauvais dessein à notre endroit, nous pourrions détester ce dessein, ou détester ce plan, ou détester ces contraintes, mais ne pas détester les Américains. Un homme est séparable de son dessein. Mais l'impression que nous avons, c'est que l'être des Américains est redoutable pour nous. Je m'excuse si j'introduis ici une sorte d'agressivité méthodique, c'est une agressivité destinée à provoquer des réactions.

Le Nouveau Monde et l'Europe

L'être des Américains nous inquiète parce que, quand ils ne nous veulent pas de mal, ils nous apportent des choses qui sont à portée de la main, tellement à portée de la main et tellement commodes que nous les prenons, qu'elles correspondent peut-être à nos tentations essentielles, p.222 et cette ressemblance entre l'être des Américains et nos tentations essentielles, c'est peut-être ce qui provoque l'un des éléments les plus vifs de la défensive européenne.

La liberté n'est pas quelque chose de si simple. « Vous êtes libres de choisir... » ; mais quand il s'agit du domaine commercial, nous sommes, je crois, moins libres que vous ne l'avez dit. Quantité de produits américains nous sont artificiellement imposés, notamment dans le domaine du film. Nous sommes quand même moins libres que vous ne l'avez dit.

Même quand nous avons le choix entre les produits, il y a une sorte d'emprise, par le dedans de nous-mêmes, pour ainsi dire, que nous craignons, parce qu'elle est vague, impossible à délimiter, et pour nous en défendre il faudrait avoir une densité d'être propre très grande, que souvent, en Europe, nous n'avons pas ou que nous risquons de perdre de plus en plus.

Quant au contenu de cette américanisation, je ne veux pas en dire grand'chose parce que c'est un énorme sujet, simplement ceci : ce qui nous menace, ce dont nous avons l'impression d'être menacés, ce n'est pas quelque chose de méchant, c'est un *vide*. C'est une sorte de vacuité, telle qu'il s'y produit du mouvement. C'est assez bizarre, un vide dans lequel un mouvement se transmet. Mais cela s'exprime dans la peinture et la littérature américaines, et c'est cette terrible angoisse qui est la nôtre. Que nous soyons intimement unis à cette menace, que nous en soyons complices, cela ne rend pas les choses plus faciles.

M. RAPPARD : Nous avons tous reconnu, dans l'intervention de Mlle Hersch, cette subtilité intellectuelle qui la distingue et dont elle a donné tant de preuves. Il est évident que pour toutes les bonnes mères de famille, une femme redoutable, c'est une femme charmante. Privez-la de son charme et vous la rendrez inoffensive. C'est en quelque sorte votre pensée. Ces malheureux Américains ne nous en veulent pas, dites-vous, mais ils nous prennent par nos faiblesses. Mais ce sont nos faiblesses à nous. On ne peut pourtant pas leur

Le Nouveau Monde et l'Europe

demander de nous offrir des choses qui ne nous fassent pas plaisir.

Sur le second point, je ne suivrai pas Mlle Hersch. En effet, cela va très loin. Ce vide où se transmet d'autant plus facilement le mouvement qu'il se heurte à moins de résistance, c'est peut-être aussi un problème de notre propre âme. Nous n'avons pas à notre disposition les loisirs suffisants pour approfondir cette question extrêmement compliquée, qui est en fait européenne non moins qu'américaine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. McKeon.

M. RICHARD McKEON : Je tiens tout d'abord à m'excuser de mon mauvais français, mais je voudrais reprendre ce qu'ont dit M. Rappard et M. André Maurois et j'aimerais m'exprimer dans leur langue.

Je voudrais parler du processus de l'américanisation. D'abord ce n'est pas nous, Américains, qui avons donné ce nom à ce processus. Et nous ne pouvons pas toujours accepter les effets qui en résultent.

p.223 La première question serait, dans le cadre de ces entretiens, de préciser le sens du terme « américanisation ». Lorsque l'on parle d'une compréhension mutuelle, il ne faut pas discuter dans deux directions tout à fait différentes. Nous avons d'abord essayé de faire un tableau du Nouveau Monde et de l'Europe. Mais je dois avouer que l'Américain se trouve dans une situation un peu curieuse au cours de ces débats, parce que nous commençons à mieux comprendre l'Européen par le tableau qu'il fait de l'Américain...

Je suis Américain, professeur de philosophie à Chicago, mais je ne reconnais pas le *vide* dont Mlle Hersch a parlé. Chicago n'est pas pour moi la ville des abattoirs et des gangsters, c'est une ville où il y a des jeunes gens qui veulent apprendre le grec, le latin, la philosophie de Platon, de Saint Thomas d'Aquin et même de Jaspers — mes élèves étudient les traductions françaises de cet auteur faites par Mlle Hersch ! Mais ce n'est pas ce problème que je veux aborder, c'est celui de la compréhension. Je pense qu'on ne peut pas parler de l'« homme américain ». Il y a l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud ; il y a le Canada, les Etats-Unis, le Mexique, l'Argentine. Il y a aussi Montréal, Mexico, Bogota. Et vous admettez que M. X. de Montréal et M. Y. de Bogota sont des hommes tout à fait différents.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mais après avoir entendu l'exposé si érudit et si subtil de M. Febvre définissant les conditions dans lesquelles la civilisation américaine s'est formée, je me suis demandé quelle est mon attitude à l'égard de ces choux-fleurs dont M. Gourevitch a parlé. Suis-je solidaire ? Est-ce que j'ai peur ? Est-ce que je subis des tensions ? Je n'en sais rien. Il me faudra attendre les recherches et les études que M. Febvre souhaite.

Mais il y a une seconde espèce de compréhension : celle que l'on témoigne à un ami, à un frère. Compréhension qui fait que l'on peut agir sans heurts, avec confiance. On ne peut pas toujours faire l'exposé psychanalytique d'un frère, mais on peut savoir ce qu'il va faire, ce qu'il sent, les dispositions qui régissent ses actions. C'est une compréhension de cet ordre que l'on rencontre en Grèce, à Rome, dans la France du XIII^e siècle. Et je rappelle que l'Université de Paris se composait d'un philosophe italien, Saint Thomas d'Aquin, d'un philosophe anglais, Roger Bacon, d'un philosophe allemand, Albertus Magnus ; et c'est avec beaucoup de difficulté que l'on pouvait trouver un philosophe français. Mais c'était sur cette compréhension dont je parle que la civilisation était basée. Or, je me demande si notre problème ne consiste pas précisément à trouver une base semblable à celle que l'on a trouvée dans le passé, sur laquelle il soit possible d'agir sans avoir toujours à donner des descriptions d'autrui.

Je voudrais dire deux mots enfin du processus de l'américanisation. M. Rappard a parlé du problème de la philosophie matérialiste et de celui de la culture des masses. Ce sont deux problèmes connexes, mais un peu différents. Est-ce que nous, Américains, avons une philosophie matérialiste ? Cette question a deux aspects : d'abord un aspect matériel ; nous avons conscience que le niveau de vie doit être aussi élevé que possible et que tous les Américains ont droit à un certain nombre de ^{p.224} biens matériels ; sur cette base, on peut ériger une civilisation. Deuxième aspect du problème : c'est le danger de substituer des buts matériels à des buts plus élevés. Et ce n'est pas la première fois que l'on se trouve en face de ce danger. Platon, Saint Augustin, la Bible en parlent...

Ce que nous devons faire, ce n'est pas opposer les problèmes économiques et techniques et celui de la civilisation, mais nous demander au contraire s'il n'est pas possible de trouver, au travers de philosophies différentes et d'échelles de valeurs différentes, le moyen de résoudre des problèmes identiques.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. RAPPARD : Je remercie beaucoup notre collègue de Chicago qui a exposé, dans un français que doivent lui envier beaucoup de ses compatriotes, des idées qui ne sont pas conformes à ce que nous nous représentons souvent quand nous parlons d'américanisation. Mais je me demande combien d'entre nous, appelés à parler à Chicago, pourraient s'exprimer en anglais comme lui vient de le faire en français. C'est une preuve de plus que l'Europe européenne l'élite américaine peut-être plus que l'Amérique n'américanise l'élite européenne !

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Freymond.

M. JACQUES FREYMOND : Je voudrais aussi revenir sur le thème de l'américanisation. Mlle Hersch a montré les limites de notre liberté. On pourrait ajouter à ce qu'elle a dit un élément : les effets de la guerre, qui ont donné une telle puissance économique à l'Amérique, qu'elle a pu, dans les années qui ont suivi le conflit, pénétrer en Europe et nous placer, momentanément, dans une situation inférieure.

N'oublions pas, cependant, que ce ne sont pas les Etats-Unis qui sont responsables de la guerre de 1939, mais bien l'Europe ; l'Amérique n'ayant fait que se charger d'une faillite européenne. Cela dit en passant.

Enfin, dans le phénomène de l'américanisation, quelque chose me paraît intéressant : non pas le fait en lui-même de l'américanisation, mais la révolte contre l'américanisation. On peut dire que plus la pression américaine, dans les divers secteurs qui ont été signalés, est forte, plus la révolte européenne est nette. Et nous dirions : révolte de la république des lettres qui, avec tous les moyens dont elle dispose, diffuse très largement son opinion.

Mais il y a un autre phénomène dont on a parlé fort justement il y a un instant : celui de l'euro péisation de l'Amérique. En sens inverse, il y a euro péisation de l'Amérique. Mais jusqu'à quel point ?

« Dans notre jugement sur les Etats-Unis, note M. Freymond, nous avons tendance à simplifier. »

Ce qui le frappe, en fait, quand on parle de l'euro péisation des Etats-Unis — « et je ne parle ici que des Etats-Unis » — ce sont les limites de cette euro péisation. Et au fur et à mesure que l'on avance vers l'ouest américain, p.225 ces limites sont plus évidentes. Et

Le Nouveau Monde et l'Europe

il souligne l'existence d'une révolte américaine contre l'euro-péisation pour en arriver à ce constat : « Ce qui me paraît être au cœur de la crise des relations de la communauté atlantique, c'est précisément cette double révolte contre un double rapprochement. »

Et je voudrais terminer par une question à M. Rappard — car je n'oublie pas qu'il est là, au centre du débat — : l'autre jour j'ai lu, dans *La Tribune de Genève*, que Platon avait introduit Alcibiade, aussi voudrais-je poser une question à Alcibiade ! Qu'il nous dise maintenant quelles sont, à son avis, les racines de ce refus américain de l'Europe, de ce que l'on pourrait appeler ce nationalisme américain dont nous constatons, à l'heure présente, qu'il est plus virulent qu'autrefois.

M. RAPPARD : Je ne sais s'il appartient à Alcibiade de prendre part à cette discussion, parce que ce nom me paraît assez suspect... Je préfère de beaucoup donner aux orateurs qui se sont inscrits l'occasion de se faire entendre, avant de répondre à M. Freymond, parce que l'on m'a déjà trop entendu ici.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Renaud Barde.

M. RENAUD BARDE : Je voudrais faire une remarque au sujet de cette difficulté de dialoguer, qui vient d'être constatée.

Ne provient-elle pas du fait que nous ne voyons, en Europe, qu'une partie de l'Amérique ? Nous recevons tous ses produits que nous achetons d'ailleurs volontiers, nous recevons les touristes américains, nous livrons à l'Amérique ce que nous pouvons, mais nous ne lui fournissons pas beaucoup de voyageurs ni de touristes. On est frappé, quand on se rend aux Etats-Unis, de voir que si notre jugement à l'égard des Américains est souvent sévère, le leur ne l'est pas moins ; parce qu'ils ne voient, eux aussi, qu'une catégorie d'Européens — et qu'une catégorie fort restreinte.

Il est d'ailleurs très curieux de constater que si les Etats-Unis sont passés maîtres dans l'art de la publicité — elle explique aussi en partie le fait que nous consommons tant d'articles américains, et il faut avouer que l'Europe n'est pas encore arrivée, dans tous les domaines, au même niveau — ces mêmes Etats-Unis ne paraissent pas capables en revanche de faire comprendre à l'étranger ce qu'ils sont réellement ni d'attirer chez eux les étrangers. La publicité touristique américaine à l'étranger — je m'en tiens uniquement à l'aspect touristique — est

Le Nouveau Monde et l'Europe

lamentable. A l'opposé, l'Europe fait une publicité énorme aux Etats-Unis pour attirer les Américains.

Et puisqu'on a parlé d'américanisation et d'européisation, nous devrions bien constater, aujourd'hui, qu'il n'y a pas équivalence entre les possibilités qu'ont les Américains de juger les Européens et celles qu'ont les Européens de juger les Américains.

Avons-nous d'ailleurs raison d'être si inquiets de cette absence de compréhension ? Quand je vois, à Genève même, le peu de compréhension que nous avons à l'égard de la France, que nous connaissons ^{p.226} pourtant puisque nous y allons ; quand on participe à certaines discussions où il est question de l'avenir de la France, de son orientation, on doit bien constater que les opinions ne sont guère unanimes à ce sujet et qu'on est loin de témoigner à l'égard de notre voisin d'une compréhension réelle de ses problèmes. D'ailleurs chaque fois qu'un Français vient ici, il est surpris des malentendus qui existent, à la frontière de son pays, sur son propre pays. Or, mettez un océan entre deux pays, ajoutez à cela les frais du voyage, et vous verrez que les possibilités d'aller sur place aux Etats-Unis sont limitées, matériellement, à une certaine catégorie de gens alors que nous consommons en masse des produits américains.

Voilà un des éléments que j'ai retenu après une assez longue tournée aux Etats-Unis, où j'ai constaté que notre jugement est faussé et qu'il l'est d'autant plus que toute une partie de l'Amérique est en devenir. La Californie, par exemple, est fort peu connue en Europe ; ou elle commence seulement à l'être. Elle représente quelque chose qui diffère totalement de l'Amérique de l'Est. Et si l'on connaissait toutes les Amériques — les quarante-huit dont parle Cartier dans son livre, c'est-à-dire les quarante-huit Etats — on serait surpris de voir des Etats américains avoir des réactions voisines de celles de la Suisse.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Milosz.

M. CZESLAW MILOSZ : On a beaucoup parlé de l'Amérique technique, de la technique des robots, de la rationalisation, etc. Pour moi, personnellement, l'Amérique, c'est la campagne, la campagne de l'Etat de Pennsylvanie où j'observais les castors ; c'est la campagne de l'Etat du Maine où il y a des ours, là où je passais mes vacances ; c'est l'Amérique des petites villes. La grande

Le Nouveau Monde et l'Europe

civilisation technique, industrielle, ce sont les centres ; mais il y a aussi la population qui habite la campagne ou de petites villes.

Ce qui m'intéresse d'abord en Amérique, c'est la vie des petites gens, la vie de millions d'Américains, et non pas celle des grands centres industriels et des universités. En observant cette vie, j'en suis venu à la conclusion que la vie de millions d'Américains qui vont pêcher la truite, qui vont à la chasse, qui font du jardinage, est menacée par le *vide*. Je ne dirai pas que c'est un trait purement américain. Quand on parle d'américanisme, on ne doit pas s'imaginer qu'il s'agit de quelque chose qui est imposé, importé d'Amérique en Europe, mais c'est un trait d'une certaine civilisation dont nous sommes tous membres.

Il y a quelques années, j'ai eu une discussion avec un rédacteur du *Reader's Digest*, qui était très content de lui, très condescendant. Il m'a dit :

— Vous, Monsieur, vous êtes un intellectuel, avec votre inquiétude ; mais c'est nous qui apportons aux masses ce dont elles ont besoin.

Ce qu'a dit Jeanne Hersch, en parlant de notre complicité profonde, est vrai ; évidemment si les masses achètent à un grand nombre d'exemplaires le *Reader's Digest*, c'est que ce genre de littérature leur plait.

p.227 On exagère parfois les différences entre l'Europe et l'Amérique et je pense que ces différences tendront à s'amenuiser. Le problème est de savoir pourquoi le *vide* se crée. La vie américaine est partagée entre le travail et le loisir. Mais ce genre de vie est aussi celui de l'Europe.

J'ai demandé à un Américain :

— Pourquoi ne t'intéresses-tu pas aux choses politiques de ton pays ? Comme citoyen tu es responsable.

Il m'a dit :

— Oh ! l'histoire, cela ne me regarde pas. Je lui ai dit :

— Mais l'histoire peut te rattraper un jour.

— Oh ! avant de me rattraper, elle se fatiguera...

Nous constatons aujourd'hui, en Europe, et chez des millions d'Américains, la peur de l'histoire ; la peur du devenir historique. Cela est compensé par la

Le Nouveau Monde et l'Europe

Science Fiction et par l'avenir fabuleux de la technique. Telle est la situation dans toute une partie du monde.

Dans une autre, à l'Est, des millions d'êtres humains vivent dans le devenir historique jusqu'à en être saturés, au point qu'ils ne peuvent plus respirer. C'est que l'homme n'est pas un être qui puisse vivre uniquement dans le devenir historique ; mais l'homme n'est pas non plus un être qui puisse vivre sans devenir historique, sans le sentiment de l'historicité ; car s'il se met à vivre ainsi, de graves menaces apparaissent aussitôt pour la civilisation. Un tel homme, en tant que citoyen, se trouve complètement désarmé ; il devient la proie des démagogues et ne peut pas réagir parce qu'il préfère aller pêcher la truite ou observer les castors. Je préfère aussi, je vous l'assure, aller observer les castors ou pêcher la truite plutôt que m'occuper de questions historiques ! Mais notre condition dans cette époque exige de nous autre chose.

M. FRED. BATES : Le point de départ de toute cette discussion, après le très brillant exposé que nous a fait M. Rappard, a été la supériorité économique américaine. Du reste, M. Rappard a écrit un livre à ce sujet, dont il parle très modestement, mais qui est remarquable.

Je pense que, dans le fond, il a raison, mais je crois qu'il ne faudrait pas pousser cette idée trop loin tout de même. Je ne suis pas absolument sûr que la supériorité économique, c'est-à-dire la production industrielle, dont jouissent les Etats-Unis actuellement, soit une chose assurée, certaine à tout jamais. Je crois que si l'Europe savait s'unir, si l'Europe occidentale savait supprimer, dans la mesure du possible, les barrières douanières qui la gênent et qui l'étouffent, cette Europe occidentale, bien menée, pourrait parfaitement concurrencer la production, la richesse et la prospérité américaines.

p.228 Nous avons de cela un exemple tout récent, qui s'étend sur ces sept ou huit dernières années : c'est l'exemple de l'Allemagne. Il est très difficile, pour ceux qui n'y sont pas mêlés, de se rendre compte de ce qui s'est passé dans ce pays, dont la reprise industrielle a été un phénomène véritablement miraculeux. Or l'Allemagne, dont on peut penser ce qu'on veut selon ses préférences personnelles, est un pays européen ; son génie est un génie européen, ses méthodes, des méthodes européennes. L'Allemagne a montré qu'on peut partir de zéro — elle était à zéro — qu'on peut rénover, reconstruire tout un outillage

Le Nouveau Monde et l'Europe

industriel et redevenir une très grande puissance économique et une puissance d'exportation qui se manifeste dans tout le monde. L'Allemagne fait de bons produits, les vend à bon compte et est devenue une très grosse concurrente pour d'autres pays comme le nôtre qui, n'ayant jamais fait la guerre, était parti avec un énorme avantage. Si l'Allemagne a pu réaliser cela, il n'y a pas de raison pour que l'Europe, unie, ne puisse faire encore beaucoup mieux.

L'Europe peut s'inspirer de certaines réussites américaines — surtout du point de vue dynamisme — et faire aussi bien que les Etats-Unis. Ses techniciens valent les leurs et elle est capable de s'organiser selon les méthodes les plus modernes de la production.

Mais cela dit, puisque nous restons dans le cadre purement économique, il y a — on en a déjà parlé, mais on n'en parlera jamais trop — un immense obstacle au développement industriel de l'Europe : c'est la politique protectionniste américaine. La politique américaine a toujours été protectionniste, et en particulier elle l'a été chaque fois que le parti républicain accède au pouvoir. Mais le tarif américain est une institution qui date d'il y a très longtemps, et je me rappelle qu'au début du siècle, dans les premiers *Life*, on voyait toujours la caricature d'un énorme bébé, boursoufflé, ventru, joufflu, qui s'appelait « Infant Industry », c'est-à-dire l'industrie naissante. A cette époque déjà, on jugeait que l'industrie s'était développée dans une telle mesure, qu'elle n'avait plus besoin d'une pareille protection. Quand on parle aujourd'hui des aggravations du tarif douanier américain, on oublie qu'on partait déjà de très haut. Quand on dit que, pour nos fameuses affaires de montres suisses, on a élevé le tarif de 50 %, on oublie qu'on partait déjà de 35 % *ad valorem*, ce qui est quelque chose d'énorme.

Quand on déclare que nous n'avons pas en Europe des méthodes de publicité égales à celles de l'Amérique — ce qui peut être vrai jusqu'à un certain point —, on oublie de dire que lorsque, par hasard, une industrie s'organise avec une très bonne publicité et fait un réel effort pour s'adapter au marché américain et pour pouvoir vendre ses produits de façon à satisfaire le public américain — ce qu'a fait notre industrie horlogère et son effort de publicité en Amérique a été excellent — le résultat est exactement celui que nous avons constaté ces derniers temps : c'est-à-dire que l'on essaie, du côté américain, d'empêcher ces produits de pénétrer aux Etats-Unis. Et je situe ici le problème dans son cadre général, celui de l'Europe tout entière. On peut dire ^{p.229} que cette récente affaire des montres suisses a eu pour effet de décourager

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'industrie européenne dans une mesure dont on peut difficilement se rendre compte, à moins d'être dans ce genre d'affaires.

Je connais — et j'aimerais que nos amis américains prennent note de la chose — plusieurs cas d'industries suisses qui exportent aux Etats-Unis, qui y font des ventes intéressantes et qui pourraient les augmenter. Mais à la suite de cette dernière décision présidentielle de Washington, ils ont décidé de ne pas pousser leurs ventes aux Etats-Unis, parce que, disent-ils, si nous poussons la vente, le groupe que nous concurrençons aux Etats-Unis enverra ses protestations à Washington, fera campagne, parlera de défense nationale et, d'ici quelque temps, il se produira une telle aggravation de droits que nous ne pourrons plus rien vendre du tout. Voilà qui est dangereux ; parce que cela tue l'initiative européenne économique, qui a besoin d'être encouragée. Si on désire réellement la prospérité de l'Europe et l'égalité entre les deux continents, on agit exactement en sens contraire de ce qu'il faudrait. C'est pourquoi je pense qu'il n'est pas inutile, ici, de rappeler ces choses et de faire entendre une note d'avertissement.

Pour le reste, dit M. Bates en terminant, il est très difficile de faire des généralités, tant est grande — entre les deux continents — la diversité des mentalités des gens, des produits, etc.

M. RAPPARD : Je ne sais pas si ces Rencontres Internationales ont, au delà des mers, la répercussion que nous souhaitons. Mais je crois bien que le point soulevé par M. Bates est essentiel. Si nos amis américains pouvaient le faire comprendre... Il est inutile de prêcher le libéralisme économique à l'Europe si on le contrecarre d'une façon aussi brutale dans un cas où, vraiment, il y a très peu à dire en faveur du protectionnisme douanier. On m'a demandé l'autre jour d'intervenir à ce propos auprès de l'Ambassadeur des Etats-Unis. Je ne doute pas que la diplomatie américaine fasse son métier. Elle sait donc l'unanimité non pas seulement de l'indignation, mais de la déception que cette mesure a provoqué chez nous. Un ami qui vient du Jura me dit que les garages qui ont des voitures américaines sont obligés de fermer par suite de l'espèce d'antipathie qui se manifeste en réaction contre la décision américaine. Ce n'est pas seulement parce que certains horlogers sont touchés, c'est aussi parce que cela décourage toute initiative de l'exportateur. Si on a le choix, ou bien d'échouer et de perdre son argent lorsqu'on a fait une grande mise de fonds

Le Nouveau Monde et l'Europe

pour prendre pied en Amérique, ou bien de réussir et de voir se dresser devant soi une nouvelle barrière douanière, on renonce. Or, c'est le contraire même de ce qu'a toujours recommandé M. le Président Eisenhower et aussi, et surtout, le parti démocrate.

Si nous pouvions faire quelque chose pour faire comprendre à Washington combien les actes de ce genre vont à l'encontre de tout ce qu'ont proclamé les Américains et de tout ce qu'ils veulent, nous n'aurions pas perdu notre temps. J'avoue que je suis un peu sceptique. ^{p.230} Car si nous avons ici des philosophes américains très éminents, il y a des personnalités à Washington qui sont peut-être, dans ce domaine, plus influentes.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. von Schenck.

M. ERNEST VON SCHENCK : On a fait allusion dans la dernière intervention, à la situation allemande.

Je pense que l'Allemagne d'après-guerre est beaucoup plus américanisée que l'Amérique elle-même ; c'est une évolution qui résulte de la situation économique et qui est tout à fait inévitable. Mais cela n'affecte pas seulement le domaine économique ; il s'agit d'un état d'esprit qui va beaucoup plus loin que ce qu'on appelle encore chez nous — et surtout en France — « américanisme ».

Je ne crois pas qu'il y ait des civilisations opposées. Je crois qu'il y a différents degrés d'évolution au sein d'une civilisation commune, les plus avancés pouvant être antipathiques à ceux qui restent en arrière. Mais l'évolution, elle, est inévitable et fatale. Il faut prendre conscience de cette fatalité et, en tant qu'Européens, ne pas lui opposer un complexe de supériorité basé sur une situation européenne qui en réalité n'existe plus, basé sur notre histoire, sur quelque chose qui n'existe que comme souvenir. Ce complexe de supériorité risquerait de nous mettre dans une situation, nous Européens, pire encore que celle où nous avons vécu déjà. Il n'y a pas très longtemps, nous avons eu la preuve qu'être un « pays européen » n'est pas une qualité acquise pour toujours. L'Allemagne s'est trouvée, à un moment donné, dans un état que nous nous sommes refusés à qualifier d'« européen ». Et ce sont les Américains qui, en tant qu'héritiers de notre humanisme européen, nous ont sauvés de cette partie de l'Europe qui, en somme, n'appartenait plus à l'Europe.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Si nous abandonnons la conception de la pluralité des civilisations, nous pouvons dire que, dans la nôtre, se manifeste un courant qui ne représente pas du tout un progrès certain assuré — j'entends un progrès dans le sens positif — mais un progrès inévitable, en liaison avec les lois de notre développement historique. Et je crois qu'alors, nous sommes replacés en face de nous-mêmes et nous ne pouvons plus avoir cette espèce de complexe de supériorité qui nous permet d'échapper à nous-mêmes, en projetant sur autrui l'angoisse et le sentiment d'infériorité que nous éprouvons en réalité, non envers l'Amérique, mais bien devant nous-mêmes et les tâches qui nous incombent.

M. RAPPARD : Bien qu'il ne soit pas question immédiatement de l'Amérique, je remercie M. von Schenck qui, en suivant du reste M. Bates, a mentionné l'Allemagne.

Je crois que pour mieux comprendre les relations entre les deux mondes, rien n'est plus utile que d'étudier la destinée de l'Allemagne. Dans ce petit livre que M. Bates m'a fait l'honneur de mentionner tout à l'heure, je cite un Anglais qui, au début du XX^e siècle, a publié ^{p.231} deux gros volumes intitulés *Industrial Efficiency*. Ces livres sont nés de l'angoisse qu'éprouvait ce très bon Anglais, ce patriote anglais, de voir l'Angleterre battue sur le terrain industriel par deux rivaux : les Etats-Unis et l'Allemagne.

Le plus dangereux des deux, aux yeux de l'auteur, n'était pas les Etats-Unis. C'était l'Allemagne. Si l'Allemagne n'avait pas, par deux fois au cours d'une génération, fait preuve d'une impatience qui a menacé l'existence même de l'Europe, mais qui, en fait, lui a valu sa liberté, si l'Allemagne avait continué à progresser après 1914 comme elle a progressé depuis 1900, et si de nouveau l'Allemagne avait progressé après 1939 comme elle progressait avant, il n'y aurait plus beaucoup de liberté en Europe. On ne parlerait plus guère du danger d'américanisation : nous serions complètement sous la tutelle allemande.

Or, cela a un rapport avec ce dont nous parlons maintenant, parce que nous sommes tous plus ou moins émus par le danger du colosse américain. Mais si nous avons à nos portes mêmes un colosse européen qui est au moins aussi redoutable par sa puissance et qui l'est beaucoup plus par les impulsions auxquelles obéit son génie national, nous jugerons peut-être autrement la situation américaine.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Gutman.

M. JAMES GUTMAN (Interprétation de l'anglais) : Permettez-moi de présenter quelques commentaires concernant l'américanisation.

Puis-je me référer à une expérience vécue ? J'ai passé un dimanche à Chartres. Dans le courant de l'après-midi, j'ai fait quelques pas sur la promenade derrière l'église, et j'ai aperçu, sur un banc, un jeune homme qui lisait. Il paraissait lire une œuvre divertissante. Je pensais qu'il s'agissait d'un jeune Américain qui, au lieu de venir à Chartres admirer les merveilleux vitraux de la cathédrale, préférait s'asseoir sur un banc et lire des anecdotes. Lorsque je me suis approché, j'ai vu que le livre était un livre français et que le jeune homme était un Français et non pas un Américain.

Permettez-moi maintenant de poser une question à M. Rappard. Il ne s'agit pas d'une question historique, ni d'une question politique au sens étroit du mot ; j'aimerais que M. Rappard nous dise, dans ce même esprit large et généreux avec lequel il a interprété la constitution américaine, ce qu'il pense de nos *Bills of Rights*.

M. RAPPARD : Comme je n'ai pas devant moi un auditoire de sciences politiques, je simplifierai le plus possible.

Les *Bills of Rights* figuraient en tête de toutes les constitutions cantonales des Etats-Unis avant 1789. C'est sans doute cela qui a beaucoup frappé les Français, artisans de la Révolution. Il se peut bien qu'à l'origine de ces *Droits de l'Homme* qui figurent déjà dans la *Déclaration d'Indépendance*, il y ait une lointaine influence de Rousseau.

Mais la constitution des Etats-Unis, adoptée et mise en vigueur avant la Révolution française, n'avait pas de *Bills of Rights*. Tout ^{p.232} de suite après, dès 1790, on a éprouvé le besoin de compléter la constitution américaine en y ajoutant les premiers dix amendements qui sont des *Bills of Rights*, c'est-à-dire les droits de l'homme : liberté de la pensée, de réunion, de religion.

Voilà pourquoi je n'ai pas insisté là-dessus, parce que l'important c'est de montrer qu'un texte américain antérieur à la Révolution française a été l'objet de la part des révolutionnaires d'une grande admiration et d'un besoin d'émulation. Or les droits de l'homme n'y figuraient pas encore.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Je crois qu'un des principes de nos Rencontres Internationales c'est de s'en tenir surtout aux préoccupations contemporaines. Le point qui vient d'être soulevé touche à une question d'érudition historique du plus haut intérêt, mais dont l'examen nous entraînerait un peu loin de notre but principal. Cependant, je remercie beaucoup M. Gutman de l'avoir mentionné, parce qu'en effet l'influence que ces *Bills of Rights* ont exercée est immense. Alors que chez nous, comme en France, les droits de l'homme sont un thème de discours électoral et politique, aux Etats-Unis c'est la base même de la jurisprudence de la Cour Suprême. Les lois élaborées par les législateurs peuvent être annulées par verdict de la Cour Suprême si on réussit à la convaincre qu'elles contiennent des éléments incompatibles avec ces droits constitutionnels de l'homme.

Je n'en dis pas davantage, parce que cela nous entraînerait hors du chemin qui mène à notre but.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Kochnitzky.

M. LÉON KOCHNITZKY : Je voudrais poser une question à M. le Professeur Rappard. Dans son très bel exposé sur la démocratie américaine et son évolution, il nous a montré que l'immigration n'était pas l'unique cause de l'accroissement surprenant de la population américaine.

Pourtant l'immigration est ce qui intéresse le plus les Européens. C'est là que, depuis la première guerre, s'est produit cet arrêt brusque par la loi des quotas. Je ne suis pas juriste. Je ne vais pas vous exposer ce que c'est que la loi des quotas, mais je peux avoir une opinion ; il est tout à fait certain que, très longtemps avant les lois de l'Etat national-socialiste allemand, la discrimination raciale et ethnique a produit cette fleur étonnante qu'est la loi des quotas.

D'après cette loi des quotas il se trouve qu'un Finlandais, un Suédois, un Scandinave peut entrer librement, comme il veut et quand il veut aux Etats-Unis et s'y établir avec ses onze enfants, ses ascendants et toute sa famille. Pour un Allemand, pour un Français, c'est encore possible, mais plus difficile déjà ; par exemple, on fait la distinction entre les Français nés au nord de ceux qui sont nés au sud de la Loire : on estime qu'être né au sud de la Loire c'est, évidemment, être compatriote de Mistral, sans doute, mais aussi de Tartarin ; puis il y a Marseille !

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.233 Mais il y a des « brèches » dans cette loi des quotas et M. Kochnitzky signale l'exemple des Porto-Ricains et celui des droits d'État accordés aux îles Hawaiï.

Autre brèche dans la loi des quotas :

Les *wet backs*. Le phénomène qui se produit dans mon pays, en Belgique, où les ouvriers flamands, tous les ans, vont faire la moisson en France, on le retrouve aux Etats-Unis : seulement cela se passe dans le sens sud-nord ; et ce sont des Mexicains qui viennent travailler dans les fermes américaines sans passeport, sans permis d'immigration, au mépris de tous les quotas. Ils passent le Rio Grande à gué, la nuit, d'où leur dénomination de « dos mouillés » ; pendant la saison des moissons des milliers d'entre eux, faisant la nique aux gendarmes, s'installent et travaillent aux Etats-Unis.

Je viens vous demander maintenant, Monsieur le Professeur, pourquoi cette *pursuit of happiness* du *Bill of Rights* — qu'on aime à traduire dans les milieux un peu matérialistes par la « recherche du bien-être », en réalité il s'agit de la « poursuite du bonheur » (vous sentez la différence des deux expressions), — cette poursuite du bonheur inscrite dans les textes fondamentaux, chose émouvante, (car nulle part au monde on n'a vu de Déclaration des Droits de l'Homme qui ait inscrit la poursuite du bonheur comme but de l'existence), pourquoi, dis-je, cette *pursuit of happiness* est-elle de plus en plus restreinte et réservée à des catégories ethniques ?

M. RAPPARD : La réponse est facile. La plupart des questions que l'on pose ici ne sont pas susceptibles d'une réponse claire ; celle-là l'est.

Jusqu'à la première guerre mondiale, l'immigration était possible pour tout le monde. A la suite de cette guerre, par la conjonction de deux influences tout à fait différentes, ont été introduites les lois restrictives de l'immigration. Ces lois n'ont pas fermé complètement les Etats-Unis à tous les immigrants, mais ont limité l'entrée à une fraction conforme à ce qu'était l'immigration des différents pays au début de 1880.

Pourquoi ? C'est essentiellement le résultat de l'action syndicaliste. Les ouvriers voyaient leurs salaires, infiniment plus élevés chez eux que chez nous, menacés par cet afflux d'immigrants slaves et italiens, dont le niveau de vie était beaucoup plus bas. Si on laisse entrer les Suédois, c'est qu'on n'a rien à redouter d'eux. Leur niveau de vie est plus élevé que celui des ressortissants de

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'Est et du Sud de l'Europe dont l'immigration pléthorique s'est substituée à la leur depuis 1880. De plus, ils apportent à l'économie américaine une collaboration extrêmement appréciée.

L'autre facteur qui s'est joint à cette influence économique et sociale est une réaction nationaliste américaine. L'Amérique a été fondée par la philosophie anglo-saxonne ; c'est ce qui a fait sa grandeur et c'est ce qui lui a valu sa liberté. Or, on voyait affluer des Slaves, ^{p.234} des Grecs, des Italiens et des Juifs et pas seulement des Français du sud de la Loire. D'où la politique restrictive. Si c'est contraire aux droits de l'homme, c'est tout à fait conforme aux droits du citoyen. Comme tous les gouvernements démocratiques, celui des Etats-Unis est responsable de sa politique, en première ligne vis-à-vis de ses propres administrés. Or, c'était dans l'intérêt manifeste de ces administrés d'empêcher le débordement dont les dernières décennies avant la guerre avaient donné l'exemple, débordement du trop-plein de la population européenne. Les éléments les plus misérables de celle-ci n'étaient pas les Allemands, les Scandinaves, les Suisses, les Hollandais, mais des Italiens, des Slaves du sud, des Croates, des Serbes, bref, des ressortissants de tous les Etats qui aujourd'hui se plaignent de leur excédent démographique.

Donc, le fait, incontestablement, est très explicable.

Quant aux brèches pratiquées dans ce mur des frontières américaines, comme vous l'avez dit, les Porto-Ricains sont des citoyens américains. Un Nègre du Sud peut aller à New-York comme un Porto-Ricain, car il est Américain. C'est une des raisons pour lesquelles on se préoccupe beaucoup aux Etats-Unis d'élever le niveau de vie à Porto-Rico. Les Porto-Ricains sont attirés par la législation sociale ; sans rien faire ils sont à l'abri du besoin à New-York. Ils ont dit adieu au soleil de Porto-Rico mais ils ont trouvé un niveau de vie beaucoup plus élevé aux bords du Hudson.

Quant aux *wet backs*, les ouvriers saisonniers, je ne pense pas qu'on mette énormément de passion à les exclure, parce qu'ils sont manifestement utiles. Les paysans qui ont besoin de main-d'œuvre et qui, politiquement, sont beaucoup plus influents que la main-d'œuvre qu'ils emploient, voient leur venue d'un assez bon œil. C'est une admirable situation. En Suisse également, nous avons près de 200.000 ouvriers étrangers ; ils contribuent à la prospérité de notre économie et ils ont de plus à nos yeux l'avantage supplémentaire de

Le Nouveau Monde et l'Europe

pouvoir être mis à la porte du jour au lendemain et ainsi d'atténuer chez nous le danger de chômage. Ce n'est pas très beau, mais c'est tout naturel, c'est une conséquence inévitable de la démocratie.

Les autres exceptions que vous n'avez pas mentionnées, mais dont il convient de parler aussi, ce sont les apatrides. Actuellement, les apatrides viennent souvent des pays contre lesquels jouaient les contingents d'immigration. Or, la sympathie que l'on porte à leur sort, et peut-être surtout l'antipathie que l'on éprouve à l'égard de leurs persécuteurs, ont ouvert cette brèche.

Il y a là par conséquent un phénomène extrêmement important. Il a pour nous, à ces Rencontres, l'avantage d'être tout à fait explicable. Il n'en est pas de même de la question du vide intellectuel, également importante, mais beaucoup plus difficile à définir et partant à expliquer.

M. KOCHNITZKY : La vision d'un économiste européen de votre renom permet-elle d'espérer un changement ? Verra-t-on les portes des Etats-Unis se rouvrir un jour prochain ?

M. RAPPARD : p.235 Ni plus ni moins que les portes de la Belgique ou de la Suisse. Aucun pays démocratique administré dans l'intérêt de la majorité de la population nationale ne fera une politique d'immigration dans l'intérêt de l'étranger. C'est trop lui demander.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Wahl.

M. JEAN WAHL : Je voudrais présenter quelques réflexions qui me sont venues à l'esprit au sujet du mot américanisation et ce qui a été dit à ce propos.

Je crois qu'il faudrait faire des distinctions. Je dois dire tout de suite que je suis très partisan des céréales américaines, mais je ne me sens pas par là américanisé ! Je dois dire également que je suis beaucoup moins partisan des fruits américains. Il faudrait donc voir dans chaque cas, selon le précepte de William James, ce que signifie le mot « américanisation ». Dans certains cas, comme le dit Jeanne Hersch, cela répond peut-être à des tentations auxquelles nous devons ne pas céder, et dans d'autres cas c'est une bonne chose. Dans le village italien d'où je viens il n'y avait pas de céréales américaines, et j'en ai été fortement affligé...

Le Nouveau Monde et l'Europe

Je continuerai en prônant également des sentiments contraires : ainsi je me suis trouvé à Chicago dans une salle beaucoup plus grande que celle-ci — dont je regrette d'ailleurs, à certains égards, la grandeur, je préférerais la salle relativement petite de l'an dernier — ; dans cette immense salle, un ami du professeur McKeon — Mortimer Adler — traitant une série de sujets : l'existence de l'âme, l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la nature de Dieu, etc. Il y avait un public énorme qui interrogeait et qui, parfois, faisait des objections ; on sentait ainsi qu'au centre de Chicago il y avait un vif intérêt pour la métaphysique. Je n'ai pas besoin de dire que ce grand intérêt, on le sentait aussi dans les cours du professeur McKeon auxquels j'ai parfois eu le plaisir d'assister.

Mais d'autre part, j'ai été dans un collège américain pendant quatre ans et il m'y est arrivé cette aventure suivante — qui n'a aucun lien avec ce qui précède ! Je me suis trompé de maison. J'ai gravi un étage. La première chambre était tout à fait semblable à celle de mon appartement ordinaire. C'est seulement quand je me suis trouvé au second, ne retrouvant pas mes livres, que je me suis dit : je me suis trompé de maison. J'aurais pu entrer dans n'importe quelle maison d'ailleurs ! Partout j'aurais pu me tromper. J'avais bien vu quelques personnes au rez-de-chaussée, mais je m'étais dit : Il y a des visites que je ne connais pas, et je ne m'étais pas inquiété...

Voilà peut-être ce qui, dans une certaine mesure, peut expliquer un certain sentiment de vide dans ces petites villes américaines. Cela est possible. Mais je ne crois pas, pour en revenir à ce que je disais au début, qu'il y ait, comme le prétendait M. von Schenck, une évolution fatale, parce que je crois de notre devoir d'agir avec discernement, de prendre les céréales, et peut-être de ne pas prendre les fruits...

M. RAPPARD : p.236 Notre réunion se terminera très heureusement sur cette intervention de M. Wahl. Il se peut que cette uniformité des appartements américains soit de nature à donner un sentiment de vide, mais je ne sais pas si notre ami aurait préféré ne pas trouver de lit du tout, comme cela pourrait lui arriver en France. Si la France a réussi à réagir contre cette difficulté du logement, c'est en s'inspirant des méthodes américaines.

LE PRÉSIDENT : Il me reste à remercier très vivement les orateurs qui ont bien voulu animer ce débat.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Je pense, en ce qui concerne l'américanisation, que c'est un processus que l'on peut appeler maladie, si on est pessimiste ; mais une maladie contre laquelle on peut lutter par ses propres moyens et par des procédés surtout mentaux et spirituels.

Je voudrais ajouter que la mésaventure de M. Jean Wahl m'est arrivée deux fois à Genève, dans deux quartiers différents. J'étais déjà dans le vestibule, quand je me suis aperçu de mon erreur en ne reconnaissant pas mes meubles... Je me suis vite sauvé, personne ne m'a vu ; mais enfin cela montre que l'américanisation existe aussi à Genève !

M. RAPPARD : En somme, cela n'arrive qu'à des professeurs d'université...

LE PRÉSIDENT : La séance est levée.

@

TROISIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Jean Starobinski

@

LE PRÉSIDENT : p.237 Provoqué par la conférence de Robert Jungk, le débat qui s'ouvre aujourd'hui ne sera pas une succession de questions et de réponses, pour la raison que vous savez : la maladie empêche en ce moment Robert Jungk de se trouver parmi nous. Point de réponses, donc, je veux dire point de personnage central qui ait à faire face à l'assaut des contradicteurs. En revanche — je le souhaite —, des répliques qui s'enchaîneront ou se déchaîneront. Nous sommes ici contraints de tenter la difficile expérience d'une « table ronde ».

La parole est à M. Eric Weil.

M. ERIC WEIL regrette l'absence du conférencier. Il aurait aimé critiquer devant lui sa thèse qu'il considère — « je le dis très brutalement » — comme « dangereuse et fausse ».

Je ne connais pas, je le dis tout de suite, les Etats-Unis. Je n'y suis jamais allé. Mais je connais assez bien — du moins je le crois —, ce qu'est et ce que signifie cette espèce d'antiaméricanisme qui a été exposé avec beaucoup de talent et une grande cohérence dans la conférence.

Seulement, je me demande si cette conférence n'a pas été à la mauvaise adresse. La technocratie constitue un problème. Je voudrais en parler, mais je voudrais d'abord noter que ce qu'on appelle la technocratie, c'est-à-dire le rôle de la technique dans la vie moderne, n'est pas spécifiquement propre aux Etats-Unis. La technocratie a existé en Europe depuis longtemps et avant que les Etats-Unis ne fussent industrialisés. Ce type d'homme que nous appelons actuellement « américanisé » — et nous entendons par là, d'ordinaire, un homme mécanisé, un matérialiste, un conformiste —, ce type a été dépeint par tous les auteurs européens au cours du XIX^e siècle. En ce qui concerne le matérialisme, je pourrais remonter beaucoup plus loin, parce qu'enfin p.238 il y a

¹ Le 7 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

eu des paroles assez dures pour les matérialistes dans le Nouveau Testament et même dans l'Ancien ! Je me demande donc dans quelle mesure une telle critique s'adresse aux Etats-Unis en particulier. Mais c'est une question qu'on ne pourrait discuter, me semble-t-il, qu'en présence de M. Jungk lui-même, et je ne voudrais pas faire de la polémique en son absence en relevant certains détails de son exposé.

Je préfère, dit M. Weil, aborder de manière tout à fait générale le problème de la technique. Et il commence par relever cette affirmation de Robert Jungk selon laquelle l'Europe détiendrait « les valeurs », les valeurs humaines.

Je veux bien. Mais qui, en Europe, les possède et qui, en Europe, les a possédées par le passé ? Etait-ce les ouvriers du XIX^e siècle croupissant dans les taudis ? Etait-ce la population de Londres, qui, pendant le XVIII^e siècle, se noyait dans le gin ? Je me le demande. Il y a en effet en Europe des hommes qui vivent par et pour les valeurs.

Certes, mais de tels hommes se trouvent aussi en Amérique. Leur lutte est celle même qui a été menée, par certains, tout au long de l'histoire de l'humanité contre les tentations de la « paresse et de la bassesse ».

Ce sont des choses qui ont toujours existé. Ce sont des choses qui existent encore.

On nous dit : nous ne nous occupons que des valeurs matérielles. Je dirai qu'il n'y a pas de valeurs matérielles, il y a des conditions matérielles pour la réalisation des valeurs. Ces conditions matérielles sont requises pour la réalisation des valeurs, et il est excellent que ces conditions soient créées. La technique, en elle-même, est un moyen, elle n'est ni bonne ni mauvaise. On dit : l'homme américanisé, l'homme qui vit dans le système technique d'aujourd'hui est un homme qui ne sait que faire de ses loisirs. Je l'accorderais bien volontiers, mais je pense que nous y trouvons aussi un souci très noble, que les périodes antérieures n'ont même pas connu : pour la première fois dans l'histoire, la moyenne des hommes — l'homme de la rue, comme on dit — a la possibilité d'accéder aux valeurs.

On nous parle comme si, par exemple, au moyen âge, tout le monde avait été poète ou sculpteur. Ce n'est simplement pas vrai. Pour un sculpteur, il y avait beaucoup d'hommes qui transportaient les statues, sur leur dos, en haut de la tour. Je ne sais pas si leur vie était beaucoup plus noble que la vie d'un

Le Nouveau Monde et l'Europe

ouvrier d'aujourd'hui, qui, lui au moins, peut avoir des soucis d'un ordre autre que matériel. J'appellerai cela un progrès, et des plus importants, un progrès à proprement parler décisif.

Il n'y a aucun danger, me semble-t-il, dans la satisfaction des besoins pour les masses. Mais le danger très réel, c'est que nous autres — je parle de nous, qui nous intéressons à ces questions — nous contentions de ces besoins, qui doivent être satisfaits avant qu'un autre souci ne commence. Il serait évidemment infiniment regrettable que les hommes ^{p.239} qui, jusqu'ici, s'adonnaient au travail de la pensée, se mettent à pratiquer exclusivement la télévision. Mais si les hommes qui jusqu'ici ne savaient ni lire, ni regarder une image, parce qu'ils n'en avaient ni la possibilité ni les loisirs, si ceux-là accèdent peu à peu à ce que nous appelons les biens de la culture personnelle et de la civilisation européenne, je crois qu'on peut saluer cela comme un grand pas en avant.

Que nous nous sentions tentés par les biens, les moyens que cette civilisation produit, tant pis pour nous. Je ne crois pas qu'implicitement on puisse renvoyer le monde à la misère, grande maîtresse de sagesse. Elle ne l'a jamais été. Elle a toujours été maîtresse de désespoir, et c'est tout.

LE PRÉSIDENT : Quelqu'un désire-t-il intervenir, ici même, à propos de ce que vient de nous dire Eric Weil ?

Il y aura d'autres attaques contre Jungk, et je prierai M. Koyré de nous présenter ses vues.

M. ALEXANDRE KOYRÉ : M. Weil a dit certaines choses que j'aurais dites aussi. J'ai eu l'impression, en écoutant les brillantes conférences, en particulier la conférence de M. Jungk, et surtout les interventions qui ont été faites ici, de quelque chose de déjà entendu, et même de déjà lu depuis très longtemps.

Les critiques contre la civilisation industrielle, qui ont commencé avec le romantisme, se répètent inlassablement depuis 150 ans. Mais si elles étaient soutenues par un certain bon sens, au début, elles cessent de porter juste aujourd'hui. On reprochait, par exemple, à ce type de civilisation de créer de la laideur. Ce n'est plus vrai, dit M. Koyré, depuis la seconde révolution industrielle imposée par l'Amérique.

Cette deuxième révolution industrielle a permis l'éclosion d'une technique

Le Nouveau Monde et l'Europe

pour la première fois dominée par la pensée, la science, et, différente en cela de la première, elle crée non seulement l'efficacité, mais aussi la beauté. Il est incontestable que les produits de cette nouvelle révolution technologique, — Washington Bridge ou un avion moderne — réunissent à la fois l'efficacité et la beauté ; la suprême élégance des lignes, qui les placent au niveau des grandes réalisations de la culture et de la civilisation.

Toute opposition à la civilisation industrielle semble à M. Koyré fallacieuse. Elle implique la nostalgie d'une civilisation en voie de disparaître, pis encore : d'une civilisation qui n'a jamais existé. En fait, cette civilisation de la qualité, de l'artisanat, du luxe, qu'on oppose à celle de la quantité, de la technique, de la masse avait un caractère « effroyablement cruel ».

Nous reprochons à l'Amérique son matérialisme, son manque de productivité dans l'art, et, en réunissant même des griefs contradictoires, nous lui reprochons son manque d'enracinement, son manque d'histoire. Ce n'est pas un grand reproche pour un pays dont tout l'effort est orienté vers l'avenir, et dont la plus grande valeur réside ^{p.240} justement dans cette ouverture par rapport à l'avenir. Nous lui reprochons son uniformisation. C'est vrai, l'Amérique est en train de créer une civilisation assez uniforme, une civilisation de bien-être, une civilisation de classe moyenne. Je disais que ce n'est pas très sympathique, les classes moyennes, mais c'est en fait beaucoup mieux que la civilisation hiérarchisée, la civilisation de luxe que nous connaissons d'ailleurs dans les pays techniquement et économiquement arriérés.

Nous reprochons à l'Amérique son matérialisme, qui se traduit de manière très curieuse, dans un très grand nombre de villes et même de capitales, par la création d'admirables musées, d'admirables universités, d'admirables bibliothèques, par le fait que ce pays dépense pour la diffusion de la culture et de la civilisation, pour rendre cette civilisation et les valeurs spirituelles accessibles aux masses des sommes véritablement formidables. J'aimerais bien que nous soyons chez nous un peu plus matérialistes dans ce sens-là, que nous ayons de ces matérialistes qui donneraient à nos musées et nos universités les facilités qu'ont les universités américaines.

Les critiques, en ce qui concerne l'efficacité, sont les mêmes que celles adressées à la technique.

De plus, je ne vois pas en quoi la technique peut être considérée comme

Le Nouveau Monde et l'Europe

tuant la spiritualité. Je ne vois pas en quoi la machine à laver détruit la spiritualité ! La technique est au service de l'homme, et dans ce cas elle est au service de la femme. Je pense qu'il y a toujours eu de ces attitudes réactionnaires envers la technique, des gens qui, il y a un millier d'années, protestaient contre l'introduction du moulin à vent ou du moulin à eau, et vantaient la valeur spirituelle du moulin à bras que tournaient les femmes.

On a parlé aussi du *vide* et de la nuit américains. J'évoquerai mon expérience très limitée. J'ai passé six ou sept ans en Amérique. Je ne me suis pas plus ennuyé en Amérique qu'en Europe. Je n'ai pas plus trouvé d'ennui et de vide à Chicago, à Madison, à Baltimore, à New York, qu'à Cambridge, et je ne me suis pas senti extrêmement dépaysé.

J'ai dit que notre critique est irréaliste, qu'elle ne porte pas sur la réalité. Nous critiquons le lecteur du *Reader's Digest*, en lui opposant le lecteur de la N.R.F., par exemple, ou quelque chose de ce genre, et en oubliant qu'il y a cinq millions de lecteurs du *Reader's Digest*, en Amérique, que le lecteur américain de notre classe et de notre niveau ne lit généralement pas, et qu'à cela correspond, en Europe, un million de lecteurs du *Reader's Digest* que nous ne lisons pas non plus. Nous comparons l'élite européenne à la masse américaine, au lieu de comparer, comme il faudrait le faire, l'élite européenne à l'élite américaine, et la masse à la masse.

Je dois dire enfin, pour revenir à ma petite expérience, que je n'ai jamais trouvé dans les universités américaines où j'ai eu l'honneur d'enseigner, une très grande différence avec nos universités européennes : sauf qu'elles étaient plus riches et les bibliothèques mieux montées. ^{p.241} J'y ai fait des cours aussi difficiles et aussi spécialisés que ceux que je fais à l'École des Hautes Etudes, et j'ai expliqué Platon, Descartes, Pascal et Newton devant des élèves américains aussi bien — ou aussi mal — que je le fais à Paris.

Le monde s'est uniformisé, et l'Amérique, de plus en plus je crois, apparaît comme le prolongement de l'Europe. Ce que nous devons faire, c'est chercher à intensifier les rapports véritables entre l'Amérique et l'Europe, entre les élites américaines et les élites européennes, et ne pas nous enfermer dans une attitude de négation tout à la fois stérile, et, permettez-moi de le dire, stupide.

M. BABEL : Vous me permettez, Monsieur Koyré, de vous poser une question.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Vous disiez, il y a un instant, que l'explication des différences entre l'Amérique et l'Europe résidait dans le fait que l'Amérique n'avait pas, au fond, d'histoire. Mais pour ma part, j'ai le sentiment qu'à l'heure actuelle l'Amérique cherche à se rattacher à son histoire, plus que jamais. On est frappé, lorsqu'on visite les différentes parties de l'Amérique, de voir un peu partout l'importance accordée, dans les musées, à des sections historiques remarquables, la volonté de remonter à la période coloniale, au début de la période coloniale et même, dans bien des cas, de se relier aux périodes précolombiennes. Je n'ai pas besoin de dire que cet effort, en Amérique ibérique, agit sur l'évolution intellectuelle en général.

M. KOYRÉ : C'est un reproche que l'on fait souvent à l'Amérique, avec l'intention de montrer l'opposition entre l'Amérique et l'Europe. Je crois que c'est en partie réel, sauf que je ne vois pas en quoi cela peut être un reproche. L'Amérique a épousé la conception de l'histoire conçue par notre XVIII^e siècle. L'histoire n'est pas ce qui nous a faits, l'histoire est ce que nous allons faire ; et c'est cela, je crois, qui était l'élan fondamental de l'Amérique.

En Amérique — mais il n'y a pas *une* Amérique, il y a *des* Amériques — on trouve à la fois un élan vers l'avenir et un souci de conservation, une grande fidélité au passé ; plus qu'en Europe souvent (vieilles chansons oubliées en Europe et qui se retrouvent dans les montagnes du Kentucky).

Néanmoins, il me semble que l'ouverture vers l'avenir, la prépondérance de l'avenir sur le passé, est quelque chose de spécifiquement américain, et j'ajoute quelque chose qui ne me paraît pas un défaut, mais au contraire, une grande valeur. Nous autres sommes trop souvent écrasés par les soucis du passé, par la tradition dont nous ne savons pas nous débarrasser.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Georges Poulet.

M. GEORGES POULET : A propos de cette préservation — ou non préservation — du passé je voudrais citer le fait suivant : j'habite l'Amérique ; j'aime le vin et réussis à me procurer ^{p.242} un vin excellent. Il m'arrive dans des bonbonnes de verre qui me sont fournies par mon marchand de vin et qui sont d'une grande beauté. J'y trouve donc cette alliance de l'efficacité et de la beauté dont parlait tout à l'heure M. Koyré. Mais voici le fait qui me semble important : ces

Le Nouveau Monde et l'Europe

bonbonnes de verre, je ne puis pas les garder ; je ne puis pas non plus les rendre à mon marchand de vin, car la loi lui défend de les recevoir en retour. Il ne me reste, en conséquence, qu'une chose à faire : les jeter dans l'incinérateur, les détruire.

Il me semble voir en l'occurrence une caractéristique dans la civilisation des Etats-Unis, qui réussit à allier efficacité, beauté et précarité. Je ne crois pas que cela ait existé par le passé ; et ce caractère de « remplacement » — qu'on trouve à un haut degré en Europe — me semble gravement accéléré aux Etats-Unis. New York, par exemple, m'apparaît comme une ville à la fois très belle et très précaire, une ville qui peut être remplacée par n'importe quoi dans un avenir immédiat.

LE PRÉSIDENT : La parole est au R. P. Maydieu.

R. P. MAYDIEU pense avec Eric Weil et Alexandre Koyré que M. Jungk a eu tort « en divisant Américains et Européens et en répartissant les tâches ». Son idée est que nous sommes en face d'une *crise de croissance commune*. Il ne pense pas du tout que la misère enseigne qui que ce soit ; et la valeur des Européens ne provient pas, comme M. Jungk le laissait entendre, de la misère. Enfin, il perçoit, dans l'antiaméricanisme, une certaine méfiance des peuples qui ne sont plus dirigeants à l'égard de ceux qui détiennent aujourd'hui le pouvoir : « Il est tout à fait normal que certaines questions s'adressent à ceux qui vont faire face aux nouveaux problèmes. Et c'est ainsi que s'élèvent certaines interrogations et que se justifient un certain nombre d'antiaméricanismes, dont il faudra par ailleurs se débarrasser. »

LE PRÉSIDENT : La parole est au R. P. Dubarle.

R.P. DUBARLE : Je crois que le procès de la technique a été suffisamment fait. Pourtant, il faudrait être reconnaissant à M. Jungk d'avoir aussi crûment annoncé au début de sa conférence l'état de malaise qui existe actuellement entre Amérique et Europe, et d'avoir donné, avec cette perspective sur la technique, peut-être une admirable occasion de s'en expliquer.

Je ne défendrai pas la technique. MM. Eric Weil et Koyré s'en sont chargés admirablement. Mais je voudrais examiner un peu plus cette thèse selon laquelle la technique serait responsable de notre position antiaméricaine — dans la mesure où elle existe, et je crois qu'elle existe, d'ailleurs, de façon assez nette à l'heure actuelle.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Il me semble que cette thèse constitue un alibi, et il est peut-être utile que nous essayions entre nous de démasquer cet alibi, pour en arriver à nous interroger nous-mêmes assez sérieusement.

Nous avons, sur la technique, notre point de vue européen. Mais il me semble que, pour éclairer ce débat, il faudrait que nous nous rendions compte de ce qu'elle a représenté pour l'homme américain p.243 « moyen ». L'Amérique n'a pas toujours été cette colonie montante, ce rameau florissant de la sève anglaise. Depuis le milieu du XIX^e siècle, elle est devenue aussi le refuge de tout un ensemble d'hommes qui désertaient l'Europe parce que l'Europe ne leur apportait pas ce qu'ils voulaient. Ils voulaient vivre, et plus confortablement, quitter un peu ce chien de métier d'homme, en Europe, lorsque l'on est pauvre. Ils arrivaient sur des ponts de bateau, de tous les coins d'Allemagne, d'Italie, d'Irlande ; plus tard d'Ukraine, de Pologne, de Russie, et d'autres lieux encore où la vie était dure... Ils appartenaient aux classes inférieures de la société. « Ce n'était pas la crème qui nous arrivait », comme disaient, quelquefois, les Américains de là-bas. Ces gens-là voulaient vivre mieux. Ils tombaient dans une Amérique qui leur offrait des possibilités extraordinaires. Vers 1860, c'est l'épopée des chemins de fer ; et Dieu sait ce qu'a signifié, pour l'Amérique, le défrichement de l'ouest, la conquête d'un réseau de transport, la possibilité de découvrir et d'exploiter le fer, le cuivre, le charbon ; et cela intriguait déjà un écrivain qui n'est pourtant pas tellement remarquable et s'appelait Jules Verne.

Un peu plus tard, une seconde épopée, qui a maintenu la lancée initiale : celle du pétrole des années 1910 à 1925.

Aujourd'hui, nous voyons naître une troisième épopée : celle de l'atome et de l'électronique.

A l'origine de ces épopées, il y a le sentiment profond qu'on pourra donner à une masse d'hommes « un niveau de vie raisonnable », celui même, ajoute le R.P. Dubarle, que consacrent les encycliques pontificales, selon lesquelles « il est nécessaire d'avoir un minimum de bien-être pour pratiquer la vie humaine et morale ».

L'expression de ce sentiment, le R.P. Dubarle le trouve dans le propos d'une femme « toute simple » vivant dans le faubourg de San Francisco, et qui avait, comme tout Américain moyen, son poste de télévision, sa machine à laver, sa cuisine électrique.

Qu'est-ce qu'elle en concluait ? « Eh bien, Monsieur Dubarle, me disait-elle, ma fille est allée en Europe l'an dernier, la différence entre l'Amérique et

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'Europe, c'est qu'en Europe les riches ont de quoi ; ici, riches ou pauvres, on a tous de quoi. »

Je crois que cela exprime quelque chose d'assez profondément vrai dans la conscience du peuple américain, ce sentiment d'avoir essayé de créer une civilisation grâce à une technique, à une production en masse, dans laquelle riches et pauvres, en admettant qu'il y ait des différences, auraient tout de même de quoi.

Que se passe-t-il à l'heure actuelle ? Il se passe que, somme toute, l'Europe, dans ses classes bourgeoises, et ultérieurement le monde américain, a donné l'exemple d'un certain standing de vie non plus simplement à quelques centaines de millions d'hommes mais à un milliard et demi d'hommes, qui maintenant voient cela et désireraient bien en avoir autant. Les populations du monde entier aspirent à ce standing de vie, et, somme toute, le grand problème des temps à venir ^{p.244} c'est d'assurer à ce milliard et demi d'hommes qui en ont pris conscience, ce que les immigrants dans le continent américain, vers 1860 ou 1880, se sont conquis : le bien-être.

Et au fond, soyons francs, le sens du communisme, de ce point de vue, n'apparaît-il pas comme la volonté de rattraper un certain retard et de donner à d'autres masses humaines — les masses asiatiques ou les masses russes — exactement ces mêmes moyens de vivre ? On transforme cela avec une idéologie qui lui donne un caractère épique, mais la matérialité des fins que l'on vise est identique, et faut-il l'en blâmer ?

De ce point de vue, notre antiaméricanisme n'est-il pas tout simplement l'alibi d'une compétition ? Est-ce que nous ne devons pas d'abord nous interroger sur la nature de cette compétition et sur la façon de la développer humainement et pacifiquement ?

Ici, note le R.P. Dubarle, commence d'émerger quelque chose d'autre, qui est sérieux.

J'évoquai très rapidement, tout à l'heure, la triple épopée des chemins de fer, du pétrole, de l'atome et de l'électronique. M. Jungk a fait une remarque assez pertinente, même si sa généralité n'est pas absolue : c'est que l'ancienne génération — les hommes qui ont peut-être maintenant quarante ans en Amérique — s'intéressaient tous à la mécanique, tandis qu'aujourd'hui, au

Le Nouveau Monde et l'Europe

contraire, devant les *gadgets* électroniques, devant les surpuissances atomiques, ils se sentent désemparés et perdus. Il y a quelque chose de vrai dans cette remarque et je me demande, sous cette notation culturelle, s'il n'y a pas un problème politique qui émerge ; car enfin le problème de l'antiaméricanisme me semble beaucoup plus politique que technologique ou même culturel. Seulement, en effet, le politique est intimement lié ici au technologique et au culturel.

Je ne prendrai que le point de vue technologique. Il est certain que la technique de la mise à profit des énergies atomiques, la technique de l'électronique, est une technique difficile, qui exige de savantes recherches et un usage assez abstrait et par conséquent abstrus des mathématiques. Ceci ne peut plus s'inscrire dans une espèce de montée du sentiment démocratique. Les bienfaits, sans doute, mais les commandes de ces bienfaits, certainement plus. Si notre monde technique aujourd'hui paraît hésiter entre le berceau démocratique de son inspiration — très caractéristique du monde américain — et, effectivement, certaines tendances à l'oligarchie, ceci pose un problème politique.

Ce que nous pouvons craindre dès lors des Américains engagés dans ce processus, c'est que, tout en obéissant à cette inspiration démocratique qui est très sensible en eux, le monde technologique de l'information, de l'électronique, de la puissance atomique, ne les amène à combattre la démocratie en faveur de la démocratie et à tenter de sauver la démocratie par des moyens antidémocratiques.

D'autre part, il me semble que cette épopée a donné à l'Amérique une consistance et une puissance incontestables. L'Amérique a toujours publié — à la différence de la Russie — les résultats de ses expériences, ^{p.245} elle a donné des films de l'explosion atomique, alors que la Russie jamais. Bref l'Amérique s'est montrée. Elle agit donc par présence, et la question qui se pose, dès lors, dans le monde est celle de savoir si cette « présence » se double d'une compétence politique suffisante. Au fond, nous sommes tous en train d'interroger l'Amérique sur sa compétence politique, soit du point de vue intérieur, soit du point de vue extérieur ; comment va-t-elle peser dans le destin du monde ? Ici la thèse de notre technique responsable de l'américanisme me paraît l'alibi d'une inquiétude ; et c'est précisément cette inquiétude qu'il faut sonder et à laquelle nous devrions répondre sans user d'un masque.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Pour ma part, j'entends par « politique » la capacité, pour l'Amérique, de proposer un minimum d'objectifs réalisables, mais sans que leur réalisation, de par ses procédés, provoque des frottements psychologiques qui finiraient par détruire les moyens recherchés. Or, à l'heure actuelle, on a souvent l'impression que l'Amérique propose un certain nombre de choses et, qu'en fait, ce qui est proposé aboutit à l'inverse dans la réalisation. Je crois qu'il y a là un symptôme ou tout au moins une question, qui peut se poser, quant à la maturité de cette compétence politique.

LE PRÉSIDENT : Voici donc une série de questions posées, questions de la compétence politique ; et vous vous rappelez que la conférence de Robert Jungk s'achevait sur un appel à des valeurs morales. Est-ce que cette compétence politique et ces valeurs morales sont deux instants séparés et contradictoires, la valeur morale servant quelquefois de masque à une incompetence politique ?

La question fondamentale posée maintenant, c'est la question du pouvoir tout simplement. En bonne théorie démocratique, le pouvoir est entre les mains du peuple. Cette théorie reste valable, et Jungk nous assure, de son côté, qu'il est entre les mains d'une oligarchie technocratique. Une telle contradiction mérite réflexion.

La parole est à M. McKeon.

M. RICHARD McKEON : Monsieur le Président, je veux bien entrer dans ce dialogue amorcé par les RR. PP. Maydiou et Dubarle, et essayer de répondre aux questions que vous avez soulevées.

Il me semble que nous sommes, en ce moment, dans une situation assez paradoxale, et pour répondre à votre question, je ne crois pas que la relation entre la morale et la politique soit une relation dans laquelle on puisse rendre la politique plus morale. Nous nous trouvons presque dans la situation contraire. Les occasions qui sont données par les progrès techniques nous ont fait agir d'une façon plus morale que celle que nous pouvons exprimer. Je crois que c'est pour cela que la politique américaine est un peu confuse. Même sur le point IV, on ne peut pas avouer que l'assistance prêtée par l'Amérique l'est pour des raisons morales ; il faut toujours défendre le programme en avançant des raisons pratiques.

Le Nouveau Monde et l'Europe

R.P. MAYDIEU : Ce que nous reprochons, au contraire, à l'Amérique, c'est de trop souvent donner des raisons morales.

M. McKEON : Pas au Sénat. Un sénateur ne peut pas dire : il y a, en Europe, des misères qu'il faut secourir. Il dit : si vous accordez ces subsides, les affaires marcheront beaucoup mieux ! Je crois que nous sommes en présence de deux niveaux : un niveau auquel nous posons les actions — c'est un niveau que les Européens, aussi bien que les Américains, ont adopté —, et le niveau auquel nous posons des idéaux.

Je crois, par exemple, que M. Jungk avait tort hier dans sa communication de dire que la civilisation américaine était une civilisation matérialiste, qui pouvait être « élevée » un peu par des idées. Comme s'il était besoin de montrer une idée aux Américains, de dire : telle idée se trouve dans les livres, tel idéal se trouve dans tels livres, voilà Dieu ! Je vous assure qu'il n'y a pas besoin d'apporter aux Etats-Unis l'idée de Dieu. Au contraire, nous pouvons dire : nous connaissons les idéaux qui se trouvent dans les livres, montrez-nous plutôt les idées qui vivent dans l'intelligence ; ainsi nous aurons quelque chose à apprendre.

R.P. DUBARLE : Je voudrais dire tout de suite à M. McKeon que, probablement, nous n'avons pas apporté à l'Américain l'idée de Dieu. Mais peut-être un Européen serait-il heureux s'il pouvait communiquer à l'Américain le sentiment d'une certaine discrétion nécessaire dans l'usage public de Dieu. Je crois que rien n'a blessé plus profondément les Français qu'un certain discours du Président Eisenhower dans lequel il reprochait aux Français d'être un peuple sans Dieu. C'est peut-être vrai, ce n'est pas une chose à dire en public.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mme Erna Patzelt.

Mme ERNA PATZELT, qui est allée plusieurs fois aux Etats-Unis, n'a pas reconnu ce pays dans le tableau qu'en a donné Robert Jungk. Elle estime qu'on se trouve actuellement au sein d'une vaste révolution — ou évolution — sociale, dont il est impossible d'attribuer la responsabilité à l'Amérique. En réalité, la civilisation de l'Europe et celle de l'Amérique forment une unité. Que l'on pose le problème du travail, aujourd'hui, ou celui de la technologie, c'est tout à fait légitime. Mais « je crois, dit-elle en terminant, que l'expression de « technocratie américaine », employée dans le titre même de la conférence, est fautive ».

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. ERNEST VON SCHENCK : Je crois qu'on a donné trop d'importance aux considérations sur la technocratie dans la conférence de M. Jungk. Certes, on peut discuter sur la technocratie, mais je crois que les allusions au problème du pouvoir sont beaucoup plus importantes. Il me semble que là où la technocratie décide de la situation sociale, son rôle quant au pouvoir pose un problème central.

p.247 Je crois que ce qu'on appelle antiaméricanisme, en Europe, provient pour une grande part d'une réaction contre une menace de puissance ; puissance qui se manifeste en Amérique même, et aussi dans le fait que les Etats-Unis apparaissent fatalement comme puissance mondiale dans le grand conflit en cours, dont nous ne sommes, nous autres Européens, jusqu'ici que l'objet. Il y a là, je crois, une source réelle d'antiaméricanisme ; qui est d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, un des meilleurs instruments de propagande.

M. CZESLAW MILOSZ : Je ne sais pas si vous avez la même impression que moi devant la conférence de Jungk. Mais la première partie m'a semblé trop européenne et la seconde, trop américaine. On a critiqué M. Jungk parce qu'il a parlé d'un mythe répandu en Europe et qui serait la cause de l'antiaméricanisme ; c'est-à-dire que l'on prend les effets pour la cause. Et j'ai le sentiment qu'à la fin il a voulu se rattraper et il a terminé par un sermon — ce qui est, du reste, typiquement américain !

S'il existe des ressemblances entre l'attitude européenne et l'attitude américaine, elles n'en présentent pas moins des contradictions et, pour le moment, nous n'y voyons pas de solution. Dans les publications américaines, il est de bon ton d'exprimer un optimisme qui donne l'impression d'un *happy end*. Que quelqu'un s'avise de critiquer l'Amérique, en Europe, ou simplement essaye d'en présenter une image objective, il est immédiatement suspect d'être antiaméricain pour des raisons politiques ; du seul fait qu'il ne conclut pas à un *happy end*.

Mais je reviens au sujet abordé par ceux qui m'ont précédé, et je voudrais vous décrire une expérience que j'ai faite dans l'Etat de l'Ohio, dans la ville de Springfield où j'ai visité une grande imprimerie, probablement l'une des plus grandes du monde. J'ai vu les ouvriers y travailler. Leur travail consistait à contrôler des machines où l'on introduisait du papier et où le magazine sortait

Le Nouveau Monde et l'Europe

de l'autre côté. Ils buvaient du coca-cola en surveillant leurs machines. Ils n'appartenaient pas à un syndicat général, mais à un syndicat local, surveillé par le patron, c'est-à-dire que tout se passait en famille. Ils étaient vraiment heureux. On organisait pour eux des thés dansants, des pique-niques en famille. C'était vraiment une vie merveilleuse.

Je viens d'un pays de l'Est, où les gens souffrent et s'efforcent d'atteindre un niveau technique présentant ce degré d'évolution sociale. Or, je voyais en Amérique cet idéal réalisé. Et le plus terrifiant, c'est précisément que cet idéal semble réalisé et c'est là le but qu'essaient d'atteindre les masses de tous les continents. Mais je pense que le fond du problème ce n'est pas la technique, c'est le fait qu'une oligarchie gouverne. Il existe aux Etats-Unis un certain dirigisme chargé de donner aux masses une nourriture spirituelle, qui fait que ces masses sont heureuses. Ici je n'hésite pas à le dire : toutes les attaques contre l'Amérique parlant de misère ou d'oppression sont, en général, inexactes. Bien qu'il y ait encore des choses terribles. Mais il règne une maladie de l'âme extrêmement difficile à définir et que les Américains essaient p.248 d'analyser. C'est quelque chose de nouveau et de non typiquement américain, qui peut se formuler ainsi : qu'est-ce qui remplit le temps de l'homme quand la machine et la technique lui donnent du temps libre ? Se pose alors la question de la nourriture qu'il reçoit. Celle de la direction à donner pour ne pas dépasser certaines limites, pour avoir une vie bien réglée, et c'est le problème de l'avenir du monde. Peut-être est-ce un problème ontologique. En tout cas il est lié à la métaphysique. Je ne suis pas capable de le résoudre, mais je me rends compte que cette maladie intérieure sévit en Amérique, quoiqu'on dise ; et elle n'est pas identique à l'ennui, ni au manque de bien-être, qui l'accompagne.

Ce n'est donc pas une question de pur pouvoir politique, c'est une question qui touche aussi au monde de l'Est où se pose le problème de la domination spirituelle. Je résumerai ainsi la question : l'Amérique, non pas en tant qu'Amérique, mais en tant que civilisation la plus avancée du point de vue technique, ne pose-t-elle pas un problème général pour l'avenir, un problème que les gens sentent confusément en Amérique : le pourquoi vit-on ?

M. ANTONY BABEL : J'aimerais, si on me le permet, poser une question à M. Milosz, et en même temps la poser à nos collègues américains qui sont autour de cette table.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. Milosz vient de nous présenter un tableau idyllique de la plus grande imprimerie des Etats-Unis. Mais j'ai l'impression que ce tableau correspond à un type de vie qui ne conviendrait pas tout à fait à nos ouvriers européens. Vous nous montrez des ouvriers fort bien traités, à qui l'on donne de hauts salaires, et même le coca-cola pendant le travail. Ils ont des loisirs, mais ces loisirs sont organisés. Est-ce là l'idéal, cette espèce d'encadrement de la vie, non seulement dans le travail, mais encore de la vie personnelle ? Il y a là un certain nombre d'éléments qui me rappellent, avec toutes les différences qu'il faudrait reconnaître, le système du paternalisme qui a régné en Europe dans le deuxième et le troisième quarts du XIX^e siècle et que les ouvriers ont rejeté avec vigueur, et, me semble-t-il aussi, avec raison.

Est-ce que le problème des hauts salaires, de la sécurité matérielle, le fait que l'on a sa maison, que l'on arrive au travail avec sa voiture, que la vie est confortable, tout cela représente-t-il la totalité de la vie ?

Les ouvriers européens sont, nous le savons, infiniment moins bien payés, — et encore faudrait-il apporter des nuances. Mais je me demande si les ouvriers européens, même s'ils sont moins bien payés, même si leurs conditions de vie sont beaucoup moins bonnes, se contenteraient de cette existence confortable, agréable, mais où il n'y a plus de responsabilité personnelle.

J'ai suivi une série de rapports présentés en France sur ce sujet. La grande préoccupation des milieux ouvriers, ce n'est pas seulement d'améliorer le standard de vie matérielle, c'est aussi de participer à la vie professionnelle. Ainsi une part de leurs revendications se placent-elles sur le plan spirituel, ou moral ; il s'agit d'intégrer l'ouvrier au travail qu'il fait ; non pas seulement de bien organiser son travail, mais ^{p.249} de lui laisser la possibilité de participer à cette organisation du travail. Je lisais dernièrement le rapport d'un ouvrier qui était président d'une fédération syndicale d'un département français. Et j'y trouvais cette phrase, quelque peu argotique, si vous voulez : « Ce que nous voulons, c'est être « mis dans le coup ». « Mis dans le coup » : c'est-à-dire être dans la possibilité de participer à l'organisation même du travail. »

Je pose alors la question suivante à nos collègues américains et à M. Milosz, qui a une grande expérience de l'Amérique : n'y a-t-il pas une différence sensible entre les masses ouvrières de l'Amérique et de l'Europe ?

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. MILOSZ : Je voudrais éclaircir un point. Peut-être n'ai-je pas été assez clair, mais je n'ai pas présenté la vie de l'ouvrier américain comme un idéal ; au contraire, j'ai voulu souligner que le bien-être matériel ne suffit pas ; que c'est à ce moment que le problème commence, quand tout est bien organisé, que la productivité est assurée, que les ouvriers ont de bons salaires. Et je demande : quelle est la solution ? Je ne sais pas par quoi le vide peut être rempli. Le grand problème est de trouver des relations humaines qui ne laissent pas subsister ce vide. Dans quelle mesure ce système réussit-il ou échoue-t-il ? J'ai constaté un certain dirigisme dans cette usine. Mais dans les magazines, quel contenu spirituel cet homme trouve-t-il ? Je ne dis pas que cela ne représente rien que d'avoir une maison bien installée, d'aller pêcher la truite, d'aller à la chasse, d'avoir une voiture neuve. Je ne dis pas que ce soit matérialiste ; il y a aux Etats-Unis beaucoup de valeurs qui ne sont pas du tout matérialistes. Le plaisir de la chasse, le plaisir de se construire une maison, ce n'est pas du matérialisme. Il y entre un élément d'art. Mais le grave c'est une certaine séparation de l'individu.

M. BABEL : Je suis le dernier à penser que la vie des masses ouvrières aux Etats-Unis soit une vie matérielle ou matérialiste. Je ne l'ai pas dit. Ce que je redouterais plutôt, c'est une certaine passivité que favoriserait cette forme de vie ; ce qui est tout à fait différent.

Il y a un point sur lequel je suis d'accord avec vous : la nécessité de la technique pour que les ouvriers — d'une façon générale les salariés — aient des loisirs. Car il est bien évident que l'on ne peut avoir des loisirs que grâce à la technique.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. George Boas.

M. GEORGE BOAS : Je m'excuse de prendre la parole ce matin, étant donné que je vais parler pendant une heure ce soir et que je parlerai encore ici demain matin.

Comme j'ai une expérience de plusieurs années de la vie des syndicats aux Etats-Unis — étant ce qu'on appelle, là-bas, arbitre dans les différends entre ouvriers et patrons — je crois être plus ou moins qualifié pour en parler.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.250 Je suis tout à fait d'accord avec M. Babel lorsqu'il a parlé de l'état de passivité de l'ouvrier dans l'organisation sociale en Amérique. Je peux signaler le fait que dans la plus grande usine de tissage, où les ouvriers ont une vie plus opulente encore que celle que vous décrivait M. Milosz, le syndicat s'est séparé de la maison pour organiser un syndicat national. Les ouvriers ont estimé qu'ils étaient très bien payés, qu'ils avaient une vie confortable, mais ils voulaient diriger eux-mêmes leur vie. Telle est la tendance : supprimer les syndicats de maison et organiser de grands syndicaux nationaux qui se dirigeront eux-mêmes. La situation a évolué et les ouvriers, par l'intermédiaire de leurs leaders, participent à la direction de l'affaire elle-même. Dans certaines firmes, il y a même au conseil d'administration un représentant du syndicat. C'est là une tendance à noter, parce que l'ouvrier américain n'est pas aussi passif qu'on le croit communément.

M. BABEL : Les tendances que vous nous indiquez sont effectivement rassurantes. Il y a un certain nombre de grandes affaires qui ont commencé à organiser cette participation du travail à la gestion même de l'entreprise. Je pense que ce mouvement se développera ; nous le souhaitons très vivement. Et je le souhaite, non pas seulement pour l'Amérique, mais aussi pour l'Europe.

R.P. MAYDIEU : Je voudrais poser une question. Vous avez montré que les ouvriers étaient « dans le coup » grâce aux syndicats ; et je me demande s'ils ne le sont pas davantage que dans beaucoup de pays d'Europe, sur le plan politique et sur le plan culturel ? A Boston, j'ai fait une conférence à quelques jeunes gens dans une paroisse ; l'auditoire était moitié ouvrier, moitié étudiant et je ne parvenais pas à savoir quel était l'ouvrier, quel était l'étudiant ? Et lorsque l'on visite des collèges ou des universités, on rencontre fréquemment des garçons qui sont balayeurs ou portiers pour gagner leur vie.

Ce qui permet d'être « dans le coup », c'est que la société aux Etats-Unis est vraiment une société sans classes. A l'intérieur d'une affaire, celui qui commande commande ; celui qui obéit obéit ; mais à la sortie on prend son repas au même restaurant, on fait la même partie de boule, on entre dans les mêmes jeux. Pour toutes ces raisons on se trouve, me semble-t-il, davantage « dans le coup » que dans un pays comme la France, où le seul moyen pour y être, c'est le syndicat. Etant donné la situation du parti communiste, le tragique,

Le Nouveau Monde et l'Europe

c'est que la population ouvrière de la France n'est pas engagée politiquement, ne se trouve pas présente politiquement.

M. BOAS : Vous parlez de société sans classes, il y a néanmoins une nuance. Il existe une hiérarchie de prestige social qui ne dépend évidemment pas du niveau économique. Dans ma ville, Baltimore, les gens les plus considérés ne sont pas les plus riches ; ce sont des gens qui souvent sont pauvres, mais qui ont eu, dans le passé, une famille qui comptait pour quelque chose dans l'histoire de l'Etat. Il p.251 n'est donc pas juste de dire que l'Amérique est une société sans classes. Il y a une hiérarchie de prestige. Ce n'est pas une hiérarchie économique, bien que cela aussi existe quelquefois.

Quant au mélange des étudiants et des ouvriers, c'est parfaitement exact...

M. BABEL : Mais c'est vrai aussi pour l'Europe où l'on voit quantités d'étudiants qui ont un travail à côté de leurs études.

M. BOAS : Il existe également des usines ou des bureaux qui donnent à leur personnel la possibilité d'étudier dans les universités. C'est ce que fait l'*American Bankers Association*, notamment.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mlle Hersch.

Mlle JEANNE HERSCH : J'ai éprouvé un certain malaise lorsque M. Weil et M. Koyré ont en somme réduit à l'inexistence le danger et la menace de la technocratie tels que les a décrits, dans sa conférence, Robert Jungk. Mais nous sommes quelque peu revenus sur cette opinion et nous sommes quelques-uns à défendre cette opinion que M. Koyré qualifiait de stupide.

Pour moi, je l'adopte volontiers. Je crois que la conférence de Jungk comportait une énorme faiblesse dans la dernière partie, lorsqu'il proposait des remèdes qui étaient, comme l'a dit Milosz, de l'ordre du *happy end* et de la consolation moralisatrice. Ces remèdes étaient parfaitement désincarnés. Mais la maladie qu'il a révélée existe ; et l'angoisse que j'ai éprouvée en écoutant ces deux interventions en particulier, et que j'éprouve tous les jours, c'est que l'on a un mur devant soi. On me dit : Non, ce mur n'existe pas. Pourtant, le mur est là. Cette maladie profonde, dont Milosz a parlé tout à l'heure, existe.

Le Nouveau Monde et l'Europe

J'enseigne dans une grande école où il y a une forte proportion d'enfants américains. Et j'ai la possibilité d'observer ce processus. Ce n'est pas du tout que les enfants américains aient un comportement spécifique, distinct des autres au point que l'on puisse dire : « Voilà ce que ferait un enfant européen, voilà ce que ferait un enfant américain. » Bien sûr, c'est un problème qui nous est commun. Seulement il se trouve que dans les idées vagues des masses il y a presque toujours quelque chose de juste, et l'Amérique étant peut-être en avance dans cette évolution, il a pris dans cet ordre d'idées une sorte de pureté et de force exemplaires, qui fait que nous parlons d'américanisation pour désigner des traits de notre propre civilisation. C'est à la fois faux et vrai ; quand on fait de la sociologie, on emploie constamment des termes de ce genre, ou alors il faut renoncer à toute espèce de généralisation sociologique.

Si nous utilisons ces termes de façon relative en sachant la part qu'il y a dans ces oppositions : « technocratie américaine » et « Europe », nous saurons nous entendre. Il est peut-être plus dangereux de vouloir supprimer ces idées grossières, mais qui ont quelque chose de juste et p.252 de fort, pour les remplacer par des subtilités qui laisseraient échapper la difficulté essentielle. Or, cette subtilité, je ne crois pas du tout que les musées, par exemple, cherchent à la résoudre. Je ne crois pas que la consommation d'art qui peut se faire aux Etats-Unis soit un signe du contraire. Je crois en général que tout ce qui est consommation passive, dans n'importe quel domaine de la culture, ne répond pas au danger qui est ici signalé.

L'on pourrait peut-être se rapprocher du centre de ce problème en disant : dans la mesure où la vie humaine est absorbée par le processus consommation-production, et où il n'y a presque rien d'autre, une angoisse épouvantable s'établit. Et c'est cette angoisse que l'on trouve dans la littérature américaine par exemple. Dans la mesure où manque l'élément création, l'élément consommation ne suffit pas. Les conserves de disques, les conserves que sont les musées, les conserves impeccables et parfaites dans lesquelles il n'y a plus de risque même, ni dans le jeu, ni dans la consommation, parce que tout est d'avance établi, parfait, cela empêche la vie, cela empêche l'élément de respiration qui fait que lorsque l'on regarde un exécutant en chair et en os, il peut jouer faux ou il peut mal interpréter.

Sans l'élément de risque, de microbe, d'échec, de raté, inhérent à tout effort

Le Nouveau Monde et l'Europe

créateur pris sur le vif, dans le crû, il se produit une sorte d'asphyxie.

Et alors, cette passivité, encouragée par notre technique occidentale et pas seulement par la technique américaine, est contraire à tout cela ; et l'on peut se demander ce qui va arriver. Un enfant qui passe des heures dehors ou un enfant qui passe des heures devant un poste de télévision, ce n'est pas la même chose et le résultat n'est pas le même. Et dans la mesure où un enfant est ou n'est pas devant la télévision, cela change une civilisation. Il se crée un type d'homme. Il se crée un type d'homme à l'Est, il se crée un type d'homme en Amérique ; il se crée un type d'homme en Europe ; et il s'agit de savoir quel type d'homme. Il y a là un problème réel, bien que je ne doute pas un instant de la qualité des universitaires dont parle M. McKeon, des études sur saint Thomas ou de l'excellence des musées.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. McKeon.

M. McKEON : Je suis heureux que M. Jungk ait trouvé un défenseur en Mlle Hersch. Lorsque j'ai pris place à cette table, je me demandais quel rôle j'allais remplir. J'avais cru d'abord que ce serait un rôle d'exemple, exemple concret de cette terre du futur dont M. Jungk nous a fait un exposé, et dont Georges Duhamel, il y a un certain temps, a donné une image plus spirituelle.

Mais Mlle Hersch a raison. Je crois qu'il y a quelque chose de très important dans la communication de Jungk. J'avoue avec honte n'avoir pas, dans cette communication, retrouvé l'Amérique que je connais. Je suis né aux Etats-Unis. J'y ai passé toute ma vie — au moins tous les jours que je n'ai pas passés en Europe — et je me suis dit il y avait sans ^{p.253} doute une explication : peut-être n'ai-je pas le sens et l'expérience d'observation d'un journaliste. Mais il y a, je crois, une autre explication !

L'important, note M. McKeon, est que « les idées de M. Jungk correspondent aux idées que se font beaucoup d'Européens des Etats-Unis » :

Et son livre *Le futur a déjà commencé*, qui vient d'être traduit en anglais, aura un grand succès de librairie aux Etats-Unis, parce que les Américains aiment aussi les prêcheurs apocalyptiques, surtout s'ils peuvent se retrouver au centre de la catastrophe !

Quel est le problème véritable ? C'est un problème à deux faces. D'une part

Le Nouveau Monde et l'Europe

il y a, je le reconnais, des difficultés ; mais, de l'autre, ce *vide* et cette *maladie* de l'âme américaine, dont tout le monde parle, existent-ils vraiment ? Il faut partir des principes de la vie américaine. Un philosophe d'origine espagnole a dit que tout idéal a des conditions matérielles, et toute situation matérielle des réalisations idéales. Nous croyons, nous Américains, que l'âme ne peut pas vivre si le corps ne vit pas. Et nous croyons que nous avons une occasion favorable de procurer du bien-être, et même de la culture, à tout le monde. Peut-être n'avons-nous pas réussi, mais je ne crois pas qu'il y ait un *vide*. Nous avons, dans les syndicats, non seulement les moyens économiques d'agir, mais aussi des moyens politiques et intellectuels. Presque tous les syndicats nationaux américains ont des écoles dans lesquelles on discute non seulement les problèmes de grève et de chômage, mais les problèmes économiques, politiques, et même des livres.

Après un voyage en Europe, je suis rentré aux Etats-Unis, l'année dernière, et j'ai fait une conférence sur l'état de l'Europe. Après ma conférence, on m'a demandé : est-ce que vous avez rencontré de l'antiaméricanisme ? Avez-vous trouvé de la haine à l'égard de l'Amérique ? J'ai répondu qu'il faut distinguer trois niveaux. J'ai passé, ai-je dit, trois mois là-bas et je me suis trouvé avec des gens que je connaissais. Nous avons discuté et ils m'ont dit : « Mais peut-être n'êtes-vous pas l'Américain typique. » Et je leur ai répondu : « Peut-être n'êtes-vous pas l'Européen typique ! » A ce niveau on s'entendait.

Second niveau : l'ai lu les journaux, j'ai vu des affiches, j'ai lu la propagande. Et j'y ai trouvé un certain antiaméricanisme. Mais cela peut s'expliquer, car même au Texas et en Georgie on entend des réflexions contre les *yankees*, parce qu'aux Etats-Unis les *yankees* sont les Américains du Nord-Est.

Après avoir franchi ces deux niveaux, je suis allé à quatre conférences, et je peux dire que les philosophes américains n'entendent pas les philosophes européens ! Je peux dire que les historiens américains n'entendent pas les historiens européens ! Je peux dire que les sociologues américains ne croient pas qu'il existe de sociologues en Europe ! On dit qu'il n'en va pas de même pour les sciences naturelles ; et même en physique, parce qu'on a des machines. Mais je ne crois pas ; et j'ai entendu dire que la découverte de base vient toujours de l'Europe et que les Américains ne font que des machines, utilisant les découvertes des ingénieurs.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.254 Je crois que dans l'entretien de ce matin on doit discuter à ce troisième niveau ; ce ne sont pas des choses abstraites. Nous ne discutons pas quelque chose qui soit seulement de l'intellect ; ce sont des idées qui entrent dans les attitudes et je crois que la recherche de ces idées se trouve dans le loisir des ouvriers. Nous avons, à l'université de Chicago, non seulement des étudiants qui travaillent, mais nous avons aussi des cours pour les syndicalistes qui viennent étudier.

Je n'entends pas présenter une défense des Etats-Unis mais je veux souligner la continuité du problème ; c'est un problème que nous avons tous présent à l'esprit aujourd'hui. Il y a des différences d'aspect, des différences de temps ; il y a des différences de moyens, mais nous n'en pouvons trouver la solution que si nous travaillons ensemble, sans discuter les idées.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Landheer.

M. BART LANDHEER : J'ai passé la première partie de ma vie en Europe et la seconde aux Etats-Unis. J'ai entendu les arguments présentés hier et j'ai l'impression que divers aspects de la vie américaine ont été considérablement enflés. Ainsi, la rationalité de la vie américaine a été présentée comme si toute la civilisation américaine était subordonnée à un processus tendant à rendre la vie aussi rationnelle que possible.

L'attitude rationnelle est le résultat de la pensée du XIXe siècle en Europe :

L'attitude américaine a été beaucoup plus typique en rejetant toute philosophie préconçue ou toute idée absolue, et en recherchant une solution pour la vie en essayant de corriger les erreurs.

En d'autres termes, l'idéal des Etats-Unis est peut-être de maîtriser la vie et il serait faux, je crois, de substituer la conception de la rationalité ou celle du succès économique à cette idée de maîtrise de la vie ; parce que la maîtrise de la vie n'implique pas seulement des aspects rationnels ou économiques, mais également des facteurs spirituels.

Quant à l'attitude européenne, elle dénote une grande faiblesse : c'est que l'on désire préciser la manière de penser des Américains : sont-ils raisonnables ? Sont-ils réalistes ? Sont-ils philosophes ? Il faut, me semble-t-il, apporter beaucoup plus de souplesse dans la discussion ; car il faut expliquer les

Le Nouveau Monde et l'Europe

changements d'attitude des individus devant la vie et ces changements se produisent à tout moment.

Dire qu'il faut envisager la situation aux Etats-Unis sous un aspect politique ou économique ou encore sous l'aspect de la puissance n'a guère de sens. On ne peut pas construire une philosophie disant : « Voici l'Amérique », car la conception même de l'Amérique change. Elle joue un rôle dans le monde, mais elle ne peut jouer de rôle qu'en dirigeant le gouvernail selon les tempêtes, selon les roches qu'elle rencontre sur sa route.

p.255 On ne peut guère critiquer ce rôle au nom d'une philosophie déterminée : car n'oublions pas que ce rôle, les Etats-Unis ont été appelés à le jouer « non par leur volonté, mais par la force des circonstances ». Ce qui leur impose de « suivre certains développements », en somme une politique d'adaptation aux nécessités et aux circonstances.

Lorsque nous jugeons les Etats-Unis, nous devrions essayer d'examiner la philosophie qui permet aux Américains de vivre et pas seulement voir l'Amérique à travers les jeux de notre propre philosophie, qui est peut-être le résultat de siècles d'histoire mais qui appartient tout de même au passé. Et cette philosophie ne nous permet pas de juger à elle seule les philosophies des autres continents qui sont peut-être tout à fait différentes.

En d'autres termes, j'aimerais que nous arrivions à un jugement équitable et juste de ces relations entre les Etats-Unis et l'Europe et que nous essayions de développer une philosophie pragmatique qui tienne compte de toutes les philosophies qui ont une valeur certaine. Car dans ce monde où nous vivons, il y a de grandes fluctuations de philosophie et il faut éviter les préjugés. Or il me semble reconnaître certains préjugés dans la conférence d'hier.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Dort.

M. BERNARD DORT est surtout frappé par « une sorte d'incohérence de ce que nous montrent les Etats-Unis, et l'incohérence de leur politique. » Voir les discours américains : d'une part ceux qui sont destinés à la consommation intérieure et qui insistent sur l'aspect *commercial*, et les autres, destinés à la consommation extérieure, sur les valeurs *morales*.

Est-ce que l'on ne retrouve pas cette dualité, cette dichotomie dans toute la

Le Nouveau Monde et l'Europe

réalité américaine. Il y a, d'une part, les réalités matérielles — les progrès incontestables, le confort que procure le développement de la technique —, et, de l'autre, une sorte de vide et de rattachement à des valeurs morales, à des valeurs religieuses, qui ne sont pas, comme le remarquait Jeanne Hersch vraiment vécues, mais acceptés passivement.

Le drame des Etats-Unis ne serait-il pas dans cette incapacité provisoire non pas à mettre en relation ces deux parties de leur existence, mais à développer une philosophie américaine cohérente et une politique qui tînt compte à la fois de la réalité technique et de certaines exigences spirituelles ou morales ?

Ce qui m'a semblé contestable dans la conférence de M. Jungk, c'est que les Européens se permettent de traiter les Etats-Unis à la façon d'une sœur de charité qui apporterait des oranges à un malade. Ne faudrait-il pas, au contraire, demander que le peuple américain lui-même, que les Etats-Unis eux-mêmes, en partant de leur détermination sociale, réussissent à se traiter eux-mêmes.

M. BOAS : p.256 On trouve, en effet, ce paradoxe aux Etats-Unis : à savoir un contraste entre les paroles sages, morales, pieuses, religieuses, et une action brutale. Tout Américain digne de ce nom en a honte.

Quand nos politiciens veulent faire accepter une de leurs politiques — surtout sur le plan international — il faut toujours que celle-ci soit exprimée dans des termes moraux. Et là j'avoue que je ne comprends pas. Et notez bien que ce n'est pas à votre usage, mais à notre usage interne. C'est cela qui est bizarre. Prenez le plan Marshall ; pour nous présenter ce plan nos hommes d'État nous ont dit : « C'est une œuvre de charité, d'amour fraternel, etc. » Ils ne se sont jamais appuyés sur des théories économiques. Alors, s'il y a une victime, en l'occurrence, c'est bien nous, parce que nos hommes d'État savent très bien que vous avez des hommes d'État réalistes et que leurs discours sont uniquement destinés à notre usage.

M. DORT : Je dirai que c'est précisément ce qui me semble dangereux, cette façon dont les hommes d'État américains présentent la politique à leur peuple. Il s'agit d'une espèce de mystification continuelle qui n'est pas, à proprement parler, le fait des hommes politiques américains, mais celui peut-être, de toute

Le Nouveau Monde et l'Europe

la nation américaine qui n'arrive pas à concevoir sa réalité, à situer sa place dans le monde, à prendre vraiment la responsabilité du pouvoir matériel qu'elle a et à l'assumer vraiment. Elle la transforme en une espèce de mission morale et intellectuelle et cela me semble faux.

M. BOAS : Je ne peux pas répondre à votre question ; je n'ai du reste aucune qualité pour le faire, parce que je ne suis pas dans les confidences de la Maison Blanche. Ce qui m'intrigue dans toute cette affaire, c'est l'absence de mystification. Je commence à croire que nos hommes d'Etat eux-mêmes, qui parlent beaucoup, croient à ce qu'ils disent : c'est cela qui est formidable !

Et, poursuit M. Boas :

Ce qui est extraordinaire, c'est que vous n'avez qu'à faire appel à l'amour fraternel de n'importe quel villageois pour qu'il ouvre les cordons de sa bourse et pour n'importe quel prétexte. Je me rappelle que, pendant la guerre, ma femme avait organisé à Baltimore une œuvre d'entraide, qui bientôt s'étendit à la campagne. Dans tous les petits villages, des femmes, qui n'avaient jamais entendu parler de de Gaulle, se réunissaient toutes les semaines pour tricoter ou coudre des vêtements pour les Français ou pour les prisonniers des camps de concentration. Comment expliquez-vous cela ?

M. DORT : Sans doute en vertu d'une générosité indéniable de la nation américaine ; mais je crois que les rapports politiques ne se situent pas sur ce plan et que vouloir les y maintenir, ce serait les déformer et les masquer.

M. BOAS : p.257 J'avoue que, personnellement, je serais beaucoup plus content si l'on ne plaçait pas la politique sur cette base soi-disant morale, et si l'on nous disait exactement de quoi il s'agit. C'est une chose que l'on n'arrive pas à comprendre chez nous.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. von Schenck.

M. ERNEST VON SCHENCK à propos de la réponse de M. Boas, présente une remarque sur « la révolution de notre temps » dont il se demande si nous n'en sommes pas les objets plus que les maîtres.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : La question que pose M. von Schenck est en somme celle de la domination de l'homme sur les moyens qu'il utilise ; n'est-il pas au contraire dominé par ces techniques, dominé par les moyens qu'il a entre les mains ? C'était, je crois, dans ce sens que voulait intervenir M. Théotokas.

La parole est à M. Théotokas.

M. GEORGES THÉOTOKAS : Ce n'est pas exactement le sens de mon intervention ; mais puisque vous me donnez la parole je voudrais dire que cette question qui nous préoccupe depuis le début de ces entretiens — à savoir de la technocratie et de l'américanisme —, on l'aborde d'une façon différente selon que l'on vient d'un pays riche ou d'un pays pauvre où il y a des gens qui souffrent, et qui souffrent matériellement. Je viens d'un pays pauvre et qui, plus est, d'un pays qui se trouve situé à la frontière des deux mondes. Le point de vue de la frontière est toujours un peu simplificateur. Je m'excuse donc de simplifier un peu le débat.

Ce problème se présente, avant tout, sous un aspect moral ; mais moral dans le sens le plus simple, le plus pratique, le plus évangélique, le plus chrétien. M. Weil, au début de cet entretien, a noté en passant que toutes les grandes civilisations européennes qui nous ont légué ce patrimoine spirituel et humain dont nous sommes si fiers, et que nous voulons conserver, sont fondées sur la misère de la majorité des hommes. Il ne s'agit pas de faire le procès de ces civilisations. Nous savons que cela était dû à des nécessités historiques, qu'il n'est pas nécessaire de discuter. Mais aujourd'hui, nous nous trouvons pour la première fois, dans l'histoire du monde, en présence d'une société neuve et très imparfaite, qui souffre de grandes lacunes dans sa vie culturelle et morale, mais qui, grâce à la technique évoluée qu'elle a su réaliser, possède les moyens — et vraisemblablement la volonté — d'offrir à la totalité des masses une vie acceptable, une vie décente, une vie humaine. C'est la première fois que cela arrive de nos jours.

Avons-nous le droit de mépriser cela ? Est-ce que, dans l'attitude négative de beaucoup d'intellectuels européens, ne se cache pas un dédain peut-être inconscient envers la vie des bonnes gens, envers le malheur et le bonheur des bonnes gens ? Est-ce que nous avons le droit de mépriser la vie matérielle des gens ?

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.258 Dans la conférence dont on nous a donné lecture hier, qui était très intelligente, mais que je n'ai pas aimée — je le dis sincèrement —, j'ai noté un exemple. Si j'ai bien saisi, il a été dit à peu près ceci : que pendant la guerre, dans les régions dévastées et dans les villes où la civilisation matérielle s'était effondrée, on a vu s'épanouir de grandes qualités humaines que l'on avait oubliées, parce que la civilisation matérielle les avait en quelque sorte refoulées ; et il y a, paraît-il, des personnes qui ont la nostalgie de ce temps, de ces belles qualités que la civilisation matérielle a détruites en nous.

J'avoue que cet exemple m'a beaucoup choqué. Si l'auteur de la conférence avait été présent, j'aurais sévèrement critiqué cet argument. Dans les villes où la vie matérielle avait été détruite, nous avons vu, en effet, de grandes qualités humaines de bonté, de générosité, de solidarité — des qualités qui existent partout où il y a des hommes — se manifester dans le malheur. Nous avons même vu des saints, de vrais saints, mais nous avons aussi vu autre chose ; nous avons vu le réveil d'instincts barbares que personne ne connaissait et qui prenaient naissance à cause de l'effondrement de la vie matérielle. Nous avons vu de terribles déchéances humaines, de terribles indignités ; de terribles avilissements et des réveils d'instincts sadiques que nous ne connaissions pas.

On ne peut pas, je crois, parler à la légère de la vie matérielle des hommes. La vie matérielle est une chose grave et qu'il faut respecter ; et c'est pourquoi j'avoue que je respecte la technique, si la technique est capable de créer la vie. Tout ce dont nous parlons, ces valeurs matérielles, ces produits matériels, cela c'est la vie ; ce sont des maisons, de la nourriture pour les humains, ce sont des services d'hygiène, ce sont des écoles, des jardins pour les enfants. C'est de la vie. On ne peut pas mépriser la vie. Je crois d'ailleurs que la technocratie est inévitable parce que les masses ont compris ce que la technocratie peut leur donner ; elles ne veulent pas perdre ces biens qu'elles sentent qu'elles peuvent obtenir et elles les obtiendront d'une façon ou d'une autre. Je ne veux pas revenir sur la question politique, mais je crois qu'il n'y a que deux chemins, qu'il faut choisir l'un ou l'autre, et qu'il faut choisir vite.

J'ai dit que je viens de la frontière. A la frontière, on sent que ces choses-là sont urgentes ; on ne peut pas discuter infiniment.

M. Milosz a, je crois, posé le vrai problème. Il faut accepter la technocratie et il faut discuter à partir de la technocratie. Il faut discuter au delà ; la technique,

Le Nouveau Monde et l'Europe

qui élève les masses à une vie acceptable, libère des sommes immenses d'énergie humaine qui étaient auparavant absorbées par la souffrance matérielle. Il s'agit de savoir ce que l'on va faire de cette énergie humaine. Comment va-t-on l'orienter ? Quelle nourriture spirituelle va-t-on lui donner ?

Je crois savoir que dans les universités américaines il y a des hommes qui réfléchissent à ces questions, et que l'on se préoccupe de l'éducation populaire. Peut-être les éminents professeurs américains qui sont ici voudront-ils bien nous donner quelque idée sur la façon dont ils conçoivent ce problème.

LE PRÉSIDENT : p.259 La parole est à Mlle Hersch.

Mlle HERSCH : Je dois dire que je suis un peu mal à l'aise, parce que deux interventions, la vôtre et celle de M. McKeon, avaient l'air de me rejeter — moi-même et ceux qui ont parlé dans le même sens que moi — du côté des partisans de l'« élite ». Je tiens à préciser que le mot « élite » n'a pas beaucoup de sens, que j'ai toujours vu qu'il signifiait : l'élite, c'est moi et ceux qui me ressemblent...

Je n'ai jamais fait bon marché du corps et des conditions matérielles de la vie ; et je ne fais pas bon marché de la vie des « bonnes gens ». C'est justement parce que je pense que cela fait partie de l'héritage sacré des bonnes gens, qu'il y a des choses qui ne doivent pas se perdre dans la transmission des valeurs. Ce sont justement les « bonnes gens » qui vont tomber malades de la maladie dont nous parlions aujourd'hui ; et c'est dans un sens parfaitement démocratique que j'ai parlé de ces choses-là.

LE PRÉSIDENT : L'heure de la conclusion de ce débat approche. Je regrette de ne pas pouvoir l'élargir encore et je donne, pour finir, la parole à M. Georges Bataille.

M. GEORGES BATAILLE : Bien des précisions ont été apportées dans ce débat à la suite de la conférence de Robert Jungk. Elles portaient les unes et les autres sur ce que nous pouvons penser, raisonnablement, de ce qui oppose l'Europe et l'Amérique.

Après s'être déclaré d'accord avec l'intervention d'Erie Weil et d'Alexandre Koyré et

Le Nouveau Monde et l'Europe

avoir noté la différence de leur point de vue avec celui de Mlle Hersch, Georges Bataille poursuit :

Peut-être M. Théotokas a-t-il eu raison de rappeler ce qui est vraiment l'essentiel du débat : il ne peut pas y avoir d'opposition sérieuse entre l'Amérique et l'Europe sur le plan de la civilisation matérielle. Sur ce plan, l'Europe a beaucoup à apprendre d'une nation qui s'est avancée plus loin qu'elle.

Mais au delà de tous ces motifs raisonnables de réduire l'opposition entre l'Europe et l'Amérique, il me semble indispensable de parler des éléments déraisonnables qui jouent dans cette opposition ; des éléments déraisonnables ou, du moins, des éléments qui excèdent le contrôle de la raison. Je pense que si nous ne faisons pas intervenir ces éléments, nous risquons de rester dans des généralisations. Nous ne devons pas oublier que, pendant ce temps, les relations entre des nations qui devraient s'entendre parce qu'elles se complètent les unes les autres, sont en train de s'envenimer au dernier degré.

Cela n'a peut-être rien d'extraordinaire, mais il faut cependant tenir compte, je crois, de ce genre de réactions impulsives, arbitraires qui se produisent entre les différentes civilisations chaque fois que leurs relations tendent à devenir un peu trop conjugales. Bien entendu, ce ne sont ^{p.260} pas seulement des sentiments, ce sont toujours des jugements qui sont invoqués dans des situations que j'appelle conjugales. Et ces jugements s'établissent dès que cessent les relations d'indifférence. Ils sont inévitables et il faut arriver à en parler, bien qu'il soit difficile de préciser leurs motifs et que, par définition, ils nous échappent.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre longuement sur le sujet, mais je dois préciser quelques points.

Si je parle ici de l'Amérique, je désigne expressément les Etats-Unis, comme d'ailleurs la plupart de ceux qui ont pris la parole aujourd'hui. Et si je parle de l'Europe, je n'envisage pas l'Europe communiste ; je n'envisage ni les pays communistes, ni les communistes à l'intérieur des pays qui ne sont pas communistes. Je voudrais aussi, et surtout, insister sur le fait que je n'ai d'autre intention, en parlant de la haine qui tend à opposer réellement l'Amérique et l'Europe, que de la conjurer ou, plus exactement, de contribuer à la conjurer — et absolument pas de la justifier.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Sans doute est-il difficile de se tenir sur un terrain qui devient nécessairement glissant. Par exemple, chaque fois que du côté de l'Amérique j'aperçois ce qui pourrait passer pour une maladresse, ce qui pourrait contribuer à accroître la haine des Européens, je suis à mon tour ulcéré. En somme, à ce moment-là, mon sentiment est d'autant plus vif que mon désir est grand de voir l'amitié s'établir à la place du désaccord, à la place de la haine.

Bien entendu on me demandera, si j'éprouve de l'amitié, pourquoi je parle de la haine, et si je ne risque pas ainsi de mettre de l'huile sur le feu. Je ne le crois pas. Je crois que nous devons dépasser cette haine et ne pas nous contenter de recouvrir les sentiments qui la fondent, en la laissant rentrer, pour ainsi dire, inaperçue, en la passant sous silence. Nous devons, si nous le pouvons, arriver à prendre une conscience claire de ce qui nous oppose, et je pense que, dans les circonstances actuelles, il est malgré tout possible de préciser cette sorte d'élément irrationnel qui entre en jeu.

Les différentes civilisations tendent aujourd'hui à s'unir et c'est à cette union que nous devons travailler :

Il me semble qu'un malaise considérable s'est installé dans le monde du fait que les Américains ont eu tendance à s'isoler moralement, à se replier sur cette civilisation nouvelle dont ils voudraient achever de créer la particularité — et je souhaite que cet achèvement se produise et que cette civilisation particulière s'accuse dans ses traits, parce que je suis persuadé que là où une civilisation s'affirme, là où elle assume authentiquement son humanité, aucune difficulté de compréhension ne peut surgir.

A tort ou à raison, les Européens ont le sentiment qu'en se repliant sur eux-mêmes, c'est sur leurs richesses que les Américains se replient. Sur leurs richesses, c'est à dire sur la supériorité de leur civilisation matérielle. A partir de là, il est à mon sens inévitable qu'un fossé, qu'un ^{p.261} abîme se crée entre l'Europe et l'Amérique. A partir de là, il est inévitable que nous soyons tous ulcérés en Europe, car ceux qui désirent l'accord avec le plus de passion risquent de devenir finalement les plus ulcérés. J'ai parlé tout à l'heure de relations conjugales. Mais il est un autre aspect qui tient également des relations familiales : nous sommes en train, en Europe, de nous sentir devenus des parents pauvres. De tels sentiments, je crois, pourraient avoir les conséquences les plus néfastes ; et je voudrais représenter à ce propos la

Le Nouveau Monde et l'Europe

réaction presque inévitable provoquée par cette tentative faite par l'Amérique — et au sein de l'Amérique la moins matérielle — de se replier sur elle-même, sur sa propre culture, et cela au moment où les Etats-Unis sont en quelque sorte condamnés à une politique de *leadership* ; au moment, aussi, où la supériorité de leurs richesses matérielles s'accuse. Au moment où l'Amérique, qui n'avait jusqu'ici jamais discuté l'intérêt de la profonde richesse morale, culturelle de l'Europe, manifeste à cet égard certains signes d'indifférence. Ainsi, une sorte de malentendu étouffant, un divorce, pourrait-il s'établir entre l'Europe et l'Amérique, au lieu de la compréhension que nous recherchons ici.

Je dois conclure simplement en disant que je suis bien moins venu à ces Rencontres pour apprendre à ceux qui pouvaient m'écouter, ce que je pense, et qu'à la suite de cette intervention, ce qui m'intéresserait le plus, c'est d'apprendre par exemple, ce qu'il y a de faux dans ce que j'ai dit.

LE PRÉSIDENT : Je déclare clos le troisième entretien public.

@

APPENDICE

M. Robert Jungk, invité par les Rencontres Internationales à prononcer, dans le cadre de ces manifestations, une conférence intitulée : L'Europe et la technocratie américaine, n'a pu, pour raison de maladie, répondre à cet appel. Et c'est, comme nous l'avons dit dans l'Avertissement, M. Jean Amrouche qui a été chargé de lire le texte à la place du conférencier. Au cours de l'entretien consacré à son exposé, M. Jungk n'a donc pas pu répondre en personne aux différentes critiques qui lui ont été adressées. Mais ayant eu en mains le sténogramme des débats, il a bien voulu rédiger une réponse à ces diverses « attaques » que nous avons le plaisir de publier ici :

Bien que, pour cause de maladie, il m'ait malheureusement été impossible d'assister personnellement aux Rencontres, j'ai pu me renseigner d'une manière non seulement rapide, mais aussi assez complète sur les problèmes discutés. A mon petit poste de radio, placé près de mon lit, l'entendis, par l'intermédiaire du studio de Genève, les voix de la plupart des conférenciers — dont la voix

Le Nouveau Monde et l'Europe

aimable et persuasive de M. Jean Amrouche p.262 qui a lu mon texte. Quelques jours plus tard, j'entendis les extraits des débats, enregistrés, du Troisième entretien public. De plus, un ami de Genève m'a dit par téléphone « comment cela s'était passé ». En outre, le comité d'organisation, d'une efficacité remarquable, m'a envoyé des coupures de journaux, des lettres et enfin le compte rendu sténographique des interventions. Bref, grâce à un appareil technique qui fonctionnait de façon discrète et pour ainsi dire sans accroc, ma chambre de malade, dans une petite rue de Munich, se trouvait étroitement reliée à Genève, située à des centaines de kilomètres vers le sud. Preuve que mes attaques contre la technique étaient dépourvues de gratitude et contraires à la réalité !

En parcourant les critiques loyales de mes contradicteurs on a vraiment l'impression que je suis un triste réactionnaire et un ennemi de l'Amérique, dont le seul désir serait de ramener l'aiguille de la montre à l'an 1491, c'est-à-dire une année avant la découverte du Nouveau Monde.

Or, ce n'est pas du tout le cas. Disons-le encore une fois — car à juger de l'intervention de M. Eric Weil on paraît admettre que ma critique contre l'antiaméricanisme n'était qu'une figure rhétorique — j'aime l'Amérique et ses habitants. Ceux-ci sont d'un naturel débonnaire, bienveillant et confiant. C'est pourquoi ils ne s'aperçoivent pas qu'en faisant appel aux idéaux américains on les mène à la servitude, qui est à l'opposé même de leurs plus chers principes.

Etant un véritable ami des Etats-Unis, je me sens obligé de dire à l'Américain comme à un ami, si je découvre des signes de maladie dans son visage : « Mon cher, tu as mauvaise mine ». Cela vaut mieux que de le consoler par des paroles aimables, qui ne seraient pas sincères. Que les Etats-Unis, à l'heure actuelle, traversent une crise profonde, qu'il y existe un malaise incontestable, c'est, d'après de multiples indices, une évidence. Du reste, le plus souvent, les Américains eux-mêmes s'en rendent compte. Comment interpréter autrement le discours du Président de l'Association américaine des psychiatres que j'ai cité ?

Je ne suis donc pas du tout « antiaméricain ». Mais je n'aimerais pas passer plus pour un réactionnaire. Il serait en effet absurde de rejeter la technique comme telle. Elle constitue, comme disait d'une façon significative le grand architecte américain Frank Lloyd Wright au cours d'un entretien, « une arme entre les mains d'un petit enfant ». Que nous soyons aujourd'hui encore peu

Le Nouveau Monde et l'Europe

familiarisés avec cette arme, quant à ses effets sur le monde et sur nous-mêmes, est dû, paraît-il, au fait que, par rapport aux dimensions historiques, nous ne la connaissons que depuis relativement peu de temps. C'est pourquoi l'humanité est aujourd'hui possédée par une chose qui ne devrait avoir qu'une valeur d'instrument, comme si cette chose était déjà une *création*, comme si des moyens destinés à rendre la vie plus confortable constituaient déjà le sens de la vie.

Il ne me semble pas du tout qu'il faille détruire les machines ni par la plume ni même par la parole. Nous autres « intellectuels » devons justement les connaître de manière plus précise afin de pouvoir mieux les mettre à leur véritable place. C'est Clémenceau, je crois, qui a dit : La guerre est une chose trop sérieuse pour qu'on la laisse faire aux militaires. Je voudrais dire de même : La technique est une chose trop sérieuse pour qu'on la laisse aux techniciens.

C'est précisément aux Etats-Unis qu'un nombre particulièrement élevé d'exemples nous montrent à quel point il est dangereux de manier la technique en tant qu'« arme ». Bien loin de la dominer correctement, on ne la connaît pas vraiment quant à ses effets internes et externes. Il va sans dire que l'Amérique ne possède pas le monopole des « péchés techniques »... On p.263 ne les rencontre que plus souvent et de façon plus visible dans des pays moins développés, techniquement parlant. Si, au cours de ma conférence, j'ai fait ressortir les forces spirituelles qui ont jailli en Europe de la misère, lors de la dernière guerre, ce n'était certainement pas pour préconiser la guerre et le dénuement, mais pour signaler un fait dont je suis moi-même encore incapable de rendre entièrement compte. Cependant — et les interventions de mes critiques n'ont pas pu me convaincre du contraire — c'est un fait établi par des centaines de preuves que les hommes qui vivent, à l'instar de la société américaine, dans la surabondance d'une collectivité dominée par la production et par la consommation, sont souvent plus malheureux que des hommes qui, se tirant péniblement d'affaire, traînant une existence misérable et étant parfois presque au désespoir, sont néanmoins soutenus par l'espoir et pénétrés par des valeurs spirituelles. Comment expliquer cela ? Pourquoi la surabondance et la richesse, les commodités dont parle M. Milosz, et ce confort pour « toutes les couches de la population aux USA » que mentionne le R.P. Dubarle ne font-elles pas le bonheur ?

Le Nouveau Monde et l'Europe

Il me semble que M. Milosz et Mlle Hersch, en soulignant l'importance de la force créatrice (créativité), ont relevé un point essentiel qui permet de répondre à cette question. M. Babel, à son tour, a visé dans une direction semblable lorsqu'il a attiré l'attention sur la passivité liée à l'usage des biens techniques de consommation. Ne serait-il pas possible qu'il y ait, dès maintenant, une nouvelle espèce de riches et de pauvres ? Est « riche » celui qui, dans son travail, peut s'exprimer d'une façon libre et créatrice ; est « pauvre », en revanche, celui qui doit s'astreindre à un travail commandé et qui tue ses facultés créatrices. Ainsi une personne qui est obligée de construire pour sa famille une nouvelle maison pour remplacer celle qui a été détruite par un bombardement peut, en effet, se sentir plus heureuse qu'au temps où elle vivait tranquillement dans sa demeure, vaquant chaque matin à son travail routinier et consommant passivement chaque soir les produits d'une civilisation de masse. La catastrophe, en l'occurrence, a libéré en elle une tendance qui restait paralysée depuis des années.

Or, il n'en résulte pas du tout que la technique doit éternellement frustrer l'homme de ses facultés créatrices. Je suis fermement convaincu que, dans l'avenir, nous parviendrons à l'humaniser, c'est-à-dire, à l'adapter et à la subordonner aux besoins essentiels des hommes. Il me semble que le terme « romantique » s'applique précisément à ceux qui sont dupes de la réalité des souffrances psychologiques découlant de la technique actuelle qui s'adresse plus au produit qu'à l'homme. Le professeur McKeon a voulu, par sa jolie anecdote, interpréter mes paroles en ce sens que je serais venu aux Etats-Unis avec des idées préconçues et que, par suite, je n'y aurais pas trouvé ce que j'attendais. Ce ne fut pas du tout le cas. Au contraire, je suis venu aux Etats-Unis comme tant d'Européens au cours des dernières décennies, à savoir « fatigué » de l'Europe. Preuve en soit le *Good News Bulletin* que, sous ce titre, je commençai à publier peu de temps après mon arrivée et auquel applaudissaient le *Washington Post*, le *New York Herald Tribune*, *Time* et bon nombre d'autres publications américaines. C'était là un service de renseignement qui mettait l'accent sur les réalisations positives dans un « présent » dont les perspectives étaient en général assez sombres. Ce ne fut que malgré moi et après des années seulement que je me laissai convaincre, devant l'évidence des faits, de ce danger que les professeurs McKeon et Koyré ne voient pas : à savoir la transformation progressive de la société et des

Le Nouveau Monde et l'Europe

principaux idéaux américains par les forces de la technique moderne qui, insuffisamment discernées et comprises, étaient trop souvent considérées comme inoffensives. Seules des personnalités très peu renseignées p.264 quant à l'évolution récente dans le domaine de la technique peuvent comparer le rejet romantique des premiers chemins de fer avec la peur de cette technique. Les chemins de fer, à l'encontre de la technique atomique, ne pouvaient pas provoquer la fin du monde, ils ne pouvaient pas pénétrer profondément la matière, agir sur la croissance de la nature et sur le psychisme comme c'est le cas, désormais, pour la chimie, la biologie et la psychologie mises au service de la technique.

La technique moderne est devenue incomparablement plus dangereuse que celle du début de la révolution industrielle. La vigilance des esprits doit être d'autant plus grande ; il faut redoubler d'efforts pour contenir les effets de la technique avant qu'il ne soit trop tard. C'est là une tâche à l'accomplissement de laquelle l'Ancien et le Nouveau Monde doivent s'appliquer dans un commun effort.

@

QUATRIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé par M. Georges Poulet

@

LE PRÉSIDENT : p.265 Je déclare ouvert le quatrième entretien.

La conférence que nous a faite hier M. Emilio Oribe fera le sujet de nos premières discussions. Mais cette conférence, qui décrit l'état présent de la pensée américaine, ouvre aussi naturellement un champ à nos spéculations en matière littéraire. Car avec une modestie charmante — qui n'est d'ailleurs pas sans espoir ni sans orgueil —, M. Oribe laisse entendre que le Nouveau Monde, au moins dans sa partie méridionale, n'est pas encore parvenu à la maturité nécessaire dans le domaine de la pensée pure et qu'il en est encore à l'âge présocratique. Il emploie cependant, pour caractériser son état spirituel présent ou futur, des expressions telles que l'« esprit de résonance cosmique » ou de « génie inattendu ». Or, ces expressions concernent, plus encore que la pensée philosophique, la pensée littéraire. Il sera donc naturel de déboucher dans un débat, qui nous retiendra jusqu'à midi, sur les littératures américaines et sur leurs rapports avec les littératures européennes. Le sujet est évidemment très vaste ; nous n'entendons pas l'épuiser, mais l'amorcer et l'explorer.

La parole est à M. Solas Garcia.

M. JOSÉ SOLAS GARCIA : (Interprétation de l'espagnol) J'aimerais poser à M. Oribe la question de l'influence de la domination espagnole en Amérique.

M. Oribe, dans sa conférence, nous a montré l'infériorité manifeste de l'Amérique du Sud par rapport à l'Amérique du Nord. Et il a expliqué cette infériorité en dénonçant la faiblesse de l'Espagne dans le domaine de la pensée. Selon lui, tout le temps de la domination espagnole se serait traduit dans ce domaine par une lacune profonde.

Pour trancher cette question, il convient de tenir compte de ce qu'est la domination ou la colonisation. C'est un fait historique que l'Espagne s'est

¹ Le 9 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

prolongée en Amérique. En conséquence, le terme de ^{p.266} « colonisation » ne convient pas. Il n'existe pas, en principe, de situation où un peuple domine et l'autre est dominé. Et l'on ne peut pas dire que les peuples de l'Amérique du Sud aient été transformés par l'Espagne. Plus qu'une domination, il y a eu déplacement du peuple espagnol vers un territoire beaucoup plus étendu que la péninsule ibérique. Les gens de langue espagnole, en Amérique, ne sont pas nés là-bas ; ce sont des Espagnols qui ont émigré en Amérique. Et nous sommes allés en Amérique avec nos institutions politiques ; nous y avons transféré nos coutumes, nos usages, nos techniques, notre spiritualité, notre économie. L'Espagne est un pays d'Europe et l'Espagne a porté en Amérique toute la civilisation européenne — au sens que cela comportait à l'époque.

On peut expliquer la « colonisation » espagnole par des faits historiques : il y avait d'immenses territoires à peupler et les populations autochtones étaient peu nombreuses. La question est donc de déterminer l'influence des cultures autochtones dans l'art, dans la musique, dans des manifestations culturelles que nous pouvons considérer comme étant de deuxième ordre. Mais ce que je ne saurais pour ma part accepter, c'est l'idée que les civilisations des populations autochtones, avant la domination espagnole, aient créé des valeurs de type universel pour le bénéfice ultérieur de l'humanité entière.

Je ne sais si en posant le problème uniquement du point de vue philosophique, les Espagnols auraient pu rencontrer à travers la population noire ou la population blanche une identité d'âme. Peut-être même qu'en posant le problème de ce seul point de vue ils n'auraient pas rencontré des différences de races dans les différentes parties du monde. Mais ce qui est certain, c'est que l'Espagne a donné une interprétation de la nature de l'homme et, à travers l'âme des populations de différentes couleurs, elle a retrouvé l'identité de la nature humaine. Les théologiens espagnols s'en sont aperçus. M. Oribe a déclaré que l'Espagne n'avait pas de philosophes. Mais je l'ai dit à plusieurs reprises dans des universités étrangères : si l'Espagne n'a pas de philosophes c'est précisément parce qu'elle a des théologiens. Nous sommes en présence de la situation suivante : il faut donner une interprétation de la vie de l'homme ; cette interprétation peut être philosophique, mais il ne fait pas de doute qu'elle peut être donnée d'un point de vue surnaturel, c'est-à-dire théologiquement. C'est l'angle adopté par l'Espagne.

Le Nouveau Monde et l'Europe

L'Espagne a affirmé en Amérique l'identité du genre humain, « de là est né le droit des gens ».

Cela est très précis, et il est nécessaire que l'Espagne, dans ses lois et dans ses coutumes, traduise cette conception selon laquelle l'homme est un. Les lois des Espagnols — des Aragonais, des Andalous, des Basques, des Catalans — sont exactement les lois des Indiens. Les institutions espagnoles sont les mêmes. L'unité dans la conception du destin de l'homme existe ; l'unité dans les institutions politiques également : c'est la monarchie espagnole.

p.267 Lorsque l'on parle de la « race cosmique », en réalité, tous ces antécédents sont impliqués. Même si l'on veut nier l'œuvre de l'Espagne en Amérique, il faut la reconnaître comme caractéristique de la civilisation sud-américaine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Wahl.

M. JEAN WAHL : M. Solas Garcia vient de rendre presque inutile mon intervention. Il y a une âme espagnole philosophique et, ainsi qu'il l'a indiqué, il y a une interprétation de la nature des choses par l'Espagne. Si on lit le dernier livre d'un philosophe français, Jankélévitch — et ceci montre que j'élargis le concept de philosophie — on s'aperçoit que l'auteur, dans *Philosophie première* prend pour pôles deux penseurs qu'on peut appeler philosophiques, au sens large du mot : l'un est Saint Jean de la Croix et l'autre Balthazar Gracian. Les unir est très difficile, mais c'est à quoi l'auteur s'efforce.

Il faut, je crois, élargir le concept de philosophie ; un pays qui nous a donné Calderon et Cervantes est un pays qui a une tête philosophique. Je serais donc d'accord avec M. Solas Garcia ; mais il y a un nom qu'il n'a pas prononcé, parce qu'il a pensé qu'il faut presque identifier philosophie et théologie — je ne crois pas qu'il faille les identifier pas plus qu'il ne faut identifier philosophie, au sens profond, et philosophie technique — et ce nom est celui d'Unamuno, qui devait être prononcé. Je signale d'autre part qu'il y a en Argentine, en ce moment, un conteur très intéressant et très métaphysique, du nom de Borgès et qui atteint des régions voisines de celles de Kafka. Il commence, grâce à Roger Caillois, à être connu en France.

Enfin je dirai que dans une revue nord-américaine *Philosophy and*

Le Nouveau Monde et l'Europe

Phenomenological research, on voit qu'une grande place est faite aux Américains du Sud.

Je crois donc qu'il faut se garder de dénier toute pensée philosophique à l'Espagne et à l'Amérique du Sud. Et puis, on ne sait jamais. Voyez le cas de Kierkegaard, au Danemark. On ne sait jamais quand un pays va devenir un pays important du point de vue philosophique. Une grande partie de la philosophie contemporaine dépend, à l'origine, de ce petit pays qu'est le Danemark. Il n'y a pas de raison de ne pas avoir foi dans ces grands pays que sont ceux de l'Amérique latine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Oribe.

M. EMILIO ORIBE : (Interprétation de l'espagnol) Je voudrais d'abord indiquer que ma conférence d'hier était destinée à traiter le sujet d'un point de vue purement philosophique, c'est-à-dire qu'elle se référait à la situation des Américains latins et à leur prétention de pénétrer les courants philosophiques.

Je crois que dans le domaine de l'esprit, de la religion, du droit, de la littérature, de la musique, des arts, l'Espagne occupe une première place et cet héritage elle l'a apporté aux terres qu'elle a conquises.

p.268 Mais M. Oribe n'estime pas que « la philosophie espagnole, au sens large, puisse être comparée à la philosophie française, italienne, allemande ». Ce que l'Espagne, en revanche, a eu, c'est une mystique.

Lorsque nous, Sud-américains, nous étudions la philosophie, nous nous orientons vers la tradition gréco-romaine, ensuite nous suivons le courant de la Renaissance, et nous nous imprégnons le plus possible des doctrines des grands philosophes. Nous connaissons, pour autant que cela soit possible, Spinoza. La philosophie française a dominé l'enseignement. Nous connaissons Kant et, dans la marche générale de nos aspirations, nous aimerions que cet esprit universel européen ait une influence sur notre pensée.

L'Amérique latine a été curieuse, également, de la pensée espagnole ainsi que des philosophes américains des dernières années — de James en particulier. Le positivisme a été dépassé et, note M. Oribe :

La situation a été la suivante : reconnaître dans l'esprit humain une direction métaphysique qui ne fût pas seulement vraie pour l'humanité,

Le Nouveau Monde et l'Europe

mais nécessaire également pour l'Amérique latine.

En ce qui concerne l'apport de la conquête espagnole, d'une manière générale je dois dire que l'Amérique du Sud a été le théâtre des défaites les plus gigantesques de l'énergie humaine, tout particulièrement de l'Espagne et, ensuite, du Portugal.

Il n'est que de citer les noms de Colomb, de Magellan, etc. pour laisser entendre que ces personnages ne peuvent pas être dépassés pour leur valeur, la supériorité de leur courage et leur vitalité. Mais en Amérique, il y avait des empires, de très grands empires, et pendant très longtemps, nous avons cru que l'Amérique était un continent vierge, neuf, sur lequel on allait modeler des civilisations ou une civilisation. Mais nous avons découvert avec étonnement que l'Amérique était le siège d'empires millénaires. Il y a chez nous des ruines dont les origines sont ignorées et qui sont aussi curieuses que les ruines égyptiennes. En politique, subsistent également des vestiges de ces anciennes civilisations. Ces vestiges étaient cachés par la forêt ; et les conquérants, s'ils les ont connus, ont élevé sur l'emplacement de ces ruines leurs propres temples en se servant des fondations existantes et en détruisant les anciennes croyances religieuses pour implanter à leur place la nouvelle religion. D'où une réaction de la part des autochtones. Les indigènes cachèrent leurs nombreux trésors, car ils savaient qu'on allait les leur prendre.

Nous reconnaissons volontiers que si, du point de vue militaire, la conquête espagnole a été cruelle, du point de vue religieux et civil, elle a été humaine et sage et qu'elle a essayé de freiner les premiers élans. Nous admirons les dispositions des lois indiennes ; nous admirons leurs maisons, nous reconnaissons les possibilités artistiques des communautés religieuses qui ont bâti de grands temples au Mexique, en Equateur, au Pérou. Mais n'oublions pas que c'est la soif de l'or, la convoitise des p.269 richesses qui a inspiré de nombreux conquérants et que cela a fait naître un esprit de méfiance et de rancune de la part des indigènes.

Après la proclamation de l'Indépendance, les Américains latins se sont tournés vers ces empires. A la suite d'études scientifiques, ils ont découvert les monuments. La domination espagnole a duré environ trois siècles. Puis l'Indépendance a été proclamée et des personnages tels que Bolivar ont surgi. Unamuno considère qu'il appartient également à l'Espagne. Puis, à la fin de la

Le Nouveau Monde et l'Europe

conquête, José Martin représente une des grandes figures sud-américaines ; mais il est imprégné de l'esprit espagnol. Bolivar, en même temps qu'un capitaine, était un grand écrivain et un grand homme politique. Et Martin a écrit une prose parmi les plus belles qu'on puisse lire en Espagne et en Amérique.

On aurait donc tort de nier l'énorme effort culturel, civilisateur, spirituel, de notre mère l'Espagne en Amérique latine.

Nous devons cependant reconnaître qu'après l'Indépendance, nous avons tourné les yeux plutôt vers l'humanité, et vers l'Europe, en essayant d'amener l'Amérique du Sud à concentrer son attention, dans la mesure du possible, sur toutes les manifestations humaines, qui, d'une manière ou de l'autre, avaient été détruites, pendant la conquête, par la politique culturelle de l'Espagne — politique un peu limitée et fermée, ceci pour des raisons qu'il serait peut-être trop long de décrire ici.

L'Amérique s'est ouverte à l'espérance de l'humanité et nous avons souhaité voir se réaliser cette espérance.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Magnus Morner.

M. MAGNUS MORNER (Interprétation de l'espagnol) commence par remarquer que M. Oribe a donné une vue générale de la pensée latino-américaine sans souligner beaucoup les contributions individuelles des penseurs de ce pays :

Si je me permets, maintenant, de vous poser une question au sujet d'un personnage latino-américain éminent, M. Ricardo Rojas, c'est parce que M. Rojas s'est beaucoup occupé de la confrontation de l'Europe et de l'Amérique indigène et des conséquences historiques de cette confrontation. Il a construit sur cette base un véritable dogme nationaliste, caractérisé par son dialectisme, son mysticisme et son idéalisme. Il s'agit en tout cas d'une pensée qui se prétend latino-américaine. M. Rojas, c'est indubitable, est un écrivain de grande valeur. Et je ne pense pas trahir un secret en disant qu'il est candidat au prix Nobel. Dans sa production très étendue, M. Rojas s'est laissé conduire par son dogme. Le résultat est parfois très favorable ; mais d'autres fois, il semble que les idées exposées ne soient pas en pleine harmonie avec l'élaboration du thème choisi.

J'aimerais que M. Oribe nous dise dans quelle mesure la pensée de Rojas représente une création originale dans la littérature latino-américaine.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : p.270 La parole est à M. Oribe.

M. ORIBE : C'est très volontiers que je vais essayer de répondre à votre question si intéressante.

Dans ma conférence, j'ai mentionné les principales figures philosophiques de l'Amérique latine. Mais je dois exprimer mon admiration profonde pour Ricardo Rojas, à la fois pour le créateur et pour l'homme. Il y a une grande unité dans son œuvre abondante et vouée tout entière au service de l'esprit américain. Je connais bien l'œuvre de Rojas et je puis affirmer la valeur de son *Histoire de la littérature argentine*, de sa biographie du général San Martin, de son théâtre. Rojas appartient à cette catégorie d'écrivains propres à l'Amérique ; il est ce que l'on appelle un polygraphe : un homme qui écrit sur les arts, sur la philosophie et sur l'histoire. Par son œuvre étendue il se présente comme le type d'un genre exemplaire ; il écrit également des essais et c'est un poète de renom. D'ailleurs Rojas est plutôt essayiste que philosophe et c'est un connaisseur admirable de la langue. Lorsque, à Rio de la Plata, on nous a parlé de sa candidature, nous nous y sommes tous ralliés.

Je remercie la personne qui m'a posé cette question et m'a permis de proclamer que Rojas est, du point de vue culturel, une des plus belles figures de l'Amérique latine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Etcheverria.

M. JOSÉ ETCHEVERRIA : Il est fréquent de voir des intellectuels espagnols reprocher aux Latino-américains d'avoir abandonné la tradition espagnole à partir de l'Indépendance pour suivre d'autres traditions européennes, principalement la pensée française encyclopédiste et la pensée anglaise libérale, qui ont fortement influencé les guerres pour l'Indépendance de nos pays.

Il y a, je crois, quelque chose de juste dans ce reproche ; mais pourtant, il serait bon de souligner cet abandon de la tradition proprement espagnole par l'Espagne elle-même. Une fois terminée l'énorme production culturelle du siècle d'or, l'Espagne, après une période à peu près morte, s'est tournée vers les peuples qui, à ce moment, élaboraient d'autres conceptions et ainsi, ceux qui ont été les chefs de l'Indépendance des pays américains, ont-ils pris les idées

Le Nouveau Monde et l'Europe

libérales et encyclopédistes généralement dans les universités espagnoles où elles étaient enseignées d'une façon plus ou moins clandestine.

Je voudrais donc dire que l'indépendance américaine doit s'expliquer comme la prolongation d'une tendance qui existait en Espagne, mais qui, en Espagne, trouvait des forces de résistance alors que celles-ci n'existaient pas en Amérique. Au fond, l'Indépendance des pays d'Amérique latine a été, pour ainsi dire, une querelle de famille ; c'était une tendance qui, ayant des racines espagnoles, trouvait pourtant un champ plus libre pour son expansion en Amérique qu'en Espagne. Chaque fois que l'Espagne a fait entendre sa voix dans la culture ^{p.271} européenne, cette voix a été écoutée de préférence en Amérique latine. C'est le cas pour tous les écrivains de la génération de 1898, et très spécialement pour Unamuno.

Il y a encore un point que je voudrais effleurer. On parle trop souvent, dans nos pays, de la nécessité de faire une culture latino-américaine ou une philosophie latino-américaine. C'est, je crois, un problème qui n'a pas de sens. Aucun grand philosophe n'a voulu faire une philosophie nationale ou continentale. Il eût été évidemment absurde de demander à Kant s'il faisait une philosophie allemande ou non. C'est là un problème qui se pose, après coup, pour les historiens de la philosophie qui, rétrospectivement, distinguent certains traits communs entre les philosophes d'un pays et parlent d'une philosophie allemande, française ou anglaise. Il s'agit simplement de faire de la philosophie tout court ; et non une philosophie latino-américaine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Solas Garcia.

M. SOLAS GARCIA pensait, après la conférence de M. Oribe, être en profond désaccord avec lui. Mais il constate que leur interprétation du « fait espagnol » en Amérique latine coïncide de façon « presque absolue ». Il est émouvant, ajoute-t-il, d'entendre M. Oribe parler de « notre mère l'Espagne ». Il se propose enfin de confirmer, par l'évocation de certains faits, l'exposé de M. Etcheverria sur l'évolution de la pensée espagnole en Amérique latine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Oribe.

M. ORIBE (Interprétation de l'espagnol) remercie M. Etcheverria de lui avoir donné

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'occasion de confirmer ses idées. Il ne fait pas de doute, selon lui, que la philosophie constitue une des formes de la spiritualité la plus élevée et c'est pourquoi « tout peuple qui aspire à avoir une ligne de conduite définitive dans l'Histoire, aspire également à développer, à cultiver, à imposer une pensée philosophique ».

J'ai noté que les nations n'existent qu'en tant qu'elles pensent, qu'elles cultivent des idées philosophiques et qu'auparavant elles ne sont que des communautés destinées à se perdre, à disparaître.

En ce qui concerne notre Amérique du Sud, l'on ne peut nier le fait que, parmi les écrivains, on se réfère à une philosophie hispano-américaine. Le problème de la relation de la philosophie avec la communauté ethnique est également un problème philosophique qui appartient à l'histoire de la philosophie et à l'histoire de la culture.

Mais le Professeur Wahl pourrait peut-être ajouter quelques mots sur ce point.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Oribe dont les remarques terminent le débat consacré à sa conférence, et ouvrent, en même temps, celui qui va nous occuper maintenant.

La parole est à M. Lalou.

M. RENÉ LALOU : p.272 Il me semble qu'un échange de vues sur la littérature des Etats-Unis — je ne suis vaguement compétent que pour celle-là — serait extrêmement fructueux. Je ne crois pas, en dépit de certaines apparences, que le but des Rencontres ait été de mettre en accusation les Etats-Unis au nom de quelque supériorité européenne acquise de droit divin.

Le but des Rencontres était double : permettre d'établir une sorte de bilan de la situation dans les diverses Amériques et, devant ce bilan, favoriser un effort de compréhension.

Je vais essayer de faire un bilan de la littérature américaine, uniquement de ce point de vue.

Une notion qui me paraît essentielle, puisqu'on a évoqué celles d'espace et de temps, c'est la notion d'originalité. En effet, l'originalité joue à la fois *Pour* et *contre* le genre d'enquête que nous menons. Pour : preuve en soit le nombre

Le Nouveau Monde et l'Europe

des touristes qui se précipitent rien qu'au seul vu d'une affiche pour aller découvrir un pays nouveau. Contre : parce que beaucoup de ces touristes, une fois rentrés chez eux, déclarent : « On ne mange pas les pommes de terre comme chez nous ; le dessert est servi avant le fromage, etc... »

Je dirai brutalement que rien ne peut remplacer le contact direct ; rien ne peut remplacer un séjour aux Etats-Unis, si l'on veut savoir à quel point la vie américaine, la vie quotidienne est faite — ce qu'André Maurois rappelait encore au déjeuner des Eaux-Vives — de cordialité et d'une véritable entente démocratique.

Pour rappeler l'importance de la littérature, je voudrais faire appel à deux anecdotes. La première se situe il y a trente ans, lors de mon premier séjour aux Etats-Unis. Après avoir publié cette cruelle satire du Middle-west qui s'appelle *Main Street*, Sinclair Lewis venait de publier *Babbitt*. J'ai fait comme tout le monde et j'ai lu *Babbitt*. Je lisais ce livre près du Middlebury College quand passa une dame de la bonne bourgeoisie, bostonienne, qui posa la main sur mon livre ouvert et me dit : « Si ce livre a raison, nous n'avons plus qu'à nous suicider. »

J'allai raconter cela au directeur du collège qui me dit : « C'est très drôle, parce qu'il y a deux jours, dans le train, je lisais *Babbitt*, et j'ai vu monter dans le compartiment un homme qui ressemblait à Babbitt et qui m'a dit : « Pourquoi lisez-vous cela ? C'est ce qu'on voit tous les jours. »

Vous voyez que la littérature peut remplir un double rôle : un rôle de miroir et un rôle de satire. J'ajoute qu'il y en a un troisième et qu'il est peut-être le plus important : un rôle de liaison.

Ainsi, enchaîne M. Lalou, après avoir raconté quelques anecdotes, un lecteur qui ne connaît pas l'Amérique apprendra par la littérature que :

... les complexes de l'âme puritaine avaient été étudiés par ce génial romancier qu'est Hawthorne, septante-cinq ans avant le freudisme et la psychanalyse. Il saura également, s'il lit Melville, que le sens de l'aventure, en Amérique, part d'une signification symbolique et souvent ^{p.273} biblique. Il saura encore, s'il a lu Whitman, ce que signifie l'individualisme et la démocratie — je n'insisterai pas sur le rôle de Whitman comme précurseur de Gide et de Proust dans un certain amour qui ose maintenant dire son nom et même le

Le Nouveau Monde et l'Europe

proclamer... Quant à James — selon la distinction classique aux Etats-Unis, quand je dis James, je parle du romancier qui fait de la philosophie et non du philosophe qui écrit des romans —, James avait étudié le problème qui est celui de nos Rencontres, le problème de la délicatesse des rapports entre le Nouveau Monde et l'Ancien.

Si nous parlons d'autocritique — c'est une des rares choses que les Russes n'aient pas inventée —, elle a été inventée par les Américains et plus particulièrement, par Théodore Dreiser, dans un livre intitulé *American Tragedy*. Il y avait eu aussi Upton Sinclair qui, avec *La jungle*, a bien prouvé que l'Amérique n'hésitait pas à se critiquer.

Une des choses qui frappe le plus en Amérique, c'est le sens de l'isolement qu'éprouve un individu. Il essaie de compenser cela en mâchant du chewing-gum toute la journée ; évidemment mais cela ne suffit pas à donner une vie intérieure. Mais combien d'êtres en Europe ont-ils une vie intérieure ! L'Américain souffre de l'isolement et il a besoin de faire partie d'une communauté. Ceci a été fort bien exprimé par Truman Capote.

La littérature, souligne M. Lalou, est extrêmement liée aux particularités de la vie américaine et il fait observer que :

Si l'on excepte Hemingway, le globe-trotter, tous les ténors de la littérature américaine d'aujourd'hui sont attachés à un sol, représentent quelque chose. On ne peut évoquer Dos Passos sans penser à la peinture de New York. On ne peut évoquer Steinbeck sans penser à la Californie. Il en a même tiré son panthéisme. Ce n'est pas des philosophes qu'il a tiré son panthéisme, c'est de la contemplation de l'océan Pacifique. On ne peut penser à la Géorgie sans évoquer Caldwell ; il est impossible de comprendre quoi que ce soit à Faulkner si on ne sait pas à quel point Faulkner représente le Sud, et même le comté d'Oxford.

A ce propos, il est bon de se rendre compte qu'une certaine révolution spirituelle s'est produite aux Etats-Unis. Et après avoir représenté la guerre de Sécession comme une magnifique croisade, on se rend parfaitement compte aujourd'hui que la guerre de Sécession a été dictée, comme le fut la guerre entre Grecs et Troyens, par des motifs économiques. De sorte qu'il n'y a pas de livre plus démodé que la fameuse *Case de l'Oncle Tom* avec tout son battage sentimental. Lorsque Julien Green, qui vivait en France depuis son enfance, est

Le Nouveau Monde et l'Europe

retourné aux Etats-Unis, il a été ahuri de voir à quel point le Sud — des ouvrages comme *Autant en emporte le vent* l'attestent — avait reconquis une popularité, du moins poétique.

Cela, la littérature nous permet de le comprendre.

Mais la littérature nous mène encore à quelque chose de beaucoup plus grave. Elle mène au fond du problème, du moins tel que je l'entends. ^{p.274} Le fond du problème américain, à mon avis, ce n'est pas du tout la standardisation, car la standardisation est un problème universel. Vous en voulez une preuve ? René Clair blâmait la standardisation dans *A nous la liberté* deux ans avant que Chaplin ne la blâmât dans *Les Temps modernes* — à tel point que Chaplin a volé une scène à René Clair et nous avons, sur ce point, le droit de réclamer la priorité ! Quant au système de bourrage de crâne par la presse, la radio et la télévision, il est également universel. On le retrouve dans tous les pays. Mais ce qui, en revanche, me paraît le problème essentiel, c'est celui de la *liberté d'expression*. Et là, à mon avis, nous touchons vraiment le fond.

Les Etats-Unis sont entrés dans une période totalement différente de celles qui ont précédé. M. Schneider, dans une très belle intervention, nous a expliqué que les Etats-Unis étaient entrés en guerre, en 1917, avec l'espoir de tuer la guerre. Nous étions également un certain nombre d'imbéciles, en France, à être partis avec cette idée que nos enfants n'auraient pas la guerre. Nous avons tort. Mais cela n'a qu'une importance relative. Ce qui en a une grande, au contraire, c'est qu'à l'heure présente, les Etats-Unis ne sont plus comme au temps de Wilson ou au temps de Roosevelt où ils pouvaient choisir leur heure et leur moment pour entrer dans un conflit. Ils savent parfaitement aujourd'hui qu'ils sont directement visés. Ils sont, par conséquent, obligés, même en temps de paix, dans cette période de tension, de préparer la guerre. Or, la guerre ne se prépare pas seulement avec des moyens matériels, elle se prépare également par une opération sur les esprits. Et c'est cela qui me paraît redoutable.

Je revendiquerai pour l'Europe le mérite de la prophétie, puisque c'est le grand Juvénal qui a dit :

Et propter vitam, vivendi perdere causas.

Dans un conflit entre les deux colosses militaires, les Etats-Unis

Le Nouveau Monde et l'Europe

représenteraient tout de même les valeurs spirituelles qui nous sont les plus chères : l'individualisme, la liberté et la tolérance. Alors le problème qui se pose est celui-ci : est-ce que pour se défendre — puisque nous sommes dans une période de pré-guerre —, les Etats-Unis ne vont pas être tentés de restreindre la liberté individuelle et la tolérance en disant : nous vous rendrons cela au centuple dans dix ans, quand nous serons vainqueurs. Est-ce qu'on le rendra ?

Voilà où m'apparaît le danger véritable. Le tout est de savoir si, sous prétexte de défendre la vie spirituelle, on ne va pas commencer par lui imposer un recul qui serait un échec pour toute notre civilisation occidentale —, car nous sommes solidaires.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Lalou de son intervention et je donne la parole à M. Coindreau.

M. EDGAR COINDREAU : Je souscrirai entièrement à l'exposé de M. Lalou. Je voudrais simplement reprendre une de ses phrases. Je crois qu'il a dit : il est à peu près impossible de p.275 comprendre Faulkner si l'on ne connaît pas le sud des Etats-Unis ; ce qui semblerait indiquer qu'il considère Faulkner comme un romancier sudiste.

C'est là une attitude américaine, mais je ne crois pas que ce soit l'attitude européenne. En effet, parmi nous en Europe, combien de gens connaissent-ils le Sud suffisamment et ce problème terriblement complexe des conditions de vie dans le Sud et de la mentalité du Sud ? Je crois que le nombre en est extrêmement limité, étant donné que beaucoup d'Américains eux-mêmes se perdent dans la complexité de ce problème, surtout si on le lie à celui de la condition des Noirs.

Cependant, il est certain que, pour les Américains, Faulkner est un écrivain régionaliste et sudiste. Cela explique le fait qu'au cours des travaux que j'ai faits sur cet écrivain, j'ai souvent entendu des Américains me dire : mais pourquoi vous donnez-vous tant de mal à traduire Faulkner ou à le commenter ? Nous ne voyons pas comment cela peut intéresser les Français qui ne connaissent ni les conditions d'existence ni même les lieux dont Faulkner parle et qu'il présente.

Ceci est, je crois bien, une vue des Américains trop superficielle sur l'œuvre de leur plus grand romancier. En effet, si Faulkner n'était qu'un Sudiste, je crois

Le Nouveau Monde et l'Europe

que nous n'aurions pas, en France tout au moins — je ne sais ce qu'il en est dans les autres pays d'Europe —, cet enthousiasme, nous n'assisterions pas à cette montée de gloire qui a conduit Faulkner jusqu'au prix Nobel.

Il faut voir que Faulkner, comme certains autres écrivains dont je vous parlerai dans une minute, s'est élevé du particulier à l'universel. Et dire que Faulkner est un écrivain sudiste et que seuls les lecteurs qui sont avertis des conditions données dans le Sud peuvent l'apprécier, ce serait un peu comme dire qu'*Anna Karénine* — ou *Les Frères Karamazov* — est un roman russe et que seuls ceux qui ont connu la Russie du XIX^e siècle peuvent le comprendre. Ce sont des romans universels parce qu'ils touchent, à travers une certaine écorce — qui, dans le cas de Faulkner, est sudiste —, au plus profond de la nature humaine.

Vous avez peut-être lu le discours très court et très beau — c'était une des raisons de sa beauté du reste — que Faulkner a prononcé à Stockholm. Il l'a terminé en disant que le seul champ d'investigation que le romancier devait cultiver était « la lutte du cœur humain avec lui-même ». C'est en exprimant cette lutte du cœur humain avec lui-même qu'il est arrivé à atteindre des pays aussi différents que les divers pays d'Europe dans lesquels il jouit d'une grande réputation.

Cette faculté propre aux grands créateurs, qui est de partir du particulier pour arriver à l'universel, marque, à mon avis, la grande différence qui existe entre la jeune école de romanciers américains et celle que l'on a appelée « la génération perdue ». Aujourd'hui je puis vous dire, étant en contact très étroit avec les jeunes littérateurs, qu'un écrivain comme Hemingway n'a plus aucune espèce d'intérêt pour eux. Ils ne le lisent pas, et quand ils en parlent c'est avec une sorte de condescendance un peu ironique. Et ceci, je le comprends très bien. Je ne sais ^{p.276} pas si vous vous rappelez une remarque assez mordante de Gertrud Stein disant qu'Hemingway a fait deux livres — elle laisse comprendre qu'elle l'a aidé à les écrire — et qu'il les a écrits sans savoir comment ; et elle ajoute : « Il était déjà un personnage de musée ». Ceci, elle l'a écrit avant que ce ne fût vrai, mais je crois que ça l'est devenu aujourd'hui.

Hemingway, c'est l'écrivain représentatif de l'après-guerre de 1914. Il s'explique non pas par la connaissance profonde qu'il a du cœur humain, il s'explique par le désordre, les troubles psychologiques que la guerre a

Le Nouveau Monde et l'Europe

provoqués chez les jeunes Américains de retour au pays, par les bouleversements consécutifs à la loi de prohibition, et surtout par la crise financière qui, en quelques années, changea complètement l'aspect de l'Amérique. Ces conditions ayant disparu, évidemment Hemingway apparaît maintenant comme un personnage qui date. Ses romans ne sont plus des romans qui nous semblent possibles aujourd'hui.

J'en dirai autant d'un autre écrivain : Scott Fitz-Gerald qui appartient à cette génération qu'on a appelée « l'âge du jazz ». Or l'âge du jazz est complètement passé aux Etats-Unis et, aujourd'hui, cela semble aussi démodé que les crinolines ou que les manches à gigot des environs de 1900. J'en ai eu une preuve, récemment — il y a environ deux ans —, lorsque les amis de Fitz-Gerald, sous la direction de l'excellent critique Edmond Witson, tentèrent de le « ressusciter ». On écrivit des articles sur son œuvre, on fit des éditions nouvelles de ses livres, on dénicha même un manuscrit qui n'avait pas été publié et qui fut imprimé. L'échec fut complet. La jeune génération, les jeunes avec qui je vis en contact constant, étant donné mes devoirs universitaires, ne prêtèrent pas le moindre intérêt à Scott Fitz-Gerald, et notamment à ce fameux livre qui, aux environs de 1925, était la bible que tous les Princetoniens tenaient à la main, *This Paradise Side (Ce côté du Paradis)*. Cette peinture, exacte à l'époque, de la vie universitaire et tout particulièrement de l'université de Princeton, leur a semblé tout aussi étrangère, incompréhensible que si ce livre se passait en Chine ou en Patagonie.

Par conséquent, nous trouvons chez ces écrivains comme une borne historique, un stade dans le développement de l'âme américaine. Mais je ne crois pas que nous puissions, aujourd'hui, faire reposer notre appréciation du malaise américain sur la « génération perdue ».

En revanche, les jeunes vous donneront des indications infiniment plus précieuses. Si vous me demandez sous quel drapeau ces jeunes se groupent, je vous dirai qu'ils se recommandent de James. Mais il est un fait extrêmement significatif pour nous à noter : c'est que surtout ils sont influencés — si l'on peut parler d'influence, car en réalité ils lisent peu —, par deux penseurs européens : Proust et Gide, qui ont pour eux une très grande importance. Ils y ont trouvé une leçon. Mais la grande leçon, c'est tout de même Faulkner qui la leur a donnée et c'est vers lui que se tournent leurs regards. Car Faulkner n'appartient

Le Nouveau Monde et l'Europe

pas à la « génération perdue », il n'appartient pas non plus à la jeune génération. Il est là, au milieu, et, du reste, à peu près inconscient de l'influence qu'il peut exercer. Si vous demandez à des jeunes comme ^{p.277} William Staren, Truman Capote, William Goyen, ce qu'ils pensent de Faulkner, ils disent : c'est le seul chez qui nous avons trouvé un encouragement et une inspiration, mais il nous fait peur. William Goyen m'a déclaré personnellement : « Il y a un livre de Faulkner que je relis, mais qui me rend presque malade, c'est *Les Palmiers sauvages*, et notamment le passage de l'inondation. » Truman Capote affirme ne pas lire Faulkner, car, dit-il : « Si je le lisais, je n'écrirais plus, mais il est là ». Et ils suivent son conseil de faire reposer leurs ouvrages sur la lutte du cœur humain avec lui-même.

C'est justement dans cette lutte que nous pouvons voir comment cette jeune littérature qui, je l'ai entendu dire au début de ces entretiens, peut servir d'argument pour les partisans de l'américanisation, a réussi. Nous ne devons pas la craindre, ni craindre de suivre ses enseignements ou de la prendre pour modèle, puisqu'elle nous a donné des œuvres qui, en Europe, ont une si grande popularité, une si grande influence. Mais c'est une arme à deux tranchants, parce qu'il faut bien se rendre compte que la jeune littérature américaine est essentiellement antiaméricanisante — au sens défavorable du mot — parce qu'il y a une bonne américanisation et il y en a une mauvaise... Ces livres sont une protestation aussi vigoureuse qu'à l'époque de la Nouvelle Angleterre la protestation des philosophes ou des penseurs qui allaient se retirer au bord d'un lac pour méditer et qui fermaient les yeux à la civilisation autour d'eux. Ce sont des jeunes qui refusent de se laisser mécaniser, qui protestent contre l'avilissement et l'enlaidissement progressif de l'Amérique par un développement exagéré de la machine ou même de certaines innovations qui sont pratiques, mais qui ne sont pas belles, certaines grandes routes, certains perfectionnements de l'urbanisme, etc. Aussi les verrez-vous, soit s'exiler à l'étranger, soit venir à Paris, aller en Italie, en Espagne ; soit se retirer dans des lieux déserts, par exemple le Nouveau Mexique. Actuellement, William Goyen, qui est un des plus représentatifs de cette jeune école, habite Taos dans une maison exactement en face de la maison où habite Frieda Lawrence. Cependant, ils restent extrêmement américains, comme William Faulkner est sudiste.

En terminant — car je ne veux pas monopoliser la tribune et faire une

Le Nouveau Monde et l'Europe

conférence — je citerai une remarque que j'ai entendue, au sujet du dernier roman américain de William Goyen. Je puis vous dire d'abord que ce livre, qui a été extrêmement bien accueilli par la critique française — l'unanimité s'est faite quant à sa beauté, à sa profondeur — est un livre absolument inconnu aux Etats-Unis. Par là je veux dire que seul un groupe de personnes vivant dans l'entourage de ces jeunes en ont conscience. Le grand public ne sait pas de quoi il s'agit, et même des gens fort lettrés, fort cultivés, mes collègues, par exemple, à Princeton, n'ont pas même l'idée que William Goyen puisse exister. Eh bien, lorsque j'en parlai avec le seul de mes collègues qui eût connaissance de l'ouvrage, il m'a dit : « C'est un livre que j'aime relire le soir, sa prose me berce de tous les accents de l'Eglise méthodiste qui ont entouré mon enfance. Toute cette liturgie des temples méthodistes, toute cette atmosphère est pour moi quelque chose de ravissant. » Je dois avouer que, pour p.278 ma part, les rappels et les résonances de l'Eglise méthodiste me sont restés complètement étrangers. Je ne m'étais jamais douté que c'était une symphonie de musique méthodiste. Je savais, évidemment, qu'il y avait des références bibliques constantes, des passages de cantiques, mais l'émotion que le livre m'a donnée ne fut pas celle que mon collègue avait ressentie. Elle venait du drame qui se joue dans ce livre, qui est une sorte de manuel de ferveur, comme dirait Gide. La recherche de l'authenticité fait de cet ouvrage un document précieux pour la connaissance du malaise de l'âme américaine, tel que l'éprouvent des individus sensibles et qui sentent de plus en plus qu'il n'y a pas de place pour eux dans une civilisation qui se mécanise toujours davantage.

Mais ce livre est à plusieurs niveaux. De sorte qu'il arrive à toucher les individus les plus divers, par des biais différents, mais qui tous ont leur importance. Le thème principal est, en réalité, la fuite du héros dans la nature, une sorte de retour à la nature extrêmement sensuel, panthéiste ; et constamment il y a cette malédiction que l'on trouve aussi chez Faulkner, chez tous les autres : que, peu à peu, tout ce qui fait la douceur, la beauté, le charme de l'Amérique, tout cela disparaît ; et que dans un avenir que l'auteur considère comme trop proche, l'Amérique ne sera plus qu'une sorte de grande manufacture où, nuit et jour, les usines fonctionneront, les moteurs ronfleront, cependant que le bruit du vent dans les arbres et le chant des oiseaux appartiendra au passé, tombera lui aussi dans l'histoire.

C'est dans ce genre d'ouvrages que les adversaires de l'américanisation

Le Nouveau Monde et l'Europe

peuvent trouver une arme extrêmement précieuse, parce qu'ils montrent un danger : celui d'une américanisation excessive. Cela nous montre en même temps que l'Amérique, loin d'être une terre sans âme, en a une, extrêmement vibrante, et qu'elle trouve chez ces jeunes gens des interprètes de très grand talent et en même temps d'un talent extrêmement poétique.

M. LALOU : Bien entendu — et je crois l'avoir fait sentir — je n'ai pas voulu porter le moindre jugement esthétique sur les ouvrages dont j'ai parlé ; je les ai considérés uniquement comme des ouvrages qui permettent de faire connaissance avec la littérature américaine. Cela dit, je souhaite que l'on trouve beaucoup d'écrivains ratés capables d'écrire, comme Hemingway l'année dernière, un livre tel que *Le vieil Homme et la Mer*.

M. COINDREAU : Je crois pouvoir vous répondre sur le succès du *Vieil Homme et la Mer*. Vous savez que le livre de Hemingway qui a précédé cette petite histoire est un livre, je ne voudrais pas dire innommable, ce serait un peu exagéré, mais un livre très faible. Les critiques ont été gênés, car Hemingway est tout de même une grande figure et on ne peut pas déboulonner les anciennes gloires avec trop de cruauté. On s'est arrangé pour faire autour de cette histoire une publicité extrêmement habile aux Etats-Unis ; et, surtout, on a obligé les gens à la lire en la publiant dans un des magazines les plus p.²⁷⁹ répandus. Les histoires paraissant dans ce magazine, surtout si elles traitent des thèmes très genre boy-scouts allant camper l'été, ont évidemment beaucoup de chances de plaire.

Pourquoi cette histoire a connu une telle popularité en France où elle est un best-seller ? Il faudrait réfléchir pour le savoir. Je crois qu'une des raisons, c'est que l'histoire est fort bien faite, et qu'elle sera probablement, de toutes ses histoires, celle qui datera le moins. Elle n'a pas son millésime et c'est une gentille histoire.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Georges Cattaui.

M. GEORGES CATTAGUI : M. Coindreau, tout à l'heure, a parlé de l'âme américaine, et après lui il serait très difficile d'apporter un élément nouveau dans le débat. Mais, peut-être, pourrait-on essayer de préciser ce qui fait la spécificité de cet apport américain.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Dans un récent poème, Supervielle — je ne vais pas quitter l'Amérique du Nord mais je fais cette petite incursion en Amérique du Sud pour y revenir — a dit : « L'Amérique a donné son murmure à mon cœur ». Là, on voudrait poser une question : de quel murmure s'agit-il, tant pour le Nord que pour les Amériques du Centre et du Sud ?

Les apports sont très différents, puisque d'un côté nous avons une Amérique hispanique, de l'autre, une Amérique dont la première souche fut anglo-saxonne et puritaine.

Entre les deux, dit Georges Cattai, Supervielle trouvait un point commun : l'humour. Et il rappelle ici les trois lignes de Claudel placées en tête d'un hommage de la *N.R.F.* à Supervielle, et où le poète est comparé à « l'oiseau moqueur dont le chant a pour particularité de situer le lieu où il n'est pas ». Phrase qu'il rapproche d'une réponse de T. S. Eliot à une interview au sujet de son *Cocktail-Party* : « Mon premier but est de dépayser l'auditeur, comme le lecteur de mes poèmes. »

Voici donc un dépaysement, et nous pourrions nous demander pourquoi ces deux notions ont été si fortement marquées dans toute l'œuvre des poètes américains.

Je me demande si le fait qu'à l'origine nous n'avons plus les mêmes mythes que les Anciens, dont on parlait ici l'autre jour, comme ces peuples qui se croyaient issus d'un seul couple, mais le mythe du *Mayflower*, dans l'Amérique du Nord, je me demande si cette couche première anglo-saxonne et puritaine n'a pas marqué à jamais — quelle que soit l'importance des apports successifs — l'âme américaine. Vous savez que Claudel a comparé les Amériques à un immense paravent, formé de deux miroirs concaves, qui refléteraient dans leur foyer tous les apports de l'Ancien Monde. Cela ressemble à la remarque de Leo Ferrero : « L'Amérique, miroir grossissant de l'Europe ».

Cet apport puritain n'est pas simplement un apport religieux. Cet élément puritain a donné naissance à des œuvres d'une variété, d'une richesse extraordinaire, dont peut-être l'un des derniers exemples — je ne dirai pas le dernier — est l'œuvre de T. S. Eliot.

p.280 Toute l'œuvre d'Eliot apparaît comme une protestation contre ses ancêtres presbytériens et unitariens. Mais on y trouve également un débat toujours vivant entre une spiritualité anglicane et celle que Little Gidding donne, « puisque c'était le lieu où les spiritualistes anglicans avaient conservé encore les dernières traditions spirituelles

Le Nouveau Monde et l'Europe

catholiques ». Puis Georges Cattai en vient à souligner l'importance dans les *Quatre Quatuors* de l'élément temps et lieu. Mais il a soin d'ajouter :

Mais il faudrait bien voir — c'est M. Coindreau qui en parlait avant-hier à la radio — si dans cette notion, de lieu — de site — et dans celle de temps, il n'y a pas plus que l'évocation simplement géographique d'un point de l'espace.

Dans cette spiritualité américaine il y a, d'autre part, une volonté très nette d'insertion du temporel dans l'intemporel et une volonté de sauvegarder l'être individuel menacé de désintégration par la frénésie du siècle, dont il est bon gré mal gré solidaire.

On se moque souvent — et on l'a fait ici même dans ces réunions — du côté muséographe et collectionneur des mécènes américains. Mais je crois qu'il y a davantage, dans cette manie apparente, et qu'ils ne sont pas ce que Proust appelait « des célibataires de l'art ». Je crois qu'il y a chez eux un amour des vestiges du passé, un attachement très fort à ces traces du passé qui sont encore vives, et cela nous ramènerait encore à Proust. On me dira : pourquoi parlez-vous d'américanité, puisque vous évoquez un écrivain français ? Or, cet écrivain français nous a dit lui-même : « La littérature française m'est presque indifférente. J'en dirai autant de l'italienne et de l'allemande que je connais mal, alors que jamais la littérature américaine ou anglaise ne m'a été indifférente. » Et il citait des noms comme celui d'Henry James. Il aurait pu citer celui d'Emerson, puisqu'au début de sa vie son œuvre est marquée par l'influence d'Emerson. M. Coindreau nous rappelait tout à l'heure l'influence de Proust sur les jeunes écrivains américains. C'est donc qu'il y a eu entre Proust et les Américains un dialogue possible. Proust m'a dit lui-même : « Je dois presque tout à William James. » Et Henry James, lisant Proust à la fin de sa vie, disait à un ami : « Est-ce que l'on n'a pas quelque chose d'analogue à Proust chez nous ? » L'ami raconte qu'il lui avait répondu : « Mais vous-même ». Sur quoi, Henri James : « C'est bien ce que j'entends ». Donc Henry James et William James, que l'on oppose toujours comme deux frères ennemis, ont en commun une chose qui était le souci du temps, *the sense of the past*.

Sur ce *sense of the past*, je crois que Georges Poulet pourrait nous répondre, en nous disant ce qu'il y a là de typiquement américain. Mais ce dépaysement, ce « chant de l'oiseau moqueur indiquant toujours le lieu où il n'est pas », est-ce une spiritualité qui cherche le divin dans une incarnation

Le Nouveau Monde et l'Europe

peut-être temporelle et même naturelle ? Ou est-ce autre chose ? Je crois qu'il sera beaucoup plus à même que moi de vous le dire. Je lui demande de nous répondre.

LE PRÉSIDENT : C'est très gentil de me faire intervenir dans un débat où je devrais avoir une sorte d'indifférence présidentielle !

p.281 Je crois en effet, qu'il y a là un problème très important et j'en vois la solution dans le fait que, d'une part, les espaces américains sont sans limites, et que, de l'autre, les lieux américains sont fortement précisés. Il y aurait donc une opposition très accusée entre espace et lieu ; et l'on pourrait trouver aussi une opposition beaucoup plus aiguë qu'en Europe entre, d'une part, l'indéfini du temps, et, d'autre part, l'intensité des moments. Mais il s'agirait là de l'amorce de toute une discussion.

A cet égard, je crois que nous devrions, en premier lieu, voir quelle est l'expérience américaine dans l'espace — dans le voyage par exemple —, et à ce sujet le R.P. Dubarle pourrait nous donner des renseignements précis.

LE R.P. DUBARLE ne prétend rendre compte que de l'expérience d'un voyageur rapide à travers le continent américain. Ce voyage éveille, dit-il, une sympathie et une « intense fraternité chez l'Européen ». Il y a, « grâce à des cellules de culture » répandues ici et là, des échanges possibles. Si les problèmes ou les angoisses ne sont pas toujours les mêmes, on a l'impression toutefois « qu'un dialogue harmonique entre les intellectuels peut se nouer ».

Le problème de la littérature est intimement lié à celui d'une culture et, pour en comprendre les différents aspects, il faudrait que nous rappelions d'abord, en la situant dans la catégorie du temps — mais un temps bien différent de notre temps européen — ce qui me semble avoir été l'aventure fondamentale de la culture américaine.

Il est très frappant, à regarder rétrospectivement l'Amérique et même son influence sur l'Europe, que notait il y a un instant M. Cattai, de voir à quel point le XIX^e siècle a d'abord été occupé par la montée extrêmement belle de ce qu'on pourrait appeler la culture de la Nouvelle Angleterre et à quel point, sur le plan politique et sur le plan littéraire — j'évoque d'un côté Jefferson ou Lincoln, de l'autre, Emerson, Whitman, Melville, Poe — il y a eu correspondance entre

Le Nouveau Monde et l'Europe

une sorte de première maturation du génie américain, arrivé à une admirable forme littéraire, d'une part, à une admirable dignité de culture et de pensée politique, de l'autre. Cette montée semblait être la floraison typiquement américaine et l'on peut y reconnaître ce qui était vraiment de la sève de ce vieux continent en même temps la part de germe européen qui a fructifié.

Et puis, au moment même où ces hommes commençaient à avoir une influence, par une sorte de choc en retour, de don réciproque à l'égard de l'Europe, on dirait qu'en Amérique même il s'est produit un étrange phénomène de cassure ou, peut-être, de retour aux ténèbres. A quoi est-il dû ?

L'apport des émigrants, note ici le R.P. Dubarle, n'a pas été un apport de culture. Il y a chez eux surtout comme un appel des grands espaces de l'ouest et du Middle West, un désir d'industrialisation en vue d'un plus grand bien-être — tout ce qu'a traduit la première épopée du chemin de fer, p.282 la conquête industrielle s'intensifiant dans la Pennsylvanie, l'État de New York, le Michigan — tout cela a orienté l'Amérique « vers quelque chose d'autre » et a recouvert « les premiers pas de la culture américaine d'alluvions épaisses sous lesquelles elle s'est sentie comme ensevelie ».

Et très souvent, à travers la tristesse, l'inquiétude, parfois même le désespoir de certains intellectuels américains d'aujourd'hui, je me demande s'il n'y a pas une vieille chose qui se manifeste ; comme si, à travers eux, cette première culture de l'Amérique ne se lamentait pas d'une adolescence trop tôt interrompue, et d'une sorte de difficulté à passer de la belle expression de la jeunesse à la domination lucide de l'âge mûr.

Les intellectuels américains se sont aperçus qu'ils avaient à dominer une réalité américaine infiniment plus étendue, infiniment plus épaisse que celle de la première Nouvelle Angleterre, et, somme toute, à travers cette expérience qu'ils commencent aujourd'hui, me semble-t-il, de dominer, on retrouverait la valeur de cette catégorie de l'espace, la localisation, pour ainsi dire avec le caractère sacré, que lui avait peut-être fait perdre notre science de l'âge classique. Ils se sont rendus compte qu'ils étaient placés quelque part dans ce grand continent. Ils se sont rendus compte également qu'ils dépendaient d'un temps.

Il me semble alors que l'on peut, ou bien regretter cette cassure, ou bien la considérer comme une partie de quelque chose de beaucoup plus vaste. Ce qu'il y a de très frappant, c'est que la civilisation américaine est une civilisation à

Le Nouveau Monde et l'Europe

réseaux — à part peut-être certaines régions comme celles de la Nouvelle Angleterre — et la culture, elle aussi, apparaît comme une culture en réseaux, c'est-à-dire qu'au lieu de trouver un berceau, un centre de culture, comme Paris, par exemple, pour la France, on trouve, un peu partout, comme des ganglions de culture, une sorte de substance nerveuse locale. Bien entendu, on a l'impression que ceci se noue de façon timide, fragile, douloureuse, mais que les vieilles racines de la culture américaine du XIX^e siècle, bien loin d'avoir pourri, ont été comme les boutures dispersées désormais à travers tout le continent américain d'une montée nouvelle et qui commence à percer sous la lourde couche alluviale de l'industrie, de la technique, du monde américanisé, ce quelque chose sous lequel nous résumons toute la situation de l'Amérique — bien à tort à mon avis.

Bien entendu, ce réseau est encore incomplet. Il est peut-être déficient encore à bien des égards. Lorsque nous dialoguons avec des intellectuels américains, nous serions presque contents quelquefois de trouver chez eux un peu moins de mimétisme à l'égard de ce qui vient d'Europe. Ainsi la peinture moderne américaine donne parfois l'impression de ce mimétisme. Et cela est vrai aussi pour la pensée scientifique, et même pour la pensée logico-mathématique, ou technique, ou philosophique. On voudrait trouver partout les mêmes jets de sève qu'avec la littérature américaine ; mais peut-être faut-il aussi se dire que nous assistons aux premiers instants d'une résurgence avec le sentiment, malgré tout confiant, d'une greffe qui a pris.

p.283 Sans doute, cette percée nouvelle, qui commence de s'amorcer et qui, cette fois-ci, est à l'échelle de l'Amérique, et non plus le phénomène de quelques Etats projetés sur la face atlantique de ce grand continent, cette crise s'accompagne-t-elle de beaucoup d'angoisse, et même, à certains moments, d'une sorte presque de sentiment de perte chez l'intellectuel américain. L'Américain recherche ses coordonnées. Le fait qu'il les recherche précisément en fonction d'une temporalité très différente de notre temporalité européenne, le fait qu'il tente de les retrouver dans des conditions locales qui sont également très différentes de tous nos vieux lieux européens, me semble d'un extrême intérêt ; et nous aurions bien tort de le considérer comme une sorte de « reduplication » de l'aventure européenne. Non, c'est quelque chose de nouveau qui commence avec la détresse d'une jeunesse qui ne sait pas encore comment s'affirmer, mais qui a subi cette très dure expérience d'un

Le Nouveau Monde et l'Europe

retard de soixante années et qui maintenant est en train de le rattraper ; de sorte que nous pouvons peut-être espérer la voir, d'ici une génération ou deux, arriver à une maturité virile dont nous aurions pour nous-mêmes beaucoup à tirer.

LE PRÉSIDENT : Je remercie le R.P. Dubarle de son intervention. Il semble, en effet, que la notion de spatialité spirituelle, aussi bien que matérielle, soit d'une importance extrême en Amérique. Mais il est temps qu'un Américain lui-même nous exprime ce qu'il pense à cet égard de la spatialité américaine et de son expression.

M. ROBERT GILKEY déclare ne pouvoir répondre directement à cette question, et il aimerait que M. Poulet l'approfondît.

LE PRÉSIDENT : Il me semble qu'il faudrait d'abord considérer, à côté de l'espace nord-américain, l'espace sud-américain. Je demanderai à M. Oribe de nous en parler.

M. ORIBE : (Interprétation de l'espagnol) Il serait nécessaire que nous examinions cette question en diverses étapes. L'espace est présent dans toutes les œuvres sud-américaines. Il est modifié par la présence des villes ; et l'on introduit une unité avec l'âme mélancolique, austère, grave, du protagoniste. L'homme, dans ce sens, est habitué à parcourir de grandes distances et il chante, accompagné par sa guitare, qui ne le quitte pas.

L'espace apparaît également dans les œuvres qui traitent de la forêt. Espace intégré à la brousse, « la brousse immense de l'Amazonie qui, avec sa propre puissance, ses bêtes féroces, son climat constitue un espace très dangereux pour l'homme ». Il arrive qu'on se demande au sujet du personnage de roman qui s'y est aventuré : « Qu'est-il advenu de lui ? ».

Terrains incultes du Brésil, où l'homme, au lieu de dominer, est en agonie perpétuelle.

Enfin, nous avons l'espace des montagnes, l'espace des Andes, auquel on a attaché une grande importance dans l'art, sous diverses ^{p.284} formes. Tout d'abord, dans la musique. La musique des Indiens, la chanson primitive révèlent ce sentiment de l'infini de ces âmes perdues en face des montagnes et des vallées.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Et on trouve notamment dans l'œuvre de Pablo Neruda l'évocation de ces espaces immenses où « il n'y a absolument rien, pas même un vestige des hommes qui y ont habité, il y a des milliers d'années. Pas un seul signe, pas un seul détail gravé dans la pierre à leur sujet. »

En général, l'espace qui apparaît dans la littérature d'Amérique du Sud, que ce soit dans une époque passée ou bien actuellement, est un phénomène particulier. La spatialité maritime de l'océan intervient. L'océan nous entoure. Le Pacifique, l'Atlantique se trouvent sous nos yeux. Mais, de manière générale, l'homme sud-américain se sent lié à la terre sur laquelle il vit, à la forêt ; et il a édifié de si grandes œuvres avec la pierre, que très souvent, physiquement même, il se confond avec la pierre. Quelquefois, nous ne savons pas si les Indiens parlent de pierres ou s'ils parlent d'êtres humains. Il s'agit là de relations historiques étroites.

J'ai l'honneur d'appartenir à une ville qui a donné un poète très important à la littérature moderne : Lautréamont, qui est né à Montevideo. Lautréamont, encore enfant, est venu en France, pays de ses ancêtres, et l'on n'a plus entendu parler de lui jusqu'à ce que l'on ait découvert les *Chants de Maldoror*. Eh bien ! il y a un espace océanique, atlantique contenu dans l'un de ses poèmes. C'est un espace qui n'est pas directement représenté, mais auquel on songe à côté du champ mathématique, qui se mêle à l'existence de Dieu, à la création du monde. L'espace, l'océan, il les décrit après les avoir contemplés et les avoir comparés à ses propres tourments. Il s'agit là d'une vision également cosmique de l'espace.

Je pense que cet exemple peut suffire.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Oribe pour cette information d'autant plus précieuse qu'il nous a parlé en même temps de Lautréamont, des *Chants de Maldoror*, d'un espace qui est à la fois un espace réel et un espace imaginaire que nous peuplons de monstres, monstres qui expriment une espèce de sous-humanité, qui correspondent d'ailleurs exactement à cette sorte de super-humanité, dont il est question dans la *Science Fiction*.

Mais ne serait-il pas nécessaire de dire encore quelques mots du *space man* ? C'est ce que je demanderai au R.P. Dubarle.

Le Nouveau Monde et l'Europe

R.P. DUBARLE : Je voudrais dire très rapidement ce qui apparaît dans la *Science Fiction*, à laquelle il a été fait allusion il y a un instant.

La *Science Fiction* nous présente un certain nombre de personnages mythiques de notre temps. Il est très remarquable que deux d'entre eux aient en quelque sorte leur base dans la science actuelle : l'atomiste, d'une part, et le cybernéticien, de l'autre.

p.285 Mais les Américains ont inventé un troisième personnage, qu'il me semble bon d'interroger maintenant : c'est le *space man*, l'« homme de l'espace ». Il ne s'agit plus du tout de l'espace terrestre, il s'agit de l'espace interplanétaire, c'est trop peu dire : interstellaire, ou mieux encore : intergalactique. Mais ce *space man* n'a pas de fondement réel dans la science, quoique l'on parle quelquefois de soucoupes volantes ou de stations planétaires artificielles. Il est encore bien loin de nous et des faits positifs. Et cependant, l'homme d'Amérique a inventé cet élément de la *Science Fiction*. Peut-être est-ce là un signe de domination de l'espace, que nous autres, Européens, concevons encore à peine. Lorsque les espaces célestes nous sont révélés, nous avons le vertige ; on se rappelle la phrase de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

L'homme d'Amérique, lui, n'est pas rien qu'effrayé. De temps en temps, il peuple cet espace interstellaire — dans lequel vont se promener des astronefs extraordinaires — de toutes sortes d'animaux monstrueux. Mais ce n'est pas toujours le cas. Car, le plus souvent, la *Science Fiction* peuple cet espace de *space men* qui ne sont pas simplement des ingénieurs très savants, mais aussi de hardis navigateurs, ruffians, hommes d'affaires, etc. Tout cela s'agite, tout cela grouille avec une vie qui, quelquefois, devient assez hallucinante de réalité alors que nous n'attendions que du rêve et de la fiction. Il y a là une sorte de magnification arbitraire : il faut aller encore plus vite que la lumière, dévorer des milliards et des milliards de kilomètres en un clin d'œil, avoir affaire à toutes sortes de moyens de production inimaginables. De là, la contre-matière, qui se livre, au contact de notre matière, à des explosions terrifiantes. Le tout dans une sorte de grandiose épanouissement de ce qui a peut-être été le rêve et le fait américain au moment de la conquête des espaces de l'ouest. Seulement, cette fois-ci, ils se servent de cette aventure, de cette histoire désormais inscrite dans leur conscience comme d'un moyen de penser l'espace au delà de la terre

Le Nouveau Monde et l'Europe

et d'y projeter l'humain, ses aventures, vues d'une manière mesquine peut-être, mais tout de même humaines, et de tenter ce que je crois qu'on n'a jamais encore tenté sans un sentiment d'écrasement.

Cette tentative de projeter ce que notre pensée ne faisait que parcourir au niveau du sentiment et, pourrait-on dire, de l'aventure quotidienne, n'est-ce pas là un signe auquel nous devrions être attentifs, nous qui voyons encore le grandiose dans un kilomètre carré ?

LE PRÉSIDENT : Je remercie le R.P. Dubarle, dont l'intervention semble terminer une des sections les plus importantes prévues pour ce programme de discussion sur la littérature américaine.

La séance est levée.

@

CINQUIÈME ENTRETIEN PUBLIC ¹

présidé Par M. Antony Babel

@

LE PRÉSIDENT : p.287 Je déclare ouvert le dernier entretien public. Cet entretien sera divisé en trois parties. Nous aurons d'abord l'occasion d'entendre le représentant officiel de l'Unesco. Ensuite, nous aurons une discussion qui portera sur les questions générales et non sur les questions tenant à l'une ou à l'autre des conférences. Et, pour terminer, M. Jean Wahl, parlant comme Européen, et le professeur McKeon, parlant comme Américain — je ne dis pas comme représentant de l'Amérique — apporteront des vues conclusives à l'ensemble de nos débats.

Vous savez qu'une collaboration étroite s'est établie entre cette puissante organisation qu'est l'Unesco et nos modestes Rencontres Internationales. A l'origine, l'appui de l'Unesco, purement moral, nous fut déjà — je n'ai pas besoin de le dire — extraordinairement précieux. Par la suite, il est devenu également matériel ; je veux dire par là que l'Unesco nous a apporté des ressources supplémentaires, qui se sont ajoutées à celles que l'Etat de Genève et la ville de Genève nous accordent chaque année de façon très libérale. Nous avons beaucoup apprécié cette collaboration de l'Unesco, d'autant plus que cette organisation a parfaitement compris que nous désirions garder notre totale indépendance. Je ne dis pas notre autonomie, mais notre totale indépendance dans toute l'organisation et dans le développement de notre activité. Autrement dit, nous avons trouvé auprès de l'Unesco la même compréhension qu'auprès de nos autorités cantonales et municipales, qui jamais n'ont cherché à influencer notre développement.

Pour les Rencontres 1954, la collaboration avec l'Unesco s'est faite beaucoup plus étroite. C'est en effet de cette organisation qu'est partie l'idée, il y a déjà plusieurs années, d'étudier les rapports intellectuels entre le Nouveau Monde et l'Ancien, entre l'Amérique — ou plus exactement les Amériques — et l'Europe.

¹ Le 11 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

L'Unesco s'est livrée à une série d'enquêtes ; elle a fait établir et reproduire une série de mémoires ^{p.288} qui ont été diffusés dans des cercles assez étendus. C'est ainsi que des matériaux ont pu être accumulés, dont l'Unesco, du reste, fera ensuite encore usage.

Cette question des rapports entre l'Amérique et l'Europe a été débattue dans un autre entretien qui a eu lieu le mois dernier à São Paulo. Cet entretien, à vrai dire, s'est développé selon d'autres méthodes et on y a traité, dans une certaine mesure, d'autres questions.

J'indique en passant qu'au contraire de ce que nous faisons à Genève, on est arrivé, à São Paulo, à un certain nombre de conclusions pratiques qui seront évidemment étudiées de très près par l'Unesco, et dont celle-ci verra ce qu'elle peut en tirer. Ces conclusions pratiques tendent à favoriser, par des moyens qui permettraient de dissiper certains mal-entendus, des rapprochements.

Je désire en tout cas, au nom du Comité des Rencontres Internationales, remercier très vivement les deux représentants officiels de l'Unesco dans notre réunion, M. Herbert Schneider, qui est le chef de la division de la Coopération culturelle à l'Unesco, et le professeur Jacques Havet, membre de cette même division. MM. Schneider et Havet ont du reste participé l'un et l'autre à ces discussions de São Paulo, ils y ont participé de façon extraordinairement vivante. Je prie M. le Directeur Schneider de bien vouloir être notre interprète pour transmettre nos remerciements à M. le Directeur général de l'Unesco.

Nous savions évidemment, lorsque nous avons abordé ce sujet, en plein accord — mais aussi en pleine indépendance —, nous savions bien les risques qu'il comportait, et ces risques se sont avérés réels au cours de ces dix dernières journées.

Nous pourrions maintenant nous demander à quoi tiennent ces risques, et à quoi tiennent certaines difficultés que nous avons rencontrées en cours de route. Je ne veux pas faire une conférence, mais simplement présenter quelques réflexions, banales d'ailleurs. Je pense que ces difficultés sont nées tout d'abord de l'ampleur du sujet. Le sujet était si vaste que, parfois, nous en sommes restés à des questions trop générales ; et parfois même, nous sommes tombés dans certaines confusions. Un sujet d'une telle étendue comporte encore le risque d'un certain schématisme, d'une certaine simplification, et peut-être bien que nous n'avons pas échappé à cet écueil.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Une autre difficulté venait de la diversité des sujets qu'implique une étude des rapports entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Nous avons pu constater au cours des discussions des six derniers jours, que dans certains cas, des questions que nous aurions pu laisser de côté, ont donné lieu à des débats peut-être un peu prolongés, tandis que, dans d'autres cas, des questions importantes, je dirai même des questions essentielles, sont restées dans l'ombre.

Mais, dans un système comme le nôtre, qui est un système de totale liberté, où nous ne devons pas orienter d'avance une discussion, où nous ne devons pas la diriger, cet écueil était probablement inévitable. Il semble aussi que les problèmes culturels, les problèmes intellectuels que nous voulions étudier sont liés, de façon plus intime que nous p.289 ne le pensions même, à l'origine, à certains problèmes d'ordre politique. Ces problèmes politiques, nous avons pensé les écarter, et il est évident qu'il y avait, nous l'avons vu dans l'entretien d'hier matin en particulier, des interférences qui sont très fréquentes, très importantes entre les deux ordres.

Enfin, je pense aussi que, par la force des choses, nous ne pouvions pas faire autrement que d'isoler artificiellement la confrontation Amérique-Europe de l'ensemble des problèmes qui se posent à l'heure présente au monde. Cela, nous le savions, mais nous ne pouvions pas l'éviter. Le problème était déjà gigantesque et nous ne pouvions pas l'intégrer dans un autre problème.

Mais il est bien évident qu'il n'y a pas que les rapports de l'Amérique et de l'Europe ; il y a les rapports de l'Amérique et de l'Europe avec le reste du monde ; il y a les rapports avec l'U.R.S.S. ; il y a les rapports avec l'Extrême-Orient, avec les Indes, avec l'Afrique. Et combien d'autres encore.

En isolant ce problème Europe-Amérique, nous l'avons peut-être appauvri ; nous n'avons traité qu'un aspect d'un immense problème et d'un problème brûlant, qui dépasse largement ce cadre. Mais, encore une fois, nous ne voyons pas très bien comment, pratiquement et techniquement, nous aurions pu l'éviter. Tout cela peut expliquer, dans une certaine mesure, que nos entretiens aient été parfois gênés. Ces entretiens, on nous l'a reproché, sont parfois restés à la surface des choses. Je ne dis pas tous, mais quelques-uns d'entre eux. Et nous n'avons pas toujours touché le fond même des problèmes que nous avions à étudier.

Le Nouveau Monde et l'Europe

En définitive, je ne suis nullement pessimiste, mais la question peut se poser ; elle l'a d'ailleurs été : est-ce que les résultats de cette décade sont à la hauteur des espoirs de l'Unesco et de ceux que le Comité des Rencontres avait mis dans ces discussions ? Il est possible que l'on puisse répondre par la négative à cette question. Mais je tiens bien à le dire : si l'on répond par la négative, cela n'implique nullement qu'il y a eu de la part de nos hôtes, de la part de ceux qui nous ont fait le très grand honneur de participer à nos entretiens et à nos conférences, une carence quelconque ; c'est le sujet même qui était par trop protéiforme.

Ces réserves faites — qu'il convenait de faire — il faut dire que des éléments valables ressortent cependant de nos débats. Et c'est après une certaine décantation, je pense, que l'on verra ces résultats apparaître. Nous n'arriverons pas, pas plus que dans les huit décades précédentes, à des conclusions. Les Rencontres Internationales de Genève se sont toujours refusées à des conclusions. D'autres congrès arrivent à des conclusions finales, à des résolutions ; cela, nous ne le voulons pas. Mais nous restons persuadés que toutes nos conférences et l'essentiel de nos entretiens, étant publiés par les soins de notre bon éditeur, M. Hauser, de la Baconnière, une discussion va se poursuivre dans le monde, discussion qui sera l'équivalent de celle qui se développe aujourd'hui encore après les entretiens de nos années précédentes.

Je pense qu'il y aura aussi une confrontation possible entre ce qui s'est dit à Genève et ce qui s'est dit à São Paulo, puisque São Paulo ^{p.290} publiera aussi en deux langues — en portugais et en français — les résultats de ses débats. Il est probable que le travail ardu qui a été accompli ici et à São Paulo permettra une meilleure connaissance des rapports entre l'Europe et de l'Amérique. Ce dialogue se poursuivra et restera précieux.

Les résultats positifs qui sont, malgré tout, considérables, nous les devons — et c'est par là que je termine — à la collaboration très précieuse de ceux qui ont participé à ces Rencontres. Nous les devons à nos conférenciers qui nous ont apporté de substantiels exposés, et d'une grande importance ; et nous le devons aussi aux participants à ces entretiens.

Je tiens, au nom des Rencontres Internationales, à exprimer la gratitude profonde du Comité des Rencontres, à la fois à nos conférenciers et aux

Le Nouveau Monde et l'Europe

participants aux entretiens, de même qu'aux représentants de l'Unesco, les professeurs Schneider et Havet.

Et maintenant, je donne la parole au professeur Jacques Havet, qui parlera au nom de l'Unesco. En suite, nous reprendrons le débat sur des questions qui n'ont pas encore été touchées jusqu'ici au cours de nos discussions.

M. JACQUES HAVET : Malgré la présence parmi nous d'une personnalité plus qualifiée, le Dr Schneider, c'est sans doute le respect des traditions qui me vaut, une fois de plus, l'honneur d'exprimer aux Rencontres Internationales de Genève la reconnaissance de l'Unesco pour la contribution qu'elles apportent à l'œuvre de notre organisation, et plus largement au développement d'un libre dialogue international. C'est là un devoir que j'accomplis avec plaisir, et aussi loin que possible de toute convention. Depuis plusieurs années, je suis avec passion vos conférences et vos débats : ils m'apportent à chaque fois le même enrichissement intellectuel, la même leçon de tolérance, de générosité et de ferveur. Et j'éprouve aussi, chaque année, les mêmes émotions d'amitié, car les vertus intellectuelles dont les Rencontres donnent l'exemple sont inséparables du climat d'amitié dont elles sont baignées, et qui gagne irrésistiblement tous ceux qui y participent. Oserai-je vous dire que, s'il m'est de moins en moins naturel de me cantonner, au cours des discussions, dans la réserve silencieuse qui convient pourtant à un observateur, il m'est aussi très difficile, en ce jour de clôture, de vous parler au nom de l'Unesco, comme quelqu'un qui ne serait pas des vôtres, comme le simple ambassadeur d'une institution officielle, tant on a vite sa place parmi vous, tant on se sent vite « de la famille »...

Ce sentiment sera éprouvé par tous ceux qui viennent de pays lointains pour confronter leur idée à celle des intellectuels européens.

C'est à cause de cette « amitié des Rencontres » que je n'ai jamais douté de la réussite des travaux que vous aviez accepté de consacrer, en liaison avec l'Unesco, au thème *Le Nouveau Monde et l'Europe*.^{p.291} Pourtant, il serait vain de le dissimuler, la position du problème en des termes qui, au moins en apparence, ressortissent à la géographie, introduisait un élément nouveau dans la tradition que vous avez su instituer. Certes, au cours des sessions consacrées à *l'Esprit européen* et au *Nouvel Humanisme*, l'apport de la civilisation européenne avait pu être confronté à celui des autres civilisations. Mais, pour la

Le Nouveau Monde et l'Europe

première fois cette année, les Rencontres posaient directement le problème des relations culturelles entre les peuples, et de la signification que ces relations réciproques présentent au point de vue de la vocation et des aspirations propres de chacun. Allait-il en résulter une rupture dans la continuité de leurs préoccupations ? un abâtardissement de leur esprit ? Les Rencontres allaient-elles cesser de donner lieu à de libres chocs d'idées personnelles pour se perdre en une série d'exposés officiels et de politesses diplomatiques ? allaient-elles au contraire nous faire assister à l'affrontement de thèses politiques, nationales ou idéologiques, imperméables les unes aux autres ?

Cela ne pouvait pas être. Et, dès le premier jour, l'esprit des Rencontres s'est affirmé, identique à lui-même, en présence d'un ensemble de problèmes d'un type nouveau. Plus encore, les Rencontres nous ont montré qu'au niveau des réalités morales et culturelles, le problème des relations entre le Nouveau Monde et l'Europe était en réalité un débat intérieur pour la conscience de l'homme occidental. En s'interrogeant sur ces relations, elles ont retrouvé sous un angle nouveau, et dans une lumière nouvelle, les inquiétudes maîtresses de l'humanisme contemporain, auxquelles elles donnent depuis neuf ans leur expression la plus vivante. D'une certaine manière, les Rencontres ont toujours le même sujet, et ce sujet, c'est l'homme dans sa situation et dans sa conscience. Elles le retrouvent au fondement de tout problème. Et ce recommencement annuel, loin d'être une répétition stérile, exprime au contraire la vie de l'esprit et son exigence d'approfondissement.

Pourtant le thème de cette année était redoutable... pour tout autre institution que les Rencontres.

Sa complexité pouvait à bon droit vous effrayer à l'avance. Mais elle a contribué à la richesse et à l'intérêt des débats, loin de dépasser la capacité d'assimilation des Rencontres. L'un des résultats majeurs des travaux qui viennent de se dérouler fut de nous permettre de mieux apprécier la nature et la portée de cette complexité. Nous savons maintenant qu'il serait vain d'opposer comme deux entités l'Amérique et l'Europe, et qu'il faut au moins distinguer plusieurs Amériques, respecter la multiplicité des visages de l'Europe, tenir compte des liens qui unissent certains peuples de l'Europe à certains peuples du Nouveau Continent, apprécier la diversité des situations historiques, affiner notre perception des rapports de l'homme avec son passé et avec son avenir, de cette conscience du temps qui est bien différente selon les points de ce vaste

Le Nouveau Monde et l'Europe

ensemble géographique. Nous savons même que telle grande nation présente une diversité d'aspects internes quasi infinie, et que trop p.292 souvent nous prenons pour une perception de l'essentiel ce qui n'est qu'une conception stéréotypée, prétexte à des généralisations illégitimes.

Les Rencontres en nous permettant de prendre la véritable mesure de ces problèmes sont demeurées fidèles à leur devise qui est de « comprendre sans défigurer, de rapprocher sans aliéner ».

S'agit-il des incidences politiques du problème, dont vous aviez à l'avance redouté les dangers ? A mon avis, deux écueils opposés guettaient les Rencontres : soit sombrer dans une polémique stérile, soit passer sous silence les facteurs les plus importants qui pèsent sur les relations du Nouveau Continent et de l'Europe, et ainsi tomber dans un verbalisme de bonne compagnie, mais sans intérêt et sans portée. Et chacun comprend bien que ces épineuses questions politiques concernent essentiellement les relations actuelles des Etats-Unis et de l'Europe, auxquelles il faut ajouter, bien sûr, les relations, délicates elles aussi, de l'Amérique qu'on appelle latine et des Etats-Unis.

Ces deux écueils, il me semble que les Rencontres ont su les éviter. Elles ont maintenu leurs débats sur le terrain des relations culturelles et morales, mais elles n'ont pas ignoré la répercussion énorme et peut-être tragique des rapports de puissance, des réalités politiques, diplomatiques, économiques et militaires, sur la vie de l'esprit et sur les échanges intellectuels entre les deux continents.

De telles questions furent déjà la toile de fond de ces Rencontres de São Paulo auxquelles, Monsieur le Président, vous avez bien voulu participer au mois d'août, et qui permirent, en des réunions plus restreintes, un premier approfondissement de notre problème, dans une atmosphère de lucidité et de sérieux qui s'inspirait d'ailleurs de l'exemple donné par Genève. Mais le lieu, la composition de l'assemblée, l'angle de visée étaient autres, comme si l'espace tout physique de la géographie eût imposé à l'analyse culturelle sa structure. Malgré la présence de quelques Européens et Américains du Nord éminents, et malgré la sincérité et l'originalité de leur apport, c'est l'interrogation poignante de l'Amérique latine qui fit le centre de gravité des discussions : son interrogation sur elle-même, sur sa vocation et son destin, sur les liens qui la rattachent à l'Europe et à l'Amérique du Nord, sur le rôle que joue dans la gestation d'une personnalité culturelle nouvelle et créatrice l'apport des peuples

Le Nouveau Monde et l'Europe

indiens et des peuples noirs ; et aussi, la signification complexe et ambiguë de ce mélange d'attirance et de répulsion, de solidarité et de repli qui constitue la trame de ses rapports avec les Etats-Unis. C'est devant cette Amérique latine qu'Européens et Américains du Nord vinrent s'expliquer, je dois le dire, avec une franchise et une candeur qui n'eussent pas déparé vos entretiens.

A Genève, au contraire, c'est sur le terrain de l'Europe que se sont déroulées les « contestations majeures ». Et en ce qui concerne l'Amérique latine, les Rencontres ont montré que l'Europe est désireuse d'en connaître mieux, avec une sympathie plus informée, le prodigieux développement actuel.

p.293 Mais la question des relations de l'Europe et des Etats-Unis est comme entachée d'une ambiguïté fondamentale. Et la confusion dont est généralement marquée toute analyse de ces relations provient sans doute de ce que, trop souvent, sous l'empire des passions, plusieurs ordres de considérations sont entremêlés, qu'il est bien difficile de dissocier. La grande réussite de ces Rencontres, la leçon qu'elles auront donnée à ceux qui en ont suivi les travaux, c'est peut-être la lucidité avec laquelle, à chaque instant, quelqu'un est intervenu pour poser la question : de quoi parlons-nous maintenant, et où voulons-nous en venir ? Le problème n'était pas simple. Vous avez su ne pas le simplifier artificiellement, mais ne jamais contaminer un point de vue par un autre.

C'est grâce à cette honnêteté que nous avons pu retirer de vos débats le maximum de clarté sur des questions qu'il fallait absolument dissocier. Il s'est agi d'abord de la connaissance réciproque des partenaires en présence, et vous avez, en faisant justice de quantités d'idées reçues et d'opinions faciles, cerné de très près ces réalités vivantes et complexes. Chacun partira sans doute d'ici avec une idée plus juste de la vie culturelle de ses vis-à-vis, et de la signification que revêt pour eux la vie culturelle de son pays. Ainsi, les ressemblances et les différences, les affinités et les facteurs d'éloignement ont été mesurés avec plus d'exactitude.

Mais il importait aussi d'aller chercher, non seulement au cœur des styles de vie, des modes d'être et des structures culturelles, mais aussi au sein des réalités économiques et politiques, et dans le déroulement récent de l'histoire contemporaine, les raisons profondes de la confiance et de la méfiance réciproques. Cette mise à jour des facteurs déterminants, elle était nécessaire

Le Nouveau Monde et l'Europe

pour donner à vos travaux leur portée. J'ai à peine besoin de souligner que jamais, dans ce grand débat, ne s'est fait entendre indiscrètement la voix d'un nationalisme infatué ou d'un sectarisme aveugle ; que les Rencontres ne se sont pas non plus faites l'avocat d'une cause politique particulière quelle qu'elle fût, mais que leur seul souci a été la recherche de la vérité, et d'une vérité empreinte de sympathie humaine sur le plan de l'esprit. Cela ne saurait surprendre personne. Il faut cependant que l'Unesco vous en remercie.

Plus remarquable encore, sans doute, est la rectitude avec laquelle, en commun, vous avez distingué les différentes significations de ces rapports entre l'Europe et les Etats-Unis. Vous avez montré tout d'abord que chacun de nos vieux pays porte en lui-même son Amérique, cette Amérique à demi mythique qui n'est autre que le spectre d'une civilisation qui serait entièrement mécanisée, dans laquelle l'humain serait asservi à la technique. Analyse riche d'enseignements, car elle nous a fait voir que cette Amérique symbolique n'est pas l'image d'un pays réel, mais la projection d'un des éléments du drame intérieur de l'Occident tout entier, drame auquel les Etats-Unis eux-mêmes participent dans leur conscience inquiète. Ce combat jamais terminé de l'homme pour redéfinir ses valeurs et les réaffirmer, à un stade toujours plus avancé de la conquête du monde, vous avez mis en évidence que, loin de diviser les peuples, il les rapproche et les unit.

p.294 D'autre part, vous avez su mettre à nu les raisons, souvent très avouables, de l'inquiétude de l'Europe en face des conduites politiques américaines, et celles de la déception des Américains lorsqu'ils constatent la désaffection sensible du monde extérieur à leur égard. Tout en abordant avec une totale franchise cet ordre de problème, les Rencontres ne se sont pas transformées en une tribune où se feraient écho des accusations réciproques empreintes d'amertume. Il est remarquable que tous, Américains et Européens, aient collaboré loyalement à cette élucidation en commun, donnant ainsi l'exemple d'une entente respectueuse des divergences, et sur laquelle les vicissitudes de la politique quotidienne ne jetteraient pas leur ombre. Car les intérêts respectifs des peuples sont une chose, et leur volonté de coopérer à une même œuvre de culture en est une autre.

Et ceci m'amène enfin au problème peut-être le plus fondamental que vous ayez dégagé, et aussi le plus proche de l'inspiration traditionnelle des

Le Nouveau Monde et l'Europe

Rencontres : celui de la situation et des responsabilités de l'esprit dans notre monde occidental profondément bouleversé et incertain. Ce problème, que la durée des Rencontres vous a seulement permis de dégrossir, plusieurs interventions l'ont abordé sous des angles divers : celui d'une évaluation des forces et des ressources de l'esprit devant l'emprise de la politique ; celui d'une exploration des fondements spirituels d'une action commune ; celui enfin de la situation de la culture dans un monde déséquilibré, où l'Europe appauvrie a perdu sa prépondérance politique, tandis qu'une nation se voyait dotée d'une puissance et investie de responsabilités sans précédents.

C'est là le point de vue concret auquel s'est placée la Société européenne de Culture, pour la préparation de ce numéro spécial de la revue *Comprendre* qu'elle a généreusement publié comme une contribution bénévole et originale aux travaux de l'Unesco. Je saisis cette occasion de la remercier chaleureusement, et de remercier tout particulièrement son Secrétaire général, Umberto Campagnolo, au nom de notre organisation.

Même s'il vous a été impossible de consacrer de très longues discussions à toutes ces dernières questions prises en elles-mêmes, il me semble que de telles préoccupations ont constamment été présentes dans vos débats. Ce sont elles qui vous ont permis de transcender le plan d'une simple confrontation des valeurs culturelles de deux continents proches parents, pour accéder à celui où la civilisation de l'Occident s'efforce, dans l'incertitude, de se redéfinir et de se ressaisir aujourd'hui. Et c'est ainsi qu'au sein des Rencontres, loin de former deux camps se faisant face, Américains et Européens ont joint leurs efforts, pour l'approfondissement d'un même problème, instituant par là un échange plus digne du nom de dialogue, qu'un va-et-vient de répliques, même bien intentionnées, par-dessus l'Atlantique.

Si l'Unesco, organisation mondiale, avait inscrit à son programme une étude des relations internes au sein du monde occidental, ce n'est pas seulement parce que la civilisation de l'Occident est une civilisation importante parmi d'autres ; c'est aussi parce que les problèmes qu'elle ^{p.295} se pose, au stade actuel de son évolution historique, sont pleins d'enseignements pour les hommes de tous les continents et de tous les pays, désireux de développer leur équipement technique et leur vie économique, mais attentifs à préserver les valeurs auxquelles ils tiennent, voire à les retrouver plus pures dans un monde

Le Nouveau Monde et l'Europe

mieux fait pour l'homme. Et, de fait, à l'horizon de vos travaux, ce furent les conditions universelles de la coexistence et de la coopération de tous les peuples dans un monde uni qui se profilèrent.

J'ai essayé, en quelques mots, de vous dire ce qui me paraissait faire le prix de vos débats, à la fois en eux-mêmes, pour ceux qui rentrent dans leur pays enrichis par cette expérience commune, et aussi au point de vue de l'Unesco. Je suis sûr que les semences que vous avez jetées seront fécondes, car, en dépit des difficultés qui se présentent inévitablement lorsqu'on veut instituer un dialogue sur des questions brûlantes et complexes, nous avons assisté à une rencontre dans le sens le plus noble du mot. J'espère aussi que, grâce aux liaisons dont dispose l'Unesco, des centres de libre discussion analogues à celui-ci pourront être créés en différents points du monde. Déjà São Paulo projette de donner une régularité aux Rencontres inaugurées cette année à l'exemple de Genève. Il faut souhaiter que nous réussissions à susciter de semblables initiatives en Amérique hispanique, en Amérique du Nord, ainsi que dans différents pays d'Asie.

Au nom du Directeur général de l'Unesco, je remercie les autorités du canton et de la Ville de Genève pour leur hospitalité, leur fidélité aux traditions de libéralisme et d'accueil intellectuel de cette République. J'adresse aussi les remerciements de notre Organisation aux gouvernements qui ont bien voulu mettre à la disposition des Rencontres les témoignages de leur culture, sous forme d'expositions et de séances cinématographiques. Je remercie les conférenciers et les invités des Rencontres, dont certains sont venus de si loin, interrompant leurs travaux personnels ou leurs vacances pour apporter leur contribution aux débats. Enfin, notre gratitude toute particulière va au Comité organisateur des Rencontres, à son Président Antony Babel et à son Secrétaire général Fernand Mueller, pour leur compétence et leur dévouement, pour la liaison confiante qu'ils ont maintenue avec l'Unesco, et pour la chaleur amicale avec laquelle ils savent accueillir hommes et idées, et en laquelle réside le secret de la réussite des Rencontres.

LE PRÉSIDENT : Je remercie vivement le professeur Havet de son intervention si substantielle et des paroles aimables qu'il a bien voulu adresser aux Rencontres Internationales de Genève.

Le Nouveau Monde et l'Europe

J'aimerais, avant d'ouvrir le débat, vous indiquer que nous enverrons, je pense que vous serez tous d'accord, un télégramme à M. Jungk ; M. Jungk qui devait faire la conférence de lundi dernier, est tombé malade. Il se trouve actuellement dans une clinique de Munich. Nous lui enverrons un télégramme au nom des Rencontres Internationales de Genève et, en même temps, nous lui souhaiterons un prompt rétablissement.

p.296 Nous allons entendre maintenant quelques interventions portant sur des questions d'ordre général ; nous aborderons ensuite des points particuliers.

La parole est à M. Lutigneaux qui, comme vous le savez, est directeur des émissions culturelles de la Radio française, et qui nous honore une fois de plus de sa présence.

M. ROGER LUTIGNEAUX : Ce neuvième et dernier entretien des Rencontres Internationales de Genève est destiné, me semble-t-il, non plus à des échanges de vues sur ce qui est leur objet, mais plutôt à des échanges d'impression sur l'ensemble des Rencontres elles-mêmes. C'est ce qu'ont fait d'ailleurs M. Babel tout à l'heure, puis M. Jacques Havet, parlant au nom de l'Unesco.

Nous serons d'accord avec M. Babel et avec M. Havet pour reconnaître que nous avons beaucoup appris et nous emporterons dans nos pays respectifs un supplément d'information dont la valeur ne doit pas être sous-estimée. Ainsi avons-nous appris que les Amériques anglo-saxonne, ibérique, lusitanienne, présentaient des différences, avec des caractères de diversité qui ne le cèdent en rien à ceux de notre vieille Europe, anglaise, française, allemande, aussi bien que grecque ou scandinave, italienne ou slave. Aussi n'avons-nous guère pu nous former qu'une image assez confuse de ce que peuvent être par exemple le Mexique, le Brésil ou même les Etats-Unis qui, aujourd'hui, pourtant, jouent un si grand rôle dans le monde et exercent une si grande influence sur les destinées de ce que, faute de mieux, nous appelons l'« Ancien Continent ».

Il me semble cependant que nous aurions pu serrer d'un peu plus près l'objet même de ces Rencontres et que nous l'aurions fait — même sans nous engager dans des discours politiques — si nous avions étudié, analysé quelques-uns de ces phénomènes esthétiques à travers lesquels un peuple exprime toujours quelque chose de lui-même.

On nous a parlé de l'architecture des Etats-Unis. On ne nous a pas dit qu'on

Le Nouveau Monde et l'Europe

voit aux Etats-Unis des monuments comparables aux cathédrales gothiques ou aux Hôtels de la Renaissance, ou aux palais des XVII^e et XVIII^e siècles, mais il eût été intéressant de savoir un peu mieux ce que ces monuments signifient et en quoi consiste leur beauté particulière.

De plus, c'est une règle générale dans l'histoire, quand l'architecture prend l'initiative, elle entraîne à sa suite l'ornementation : sculpture, peinture, etc., « ce que nous n'avons pas vu se produire jusqu'ici depuis la construction déjà ancienne des premiers gratte-ciel ».

Faut-il en conclure à une impuissance de certaines contrées du Nouveau Monde à s'exprimer ou qu'il n'y a rien à exprimer ? Ce qui serait assez étonnant. Ou que ce qu'il y a à exprimer prend d'autres voies, et dans ce cas, quelles voies ?

« La musique aurait pu faire l'objet d'un examen parallèle », note M. Lutigneaux, qui en arrive au cinéma :

p.297 Je ne suis pas très sûr que le cinéma soit un art « populaire » ; et je doute d'ailleurs qu'il existe des arts « populaires ». Il faudrait, pour cela, admettre l'existence d'un génie collectif (et il me semble qu'on joue sur les mots). Mais je constate avec tout le monde que le cinéma exerce une influence considérable sur le peuple et sur les peuples de tous les pays. Or, chacun sait que, depuis que la guerre de 1914 a dépossédé la France des moyens d'exploiter le cinéma et quelques-unes de ces autres inventions comme la photographie, l'automobile, l'aviation, et, plus tard même, l'énergie atomique, la grande production cinématographique est passée aux Etats-Unis. La capitale du cinéma est maintenant Hollywood ; la plupart des films que nous voyons en Europe viennent d'Amérique. Et les masses qui se pressent dans les salles de cinéma n'ont-elles, pour se faire une idée de l'Amérique, que ce qui en paraît sur l'écran.

Or, les masses, qu'y voient-elles ? Nous n'en sommes peut-être plus tout à fait au stade où les Etats-Unis consistaient essentiellement, pour les Européens, en une immense prairie, parsemée de petites villes, où la principale occupation était la protection des demoiselles contre les Peaux-Rouges. En revanche, nous en sommes toujours au stade, pour les Américains, où l'Europe apparaît en caricature, et comme si la principale occupation des Parisiens, par exemple, était de courtiser ces autres demoiselles qui, voici plus d'un demi-siècle, dans les boîtes de nuit dansaient le French-Cancon.

Le Nouveau Monde et l'Europe

On objectera avec raison qu'il y a d'excellents films américains et je suis le premier à en convenir. On m'accordera en échange que les bons sont l'exception, et si l'on en doutait, je vous inviterais à considérer les affiches de cinéma dans quelque grande ville, et notamment à Paris où, en parcourant même très rapidement les grands boulevards, on peut voir, en l'espace de quinze minutes environ, une quinzaine d'affiches de cinéma. Et l'on y aperçoit presque toujours la même chose : un homme étreignant un revolver ou une mitraillette et une femme plus ou moins nue — plutôt plus que moins. Telle est la morale habituelle de ce genre de productions qui ne sont évidemment pas faites pour favoriser les relations culturelles entre les deux continents, ni pour donner aux populations du nôtre une idée très juste et très flatteuse de la mentalité américaine.

Nous savions sans doute — et à l'issue de ces Rencontres nous savons mieux encore — que l'on ne peut juger un peuple sur de telles productions. Mais si, cependant, il était possible de faire comprendre aux producteurs le mal qu'ils peuvent faire à leur pays dans l'opinion des nôtres, le Nouveau Monde y gagnerait certainement en prestige.

Telles sont les principales remarques qu'il m'a paru permis de faire, au moins très brièvement, au terme de ces neuf entretiens. Je voudrais cependant que l'on ne se méprît pas sur le sens des propos qu'il m'a fallu « ramasser » en quelques minutes. Si ces entretiens ne nous ont pas apporté toutes les lumières que nous eussions souhaitées, c'est que, sans doute, la chose était impossible devant un sujet d'une telle ampleur et d'une telle diversité.

Mais je vous avouerai, pour terminer, que je me réjouis en constatant ^{p.298} que nous n'avons pas épuisé les questions étudiées. Elles m'ont paru d'un tel intérêt qu'elles méritent d'être développées pour le grand public de la radio, non seulement de la radio française, mais d'un certain nombre de radios européennes. C'est ainsi que nous avons pu prévoir une longue série de conférences à inscrire au programme de l'Université Radiophonique Internationale. De ce projet, je ne puis encore rien dire ici de plus précis, car nous sommes en train de l'élaborer, mais j'espère que, dans cette entreprise, le Comité des Rencontres Internationales de Genève ne refusera pas son appui.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Lutigneaux. Nous savions déjà que les

Le Nouveau Monde et l'Europe

Rencontres Internationales se poursuivaient par des débats, par des dialogues ouverts. Grâce à la radiodiffusion française et à M. Lutigneaux, nous aurons un dialogue par-dessus l'Atlantique entre intellectuels américains et européens, dialogue qui durera environ six mois. Nous ne pouvons que nous en réjouir.

Je donne la parole à M. Victor Martin.

M. VICTOR MARTIN : Nos Rencontres touchent à leur fin. Les participants de la catégorie à laquelle j'appartiens, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas une connaissance directe de l'Amérique, et particulièrement de l'Amérique du Nord, ont beaucoup appris. Mais ils ont aussi désappris, ce qui est encore plus précieux. Nous avons désappris notamment que ce que nous appelons — à tort — l'américanisation soit quelque chose dont les Américains du Nord sont responsables. S'il n'y avait que cela, ce serait déjà très important.

Nous restons peut-être un peu perplexes devant le portrait ou plutôt les portraits assez divergents qui nous ont été tracés de l'homme américain et de l'esprit américain. C'est un portrait extrêmement chatoyant, en partie contradictoire, mais probablement qu'il est plus près de la vérité précisément parce qu'il est contradictoire. Mais ce n'est pas là-dessus que je voudrais insister, car on pourrait discuter longtemps sur ce que c'est que l'esprit américain.

Il y a une réalité sur laquelle, je crois, nous sommes tous d'accord : c'est la prépondérance politique actuelle de l'Amérique du Nord. Il est certain que notre sort dépend pour une très grande partie du comportement du gouvernement américain dès maintenant et dans les années qui vont suivre. Or, les Etats-Unis sont une démocratie. Ce n'est pas tellement les institutions qui sont importantes, mais le fait que l'opinion publique a une puissance qui joue un rôle considérable. Je ne dis pas qu'elle dirige les actes gouvernementaux, mais du moins l'appareil gouvernemental est-il obligé d'en tenir compte dans une très grande mesure. Or, on nous a présenté l'Américain — c'est M. André Maurois, par conséquent un homme bien au fait de la question — comme un idéaliste sentimental. C'est extrêmement sympathique ; j'aime beaucoup les idéalistes sentimentaux, en particulier dans les relations personnelles, mais lorsqu'on élève cet idéalisme sentimental à la puissance de 130 millions d'habitants, dont les opinions, les réactions seront enregistrées et, p.299 dans une certaine

Le Nouveau Monde et l'Europe

mesure, prises en considération par un des gouvernements les plus puissants de la conjoncture actuelle, nous pouvons concevoir certaines inquiétudes.

La question très précise que je voudrais poser — car je suis bien persuadé qu'ici tout le monde est d'accord sur le fait que notre sort dépend du comportement américain, et je suis sûr que nos hôtes d'Amérique latine sont du même avis — est celle-ci : nos amis américains pourraient-ils nous dire de quelle manière cette opinion publique se forme et se manifeste ? Une opinion publique est quelque chose qui n'est pas entièrement libre et spontané ; mais elle est, dans une certaine mesure, façonnée, manipulée, et Dieu sait de quels moyens les gouvernements — ou certains groupes économiques ou politiques — disposent pour passionner cette opinion publique. Il suffit de penser à la presse, à la radio, à la télévision et même, dans une certaine mesure, au cinéma.

Dans quelle mesure cette opinion est-elle dirigée, est-elle uniformisée ? On nous a aussi présenté les Etats-Unis comme le pays de l'uniformité. Si nous opposons ici le point de vue de M. Boas et certaines autres affirmations que nous avons entendues, de source également bien informée, on peut se demander si cette opinion est différenciée, et dans quelle mesure l'est-elle ? Comment se forme-t-elle ? On nous a fait entendre qu'il n'était pas tout à fait impossible que se produisît, à un moment donné, une vague de fond qui ramènerait la politique des Etats-Unis à un certain isolationnisme, ce qui serait évidemment un désastre pour notre continent.

Cette question de l'opinion publique me paraît une question fondamentale. Plusieurs des orateurs que nous avons entendus ici y ont fait allusion, mais ils ne nous ont pas dit comment elle se formait, comment elle se manifestait et comment elle pouvait agir. Ce sont les questions que je voudrais mettre sur le tapis. Je regrette que ce soit un peu tard, car ce serait certainement un sujet qui pourrait nous entraîner fort loin.

M. RICHARD McKEON La question qui a été posée est manifestement trop vaste pour être traitée dans son ensemble. Mais je veux faire allusion à un fait que nous n'avons pas discuté jusqu'ici.

M. Boas avait cité l'exemple du sénateur McCarthy et la presse du Wisconsin, dans laquelle on trouvait une égalité entre les partis de l'Etat qui ont voté pour McCarthy et les journaux. Mais on peut aussi citer l'exemple du président

Le Nouveau Monde et l'Europe

Roosevelt. Lors de sa dernière élection, 75 % de la presse était contre lui, néanmoins Roosevelt a été élu.

Je crois qu'il faut le reconnaître : nous avons non seulement des journaux, mais nous sommes aussi une nation d'associations. Je crois que nos mœurs sont marquées par ces associations, ces syndicats. Nous appartenons à beaucoup de sociétés de ce genre. Je crois que le résultat des discussions sur la radio, la télévision, qui ont lieu dans ces clubs, se manifeste dans la formation de l'opinion publique.

Evidemment, la publicité a son importance. Elle se manifeste souvent dans des mouvements de masse. Mais nous avons foi, aux p.300 Etats-Unis, dans le bon sens du peuple. Ce bon sens est une espèce de frein qui nous arrête quand nous avons commis des sottises et il nous permet de revenir dans la voie de la raison.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Coindreau.

M. EDGAR COINDREAU : Tout à l'heure, on a mentionné le cinéma. J'ai protesté très modérément, l'autre jour, contre l'interprétation un peu imprudente d'un film. Je crois que si l'on voulait employer le cinéma pour aider à la compréhension des problèmes des relations entre l'Amérique et l'Europe, je ne vois qu'un film à citer et c'est un film que vous connaissez sans doute : celui de Jean Cocteau, *La Belle et la Bête*. C'est une histoire qui est toujours d'actualité. Il me semble qu'aujourd'hui l'Europe, dans ses rapports avec l'Amérique, se donne avec un peu de complaisance le rôle de la Belle et à l'Amérique le rôle de la Bête. Vous savez que la Belle fut fort effrayée de cet animal qui avait des aspects farouches, mais elle fit ce que nous devrions tous faire, elle alla habiter dans le palais de la Bête. Là, elle vit ce qui s'y passait.

Et elle s'apercevra — la Belle — que sous ses airs farouches la Bête désire aussi « être comprise ».

Notre devoir, à nous Européens, sans perdre rien de ce que nous pouvons considérer comme notre beauté, est de nous approcher le plus près possible de cette bête et de voir que nous ne risquons pas d'être dévorés autant que des gens timides le craignent.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mlle JEANNE HERSCH : J'aurais voulu poser encore une dernière question aux Américains qui sont ici.

J'ai eu l'impression, dans les discussions que nous avons eues, que certains d'entre eux trouvaient qu'à vrai dire la situation en Amérique était assez bonne, que les choses allaient plutôt bien. D'autres trouvent que cela va assez bien, mais que cela risque d'aller très mal, d'autres enfin que cela va déjà très mal. Mais ce qu'il y a de commun entre tous, il me semble, c'est que de toute façon il leur paraît que le meilleur est en somme dans une manière d'être qui existe peut-être encore, mais qui est en train de prendre fin.

Je voudrais savoir si cette impression de paradis perdu suffit. Certainement les Européens n'ont aucun droit, après tout ce qui s'est passé au cours de ces dernières dizaines d'années, de donner des leçons ou de se donner des airs de juge, je le sais bien, mais il y a une chose qui, je crois, existe en Europe, c'est que nous sentons que ça va très mal chez nous et nous sommes tous terriblement en état d'attente. Il y a une attente d'autre chose, et quand on voit quelque part surgir un homme ou un livre ou une œuvre qui apporte quelque chose de nouveau, parce que c'est nouveau cela donne de l'espoir. Ce n'est plus une affaire de mode ou le snobisme d'aimer l'extraordinaire. C'est parce que cela va mal qu'on p.301 se dit : peut-être cette chose nouvelle va-t-elle nous aider. Il y a une espèce d'attente. En quelque sorte, le Messie n'est pas encore venu.

On dirait plutôt qu'en Amérique, d'après la littérature en particulier, que les intellectuels se sentent malheureux, justement parce que cela n'existe pas. On a l'impression qu'ils appréhendent quelque chose de nouveau, parce que comme le meilleur est derrière, et comme le mauvais nous guette, si c'est quelque chose de nouveau, cela a des chances d'appartenir au mauvais.

Il y a là un sens, non pas politique, mais plus profond encore que politique, anti-révolutionnaire : j'attends le nouveau comme appartenant au futur-pire.

Je pense que cette attitude dans le monde ne suffit pas, et c'est pourquoi je pense en effet que nous devons chercher ensemble, et avec les Américains, à réveiller l'espoir, à croire que le nouveau peut être éventuellement meilleur, et que l'ancien et le présent ne suffisent plus.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. von Schenck.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. ERNEST VON SCHENK se déclare très étonné de l'intervention de Mlle Hersch. Il lui semble que ce sont les Européens et non les Américains qui parlent du passé comme d'un paradis perdu. « Et je n'ai pas l'impression, ajoute-t-il, que nous Européens avons vraiment le sens de l'avenir en ce sens révolutionnaire qui attend toujours quelque chose. J'ai l'impression que ce sont les Américains qui témoignent de cet optimisme. »

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Milosz.

M. CZESLAW MILOSZ : Je voudrais dire un mot sur le sens de l'avenir chez les Américains. Je crois que l'attitude d'un homme moyen est plutôt passive, en ce sens qu'il prend l'habitude de regarder le monde extérieur comme quelque chose qui lui est ouvert, qui lui est offert. Les machines, les *gadgets*, tout ce qu'il y a autour de lui, toutes les nouveautés, les inventions dont on lui parle dans les journaux, sont des choses qu'il n'a pas créées lui-même, mais qui lui sont offertes.

De là un sentiment que l'avenir peut être préparé sur le plan de la technique, offert par les inventeurs qui travaillent dans leurs laboratoires. De même que chaque année, il y a des inventions pratiques nouvelles, de même l'avenir peut être créé dans les laboratoires et mis à la portée de tous.

Je parlais autrefois du sens du devenir historique. Cela n'existe pas. Cela n'existe que dans le sens du pire. L'espoir de l'avenir est du même genre que l'espoir de voir perfectionner la télévision, les automobiles, etc.

Dans la seconde partie de son intervention, M. Milosz parle du dernier roman de Richard Wright, les *Outsiders*, où l'on voit un Noir américain qui, sous la pression des circonstances, devient un criminel et se sent hors de la société. Soudain, avec une sorte de recul, il juge cette société qui lui apparaît « comme quelque chose d'extérieur où tout baigne dans la passivité ». Il trouve de la compréhension chez un procureur qui, parce qu'il est bossu, p.302 éprouve les mêmes sentiments à l'égard de la société. « Ce n'est pas le problème de l'Amérique, conclut M. Milosz, c'est celui d'une civilisation qui n'attend plus le Messie. »

M. RENAUD BARDE : Essayons de remettre les choses au point. Mlle Hersch vient de poser le problème au niveau des « intellectuels américains ». Mais :

En Amérique, la grande masse n'a en tout cas pas le sentiment que « le mieux » est derrière elle. Elle a nettement le sentiment que l'avenir lui

Le Nouveau Monde et l'Europe

apportera encore mieux. Je crois qu'en Europe, du moins chez les intellectuels, nous avons bien souvent, au contraire, ce défaut — et c'est un défaut très bourgeois, je le reconnais — de dire : le bon temps est passé. Cette expression du « bon temps » me paraît beaucoup plus une expression européenne qu'américaine.

Dans les milieux intellectuels, en revanche, on trouverait peut-être une explication à ce malaise que vous signalez. Mais je ne crois pas que l'on puisse parler d'une inquiétude qui embrasserait toute l'élite intellectuelle des Etats-Unis. Il est même très frappant de voir que, selon la nature des universités que l'on visite, le groupe des professeurs avec lesquels on discute, les réactions ne sont pas tout à fait les mêmes. Mais enfin, admettons que cette inquiétude, dans une large mesure existe (et cela me paraît juste). Elle vient, me semble-t-il, du rôle que les U.S.A. doivent jouer maintenant. Pendant longtemps les Américains donnèrent l'impression de n'avoir qu'un seul souci devant eux : les Etats-Unis comme tels. Le fait d'être passés maintenant au premier plan de l'actualité mondiale leur pose des problèmes inquiétants ; et cette inquiétude ne peut pas se traduire en termes de confiance dans un avenir meilleur. Mettez-vous à la place de l'Américain : y a-t-il vraiment beaucoup à tirer, sur le plan culturel comme sur le plan matériel, de ce rôle de leader que l'Amérique est prête à jouer ?

Nous sommes, en Europe, dans une position exactement contraire. Nous avons perdu une prédominance. A mon avis, il est normal que dans des milieux intellectuels on ne se tourne pas tellement vers le passé, mais au contraire vers l'avenir.

Ce serait trop sévère de dire qu'en Europe nous avons confiance dans l'avenir et que l'Amérique, elle, craint l'avenir. M. Barde ne croit pas que « là-bas, le nouveau, en soi, effraie ». Ce dont on s'effraie, en revanche, parfois, c'est de certains apports de l'Europe. Car « l'Europe a beaucoup déçu les Etats-Unis sur tous les plans ». De là, une réaction dans certains milieux intellectuels : « Nous étions mieux entre nous, lorsqu'en Amérique nous n'avions qu'à penser à nous-mêmes. »

Mlle HERSCH : Est-ce que je pourrais tout de même demander à un de nos hôtes américains ce qu'il pense de ce que j'ai dit ?

M. McKEON : Je crois que nous sommes dans la situation indiquée par M. Coindreau : de savoir qui est la Belle et qui est la Bête.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.303 Je ne crois pas à la crainte du futur dont parle Mlle Hersch. Nous avons beaucoup de problèmes nouveaux. Je pense qu'il est assez difficile de savoir ce que le prolétariat, ce que l'homme moyen, croient. Je ne suis pas sûr de ce que l'Américain moyen croit à propos de l'efficacité de son action. Mais je pose la même question pour l'homme moyen européen : que peut-il faire ? Pense-t-il pouvoir faire quelque chose d'efficace pour résoudre les grands problèmes ?

Mais pour ce qui est des intellectuels, je crois que nous sommes tous orientés vers des directions nouvelles. Pour moi, je suis philosophe. Jusqu'en 1935, j'étais peut-être plus métaphysicien et logicien que philosophe dans les autres branches. Mais il me semble qu'actuellement, nous nous trouvons devant des problèmes philosophiques tout à fait nouveaux. Ce sont des problèmes que l'on discute dans la presse, qui se posent à l'ONU, et dans lesquels se trouvent impliquées les notions de vérité, de valeurs, de liberté, de démocratie. Nous n'avons pas les bases politiques et culturelles pour résoudre ces problèmes. Nous sommes convaincus qu'en procédant à des analyses, en établissant des distinctions et en établissant des analogies, nos idées auront de la force. Mais si nous avons peur, c'est parce que nous craignons de ne pas trouver de solutions. Il n'est pas facile de trouver des solutions aux nouveaux problèmes, mais nous avons conscience que les idées ont non seulement une place, mais que les solutions seront trouvées en fonction de ces idées.

M. HERBERT W. SCHNEIDER (Interprétation de l'anglais) : Je n'avais aucune intention d'intervenir ce matin, mais je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte d'exprimer mes remerciements aux Rencontres de Genève et au peuple de Genève pour ces réunions d'étude.

Il me faut confesser que je pars avec beaucoup plus d'inquiétude que je n'en avais en arrivant. Je crois que c'est un bon signe. Mais il me faut confesser aussi que nos malentendus, qui sont très évidents autour de cette table, le sont, me semble-t-il, beaucoup moins dans les couloirs. Je crois que, dans les couloirs, nos rencontres se sont faites assez facilement. Tout le monde sait qu'il n'est pas de pays au monde où les choses aillent bien. C'est un fait tellement évident qu'il n'y a pas besoin même de le discuter. La question n'est pas de reconnaître l'existence de ce mal, elle est d'en sortir. Je ne crois pas qu'en aucun pays du monde il y ait une attitude passive à l'égard du futur ; ce serait le signe d'un esprit si fataliste et si matérialiste que c'en est impensable.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Permettez-moi de dire un mot sur le problème fondamental qui se présente à mon esprit lorsque je pense à la civilisation européenne. Ce n'est pas seulement en notre qualité d'Américains, mais également de travailleurs au sein de l'Unesco et d'Européens, qu'il est très important pour nous de savoir ce que le mot « Europe » signifie. En me préparant pour ces Rencontres — car c'était mon devoir de m'y préparer — j'ai lu quelques articles dans de grandes encyclopédies européennes sur l'idée européenne. Peut-être ai-je un esprit à l'ancienne mode, mais je pense qu'il est réconfortant de voir que, depuis longtemps, l'Europe a cessé p.304 d'être une simple expression géographique. Il est dit, dans ces encyclopédies, que, depuis longtemps, l'Europe a l'idée d'universalité de l'esprit européen et que la civilisation européenne n'est pas confinée au continent d'Europe mais que, de par sa nature même, elle tend à se répandre.

Il est devenu impossible, note M. Schneider, « d'examiner les civilisations en termes de géographie ». Pour lui, il aimerait « défendre la conception du bon XVIIIe siècle sur l'idée européenne ».

Car il me semble que si la civilisation européenne n'était pas fondamentalement humaine, elle ne se serait pas répandue comme elle l'a fait.

Notre grande faute — je puis le dire parce que dans les trois continents cette faute a été commise — a été de vouloir répandre cette civilisation vraiment humaine par des moyens inhumains, comme le matérialisme. Mais renoncer à des violences de ce genre ne signifie pas un manque de foi dans l'expansion future de la civilisation européenne. Il me semble que la civilisation européenne a encore un grand avenir, non seulement en Europe et dans les Amériques, mais dans le monde entier ; et si nous prenons vraiment conscience de notre universalité, qui est notre but fondamental, nous ne pouvons pas perdre espoir dans ce que nous appelons la civilisation européenne et son humanité. Je pense toutefois qu'il suffit de parler de civilisation, sans avoir à préciser : civilisation européenne.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Campagnolo.

M. UMBERTO CAMPAGNOLO : L'entretien de ce matin m'a confirmé dans l'impression que nos tentatives, nos efforts, nos analyses risquent de s'égarer dans un dédale de possibilités. Je crois que le malaise que nous éprouvons est

Le Nouveau Monde et l'Europe

un malaise intellectuel. Nous avons de la peine à nous raccrocher à quelque chose de stable. Au milieu de ces innombrables opinions, propositions, suggestions, condamnations ou approbations, nous ne trouvons pas un terrain sur lequel nous appuyer.

Je reviens à une opinion que j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'exprimer ici même, les autres années. Je crois que la cause de cette attitude est que nous n'avons jamais assez présent à l'esprit un fait : à savoir la liaison essentielle de nos idées à des situations concrètes, à des institutions, à des structures juridiques et sociales. Je crois qu'une fois engagés dans nos spéculations culturelles, intellectuelles et morales, nous n'avons plus de possibilité d'une véritable rencontre. Il faudrait alors délibérément affronter les problèmes sur un plan philosophique, commencer par exemple en reprenant le *Cogito ergo sum* de Descartes.

Mais il ne s'agit pas dans ces Rencontres de faire de la philosophie ; il faut voir par quoi nous sommes conditionnés. Pour ma part, je ne crois pas que l'on puisse mettre en doute que nous sommes conditionnés par des situations concrètes, par un certain état de choses, un certain équilibre, et, en particulier, puisqu'il s'agit de rapports entre pays différents, un ^{p.305} certain équilibre des puissances internationales. C'est en se référant à ces problèmes précis et en analysant les conséquences de cette situation que nous pourrions prendre conscience de la portée véritable de nos idées et surtout faire un choix des problèmes qui nous intéressent.

M. Campagnolo le déclare tout net : il lui semble qu'on a inventé de toutes pièces un problème qui, en fait, n'existe pas : celui d'une haine de l'Europe à l'égard de l'Amérique. « Je ne vois pas, dit-il, où elle est, cette haine ». Quant à faire le « procès » de l'Amérique, qui pourrait y songer sérieusement ?

Parce que nous pourrions faire le procès de tous les pays du monde, de toutes les villes et de tous les individus.

Je crois donc pour ma part que si nous voulons donner de la solidité à nos recherches, qui restent tout de même culturelles et morales, même si le fond est politique, il ne faut jamais oublier, dans nos analyses, quelles sont les situations concrètes qui nous conditionnent.

M. McKEON : Je voudrais revenir sur une question qui a déjà été abordée : celle de l'unité de l'Europe. Au cours de nos débats, nous avons parlé comme si

Le Nouveau Monde et l'Europe

les Européens étaient tous les mêmes. Personnellement, je crois que certaines personnes se sont demandé si elles appartenaient tout à fait à l'Europe. Il y a une limitation de l'Europe, il y a une petite, une grande, une plus grande... Je ne sais combien d'Europes !

Je crois que cette entité métaphysique est un mythe. Je suis tout à fait d'accord sur le fait qu'il n'y a qu'une civilisation au monde, et que lorsqu'on parle de différents centres de rayonnement culturel, de cultures différentes, je pense que ce sont toujours les mêmes rayons, mais qui se brisent, se reflètent, etc.

Je crois — bien que cela se soit passé inconsciemment peut-être — qu'on a assisté à une sorte de procès où les Européens se sont faits accusateurs. Après dix jours de débat, je suis un peu inquiet ; car si l'on avait eu le temps, l'Europe à son tour aurait pu être accusée ! Je crois que nous avons pris conscience heureusement — et c'est le résultat de nos débats — de la diversité de l'Amérique. Mais il y a aussi la diversité de l'Europe. Je crois qu'il y a même des divisions, et c'est très grave.

Je suis tout à fait d'accord avec M. Campagnolo pour dire que les problèmes doivent être envisagés dans les situations concrètes. Je pense que la civilisation reste la même. Mais pour l'Europe, elle doit vivre, et l'une des conditions de la vie de l'Europe, c'est son unité.

LE PRÉSIDENT : Je m'excuse auprès de plusieurs orateurs qui étaient encore inscrits, mais le temps passe. Je le disais l'autre jour, que nous sommes en lutte perpétuelle contre la montre. Nous devons terminer ce dernier entretien par quelques remarques conclusives. Les unes seront de Jean Wahl, les autres celles du Professeur McKeon, de l'Université de Chicago.

La parole est à Jean Wahl.

M. JEAN WAHL : p.306 C'est une tâche particulièrement redoutable cette année, de faire un résumé de ces Rencontres. Je dois dire que je me suis servi un peu de la presse genevoise, à laquelle je rends hommage, quoiqu'elle ne nous rende pas toujours et dans tous les cas également hommage, mais elle est très souvent compréhensive et utile.

Il me faut naviguer entre deux rochers, un rocher rose, si je puis dire, et un rocher rouge, et j'aurai une boussole en forme de cette belle bonbonne qu'a

Le Nouveau Monde et l'Europe

décrite si bien M. Poulet, et peut-être un phare sur le pont splendide qu'a décrit M. Théotokas.

Je crois malgré les apparences que ces Rencontres nous ont été utiles et d'abord pour détruire certaines idées. L'Amérique est-elle une nation jeune ? N'est-elle pas plutôt une nation aussi vieille que les autres, comme l'a dit Maurois, et comme je le crois ?

Il y a eu aussi l'examen, la destruction de cette idée du mécanisme matérialiste américain. L'ombre de la *Science-Fiction*, de la cybernétique, du *superman* a erré parfois autour de nous. Elle a pris corps dans la conférence de Robert Jungk qui a soulevé bien des discussions et je crois des discussions utiles. M. Jungk, dont je regrette beaucoup l'absence, a dit que toutes les critiques contre les Américains se réduisent à des critiques contre la technique. Je ne crois pas que ce soit exact. Il a dit que l'antiaméricanisme ayant les mêmes racines que l'anticommunisme, est une sorte de peur de la révolution, et je ne crois pas non plus que ce soit tout à fait exact. Et je ne vais pas reprendre ici les analyses et les affirmations de plusieurs orateurs, de MM. Weil, Koyré, du R. P. Dubarle, de M. von Schenck, de Mlle Patzelt également. D'ailleurs, le mécanisme et le matérialisme sont présents à l'Est comme à l'Ouest. Dans de futures Rencontres, j'espère que nous pourrons entendre la voix de la Russie, et à ce moment-là des questions assez semblables se poseront peut-être.

En tout cas, M. Jungk connaît la technique de la conférence, et c'était une conférence admirablement charpentée qu'il nous a présentée, même si nous ne pouvons accepter complètement son idée de l'Amérique du Nord comme pays du mécanisme, ni le blâme adressé à l'Europe pour n'avoir fait que vendre et transmettre ses traditions.

Je ne crois pas non plus tout à fait à ce qu'il a dit sur les patrons américains, mais j'aimerais que le Professeur McKeon donnât son avis ; je ne crois pas que les patrons américains soient différents des patrons des autres pays, qu'ils soient plus strictement techniciens. Je crois que beaucoup des représentants des patrons, et dans les universités, les trusts, ont une solide foi dans la divinité, dans la morale, dans toutes sortes de choses auxquelles M. Jungk croit, d'après son expérience qui est réelle, qu'ils n'ont pas foi.

Faut-il dire également que l'Américain manque du sens de l'histoire ? Je ne pense pas. M. Jungk, sur ce point, a dit que l'histoire, pour les Américains, c'est

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'histoire des inventions. C'est surtout l'idée qui s'est fait jour plusieurs fois que l'Américain ne s'intéresse pas à l'histoire, à son histoire et à toute l'histoire, qui me paraît inexacte.

p.307 Puisque je me trouve lancé sur le terrain de l'histoire, j'éprouve le besoin de dire certaines choses sur les *Lumières de Clio*, qu'en tant que philosophe je crois assez vacillantes. Je ne sais pas si les explications des grandes villes nord-américaines et même sud-américaines par l'isolement et l'espace sont complètement satisfaisantes. Je ne crois pas que le patriotisme américain soit différent du patriotisme que nous connaissons. Je ne crois même pas que l'échelle des valeurs soit différente en Amérique et en Europe.

Cela ne m'empêche pas de croire, d'autre part, que M. Campagnolo a raison quand il nous rappelle à l'étude des conditions historiques, politiques, sociologiques, de la situation actuelle.

On nous a dit que l'Amérique a la meilleure des constitutions, que l'Amérique est le meilleur des peuples. Je ne sais pas s'il y a une « meilleure des constitutions ». Je crois qu'elles sont toutes mauvaises, et je n'ai pas été complètement persuadé par la très intéressante conférence de M. Rappard, le très brillant exposé aussi de M. Maurois.

Je retiens de ce qu'a dit André Maurois surtout cette idée que les Américains sont des Européens en Amérique. Il ne doit donc pas y avoir de différences si fondamentales entre l'Européen et l'Américain.

Il faut évidemment faire intervenir ici la voix des deux Américains du Sud. Il y a là quelque chose d'un peu différent et je leur suis très reconnaissant, à l'un d'avoir montré la différence même dans l'Amérique du Sud entre la colonisation portugaise et la colonisation espagnole et ce qui en est résulté, à l'autre d'avoir dévoilé cette immensité océanique, désertique, de l'Amérique du Sud.

Et il faut bien nous acheminer vers une interrogation sur l'Américain, mais nous serons ici arrêtés par les réflexions de M. Boas sur la diversité de l'Américain, et sans doute, comme on le lui a fait observer, en particulier Eric Weil, il doit y avoir quelque chose qui est l'Américain, mais nous ne pouvons pas très bien le définir. Je ne crois même pas qu'à la fin de ce que je dirai nous arrivions à définir ce qui peut constituer l'Américain. C'est un « je ne sais quoi », comme dirait mon ami Jankélévitch, c'est quelque chose d'indescriptible et d'indéfinissable.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Je me rappelle les interventions de M. Etcheverria, de M. Kochtnizky, sur l'Amérique du Sud, l'observation aussi de Mlle Jeanne Hersch sur cette couche très mince qui est au-dessus d'immenses populations. Tout cela ne nous rapproche pas encore de notre réponse et d'ailleurs nous ne pouvons que nous en approcher d'assez loin.

Je voudrais maintenant prendre quelques questions diverses : la philosophie, l'art, et brièvement peut-être la politique.

La philosophie : il y a là une situation universelle difficile. Un protectionnisme philosophique s'est développé à partir du début du XX^e siècle, il me semble, ou à partir de la fin du XIX^e siècle. Peut-être y a-t-il des philosophies qui ne communiquent pas bien entre elles. Naturellement, il y a des exceptions à cette ignorance des philosophies les unes par les autres ; M. McKeon, par exemple, et ses collègues sont fort au courant de la philosophie française, et je me rappelle qu'il m'a appelé à l'Université de Chicago pour parler de l'existentialisme.

p.308 J'ai reçu récemment une lettre d'un jeune Américain, que j'ai pensé un instant à lire, qui montre l'ignorance où l'Amérique, et en général les universités américaines, sont de la philosophie post-kierkegaardienne. M. Koyré m'a conseillé très justement de ne pas lire cette lettre, parce que, dit-il, une lettre semblable pourrait être écrite disant que nous sommes dans l'ignorance bien souvent des grands noms de la philosophie postérieure au pragmatisme, que nous ne connaissons pas bien les travaux de Quine, que même Whitehead n'est pas très bien connu et qu'il y a ignorance réciproque. Il y a d'un côté les Anglo-Saxons (je parle très en gros) avec le positivisme logique et la suite du naturalisme fonctionnaliste de Dewey ; il y a d'autre part l'Italie, l'Allemagne, la France. Il y a le matérialisme dialectique plus à l'Est, et il y a trop peu de communications philosophiques entre tous ces peuples. Je crois que c'est un point qui préoccupe à juste titre M. McKeon.

Il serait dangereux de vouloir faire une philosophie proprement américaine, et d'une façon générale, un art américain, une musique américaine ; je crois qu'il y a là également un danger, car ce serait quelque chose d'artificiel. Et pourtant je dois reconnaître qu'au Mexique, par exemple, l'existentialisme, dont je disais il y a un instant qu'il était relativement peu connu, a pris des racines assez paradoxales, si je puis dire, et que des philosophes d'origine indienne ont

Le Nouveau Monde et l'Europe

vu dans l'existentialisme, en particulier dans celui de Sartre, un moyen de s'exprimer. Il y a là une tentative originale ; je ne sais pas le sort qui lui est réservé.

Le sujet de l'art est trop vaste pour que je l'aborde. Il faudrait peut-être parler un peu du jazz, il faudrait parler des grands poètes de l'Amérique latine, des grands poètes aussi de l'Amérique du Nord, car il y a de grands poètes comme W. Stevens, Cummings, William Carlos Williams, et quelques autres. On a évoqué les grands romanciers. Il y a en Amérique du Sud des sculpteurs de talent, des poètes d'une imagination très intense, et je me rappelle l'intervention de M. Théotokas qui m'a beaucoup frappé, et les observations aussi de M. Cattai sur la façon dont les deux frères James, ces deux frères un peu adversaires, se rencontrent, l'un par sa parenté avec Bergson, l'autre par sa parenté avec Proust.

On a dit que la peinture sud-américaine était essentiellement affective. On l'a même dit je crois pour la peinture nord-américaine, et M. Milosz, parlant de Ben Shahn, a fait une belle description de ce peintre (assez intellectuel) d'Amérique du Nord. Le R. P. Dubarle a heureusement rappelé les peintres « primitifs » de l'Amérique du Nord au sens où le Douanier Rousseau est primitif. Mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui : je crois que Mondrian, c'est-à-dire l'art le plus abstrait, a une place très grande. Il y a quelque chose d'intéressant dans l'effort des peintres mexicains vers la subjectivité, même s'ils ne sont pas, bien qu'assez grands, à la hauteur de l'ancien art mexicain.

J'aurais voulu que sur la religion on s'exprimât peut-être encore davantage pour montrer la différence de la religion, aux Etats-Unis par exemple, et en Europe. C'est une religion, il me semble — mais je parle de l'extérieur — un peu plus laïque qu'ordinairement la nôtre.

p.309 Le R. P. Maydieu, et M. Campagnolo, de façon différente, nous ont dirigés vers les questions politiques et vers ces situations qui nous préoccupent particulièrement. M. Amrouche, dans une intervention que j'ai trouvée très belle, nous a rappelé que nous n'avons pas le droit de nous faire juges, et il a pleinement raison. Je me souviens également des paroles émouvantes de M. von Schenck. Nous pouvons nous demander d'où vient cette déception américaine, dont a parlé M. Schneider. Peut-être en effet d'un trop grand idéalisme, d'un désir que tout s'arrange, alors que tout ne peut pas s'arranger si facilement.

Le Nouveau Monde et l'Europe

On a dit un mot de Steinbeck, comme exemple du romancier qui présente une critique de l'américanisme, mais qui cependant est profondément américain. Je crois qu'il y a une évolution — autant que je peux en juger — chez Steinbeck, et j'aimerais demander sur ce point l'avis de M. Coindreau ; il n'aurait peut-être pas autrefois dit tout à fait ce qu'il dit aujourd'hui de l'Amérique. Il a rejoint sur certains points le peuple qu'il critiquait.

Ce que le R. P. Maydiou et le R. P. Dubarle demandaient — c'est un mot que j'ai pris en note — c'est la compétence politique, c'est-à-dire le fait de ne pas employer des moyens qui iraient contre le but que l'on s'est assigné.

Plusieurs fois on a parlé de l'espace américain, du temps américain. Ce serait intéressant de se retourner vers Faulkner pour parler du temps américain. C'est là le domaine de Georges Poulet.

Il y a chez Whitman et en Amérique du Sud (et ne le possédons-nous pas grâce à Supervielle ?) le sens de l'espace qui est quelque chose de nouveau, ce sens cosmique dont a parlé M. Gourevitch, et je m'achemine vers ma conclusion, en tremblant un peu, en hésitant beaucoup. Je me rappelle deux choses — j'aimerais interroger mon voisin sur ces deux faits — qui sont parmi les dernières dont je veux vous parler.

Au moment où j'ai quitté Chicago, notre épicier m'a demandé : « Comment se fait-il que vous vouliez regagner le Vieux Monde ? » Or, j'ai réfléchi à la vie de cet épicier, qui était vraiment terrible. Il se levait peut-être à 6 h. du matin tous les jours, et était encore dans sa boutique à 11 h. du soir, il travaillait même le dimanche. C'était tout de même l'*American way of life*. Il trouvait que c'était absurde, une fois que l'on était en Amérique, de vouloir regagner l'Europe. Je ne sais pas quelle était exactement sa conception du bonheur, mais il se trouvait heureux. Il était d'origine européenne, et il aimait profondément l'Amérique. Moi aussi, je l'aime profondément. J'aimerais y retourner — non pour toujours.

Une autre chose : je crois qu'il y a tout de même beaucoup de misère en Amérique. J'ai vu des exemples de gens très malheureux. On a beaucoup parlé de la disparition des classes. Cette disparition des classes est une belle chose. Mais je me rappelle la mort de l'employé qui nous apportait notre linge, qui a été pris par la police comme un homme ivre alors qu'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Cela m'a fait réfléchir à des choses que je ne connais pas et sur lesquelles je voudrais avoir des indications.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.310 Je me retourne vers mes étudiants que j'ai tant aimés, étudiants de Smith College, étudiants de Chicago, pleins d'enthousiasme pour la culture en général, la philosophie en particulier, pleins de fraîcheur, ne sachant pas beaucoup de choses — je parle non des étudiants de Chicago, mais de ces jeunes filles que j'ai vues dans les collèges — mais toujours spontanés dans leurs réactions et curieux. Je me rappelle la bienveillance de l'accueil américain, sur laquelle a insisté Maurois, la bonté et la chaleur américaines qui sont si réelles. Je ne peux pas dire que les Américains, sauf exception assez rare, éprouvent le besoin de dire aux autres leurs pensées les plus intimes, comme, je crois, Maurois l'a dit ; là-bas, souvent, la conversation reste à la superficie des choses, mais l'accueil est plein de chaleur.

Je ne crois pas que nous ayons à prendre de l'Amérique des leçons d'humilité et de clairvoyance, comme l'a dit M. Rappard, ni elle à prendre de nous des leçons d'humilité et de clairvoyance. M. McKeon a dit très justement : bien des faux problèmes ont été posés. Je crois que, comme l'a remarqué parfois la presse de Genève, à laquelle je me plais à rendre hommage, même si elle ne nous a pas toujours rendu hommage de façon juste, nous allons vers les vrais problèmes, qui sont des rapports avec nous-mêmes, plus que des rapports des nations les unes avec les autres. Je crois qu'il faudrait aborder ces problèmes sans écouter trop les leçons de Clio. Je crois que ce qui est essentiel, c'est de vaincre le sentiment de la peur.

Je me rappelle le sujet d'une des Rencontres — la seule que j'ai manquée — : *Progrès technique et progrès moral*. C'est bien devant ce sujet que nous sommes. Je ne rappellerai pas, parce que c'est un cliché, la belle phrase de Bergson sur la nécessité d'un « supplément d'âme », pour que l'on puisse profiter réellement du progrès technique. Mais nous sommes devant la question qui pourrait être une question des futures Rencontres, du destin de la civilisation. Destin de la civilisation qui dépend en ce moment de deux grands pays, la Russie et l'Amérique, dont l'union a fait notre salut : l'une s'est retirée d'une façon un peu mystérieuse, l'autre s'est avancée — toutes deux se sont avancées à vrai dire. L'Amérique nous a été d'un grand secours, mais ce secours pose aussi certaines questions.

Je ne crois pas que nous soyons devant des problèmes qui concernent d'abord la Russie ou d'abord l'Amérique, ce sont des problèmes qui nous

Le Nouveau Monde et l'Europe

concernent chacun en soi-même et chacun dans son rapport avec son pays.

Là, je m'arrête, parce qu'à Mexico City il m'est arrivé de dire : nous ne devons pas toujours parler de la Russie, il faut toujours parler du pays dont nous sommes et des défauts du pays où nous sommes. Et cela a été traduit un peu injustement dans un journal : M. Wahl a trouvé qu'au Mexique il fallait s'attaquer au gouvernement du Mexique. Heureusement, celui auquel je répondais, M. Vasconcellos, a rectifié, et le consul français a été rassuré.

Il est certain qu'il y a deux respirations en quelque sorte différentes. Là, c'est à la fois ce que j'ai de plus flou à dire et de plus solide, il me ^{p.311} semble. Il y a une respiration américaine et il y a une respiration européenne, et à certains points de vue l'Européen ne respire pas très bien en Amérique, et l'Américain ne respire pas très bien en Europe. Et pourtant, à d'autres points de vue, l'Américain respire très bien en Europe, et l'Européen respire très bien en Amérique. Il y a donc quatre respirations...

Pour terminer, je voudrais vous lire un poème, qui date de 1942, au moment où j'abordais l'Amérique.

Amérique, pays de la mort,
Je revois les Noirs devant les pavillons si propres à Baltimore,
Les nouvelles n'arrivent plus.
Tout est mécanisé ; proche et loin ; never more.
Nous sommes au delà des pays ; nous ne sommes plus,
Amérique, pays de la mort.

Dans les rues, des fresques de Piero della Francesca,
Des hauts de maisons de la Rome ancienne,
Des beautés de tous musées,
Et Sienne, sur des échasses immenses,
Amérique, pays de la mort.

Amérique, pays de la vie,
Whitman, après Poe avant Poe, toujours,
Marchant, vers quelque but, toujours,
Avançant vers le ciel, dans la mer, par delà la mort.
Amérique, pays de la vie, pays de la mort,
Pays de tous pays.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : je remercie M. Wahl de son lucide rapport, et je donne la parole à M. McKeon.

M. McKEON : Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs. On ne peut pas faire suite à Jean Wahl. On peut tout au plus ajouter un supplément, un appendice à ce qu'il a dit. D'ailleurs, c'est Jean Wahl lui-même qui m'a prié de prendre la parole après lui ; et il m'a dit de le faire, en tant que représentant de l'Amérique. Je fais toujours ce que Jean Wahl me prie de faire, même quand je refuse !

Nous avons tous parlé en tant que représentants de nos cultures ; et j'aimerais savoir pourquoi il en a été ainsi à propos du problème qui a été posé : le Nouveau Monde et l'Europe.

Je crois pouvoir donner la réponse en ce qui me concerne. Je suis venu ici avec l'idée que le problème se divisait en deux parties : le problème de la découverte de l'Amérique, et puis une seconde partie dans laquelle je pensais que nous pourrions aborder beaucoup de problèmes intéressants : les problèmes des relations entre les sciences, les arts, la religion, l'Histoire ; ceux du cinéma, de la formation de l'opinion publique. Je pensais qu'on pourrait peut-être discuter — et j'avais l'intention de le faire — de la place de la tragédie dans la vie moderne : est-il possible de retrouver la tragédie ? Les héros de la tragédie ancienne étaient toujours des héros, des Dieux ou des généraux ; mais quels sont les protagonistes de la tragédie dans la vie contemporaine ? Et qu'est-ce que la culture, la civilisation, sans la tragédie ? Je pensais que nous pourrions discuter la relation entre les civilisations et la politique : est-il possible de baser sur les éléments qui nous relient à une communauté mondiale les institutions politiques futures ?

Mais nous n'avons pas fait cela. Durant le premier entretien, j'étais assis au premier rang. Nous avons commencé par broser divers tableaux des Etats-Unis. Cela ne m'intéressait guère, mais je me suis dit : nous nous sommes trompés, mais nous allons nous reprendre. Mais pendant neuf jours je vois que j'ai tenu le rôle de représentant des Etats-Unis.

Je crois qu'il y a des leçons à tirer pour vous comme pour moi dans ce qui est arrivé.

Pour vous, dans la mesure où je ne parle pas de l'âme américaine, de l'État américain, de la civilisation américaine. Je fais beaucoup de critiques, mais ce

Le Nouveau Monde et l'Europe

ne sont pas des critiques de l'attitude américaine ; et, en fait, les critiques que je peux formuler sur la philosophie, sur la critique littéraire, sur les moyens employés en économie, sur la politique, n'ont pas été abordées ici. Je n'ai même pas eu l'occasion d'indiquer ce qui me semblait faux dans les pensées que nous avons exprimées. Mais quand j'ai vu le tableau américain que l'on présentait, je suis aussitôt devenu « défenseur » de mon pays.

Leçons pour moi : j'avais toujours cru que cet antiaméricanisme, dont on a parlé, dont on parle dans les journaux américains tout comme dans les journaux européens et dans un grand nombre de livres qui obtiennent un vif succès aux Etats-Unis, j'avais cru que c'était un mythe. Mais maintenant, je suis convaincu qu'il faut comprendre le problème américain, non pas pour comprendre les Etats-Unis, mais pour comprendre l'Europe, où cette attitude fait partie du problème dont nous cherchons la solution.

Qu'avons-nous fait, ici, pendant ces dix jours ? M. Babel a donné un résumé un peu trop modeste, je crois, de ces Rencontres. Les aperçus de M. Jean Wahl, les analyses qu'il a faites, les conclusions qu'il a tirées, sont, je crois, vraiment le bilan de ces entretiens internationaux.

Mais il faut ajouter autre chose : le dialogue que nous avons entrepris est un dialogue très ancien. Il a commencé en Grèce avec Socrate et il se poursuit au cours de l'Histoire jusqu'au XVI^e siècle ; de sorte que les deux branches — la branche américaine et la branche européenne — se trouvent non comme deux mondes opposés, mais comme une seule civilisation s'appuyant sur les fondements de la tradition.

Mais qu'est-ce que le dialogue ? Je crois qu'il faut le distinguer de la recherche scientifique. La recherche scientifique aboutit, quand elle réussit, à des conclusions qui peuvent être formulées comme vraies et ^{p.313} être répétées. Mais je crois que le dialogue, le vrai dialogue, aboutit à une conclusion qui est le résultat des pensées de plusieurs personnes et dans laquelle la vérité ne se trouve pas contenue dans une proposition énoncée par l'un ou l'autre des personnages, mais plutôt dans l'ensemble des opinions lancées au cours de la discussion.

Il y a deux espèces de dialogues : le dialogue du moyen âge et le dialogue philosophique moderne où « la vérité se trouve dans la bouche du maître en réponse aux questions de l'élève ».

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mais les dialogues de Platon n'étaient pas de cette espèce. La réfutation des opinions fausses était toujours suivie par la découverte de la vérité ; et il y avait toujours au moins un élément de vérité contenu dans l'erreur. Et la vérité qui était démontrée présentait toujours certains aspects qui pouvaient être modifiés en fonction de l'opinion de l'autre. Ce sont les conditions mêmes de la discussion des problèmes actuels. Une erreur crue devient vraie parce qu'on la croit ; une vérité non admise ou non reconnue n'est pas vraie.

Si nous voulons discuter des relations entre le Nouveau Monde et l'Europe, je crois qu'il faut le faire à trois stades différents. Nous sommes tous, comme Jean Wahl vient de le dire, les enfants de notre civilisation. Nous sommes chez nous, là où nous sommes nés, et les idées que nous exprimons sont le résultat de circonstances que nous avons oubliées. Il y a une discussion, disons créatrice, qui fait partie de la civilisation. Les Américains, quand ils trouvent le moyen d'exprimer des valeurs liées à l'existence des Etats-Unis, s'engagent dans cette discussion créatrice.

Il y a un second stade, celui de l'interprétation, dans lequel on s'empare des valeurs exprimées pour les mettre les unes à côté des autres, et pour les mettre en relation avec les vues que nous apportons à cette interprétation. Les discussions, ici, se déroulaient au niveau de l'interprétation. C'est pour cette raison que les valeurs que nous pouvons trouver facilement dans la littérature, américaine, française, chinoise, sont sujettes à des interprétations si différentes, et nous avons trouvé beaucoup de tableaux des Etats-Unis basés sur des romans, des éléments historiques, des théories sociologiques.

Enfin, il y a un troisième stade de discussion. Ce n'est plus le stade créateur, dans lequel on exprime les valeurs, ce n'est plus le stade de l'interprétation, dans lequel on prend les valeurs comme indice, symptôme ou symbole d'un peuple. C'est le stade de l'action, dans lequel on dit : voilà le problème. Vous avez vos idées, vos idéaux. Pour le moment, il n'est pas question de les examiner, il s'agit plutôt de savoir ce que nous allons faire.

Il y a quelques minutes, on a applaudi quand le nom de l'Union soviétique a été prononcé. Je suis tout à fait d'accord avec ces applaudissements. Je viens d'un congrès de philosophie de la science, qui se tenait à Zurich, et auquel une délégation de dix-neuf philosophes russes a participé. Onze de ces délégués ont lu des communications. Nous p.314 avons discuté de problèmes logiques,

Le Nouveau Monde et l'Europe

épistémologiques. Nous avons examiné des problèmes anciens, comme celui de l'interprétation de Feuerbach ; nous nous sommes penchés sur la classification des sciences. Cette entreprise a été réussie. Mais il fallait un cadre, dans lequel on pouvait discuter de problèmes précis.

Je crois qu'il faut chercher les moyens de poursuivre cette discussion, d'établir de tels cadres.

Ainsi on demeure au niveau de l'action :

Nous sommes entrés dans le dialogue. Je suis très reconnaissant à l'Unesco d'avoir posé la question et d'être entrée en collaboration avec les Rencontres Internationales de Genève pour traiter cette question si difficile.

Je suis également reconnaissant au Comité Directeur des Rencontres, et à vous, Monsieur le Président Babel, d'avoir amorcé ce dialogue ancien, d'avoir utilisé l'expérience de Genève et des précédents entretiens pour nous permettre les moyens de suivre ces questions, et, finalement, d'avoir donné un exemple, que nous pouvons tous suivre dans nos différents pays, de discussion, d'interrogation et de confrontation de vues si diverses.

LE PRÉSIDENT : Je remercie très vivement M. McKeon de cet enrichissant exposé, et je déclare closes les IX^{es} Rencontres Internationales de Genève.

@

PREMIER ENTRETIEN PRIVÉ ¹

présidé par M. Albert Rheinwald

@

M. ANTONY BABEL, p.315 avant de passer la présidence à M. Albert Rheinwald, adresse au nom du Comité des Rencontres Internationales de Genève, des remerciements aux châtelaines du château de Coppet « qui n'est pas, dit-il, seulement une demeure historique, mais un lieu où la vie intellectuelle — en particulier la vie intellectuelle internationale — se développe. C'est là un de ses foyers actifs en Europe. »

LE PRÉSIDENT : Je voudrais émettre un vœu, que vous applaudirez comme vous venez d'applaudir notre Président, M. Babel. Ce vœu, le voici : nous entendons au Palais du Conseil général des communications du plus grand intérêt, mais il se produit rarement un échange de pensée. Pourquoi ? Je pense qu'il faut une certaine liberté, que l'on n'a pas en voulant obstinément répondre à l'adversaire ou à l'opposant. Les sujets que nous allons aborder cet après-midi permettront des digressions, des interruptions. Je ne vois pas une assemblée comme la nôtre, réunie dans un salon, écoutant docilement des propositions plus ou moins aventureuses. Quand elles seront aventureuses, protestez ; quand elles vous paraîtront plaisantes, applaudissez comme tout à l'heure. Il y a des cas où l'interruption sera d'autant plus intéressante qu'elle sera plus vive.

Les sujets que nous allons aborder seront d'ailleurs d'un ordre qui permet ces interruptions. C'est, d'une part, la peinture américaine, d'autre part la musique, enfin la littérature américaine.

Dans les entretiens du matin, il s'agit toujours de questions économiques. Cela nous fatigue un peu. Je songe que l'Amérique est autre chose que cela. Elle a été, par exemple pour Chateaubriand, l'occasion de renouveler l'imagination française, et l'on diminue, je crois, l'Amérique, en ne voulant obstinément songer qu'à sa puissance économique. Comment, d'ailleurs, peut-on oublier Chateaubriand, quand j'ai à ma gauche l'historien, le critique admirable qui a publié sur Chateaubriand un livre inoubliable, je parle de M. André Maurois.

¹ Le 4 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.316 Je vais demander à l'un d'entre nous, qui vient de Venise, M. Perocco, d'introduire le sujet de l'art américain. La parole est à M. Perocco.

M. GUIDO PEROCCO : L'un des apports les plus intéressants du Nouveau Monde à l'Europe et de l'Europe à l'Amérique se trouve dans le domaine artistique.

Le critique italien Emilio Cecchi déclare : « La fin de la première guerre mondiale a vu les Européens se pencher sur le roman russe, tandis que la fin de la deuxième les a vus se pencher sur le roman américain. » Plutôt que de littérature, j'aimerais parler de la contribution apportée à l'art figuratif auquel ma profession me permet de m'intéresser journalièrement.

En ce qui concerne l'art figuratif, je présenterai ce problème sous un double aspect : 1° Comment ont été accueillis les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture européenne en Amérique, et quelle influence ont-ils exercé. 2° Quelles pensées nous suggère l'art figuratif américain contemporain. Sur le premier aspect du problème, nous pouvons constater que les Américains ont renouvelé d'une façon très féconde la conception moderne du musée. J'oserai même affirmer que l'Amérique a appris à l'Europe l'importance du musée en tant que source vive de culture ; et aussi le problème de la méthode, qui reste fondamental.

Les pays d'Amérique qui ont une passion pour les œuvres d'art nous montrent quelle importance ils peuvent attacher aux œuvres conservées dans un musée, et quelle est la valeur de leur message. Que cette passion soit extrêmement vive, le fait qu'aucun musée américain ne compte plus de quatre-vingts-dix ans d'âge, nous le démontre. Au cours de ces quelques décennies l'Amérique, des musées de New York à celui de Chicago, a su réunir une série de chefs-d'œuvre dans plusieurs dizaines de musées. Et il s'agit souvent de collections que bien des musées européens envieraient.

La première collection d'art ancien italien a été réunie en Amérique par un grand admirateur de John Ruskin, James Jackson Jarves. Peu après 1860, il rassembla 119 tableaux qui font encore partie aujourd'hui de la galerie de l'Université de Yale sous le nom de *Jarves Collection*. Il est très intéressant de suivre les péripéties et de voir les obstacles que Jarves dut surmonter avant que ces œuvres puissent figurer à l'université de Yale, qui en prit possession en 1872 seulement.

Le Nouveau Monde et l'Europe

En tant qu'Européen — et permettez-moi d'ajouter : en tant que Vénitien — je pourrais exprimer le regret que beaucoup d'œuvres de ma ville qui sont passées de l'autre côté de l'Océan ne soient plus dans leur lieu d'origine, surtout celles qui proviennent des églises et des édifices publics, où la place qu'elles occupaient est vide encore aujourd'hui. Mais il faut ajouter que ces blessures — on peut sincèrement parler de blessures quand une œuvre d'art est arrachée à son lieu d'origine — sont moins douloureuses quand on sait que ces œuvres sont conservées dans un musée d'où elles transmettent aux nouvelles générations une vivante image de poésie. Je souhaite que la législation italienne destinée à p.317 empêcher l'émigration d'œuvres d'art vers l'étranger soit appliquée très sévèrement. Il faut toutefois reconnaître, devant le fait accompli — c'est-à-dire devant les musées américains d'art ancien européen — que ceux-ci nous ont donné une belle leçon et un exemple. Quant à la conservation des chefs-d'œuvre et au développement de la critique esthétique propre aux Américains, il suffit de noter le nom de Bernard Berenson.

Je devrais évoquer ici des problèmes beaucoup plus vastes, que je préfère abandonner car ils ont trait aux rapports culturels entre le Nouveau Monde et l'Ancien.

Et nous voici à ma seconde question : que nous suggère l'art figuratif américain ? Je tâcherai de résumer en quelques mots cette question, avec l'expérience que j'ai en tant que conservateur de la Galerie d'Art moderne de Venise, et d'après ce que j'ai pu voir tant à la Biennale qu'ici-même, à Genève, à l'exposition des graveurs brésiliens.

Je crois, personnellement, que les centres où l'art figuratif américain est le mieux représenté se trouvent aux Etats-Unis, au Mexique et au Brésil. Toujours d'après mon expérience personnelle directe, je puis affirmer que, dans leurs grandes lignes, les éléments du langage figuratif moderne ont été immédiatement assimilés : l'impressionnisme, le fauvisme, le cubisme, l'expressionnisme, le surréalisme abstrait ont trouvé en Amérique un terrain vierge qui a produit des caractères tout à fait américains.

« Si la littérature américaine contemporaine, note M. Perocco, a un lien spirituel avec Dostoïevski et Kafka plutôt qu'avec d'autres auteurs, il ne s'agit pas là d'une référence formelle, mais d'une disposition instinctive. On constate la même tendance dans les arts figuratifs où le côté émotionnel, la charge psychologique, l'intérêt pour la psychanalyse

Le Nouveau Monde et l'Europe

ont le dessus sur les tendances de la peinture liées à la rationalité du cubisme et à l'esprit de géométrie chers à une partie de la peinture européenne. »

Le peintre des Etats-Unis le plus authentique à mon sens, et qui a les mêmes sources d'inspiration que Faulkner ou qu'O'Neill, est Ben Shahn, avec sa recherche de l'homme dans un monde nouveau, qu'il s'agit de découvrir dans la vie de chaque jour, parmi les gens les plus communs et dans cette sorte de désert qu'est la conscience humaine.

En ce qui concerne l'art mexicain, l'exposition présentée à Venise en 1950 et la grande exposition de Paris en 1952 ont ouvert des horizons nouveaux. En définitive, on s'aperçoit que c'est « encore le caractère expressionniste qui distingue des artistes ». Il suffit de penser, dit M. Perocco, à la manière dont Tamajo a su assimiler dans sa peinture quelques éléments picassiens, à son interprétation personnelle ou encore à la façon dont l'art graphique populaire exprime certaines aspirations populaires.

Je soulignerai enfin la place très importante que le Brésil a donné à l'art figuratif moderne. Je note en particulier la création de la Biennale de São Paulo, déjà célèbre, et les caractères particuliers de plusieurs artistes brésiliens qu'il nous a été donné de voir représentés ici à l'exposition des graveurs brésiliens et au nombre desquels je me permettrai de citer les noms de Livio Abrama, Candido Portinari et Fayga Ostrower. ^{p.318} Ces artistes témoignent des caractères propres au langage européen moderne associés à des éléments nouveaux fournis par ce terrain vierge qu'est l'Amérique.

Et la découverte de ce Nouveau Monde est aussi du point de vue de l'art figuratif une conquête pour l'esprit.

LE PRÉSIDENT : Je remercie beaucoup M. Petrocco. Grâce à son intervention nous savons le soin que l'Amérique apporte à la conservation des chefs-d'œuvre, et c'est une belle réponse aux éternelles plaisanteries sur l'Amérique. Vous connaissez certainement celle relative à Corot : « L'œuvre de Corot comprend 1.500 numéros, dont 10.000 sont en Amérique ». Le soin que les Etats-Unis apportent à la conservation des chefs-d'œuvre nous donne des garanties en ce qui concerne l'authenticité de ceux-ci.

La parole est à M. Boas.

M. GEORGE BOAS : En tant qu'aîné, je ne dirai pas des Américains, mais des

Le Nouveau Monde et l'Europe

« Etats-Unisiens » — si je peux devant M. Maurois, de l'Académie Française, me permettre ce néologisme ! — je prends la parole.

Je voudrais demander à M. Perocco en quoi il voit une unité dans la peinture américaine. Il parle de la peinture américaine comme de la littérature américaine. En tant que Nord-Américain il me semble que la peinture américaine est aussi diverse que l'Amérique elle-même. Je ne vois, par exemple, aucune ressemblance entre Pollock et Ben Shahn, dont il vient de parler. Je ne vois pas de trait d'union entre eux et les abstraits. J'aimerais que vous approfondissiez un peu votre pensée.

M. PEROCCO : Ce sera assez difficile. Si nous observons la nature de la courbe typiquement américaine, dans l'art abstrait, nous constatons qu'il y a davantage une charge d'émotion que de rationalité. Je parle naturellement d'une façon très générale. Le cubisme a donné des éléments de langage et il a été largement diffusé en Amérique ; il n'a pas fourni cependant des éléments typiques.

M. Perocco reprend ici sa comparaison entre certaines tendances de la littérature américaine (orientée vers Dostoïevski et Kafka) et celle de la peinture.

M. BOAS : Je ne voudrais pas insister trop, Monsieur le Président, mais c'est là un sujet qui m'intéresse beaucoup. Vous avez parlé de Ben Shahn. Or, j'ai beaucoup parlé avec ce peintre au sujet de sa peinture. Ben Shahn tient énormément, passionnément, à mettre un sujet dans sa peinture, et comme il le dit lui-même à délivrer « un message ». Il veut dire quelque chose, il veut faire de la propagande, il veut enseigner. C'est de la peinture édifiante.

Tandis que d'autres peintres, plus abstraits, seraient horrifiés si on leur disait qu'ils ont « quelque chose à dire ». Ils ne veulent pas « dire quelque chose », ils veulent créer quelque chose qui ait son propre droit d'exister et qui ne dise absolument rien.

p.319 Comment pouvez-vous dire que ces deux tendances soient typiquement américaines ?

Prenons le cas de la littérature. Si j'étais Français, je lirais le catalogue des Presses Universitaires ou de la N.R.F., j'y verrais de nombreux livres traduits de l'américain, dont moi je n'ai jamais entendu parler en Amérique. Il s'agit de romans policiers les plus noirs — ceux de la Série Noire ! — auprès desquels

Le Nouveau Monde et l'Europe

Touchez pas au grisbi paraît très pâle. Si j'étais Européen, je me dirais : cela, c'est la littérature américaine. Pendant l'occupation, on lisait beaucoup le roman *Autant en emporte le vent*. Evidemment, beaucoup d'Américains l'ont lu également et apprécié. Mais aux yeux des professeurs — si leur avis a quelque valeur — ce n'est pas un chef-d'œuvre de première qualité, et cependant c'est américain.

Ne faut-il pas admettre que cette généralisation, cette tendance à unifier ce qui est obstinément multiple ne sert absolument à rien ?

M. PEROCCO : Je voudrais répondre à propos de l'art figuratif et non de la littérature. Du point de vue de l'art non figuratif, une distinction intéressante a été faite par le directeur du Metropolitan Museum, entre l'art abstrait psychologique et l'art abstrait rationnel. Eh bien, l'art abstrait américain le plus connu, c'est l'art abstrait psychologique.

L'art abstrait psychologique, nous pouvons en trouver les sources chez le peintre allemand Klee ou chez un Kandinsky. Mais Klee est plus subtil, plus personnel ; il offre une analyse psychologique plus profonde ; il n'a pas la construction de Mondrian. Mondrian est un esprit géométrique parfaitement fixe. Or, Klee est l'artiste qui a le plus donné à la peinture américaine ; plus que Mondrian ou Kandinsky ou n'importe quel autre peintre abstrait, de tendance plus rationnelle et moins émotive que lui.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Milosz.

M. CZESLAW MILOSZ : A la suite du dernier entretien, Jeanne Hersch nous a dit, dans la conversation, qu'il est dommage qu'on ne dise pas assez, au cours des entretiens, les choses bonnes que l'on pourrait penser sur l'Amérique, et non plus assez les choses mauvaises que l'on pense sur l'Amérique ! Si les louanges et les attaques étaient plus violentes, l'ensemble y gagnerait certainement.

A propos de Ben Shahn, qui m'intéresse personnellement beaucoup, je dirai qu'il n'y a pas de critique plus violente de l'Amérique que celle de la peinture de Ben Shahn. C'est vraiment à la louange de l'Amérique que ce soient les Américains qui dénoncent aussi violemment la tragédie intérieure de l'homme

Le Nouveau Monde et l'Europe

en Amérique. C'est aussi à la gloire de l'Amérique qu'il ait réussi à trouver un langage, une expression, qui n'existe nulle part ailleurs ; ni dans le monde communiste, où l'on ne peut exprimer de manière saisissante des choses profondes sur la société, sur la souffrance humaine, parce qu'on ne peint là-bas que des dignitaires... Et c'est tout à fait morne. Le grand apport de l'art américain, et aussi du roman ^{p.320} américain, c'est la mise en œuvre de moyens vraiment réalistes et non pas faussement réalistes, comme c'est le cas dans le monde de l'Est.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Emilio Oribe.

M. EMILIO ORIBE : Je voudrais parler de l'art américain en Amérique latine. L'on ne peut évoquer l'art sud-américain actuel sans faire un rappel de l'art précolombien, sans distinguer entre l'art précolombien et l'art après la conquête espagnole. Présentement, tout l'art américain aspire à une expression originale. Il y a un événement que je crois être le plus important de toute l'Amérique : c'est l'événement mexicain.

Dans tous les pays d'Amérique, on aspire à connaître les « grands maîtres du Mexique en même temps que l'œuvre, aujourd'hui, de Mondrian, Klee, Picasso, les peintres les plus connus de la jeunesse qui voyage en Europe pour les connaître mieux ».

En passant, M. Oribe note qu'au Brésil on trouve des peintres de fresque exprimant « les mouvements collectifs des peuples, la conquête, l'exploitation ». Il s'agit là d'une peinture « combattante », qui traite de problèmes sociaux, des races, « et a une force extraordinaire ».

A l'époque de la conquête, il y avait un grand art religieux au Mexique, au Chili, au Pérou. Quito, pour l'Amérique du Sud, sera l'équivalent de Tolède en Espagne. C'est une ville-musée, où se trouvent réunis des vestiges de tous les arts, et qui sera, comme Tolède, à l'avenir, une ville de pèlerinage pour tous les artistes.

Après l'Indépendance, les arts ont subi l'influence de divers courants européens : romantisme, impressionnisme, cubisme. Celle de l'impressionnisme a été sensible en Argentine. Mais dans tous les pays, « les artistes tendent à une expression originale ». Bien que ce ne soit pas facile. Rio de la Plata a une école de peinture importante dont beaucoup d'œuvres expriment la vie de la pampa.

Il ne faut pas oublier non plus le *constructivisme* d'origine espagnole et à propos

Le Nouveau Monde et l'Europe

duquel Torres Garcia — un ami de Picasso — a écrit plusieurs ouvrages théoriques. Une exposition de cette école aura lieu prochainement au Musée d'Art Moderne à Paris. « Ce mouvement opère une réconciliation de toutes les tendances modernes abstraites avec la tendance primitive des arts précolombiens. »

Après avoir mentionné, en poésie, les écoles parnassiennes et néosymbolistes, au Brésil et en Argentine notamment, de même qu'un effort vers la création originale, M. Oribe rappelle que l'Amérique latine est un continent fondamentalement artiste, imaginaire, un « centre de spiritualité » qui se manifeste dans la musique et l'art populaires.

La civilisation du Nord est plus rationnelle, plus technique. Mais il faut bien reconnaître la grandeur de cette civilisation et l'influence énorme qu'elle exerce dans le monde. Il faut faire confiance cependant à la puissance artistique de l'Amérique du Sud, surtout grâce à la confluence des grandes civilisations d'origine méditerranéenne et gréco-latine, et à la survivance de l'influence indienne. Les peuples indiens ^{p.321} étaient essentiellement et spontanément artistes ; mais on ne peut encore s'expliquer d'où provient cette grandeur. Les Aztèques, les Incas ont laissé des monuments comparables à ceux d'Égypte. Cet esprit peut se renouveler avec le temps et donner des forces tout à fait extraordinaires au monde.

Je crois avoir fait le tour de l'esprit artistique sud-américain, qui veut arriver à une originalité en absorbant les courants européens. Ce qui nous caractérise, c'est la curiosité de tout ce qui est nouveau. Peut-être y a-t-il là un danger, mais si l'on agit avec mesure, ce peut être aussi la source d'un bel avenir pour l'art sud-américain.

M. BABEL : Me sera-t-il permis de poser une question concrète, qui s'adresse à nos hôtes mexicains et brésiliens ? L'on est frappé dans l'art de l'Amérique ibérique de voir, dans certains cas, un net retour à l'art précolombien. Je pense notamment à l'art mexicain, dont on a vu des spécimens exposés en Europe, il y a deux ans. Sans aucun doute l'influence précolombienne est-elle sensible, peut-être même voulue. Pourquoi, dans d'autres cas, cette influence est-elle tout à fait invisible, inexistante ? Nous avons eu l'occasion de visiter l'exposition des graveurs brésiliens et je ne pense pas me tromper en disant que si l'on amenait un visiteur à cette exposition sans lui dire son origine, il ne pourrait pas imaginer qu'elle vient du Brésil. Elle pourrait être aussi bien le fait de peintres français, allemands, anglais que de peintres brésiliens.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. SERGIO BUARQUE DE HOLANDA : Je ne parlerai pas en tant que spécialiste, mais je regrette que M. Serge Milhet, l'un des directeurs du musée d'art, ne soit pas présent.

La raison de l'absence d'influence indigène sur l'art brésilien tient au fait que la formation brésilienne est très différente de celle du Mexique. Il y avait au Mexique des civilisations indigènes très développées, tandis qu'au Brésil la culture indigène était très rudimentaire. Pratiquement, la tradition indienne est morte au Brésil, tandis qu'au Mexique elle est encore très vivante. Cela peut expliquer cette différence. Je souligne qu'il ne s'agit là que de l'opinion d'un « laïc ».

M. HUMBERTO DIAZ CASANUEVA : Nous avons le devoir de donner une autre explication.

Nous assistons actuellement, en Amérique latine, à un renouvellement de l'image du monde de l'homme de culture précolombienne. Vous avez demandé pourquoi certaines écoles d'Amérique latine n'ont pas la révélation de cet art. Dans l'histoire de l'art de l'Amérique latine, l'art précolombien était mort, submergé, pour des raisons religieuses, sociales et sous l'influence de la culture européenne.

Pour des raisons religieuses, parce que le christianisme a considéré toutes les créations indiennes comme des créations du diable ; sociales, parce que l'Indien était un homme de servitude ; et sous l'influence de la culture européenne, parce que nous avons subi fortement l'influence du romantisme ou celle du XIX^e siècle français. Mais maintenant, p.322 nous assistons à un renouvellement de ces cultures ; et je ne crois pas que ce soit là seulement un effort de l'homme sud-américain pour prendre conscience de son être ; je crois que c'est un phénomène commun à la culture occidentale elle-même. Ce sont les Européens qui ont découvert un chemin nouveau pour la connaissance des racines de l'homme.

Vous avez dit des gravures brésiliennes qu'on pourrait penser qu'elles viennent de Londres ou de Paris. Mais si nous visitons Vallauris et que nous voyons les céramiques de Picasso, nous pourrions poser la même question, mais dans l'autre sens et dire : les céramiques de Picasso peuvent venir du Pérou, du Mexique, de l'Amérique centrale. Il s'agit là, je crois, d'un phénomène commun

Le Nouveau Monde et l'Europe

à la culture européenne. C'est pourquoi Gauguin est allé à Tahiti, c'est pourquoi, dans la poésie surréaliste on retrouve quelque chose de l'âme primitive de l'homme ; nous cherchons quelque archétype recouvert par les armes de spiritualité de l'homme occidental.

LE PRÉSIDENT : La parole est au R. P. Dubarle.

R. P. DUBARLE : J'aimerais poser à nos amis Américains du Nord une question qui rejoint celle de notre président M. Babel. Mais auparavant je donnerai mon impression de visiteur très incompetent des musées d'Amérique du Nord et mon impression d'Européen.

Il m'a semblé, à très grands traits, pouvoir distinguer dans la peinture américaine, comme trois époques possibles : une première, proche de la période coloniale, où l'on voit les peintres américains — j'entends les peintres des Etats-Unis — faire de la peinture anglaise, mais en plus solide, en plus dru, en plus honnête. On sent très bien l'influence des grands maîtres anglais de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e et, en même temps, une fermeté que l'on ne trouve pas chez les maîtres typiquement anglais. On se dit qu'il y a là une ressource de terroir qui attend.

Puis l'on voit apparaître, dans certains musées tout au moins, une lignée de primitifs américains, que l'on appelle en Amérique même « primitifs américains » — des peintres qui semblent presque incultes, mais capables de rendre, avec une vigueur et souvent un charme très prenant, des choses très simples de la terre ou de la vie américaine. J'ai encore dans les yeux — je ne saurais dire s'ils appartiennent aux musées de Kansas-City, de Boston ou de New York — des tableaux représentant de petites fermes, des *factories* commençantes ou ces charmants petits bateaux à aubes, que nous rappellent ceux du lac Léman, et qui descendaient l'Hudson River. Ce sont, par certains côtés, des tableaux qui nous rappellent ceux du Douanier Rousseau, par exemple, mais avec une note typiquement américaine. L'on se rend compte que c'est le terroir américain qui monte dans l'art, et qu'il y a à cette époque une certaine sublimation du fait américain ; une certaine transfiguration de la réalité américaine qui commence à émerger sur la toile.

p.323 Et puis, après l'émerveillement ressenti au contact de ces primitifs

Le Nouveau Monde et l'Europe

américains, le pauvre Européen sombre dans une sorte de désespoir, car, à partir de 1880, il voit arriver les imitateurs de Thomas Couture, d'Ary Scheffer, des gens très bien, sans doute, mais dont les œuvres n'offrent pas beaucoup d'intérêt. On voit ensuite les impressionnistes américains, les fauves américains, les cubistes américains, les actuels non figuratifs. Peut-être suis-je un peu injuste et vais-je forcer la note, mais l'impression générale de l'Européen, c'est de se retrouver en Europe et de ne plus du tout sentir dans l'art local cette transfiguration d'une réalité qu'il rencontre dans la rue, dans les champs ou dans la montagne, qu'il attendait et espérait. L'on dirait que, tout d'un coup, toute la sève propre au peuple américain a été détournée vers une imitation. Il y a, certes, des exceptions et l'on en a mentionné quelques-unes de très notables.

Je voudrais donc demander à nos amis américains s'ils éprouvent eux-mêmes ce sentiment, et quelle est, d'une certaine manière, la raison de ce phénomène ; si enfin l'Européen a tort de se consterner et s'il y a, au contraire, des valeurs d'espérance analogues à celles qu'il avait cru découvrir dans des œuvres plus anciennes ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. George Boas.

M. BOAS : Il y a toujours eu en Amérique — je veux dire aux Etats-Unis — plusieurs écoles de peinture, comme de littérature. Il y a toujours eu, même au XVII^e siècle, des primitifs, si vous voulez, des « peintres du dimanche », des gens qui aimaient peindre, qui n'avaient jamais étudié, mais qui, ayant des couleurs et des pinceaux, faisaient des tableaux. Il y en avait d'ailleurs de curieux, qui ressemblent aux tableaux de l'école surréaliste. Je me rappelle un tableau qui appartenait à l'un de mes frères et qui représentait un paysage avec une chapelle en bois et une vraie pendule dans le clocher.

Au-dessus ou en-dessous, selon les goûts, il y avait cette classe de peintres plutôt professionnels, qui peignaient des enseignes, ce qu'on appelle en anglais des *limers*. C'était des gens qui allaient de village en village, faisant des portraits. Ils avaient une toile toute préparée, avec le costume du personnage, ils n'avaient qu'à mettre la tête. C'était un procédé. Si vous regardez au-dessous de la tête, vous voyez quelque chose qui rappelle Gainsborough, Reynolds — n'importe quel Anglais — mais si vous regardez au-dessus, vous

Le Nouveau Monde et l'Europe

voyez quelque chose que l'on pourrait qualifier presque de peinture primitive.

Il y avait une troisième classe de peintres amateurs, qui avaient pris des leçons de dessin et de peinture. C'était des jeunes filles bien élevées qui faisaient des aquarelles, dont plusieurs sont charmantes. Ces jeunes gens ou jeunes filles qui avaient appris à peindre des paysages, faisant un voyage en Europe ou ailleurs, s'ils ne trouvaient pas de cartes postales, faisaient une petite esquisse qu'ils envoyaient à leur mère ou à leur oncle, enfin à celui qui avait payé le voyage...

p.324 Enfin, il y avait les peintres professionnels, qui appartenaient naturellement à l'école anglaise.

Les primitifs, comme dit Malraux, ne regardaient pas la nature ; ils regardaient d'autres œuvres d'art. Et tout ce qu'ils pouvaient voir, c'était les choses appartenant à la tradition de la nation ou de la race dont ils étaient issus. En Pennsylvanie, on voit des tableaux et des motifs décoratifs qui semblent sortis de l'art paysan allemand. Et en Nouvelle-Angleterre, les meubles et tout ce qui sert à la décoration est d'inspiration anglaise. Je suis sûr que s'il y avait eu une colonie suisse, la décoration aurait ressemblé à ce que l'on trouve en Suisse !

Dès le commencement du XIX^e siècle, il y a eu une école de peinture américaine, foncièrement américaine. Mais ces gens ne savaient pas ce que c'était que d'être Américains — ni moi non plus, du reste ! Ils peignaient le paysage américain et croyaient faire ainsi de la peinture américaine. Cependant, si vous regardez cette peinture — je ne parle pas des peintures allégoriques, mais des paysages —, vous voyez que cela ressemble à n'importe quelle peinture romantique de l'époque. De même la littérature, au début du XIX^e siècle, était imprégnée de l'esprit romantique.

A la fin du XIX^e, quand les moyens de transport se furent perfectionnés, beaucoup de jeunes gens vinrent à Paris, à Düsseldorf, à Rome ou à Munich pour étudier la peinture et alors ils firent des choses romaines, düsseldorfiennes ou parisiennes ! Et cela a continué. Les amateurs de peinture ont acheté des tableaux européens. Millet, par exemple, est mieux représenté à Boston que partout ailleurs, sauf peut-être au Louvre. Il en est de même pour Courbet. Si vous voulez voir des Courbet, vous n'avez pas besoin d'aller à Montpellier, allez à Chicago, c'est beaucoup plus simple...

Le Nouveau Monde et l'Europe

Ce que nous avons en Amérique comme peinture — il en va de même en musique — ce sont des échos, mais des échos qui, eux, ont des échos en Europe. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans. Nous regrettons souvent, si nous sommes chauvins — ce que je ne suis pas —, l'influence de l'Ecole de Paris sur la peinture américaine ; mais les chauvins heureusement ne sont pas au pouvoir pour le moment.

R. P. DUBARLE : Les Parisiens aussi le regrettent peut-être...

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Michaelis.

M. EDGAR MICHAELIS : Nous abordons, me semble-t-il, un problème qui dépasse le cadre esthétique.

On a dit qu'avec la conquête du christianisme l'art précolombien avait été, pour ainsi dire, étouffé, submergé...

M. BUARQUE DE HOLANDA : Au Brésil, pas au Mexique...

M. MICHAELIS : En tout cas, en Amérique latine. Alors que dans des temps plus proches, où il y avait pour ainsi dire plus de liberté, l'art précolombien — on a employé l'expression d'archétype — p.325 a reparu. J'emploie l'expression archétype avec une certaine réserve ; en tout cas l'art originel est ressorti et c'est là un phénomène très intéressant. Ce sont, au fond, les Européens qui ont découvert chez eux-mêmes l'homme primitif, en un certain sens ; je ne veux pas dire au sens freudien, mais dans le sens que certaines racines peuvent se développer.

J'ai été très heureux de constater que le R. P. Dubarle, qui est un homme profondément religieux, puisse s'ouvrir au charme de certaines impressions artistiques qui dépassent évidemment l'art chrétien.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. ANDRÉ MAUROIS : Il me semble que tout art, et en tout pays, suit une sorte de cycle qui commence par un art archaïque, ancien et maladroit parce que les artistes ne connaissent pas encore très bien leur métier ; continue par

Le Nouveau Monde et l'Europe

un art classique, puis par une phase décadente ; et l'on finit par retourner à l'archaïsme et au primitivisme volontairement — et peut-être spontanément — parce que l'art classique est devenu lassant.

Lorsque je suis allé au Pérou et que j'ai visité le musée de la Magdalena où se trouvent représentés tous les arts anciens du pays, j'ai été très frappé de voir que la courbe a été suivie par cette civilisation. Vous trouvez là des monuments et des peintures archaïques, d'autres qui sont classiques ; et vous arrivez enfin à un néo-primitivisme qui date de 2 ou 3.000 ans.

Il est tout naturel que nos artistes aient trouvé là quelque chose à apprendre. J'ai été frappé aussi par la palette des premiers artistes Maya. J'ai dit : « C'est la palette de Gauguin ». L'on m'a répondu : « Naturellement, c'est la palette de Gauguin, parce que Gauguin descendait de Flora Tristan et il est probable que lui ou quelqu'un des siens avait vu ces couleurs et qu'il avait trouvé là quelque chose à lui. » Vrai ou faux, il a trouvé chez des peintres plus primitifs quelque chose qui correspondait à sa nature, et qui correspond, un moment donné, à un besoin.

Cette courbe est également sensible en littérature et cela me paraît être une sorte d'explication générale de ce que nous avons essayé d'étudier aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Calderon Puig.

M. EMILIO CALDERON PUIG : Je suis confus de prendre la parole après M. André Maurois et je m'excuse à l'avance de mon mauvais français.

Je représente le Mexique et plusieurs participants à ces Rencontres viennent de parler de la peinture mexicaine. Le thème des Rencontres de cette année est : *L'Europe et le Nouveau Monde*. C'est une question très vaste. En Amérique latine, il y a dix-huit pays de langue espagnole, un pays de langue portugaise et un de langue française. Et les problèmes qui se posent pour chacun sont très différents.

^{p.326} Je vais donc vous parler du Mexique. La population indienne du Mexique avait, avant la conquête espagnole, une civilisation remarquable dont nous sommes très fiers de même que nous le sommes de la civilisation qui est née au Mexique d'un amalgame de la civilisation indienne avec celle que l'Europe nous a donnée après la conquête.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Au sujet de la peinture, je voudrais dire deux choses pour essayer de lever les doutes que certains d'entre nous peuvent avoir. L'une concerne l'art des Indiens. Certains pensent que l'art des Indiens s'est vu arrêté après la conquête du christianisme. Ce n'est pas le cas au Mexique. On peut voir dans les temples construits après la conquête des œuvres indiennes et l'on sent l'influence du paganisme sur la nouvelle religion. Cette influence persiste encore sur les arts populaires de mon pays.

En ce qui touche la peinture moderne, qui s'est développée après notre grande révolution de 1910, je dirai que c'est la vie mexicaine et ses problèmes qui ont inspiré les peintres et les a fait revenir à la fresque. Les grandes questions sociales au Mexique sont évoquées sur les murs du Ministère de l'Éducation nationale. C'est là un échantillon de la peinture contemporaine qui représente une grande force sociale dans le pays.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Perocco.

M. PEROCCO : On n'a pas répondu à la question posée par M. Babel disant qu'à l'exposition des graveurs brésiliens, à moins d'être prévenu, on ne peut deviner qu'il s'agit d'artistes de ce pays. Cela est vrai. Cependant, je suis retourné voir cette exposition, ce matin, et j'ai constaté qu'elle était de tendance plutôt expressionniste. Vous me direz : « Qu'est-ce que cela signifie ? » Eh bien, je répondrais que, quand même je ne saurais pas qu'il s'agit d'artistes brésiliens, je pourrais dire qu'il s'agit d'une exposition d'expressionnistes.

Pour me résumer, je dirais qu'il y a un caractère commun chez les artistes abstraits brésiliens : c'est une transfiguration du réel qui ne vient pas du cubisme mais de l'expressionnisme. Il ne s'agit pas d'un esprit géométrique et rationnel comme on le trouve chez Mondrian, mais bien de l'expressionnisme allemand. Je ne sais pas si les artistes brésiliens ont choisi l'expressionnisme allemand comme modèle, mais ils vont dans la même direction.

Une fois de plus je note, ici, une charge de sentiment et d'émotivité et non une charge de rationalité, comme c'est le cas chez Mondrian.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Emilio Oribe.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. ORIBE : Le mouvement expressionniste est en effet très connu en Amérique latine et au Brésil. Mais nous avons oublié une forme d'expression artistique très importante au Brésil : c'est la musique. Et Hector Villa-Lobos est un des grands musiciens du Brésil. ^{p.327} Il fait une musique en accord avec le peuple. A l'heure présente, on assiste à une renaissance de la musique originale au Mexique et au Brésil.

LE PRÉSIDENT : La parole est au R. P. Dubarle.

R. P. DUBARLE : Il y a un problème que je voudrais poser et je remercie M. Calderon Puig de l'avoir soulevé, c'est celui de l'art mexicain. A propos de l'art, Vlaminck s'exprime ainsi : « L'intelligence est universelle, la bêtise est nationale, l'art est local ! »

Lorsque l'on regarde les œuvres des peintres mexicains contemporains, on a très vivement le sentiment qu'ils possèdent un art local. C'est quelque chose qui sort du sol, du tuf, de la réalité mexicaine, et qui l'exprime. M. Calderon Puig a noté la violence des fresques d'Orozco ou de Diego de Rivera ; elles ont une tonalité et une saveur indiscutablement mexicaines.

L'Européen qui parcourt le Mexique découvre d'un côté les temples aztèques et des vestiges de l'art indien qui s'exprime quelquefois de façon admirable. Je pense à une petite crèche que le R. P. Maydiou a rapportée pour ses neveux et qui a été peinte par des Indiens ; c'est étourdissant. On retrouve, en effet, ces choses-là dans l'œuvre des peintres mexicains.

Mais dans d'autres territoires américains — et l'exposition des graveurs brésiliens m'en a donné le sentiment — il semble que l'art n'est plus local ; il est devenu une certaine façon de faire. Et cette façon de faire peut se reproduire à Rio-de-Janeiro, à Düsseldorf, à Paris ou peut-être même à New York, sans plus apporter grand'chose de cet élément spécifiquement local et que nous aimions.

C'est pourquoi je le disais tout à l'heure : on avait l'impression, dans la peinture américaine de 1830 ou de 1860, de retrouver quelque chose de local ; un élément qui allait peut-être mûrir et s'épanouir. Mais à ce quelque chose de local s'étaient substituées des formes d'art qui tendaient un peu trop, à mon goût, à l'intelligence, c'est-à-dire à une universalité qui prive l'œuvre d'une certaine fleur, d'un certain goût de terroir — ce que peut-être,

Le Nouveau Monde et l'Europe

nous Européens, nous aimons par trop. Je me pose la question.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Buarque de Holanda.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Si en tant que laïc j'ai peu à dire sur l'intervention de M. Perocco, en tant que Brésilien, je me sens très flatté de ce qu'il a dit.

Toutefois, il a constaté une influence expressionniste très marquée sur les graveurs de mon pays, mais je ne pense pas que cette influence soit aussi forte qu'il le dit, elle est en tout cas contrebalancée par d'autres tendances. Je prends le cas de Portinari : c'est un peintre cubiste ; Cavalcanti, lui, a suivi l'Ecole de Paris.

p.328 D'autre part, cette prédominance de la tendance expressionniste, surtout dans les gravures, on peut l'attribuer peut-être à la présence de quelques-uns de ces maîtres qui sont allés au Brésil, comme Lazare Segall, qui était un Lituanien russe, qui a participé au mouvement expressionniste et a apporté cette tendance au Brésil, où il a eu beaucoup d'élèves.

Cela explique la présence de cette charge émotionnelle dont vous parlez ; mais, je le répète, elle est contrebalancée par l'influence du cubisme, qui contient d'ailleurs, lui aussi, une très grande charge émotionnelle. D'autre part, l'« abstractionnisme » est très puissant à São Paulo et il participerait beaucoup plus de la rationalité cartésienne. Je ne crois pas que ce soit là un mouvement unitaire ; je pense que le caractère expressionniste se retrouve chez la plupart des peintres modernes, mais je ne pense pas que ce soit une tendance spontanée, naturelle.

LE PRÉSIDENT : Je voudrais maintenant demander à M. Jean Wahl de nous ouvrir quelques perspectives sur la philosophie américaine.

M. JEAN WAHL : J'ai été quelque peu désarçonné par le papier que vient de me passer le président il y a un instant et qui était ainsi conçu : « Deux mots sur la philosophie de William James. » Je me suis demandé quelle transition était possible ; j'en ai trouvé une, je ne sais pas si je dirai les deux mots en question !

Le Nouveau Monde et l'Europe

J'ai été, il y a très longtemps, donner une conférence à Harvard. C'était en 1942. Au début de cette conférence, j'ai dit aux étudiants de Harvard : « J'ai scrupule à vous présenter ma conférence, parce qu'ici il y a eu Whitehead et William James et que je n'apporte pas grand'chose de nouveau. »

Je dois dire que mon impression a changé au cours, et surtout à la fin de ma conférence. J'ai vu qu'ils n'aimaient pas du tout Whitehead et que William James leur était totalement étranger, non qu'ils ne le connussent, mais ils ne l'aimaient pas du tout. Ils m'ont vivement reproché ce que j'ai dit ; ils m'ont dit que c'était du romantisme. Je n'ajouterai pas qu'ils ont dit : «... le romantisme, ce dont l'Europe souffre en ce moment ». Ils confondaient, je crois, romantisme et nazisme !...

Je repense à cet oubli dans lequel est tenu, par beaucoup, William James, et je me demande si on ne retrouve pas là quelque chose de semblable entre divers aspects de la philosophie dominante aujourd'hui en Amérique — l'instrumentalisme, le positivisme logique — et l'art abstrait. J'aimerais que mes collègues philosophes me contredisent ou confirment mon impression.

Nous pouvons très difficilement, je crois, parler de l'art américain, parce que nous sommes à une époque de transition. Sans doute le cubisme est-il une transition. Les cubistes n'aiment pas beaucoup que je leur dise cela ; mais peut-être, et spécialement en Amérique, un ^{p.329} effort se poursuit-il vers quelque chose que nous ne connaissons pas encore ; et peut-être la philosophie américaine, qui a été une grande philosophie — et qui le reste sous certains aspects aujourd'hui — le sera-t-elle de nouveau quand l'Amérique aura repris un certain esprit qu'elle avait avec William James.

Et voici que j'y pense : William James avait un frère, romancier, Henry James. Les deux frères s'aimaient bien, mais ne s'appréciaient pas en tant que créateurs. William James se déclarait incapable de lire les romans d'Henry James et Henry James ne lisait certainement pas la philosophie de William James. William reprochait à Henry d'être beaucoup trop Européen ; il aurait voulu conserver dans sa philosophie quelque chose qui avait la fraîcheur de l'esprit américain, la sauvagerie de certains aspects de la campagne américaine...

Mais je ne veux pas m'étendre davantage sur William James et j'aimerais que le professeur McKeon nous parlât de ce philosophe.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. McKeon.

M. RICHARD McKEON : Il me semble que nous avons fait ici deux espèces d'enquêtes sur l'art et la civilisation. Nous sommes passés facilement de l'une à l'autre. Nous avons envisagé l'art de l'Amérique du Sud, puis celui de l'Amérique du Nord. Nous avons délimité des périodes, des influences, et nous avons pris l'art en tant que qualité de la civilisation. Nous avons parlé de la civilisation en prenant l'art comme symbole de la civilisation. Mais nous avons aussi envisagé l'art sous l'angle des valeurs artistiques.

Et comme le R. P. Dubarle a envisagé l'art en tant qu'expression locale, il faut, à ce propos, je crois, distinguer deux aspects. L'expression de l'art est toujours locale quand l'art est un grand art ; mais les valeurs exprimées dans cet art sont universelles. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'être Mexicain pour apprécier les valeurs exprimées dans l'art mexicain.

Nous nous trouvons devant le même problème avec les relations philosophiques. Les mêmes problèmes sont discutés par les philosophes américains, les philosophes italiens, les philosophes français, les philosophes allemands, les philosophes anglais. Mais où les choses se compliquent, c'est lorsque nous essayons de savoir, par exemple, si l'homme américain a perdu le sens de l'histoire ; alors nous nous apercevons que l'histoire a un sens tout à fait différent dans la philosophie française et dans la philosophie américaine. Il faut donc faire une distinction entre le fait de l'art, le fait de la philosophie, et l'expression de la civilisation qui se trouve dans l'art, dans la philosophie.

Je voudrais retourner la question qui a été posée. Nous avons discuté de l'art en tant qu'expression de la civilisation, mais nous devons aussi nous demander si la civilisation actuelle n'est pas le cadre dans lequel l'art doit maintenant se développer. Quel art est aujourd'hui possible dans le Nouveau Monde et en Europe ? Qu'est devenue la tragédie ? Quelles sont les expressions possibles, tenu compte non seulement des ^{p.330} conditions imposées par l'économie, la politique, mais aussi de la vie spirituelle ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. MAUROIS : Nous avons beaucoup parlé, en art, des créateurs, mais il y a

Le Nouveau Monde et l'Europe

aussi l'amour de l'art chez le public, et c'est de cet amour de l'art aux Etats-Unis que je voudrais dire un mot très bref.

Je suis d'accord avec le R. P. Dubarle ; lorsque je vais à une exposition américaine, je suis un peu choqué de voir un Dufy, un Matisse, un Vlaminck, qui ne sont pas des Dufy, des Matisse, des Vlaminck, mais des œuvres de peintres américains qui les imitent — probablement inconsciemment. Je sais qu'à côté de ces peintres-là, il y a de véritables créateurs, mais le point sur lequel on peut, comme le souhaitait M. Milosz, décerner des éloges violents aux Américains, c'est sur leur désir de connaître les arts et sur la façon dont ils les présentent aux masses. Non seulement les musées américains sont admirablement présentés, on l'a dit ; mais ils sont organisés de façon à ce que la foule y vienne, qu'elle y soit attirée. Et elle y vient. On y rencontre le peuple ; le peuple vient voir les tableaux. Il connaît très bien la bonne peinture, et cela même dans des villes très petites. J'ai été touché de voir que dans des villes de peu d'habitants il y avait un musée, que dans ce musée il y avait un bon Corot, un bon Renoir, un bon Courbet et que la ville aimait ces peintres. C'est tout de même très important.

C'est également vrai de la musique, de la radio. Les grands orchestres ont répandu la bonne musique aux Etats-Unis, de sorte que le peuple américain connaît, je crois, mieux la musique sinon que beaucoup de peuples européens, du moins qu'un grand nombre d'entre eux. Prenant un taxi, en Amérique, j'ai vu le chauffeur ouvrir sa radio. On jouait une symphonie, il me demande :

— Qu'est-ce que c'est ?...

Comme je ne répondais pas, il me dit

— Vous devriez savoir que c'est la *Symphonie n° 2* de Brahms.

Je me rappelle aussi le propos du concierge de mon hôtel, le jour où Paul Paray vint donner un concert à New York :

— Voici un chef d'orchestre français qui arrive, il y a longtemps que nous n'avons pas entendu de musique française, c'est dommage, il va jouer des choses que tout le monde connaît par cœur.

Or, le programme comportait : *Le Prélude à l'après-midi d'un faune*, *L'Apprenti sorcier* et la *Valse* de Ravel. Cette mentalité est tout à fait remarquable et s'explique en partie par l'influence de la radio, en partie par

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'éducation donnée dans les écoles. Beaucoup d'écoles ont des discothèques et dispensent un enseignement musical, et aussi artistique, au moyen d'excellentes productions. Ce qui constitue une initiation des masses à l'art.

Cela, il fallait le dire à l'éloge des Etats-Unis.

LE PRÉSIDENT : p.331 La parole est au R. P. Maydieu.

R. P. MAYDIEU : Dans un autre pays, au Canada, les postes de radio française se sont souciés de l'Ouest et ils se demandaient comment pouvoir tenir leur public. Ils ont acheté des disques de musique française, allemande, italienne et on a constaté que c'est la musique — et la meilleure — qui a attiré une masse d'auditeurs. Il s'agit pourtant d'une population qui a une vie dure, une vie de pionniers, de recherche, une vie d'efforts ; et elle a été attirée par la musique la plus classique, qu'elle commence à connaître très bien. J'ai été très surpris de ce résultat.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Gourevitch.

M. GRÉGOIRE GOUREVITCH : Je n'avais pas l'intention de prendre la parole, mais comme M. André Maurois et d'autres participants ont posé la question de la musique, je voudrais dire quelques mots. Mais de même que l'on a demandé à quelqu'un de définir le christianisme en se tenant sur un seul pied, je vais avoir à dire en un temps très bref, l'essence de choses très complexes. Mais cet homme à qui l'on a demandé de définir le christianisme en se tenant sur un seul pied, a répondu en disant : « Aime ton prochain comme toi-même. » Peut-être a-t-il eu raison.

Je voudrais aborder ici la question de la richesse de la vie musicale en Amérique. Je peux dire que mes propres disques y ont été joués pendant une dizaine d'années et, là-bas, j'ai pu rencontrer des musiciens admirables. Mais il faut séparer le plan des bibliothèques, des musées, celui d'une espèce de table d'orientation dont a parlé M. Febvre dans sa remarquable conférence, et la question de la création.

Ravel, Dukas, Honegger, ce sont des créateurs et l'on a joué leurs disques avec un souci de documentation, de rendre leurs œuvres populaires. Mais je

Le Nouveau Monde et l'Europe

voudrais évoquer le cas d'un compositeur, Bourguignon d'origine et l'un des plus grands compositeurs américains, celui de M. Edgar Varese. L'un de ses poèmes symphoniques est intitulé *Densité 237* ; il veut donner des noms de laboratoire à ses œuvres. Il a un certain talent, très original ; il emploie seulement les instruments à percussion et forme un ensemble très curieux. Varese est allé si loin dans le reflet des tendances modernes cubistes ou autres, qu'il a déclaré qu'il faut pousser la musique aussi loin que les possibilités physiques le permettent.

Pouvez-vous apprécier de quoi il s'agit ? Toute l'histoire de l'humanité et surtout l'histoire de l'art, de la civilisation chrétienne, c'est celle de l'érection patiente, et souvent profondément réussie, de certaines frontières. De même qu'il y a le critère du bien dans l'échelle éthique, issue de la religion chrétienne, il y a des valeurs de beau. Vous savez que ces valeurs sont subjectives, non hétéronomes. Varese est allé jusqu'à dire qu'il y a identité entre ce qu'on peut faire avec les instruments du point de vue physique, et ce qu'il veut faire.

p.332 Pourquoi ai-je introduit cette idée ? C'est parce qu'il y a de fortes tendances dans ce sens, bien que cela semble paradoxal, en Amérique et, maintenant, en France. Et ce n'est pas l'influence de Ravel qui se fait sentir sur les compositeurs américains, mais au contraire l'influence inverse. Vous savez qu'en Amérique, comme en France, on organise des récitals avec « piano préparé ». J'ai le malheur d'être un pianiste de concert connu. Imaginez ma surprise quand je me suis approché d'un piano où l'on trouvait des morceaux de fils télégraphiques ou des ustensiles de cuisine. Je connais une femme américaine, des plus intelligentes, qui disait adorer cette musique.

Quelle esthétique s'en dégage ? Eh bien, c'est qu'on refuse d'être limité par les œuvres d'art impliquant une certaine échelle de valeur ; on veut que la vie, pas même primitive, mais la vie concrète, la vie soumise à des normes utilitaires, soit mêlée à cette musique.

J'y vois, pour ma part, la substitution d'un être impersonnel, d'un être qui a ses critères au niveau de la réalité cosmique, à l'Être qui est chargé de chaînes, mais de chaînes que j'embrasse avec tout mon être, de tout mon cœur, les chaînes de valeurs du bien, de valeurs du beau, de valeurs héritées de la civilisation chrétienne, peut-être de la civilisation hébraïque, mais qui sont en tout cas des valeurs ; et l'on voudrait piétiner ces valeurs.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : Nous avons fait, grâce aux divers orateurs que nous avons entendus, un beau tour d'horizon mais un autre horizon s'ouvre devant nous. Est-ce qu'il est cosmique ? En tout cas, c'est celui du parc qui nous appelle et où nous allons nous égayer.

@

SECOND ENTRETIEN PRIVÉ ¹

présidé par M. Henri de Ziegler

@

LE PRÉSIDENT : p.333 Je déclare ouvert le deuxième entretien privé.

Nous avons une dizaine d'orateurs inscrits. Le nombre pourra sans doute augmenter. Vous savez que l'entretien portera essentiellement sur la conférence de M. Buarque de Holanda, et nous aimerions — cela vous a déjà été dit mais je me permets de le répéter — que cet entretien prît autant que possible le caractère d'une conversation et non pas d'une série de communications.

La parole est à M. McKeon.

M. RICHARD McKEON : J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt la conférence de M. Buarque de Holanda sur le Brésil. Elle m'a appris beaucoup de choses sur l'histoire et la culture brésiliennes, que je ne savais pas auparavant. Il y a cependant deux sortes de questions qu'il convient de poser aujourd'hui. Certaines peuvent porter sur des détails de la culture ou de l'histoire brésiliennes ; d'autres sur ce qui se passe actuellement. Je vais essayer de poser des questions de la seconde catégorie.

Comparée à celle du Brésil, il me semble que l'histoire des Etats-Unis soit tout à fait différente.

Si je prends le cas de la philosophie américaine, je vois que celle-ci était, au XVIII^e siècle, basée sur la philosophie française. Au XIX^e siècle, nous nous sommes tournés vers l'école écossaise et vers Hegel. A cette époque, la philosophie du Brésil a trouvé Auguste Comte. Aujourd'hui, au XX^e siècle, alors que les Etats-Unis ont oublié Hegel, ils ont trouvé le positivisme. Le positivisme est toujours en vigueur au Brésil, mais les philosophes brésiliens ont découvert Hegel et l'existentialisme, la phénoménologie, et les philosophes allemands.

Le problème que je voudrais poser, ici, tient au sens dans lequel nous entendons certains mots, tels que celui de « liberté ». La liberté pragmatique

¹ Le 6 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

n'est pas la liberté existentialiste, et l'on a des difficultés pour se comprendre, non seulement quand on parle de technique ^{p.334} philosophique, mais aussi quand on parle politique. Les hommes politiques ne sont pas des philosophes, mais les concepts qu'ils emploient dans les débats politiques sont basés sur des idées philosophiques. Socrate n'a-t-il pas dit que les seules idées qui sont dangereuses sont celles que l'on n'examine pas ?

J'aimerais donc voir aborder cette question : les hommes politiques anglo-américains et les philosophes, les hommes politiques de l'Amérique du Sud et les philosophes, avec ceux de l'Europe, ont-ils des possibilités de se comprendre ?

M. SERGIO BUARQUE DE HOLANDA : La question posée par M. McKeon concernant les différentes tendances culturelles aux Etats-Unis et au Brésil et leur incidence sur la possibilité de compréhension entre les peuples doit m'amener à faire encore quelques remarques. Dans ma conférence, j'ai surtout eu en vue de noter les différences que l'on peut constater entre le Brésil et les divers pays de l'Amérique. Les différences entre les Etats-Unis et le Brésil sont naturellement très évidentes. J'ai davantage insisté sur les différences entre le Brésil et les pays de l'Amérique latine que l'on passe trop souvent sous silence. Je crois que je me suis peut-être laissé entraîner trop loin, car il y a, entre les pays de l'Amérique espagnole et le Brésil, des points de contact. Le positivisme s'est en effet implanté au Brésil, mais également dans d'autres pays latino-américains comme le Mexique ou le Chili. Et le fait que ces pays aient montré une telle réceptivité pour une même doctrine européenne ne serait pas possible sans une certaine parenté qui permette cette réceptivité commune. Le positivisme a été en effet, au Brésil, une des doctrines les plus suivies, à un certain moment. Mais même au moment de la grande vogue positiviste, vers la fin de l'Empire, il y eut des polémiques très violentes entre les tenants du comtisme et les tendances de l'École de Recife, qui était plutôt sous l'influence allemande.

M. McKEON : J'ai l'impression que la philosophie est entrée dans la révolution de l'Amérique du Sud différemment que dans celle de l'Amérique du Nord. Le positivisme était par exemple un outil de révolution contre les idées des philosophes et des théologiens, et aussi dans les affaires politiques. Tandis

Le Nouveau Monde et l'Europe

qu'aux Etats-Unis, la philosophie s'est développée après la révolution politique.

M. BUARQUE DE HOLANDA : La révolution d'où est sortie l'indépendance du Brésil a subi l'influence des idées de la révolution française, et aussi de la révolution américaine, qui se sont implantées au Brésil, même si, politiquement, le régime est différent. La première constitution monarchique du Brésil correspond plutôt au système anglais, mais elle a subi une forte influence de l'exemple américain.

On peut dire que l'importance du positivisme au Brésil coïncide avec l'instauration de la république. La République brésilienne s'est basée sur la constitution des Etats-Unis.

p.335 Le positivisme, qui avait joué un très grand rôle dans la préparation de ces changements, l'a perdu au moment de l'avènement de la République.

M. McKEON : Il est possible de faire des distinctions entre les institutions politiques et les idées qui les animent. Je crois qu'entre le Brésil et les Etats-Unis les différences marquent davantage les idées que les institutions.

Ainsi pour le sens du mot « liberté » deux conceptions s'opposent : d'une part « la philosophie américaine a l'idée que la liberté est dans le pouvoir de faire ce que l'on veut, dans la confiance que la vérité, la beauté, le bien, viennent de cette espèce de liberté ». Tandis que les philosophies de Kant, de Hegel, même de Sartre ont une autre idée de la liberté, qu'elles situent moins dans un choix que dans « un pouvoir créateur de faire le mieux ». Entre ces deux conceptions il y a une telle différence, conclut M. McKeon, que si nous n'en tenons pas compte « l'effort de compréhension sera très difficile ».

M. BUARQUE DE HOLANDA répond qu'il est très difficile de définir en ce moment, au Brésil, les tendances prédominantes.

Jusqu'en 1930, le Brésil a eu une évolution politique plutôt pacifique. Après cette date, on a commencé de voir l'ascension des masses qui peut totalement modifier la vie politique de ce pays. Cette participation active des masses est un phénomène tout à fait récent. L'idée de liberté aujourd'hui n'est pas la même qu'il y a cinquante ans, quand le Brésil a constitué sa république et a accepté le modèle américain.

Le Brésil a été accessible aux idées fascistes, aux idées communistes,

Le Nouveau Monde et l'Europe

beaucoup plus que ne l'ont été les Etats-Unis. La situation favorise ces implantations, et nous sommes en ce moment à une époque où la crise est arrivée à son paroxysme, et on ne peut pas dire ce qui va résulter de cette situation, mais je crois que l'évolution sera très différente de celle des Etats-Unis.

M. McKEON : Mais serait-il possible de déterminer les courants dominants ? C'est, je pense, le centre du problème que nous avons à traiter dans ces entretiens. Si l'on prend l'exemple d'autres époques, on voit qu'en Grèce, au IV^e siècle, il s'est produit une crise au cours de laquelle Isocrate et Démosthène se sont opposés. A ce moment, le panhellénisme allait contre la tradition de l'histoire de la Grèce.

Chez les Romains, Cicéron et César étaient opposés, et nous avons vu des histoires grecques et des histoires romaines dans lesquelles ces crises sont données comme base scientifique de l'histoire. L'historien a toujours choisi entre Cicéron ou César.

Il me semble que ce débat continue, et c'est la question que je voudrais poser.

M. BUARQUE DE HOLANDA : p.336 Au Brésil, il y a une différence entre l'élite et la masse, ce qui complique la situation. D'une façon assez grossière on pourrait dire que, dans la masse, les gens sont plutôt pour César ; l'élite plutôt pour Cicéron.

M. DUSAN MATIC : Excusez-moi de m'introduire dans cette discussion, car je ne suis jamais allé ni en Amérique du Nord ni en Amérique du Sud, mais à propos de la conférence de M. Buarque de Holanda, qui a essayé de nous donner une image spécifique du Brésil, je remarque que l'on essaie de se servir des idées philosophiques connues en Europe et de nous présenter le Brésil au moyen de ces doctrines, de ces termes philosophiques. On peut, me semble-t-il, faire de même pour tous les pays, mais nous n'arriverons pas ainsi à saisir le caractère spécifique d'une société et ce qui fait la vie d'un pays. Car le concept d'influence me paraît suspect. Celui qui m'influence, et ce qui m'influence, je le choisis en quelque sorte. C'est-à-dire qu'une doctrine philosophique, quand elle passe de son pays d'origine dans un autre milieu, change. Or c'est l'emploi de

Le Nouveau Monde et l'Europe

cette doctrine qui est très important. Cela est flagrant dans le cas du marxisme. La doctrine, qui a la forme d'un dogme rigide à Moscou, est en même temps celle des social-démocrates.

Petite contestation ensuite entre MM. Kochnitzky et Matic sur l'influence de Comte au Brésil. Mais M. Matic coupe :

J'ai choisi l'exemple du marxisme qui est très net. Une doctrine se modifie selon celui qui l'emploie. Il en est de même avec la doctrine de Kierkegaard, qui se modifie d'un penseur à l'autre.

Il faut distinguer deux choses : d'abord une question de prestige « qui est un phénomène sociologique immuable et très variable : en ce moment c'est l'américanisme, dont la notion n'est pas très claire ». Et puis, il y a un problème essentiel : c'est pour M. Matic celui de diversité.

« Dans l'état présent du monde, c'est la division qui cause les crises, mais si on considère les pays, ce qui nous frappe c'est leur diversité. »

Mais dans cette diversité, le fait même que s'exercent des influences nous prouve qu'il y a des tendances universelles, et, selon moi, la solution de cette question est dans l'avenir. Ce n'est pas l'histoire qui nous intéresse mais l'avenir. Notre effort intellectuel, si nous voulons faire quelque chose en ce sens, est d'essayer de montrer que la division doit devenir la diversité, et accepter cette diversité même dans la conception de liberté qu'a évoquée M. McKeon. Pratiquement, la diversité de nos conceptions de liberté n'empêche pas la possibilité de vivre ensemble. Je crois la diversité nécessaire ; et même si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Je ne comprends pas pourquoi M. Dusan Matic a posé cette question de spécificité. Je ne vois pas du tout la solution de la diversité dans une fusion des p.337 idées différentes, mais dans un contrepoint où les divers systèmes subsistent et permettent un dialogue où chacun conserve son caractère spécifique.

M. McKEON : Ce sont des questions très difficiles que nous avons posées à M. Buarque de Holanda. Elles ont un caractère semi-sociologique, semi-philosophique. Mais je veux venir à son secours du point de vue philosophique.

M. Dusan Matic a raison. Quand nous discutons de la diversité philosophique,

Le Nouveau Monde et l'Europe

des oppositions qui se font jour dans le monde actuel, c'est souvent avec l'idée qu'on ne peut résoudre les difficultés qu'en étant d'accord sur les idées philosophiques. Le problème est, à mon sens, tout à fait différent. Il consiste plutôt à constater la divergence intellectuelle, morale, religieuse, politique, et à trouver le moyen, sur des bases différentes, d'agir ensemble. La peur que nous avons des idées différentes rend impossible l'action. Mais presque toujours, quand nous agissons ensemble, nous faisons la même chose pour des raisons différentes. Et la seule façon de nous constituer une communauté mondiale, c'est précisément de comprendre les différences de principe qui sont la base de notre vie particulière.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Je suis d'accord en cela avec M. Dusan Matic. C'est pourquoi je dis que la compréhension d'idées différentes n'implique pas une nécessité d'imposer ces idées.

M. MATIC : J'ai dit que si la diversité n'existait pas, il faudrait l'inventer, parce que l'uniformité ce n'est pas la vie. La vie présuppose la diversité. L'unité du monde n'existerait pas si tous les hommes étaient semblables les uns aux autres.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Le communisme et la peur du communisme sont deux choses qui rendent les positions inconciliables. La nécessité d'une compréhension sera la base, mais une compréhension qui présuppose une différence.

M. HERBERT W. SCHNEIDER : Avec M. Babel et M. Jacques Havel, je rentre des Rencontres de São Paulo ; et ce voyage au Brésil a été pour moi l'occasion de la découverte du Nouveau Monde. Ce propos peut paraître ironique venant d'un Américain du Nord, mais nous avons davantage l'occasion de nous rencontrer en Europe que sur le continent américain.

Je veux souligner tout de suite l'exactitude de ce que M. de Holanda vient de dire au sujet de la position du Brésil. Elle est en effet unique, aussi unique, de ce point de vue, que les rapports avec l'Europe le sont. Dans les autres pays d'Amérique du Sud, les liens avec l'Europe existent surtout avec un pays : l'Espagne. Mais les liens culturels du Brésil ne sont pas tellement forts avec le

Le Nouveau Monde et l'Europe

Portugal ; ils le sont plus avec l'ensemble p.338 de l'Europe. M. de Holanda n'est-il pas de cet avis : que les liens du Brésil avec l'Europe sont uniques, en ce sens qu'ils sont beaucoup plus nombreux que ceux des autres pays de l'Amérique latine ?

M. BUARQUE DE HOLANDA : Je n'ai jamais voyagé en Amérique espagnole. Je pense cependant que M. Schneider a raison. Le Brésil a été dès le début de son existence en tant que nation indépendante réceptif à d'autres influences qu'à celle du Portugal. Il y a des auteurs portugais qui sont très lus au Brésil, mais on ne peut pas dire d'une façon générale que la culture portugaise marque aujourd'hui la culture du Brésil. Le Brésil a subi une très forte influence française pendant l'Empire ; aujourd'hui cette influence est équilibrée par les influences anglo-saxonnes.

M. EDGAR MICHAELIS : Au cours de son intervention, M. Matic a déclaré : « Ce n'est pas l'histoire qui nous intéresse, c'est l'avenir. » Nous ne pouvons cependant comprendre le développement du Brésil et de toute la conquête du Nouveau Monde sans recours à l'histoire. M. Febvre a d'ailleurs posé la question : qu'est-ce que l'histoire ? Il y a des questions d'ordre philosophique, sociologique, politique. Sur quelles bases pouvons-nous nous placer pour nous comprendre ? Nous ne pouvons pas, je pense, faire abstraction de l'histoire.

M. MATIC : Je n'ai jamais pensé à nier l'histoire. Seulement, j'ai parlé d'un problème actuel, et je me suis servi de cette phrase un peu brutale pour que ma pensée soit plus claire. L'histoire m'intéresse énormément, et elle m'explique beaucoup de choses.

LE PRÉSIDENT : La parole est au R.P. Maydieu.

R.P. MAYDIEU : Depuis le début de ces Rencontres, je regrette beaucoup l'absence de mon ami et ancien camarade de classe Henri Lefebvre. Lorsque nous nous sommes trouvés ensemble ici, il m'avait abordé avec beaucoup d'amabilité et m'avait dit : « Je vous attaquerai, car je connais le catholicisme à fond... » Je lui avais répondu qu'il avait bien de la chance car je ne pouvais pas en dire autant ! Depuis le début je sens que nous sommes face à un problème

Le Nouveau Monde et l'Europe

qui nous tient vraiment au cœur. Des rapports entre le Nouveau Monde et l'Europe dépend notre vie, la vie de notre nation, celle de notre continent, sans doute, et notre vie personnelle. Mais aucun de nous ne semble vouloir poser les questions qui lui tiennent à cœur. Nous sommes inquiets. Les Européens sont inquiets ; j'ai l'impression, pour avoir parlé avec des Américains, qu'eux-mêmes se demandent toujours « ce qu'il y a derrière ». Lors de mon séjour aux Etats-Unis, lorsque j'ouvrais un hebdomadaire, c'était pour y trouver des déclarations de Stevenson disant : « C'est curieux, nous avons fait notre possible pour p.339 aider nos amis d'Europe et nous n'avons plus d'amis dans le monde. Les gens qui étaient nos amis, il y a une dizaine d'années, sont maintenant contre nous. » C'était là le signe d'une inquiétude.

J'ai personnellement beaucoup de sympathie pour les Etats-Unis. Quand j'y suis allé pour la seconde fois, on m'a dit : « C'est votre second voyage, ce sera le voyage de la déception. » Pas du tout. Je dois être terriblement matérialiste parce que je n'ai pas été blessé par le matérialisme des Etats-Unis. Bien entendu il y a des choses que je n'aime pas. Je n'aime pas le maccarthysme... Je n'aime pas non plus la cuisine américaine... Et, comme je suis né à Bordeaux, lorsque l'on me raconte l'histoire suivante je me hérise : un de mes amis va dîner chez un ami américain, à New-York, et celui-ci lui dit

— Aimez-vous le vin ?

Mon ami, qui est très gourmet, répond oui. Et l'Américain de lui dire :

— J'ai un vin rouge qui n'est pas très bon, c'est du Château-Lafite, mais j'ai aussi un vin blanc — c'est du Château-Yquem —, et lorsque vous mélangez les deux, c'est excellent.

Cela va beaucoup plus loin que ne le supposent nos amis américains. Moi qui suis Bordelais, qui suis né dans le respect du Château-Lafite et du Château-Yquem, cela m'atteint très profondément !

J'aimerais que nous puissions débattre en commun certaines questions. Nous nous apercevons que, sur certaines, il n'y a pas les difficultés que nous supposons ; que sur d'autres, en revanche, il y en a ; et que les Américains sont divisés de sorte que nous trouvons souvent chez eux nos meilleurs alliés. Il serait intéressant que, pendant les quatre ou cinq jours qui nous restent, on fît cet inventaire.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Le R. P. Maydiou aborde la question du catholicisme aux Etats-Unis. Contre lequel il était prévenu. On lui avait dit : « Ça n'est pas sérieux, ça n'est pas solide, dans vingt ans il n'y aura plus de catholiques là-bas. D'ailleurs ces gens-là ne savent pas ce que c'est que la prière. Il n'est question que d'argent dans leurs sermons, etc. » Pourtant, sur le catholicisme, il y a autre chose à dire. Et le R.P. Maydiou en vient à une remarque de M. Gourevitch sur l'Amérique, qui serait contre la civilisation chrétienne. Il n'est pas d'accord.

La civilisation chrétienne, je n'y crois pas. Je considère que la civilisation chrétienne, ce vieux bateau, est le pire ennemi de la foi chrétienne. Et je pense que tout type de civilisation est à la fois un appel et un obstacle au christianisme, il faut savoir ce que nous prêchons, et si c'est un mode de vie à la façon dont l'expliquent les sermons de l'Eglise presbytérienne de la Cinquième Avenue — et je ne pense pas, ce disant, blesser mes frères évangéliques qui sont dans l'assistance et pour qui j'ai, ils le savent, tant d'affection. Mais lorsque l'on va écouter ces sermons, on s'aperçoit qu'il y a vraiment une « civilisation chrétienne », et ce n'est pas ce à quoi précisément on tient le plus dans le christianisme ! Il faut envoyer promener tout cela ! Je dirai que ^{p.340} dans tout pays, dans toute civilisation, dans toute culture, il y a pour nous chrétiens — pour ceux qui essaient de croire — un appel et un obstacle à la foi chrétienne et personne n'est plus avancé qu'un autre sur ce point. Il y a, partout, des choses qui vont directement contre le christianisme et contre lesquelles nous devons lutter. Laissons donc tomber cette idée que le matérialisme américain — et j'espère qu'un jour Eric Weil en parlera — est contre la civilisation chrétienne. Mais il n'y a pas que cela.

J'ai été stupéfait de constater que le catholicisme américain était puissamment intéressant. Je ne vous en ferai pas le tableau, ce serait trop long. A son sommet il compte maintenant une centaine de personnes qui réfléchissent sérieusement et avec un esprit critique — dont des Pères Jésuites, au sujet desquels je disais à mon ami le R.P. Neil que les plus grandes gloires de Fourvières ou de Paris pouvaient supporter leur voisinage ; et je pensais aux RR.PP. Dunn, Thomas, etc.

Il y a d'autre part des choses très curieuses et que je ne peux pas supporter. Il est bien certain, par exemple, que la grande masse des catholiques s'est portée du côté du maccarthysme. Je me souviens qu'un jour un prêtre avec lequel je parlais de McCarthy, il m'a dit :

Le Nouveau Monde et l'Europe

— Vous n'êtes pas maccarthyste, vous n'êtes donc pas thomiste...

Ce qui est une grave injure !

Faisant allusion aux diverses questions soulevées au cours des entretiens à propos de la *Cité américaine*, le R. P. Maydiou déclare :

Le problème a été, me semble-t-il, admirablement posé par Jeanne Hersch l'autre jour : à partir du moment où l'on sent que nous sommes solidaires, qu'après tout cette Amérique, c'est nous qui l'avons faite, qu'elle nous montre une extension de l'esprit européen à la conquête du monde, et que lorsque nous parlons d'américanisation c'est un phénomène de l'époque, il n'y a plus aucune raison d'écarter les culpabilités et de dire : « L'Amérique n'est pas coupable. »

Jeanne Hersch a parfaitement défini la position, du point de vue de la culture, quand elle a dit : ce qui nous blesse c'est que cela répond à une certaine complicité en nous. On nous donne précisément des moyens de développer ce qu'il y a de moins grand en nous, et elle a fait allusion à un certain « vide » au fond de l'âme américaine. Cette question serait à reprendre et non à écarter. Pourquoi nous en écartons-nous si facilement ? C'est qu'on craint, je le crois, l'ombre de la politique. Or, M. McKeon vient de le dire, je peux donc reprendre la question : politique et culture sont liées. Il y a peut-être — des deux côtés — des questions politiques qu'il faudrait savoir se poser.

Des questions, je suis certain que des Américains s'en posent à propos de notre politique. Ayant fait le tour de l'Amérique en quatre mois, j'ai rencontré, dans toutes les villes où je me suis arrêté, des gens qui m'en ont posé et qui ont été surpris par notre façon d'agir, non seulement en politique intérieure, mais aussi par notre façon de prendre ou de ne pas prendre notre place dans la communauté internationale.

^{p.341} Nous aussi nous aurions à poser ces mêmes questions. J'ai soulevé celle du maccarthysme, elle est blessante, mais beaucoup moins irritante que l'affaire Oppenheimer. Dans le premier cas, on a eu l'impression d'une bande d'excités, mais l'on savait qu'il y avait des hommes de bon sens opposés à McCarthy. Cela s'est vu après le discours de Stevenson du début de mars dernier. La vapeur s'est tout de suite renversée. Sans doute McCarthy reste-t-il encore sénateur, mais il n'a plus la vogue extraordinaire du mois de novembre ou décembre 1953.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Dans le cas Oppenheimer, il en va tout autrement. On me dira qu'il s'agit d'une affaire de politique intérieure ; mais à partir du moment où une nation devient une nation leader — et qui a représenté, tout au moins au temps de notre enfance, la liberté, l'ouverture, et l'accueil à la culture, même si elle ne donnait pas encore naissance à la culture, — on est en droit de se demander comment elle peut agir de la sorte ?

M. McKeon a dit : il faut respecter les différences. Mais ce que nous nous demandons avec une certaine inquiétude c'est si, de l'autre côté de l'Atlantique, on comprend nos différences.

Dans ce drame de la C.E.D., ceux qui souhaitaient le plus l'Europe, en France, se sont dressés contre l'Europe ; peut-être à tort, mais qu'est-ce qui les a blessés ? C'est que cette organisation, qui leur semblait grande, soit utilisée d'abord, et presque uniquement, dans un but militaire et dans un but d'hostilité.

Dans bien d'autres domaines que je pourrais énumérer, on a l'impression qu'il y a là une intervention. C'est normal qu'une nation leader intervienne, mais il s'agit d'une intervention qui n'est pas du tout pour l'épanouissement de la nation, mais pour son utilisation, et en dépit du Point IV, qui ne va pas du tout dans le sens d'un épanouissement des populations les plus déshéritées, mais au contraire, cherche à l'empêcher.

Ce qui m'a le plus attaché, aux Etats-Unis, c'est l'impression que j'ai eue d'une société sans classe ; on n'a pas l'impression qu'il y ait de barrières.

J'en viens à l'Amérique latine. Nous nous disons, par exemple : Et le Guatemala ? Que s'est-il passé au Guatemala ? Y a-t-il eu véritablement intervention des Américains ? On a le droit de se défendre contre le communisme, mais n'était-ce pas là une tentative pour empêcher une population pauvre de prendre sa place économiquement, politiquement, culturellement. Un de mes amis mexicain venait me voir peu après cet événement et me disait : « Pour nous, Mexicains, cette histoire du Guatemala est la plus terrible qui soit arrivée. » Je lis *Le Monde* — et l'on ne peut suspecter ce journal de sympathies pro-américaines je dirais même très franchement que le peu que je sais de l'Amérique me montre que trop souvent il ne comprend pas ce dont il est question — mais enfin, il reflète une certaine position ; eh bien, au moment de la mort du président Vargas, alors qu'il eût semblé qu'un journal de cette tendance, je ne dis pas eût dû se réjouir — nul ne se réjouit

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'un drame — mais envisager les possibilités qu'il ouvrirait, il a, au contraire, dénoncé l'influence des Etats-Unis dans ce drame.

p.342 Je pose la question, à M. Buarque de Holanda, qui connaît suffisamment son pays : y a-t-il une intervention des Etats-Unis dans les pays d'Amérique latine qui, commençant par eux, semble nous atteindre au plus secret de notre liberté ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Buarque de Holanda.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Le R. P. Maydiéu a parlé de la situation au Brésil et à ce propos a évoqué celle du Guatemala. Il voudrait savoir ce que l'on pense au Brésil de l'influence des Etats-Unis. L'histoire de l'antiaméricanisme est relativement récente au Brésil. De tous les pays de l'Amérique latine, celui-ci était le plus attaché à la politique américaine, peut-être par ce fait même qu'il était différent des autres pays latino-américains. S'il y a changement, ce changement se manifeste après 1930, où commence l'ascension des masses. A cette tendance, s'est ajoutée la propagande communiste, très forte et très puissante au Brésil. A propos de ce qu'on a appelé le testament de Vargas, on a passablement parlé d'une action des Etats-Unis. Je ne sais pas s'il y a eu une influence de la politique américaine contre Vargas. Le fait est qu'en matière de politique étrangère, et dans le cas spécifique du Guatemala, Vargas lui-même a pris une position proche de celle des Etats-Unis. En réponse au R. P. Maydiéu, je peux dire que l'intervention possible des Etats-Unis dans la situation guatémaltèque a créé une impression pénible au Brésil, mais je ne crois pas que le cas du Brésil soit exactement le même que celui du Guatemala.

R. P. MAYDIEU : Je n'ai pas voulu dire qu'il s'agissait du même cas, d'autant plus que nous connaissons trop mal toutes ces questions. Je voulais demander s'il y a réellement une influence américaine, et de quelle sorte elle est. Mais peut-être nos amis américains pourraient-ils répondre à cette question.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Dans sa vie économique, le Brésil dépend en partie des Etats-Unis et l'influence économique est notable.

R. P. MAYDIEU : Mais cette influence économique va-t-elle jusqu'à empêcher

Le Nouveau Monde et l'Europe

les populations déshéritées de l'Amérique latine — je pense surtout au Mexique que j'ai visité — de se développer socialement, économiquement, culturellement, politiquement ? J'ai lu un article écrit par un Américain et qui disait à peu près ceci : « Vous protestez contre l'action de l'unité de front au Guatemala, beaucoup d'entre nous protestent également. » C'est, me semble-t-il, un de ces cas où nous nous sentons les alliés d'une grande masse américaine contre un mal qui vient cependant de ce pays.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Je répète que le Brésil, du point de vue économique, dépend beaucoup des Etats-Unis. Mais je ne trouve pas que les masses déshéritées du Brésil aient ^{p.343} une conscience très vive d'une action américaine capable d'empêcher leur ascension. La propagande communiste est naturellement très importante dans certaines couches de la société, mais je ne crois pas que son action soit décisive, ni qu'elle soit tellement généralisée qu'elle puisse être décisive.

M. McKEON : Le R. P. Maydiou a soulevé des problèmes très difficiles, mais je ne discuterai pas de l'influence de McCarthy, ni du cas d'Oppenheimer, ni même de l'assistance technique.

Comme le R. P. Maydiou, je suis contre McCarthy. Mais il faut signaler que les centres universitaires, presque toutes les Eglises, une grande partie de la presse aux Etats-Unis, le sont également. On peut se demander alors pourquoi le maccarthysme est toujours au pouvoir ?

C'est en partie une question politique, poursuit M. McKeon, en partie une question intellectuelle et morale. Et il essaie de montrer comment, dans le cas d'Oppenheimer par exemple, c'est le mélange d'une politique et de l'économique qui rend la question si difficile à trancher.

D'accord, lui répondra le R.P. Maydiou, mais le mélange de ces deux questions s'imposera toujours davantage. Et il y a, dans ce domaine, un énorme travail à faire. Mais d'abord il faut « mettre certaines choses au point » « Il faut savoir regarder en face ce mélange de l'économique, du politique et de la pensée. »

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Magnus Morner.

M. MAGNUS MORNER (interprétation de l'espagnol) commence par une remarque sur

Le Nouveau Monde et l'Europe

le caractère profondément pacifique du peuple brésilien et sur son attitude tolérante « qui se manifeste dans la forme paisible des relations de ce pays ».

M. Buarque de Holanda a, dans sa conférence, souligné un facteur très important de la vie culturelle latino-américaine, lorsqu'il a parlé de l'isolement culturel relatif du Brésil et des républiques hispano-américaines. Chacun des pays de l'Amérique latine a essayé d'établir des contacts directs avec l'Europe et sa culture. On pourrait alors se demander si ce mode d'intégration culturelle, dans le Nouveau Monde, a été la cause d'une influence européenne exagérée sur certains aspects de la vie des pays de l'Amérique latine. Mais, comme on le sait, le pan-américanisme actuel a également un aspect culturel, et il ira, je pense, en s'accroissant.

Il serait intéressant de savoir quelle importance a eu, en Amérique latine, le développement des relations culturelles avec l'Europe — et, en premier lieu, avec la France —, relations qui se sont resserrées après la deuxième guerre mondiale. M. Buarque de Holanda pourrait peut-être éclaircir ce point en ce qui concerne le Brésil ?

M. BUARQUE DE HOLANDA : Je ne peux que me sentir flatté par les paroles aimables que vous avez eues pour mon pays. J'ai évité dans ma conférence de faire une apologie du Brésil, p.344 et j'ai seulement essayé d'en donner une définition avec les matériaux que je connais le mieux, c'est-à-dire les matériaux historiques.

La difficulté de trouver des livres de littérature courante européenne, et surtout de littérature française, pendant la guerre, a évidemment entraîné une certaine coupure. Nous ne recevions que les publications américaines ou anglo-saxonnes, ou espagnoles. Certains éditeurs français ont publié des livres français au Brésil, comme d'ailleurs au Canada, aux Etats-Unis ou en Argentine, mais la proportion de ces publications a été très faible. A ce moment, on a pu voir des relations plus intenses s'instituer avec les pays de l'Amérique latine et avec les pays d'influence anglo-saxonne. Après la guerre, la connaissance des auteurs, surtout d'Amérique du Nord, s'est beaucoup développée, et cela a eu une influence décisive. Il en est de même pour les auteurs espagnols que l'on connaît mieux aujourd'hui qu'en 1939. Mais je crois que le développement a surtout été sensible en ce qui concerne la connaissance de la littérature nord-américaine.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. MORNER : Je vous remercie de la réponse que vous avez bien voulu me donner. Mais j'aimerais vous poser une autre question, à laquelle il sera peut-être difficile de répondre : de quelle culture les intellectuels brésiliens se sentent-ils le plus proches ? De la culture mexicaine, de la culture des Etats-Unis, de la culture portugaise ou de la culture française ?

Je crois que les liens sont plus forts entre les intellectuels brésiliens et les Anglo-Saxons que ceux qui les lient à la culture européenne.

M. MARQUE DE HOLANDA : La parenté entre la culture brésilienne et la culture portugaise est évidente, de même que celle entre le Brésil et les pays de l'Amérique latine. Mais cela ne signifie pas que cette parenté ait une grande influence sur la culture. La difficulté de trouver des livres hispano-américains au Brésil jusqu'en 1939 est peut-être une des causes du manque de connaissance au Brésil de la littérature hispano-américaine.

Mais, surtout depuis la guerre, une forte influence anglo-saxonne s'est exercée au Brésil. Cela peut s'évaluer au moyen des statistiques des bibliothèques. Pour la Bibliothèque municipale de São Paulo, les livres sont à peu près aussi nombreux en anglais qu'en français. A Rio, il y a encore une prépondérance du français, mais elle est explicable par le fait que la Bibliothèque nationale de Rio s'est développée au siècle dernier où la culture brésilienne était éminemment française. Les livres disponibles sont en majorité des livres français. Les livres anglais sont plus récents.

Quant à la dernière partie de votre question, je ne l'ai pas très bien comprise.

M. Morner voudrait savoir si « au Brésil, la communauté de sentiments avec l'Europe est plus forte que la communauté de sentiment avec l'Amérique latine ». M. Buarque de Holanda lui répond en substance qu'il est difficile « de mesurer si une tendance est plus forte que l'autre ». « Un point me p.345 semble singulier, répond M. Morner, à savoir que l'Union postale des Amériques comprend également l'Espagne et le Portugal, mais aucun autre pays d'Europe. »

LE PRÉSIDENT : Nous avons encore un certain nombre d'orateurs inscrits, et je vais leur demander de bien vouloir rendre aussi brève que possible leur intervention.

Le Nouveau Monde et l'Europe

La parole est à M. Diaz Casanueva.

M. HUMBERTO DIAZ CASANUEVA : Je vous remercie de me donner la parole, Monsieur le Président. Je suis ici un représentant du Chili. Le sujet de ces Rencontres, à savoir les différences et les ressemblances entre la culture américaine et la culture européenne, a été celui des entretiens de 1906 à Buenos Aires.

Je ne crois pas au déterminisme rigide de la culture, et de ses manifestations artistiques ou philosophiques ; mais je crois que nous pourrions considérer quelques facteurs.

J'estime qu'une façon précise d'aborder le problème des rapports culturels actuels entre l'Europe et l'Amérique latine est de se rendre compte aussi clairement que possible de la situation spécifique de l'Amérique latine entre l'Europe et les Etats-Unis, spécialement les Etats-Unis que nous regardons avec un mélange d'admiration et de peur. Du point de vue strictement culturel, il y a, actuellement, une espèce de tension de la pensée latino-américaine, en raison de l'influence de la « présence » extraordinaire des Etats-Unis.

En général, nos élites ont toujours été très cultivées, elles ont toujours aimé la culture européenne et préservent l'héritage accumulé de la pensée européenne. Elles attachent une importance primordiale aux questions spirituelles, aux valeurs abstraites et pures de la pensée, mais en même temps elles vont vers une révélation de l'être intime de l'homme, et vers une amélioration des conditions de vie, et une incorporation des masses au bénéfice de la culture et de la démocratie. C'est l'ambition de toutes les nations latino-américaines que de lutter contre notre ancestrale infériorité économique et sociale et d'obtenir la libération réelle de nos peuples.

Les nouvelles générations se préoccupent d'un progrès intellectuel et se tournent vers la science, la technique, et ses applications pratiques. Vous connaissez nos efforts pour l'industrialisation, le développement de nos richesses, l'amélioration des conditions sanitaires, la disparition de l'analphabétisme, etc.

Cette évolution ne va-t-elle pas favoriser une « résurrection de la vie spirituelle et l'éclosion d'un nouvel humanisme » ? Mais il semble que les élites « européisées » de l'Amérique latine n'en aient pas conscience. D'où la déception qu'elles provoquent.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Les très savantes « élites » américaines ont transplanté dans nos pays un humanisme gréco-latin qui devient purement formaliste, orienté vers la formation de fausses élites. Nous pourrions à ce sujet citer ^{p.346} l'exemple de ce jeune latino-américain capable de réciter des vers d'Horace à l'orée même de la forêt vierge, au milieu d'une population analphabète et misérable. Cet exemple, évidemment un peu exagéré, n'en est pas moins un symbole de la situation présente.

Ce n'est certainement pas l'intention des nouvelles élites de l'Amérique latine de prétendre effacer avec un esprit matérialiste et pratique les valeurs de l'humanisme classique. Mais nous voulons aller vers un humanisme qui, tout en préservant les valeurs pures de l'esprit, s'oriente vers la compréhension et le salut de l'homme latino-américain. Les masses latino-américaines, ayant vécu en marge de la société pendant la période coloniale, veulent aujourd'hui sortir de l'ignorance et de la misère, accéder au savoir et au bien-être. Mais toute diffusion de la culture comporte des risques pour la culture elle-même. Nous nous rendons compte du simplisme qu'implique parfois la diffusion de la connaissance. Mais nous voudrions favoriser un accomplissement harmonieux de ces nouvelles exigences historiques.

Nous n'avons pas, dit M. Diaz Casanueva, une conception pessimiste de la technique. Nous pensons au contraire qu'elle peut contribuer à une éventuelle libération de l'homme. Le problème consiste actuellement, pour les Latino-américains, à ne pas rompre l'unité avec la pensée occidentale, dans sa conception européenne, à ne pas rompre non plus avec l'unité culturelle continentale américaine, et en même temps « à développer nos propres virtualités ».

Nous respectons toujours les traditions européennes. Mais nous nous intéressons maintenant à l'Europe comme à une somme de possibilités. Je crois que le dialogue entre l'Europe et l'Amérique doit s'articuler dans un espoir ouvert à tous. Je crois que les hommes du Nouveau et du Vieux Monde sont arrivés au même niveau historique. Nous sommes à l'orée d'un nouveau monde qui doit être formé par la génération actuelle en Europe et aussi en Amérique latine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à Mlle Jeanne Hersch.

Mlle JEANNE HERSCH : Je voudrais essayer de ranimer la discussion ouverte

Le Nouveau Monde et l'Europe

tout à l'heure par M. McKeon et par le R. P. Maydiou sous un autre angle.

M. McKeon s'est demandé s'il y avait une différence entre les conceptions philosophiques qui inspiraient l'évolution historique dans l'Amérique du Nord et dans l'Amérique du Sud. A ce propos, je voudrais faire une remarque.

Sociologiquement, je pense que peut-être le degré de diffusion, de profondeur et d'emprise des conceptions est presque plus important que le contenu de ces conceptions elles-mêmes, que telle ou telle conception présente à l'esprit d'un peuple. Au point de vue sociologique, le point le plus important, c'est peut-être de savoir quelle épaisseur du peuple est atteinte par cette idéologie ou par cette conception. Là encore, il y a une différence fondamentale, probablement entre ^{p.347} l'Amérique du Nord, que je connais mal, et l'Amérique du Sud que je connais parce que j'y ai fait un séjour de plus d'un an, notamment au Chili et dans d'autres pays.

Ce qui frappe, en Amérique du Sud, c'est la minceur de la couche qui a, en général, une conception et une idéologie. Cela est, je crois, un fait fondamental. Cela me semble plus important que de se demander qui est pour César et qui est pour Cicéron. Il y a la masse de ceux qui ne sont ni pour César ni pour Cicéron, et qui ont pour cela de bonnes raisons.

Quand le R. P. Maydiou se demande jusqu'à quel point l'influence des Etats-Unis d'Amérique s'est fait sentir dans tel ou tel brusque changement politique, dans tel ou tel pays d'Amérique du Sud, il faut se rendre compte d'un fait : que les changements politiques, quels qu'ils soient, influencés ou non de l'extérieur, restent dans une large mesure étrangers au peuple qui les vit en Amérique du Sud.

De toute façon, l'intervention et l'influence extérieure sont beaucoup plus aisées dans un pays où la couche politique est mince. C'est pourquoi se produisent si facilement des coups d'Etat en Amérique du Sud.

J'aimerais savoir si les représentants de l'Amérique du Sud, qui sont ici, admettent cette réalité. Ce fait me paraît plus important que telle ou telle idéologie démocratique diffusée dans ces pays, parce que la situation n'est pas démocratique tant que les conceptions elles-mêmes ne pénètrent pas en profondeur.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. BUARQUE DE HOLANDA : Mlle Hersch m'aide à corriger un peu ce que j'avais dit dans ma conférence. Elle a parfaitement raison de dire qu'on ne peut pas seulement compter les gens pour César et les gens pour Cicéron, il y a ceux qui ne sont ni pour Cicéron ni pour César, et c'est un peu le cas de notre pays. Il me semble très difficile de définir l'attitude générale, parce qu'au Brésil la couche politique est en effet très mince. Ce qui se produit au Brésil depuis ces dernières années — je ne sais pas s'il en est de même au Mexique ou dans les autres pays de l'Amérique latine — c'est une participation chaque fois plus importante de la masse populaire dans les élections.

Avant 1930, on pouvait exactement prévoir qui serait élu président ou qui serait élu député, parce que c'était l'affaire de ce qu'on nomme les élites ; la masse était d'accord, elle acceptait. Aujourd'hui, au Brésil, la masse vote plus consciemment et on ne peut jamais savoir ce que donneront les élections. C'est là une cause d'inquiétude. C'est en tout cas le signe que le peuple tend à avoir une part plus active dans la vie politique.

LE R. P. MAYDIEU constate que « l'épaisseur de la couche humaine qui participe à une idée », aux U.S.A. est, au contraire des pays d'Amérique latine, très réelle. Mais la pensée, extrêmement répandue, est, à l'inverse de la propagande communiste, « tout à fait inapte à réveiller et à aider précisément ceux qui ne sont pas encore réveillés à quelque conscience ». N'est-ce pas là le drame ?

M. McKEON : p.348 Les idées peuvent entrer dans la vie de deux façons tout à fait différentes. Je suis tout à fait d'accord avec Mlle Hersch pour reconnaître que, même aux Etats-Unis, la couche de ceux qui savent ce que signifient César et Cicéron n'est pas très épaisse.

Mais ce qui est nécessaire, en ce moment, c'est non pas d'avoir une philosophie théorique avec des principes définis par des mots, mais la philosophie de la vie, d'une attitude. Lorsque nous essayons de discuter sur les différences entre les termes philosophiques, nous pouvons aider ces attitudes, ces façons de vivre.

R.P. MAYDIEU : Je suis tout à fait d'accord avec ce que vient de dire M. McKeon.

Au début de mon enquête sur le catholicisme en Amérique, j'ai eu la chance

Le Nouveau Monde et l'Europe

de rencontrer le P. Lafarge. Le P. Lafarge est un jésuite d'ascendance française, fixé depuis très longtemps aux Etats-Unis. C'est un homme extrêmement intelligent. Il m'a répété plusieurs fois : « Surtout sachez bien que chez nous, nous avons des idées politiques. Mais nous ne les avons pas dans notre tête ; elles sont dans nos pieds, dans nos bras, dans notre façon de nous comporter. » C'est ainsi que j'ai regardé le catholicisme américain. L'idée d'ensemble en est extrêmement intelligente, mais elle n'est pas toujours consciente, sauf chez cette centaine d'hommes dont je vous ai parlé tout à l'heure et qui perçoivent qu'au moment où la conscience s'éveille, cette idée peut être en danger.

Les Américains, note ensuite le R.P. Maydiou, semblent avoir trouvé un certain bonheur dans « cette liberté qui existe chez eux et qui est née de la rencontre de différents peuples. Alors ils ont l'impression que ce bonheur peut convenir à tous. »

On dit que la masse s'ennuie aux Etats-Unis, ce n'est pas vrai. Ce sont certaines gens riches qui n'ont pas assez de culture pour savoir comment employer leur argent qui s'ennuient. La grande masse du peuple américain ne s'ennuie pas. J'ai surtout vécu avec des gens relativement pauvres ; et ils ne s'ennuyaient pas. Mais ils sont incapables de comprendre ce qu'il faudrait pour faire faire un pas en avant à une population voisine telle que celle du Mexique. Voilà le drame. Tandis qu'une pensée marxiste et communiste me semble beaucoup plus apte à faire faire ce pas en avant — peut-être dans un sens qui ne serait pas le bon, c'est une autre question — mais cela me semble plus efficace.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Kochnitzky.

M. LÉON KOCHNITZKY : M. Buarque de Holanda a fait de nombreuses allusions à l'influence du positivisme au Brésil. Je pense qu'il est bon de préciser qu'il s'agit avant tout du « Comtisme deuxième manière » (culte du Grand Fétiche, tribut aux grands hommes, etc.). Il n'est pas jusqu'à la devise de la fédération : *Ordem e Progreso*, qui ne soit inspirée du Comtisme.

p.349 Il s'agit là, à mon avis, d'un cas particulier qui s'insère dans la longue série des idées françaises, et surtout des idées issues de l'Encyclopédie et du libéralisme révolutionnaire, qui ont pénétré si profondément les classes cultivées de la bourgeoisie brésilienne au XIX^e siècle. Les émigrés français de l'Empire, et particulièrement les artistes comme les Thauhay, les architectes tels que

Le Nouveau Monde et l'Europe

Grandjean de Montigny (élève de Gabriel), attirés à Rio par Dom Pedro I^{er}, ont rendu cette influence française plus vivante. Plus tard, Dom Pedro II, le Marc-Aurèle américain, ami de Victor Hugo, de Gobineau et de Renan, a contribué à assurer l'implantation d'une civilisation libérale et française.

Je voudrais d'autre part, à propos de la communication de mon éminent maître Paul Rivet, faire remarquer que les influences proprement indiennes se réduisent à fort peu de choses dans la formation de la culture brésilienne (même si l'on tient compte de l'élément *cabocle* (ou métis)). Le Brésil n'est pas, comme le Mexique ou le Pérou (avec la Bolivie et l'Equateur) un empire *conquis* et subjugué par des Européens. Le Brésil est un continent *découvert* par des pionniers, partis de São Paulo ou de Salvador (Bahia) et, en règle générale, américains de naissance. A leur influence vient s'ajouter celle, très considérable, des peuples noirs, (les cités splendides de Minas Gerais témoignent souvent de cette influence *mélanique*). Enfin, il ne faut pas oublier l'apport sémitique, très important au cours des premiers siècles de la colonisation, ainsi que l'a magistralement démontré mon regretté ami Paulo Prado, dans son admirable *Ensayo sobre a Tristeza Brasileira* (Essai sur la tristesse brésilienne).

M. BUARQUE DE HOLANDA : Vous avez parfaitement raison. On ne peut pas nier totalement l'influence indigène au Brésil ; elle n'est pas aussi apparente qu'au Mexique et ce n'est pas une influence aussi nettement culturelle. Il y a une influence raciale, surtout au nord du Brésil où il y a des métis d'indiens, mais l'influence culturelle et artistique y est moins visible qu'au Mexique, tandis que les Noirs ont eu une action que l'on peut considérer comme beaucoup plus importante dans la vie brésilienne. Toute la musique populaire brésilienne est imprégnée d'influences africaines. Mais même dans la musique érudite, celle de Villa-Lobos en particulier, on retrouve des éléments locaux et folkloriques où l'on décèle une influence nègre.

Vous avez parlé d'influence sémitique. On pourrait parler aussi de celles de l'Extrême-Orient. Le Portugal était un empire qui s'étendait jusqu'en Chine et aux Indes. Il y a même, dans la technique agricole coloniale du Brésil, des instruments qui proviennent de la Chine. Dans l'Etat de Minas Gerais on trouve aux églises du XVIII^e siècle des détails de décoration qui décèlent clairement une influence orientale. On ne peut pas affirmer d'ailleurs qu'ils aient été importés directement de la Chine par les Portugais ou qu'ils découlent du goût

Le Nouveau Monde et l'Europe

des « chinoiseries » généralisé au XVIII^e siècle et qui s'est fait sentir même et surtout en Europe. Les deux choses sont possibles.

p.350 Quant à l'influence juive, je me rappelle avoir lu dans la *Montagne magique* de Thomas Mann le passage où il est question de ces Américains qui ressemblent plus aux juifs que les juifs eux-mêmes. Il est assez probable que l'influence des juifs ait été importante au Brésil.

Déjà au XVIII^e siècle, après la persécution des juifs, un ambassadeur anglais écrivait des Portugais qu'une moitié attendait encore le retour du roi Don Sebastien, et l'autre moitié le retour du Messie...

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Etcheverria.

M. JOSÉ R. ETCHEVERRIA : Mon intervention n'est pas en rapport avec la belle conférence que nous a faite M. de Holanda car il a parlé principalement du caractère spécifique de l'attitude culturelle du Brésil. Or, je voudrais dire quelques mots des différences qui, à mon avis, séparent l'Amérique ibérique et celle des Etats-Unis dans leurs relations avec la culture européenne.

Nous sommes, je crois, réunis ici pour prendre conscience de ces différences ; je dirai mieux, pour une sorte d'examen de conscience où chacun, jusqu'à un certain point, doit avoir le rôle d'accusateur de sa propre attitude culturelle.

Il me semble qu'il y a eu une tendance générale, dans ces entretiens, à considérer les deux Amériques sous un même point de vue. M. Febvre parlait, l'autre jour, du sentiment qu'avait l'Américain d'être dans un espace illimité et il l'opposait à celui qu'un Européen pouvait avoir de l'espace. Cela est certainement exact. Et cependant, il faudrait marquer une différence fondamentale dans ce rapport. Tandis que l'Américain des U.S.A. est animé d'un sentiment audacieux, expansif, de conquêtes à l'égard de l'espace, les Américains ibériques ont plutôt le sentiment d'être écrasés par un espace qui n'est pas à l'échelle de leurs possibilités — qu'il s'agisse de la brousse, de la Cordillère, de la mer ou même de la pampa.

Ce sentiment d'être placé dans un milieu plutôt hostile à nos possibilités d'épanouissement se manifeste très souvent, chez l'Ibéro-américain, sous forme de mélancolie, de tristesse et aussi d'une certaine aversion pour la nature —

Le Nouveau Monde et l'Europe

sentiment que seules les jeunes générations commencent à dépasser.

Autre confrontation importante : celle de l'esprit dans lequel a été entreprise la colonisation des Etats-Unis et celle de l'Amérique ibérique. Celle-ci, dit M. Etcheverria, était inspirée principalement par un esprit évangéliste qui était la continuation naturelle de la guerre de reconquête du territoire espagnol (à quoi venaient s'ajouter d'autres raisons d'ordre économique). En définitive, le conquérant avait la conscience d'être le représentant d'une culture supérieure : la culture européenne.

Or, il en est résulté, dans la plupart des pays ibéro-américains — au moins dans les classes supérieures —, un sentiment vague de ne pas être originairement du pays, même si le provisoire de l'installation dure déjà plusieurs générations, le sentiment d'appartenir à une patrie ^{p.351} lointaine, à laquelle on aspire comme à une espèce de patrie perdue. Et, par une sorte de transfert affectif culturel, cette disposition ne concerne plus seulement les pays ibériques, mais l'Europe en général, ou du moins les pays culturellement les plus significatifs de l'Europe.

Il arrive donc que l'Ibéro-américain a souvent, et je parle de certaines classes, deux patries : une patrie américaine qu'il habite, et une autre qu'il choisit en Europe qu'il rêve de visiter, dont il lit la production littéraire. Il est fréquent, dans les familles de l'Amérique ibérique, que l'on cultive d'une façon presque rituelle le souvenir du voyage fait en Europe par le père, le grand-père ou l'arrière-grand-père, et que les fils ou les petits-fils désirent revivre.

Autre point : « Le colonisateur ibérique n'avait aucun sentiment de supériorité raciale vis-à-vis des indigènes. »

L'aspect positif de ce facteur, c'est que les Espagnols et les Portugais ont projeté la culture européenne, leur langue, leur religion, leurs coutumes, vers des populations qui étaient à des stades de civilisation très divers, et qui vivaient en lutte entre elles.

Il y a cependant une conséquence négative à tirer de ce facteur, c'est la persistance même, aujourd'hui, chez les Ibéro-américains, d'une conscience de ne pas être tout à fait les créateurs de la culture dont ils participent ; la croyance aussi que la culture se reçoit toute faite, s'apprend dans des livres, dans des cours ou des conférences. Bref, la méconnaissance du fait que la culture exige de nous une participation active, créatrice, que la lecture d'un livre, la vision d'un tableau, l'audition d'une symphonie sont peu de chose si

Le Nouveau Monde et l'Europe

elles ne déterminent pas une émotion intime ; si elles ne nous portent pas à formuler une réponse personnelle.

Puis, M. Etcheverria voudrait répondre, en passant, à Mlle Hersch sur la pénétration de la culture dans certaines couches de la population. Il fait remarquer que « du point de vue juridique et politique, par exemple, il est visible qu'il y a eu toute une structure normative qui a été imposée du haut par les conquérants ». On a adapté certaines lois, constitution ou autres qui s'étaient révélées efficaces sous d'autres latitudes.

De cela il résulte qu'il n'y a pas une conscience juridique, une conscience ancrée dans le peuple, qui exige l'application de ces lois, de ces codes ou de ces constitutions, et que les peuples se sentent relativement étrangers au droit ; et c'est là une possibilité ouverte pour une tyrannie, une dictature, etc., et pour certaines résistances passives à l'égard de l'application du droit étatique. L'homme ne se sent pas lui-même responsable de l'application de ce droit.

D'ailleurs, il ne s'agit pas, je crois, de faire pénétrer une culture dans certaines couches, mais au contraire, que certaines couches prennent une attitude personnelle au sein de la culture, fassent entendre leur propre voix dans la culture.

p.352 Or, estime M. Etcheverria, « sans méconnaître l'œuvre gigantesque de quelques grands créateurs », il faut bien dire que l'œuvre accomplie dans ce sens par les Ibéro-américains n'est pas à la hauteur de l'héritage reçu. Mais il est sain pour eux de ne pas l'ignorer et d'en faire même un problème de conscience.

M. Etcheverria avait déjà signalé le sentiment d'infériorité de l'Ibéro-américain par rapport à la culture occidentale :

Je dirai plus : l'Ibéro-américain souffre souvent de ce qu'on pourrait appeler un complexe d'infantilisme. Il a le sentiment de ne pas valoir par lui-même, de n'exister que vis-à-vis de la conscience de l'Europe, du regard de l'Europe ; il a le sentiment que sa vie n'est qu'imitation ou jeu et que la véritable vie, la vie des adultes est celle de l'Europe.

Pour en finir avec cet état d'esprit, je dirai qu'il faut nous décider à donner une réponse personnelle à ce que nous recevons de l'Europe, dépasser le stade des alibis faciles qui consistent à invoquer notre prétendue jeunesse ou l'exiguïté de nos moyens ou l'absence de bibliothèques ou de laboratoires, et aborder d'une façon personnelle les grands thèmes universels, l'amour, la création, l'empreinte de l'homme sur son milieu, la mort, etc., sans la

Le Nouveau Monde et l'Europe

prétention, certes, d'être différent, ni non plus d'être acceptés, compris ou appréciés. Si nous y parvenons, nous exprimerons, sans nous le proposer délibérément, la différence spécifique de l'Amérique ibérique vis-à-vis d'autres éléments qui participent aussi de la culture occidentale.

Pour cela, il nous faudrait toute une politique culturelle, une politique qui donne toute son importance à l'originalité créatrice, à l'expression, et non à la simple assimilation passive, à la réception morte des techniques.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Il y a très souvent, de la part de l'Européen qui va aux Etats-Unis, un acte de rupture avec sa tradition culturelle ; il y a très souvent, moins une projection de l'Europe vers un nouveau continent, qu'un certain abandon d'une tradition pour commencer une vie nouvelle, cela, dès le début.

Les Etats-Unis ont été surtout aux XVII^e et XVIII^e siècles, le grand rêve de l'Européen qui voulait, d'une certaine façon, s'évader de sa propre tradition. Il en résulte que l'Américain des Etats-Unis est peut-être moins européen, moins attaché à la tradition européenne que l'Américain ibérique, mais d'autre part qu'il se sent véritablement propriétaire, sans équivoque, du monde culturel qu'il a créé et, très spécialement, de son milieu ethnique.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Hartmann.

M. HANS HARTMANN : En tant qu'Allemand d'origine alsacienne et suisse, et influencé par beaucoup de tendances spirituelles, je voudrais poser quelques questions à M. de Holanda.

Il me semble que nous nous sommes livrés à trop de descriptions, trop d'analyses et qu'il faut trouver le point où les problèmes deviennent p.353 essentiels. Nous autres, Allemands, ne nous intéressons pas à la question de savoir si, en Amérique du Sud, c'est l'influence positiviste ou l'influence réaliste qui persiste. C'est une question ennuyeuse ; et je préférerais voir approfondir d'autres questions.

On a dit qu'en Amérique du Sud, c'est la philosophie du cœur qui, maintenant, était en vogue ; et à ce propos j'aurais à poser des questions sur le dynamique et le statique : est-ce que la tendance dynamique est en progrès au

Le Nouveau Monde et l'Europe

Brésil, en Amérique de Sud, par rapport à la tendance statique et rigide ?

M. HARTMANN attaque franchement sa question :

J'aimerais savoir où sont les points cardinaux des polarités entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

Il ne faut pas toujours demander : « Qu'est-ce que cette philosophie ? »
Mais : « Où sont situés les émotions essentielles qui caractérisent les nations ? »

Un exemple : chez les Français, si la réalité et la pensée ne sont pas d'accord, alors, chez eux, se produit un choc. La commotion essentielle chez les Anglais se produit, me semble-t-il, quand l'idéal de gentleman n'est pas compris par les autres nations.

Max Planck, le grand physicien, père des découvertes atomiques, disait souvent qu'il fallait distinguer entre les problèmes vrais et ceux qui ne le sont pas. Il faut trouver le point où les problèmes faux disparaissent et les vrais problèmes apparaissent.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Buarque de Holanda.

M. BUARQUE DE HOLANDA : Le professeur Hartmann m'a posé une question complexe à laquelle on ne peut répondre en quelques mots ; je ne saurais dire quel est le point cardinal de la culture brésilienne en ce moment. Comme l'a souligné le professeur Paul Rivet, il y a plutôt une tendance activiste en Amérique du Nord et une tendance plus statique et anti-techniciste en Amérique du Sud. Mais il ne faut pas généraliser. Une ville comme celle de São Paulo qui, toutes les vingt minutes édifie une maison nouvelle, on ne peut pas dire qu'elle soit statique. Il y a une question de nuances, qui ne peuvent être exprimées en quelques mots.

Après un bref colloque entre Mme Erna Patzelt (Autriche) et M. Buarque à propos d'un malentendu dans l'emploi du mot « tradition », le président donne la parole à M. Théotokas.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Théotokas.

M. GEORGES THEOTOKAS : Je voudrais ajouter quelques mots à ce qui a été

Le Nouveau Monde et l'Europe

dit, l'autre jour, à Coppet, au sujet de l'art américain. Je parlerai des Etats-Unis, car je ne connais pas l'Amérique latine.

p.354 J'ai fait un voyage d'information aux Etats-Unis et j'ai l'impression que la peinture n'est pas ce que les Américains ont à nous présenter de plus original et de plus intéressant. On ne peut émettre de jugement sur leur conscience esthétique en se basant sur la peinture, qui n'est pas un produit spontané de leur vie nationale, mais plutôt un art d'imitation.

Je crois, en revanche, que les Américains ont un grand art aujourd'hui, vraiment à eux, expression très puissante et très profonde de leur vie nationale, et cet art est l'architecture.

L'Amérique est avant tout un pays d'architecture. Et, pour pouvoir comprendre quelque chose à ce que nous appelons la culture américaine ou le caractère américain ou l'esprit américain, il faut s'efforcer de saisir et d'approfondir cette architecture. Je n'ai aucune formation spéciale me permettant de parler d'architecture. Je ne suis qu'un simple littéraire, mais comme on n'en a pas parlé à Coppet, je me suis permis d'en dire deux mots, simplement pour indiquer le sujet ; peut-être qu'un participant en traitera de façon plus autorisée.

Je ne sais pas ce que les Américains en pensent, je dis simplement l'impression d'un visiteur étranger. J'ai eu l'impression d'être transporté dans une nouvelle période de l'histoire de l'art et il m'a semblé que c'était une époque architecturale, c'est-à-dire une époque où l'architecture prenait le pas sur tous les autres arts ; où se formait en Amérique une hiérarchie de valeurs artistiques au sommet de laquelle se trouvait l'architecte. C'est peut-être ce que nous avons de plus intéressant à apprendre en allant aux Etats-Unis ; c'est une chose dont l'Europe a perdu l'habitude depuis longtemps. Quand nous parlons de vie artistique et d'art, nous oublions très souvent qu'il y a eu des civilisations, de grandes civilisations, comme la civilisation byzantine, qui se sont exprimées par l'architecture. Et peut-être est-ce une supposition — je la donne pour ce qu'elle vaut —, que l'Amérique prépare peut-être une pareille civilisation.

Je crois que l'Amérique a trouvé, ou est en train de trouver, un nouveau style d'architecture et que ce style est l'expression esthétique de la civilisation industrielle dans laquelle nous vivons. Depuis la grande époque de Versailles on n'avait pas vu une pareille abondance, un pareil foisonnement d'idées créatrices,

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'expériences originales, de réussites nouvelles dans le domaine de l'architecture. Ce disant, je ne pense pas surtout à New York ; j'aime beaucoup New York, mais je ne crois pas que ce soit une ville où l'on puisse faire des observations de cette sorte. Je pense à des œuvres isolées, à l'intérieur des Etats, des œuvres qui apparaissent dans des espaces libres, des espaces verts, et qui ont une telle légèreté, une telle élégance que nous sommes captivés. Je pense surtout à une œuvre admirable qui est, je crois, le chef-d'œuvre artistique des Etats-Unis — c'est en tout cas mon opinion, que je vous donne pour ce qu'elle vaut — : c'est le Golden Gate Bridge de San Francisco. Ce n'est qu'un pont, un simple pont, l'œuvre d'un ingénieur inconnu de nous, une œuvre métallique ; mais il s'en dégage une telle impression de perfection, de pureté, d'harmonie, de poésie, dans les rapports géométriques et mathématiques, qu'on ne peut l'oublier.

p.355 Quand j'ai vu ce pont où l'on a l'impression que la technique est devenue esprit, je n'ai plus pensé aux *Digests*, aux films insipides et à tout ce qu'on désigne communément par « américanisme » ; j'oserais dire aussi que je n'ai pas pensé aux écrivains fameux de l'Amérique et aux œuvres littéraires qui ont une telle influence sur la vie de l'Europe aujourd'hui ; j'ai senti que tout cela était dépassé. Mais j'ai pensé à un autre écrivain, le dernier grand écrivain de l'Europe, je veux citer Paul Valéry ; j'ai pensé à *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* ; j'ai pensé à *Eupalinos*. Je me suis figuré Valéry voyageant en Amérique ; il ne se serait peut-être pas intéressé à la peinture américaine, mais il se serait intéressé à l'architecture, il se serait arrêté devant le Golden Gate Bridge et il aurait peut-être trouvé là la réalisation de certaines de ses conceptions.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Théotokas. Je pense qu'avec son intervention se termine ce deuxième entretien privé.

@

QUATRIÈME ENTRETIEN PRIVÉ ¹

présidé par M. Albert Rheinwald

@

LE PRÉSIDENT : p.383 Depuis longtemps je sais que l'Europe, surtout grâce à la Grèce, a filtré l'Orient. Je ne sais pas dans quelle mesure l'Amérique a filtré l'Europe. On m'indique que l'Amérique du Sud est une Espagne plus libre. Tant mieux. On me dit aussi que l'Amérique du Sud, quand elle adopte les idées occidentales, les embellit. Est-ce tant mieux, est-ce tant pis ?

Tout cela implique un jeu de facultés où, je vous l'avouerai, je ne vois pas encore de dominante. Et, par exemple, si notre esprit obéit, comme il est certain, à deux mouvements contraires : l'un de concentration, l'autre d'expansion, une question se pose, pour moi, et que voici : le mouvement de concentration serait-il, pour l'âme américaine, une sorte de retour à ce qu'il peut y avoir en elle d'héritairement européen ; tandis que, par le mouvement d'expansion, elle se détacherait de plus en plus de son Europe originale ?

Ainsi posé, le problème me semble intéressant.

Autre problème, et qui dérive de cette première question : je sais gré au R.P. Maydiou d'avoir indiqué, dans la pensée américaine, la part du sentiment religieux tel que l'entend le catholicisme ; mais j'ignore du tout au tout la part du protestantisme. Ce qui est une lacune considérable, quand il s'agit d'un monde anglo-saxon et qui a vu naître, à Boston, au XIX^e siècle, sous le nom de *Science chrétienne*, une religion qui compte plusieurs centaines de milliers d'adhérents outre-mer et de ce côté-ci de l'Atlantique.

Enfin, dernière question et qui dérive des précédentes : vous savez que dans cette recherche de la vérité religieuse, un Pascal a tenté une voie nouvelle, car de « l'esprit de finesse » relève ce que saint Paul appelle la science de tous les mystères ; et de « l'esprit de géométrie », la science des choses extérieures. Deux ordres différents. Et, pour y pénétrer, deux méthodes différentes. Je sais le développement des sciences aux Etats-Unis d'Amérique ; « l'esprit de

¹ Le 10 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

géométrie » a, là-bas, fait ses preuves. En peut-on dire autant de « l'esprit de finesse » ?

p.384 Je ne doute pas que, sur ces points précis, l'entretien d'aujourd'hui ou celui de demain apporte quelques éclaircissements. Ce sera, me semble-t-il, rendre hommage à cet esprit de finesse qui a si noblement inspiré M. André Maurois.

Cela dit, nous allons entrer dans le débat ; et je vous rappelle que les réponses les plus rapides sont les meilleures. Les interruptions, je les autorise, à condition que vous m'autorisiez à en faire. Et puis je vous rappelle que ce n'est pas une soutenance de thèse ; il n'y a pas à poser des questions et à attendre de chacun des réponses précises. Il faut, cependant, ne pas fatiguer l'auditoire. Il s'agit d'un dialogue.

Nous allons demander à M. Jacques Chenevière de bien vouloir exposer un point de vue très intéressant.

M. JACQUES CHENEVIÈRE : Je voudrais essayer de poser une question assez simple et relativement pratique.

Nous avons entendu ces jours-ci, et particulièrement hier soir, dans l'admirable conférence de M. André Maurois, décrire beaucoup d'aspects de la vie aux Etats-Unis. Il s'en est dégagé une image complexe et un peu flottante, malgré tout, de ce qu'est l'esprit américain. Je voudrais savoir dans quelle mesure, selon M. André Maurois, ce qui différencie sur le plan moral, social, intellectuel, économique, politique cet esprit américain de celui de l'Europe occidentale, constitue un obstacle vraiment difficile à surmonter et empêche une compréhension et une entente aujourd'hui nécessaires.

Je vois bien tous les efforts qui ont été déjà faits pour un rapprochement : échanges intellectuels, universitaires, d'étudiants, de groupes, qui donnent l'espoir, ententes entre des groupes qui constituent de véritables îlots. C'est très bien, c'est même essentiel. Mais il me semble que le temps presse, que l'époque nous presse, cependant que l'effet de ces rapprochements, si utiles, peut être assez lent à se manifester.

Ne pensez-vous pas, Messieurs, que certains efforts devraient être entrepris pour faire tomber les préventions qui existent de part et d'autre entre les Etats-

Le Nouveau Monde et l'Europe

Unis et l'Europe occidentale, voire ces ironies préjudiciables à une entente que nous avons tous le devoir d'aider à réaliser rapidement ?

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. ANDRÉ MAUROIS : La question posée par M. Jacques Chenevière est en effet de première importance. Il ne suffit pas de créer de petits îlots. Cela, on le fait. Nous envoyons des étudiants aux Etats-Unis ; les Etats-Unis en envoient chez nous. Nous envoyons même des fermiers, des ouvriers ; et c'est ce qui donne peut-être les meilleurs résultats.

Mais, ajoute M. Maurois, cela demeure insuffisant. Que peut-on faire ?

C'est, me semble-t-il, aux gouvernements qu'il appartient d'agir. Ce que l'on peut faire c'est, dès qu'il y a une cause de malentendu, p.385 s'expliquer beaucoup plus clairement que ce n'était le cas jusqu'à présent ; et s'expliquer non pas avec le seul souci de plaire à son opinion publique, mais avec celui de l'éclairer. De temps en temps, un homme politique a ce courage. Mais c'est assez rare.

M. Maurois précise que le problème est essentiellement *politique* :

La comparaison entre l'Europe et les Etats-Unis n'est plus un problème académique. On pouvait, vers 1860, envoyer ici un Mark Twain qui se moquait de nous ; envoyer aux Etats-Unis un Dickens qui se moquait des Etats-Unis. Tout cela était gentil et drôle et n'avait pas d'importance.

Maintenant, il n'en va plus ainsi. L'Europe et les Etats-Unis doivent travailler ensemble ou mourir. Par conséquent, il faut qu'ils se comprennent. Puis, il y a des contacts qui sont imposés : des troupes américaines sont en France ; s'il y a un malentendu entre ces troupes et la population cela peut aller très loin et être extrêmement grave. Je crois donc qu'il faut que nous ayons le courage de poser ici le problème sur le plan politique.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Campagnolo.

M. UMBERTO CAMPAGNOLO : Je pense, en effet, que le problème *politique* est au centre de nos débats, et c'est ce que j'avais tenté d'expliquer avant-hier.

On a essayé de placer le débat sur le terrain *moral* et *culturel*. Mais impossible, alors,

Le Nouveau Monde et l'Europe

sur ce terrain, d'expliquer le sentiment d'inquiétude et d'hostilité qui se manifeste en Europe à l'égard de l'Amérique.

Dans l'idée d'amener un dialogue, je formulerai assez brutalement quelques thèses qui me semblent pouvoir fournir la base d'une conversation ou d'une discussion.

Je soutiens, pour ma part, qu'il n'y a aucune antithèse, ni sur le plan moral, et encore moins sur celui de la « civilisation », entre l'Amérique et l'Europe. Je soutiens, par conséquent, qu'il est absolument vain et même absurde d'énumérer les différences qui existent entre l'Amérique et l'Europe, et de vouloir définir l'Amérique à l'aide de l'une ou de l'autre de ces différences ; et même, si la chose était possible, d'opposer à la « diversité » de l'Amérique, « l'unité » de l'Europe — unité qui, évidemment, n'existe pas. Il y a beaucoup plus de différences entre les nations européennes qu'entre les quarante-huit Etats de l'Amérique.

Je soutiens qu'à l'origine de la question soulevée d'une prétendue opposition entre l'Amérique et l'Europe, il y a un fait : le changement rapide de la position internationale de l'Amérique. Changement qui signifie *le passage de la direction économique et politique mondiale des mains de l'Europe à celles de l'Amérique*. Je m'excuse de cette formule, mais je voudrais éviter des mots trop vagues. Je soutiens que la situation interne de l'Amérique ne nous intéresse — et c'est un point, à mon avis, d'une ^{p.386} grande importance — que dans la mesure où elle peut avoir une répercussion sur la politique internationale ou, plus exactement, mondiale de l'Amérique.

Je soutiens que cette répercussion est déterminée surtout par *l'état d'intégration interne de la société américaine*. Ce point a évidemment besoin d'être expliqué et il le sera, je pense, au cours de la conversation.

La société américaine est de formation récente ; aujourd'hui encore elle subit l'influence d'immigrations constantes. Pour cette raison, je dis que la société américaine — j'entends les Etats-Unis, qui nous intéressent particulièrement en vue du problème politique — est physiologiquement instable. J'ajoute que je n'entends ni accuser, ni condamner, mais tout simplement définir l'état du développement de l'Amérique : une société instable parce que peu intégrée.

Le Nouveau Monde et l'Europe

J'ai dit, d'autre part, qu'une société est intégrée lorsqu'il se forme une tradition morale assez forte, assez solide pour maintenir dans la cohérence, et même dans la cohésion, des différences de classes, de villes, de régions. Or, dans la société américaine — ainsi que nous l'a montré particulièrement M. Boas, qui tenait à mettre en relief les différences infinies entre Américains et l'absence d'un « type américain » — cette intégration n'existe pas. Les différences demeurent totales ou presque, et cela nous donne l'impression, d'une part, d'une immense liberté — beaucoup plus grande qu'en Europe — ; mais, de l'autre, d'une instabilité, d'une incertitude.

Telle étant la situation intérieure de la société américaine, il est facile, à mon avis, de comprendre pourquoi la politique internationale de l'Amérique présente une certaine « variabilité » : celle-ci traduit une sorte de déséquilibre par rapport à la responsabilité que sa puissance politique et économique donne à l'Amérique. De là vient souvent la perplexité de l'Europe, son incertitude quant à la politique américaine. Incertitude et perplexité qui la poussent à lancer des accusations contre l'Amérique, et souvent des accusations sans fondement.

Je soutiens que le remède qui me semble le plus approprié, en l'occurrence, le seul remède véritable, c'est que l'Europe accomplisse un grand effort pour se ressaisir ; pour renforcer son unité ou pour la créer, s'il le faut ; pour se rendre politiquement et économiquement, dans toute la mesure du possible, indépendante de l'Amérique.

Je précise que je n'entends pas « indépendance » dans le sens de l'autarcie ; mais plutôt dans le sens d'une plus grande liberté vis-à-vis de l'Amérique, qui lui viendrait le jour où elle aurait conscience de jouer un rôle digne de son histoire et de son importance culturelle et morale c'est-à-dire où elle se sentirait parfaitement à son aise dans la formation de l'équilibre international des puissances.

En un mot, je dirai que la tâche fondamentale la plus pressante est de *rétablir l'équilibre des forces internationales*, ce qui permettrait à l'Amérique de ne pas être trop écrasée par ses responsabilités mondiales. Souvent elle a l'air d'en être gênée ; et le retour à l'isolationnisme, qui n'est peut-être pas très sérieux, demeure cependant un indice très important.

p.387 Voilà comment je pose la question. Je la pose sans aménité et sans nuances ; mais il me semble que, telle quelle, elle peut servir de base à une discussion.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. MAUROIS : Je crois en effet qu'un des points dangereux de la situation mondiale c'est l'instabilité de l'opinion publique en Amérique. Car il faut bien comprendre, qu'en Amérique, c'est l'opinion publique qui règne et qui décide en dernier ressort.

Nous avons beaucoup parlé de la Constitution américaine, mais il y a là un élément qui ne figure pas dans cette Constitution : c'est que lorsque l'opinion se déclare avec force contre une solution, celle-ci n'est pas et ne sera pas adoptée. Nous nous trouvons donc en présence d'un pays tout-puissant et qui semble, au premier abord, instable. Je ferai toutefois remarquer à M. Campagnolo qu'il est moins instable que nous n'en avons parfois le sentiment ; et, par exemple, depuis quelques années, il a poursuivi une politique étrangère qui est à peu près constante.

M. André Maurois reconnaît cependant qu'elle est moins intégrée, moins stable que celle de l'Angleterre. Et puis il y a plusieurs politiques américaines : une politique *idéaliste*, « quand un Roosevelt est au pouvoir », et une politique des *hommes d'affaires*. Sur un problème précis, comme celui de l'Afrique du Nord, on voit à quel point ces deux politiques s'opposent. Tout cela, dit M. Maurois, « jette une grande confusion dans l'esprit des Européens ».

Je pense, comme M. Campagnolo, qu'une des raisons pour lesquelles l'Europe se sent — à tort — irritée contre l'Amérique, qui ne le mérite pas, est qu'elle se dit : « Voilà des gens qui devraient diriger, qui devraient donner des directives. Ils ne les donnent pas, et comme nous ne sommes pas appelés à les donner, nous éprouvons un légitime ressentiment contre ces chefs qui n'en sont pas. »

Le remède consiste, en partie, pour l'Europe, à prendre conscience de ses propres forces ; mais, d'autre part, la solution ne dépend pas de nous, mais des Etats-Unis, quand il s'agit d'augmenter leur propre degré d'intégration et de faire effort pour que l'opinion publique, là-bas, soit plus stable. Il y a là une question de discipline personnelle, de discipline des journalistes américains qui, souvent, disent des choses qui ne sont pas suffisamment appuyées sur les faits ; discipline des hommes politiques aussi qui font des discours imprudents et contradictoires. Puis, chez nous également, discipline personnelle ; nous n'avons pas le droit de nous abandonner à ces mouvements de mauvaise

Le Nouveau Monde et l'Europe

humeur. Que de fois, depuis dix jours, ai-je entendu des gens qui disaient : « Je n'aime pas l'Amérique parce que... » et l'on me citait un petit fait, minuscule, qui aurait pu se passer n'importe où.

Discipline personnelle ici ; discipline personnelle et politique, aux Etats-Unis, voilà les directions générales dans lesquelles, me semble-t-il, il faudrait s'engager.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Girod.

M. ROGER GIROD : Je me demande si M. Campagnolo n'a pas introduit dans le débat, en parlant de politique, une notion de métaphysique de la politique. Je me demande si le fait de mettre en évidence un facteur de la vie collective ne procède pas chez lui d'un *a priori* métaphysique. Pour lui, si j'ai bien compris, les sociétés seraient intégrées par une certaine unité morale, ce qui leur permettrait de constituer un être politique et ce qui leur conférerait un destin d'ordre historique. Là, peut-être, M. Campagnolo pourra tout à l'heure nous donner quelques explications.

Parmi les diverses conceptions qui sont apparues au cours des débats, M. Girod en retient *deux*, qui sont aux extrêmes : d'une part, une représentation de l'« être américain » et « européen » sous les espèces d'un individu ; de l'autre, une représentation où l'on s'engage dans une philosophie de l'histoire. « C'est l'Amérique tout entière, dit M. Girod, l'Europe tout entière qui sont dotées d'un être historique tel que l'évoquait, tout à l'heure, M. Campagnolo. »

La première de ces représentations est difficilement soutenable :

Et je pense, alors, que l'histoire et la politique peuvent être réintroduites ici, à condition de préciser un certain nombre de points.

Quelles que soient leurs différences individuelles, quelles que soient les contradictions qui existent entre les divers éléments qui composent, par exemple, la société américaine — la lutte des classes, les conflits d'intérêt, les divergences culturelles — il n'en reste pas moins un fait concret, réel, évident : c'est qu'il existe sur un certain territoire un grand nombre d'individus qui vivent ensemble, dont les actions s'interpénètrent et qui constituent, à eux tous, peut-être, un dynamisme collectif particulier, qui alors n'a plus rien à faire avec l'état d'esprit individuel comme tel, ni même avec les tendances de l'opinion.

Le Nouveau Monde et l'Europe

J'en viens à cette distinction, bien connue, entre l'histoire comme dynamique objective, et les reflets que l'histoire peut avoir dans les consciences prises individuellement et collectivement.

Et, ici, j'aimerais demander à M. Campagnolo si c'est dans ce sens qu'il conçoit la politique comme une réalité dynamique, indépendante de nos consciences, qui nous entraîne dans une certaine direction — quelle que soit notre attitude personnelle ou collective — et sur laquelle nous avons grand'peine à agir parce que nous n'en entrevoyons que certaines parties.

Je pense que, si tel était bien le cas, et si cette réalité dynamique, ces forces fondamentales étaient ce qui permet de mesurer l'importance des autres facteurs auxquels nous faisons allusion — notamment les facteurs culturels et éducatifs — les projets dont parlait M. Febvre dans sa première intervention, ces enquêtes qui lui paraissaient nécessaires, ne devraient-elles pas porter sur cette réalité fondamentale en laissant de côté, pour l'instant, l'étude des préjugés, etc., qui apparaîtraient alors superficiels.

LE PRÉSIDENT : p.389 Le dynamisme de M. Campagnolo va vous répondre !

M. CAMPAGNOLO : J'ai été un peu surpris de cette appellation de métaphysicien, d'autant plus qu'à la fin, c'est vous qui avez constitué une entité métaphysique en parlant de ce dynamisme qui serait une entité différente des individus qui la constituent. J'étais très loin de vouloir faire de la métaphysique ; j'étais surtout préoccupé de la situation actuelle et de l'équilibre international des forces. Je me référais à une notion extrêmement ordinaire, soit du droit, soit de la politique internationale.

M. Campagnolo s'explique sur la formule « insuffisamment intégrée », qu'il a employée à propos de la société américaine :

C'est comme un adolescent. L'adolescent est parfaitement à sa place en tant qu'adolescent, s'il a la responsabilité d'un adolescent, c'est-à-dire si on l'envoie à l'école, si on lui fait faire des choses à sa mesure. Mais vous auriez l'impression que son adolescence serait un défaut si vous le chargiez d'être maître. C'est seulement dans ce sens que je me suis exprimé.

Il y a une société américaine ; il y a une unité américaine et un dynamisme américain. Et c'est cela que vous entendez par politique, c'est-à-dire une raison

Le Nouveau Monde et l'Europe

historique qui dépasse la conscience des individus.

M. GIROD : Vous me donnez l'occasion d'apporter une précision. Vous parlez d'une raison historique. C'est là que, peut-être, nous pourrions diverger. Je ne vois pas de quoi il peut s'agir. Je conçois bien qu'à condition de simplifier on puisse admettre l'existence d'une totalité dynamique américaine constituée par l'ensemble des gens qui vivent à cet endroit ; mais, alors, je ne vois pas en quoi cette réalité dynamique présente le caractère d'un développement rationnel quelconque.

M. CAMPAGNOLO : *Raison* ne signifie pas *rationalité*. Dans le sens que j'ai indiqué, *raison* signifie ce qui peut caractériser l'individualité de l'Amérique. Je ne suis pas à même de définir l'essence de cette individualité ; mais j'appelle ce sens de l'individualité la raison qui se développe dans l'histoire ; c'est un langage tout à fait orthodoxe, et non une innovation dans le langage philosophique.

M. GIROD : Donc, pour vous, cette raison n'a pas de réalité ? C'est une commodité de langage ?

M. CAMPAGNOLO : C'est ce que je peux dire d'un individu que je ne peux pas définir. Je pourrais le décrire en rappelant ses caractères, mais je n'arriverai jamais à vous donner une individualité. C'est l'histoire qui vous permet de la découvrir ; et j'appelle ce quelque chose qui continue à travers l'histoire, qui confère l'unité de l'histoire à un pays, j'appelle cela la *raison historique* d'un pays.

LE PRÉSIDENT : p.390 La parole est à M. Dusan Matic.

M. DUSAN MATIC : Il faut revenir à la politique. Napoléon disait, je crois : « La politique, c'est notre tragédie. » Il faut, pour nous, que la politique devienne notre salut.

La discussion entre M. Campagnolo et M. Girod paraît trop théorique à M. Matic :

A certains moments, surtout dans les temps de crise — et je crois que notre monde concret se trouve dans une situation de crise —, il me semble que le politique est très important.

Le Nouveau Monde et l'Europe

On entend souvent dire, et on en a parlé ici, qu'en Europe se manifeste un certain antiaméricanisme. C'est, je crois, quelque chose de réel. Que ce soit vrai ou faux, cela est autre chose, mais une image fautive peut aussi avoir une action réelle. Il s'agit alors de préciser quel sens peut prendre l'action politique dans ces rapports entre l'Amérique et l'Europe.

Je ne peux pas parler de l'Amérique que je n'ai pas visitée ; je remarque seulement que le nombre des gens qui visitent l'Amérique et qui peuvent avoir une connaissance intime de ce pays est peu important par rapport au nombre de ceux qui vivent en Europe et conçoivent l'Amérique d'après ce qu'on leur en a dit, d'après ce qu'ils imaginent. Et je crois que dans l'image que l'Europe se fait de l'Amérique entre quelque chose de l'espoir de l'homme. Et l'importance de cette image, de cette légende est très grande.

On a dit ici qu'il faut plutôt parler des rapports culturels entre deux continents. Mais tout devient politique à un certain moment. Je prends la littérature américaine contemporaine moderne. Ceux qui ont quelque chose à reprocher à l'Amérique, c'est dans cette littérature même qu'ils le trouvent. Aussi aimerais-je savoir, par les Américains eux-mêmes ou par M. André Maurois, si cette littérature est l'image réelle de l'Amérique.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. MAUROIS : Il est exact que la littérature est presque toujours utilisée par ceux qui ont un préjugé politique — dans un sens ou dans l'autre — et qui essaient d'y trouver des arguments en faveur de leur idée préconçue. Je crois aussi que ceux qui étudient la littérature américaine des années 1920-1930 y trouveront facilement des arguments pour prouver que l'Amérique est un pays assez malheureux — ou, en tout cas, qui comprend une majorité de malheureux — et pour attaquer ce pays.

J'ai dit hier soir que je ne pensais pas que telle était l'attitude des écrivains américains eux-mêmes ou, du moins, d'un grand nombre d'entre eux. D'une manière générale, il faut dire que la littérature est rarement l'image totale d'un pays. D'abord parce que cela est impossible. On ne peut pas peindre un pays tout entier, et en particulier on ne peut pas peindre un pays aussi varié que l'Amérique.

p.391 Tirer argument pour condamner un pays de ce que contient sa

Le Nouveau Monde et l'Europe

littérature, c'est s'exposer à de grandes erreurs. J'ai lu l'autre jour un article d'un Suédois qui pensait que les Français sont surtout occupés de questions d'argent. Il se référait aux romans de Mauriac qui décrivent une certaine bourgeoisie du sud-ouest. Mais cette bourgeoisie est nécessairement une partie limitée de la France ; elle ne reflète pas la France tout entière. De même, la littérature américaine des années 1920 à 1930 ne peint qu'une petite partie de l'Amérique. Et l'écrivain choisit nécessairement cette partie parmi les êtres qui sont les plus extraordinaires, les plus marqués, les plus différents (sans cela ils ne constitueraient pas des modèles intéressants).

Ainsi la littérature donnera toujours une image déformée de la réalité parce que l'écrivain a intérêt à choisir des modèles qui soient déjà déformés et parce que le tempérament de l'écrivain le pousse à les déformer davantage encore.

Ma réponse est donc : ne prenez pas la littérature américaine comme une peinture exacte de la société américaine, mais comme une œuvre d'art ; ainsi avec un portrait de Modigliani, même quand vous l'admirez beaucoup, vous ne le prenez pas pour une peinture exacte d'un visage humain.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Campagnolo.

M. CAMPAGNOLO a l'impression qu'on a reconnu, au départ, l'importance et la priorité du facteur politique, mais qu'on en est revenu ensuite à la question de la culture et de la littérature :

Pour ma part, je crois que, quand bien même on se ferait une image très fautive de l'Amérique, si la situation politique était saine et normale, il n'y aurait pas grand danger. Il y a des pays qui ont conclu des alliances très efficaces et qui ne se connaissent pas, qui avaient des opinions complètement divergentes. Et puis, nous avons eu l'expérience de ces amitiés, combien instables, nouées à travers la littérature ; il suffit d'une action gouvernementale pour changer radicalement les opinions.

Je crois que vous accordez une importance excessive au facteur culturel si vous oubliez qu'il doit se greffer sur une situation politique déterminée. Je pense, au contraire, qu'au sein d'une situation politique vous pouvez considérer la valeur de l'élément culturel, mais toujours en se référant à ce facteur politique fondamental.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. MATIC : Je n'ai pas du tout l'intention de ramener la discussion à la littérature ; mais je ne peux pas bien m'exprimer. J'ai voulu appuyer votre point de vue, montrer que, même dans un domaine comme la littérature, il y a un élément politique qui agit. C'est certainement parce que les gens ont certaines préventions qu'ils se servent de la littérature.

Si l'Amérique nous inquiète, ce n'est pas en raison de son intégration insuffisante ; citez-moi un pays où l'intégration soit suffisante...

M. CAMPAGNOLO : p.392 C'est facile. Quand je dis *suffisante*, j'entends : par rapport à un but ou à une tâche. Je dirai qu'une société fortement intégrée, c'est l'Angleterre. Il y a toujours un rapport entre sa politique et sa situation interne ; l'histoire de l'Angleterre, au moins durant les trois derniers siècles, est la preuve d'un équilibre profond entre son action internationale et ses possibilités internes, même pendant la dernière guerre. La résistance de l'Angleterre est une preuve de cette intégration. Je ne sais pas quel pays aurait pu résister à une pareille menace ?

Un autre pays très fortement intégré, malgré toutes ses incertitudes politiques, c'est la France. Ne vous fiez pas à ses variations politiques ; en face d'un danger la France se ressaisit. Je ne sais pas si, dans l'avenir, il en sera de même, mais cela vaut en tout cas pour le passé.

Quand je parle d'intégration, ce n'est pas dans un sens absolu, mais dans un sens relatif. Je pense que les sociétés sont un peu comme les individus. Il se forme, avec la tradition, un patrimoine commun auquel, au moment des crises, les individus se réfèrent. C'est là que la société devient une espèce d'entité et que sa raison historique se dévoile.

M. MATIC : Je ne suis pas du tout d'accord avec vous. Je crois que vous idéalisez d'un côté l'Angleterre et la France ; mais peut-être les connaissez-vous mieux que moi. Quant à l'Amérique, je ne sais pas si vous la connaissez bien, je ne pense pas que ce soit juste de préciser tellement les choses. C'est vraiment entrer dans la métaphysique.

Ce qui m'inquiète pour l'Amérique, ce n'est pas de savoir si c'est un pays intégré ou non ; mais plutôt de savoir si l'Amérique a conscience que le monde est divers ou si, au contraire, elle a l'intention d'imposer l'*American way of life*.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. Schneider a essayé d'expliquer la discontinuité de la politique américaine en disant que d'une part l'Amérique va vers le monde — elle a aidé deux fois l'Europe à des moments critiques — et que, de l'autre, elle en revient à l'isolationnisme. Or l'isolationnisme, pour un pays aussi important, est impossible et il ne peut qu'amener la catastrophe.

Ce n'est pas la littérature américaine qui nous inquiète ; ce ne sont pas les jeeps, ni le nylon, ni la parfaite organisation du travail — que nous devrions imiter —, ce qu'il ne faudrait pas c'est que l'Amérique veuille imposer sa conception de l'homme. Quand Dieu a créé l'homme, il n'a pas fait qu'un seul visage ; il lui a donné plusieurs visages. Il faut reconnaître la diversité.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. MAUROIS : Le mouvement général des idées, en Amérique, va plutôt vers une acceptation de l'unité du monde en même temps que de sa diversité. Mais ce n'est pas un mouvement continu, et on ne peut jamais imaginer qu'un mouvement d'idées sera continu. De temps en temps se produisent des retours vers un sentiment d'isolationnisme ou un désir d'imposer sa propre manière de voir. Mais il faut ^{p.393} regarder les choses sur un grand nombre d'années. Si nous examinons comment l'Amérique a évolué depuis 1914 jusqu'en 1944, il est impossible de ne pas constater qu'elle est infiniment plus « mondiale », plus compréhensive de la diversité et plus humaine qu'elle ne l'était il y a quarante ans. Mais je pense qu'un Américain nous dirait beaucoup mieux ces choses.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. McKeon.

M. RICHARD McKEON a approuvé la décision d'aborder le problème politique ; mais il craint que le débat ne s'achemine vers une « métaphysique » de la politique.

Je suis très reconnaissant au Comité organisateur de ces Rencontres d'avoir choisi ce thème que nous sommes en train de discuter. Je vois maintenant surgir des problèmes que je ne soupçonnais pas avant de venir ici. Mais je dois aussitôt ajouter que je suis très déçu, parce que j'étais venu avec l'impression que nous allions discuter les relations entre le Nouveau Monde et l'Europe. Or, qu'avons-nous fait ? Nous avons fait de l'histoire — pas trop exacte, pas trop détaillée — ; nous avons raconté des histoires — spirituelles — qui ont cette

Le Nouveau Monde et l'Europe

sorte de vérité qu'on trouve toujours dans les calembours. Mais quels sont les problèmes ?

On a discuté le problème de l'américanisation. J'ai trouvé des images stéréotypées et des tableaux de l'esprit américain. J'ai trouvé sur la littérature, sur les voyages, sur la philosophie de l'angoisse une conception américaine. Je me souviens de beaucoup d'autres images de cette sorte ; elles vont dans toutes les directions. Il y a des discours qui sont contre l'Amérique, et qui sont basés sur des journaux, sur des romans — honnêtes ou malhonnêtes. Mais il me semble — et c'est ce que je voudrais dire avec toute la force que je puis y mettre — que le problème américain que nous avons discuté aujourd'hui n'existe pas encore aux Etats-Unis. C'est un reflet, en projection, du problème du monde et du problème européen.

Mais, avez-vous été objectifs, demande M. McKeon, dans votre manière de donner des images si simples d'un pays qui est, pour les Américains, assez compliqué ?

Je crois que la plupart des Américains sont comme moi : si l'on veut nous aimer, c'est bien, mais nous ne nous voulons pas à tout prix être aimés. Nous voulons faire quelque chose avec les idées, sur une base de compréhension, si la chose est possible.

Est-ce que vous avez été objectifs dans l'examen du problème européen formé par cette production d'images des Etats-Unis ? J'ai été très surpris de la façon dont on voit dans la littérature l'étude sociologique d'un pays. Il y a évidemment de la vérité dans les romans de Faulkner, mais ce n'est pas celle qui est contenue dans l'image des villages qui existent aux Etats-Unis ; c'est plutôt une vérité humaine. J'ai lu les ^{p.394} romans de François Mauriac. Aurai-je raison de croire que toutes les femmes françaises sont aussi extraordinaires que celles qui se trouvent dans ces romans ? J'ai lu les romans de Thomas Mann ; est-ce que tous les Allemands ont des amours comme celles qui sont décrites dans *La Mort à Venise* : sont-ils mus par des mobiles identiques à ceux qui sont décrits dans *La Montagne magique* ?

Puis M. McKeon s'interroge sur l'action politique. Quelles sont les relations entre la littérature, la culture et la politique ?

Je crois que, sur ce point, nous autres Américains, avons une idée. Ce que nous entendons par « politique », c'est un moyen de pouvoir vivre et d'agir ensemble sans être d'accord ; sans réaliser nécessairement l'unité sur les

Le Nouveau Monde et l'Europe

principes de la philosophie, sur la religion, sur l'art, et même sur les intérêts. Nous avons des institutions dans lesquelles nous discutons souvent avec beaucoup de bruit, et nous votons. Après le vote, nous disons : Allons, essayons... Mais si nous avons fait une erreur, nous avons toujours la possibilité d'y revenir.

Ce que nous devons examiner pour la communauté mondiale est précisément cette question : est-ce qu'il s'agit d'une communauté dans laquelle on soit d'accord sur la philosophie, sur la littérature, sur la religion, sur les goûts ? Ou est-ce une communauté dans laquelle, tout en examinant l'autre, on le laisse avoir ses raisons ?

Etes-vous d'accord sur ce point ? Vous pouvez avoir d'autres raisons, mais ne pouvons-nous nous entendre sur la vie commune ?

De cette manière-là, nous pouvons peut-être trouver le moyen de vivre ensemble, d'agir ensemble, même de construire une communauté nouvelle dans laquelle des machines, des biens matériels et même les valeurs anciennes et nouvelles, la culture, les arts, peuvent trouver de nouvelles formes qui favoriseront des différences. Il n'y a pas de valeurs si l'on est toujours d'accord ; mais on peut vivre ensemble si l'on s'entend, si on a de la confiance, si l'on peut discuter dans le cadre de cette culture la façon de résoudre les problèmes d'ensemble.

Je crois que cela est le problème politique. Il y a les différences entre les pays, il est important de s'entendre ; mais je ne crois pas que l'action politique dépende d'une unité sociologique ou d'intérêts métaphysiques, sociologiques ou historiques, ou d'une théorie.

M. GIROD : Il est évidemment impossible de répondre que nous ne sommes pas d'accord avec ce que vient de dire M. McKeon, mais ce que l'on peut se demander, c'est si la politique se limite à ce plan de la conscience des intentions politiques, de la bonne volonté, qui est extrêmement répandue, mais qui n'empêche pas les relations entre les nations — entre les continents — d'aboutir parfois à des catastrophes qui n'étaient dans les intentions de personne, même pas dans celles des gouvernants, mais qui proviennent de forces situées en dehors de tous les états de conscience, et sur lesquels il s'agit de savoir justement dans quelle mesure nous pouvons avoir une action.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.395 Je n'ai pas parlé d'intention, réplique **M. MCKEON** ; les individus ont des intentions, « mais les pays, les nations, les partis ? Je n'en sais rien ». En revanche on peut « examiner les actions ». Pensons aux élections de 1952 aux USA :

Je ne sais pas quelles étaient les intentions en 1952. J'ignore même mes propres intentions. Ce que je sais : c'est que j'ai voté pour Stevenson parce que je croyais qu'il fallait que les Etats-Unis essaient d'être aussi actifs que possible dans le monde. Une majorité de mes concitoyens a voté contre Stevenson. Qu'est-ce que cela signifie quant à leurs intentions ? Je ne sais trop ; en revanche je connais les actions qui étaient dans le programme du parti républicain. Et je peux donner des interprétations de ce programme. Je peux aussi vous donner des indications sur les changements possibles dans les élections prochaines, mais même si les démocrates étaient élus, je ne suis pas sûr que les intentions seraient meilleures. C'est peut-être que nous sommes mus par des mobiles d'intérêt local, personnel, matériel. Bref, ce sont les actions que l'on doit considérer. Est-ce que ces actions peuvent donner la paix ? Si ce n'est pas le cas, quelles actions alors voulez-vous entreprendre, vous autres Européens ?

Nous avons cru que la C.E.D. était une action européenne, française. Ce n'est pas le cas. Qu'allons-nous faire ? Je crois que l'homogénéité américaine du futur serait le reflet, non seulement des images que l'on donne ici, mais des actions que l'on engage. Il est tout à fait possible, tout en n'aimant pas le rôle que vous avez assigné à l'Amérique, que nous soyons forcés de l'assumer.

M. CAMPAGNOLO se déclare agréablement surpris de la perspective de politique internationale en question : il est d'accord avec la formule : *vivre ensemble* : il se méfie, en revanche, du *sans être d'accord*. Car, précise-t-il :

Si les mots *sans être d'accord* prenaient tout leur sens, ils seraient dangereux. Pour vivre ensemble sans être d'accord, il n'y a qu'une manière : être indifférent, rester à côté l'un de l'autre, juxtaposés. Mais vous ne voulez pas cela, vous supposez en réalité un accord.

Je me demande alors si, justement, la tâche de la politique n'est pas de chercher cet accord qui n'existe pas préalablement ; il me semble qu'il y a dans votre définition de la politique — si elle s'applique aux relations internationales — un danger ; c'est un danger de supposer préexistant ce que vous devez, au

Le Nouveau Monde et l'Europe

contraire, chercher, sans en avoir connaissance encore. Et c'est pourquoi je pense que la politique internationale est plus ou moins bonne, non pas en raison de ses finalités inconnues, mais de la stabilité, de la tradition, de ce qu'il y a de normal aussi dans la vie de chaque élément, c'est-à-dire chaque Etat, chaque puissance qui fait partie de la communauté mondiale.

Je ne crois pas qu'il soit possible de nous faire diriger selon une perspective trop claire, cela supposerait que l'accord, que précisément nous cherchons, a été préalablement réalisé.

M. MCKEON : p.396 Il faut distinguer deux espèces d'accord : un accord sur les principes, les intérêts, les buts. Je ne crois pas que cela soit nécessaire pour une communauté. Les Etats-Unis d'Amérique ont essayé de bâtir une nation sans avoir un accord en matière de religion, de philosophie, de principe. C'est ce que, chez nous, la liberté signifie. Mais nous sommes convaincus — et en cela je n'engage pas l'avenir — que notre idée de la communauté mondiale est qu'il faut commencer en prenant les nations où elles sont. Nous ne voulons pas, nous n'aimons pas parler de peuples moins évolués, de régions qui n'ont pas encore le bénéfice de l'industrialisation. On ne peut pas dire : voilà la démocratie, voilà les moyens par lesquels il faut agir. Mais on peut dire : voilà des institutions dans le cadre desquelles il y a moyen de se mettre d'accord, de discuter les différences et de rendre la justice, quand celle-ci n'est pas défendue par les institutions.

Le niveau politique est celui auquel on cherche dans les institutions — ONU, Cours de justice — les moyens par lesquels on peut avoir confiance ; non parce que l'on est sûr de l'autre, mais parce que dans un tel cadre on peut être sûr que des injustices ne seront pas commises, et qu'on aura la liberté de continuer à être Américain, Français, Arabe, etc.

C'est cet accord dont je parle. Et dans le cadre de cet accord, je crois que l'on peut former des valeurs de culture ; c'est tout à fait vrai que la politique dépend de la civilisation et de la culture ; mais l'autre aspect est aussi vrai, c'est-à-dire que les hommes s'instruisent dans les cadres politiques, et le monde futur dépend de la découverte et de la formation de ces cadres politiques dans lesquels nous pouvons nous instruire et nous comprendre.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : Il serait intéressant de connaître l'opinion d'un Anglais et je donne la parole à M. Tomlin.

M. E. W. F. TOMLIN : Mon intervention sera très brève, et ceci pour deux raisons : d'abord, parce que la représentation anglaise ici est si petite qu'il me semble souhaitable que mes remarques soient caractérisées par une semblable brièveté ; puis, parce que la contribution qu'un Anglais peut apporter à une discussion comme celle que nous entamons, doit être une contribution de modération et de compromis. Je ne dis pas de *common sense*, parce que cela est assez rare. Il faut aussi tenir compte du fait que mon pays occupe une place à peu près à mi-chemin entre le Vieux et le Nouveau Monde.

Par comparaison avec d'autres peuples, nous pouvons dire que nous, Anglais, nous avons peut-être la même amitié, la même affection pour les Etats-Unis que pour l'Europe. Il ne faut pas oublier non plus nos liens de loyauté avec ce prolongement du monde occidental qu'est le Commonwealth et qui se rencontre un peu partout. Il est regrettable qu'il n'y ait pas ici de représentant du Canada ou d'un pays où l'Ancien et le Nouveau monde s'interpénètrent.

En conséquence, les formes extrêmes de l'antiaméricanisme dont on a parlé si souvent, ici, ne nous touchent presque pas. On a dit que ^{p.397} l'Amérique et l'Angleterre étaient deux pays séparés par l'Atlantique et par une langue commune. Mais même sur le plan linguistique, nous pouvons, la plupart du temps, nous débrouiller.

Si vous le permettez, je voudrais maintenant soulever quelques questions qui me paraissent importantes et qui méritent quelque peu d'être approfondies.

D'abord, la question de la technique. On a souvent parlé de la technique américaine — qui est en réalité une technique européenne — et aussi de la civilisation matérialiste américaine. Cette civilisation matérialiste est mise en parallèle avec la civilisation européenne, basée sur les valeurs spirituelles ou traditionnelles. Ce contraste me semble tout à fait inexact, car toute civilisation est matérialiste. La civilisation est une accumulation de moyens, et il est évident que, du point de vue technique, la civilisation américaine est la plus développée du monde. Admettons franchement que ce développement présente des dangers, de graves dangers ; mais je vous rappelle que grâce à cette énorme création technique, l'Europe — y compris mon pays — a été deux

Le Nouveau Monde et l'Europe

fois dans ma génération sauvée d'un désastre sans précédent.

Et, note M. Tomlin, ce n'est pas un philosophe américain, ce n'est pas un pragmatiste américain qui a dit que la technique peut être le moyen le plus efficace d'atteindre une culture beaucoup plus élevée que celle du passé ; mais un philosophe français : Bergson.

Je voudrais également attirer votre attention sur le fait que, tandis que la révolution industrielle a commencé en Angleterre, les critiques les plus vigoureuses contre l'excès d'industrialisation sont venues d'Anglais tels que John Ruskin et Samuel Butler, et que cette tradition s'est prolongée en Amérique, entre autres, avec Babbitt — non celui de Sinclair Lewis — mais le Babbitt de Harvard, avec un psychologue comme McDougall et, plus récemment, un sociologue comme Peter Drouker, auteur d'un livre très intéressant : *The end of Economic man*. Bref, les critiques les plus amères contre la technocratie américaine viennent d'Américains eux-mêmes.

Le choix qui nous est laissé à l'heure présente, ce n'est pas nécessairement un choix entre deux extrêmes : *American way of life*, d'un côté, et marxisme de l'autre. Mais il y a une *way of life* commune aux pays anglo-saxons et aux pays européens. Et ici, je me permets de jouer sur le mot *way* ; c'est vraiment une voie, une voie libre, pas un gouffre, pas une ornière, et cette voie est celle de l'expérimentation, la voie de la discussion, et, parce que nous pouvons la suivre ensemble, une voie de rencontre.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. de Boisdeffre.

M. PIERRE DE BOISDEFFRE est de ces jeunes Européens dont parlait M. Maurois qui, ayant été aux Etats-Unis, y ont « laissé quelque chose de leur âme ». S'il émet des critiques, s'il ouvre une discussion, c'est à l'intérieur de la civilisation atlantique qui est, tout de même, pour certains hommes, en train « de devenir une famille ».

p.398 Le système américain, nous en avons tous vu et approché, j'allais dire « les délices et les merveilles ». Nous ne discutons pas vraiment les moyens qu'il offre à la civilisation contemporaine. Nous nous demandons seulement dans quelle mesure cela est justifié que l'Amérique prétende être pour le monde, libre ou non, non seulement un exemple, mais un modèle.

M. de Boisdeffre voit deux éléments d'intégration, aux USA, « de ces collections de

Le Nouveau Monde et l'Europe

peuples qui ont formé la grande république » : 1° L'unification du niveau de vie ; 2° Le respect, « je devrais dire la dévotion amoureuse », que les Américains — et l'homme le plus simple : le barman, le fermier du Middle West — portent à la Constitution.

Mais, en dehors de ces deux éléments, je suis frappé par le divorce qui tend à s'instaurer entre les masses américaines et, disons, l'homme de culture ; d'abord, on l'a dit maintes fois, si la langue est un élément unificateur, elle n'est pas pour le moment un élément assez puissant ; non qu'il faille reprendre la boutade fameuse d'Oscar Wilde : « Ce peuple dont rien ne nous sépare, excepté la langue », mais nous sommes obligés de constater que, dans les grandes villes, les traditions nationales — et c'est d'ailleurs tout à fait normal — sont restées pour une, deux, et quelquefois trois générations, assez puissantes pour y faire partiellement échec.

De plus, « nous nous demandons si les éléments communs de la civilisation américaine sont vraiment des éléments spirituels ».

Et d'abord, nous sommes frappés de constater que le système laisse en dehors de lui un certain nombre d'éléments — je ne crois pas qu'ils soient croissants, mais leur proportion reste importante. C'est d'abord, et paradoxalement, une certaine élite d'intelligence et de culture qui tend à ne plus se sentir chez elle en Amérique, qui a la nostalgie de l'Europe et a l'impression qu'elle est de plus en plus isolée dans ce vaste courant optimiste et forcément sommaire, que développe la civilisation américaine.

Mais il y a également, en bas de l'échelle, une partie du peuple américain qui n'est pas intégrée, ou qui n'a pas la possibilité de s'intégrer. Il serait excessif de parler d'un prolétariat non intégré au sens européen du terme ; mais on est obligé de constater, dans les grandes villes, l'existence de masses qui ne se sentent pas réellement chez elles. On est obligé de constater, dans des villes aussi importantes, aussi resplendissantes, aussi symboliques de l'Amérique que New York ou Chicago, que les taudis, au lieu de se trouver, comme en Europe, à la périphérie, se trouvent en plein centre, et que les Américains qui vivent dans ce centre, on les ignore à peu près totalement. C'est tout de même un des spectacles les plus impressionnants du monde moderne.

M. de Boisdeffre fait allusion ensuite au problème des Porto-Ricains « qui ressemble, en gros, à notre problème des Nord-Africains », avec ces 40.000 hommes qui arrivent chaque année dans les grands ports des USA. Et puis :

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.399 Prenez le problème noir qui, lui, est trop important pour être escamoté, qui est même, peut-être, le seul problème avoué des Etats-Unis, le seul problème qu'ils reconnaissent comme problème, et qui finira, je crois, par être résolu, du moins sur le plan de la législation — la dernière décision de la Cour Suprême mettant fin à la ségrégation des écoles en est une preuve ; mais il restera longtemps un facteur douloureux dans la conscience américaine.

Problème, aussi, de l'enfance « qui est un de ceux qui frappent le plus l'observateur européen ». Si le temps de l'enfance en Europe est toujours un peu une prison (ne fais pas ci... ne fais pas ça...) :

Chez les Américains, c'est un paradis. L'enfance a tous les droits ; l'enfance, c'est le temps de la liberté totale. Les Américains pensent que l'enfance est quelque chose de trop sacré pour qu'on y apporte des limitations ou des gênes. Mais nous sommes bien obligés de constater que ce système entraîne des échecs nombreux, spécialement dans les grandes villes. Combien d'Américains avons-nous rencontrés qui passent leur temps à regretter leur enfance ; à regretter l'Université ; à regretter cet îlot de bonheur dans lequel ils ont vécu cinq ou six années et que le terrible *struggle for life* laisse, par la suite, insatisfaits et déçus.

Et, il faut le dire :

Le cas de ces *gangs* d'enfants, qui se forment dans les grandes villes américaines, est un des plus troublants et l'on se demande si le fait de refuser d'infliger à l'enfant toute gêne, toute réprimande, pour ne pas faire naître en lui de complexes, n'a pas pour effet contraire de les multiplier.

Nous avons également l'impression que cet optimisme de commande et quelquefois de façade, qu'impose la vie américaine se traduit, en fait, par une sensibilité exaspérée à la critique. Beaucoup d'Américains — je parle du *middleman*, non de l'intellectuel — de l'homme des masses, spécialement dans le Middle-west, n'admettent pas la moindre critique à l'égard de leur système politique, alors qu'eux-mêmes vous parlent souvent avec quelque mépris des institutions et de la vie européenne.

J'ai, comme tout le monde, fait quelques centaines de milles aux États-Unis et j'ai été frappé par le fait que les affaires européennes — c'est d'ailleurs très sympathique — y sont discutées avec un complexe de supériorité par l'Américain moyen ; on ne pourrait pas parler avec la même liberté des

Le Nouveau Monde et l'Europe

questions américaines elles-mêmes. Ce que je dis ne vaut naturellement pas pour les universités de la Nouvelle-Angleterre.

Nous avons donc l'impression que, d'une part, le système laisse en dehors de cette poursuite du bonheur, qui est la justification orgueilleuse et tout de même la grande réussite du système américain, un certain nombre d'hommes ; sans doute est-ce inévitable, et sans doute les Etats-unis intégreront-ils peu à peu ces masses, comme ils ont intégré les immenses masses américaines venues d'Europe à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Mais nous leur demandons d'accepter de ^{p.400} reconnaître qu'ils ont, comme la vieille Europe, leurs tares, leurs échecs et leurs insuffisances ; que, par exemple, telle ou telle région du sud des Etats-Unis, aussi scandaleux que cela puisse paraître, n'a rien à lui envier ; qu'il y a de la misère agricole aux Etats-Unis comme il y en a dans certaines contrées européennes.

Je crois donc que nous devons aborder réciproquement nos problèmes avec une certaine humilité ; et, alors, je termine sur la note optimiste de rigueur quand on parle de l'Amérique. Je voudrais louer cette immense bonne volonté que l'on sent partout, cette générosité, cette hospitalité. C'est une grande leçon pour nous, et je crois que nous devons en faire notre profit.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Wahl.

M. JEAN WAHL : J'ai demandé la parole à propos de ce qu'a dit mon cher et grand ami McKeon. Etant donné cette grande bonne volonté de l'Amérique, dont on a tant parlé, je me demande pourquoi il y a, en ce moment, un certain malentendu.

Après avoir évoqué un souvenir personnel — une discussion avec une jeune étudiante américaine sur la politique de la France en 1941-42 —, M. Wahl enchaîne :

Un deuxième souvenir se lie à mon séjour à Chicago, qu'a favorisé M. McKeon. J'ai eu des ennuis avec les gens de l'Income Tax, au sujet d'une interprétation différente des règlements. C'était, si je me souviens bien, au commencement du Plan Marshall. Et j'ai entendu un des employés dire à l'autre : « I pity M. Hoffmann... ». Je ne savais pas ce que cela signifiait. Mais, tout à coup, une illumination m'est venue ; Hoffmann était l'homme du Plan Marshall. J'ai dit :

Le Nouveau Monde et l'Europe

- You don't like Europe... Il m'a répondu :
- We like Europe, but we don't like Europeans... They are too matters of fact...

Je crois que cette réponse n'a pas grande conséquence, mais cela montre qu'il y a un antieuropéanisme, quelquefois, comme ici il y a parfois un antiaméricanisme.

Je crois que, derrière les malentendus d'aujourd'hui, il y a cette idée — d'un dogmatisme un peu juvénile — que, du moment que l'on a fait les Etats-Unis d'Amérique, on pourrait bien créer les Etats-Unis d'Europe, que ce serait très bien — et nous sommes tous de cet avis. Mais comment les faire et est-ce le moment de les faire ?

Derrière toutes ces discussions au sujet de la C.E.D., c'est, je crois, un des motifs les plus nobles qui animent l'Amérique. Mais lorsqu'on est en Europe, on voit que c'est très difficile à réaliser.

M. Tomlin a parlé de Bergson, et c'est sur ce point que je voudrais terminer, par une note optimiste. Ce qu'il a dit de Bergson m'a rappelé ^{p.401} avec quelle émotion le philosophe parla de Wilson ; ces deux grands esprits s'aimaient, s'appréciaient et, en pensant à cela, je crois qu'il y a un espoir.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jacques Freymond.

M. JACQUES FREYMOND constate que si, au cours du débat, il y a « procès de l'Amérique », il y a aussi un procès à faire : *celui de la manière dont les Européens conduisent le procès de l'Amérique* :

Ce qui frappe chez nous autres Européens, c'est que nous n'arrivons pas, malgré toutes les précautions que nous prenons, malgré toutes nos formules oratoires, à penser l'Amérique autrement que comme un prolongement de l'Europe. Nous n'arrivons pas à éviter de projeter notre vision du monde sur l'Amérique — remarquez que les Américains font la même chose, et on l'a souligné à diverses reprises, aujourd'hui encore — et nous n'arrivons pas, peut-être parce que nous sommes des intellectuels et, ce qui est encore beaucoup plus grave, des intellectuels européens, nous n'arrivons pas à éviter la simplification ou le désir de généraliser. Ce qui nous amène constamment, même dans des discussions comme

Le Nouveau Monde et l'Europe

celle-ci, à relancer dans le débat certains de ces poncifs dont nous ont abreuvés ces voyageurs de « second ordre », comme dit M. Piovene.

Nous savons très bien qu'il y a des Noirs aux Etats-Unis ; nous savons très bien qu'il y a des taudis à Chicago ; je les ai vus personnellement, et ils m'ont impressionné au point que je suis allé interroger pendant quelques heures un des fonctionnaires de la santé publique qui m'a expliqué un certain nombre de choses. Je lui ai dit

- Au fond, il y a un énorme travail à faire. Et il m'a répondu :
- Ne le dites pas trop fort, sinon on serait tenté d'affecter à ces *slums* l'argent qui, actuellement, va à l'Europe.

C'est une réponse dont je peux témoigner.

Certes, il y a de la misère aux Etats-Unis, mais il y a également lutte contre la misère, effort pour améliorer la situation des Noirs, « et quel effort », s'exclame M. Freymond.

Ce qui caractérise l'Amérique, c'est le mouvement, nous le savons. Ce qui la caractérise, c'est la diversité. M. Boas l'a souligné. M. Maurois l'a répété. Tous ceux qui ont vécu un peu en Amérique ne pourront que répéter cela ; l'Amérique est diverse. A chacun son Amérique ; à chaque voyageur européen son Amérique, et je dirai même qu'il y a une Amérique des Européens qui ne sont jamais allés en Amérique. Et cette Amérique-là est celle dont on nous entretient un peu trop souvent, lorsqu'on nous parle du *vide* américain, du *vide* de la petite ville américaine.

Ne peut-on pas le constater aussi dans les petites villes de province de l'Europe ? Et, ajoute M. Freymond : « N'avons-nous pas au fond de nous-mêmes, périodiquement, quand nous sommes étendus au soleil, en été, si ^{p.402} intellectuels que nous soyons, du *vide* au fond de nous-mêmes ? » Il s'agit là d'une projection d'intellectuels sur la réalité. Quant aux intellectuels « coupés des masses », c'est un phénomène qui n'est spécifiquement pas américain. Nous le connaissons tous ici-même. Cessons donc de généraliser en projetant nos propres problèmes.

Chapitre, maintenant, de la politique américaine :

Il est certain que les deux grosses erreurs d'appréciation commises par le gouvernement américain et par les Américains à l'égard de l'Europe ont été, en 1945, de croire à l'unité mondiale et, en 1947-48, de croire à la possibilité de

Le Nouveau Monde et l'Europe

faire les Etats-Unis d'Europe, parce qu'il y avait les Etats-Unis d'Amérique. Il y a eu projection de l'image américaine sur le monde et sur l'Europe. A deux reprises, les faits se sont vengés comme ils se vengent toujours ; mais on n'a peut-être pas suffisamment souligné — quoique M. Maurois l'ait dit à diverses reprises — l'extraordinaire effort déployé par les Etats-Unis pour « comprendre », pour former une élite intellectuelle. Tous ceux qui ont passé dans les Universités américaines et qui ont vu le travail effectué dans certains départements, non pas seulement de droit ou d'humanités, mais des relations internationales, auront pu constater que c'est aux Etats-Unis qu'on a le plus travaillé ces questions. C'est aux Etats-Unis qu'il faut aller pour trouver la documentation de premier ordre sur la Russie. A Stanford, à Columbia, au *Russian Institute* ou à Harvard.

On nous rebat les oreilles, dit M. Freymond, de la « bonne volonté » des Américains en matière de politique internationale ; mais il entre « quand même quelque intelligence dans cette bonne volonté ».

Je voudrais encore ajouter que le jugement que nous portons sur les Etats-Unis, cette sorte de caricature que les intellectuels européens promènent devant eux sur les Etats-Unis, les Américains l'enregistrent, et cela provoque des dégâts terribles. La révolte américaine, le nationalisme américain, la victoire de l'isolationnisme américain, tout cela n'est pas seulement un produit de l'Amérique de l'ouest, de l'Amérique de la « frontière » ; l'Europe y a sa part. Un exemple : André Siegfried, revenant des Etats-Unis en 1950, a publié trois articles dans *Le Figaro* critiquant les universités. Je me trouvais à ce moment aux Etats-Unis. J'ai entendu la réaction à Yale, à Princeton. Je vous garantis qu'elle était vigoureuse. C'est alors qu'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire diplomatique américaine m'a dit :

— Remarquez que ce qui se dit en France, ce qui se dit en Angleterre, tout cela est en train de préparer une vague de fond dans notre pays ; une déception profonde qui fera que nous autres, qui cherchons à comprendre le reste du monde, nous allons, à un moment donné, être submergés.

Eh bien, c'est cela qui me paraît toujours être le centre du problème ; une attitude qui provoque des réactions contraires à ce qu'on voudrait, une double révolte qu'il nous faut à tout prix surmonter.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Théotokas.

M. GEORGES THÉOTOKAS : p.403 Je serai très bref, mais c'est l'intervention très intéressante de M. Campagnolo qui m'a donné envie de prononcer quelques mots sur l'aspect politique du problème Europe-Amérique.

Je crois que l'Europe se sent dépassée historiquement par l'Amérique et par la Russie, ainsi que l'avait prévu Tocqueville dans cette fameuse page prophétique publiée en 1835, si je ne me trompe. Elle ne se sent pas dépassée dans sa vie culturelle, loin de là, si l'on excepte le domaine des sciences appliquées. Il est incontestable, en effet, que l'Europe maintient sa supériorité culturelle sur le monde entier ; mais elle se sent dépassée sur le plan politique, dans sa structure politique ; elle a perdu la puissance mondiale et le prestige qui était attachée à cette puissance.

C'est justement cette coexistence d'une conscience de supériorité culturelle et d'une conscience d'infériorité politique — et de puissance — qui crée le malaise d'où naît l'antiaméricanisme et dont on s'est tellement occupé dans ces débats.

Seulement il faut prendre garde que ce ne sont pas là des sentiments populaires, des sentiments de masses. Je ne crois pas qu'il y ait de véritable antiaméricanisme dans les masses européennes — exception faite, bien entendu, de cette proportion de masses contrôlée par le Parti communiste ; mais cela est autre chose, c'est une manifestation de la guerre froide et ce n'est pas l'antiaméricanisme dont nous parlons. Celui-ci se manifeste chez certaines élites (élites intellectuelles, politiques, sociales) qui souffrent de sentir que l'Europe a perdu cette puissance et ce prestige.

L'Europe est dépassée ; je dis là une chose très simple, une de ces choses que tout le monde connaît, mais dont on ne parle pas souvent.

L'Europe est dépassée en ceci qu'elle est divisée en une vingtaine d'Etats souverains, d'Etats nationaux souverains, fermés, dont la forme n'est plus adaptée aux nécessités de l'histoire, à l'évolution de la technique et de l'économie, mais si profondément enracinés dans le sol, dans l'histoire, dans la tradition, dans l'âme, dans l'inconscient collectif des peuples, que, comme le disait tout à l'heure M. Jean Wahl, on ne voit pas comment l'Europe pourra sortir de là.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mais cette situation, qui ne peut pas être dépassée, n'a pas empêché l'histoire de former — parce que l'histoire n'attend pas — de nouveaux organismes politiques, des Etats d'un type nouveau, des Etats qu'on peut appeler des Etats-continentaux, des Etats qui ont la dimension, l'ampleur, les ressources d'un continent ; qui sont adaptés aux nécessités de l'histoire et qui, pour cette raison, ont la puissance. Et l'Europe souffre de cette situation.

Je crois que là est la question ; nous sommes en présence d'un nouveau type d'Etats. On dirait qu'il représente un nouveau chapitre de l'histoire, un chapitre que l'on pourrait intituler « le chapitre des Etats-continentaux », dans lequel les Américains se trouvent déjà, tandis que les Européens en sont restés à celui des nations ; et c'est ce qui crée des difficultés pour le dialogue et ce malaise.

p.404 Je n'ai pas de solution à proposer, je voulais simplement ajouter ces remarques à ce que dit M. Campagnolo. On est inquiet en songeant au sort de l'Europe ; on pense, parfois, au sort de la Grèce antique. On accuse souvent les Américains de ne pas comprendre l'histoire, de ne pas comprendre le rôle que joue l'histoire dans la vie et dans la pensée des peuples d'Europe. Il serait peut-être juste d'ajouter que si les Américains ne comprennent pas le sens de l'histoire passée, les Européens n'ont pas encore saisi le sens de l'histoire en marche.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. André Maurois.

M. MAUROIS : Je voudrais dire d'abord combien j'ai trouvé importante l'intervention de M. Freymond. Il a rendu justice non seulement à la bonne volonté avec laquelle l'Amérique étudie nos problèmes, mais aussi à l'intelligence avec laquelle elle le fait. On ne l'avait pas assez dit. Je lui en suis reconnaissant.

Je voudrais maintenant répondre à M. McKeon. Il a confirmé ce que j'avais essayé de dire hier soir, à savoir qu'il faut accepter nos différences. Bien sûr, nous ne sommes pas pareils, et cela n'a aucune importance ; c'est même beaucoup mieux ainsi. Oui, nous pouvons entrer dans une société commune, sans essayer de nous imposer nos philosophies et nos cultures. Jamais une société commune n'a été établie en exigeant des cultures communes. On peut entrer dans cette société comme il l'a dit : à condition d'accepter quelque chose

Le Nouveau Monde et l'Europe

qui est la civilisation occidentale. Et, pour moi, c'est ce qui ressort de ce débat ; il suffit qu'on accepte que les autres aient raison quelquefois. Il suffit d'accepter ce qu'on peut appeler — c'est un peu banal — le processus démocratique ; il faut que l'on apprenne à vivre ensemble en acceptant des institutions. Et cela suppose, bien sûr, une certaine confiance. Et, pour mon compte, je suis reconnaissant à ces entretiens de nous avoir montré qu'on peut discuter avec confiance et liberté. On nous a reproché de n'avoir pas abouti à des conclusions. A quelles conclusions ? Nous ne sommes pas une assemblée diplomatique, ni une assemblée politique ; nous n'avons ni à faire un traité ni à voter des lois. Nous avons à montrer que des Américains et des Européens peuvent parler ensemble amicalement et différer tout en étant d'accord.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Sonnier.

M. GEORGES SONNIER se déclare en « accord profond » avec MM. Campagnolo et Théotokas.

Ce que j'ai surtout retenu, ce qui m'a surtout donné objet à réflexion est, d'une part, en ce qui concerne l'Amérique elle-même, sa diversité, son hétérogénéité extrêmes ; d'autre part, en ce qui concerne nos propres rapports avec elle, le sentiment d'un vaste malentendu, ou plutôt d'une somme de malentendus dressés entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

p.405 Ce qui importe à M. Sonnier, ce n'est pas tant de chercher l'objet de ce malentendu que son origine réelle, qui lui paraît se situer, comme l'a montré M. Campagnolo, sur le plan politique. Le problème des relations entre l'Ancien et le Nouveau Monde en est témoin :

L'importance, l'instance qu'il a prises en l'espace de quelques années ne peuvent très évidemment s'expliquer que par la conjoncture politique, l'irruption de la puissance américaine en tous lieux du monde et le poids dont elle pèse — tout comme d'ailleurs la puissance soviétique — sur le destin de toutes les nations, et particulièrement des nations européennes. Ce poids fausse les relations de l'Ancien et du Nouveau Monde. Je laisserai volontairement de côté les arguments de la propagande communiste. Mais enfin, un complexe — complexe double, comme l'a dit M. Théotokas — paralyse actuellement les relations de l'Europe avec l'Amérique : complexe d'infériorité matérielle sur lequel est venu se greffer, comme il se fait si souvent par manière de

Le Nouveau Monde et l'Europe

compensation, un complexe de supériorité spirituelle. C'est ce qu'on pourrait appeler — il faut avoir le courage de ses mots — le complexe du vaincu. Que s'est-il passé, en effet ? En deux grandes guerres l'Europe, à soi-même ennemie, s'est déchirée de ses propres mains, elle a usé à son propre abaissement le meilleur de ses forces ; et l'histoire dira peut-être que la face du monde a commencé de changer ce jour d'avril 1945 où le premier soldat américain et le premier soldat russe se sont rencontrés sur l'Elbe, ayant l'un et l'autre foulé entièrement le corps meurtri de notre continent. On peut objecter, je le sais, que la Russie fait aussi partie de l'Europe. Mais aucun Russe n'est ici pour l'affirmer et je me borne à parler, pour ma part, en homme d'Europe occidentale et à dire que ce jour-là ce n'est pas seulement l'Allemagne nationale-socialiste qui a été défaite — et il fallait qu'elle le fût — mais aussi un certain visage de l'Europe, d'une Europe souveraine, que nous aurions aimé voir survivre. Oh ! nous sommes encore nombreux à nous rappeler ces jours de 1944, et ce que nous devons à l'Amérique, qui nous a libérés, et parfois nourris, il est bon de ne pas l'oublier. Mais qu'il me soit permis de dire que c'est là le sentiment de gratitude honteuse et un peu amère de celui qui était habitué à donner et, soudain indigent, se voit contraint de recevoir, d'accepter, sans contrepartie possible. Il n'y a pas échange véritable, parce qu'il n'y a plus égalité, et l'égalité, dès lors, ne peut plus se rétablir. L'Europe tutélaire, mère de tant de civilisations essaimées au loin, dont au premier chef la civilisation américaine, se voit brutalement diminuée, divisée, dépossédée non seulement de ses richesses et de son pouvoir, mais, ce qui est plus grave, de son propre destin. De dominante, elle devient dépendante. Comment s'étonner, dès lors, de ce qu'elle en vienne souvent à affirmer de façon parfois agressive, et parfois excessive, la seule supériorité qui lui reste, semble-t-il, dans le domaine spirituel. C'est là une naturelle réaction de défense. Mais qui ne voit la stérilité de semblables controverses ? Le remède, comme l'a si bien dit M. André Maurois, n'est pas de vouloir convertir l'Amérique à l'Europe, pas plus qu'il ne serait de convertir l'Europe à l'Amérique. Il serait plutôt, me semble-t-il, de reconverter l'Europe à ^{p.406} elle-même. La solution est dans cet acte de courage qui consisterait à vouloir nous rendre de nouveau maîtres, nous Européens, et quoi qu'il nous en coûte, de notre propre destin, à l'assumer pleinement. Cessant d'être tributaires de quiconque, nous redeviendrions libres, et nous redeviendrions égaux à nous-mêmes et aux autres. Le dialogue redeviendrait

Le Nouveau Monde et l'Europe

possible. C'est en elle-même, dans la résolution de son propre problème intérieur, que l'Europe trouvera la clé du problème de ses relations avec l'Amérique. Ou, plus exactement, ce problème ne se pose difficilement pour nous que dans la mesure où l'Europe a cessé d'être elle-même, asservie qu'elle est par une douloureuse — et on aimerait pouvoir dire injuste — impuissance.

LE PRÉSIDENT : Je vais demander à M. Coindreau de bien vouloir tirer de ce long débat une conclusion qui soit réconfortante.

M. EDGAR COINDREAU : La tâche que le président m'assigne est assez délicate, mais je serai aidé dans mes conclusions par la belle intervention de M. Freymond qui a dit quelque chose qui m'a semblé très important et sur quoi je voudrais revenir un peu. Il résulte de ces discussions, comme M. Maurois l'a fait remarquer, que nous n'arrivons à aucune conclusion et nous ne trouvons aucune panacée universelle pour faire régner la paix fraternelle et la confiance à travers les continents.

Ce que nous pouvons faire — et c'est par là que je voudrais conclure — c'est voir si, aux Etats-Unis où cette bonne volonté d'arriver à une entente et à un monde où la paix règne, à un monde bien organisé et agréable à vivre, on fait des progrès vers la solution de ce grave problème. Autrement dit, si les esprits que nous formons dans les universités se préparent de plus en plus et de mieux en mieux à la tâche qui les attend. Car c'est dans les grands collèges, dans les grandes universités que se préparent les futurs électeurs, les futurs hommes politiques, les futurs ambassadeurs et diplomates.

Après de longues années dans ce pays, j'ai pu constater une évolution qui, pour un littéraire pur tel que le suis, n'était pas sans me donner certaines inquiétudes ; maintenant, au contraire, je m'en réjouis. Je remarque de plus en plus, dans la jeunesse américaine, l'intérêt très grand, très sincère, pour les affaires publiques et le désir de s'y préparer.

De plus en plus il y a une *crise* de ce que l'on appelle *les humanités* ; ce qui donne l'occasion de se réunir fréquemment et de pleurer sur l'épaule les uns des autres. Il y a eu un temps où, à Princeton où j'enseigne, la section de langue anglaise et celle des langues et des littératures étrangères étaient les deux sections les plus importantes. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Des organismes

Le Nouveau Monde et l'Europe

se sont créés, comme par exemple l'école que l'on appelle *Woodrow Wilson*. Des cours nouveaux ont été organisés et toute école qui prépare à l'étude des problèmes politiques est sûre de prospérer. Aujourd'hui, la majorité des étudiants de mon université se sentent attirés de plus en plus vers ces problèmes d'ordre international. ^{p.407} De nombreuses facilités sont accordées aux étudiants américains — hommes et femmes — pour venir en Europe. Ils y viennent ; ils y font du bon travail, en ce sens qu'ils reviennent très éclairés sur ce qu'ils ont vu ; et ils en reviennent toujours tellement séduits qu'ils ne demandent qu'à y retourner. Nous sommes presque obligés de les supplier de rester avec nous parce qu'ils cherchent, à l'aide des bourses et des diverses facilités qu'on leur accorde, à repartir. Ils comprennent fort bien que le jour viendra où ces dissensions, ces mésintelligences n'existeront plus. Je ne crois pas que nous ayons lieu de nous inquiéter. Je suis certain que s'ils venaient en France et y trouvaient une réplique de vie américaine, ils n'aimeraient pas cela. Ils n'aimeraient pas non plus voir une Espagne américanisée. M. Maurois l'a dit : une communauté de pays ne signifie pas que tous les pays devraient vivre de la même façon et adopter le même code d'existence. Les membres d'une famille peuvent être tous très différents, n'empêche que l'entente y règne.

Le président m'avait demandé une note optimiste pour clore ce débat et c'est sur cette note optimiste que je vais conclure. En réfléchissant sur l'attitude de cette jeunesse qui revient aux Etats-Unis après des séjours en Europe, il y a tout lieu d'être très confiant sur ce que l'avenir nous réserve.

LE PRÉSIDENT : La séance est levée.

@

TROISIÈME ENTRETIEN PRIVÉ ¹

présidé par Mlle Jeanne Hersch

@

LE PRÉSIDENT : p.357 Je déclare ouvert ce troisième entretien privé dans lequel la conférence de M. Boas doit être discutée.

Je vais d'abord donner la parole à M. Eric Weil qui posera une question de méthode.

J'avertis le public qu'il va peut-être se trouver devant un grand désordre que j'ai moi-même encouragé au cours de la séance préparatoire de cet entretien. Mais je préfère le désordre à une suite de monologues. Nous allons courir le risque que cela implique. J'espère surtout que des dialogues vont s'engager, que chacun interviendra librement et que personne ne s'offensera d'être interrompu éventuellement.

La parole est à M. Eric Weil.

M. ERIC WEIL : La question que je voudrais poser à M. Boas est double. C'est d'abord une question de méthode. Vous avez insisté sur les différences entre les Américains. Je crois cependant que l'expression « les Américains » n'est pas dénuée de sens. Il ne me paraît pas dénué de sens de dire : « la science américaine », « l'université américaine ». Il y a donc dans votre attitude d'hier — ce que l'on pourrait définir par un terme d'école —, un peu de « nominalisme », une absence ou plutôt même une négation de tout concept général — je m'excuse de ces termes terribles !

Voici la seconde partie de ma question : quand on regarde de l'extérieur cette malheureuse opposition Europe-Nouveau Monde, nous rencontrons tous une institution qui prétend, légitimement, me semble-t-il, parler au nom des Américains, de tous les Américains. Et cela s'appelle le Gouvernement américain. Quand nous disons « les Américains nous ont beaucoup aidés » ou « les Américains veulent nous opprimer », ou « les Américains nous avancent de

¹ Le 8 septembre 1954.

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'argent », cela me semble avoir un sens très précis. Mais je m'excuse de tomber de la méthode dans des choses si péniblement concrètes.

M. GEORGE BOAS ne peut pas nier la possibilité de généraliser. Mais, précise-t-il, « quand il s'agit des rapports moraux, intellectuels, politiques, les problèmes prennent naissance non pas au niveau de la généralisation, mais au niveau de la particularisation ».

Vous avez affaire maintenant, du point de vue politique, non pas à l'Américain en soi, qui peut être érigé en idée platonicienne, mais à Dulles par exemple. Alors Dulles ne peut se comprendre en tant que Dulles. Si vous essayez de comprendre le Secrétaire d'État du point de vue de l'« homme éternel » ou de l'« Américain éternel », il est évident que vous lui volez ses caractéristiques individuelles, et ce sont justement ces caractéristiques qui produisent toutes les difficultés.

M. WEIL : Je peux répondre à cela que M. Dulles, en tant qu'individu, ne m'intéresse pas du tout. M. Dulles ne devient intéressant que parce qu'il se trouve à la place qu'il occupe ; en tant qu'homme qui parle au nom de l'Amérique, c'est-à-dire au nom de tous les Américains (lesquels, peut-être à 50, à 80 ou à 90 % le désapprouvent, mais c'est là une autre paire de manches). Nous, nous avons affaire non pas à M. Dulles avec cette psychologie qui ne m'est pas très sympathique à moi...

M. BOAS : Ni à moi non plus...

M. WEIL : ... mais au monsieur qui occupe une place dans une institution, laquelle existe d'une manière logiquement très difficile à analyser, mais en fait très sensible...

M. BOAS maintient son point de vue. Il faut, si on veut discuter le conflit entre la « mythologie et l'actualité », traiter avec lui (M. Dulles). « Il faudrait le connaître, lui, et non pas cet Américain éternel ».

LE PRÉSIDENT : Non seulement c'est lui, mais il n'est pas là par hasard.

M. BOAS : Il n'est pas là par hasard, malheureusement ; le hasard n'est pas

Le Nouveau Monde et l'Europe

toujours si malchanceux que cela... Non, il est là à la suite de certaines incidences historiques. On peut très bien expliquer la victoire du Parti républicain. Personnellement, je ne suis pas Républicain, que ce soit dit maintenant ouvertement : je suis de l'autre côté. Mais je comprends très bien pourquoi les Républicains ont remporté la victoire. D'abord les mères y étaient pour beaucoup. Et vous savez que les mères comptent en Amérique. Elles comptent non seulement comme électrices, mais aussi comme mères, comme force sociale. Eh bien, lorsqu'on a fait cette propagande disant que si on élisait Eisenhower la guerre de Corée serait terminée, et que nos *boys* rentreraient, toutes les mères étaient ravies. Et je comprends cela. Elles ne voulaient pas que leurs *boys* soient éternellement en Corée.

Ensuite, l'on était fatigué d'un régime qui avait duré trop longtemps. Et cela est bien connu de tous les régimes, qu'ils soient américains ou ^{p.359} européens. On se fatigue d'avoir le même gouvernement. Surtout chez nous, on aime le changement. Ensuite il y avait, disons... des défauts de caractère — pour être charitable — de la part des gouvernants démocrates ! En additionnant tous ces éléments on pouvait voir les chances d'une victoire républicaine.

LE PRÉSIDENT : Il est curieux de constater que dans la conférence de M. Jungk, qui tirait sur le noir, comme dans celle de M. Boas, qui allait plutôt du côté de l'espoir, nous avons eu l'impression que l'essentiel se trouvait encore par delà et que, d'une certaine manière, on avait noyé le point difficile — le point qu'il faut arriver à atteindre — soit dans une explication technique qui, en quelque sorte, innocente malgré tout les hommes, soit dans une diversité qui, d'une certaine manière, les volatilise. Mais je crois que M. Milosz a quelque chose à dire à ce sujet.

M. CZESLAW MILOSZ : Je pensais, en écoutant M. Boas, que l'on pourrait prendre sa conférence comme un exemple des contacts entre Américains et Européens. Je me disais : « Voilà encore un Américain qui s'échappe, c'est-à-dire qu'au lieu d'essayer d'être présent dans le moment où nous vivons tous, il invoque la diversité, la multiplicité, les possibilités infinies des Etats-Unis ». Cela arrive très fréquemment dans les discussions avec les Américains et il existe un certain malentendu que nous ne voudrions pas voir devenir définitif. Jungk a fait un effort pour le dissiper, mais je ne suis pas du tout d'accord

Le Nouveau Monde et l'Europe

avec lui. Le problème est posé dans le présent, *hic et nunc*.

M. BOAS estime que le *hic et nunc* est entré à la fin de sa conférence. Mais on ne peut comprendre un pays sans connaître son passé. Un des éléments capital de ce passé est, en Amérique, le conflit entre l'homme du Nord et l'homme du Sud.

Mais le problème actuel n'est pas seulement celui du rapport entre les Etats-Unis et l'Europe, c'est le rapport entre les hommes. Donc, il y a des Américains, et je ne vois pas ce contraste horrible entre un pays mécanisé et des pays que je ne m'essaie pas à décrire, et qui sont l'Europe.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Campagnolo.

M. UMBERTO CAMPAGNOLO prend comme point de départ de son intervention la conférence de M. Boas. Comme M. Boas est Américain, qu'il a réfléchi au problème discuté, ses affirmations ont de l'autorité : elles constituent une base solide de réflexion.

De cette conférence se dégagent, me semble-t-il, deux idées : 1° Qu'il est nettement impossible de définir un type américain ; 2° Conséquence de cette conclusion : on ne peut pas voir dans l'Amérique l'antithèse de l'Europe.

S'il n'est pas possible de définir un type américain, on a cependant défini l'Amérique implicitement. L'Amérique est cet immense pays qui ^{p.360} n'a pas à proprement parler un type américain, non plus qu'un dénominateur commun suffisant pour donner l'idée d'une unité morale dans le sens le plus restreint, qui d'habitude — et jusqu'à un certain point — caractérise les nations européennes. J'appellerai cette situation « un état d'insuffisante intégration sociale ». Je ne juge pas. Je constate seulement qu'en Amérique il y a une société qui, par rapport à la société européenne, ne se présente pas avec le caractère d'une intégration assez développée. Cela explique aussi une certaine instabilité. Il ne s'agit pas d'une instabilité capricieuse ; mais d'une instabilité qui a un sens, qui va certainement vers une forme d'intégration de plus en plus grande ; intégration qui ne s'opère pas en se dirigeant vers le passé, mais vers un avenir. Ce ne sont pas les premiers Américains qui nous indiquent l'aboutissement ; c'est quelque chose d'inconnu, mais dont on peut prévoir plus ou moins la tendance.

M. Campagnolo trouve absurde d'opposer la civilisation américaine à la civilisation européenne. Tout au plus y a-t-il des différences de degré.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Le problème n'est pas là. Et cependant il existe. Il existe un problème qui oppose, en un certain sens, l'Amérique à l'Europe.

Pour ma part, le problème a une origine nettement et exclusivement politique. Sur cette origine politique vient se greffer la différence d'accent ; mais le point de départ est, me semble-t-il, une situation politique.

Cette situation politique a été créée non par l'Amérique, mais par l'Europe. C'est l'Europe qui, à cause d'une crise grave, dont on peut expliquer la genèse, a posé le problème de son rapport avec l'Amérique. L'Europe a eu besoin, à un certain moment, de l'aide de l'Amérique pour résoudre ses problèmes. Pour répondre à cette demande, l'Amérique a joué un rôle qu'elle n'avait pas du tout demandé à jouer et qui est devenu de plus en plus important. A tel point qu'aujourd'hui on a l'impression qu'il s'agit d'une véritable hégémonie politique et économique de l'Amérique sur l'Europe. Naturellement, cette hégémonie n'est pas quelque chose que l'on puisse accepter sans résistance en Europe. L'Europe croyait recevoir une aide, elle n'envisageait pas de céder la direction des affaires politiques du monde.

Mais cette direction qu'elle doit assumer, présente aussi de graves inconvénients pour l'Amérique, qui a été prise pour ainsi dire par surprise. Elle se trouve, au delà même de ses intentions, devoir jouer un rôle très important, alors que sa situation interne se caractérise par un état d'insuffisante intégration, dont l'effet ne manque pas de se faire sentir sur le plan de la politique internationale.

M. BOAS : Je suis d'accord avec la plus grande partie de ce que vous avez dit, mais j'ai une question à vous poser : quel degré d'intégration est, à votre avis, suffisant ?

M. Campagnolo répond qu'un degré d'insuffisante intégration se traduit par un malaise excessif, un degré suffisant par une situation tolérable.

p.361 On a demandé : quel est le remède ? Je dois passer par-dessus beaucoup d'autres questions. Si le problème a vraiment son origine dans l'état de désagrégation de l'Europe — désagrégation que je crois provisoire — c'est évidemment en Europe qu'il faut chercher le remède. Le remède est de nature politique. Il s'agit de replacer l'Europe dans une situation politiquement tolérable ; de lui redonner plus de confiance en elle-même et, surtout, plus de force.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Car toutes les difficultés viennent du profond malaise qui règne en Europe ; « et alors on se demande : qu'est-ce que l'Amérique ? Qu'est-ce que les Américains ? »

Mais si l'Europe avait maintenu sa position politique, je suis convaincu qu'en Europe on n'aurait jamais découvert qu'il y a une civilisation nouvelle en Amérique, qu'il y a un homme américain plus ou moins incompréhensible pour les Européens et on n'aurait pas parlé d'antithèse Europe-Amérique.

Pour ce qui est du processus d'intégration en Amérique, M. Campagnolo déclare :

Il y a une direction dans l'évolution de la vie sociale américaine. Les Américains sont différents, ils sont très différents. Ils n'ont pas souvent de contacts, ce qui peut donner cette impression de « vide ». J'en vois la preuve précisément dans leur état d'insuffisante intégration sociale. L'individu, chez eux, est seul ; hors de son travail, il est perdu. Il est perdu parce qu'il n'y a pas une société qui lui donne un sentiment de solidarité pleine. Je ne crois pas que les « bonnes œuvres » et tout le reste soient autre chose qu'un ersatz. Je ne vois pas là quelque chose de normal, mais plutôt quelque chose d'anormal.

Est-ce que l'intégration se fera ? Comment ? Dans combien de temps ? Je ne saurais le dire. Personne ne peut le dire. Il y a quand même tous les symptômes d'un effort vers l'unité de la société américaine. Ce sera alors à ce moment, quand l'unité aura atteint un certain degré, qu'il s'établira une sorte d'équilibre entre la puissance extérieure américaine et la solidité interne américaine.

Je me suis exprimé à bâtons rompus, mais j'espère avoir donné l'idée d'ensemble du problème tel que je le vois.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Ledermann.

M. LAZLO LEDERMANN : On pourrait se demander si ce malaise dont vient de parler M. Campagnolo n'a pas, dans l'âme européenne, des racines plus profondes et si le mal n'est pas d'ordre moral. C'est ici, me semble-t-il, que l'on peut rappeler l'importance du facteur moral dans le comportement différent de l'Américain et de l'Européen. Et ce problème a été quelque peu passé sous silence au cours de ces entretiens, quoiqu'il ait été posé de façon assez saisissante dans les deux conférences de MM. Jungk et Boas.

Le Nouveau Monde et l'Europe

p.362 M. Jungk a dit qu'il y a un « chômage des âmes » en Amérique, un vide spirituel ; et, par contre, il estime qu'en Europe il existe une recherche du spirituel, du religieux.

Pour moi, cette optique est inacceptable, je la qualifierai d'astigmate. Il semble, en effet, que l'attachement de l'Américain moyen aux valeurs morales, spirituelles, est beaucoup plus grand à l'heure présente qu'il ne l'est en Europe. Il est très difficile de vouloir dissenter de façon sociologiquement valable sur des questions de morale et de leur influence sur les civilisations, parce que les bases statistiques nous font pour ainsi dire défaut. La statistique ne peut, tout au plus, enregistrer que les signes extérieurs de la morale ou, si vous voulez, de l'absence de morale, de l'immoralité. Mais c'est une constatation que l'on peut faire, et dont il serait intéressant de rechercher les causes, les mobiles, les fondements. On pourrait trouver évidemment que le détachement des valeurs morales, chez l'Européen, après la seconde guerre mondiale, est dû aux philosophies matérialistes, qui ont eu à leur disposition des moyens de propagande puissants, et aussi au fait qu'elles ont trouvé un terrain propice en raison des injustices sociales et des discriminations de toutes sortes.

M. CAMPAGNOLO pense exactement le contraire. « Qui a jamais démontré, dit-il, qu'il y a une morale absolue, qui se placerait en dehors de l'expérience sociale et politique ? » Dans l'état de désagrégation actuel de l'Europe, on trouve aussi un malaise moral. Mais ce n'est pas lui qui détermine la crise. Quant aux philosophies matérialistes, elles seraient plutôt un effet de ce malaise moral qu'une cause.

M. LEDERMANN : Je verrais plutôt dans l'attachement de l'Américain moyen à la morale — que je crois être plus grand que celui de l'Européen — cette désillusion au sujet de la philosophie matérialiste.

M. CAMPAGNOLO : Ce n'est pas parce que vous vous appuyez sur un système philosophique que vous serez plus ou moins honnête. Il y a des millions et même des milliards d'hommes qui n'ont étudié aucune philosophie et qui sont parfaitement honnêtes.

LE PRÉSIDENT : Je ne crois pas du tout que M. Ledermann parle de l'attachement théorique à une morale...

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. CAMPAGNOLO : Il dit que la cause de ce désarroi moral serait, par exemple, la philosophie matérialiste.

M. LEDERMANN : On accuse très souvent les intellectuels d'être un peu en dehors de la réalité. Je m'efforcerai de me replacer dans la réalité pour autant que, dans ce domaine, des constatations objectivement valables soient possibles, puisque les fondements statistiques nous font défaut.

Si je parle d'une différence entre l'attachement des Américains et des Européens à des valeurs morales, je crois que l'on peut trouver des ^{p.363} signes extérieurs qui, dans leur signification réelle, positive, sont assez frappants : voyez les sommes dépensées en Amérique pour des buts humanitaires, spirituels et religieux et comparez-les à celles dépensées en Europe dans le même but...

M. CAMPAGNOLO : Quelle déduction en tirez-vous ? Ici, l'argent est beaucoup moins abondant qu'en Amérique. Et en quoi cela implique-t-il une différence de la morale européenne ?

M. LEDERMANN : Permettez-moi d'exprimer le fond de ma pensée : je veux parler de ces sommes prises en comparaison avec le revenu national. L'abondance de l'argent n'entre donc pas en ligne de compte. Il existe, sur ce point, des statistiques et l'on peut en tirer des déductions quant à l'attitude des Américains dans ce domaine.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Boas.

M. BOAS : Ces choses existent surtout dans la littérature. L'Américain moyen ne sait pas s'il y a une intégration insuffisante dans son pays. Il vit dans son village, dans sa petite ville, et non pas dans tous les villages ni dans toutes les villes. Il vit dans sa famille, avec ses amis, ses copains ; il va à l'usine, à son travail, à son église le dimanche, à son club. Il ne sait pas si l'intégration est insuffisante.

M. CAMPAGNOLO : Il n'a pas besoin de le savoir.

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. BOAS : Cela n'agit pas sur lui.

M. CAMPAGNOLO : Il ne s'agit pas de savoir quelle opinion l'individu a sur lui-même ; je parle d'une situation générale. Vous admettez que l'Europe n'est pas ce qu'elle était il y a cinquante ans...

M. BOAS : Je trouve au contraire que votre pays est dans une situation mille fois meilleure qu'il y a cinquante ans.

M. CAMPAGNOLO veut préciser sa pensée (« parce que je m'aperçois qu'il est très difficile de s'entendre »). Il reprend sa thèse :

1° L'Europe n'existe que comme équilibre de forces.

2° Sur l'échiquier international, l'Europe a une position infiniment plus faible qu'elle n'avait il y a cinquante ans. Ce dernier fait a une énorme importance.

Il ne m'intéresse pas de savoir si les Américains savent ou non que leur société est plus ou moins intégrée. Pour moi, c'est tout à fait secondaire ; je veux dire que c'est secondaire par rapport à la question elle-même dans son ensemble, mais ce n'est pas du tout secondaire par les conséquences. Vous pouvez être très malade et ne pas le savoir ; la p.364 conséquence en est que vous avez une vie différente de celle que vous auriez si vous étiez parfaitement sain. Je n'en fais pas une question de psychologie, je pose le problème sur le plan politique et, si vous voulez, historique.

M. BOAS : Comment voulez-vous que la politique agisse si personne n'en est conscient.

M. CAMPAGNOLO insiste : la politique agit quand bien même elle n'est pas toujours consciente du rôle qu'elle joue. Contestation de M. Boas, la discussion va jusqu'à interruption du Président.

LE PRÉSIDENT : Ce que l'on voudrait, c'est s'approcher du fond des choses ; or nous prenons des voies dont aucune n'est essentielle et décisive ; aucune n'atteint le centre mais chacune y tend. Et la chose la plus vaine que nous puissions faire, c'est de discuter pour savoir laquelle de ces voies est la meilleure, pourvu que l'on avance suffisamment dans l'une d'elles.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Je vais maintenant donner la parole à M. Milosz.

M. MILOSZ : Je voudrais aborder le problème politique d'un autre point de vue. Je voudrais aussi revenir au présent, qui est très grave dans l'histoire de l'Amérique et dans celle du monde. Et je considère que le problème qui est très grave à l'heure présente, c'est celui des intellectuels de nombreux pays — d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine — qui sont un ferment de bouleversements sociaux. Il est indéniable que les Etats-Unis n'ont pas de rapports avec ces intellectuels. Cela ne signifie pas que je sois très enthousiaste pour ces cercles d'intellectuels qui sont nés ces derniers temps et qui sont parfois très naïfs, qui ont le culte du positivisme et du scientisme (cela tient au fait que l'industrialisation est nécessaire pour leur pays). Mais le conflit existe et ces intellectuels ont un sentiment très vif du temps, du moment, le besoin de faire quelque chose immédiatement pour leur pays.

Or, les Américains parlent comme s'ils avaient énormément de temps devant eux ; et comme ils conseillent la patience à ces intellectuels, il y a là, probablement, une source de conflit.

Je me demande si cette attitude psychologique des Etats-Unis, qui résulte du conformisme qui y règne et qui fait que l'accès y est interdit à ceux qui ne sont pas conformistes, n'est pas extrêmement grave pour l'avenir des U.S.A., et peut-être pour l'avenir de la civilisation occidentale.

Si ce conformisme existe, c'est très grave, répond **M. BOAS**. Qui affirme ensuite : l'Américain ne vit pas dans le calme ; il est même « en état d'ébullition ».

Vous n'avez qu'à voir les romans américains, ils sont lus par des milliers de gens. Les romans de Faulkner, ceux de Robert Warren et de leurs cadets. Or, ces romans, que sont-ils ? Un procès fait à l'Amérique.

M. MILOSZ : p.365 J'aimerais savoir si vous, en Amérique, vous vous posez le problème qui peut être décisif pour l'avenir des Etats-Unis et peut-être pour l'avenir du monde : d'où vient le conflit qui existe entre les intellectuels de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, — et peut-être aussi d'Amérique du Nord — et ce que d'une manière inexacte on entend par « américanisme » ? Est-ce que vous lui cherchez des solutions ?

Le Nouveau Monde et l'Europe

M. BOAS : Naturellement, et nous en sommes conscients. Je ne peux parler qu'en tant que professeur, mais dans les milieux universitaires, c'est un problème qui se discute quotidiennement.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Georges Poulet.

M. GEORGES POULET : Mon cher George, vous êtes parti en guerre contre une notion européenne qui est celle d'une essence platonicienne de l'Américain, et vous avez montré historiquement que cet Américain n'existe pas. Vous avez montré au contraire qu'il y avait une pluralité d'Américains, que cette pluralité d'Américains a existé dans l'histoire.

Vous avez fait une seconde peinture qui était celle, je ne dis pas peut-être de l'Américain d'aujourd'hui, mais de l'Américain qui est en train de devenir uniformisé, c'est-à-dire, précisément, en train de devenir cette essence platonicienne.

Est-ce que nous, Européens, nous avons vraiment tort de nous tourner vers cette essence platonicienne, puisque si cet Américain n'est pas celui du passé, et s'il n'est pas tout à fait celui du présent, c'est à tout le moins, semble-t-il, celui du futur.

M. BOAS : Si vous avez raison de croire que c'est l'Américain du futur, il serait naturellement stupide de tourner le dos à cela pour ne regarder que l'Américain du passé. Mais on a tort de prendre des hommes de ma génération comme typiquement américains. Je ne suis pas typiquement américain. Comment voulez-vous que l'on sache qui sera l'Américain de l'avenir ?

J'ai indiqué dans ma conférence — peut-être à tort, je n'en sais rien — quelle pourrait être la civilisation américaine de l'avenir. Mais je suis un vieillard et j'envisage l'avenir avec crainte naturellement, cela est caractéristique des hommes de mon âge. Donc, je n'aime pas cette perspective de l'Américain nomade, déraciné, toujours à la recherche de valeurs nouvelles, et rejetant le passé. Ça me donne la chair de poule ! Mais que voulez-vous, si cela doit arriver... D'ailleurs vous ne pouvez pas plus que moi savoir si cela va arriver.

LE PRÉSIDENT : M. Milosz a, je crois, raison de vous demander : « Que faites-

Le Nouveau Monde et l'Europe

vous là contre ? » Car il ne s'agit pas de dire seulement : « Cela va arriver ». Si cela risque d'arriver, c'est qu'il y a quelque chose à faire. Est-ce que vous voyez, en Amérique, s'organiser des efforts pour empêcher que cela arrive ?

M. BOAS : p.366 Est-ce que ce sera un mal ?

LE PRÉSIDENT : Vous dites que cela vous donne la chair de poule...

M. BOAS : Mais la chair de poule n'est pas une définition du mal !...

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Bernard Dort.

Pour **M. BERNARD DORT** « le comportement politique américain semble placé sous le signe de la discontinuité ». On a peine à comprendre, par exemple, en France, les « réactions de la foule américaine ».

Ainsi, lorsque le général MacArthur a été limogé, il est arrivé sur la côte ouest et a été accueilli triomphalement. Mais au fur et à mesure, son triomphe a décliné. Lorsqu'il est arrivé à New York ou à Chicago, il n'y avait presque personne pour l'accueillir. On me dira que le cas est le même pour le cercueil de Rudolph Valentino qui a fait à peu près le même trajet, mais dans le cas de Rudolph Valentino, cela se conçoit ; dans celui de MacArthur, en revanche, qui tenait à cœur aux Américains, cela se comprend moins.

Il y a encore d'autres faits qui me semblent beaucoup plus graves en un sens. Prenons la chasse aux sorcières et le maccarthysme : Le sénateur McCarthy a été très populaire à un moment, puis il y a eu l'enquête au sujet d'un de ses acolytes et cela a diminué. Mais pour nous, c'est un peu inquiétant, car il semble que le peuple américain ait des réactions cyclothymiques qui se fixent sur certains événements, puis brusquement cela décroît. Il ne peut pas, de la sorte, y avoir de continuité politique ; et les élections américaines demeurent une chose totalement incompréhensible pour les Européens.

« Je me demande, conclut M. Dort, s'il n'y a pas là le refus d'une sorte de cohérence. » Il évoque ensuite le courant d'optimisme américain qui s'était manifesté avant la crise de 1930 (dont il s'étonne qu'on n'ait pas parlé davantage).

Puis il y a — et c'est un problème essentiel — le rapport des Etats-Unis et de

Le Nouveau Monde et l'Europe

la Russie soviétique. Il y a le rapport de l'idéologie américaine avec le marxisme et il me semble que les Américains, qui ont une puissance matérielle considérable — peut-être la plus grande puissance matérielle —, font preuve à l'égard du marxisme d'un complexe à la fois d'infériorité et de supériorité. De supériorité à cause de leur puissance matérielle et d'infériorité parce que le marxisme donne une cohérence, une unité à la conception que l'homme se fait du monde, que les Américains n'ont absolument pas. Ils refusent le marxisme en bloc. Ils le refusent et le sacralisent. Mais ils le sacralisent négativement.

Il y a des choses absolument effarantes. Le fait, par exemple, de refuser un visa à Graham Greene parce qu'il a été communiste quatre mois, c'est là une réaction religieuse, presque une réaction magique. On a l'impression que, parce que pendant quatre mois un homme a p.367 adhéré par plaisanterie au Parti communiste, lorsqu'il était étudiant, il peut contaminer ensuite tous les Etats-Unis. C'est croire que le communisme, c'est la peste ; mais, en même temps, cela dénote une espèce de regret de la peste.

Bref, pour M. Dort, l'attitude américaine semble assez traumatisée. Et il souligne l'importance de l'élément *peur* dans le *cinéma* américain (« J'admire d'ailleurs beaucoup une des plus importantes contributions des Etats-Unis à l'art du XXe siècle : le cinéma »). Ainsi dit-il :

J'ai vu un film américain tourné par un petit producteur, *L'équipée sauvage* (*The Wild one*) ; c'est un film où l'on raconte un dimanche américain. Des jeunes gens enfourchent des motos et vont se promener et ils terrorisent une ville. Ces jeunes gens sont habillés en centaures, ils ont une sorte d'animalité et, en même temps, de très grande sentimentalité. Les gens de la ville se prêtent à cette peur ; même la police de la ville transige avec eux. Tout se termine enfin assez mal.

La politique américaine elle-même semble — à nous du moins — avoir réagi vis-à-vis de cette peur par un mouvement de systole et de diastole : tantôt affirmations violentes de l'Amérique contre la Russie, contre le marxisme, une politique offensive — la politique de ce que l'on appelle le *lobby*, le *lobby* chinois ou le *lobby* militaire — et tantôt une politique de repliement.

LE PRÉSIDENT : La parole est au R. P. Maydieu.

Le Nouveau Monde et l'Europe

R. P. MAYDIEU : Je voudrais poser une question de méthode ; il serait bon, puisque les rapports sont à double sens, que l'on entende aussi un Américain dire ce qu'il pense de l'Europe et de l'Européen.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Schneider.

M. HERBERT W. SCHNEIDER : Je voudrais expliquer cette discontinuité dans la politique et dans la morale des Américains. La discontinuité, en Amérique, est presque aussi grande qu'en France, et c'est une situation naturellement très pénible. Elle est pour nous très compréhensible, et je ne parle pas comme intellectuel. Heureusement, je ne suis pas un intellectuel ; je parle comme un membre de la foule américaine qui comprend très facilement les causes de cette discontinuité ; et je voudrais en quelques mots expliquer, non seulement le fait de la discontinuité, mais notre foi dans cette discontinuité.

Je vais vous demander maintenant la permission de m'exprimer en anglais.

(Interprétation) — Je voudrais parler de la situation présente qui affecte, non seulement les Etats-Unis, mais également l'Europe.

L'Amérique, déclare M. Schneider, a cru que le XXe siècle serait un siècle de paix, de prospérité et de bien-être. Et voilà qu'elle découvre un siècle de tragédie, à laquelle elle n'était pas du tout préparée.

p.368 Lorsque, en 1914, Wilson nous a dit que la pire calamité était la guerre, et que si nous pouvions mettre fin à la guerre, alors nous pourrions nous occuper de la poursuite du bonheur, l'Américain moyen était prêt à accepter ces affirmations. Vous pensez peut-être que c'était stupide de sa part ; et cependant il a cru à ces idées. C'était, chez lui, non seulement de la charité, mais une foi profonde. Il a cru réellement que la guerre allait pouvoir mettre fin à la guerre. Vous ne savez pas combien cela fut pathétique.

Nous nous sommes ensuite rendu compte que c'était une erreur fondamentale. Et alors nous nous sommes demandé ce que l'on pourrait faire.

Les Américains ont toujours considéré leur intervention dans la politique européenne comme ce que l'on appelle « un service d'urgence ». Nous n'avions pas l'intention de nous occuper en permanence de la politique européenne. Du point de vue culturel, nous reconnaissons évidemment que nous avons des liens avec l'Europe. Mais l'idée, qui graduellement s'impose, que nous puissions

Le Nouveau Monde et l'Europe

devenir partie intégrante de la politique européenne est tout à fait contraire à notre ancienne tradition ; nous avons l'espoir de pouvoir vivre de notre propre vie, de pouvoir donner une vie pacifiste et non militariste à l'Europe, et aux Européens qui venaient en Amérique avant tout — pour échapper aux charges militaires très lourdes qui pesaient sur eux.

Mais nous ne croyons pas que, du point de vue économique, notre situation soit meilleure, maintenant, qu'elle ne l'était il y a cinquante ans. Notre niveau de vie a diminué économiquement.

Mais je pense tout particulièrement aux qualités morales ; or, ces qualités morales, en Amérique, ont certainement diminué d'une façon appréciable chez les dernières générations. Cela nous le ressentons, mais nous ne croyons pas que ce que nous appelons notre « isolationnisme » — qui signifie notre désir romantique de revenir à une vie de paix et de prospérité — nous ne croyons pas que ce désir soit basé sur notre richesse. Il est basé sur une tradition et sur un espoir ; et plus le XX^e siècle avance, plus cet espoir apparaît vain.

Ainsi la discontinuité dans les actes américains ne peut être expliquée que si l'on a bien dans l'esprit que les services que nous rendions, les prêts que nous faisons, ne devaient pas être pour nous une préoccupation constante.

Nous croyons enfin que nos loisirs ne sont pas une manifestation de ce *vide* dont on parlé ici ; bien que cette question des loisirs soit très importante. Mais le fait fondamental est que nous nous trouvons dans l'obligation de traiter maintenant de problèmes qu'il n'était pas dans notre intention de traiter ; et c'est là, précisément, la tragédie. Il ne s'agit pas de vide ; il s'agit d'une tragédie.

M. BOAS : Je ne pourrais que répéter les paroles de M. Schneider et souhaiter qu'il fût l'Américain type. Il a parlé avec sagesse ; il a parlé avec regret de la situation actuelle. A quel point mes compatriotes sont-ils en accord avec M. Schneider ? Je l'ignore. J'ai l'impression que les membres de l'*American Legion*, qui groupe les Anciens ^{p.369} combattants, ne seraient pas du tout d'accord avec lui. Ils croient que la situation présente de l'Amérique est parfaite, que c'est le retour au paradis terrestre et, d'après les journaux européens, ils souhaitent une nouvelle guerre. Cela aussi me donne la chair de poule !

Je vais maintenant répondre à M. Bernard Dort.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Le cas MacArthur est tout à fait typique de l'attitude des foules dans n'importe quel pays. La foule américaine n'est pas plus volage que la foule romaine ou que la foule européenne. MacArthur, deux mois avant son rappel, était détesté par la plupart des Américains et même par la presse, qui s'efforçait par tous les moyens de le ridiculiser parce qu'il avait affirmé qu'il ramènerait ses hommes avant Noël et qu'il a subi, au contraire, une terrible défaite. Le changement d'attitude à son égard est venu du fait qu'il a été rappelé. Je commence à croire qu'un homme qui est la victime du gouvernement, aux Etats-Unis, a toujours la sympathie de la foule.

Quant à la discontinuité de notre politique étrangère, je suis d'accord avec mon collègue Schneider, qui s'est parfaitement exprimé sur ce point.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Coindreau.

M. EDGAR COINDREAU : J'ai été frappé par ce qu'a dit M. Dort à propos d'un film où l'on voyait des jeunes gens à motocyclette terroriser une petite ville des Etats-Unis ; et il a ajouté que cela arrivait fréquemment.

C'est tout à fait inexact ; et il est dangereux de vouloir comprendre la psychologie américaine d'après des films de cette sorte. Je vous en parle avec l'expérience d'un homme qui est peut-être le seul de son espèce : qui habite les Etats-Unis depuis trente ans, et depuis trente ans, dans la même petite ville ; fait à peu près unique.

Ce qui m'a beaucoup intéressé dans la conférence de M. Boas, que j'ai trouvée excellente, c'est son analyse psychologique de l'Américain. Il n'y a pas d'Américain typique. Par les nécessités de ma profession, je vois passer tous les ans des centaines de jeunes Américains de toute origine. Ils sont très différents les uns des autres, mais ils ont tous certaines caractéristiques communes. Et si l'Europe veut comprendre l'Amérique, il faudrait plutôt insister sur ces caractéristiques communes que les différences.

La caractéristique commune, c'est ce que M. Boas a appelé le « nomadisme », cette impossibilité de rester en place. Comme on disait à un Américain, qui avait fréquemment changé de maison au cours de l'année :

— Mais pourquoi avez-vous une maison ?...

Le Nouveau Monde et l'Europe

— Il faut bien avoir un endroit d'où l'on puisse sortir...

Je voudrais seulement demander à M. Boas si, comme je le crois moi-même, ce désir de sortir, ce malaise qui pousse l'Américain sur les routes, est un phénomène nouveau. Quand je suis arrivé aux USA, en 1923, cette sorte d'inquiétude n'existait pas. Un signe qui me semble très caractéristique et que l'on ne rencontre plus — et cela est ^{p.370} inquiétant — c'est que les Américains, comme les Européens à cette époque, étaient attachés à leur maison. Le *home* avait un sens. Je crois qu'aujourd'hui le *home, sweet home* en a encore un, mais c'est surtout un sens figuré, et surtout une figure de rhétorique. Un fait nous prouve à quel point les Américains étaient attachés à leur maison : lorsque, pour construire de grands autostrades ou des ponts, l'on était obligé de les déloger, plutôt que de laisser détruire leur maison ou de la laisser abattre, ils préféraient la transporter. Et c'était un sport américain que de transporter sa maison. On la transportait sur des rondins. C'était admirablement organisé. On n'enlevait même pas les meubles. Eh bien, ceci ne se fait plus. On pourrait penser que les frais de transport sont énormes, je ne le crois pas ; car les frais de construction d'une maison sont encore plus élevés que les frais de transplantation d'une ancienne.

Cela tient beaucoup plus au fait que l'Américain ne s'intéresse plus à sa maison. Plutôt que de la voir changer de place, il préfère l'abattre et en faire construire une qu'il peut commander dans un grand magasin.

LE PRÉSIDENT : A quoi s'intéresse-t-il à la place ?

M. COINDREAU. — C'est cela qui me semble assez difficile à définir. Je voudrais que M. Boas nous le dise. On a parlé de ces dames qui, pendant la guerre, tricotaient pour Pierre ou pour Jean, mais elles auraient fait n'importe quoi, elles auraient compté des cailloux, enfilé des perles pour avoir quelque chose à faire et n'être pas chez elles. C'était une occasion de se réunir, d'être en groupe, de se sentir les coudes, et de ne pas souffrir de la solitude...

M. BOAS : Permettez-moi de vous interrompre. Ces dames n'auraient pas fait n'importe quoi. C'étaient des femmes de fermiers, des femmes qui travaillaient dur pendant la journée, mais on leur avait présenté un cas de nécessité. Il s'agissait de Français exilés en Angleterre, qui n'avaient pas de patrie, qui

Le Nouveau Monde et l'Europe

avaient besoin de vêtements. Alors, sans connaître ces Français, mais sachant qu'il s'agissait de gens dans le besoin, elles se sont mises à tricoter ou à coudre. C'est cela qui les a déterminées, C'est cela qui me semble étonnant. On leur aurait dit que c'était des Français, des Suédois, ou des Esquimaux, elles n'auraient peut-être pas compris, mais on leur avait dit que c'était des gens dans la nécessité qui avaient besoin d'elles. Et c'est cela qui est extraordinaire.

LE PRÉSIDENT : Cela devient de plus en plus extraordinaire : d'une part on entend constamment parler des choses admirables qui se font et, de l'autre, on reconnaît que ça va mal.

Si les choses vont si bien, pourquoi ce mal ?

La parole est à M. Starobinski.

M. JEAN STAROBINSKI : Tout à l'heure, M. Bernard Dort évoquait le rôle de la peur dans certaines manifestations de l'art américain. Il faut, je crois, opposer tout de suite à cette idée de p.371 peur, à cette présence de la peur, une tendance contraire — ce qui établit précisément cette variété des Américains —, cette tendance contraire, étant tout simplement la recherche de la sécurité.

Aux Etats-Unis, l'on est très frappé par la façon dont on procure de la sécurité aux enfants. Les enfants sont libres. Les enfants n'ont au-dessus d'eux aucune autorité paternelle qui pourrait les effrayer. Il ne faut surtout pas leur faire peur. Il ne faut pas les traumatiser. Quelle est l'importance, dans cette forme d'éducation, des théories psychanalytiques ? Je l'ignore. Je crois qu'elle est importante et, cependant, ces mêmes enfants que les théoriciens de l'éducation protègent à ce point, se passionnent pour ce qui est effrayant. Ces mêmes enfants restent des heures devant la télévision à voir des spectacles qui leur font peur. Ils s'amusent à rechercher la peur. On se fait peur. Mais cette attitude des enfants existe, semble-t-il, aussi au niveau des adultes, et, à propos de la bombe atomique, on s'est fait peur aux Etats-Unis sitôt qu'il y a eu révélation de l'étendue des dégâts. On a peut-être eu raison de se faire peur. Néanmoins, on a insisté d'une façon un peu gênante. On a, par exemple, publié dans les journaux locaux le plan de la ville et on a montré le rayon de dégâts qu'allait faire la bombe atomique, et les habitants de la ville, à supposer que la bombe tombe au centre, se sont aperçus qu'ils allaient tous y passer.

Le Nouveau Monde et l'Europe

« Peut-être est-il bon dans ce cas-là, ajoute M. Starobinski, de faire peur aux gens, mais il y a tout de même une certaine « envie de frissonner » propre aux gens qui, par ailleurs, s'environnent de sécurité. »

D'autre part, il faut relever, chez les Américains, un goût du risque :

La littérature pour jeunes gens insiste beaucoup sur ce risque, mais c'est avant tout le risque sportif. Il ne s'agit presque jamais d'un risque qui serait le risque des âmes. Si bien que l'on voit des jeunes gens qui n'hésitent pas à faire des choses extraordinaires, à risquer leur vie même dans des exploits sportifs, et qui se trouvent par ailleurs extraordinairement démunis devant ce qu'on appellerait chez nous « un coup dur » et incapables de résoudre un problème personnel par eux-mêmes. Il leur faut recourir à des conseillers, qui se trouvent être quelquefois le psychiatre.

LE PRÉSIDENT se demande si la situation décrite par M. Starobinski « ne tient pas à l'importance prépondérante prise par le *job* dans la vie des gens » en Amérique.

Car le *job* entraîne un certain conformisme, parce que, pour avoir un bon *job*, il faut souvent faire preuve d'un certain conformisme, et l'alternative devant laquelle les gens sont placés n'est presque jamais : oui ou non, vie ou mort, mais plus ou moins. On a un *job* meilleur ou moins bon, on gagne plus ou moins, il n'y a pas de limite nette.

A vrai dire, reprend le Président, « je me demande si toute cette optique du *job* n'entraîne pas un conformisme profond sur le plan psychologique ».

M. COINDREAU : p.372 Devant les difficultés qu'éprouvent les Américains, surtout les jeunes, à régler leurs conflits moraux et émotionnels, je crois qu'il faut faire entrer une foi — du reste très belle et très touchante — dans les livres, dans la chose écrite, dans la science. Ils ne se fient pas à eux-mêmes. A l'université, où j'enseigne, tout jeune homme qui souffre d'un conflit ou d'un complexe, plutôt que d'en parler avec un camarade ou avec un professeur, ira tout naturellement vers le psychiatre. Et si vous parlez avec des directrices de pensions de jeunes filles, elles vous diront toutes qu'elles n'ont pas de difficultés avec leurs élèves, en général, mais qu'elles en ont beaucoup avec les parents et on leur téléphone, le soir, aux heures les plus extraordinaires, pour leur poser les questions les plus invraisemblables.

Le Nouveau Monde et l'Europe

J'ai assisté un soir à un coup de téléphone désespéré d'une mère, dont la fille devait aller au bal. Il pleuvait, et sa fille refusait de mettre ses caoutchoucs. Cette mère téléphonait à la directrice de la pension en disant : « Ma fille refuse de mettre ses caoutchoucs, qu'est-ce que je dois faire ? »

Elle avait dû chercher dans sa bibliothèque un livre d'éducation au chapitre « caoutchouc » et, n'ayant pas trouvé de réponse, elle s'était adressée à la directrice de la pension. Ce n'est pas une simple anecdote, cela peut être généralisé. Faulkner l'a d'ailleurs écrit dans un de ses livres : « Les Américains ne croient que ce qu'ils lisent dans les livres. »

M. BOAS : Je répéterai ce que j'ai dit hier soir : toutes ces généralisations me paraissent un peu simplistes. Vous ne connaissez que les jeunes gens de Princeton, où un triage a déjà été opéré ; mais tout le monde ne va pas à Princeton.

M. COINDREAU : Il en est de même dans les autres universités.

M. BOAS : Je ne crois pas que les jeunes gens de John Hopkins soient pareils aux vôtres. Ils sont d'un autre milieu.

Quant aux mères qui s'occupent des caoutchoucs de leur fille, je ne sais si cela est particulier aux Américains. Si une mère américaine n'ose pas dire à sa fille de mettre ses caoutchoucs sans prendre le conseil de l'institutrice, c'est un cas tout à fait anormal et fort intéressant, mais j'ai peine à croire que ce soit la règle !

Quant au respect de la parole écrite, nous sommes, dans le Nord tout au moins, un peuple élevé par la lecture. Dès mon enfance, j'ai eu des livres à lire, mais, bien que mes connaissances de l'Europe ne soient pas très profondes, je dois dire que j'ai vu la même chose ici.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Amrouche.

M. JEAN AMROUCHE : Si je prends la parole, ce n'est pas pour répondre à Bernard Dort, mais pour présenter quelques remarques tout à fait intempestives. Quelques-uns d'entre vous savent que je n'ai aucune

Le Nouveau Monde et l'Europe

qualification pour parler ici. Je ne peux parler, ni p.373 des Etats-Unis, ni de l'Amérique du Sud, où je ne suis jamais allé. En outre, j'ai lu fort peu de livres sur ces pays. Je ne peux parler non plus valablement de l'Europe, dont je ne connais un peu que la France — qui n'est pas mon pays natal —, et je crois même pouvoir dire que la France est encore pour moi un pays plein de mystères et d'étrangetés. Quant aux autres pays de l'Europe, j'ai parcouru l'Italie ; j'ai passé trois semaines en Grande-Bretagne sans en connaître la langue, et je dois dire que ces trois semaines ont été pour moi l'expérience d'exotisme la plus continue.

Cependant j'existe, je lis, j'essaie de réfléchir, j'essaie de comprendre, et je dirai même que je mets une certaine passion à démêler la vérité.

Or, il me semble que l'Amérique est mise en accusation. Elle est mise en accusation par l'Europe et par les Européens ; mais je me demande dans quelle mesure l'accusation a le droit de prononcer son réquisitoire. En tout cas, si elle s'arroge le droit de prononcer son réquisitoire, je ne vois pas encore au nom de quoi, au nom de quel code, et c'est pourquoi je voudrais présenter quelques remarques de détail.

On a reproché aux Américains l'incohérence des réactions de leur foule, mais l'incohérence est, je crois, la règle dans le domaine des réactions de foule.

Et Jean Amrouche d'évoquer le cas de Coppi, Bartali, celui de Marcel Cerdan, en rappelant également le comportement de la foule française à l'égard du général de Gaulle.

Bref, l'incohérence de la politique américaine ne me paraît pas plus marquée que celle de la politique française, par exemple, mais je ne suis pas ici pour faire le procès de la politique de mon pays.

Quant à l'attitude des Etats-Unis, en ce qui concerne le marxisme, je dois dire ce que j'en pense. Je dois la décrire telle qu'elle m'apparaît et donner un essai de justification qui est par lui-même, peut-être, une condamnation.

On vient de refuser à un écrivain anglais, Graham Greene, un visa d'entrée aux Etats-Unis. M. Graham Greene vient de faire une déclaration publique. Il proclame que les Etats-Unis sont en train de devenir un Etat policier. C'est peut-être vrai, mais je me demande combien d'Etats d'Europe occidentale n'ont pas tendance, aujourd'hui, à devenir des Etats policiers. En tout cas, si nous avons

Le Nouveau Monde et l'Europe

le droit de demander à nos amis américains de justifier la législation américaine actuelle concernant le communisme, nous n'avons pas celui de leur reprocher de ne pas faire une exception en faveur d'un écrivain illustre, puisque Graham Greene a reconnu lui-même qu'il avait appartenu au Parti communiste. Il est donc tout à fait naturel qu'il soit aligné à la toise de la loi américaine, et, sur ce point, personnellement, bien que désapprouvant avec violence la loi américaine — dans la mesure où j'ai le droit de la désapprouver violemment ou non violemment —, je ne puis qu'approuver la mesure prise à l'encontre de M. Graham Greene ; ce que le désapprouverais plus encore, en revanche, c'est l'entorse qui serait à cette loi, simplement en faveur de l'écrivain anglais.

p.374 Cependant, nous pouvons être amenés à nous interroger à propos de la « chasse aux sorcières », que je désapprouve violemment, et tant sous ses formes ostentatoires ou manifestes que sous les formes occultes et honteuses qu'elle revêt dans certains pays — dont le mien.

Nous sommes en présence d'une doctrine, qui est le marxisme, qui prétend non pas seulement être une doctrine comme les autres, une méthode de pensée, d'explication du présent et de l'histoire par le jeu d'un certain nombre de mécanismes que la plupart d'entre vous connaissent infiniment mieux que moi, mais qui est plus que cela. Le marxisme est une orthodoxie à prétentions universelles. Il est peut-être aujourd'hui l'orthodoxie la plus rigoureuse, la plus intolérante, car si dans l'Eglise romaine nous pouvons avoir des divergences d'opinion fondées non seulement sur la tradition, sur la patrologie, sur les principes les plus certains de la théologie, et enfin sur un certain verset de l'Evangile, dans la religion marxiste, il n'y a pas de possibilité de maintenir des tendances divergentes. Une tendance dominante doit provoquer l'alignement, la soumission absolue de toute tendance à la divergence.

Il se peut que les marxistes aient raison. Je dis simplement qu'il en est ainsi chez eux. Et, du seul fait de cette orthodoxie et de cette rigueur, cette doctrine tend à interdire à tout ce qui est différent d'elle le simple droit d'exister.

En face de cette doctrine, de cette religion, il y a tout de même dans les déclarations, dans les articles, dans les discours officiels des représentants des Etats-Unis d'Amérique, un certain nombre de mots ou d'expressions, telle la fameuse *American way of life*, qui n'est peut-être pas érigée en un véritable religion orthodoxe, mais qui existe à l'état de nébuleuse, et qui est proclamée.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Et lorsque le communisme est attaqué, lorsque les Etats marxistes sont attaqués, il ne semble pas qu'ils le soient sur le terrain positif de la concurrence pour l'hégémonie politique ou de la concurrence pour la conquête des marchés. Ce qui est considéré comme menaçant, dans le communisme, c'est, me semble-t-il, qu'en tant que tel il peut provoquer la destruction, la désagrégation de cette fameuse *American way of life*. C'est donc une véritable religion qui, à l'heure présente, se développe, non seulement aux Etats-Unis, mais hors des Etats-Unis. Les éditoriaux signés de deux initiales dans un important journal français du matin depuis l'accession au pouvoir de l'actuel Président du Conseil, ne laissent aucun doute à ce sujet sur ce qui se passe en France. Qui ne se déclare pas, d'une manière inconditionnelle, avec un refus total d'entrer dans les raisons de l'autre, contre le communisme, est considéré par ce journal, très important, je le répète, comme un mauvais Français et, par conséquent, nous nous retrouvons, là aussi, sur ce terrain des prises de position religieuses.

La question que j'aimerais poser alors à nos amis américains, c'est de savoir s'ils croient ou non que ce mode de vie américain — cette *American way of life* — peut être interprété effectivement comme un système de vie, c'est-à-dire, au moins sur le plan social, sinon sur le plan métaphysique ou sur le plan mystique, comme une véritable religion, p.375 une religion complète, ayant sa doctrine, sa dogmatique et son inscription dans le comportement social des individus.

Certains d'entre vous se rappellent peut-être un petit écrit de Paul Valéry qu'un ami m'a remis en mémoire il y a quelque temps, écrit en 1894, et intitulé *Une conquête méthodique*. Ce petit essai concerne l'Allemagne, à un moment où elle devenait un rival redoutable de la Grande-Bretagne sur le plan économique. Et Paul Valéry, décrivant la structure même de l'économie allemande en cours d'ascension, montre que son développement n'était rien d'autre que l'application, sans préjuger de la raison, de l'esprit cartésien ; c'est-à-dire qu'un problème est posé en quelque sorte *ex nihilo* ; on ne se demande pas, quand il s'agit de résoudre ce problème, si des solutions ont été antérieurement essayées, mais on le pose à partir de zéro, en partant seulement de la situation telle qu'elle est décrite, telle qu'elle est saisie par l'analyse, et on engage les moyens de solution sans tenir aucun compte de ce qui pourrait gêner le fonctionnement de cette mécanique rationnelle, ainsi créée par l'esprit et imposée au réel. C'est donc cette rationalisation de la réalité et ce développement de l'action dans le temps et dans l'espace, en ne tenant compte

Le Nouveau Monde et l'Europe

que des seules exigences rationnelles, qui en définitive expliquent, dit Valéry — et j'espère ne pas trahir sa pensée, si je travestis la forme incomparable dans laquelle il l'a exprimée — le triomphe de l'organisation allemande.

C'est ce que nous trouvons aux Etats-Unis. Mais l'Europe oublie-t-elle que, par rapport aux civilisations traditionnelles, ce qui a précisément fait sa force, c'est l'ignorance dans laquelle elle était de ses traditions et le mépris qu'elle leur avait d'abord manifesté. C'est que la civilisation européenne fonde sa grandeur sur le fait qu'elle fut essentiellement une civilisation de l'irrespect et une civilisation de l'audace. Une civilisation qui ignorait ce sentiment si profond dans les civilisations patriarcales, populaires — et par conséquent aristocratiques — de l'Afrique ou de l'Asie, ce sentiment qui s'appelle la révérence et qu'il est inutile que j'essaie de vous décrire ici.

Ce sentiment, je le connais, parce que j'en ai en quelque sorte été nourri pendant toute mon enfance ; et il est bien évident que la révérence, s'adressant aux personnes et aux institutions, est absolument irrationnelle ; elle n'est nullement fondée sur le droit des personnes, vis-à-vis desquelles on éprouve de la révérence, à recevoir l'hommage de cette révérence. C'est qu'en elles et à travers elles, cette révérence s'adresse à quelque chose en elles qui les dépasse et dépasse aussi celui qui éprouve ce sentiment de respect révérenciel.

Or, quand il s'agit de leur comportement, ce que les Européens ont toujours reproché aux Américains et continueront peut-être à leur reprocher, c'est précisément de ne pas savoir ce que c'est que la révérence, c'est leur maladresse, et le fait, disons-le, de ne pas savoir vivre. Mais qu'est-ce donc que de ne pas savoir vivre ? Ne pas savoir vivre, c'est simplement ne pas connaître le code, ne pas connaître le code de conventions et le code de valeurs exprimés dans un rituel qu'il faut connaître rigoureusement, que d'ailleurs il est impossible de connaître en l'étudiant dans les livres, parce qu'il est indispensable que ce comportement vous ^{p.376} soit devenu véritablement naturel. Car c'est par l'effet d'une imprégnation en profondeur que nous parvenons à intégrer à nous-mêmes une tradition qui n'est pas oppressive, mais qui fait ce que nous sommes — et l'on sait très bien comment, en Grande-Bretagne, on fabrique les gentlemen.

Je me demande, donc, au nom de quoi l'Europe porte des accusations contre les Etats-Unis. S'est-elle montrée elle-même respectueuse des traditions les

Le Nouveau Monde et l'Europe

plus respectables et les plus hautes ? Personnellement je n'en crois rien, et je pense que l'Europe — l'Europe scientifique — oublie peut-être un peu trop qu'elle a commis le crime le plus grave ; car les camps de concentration, et certaines opérations « scientifiques » qui y ont été accomplies, ne sont rien d'autre que l'attentat par excellence, l'attentat impardonnable et inexpiable, celui qui a été commis contre la règle des règles de toute civilisation, c'est-à-dire contre le visage humain lui-même. C'est l'Europe qui, elle, a pris la responsabilité de faire que l'homme ne soit plus considéré comme l'image de Dieu. Et, à partir de ce moment, l'attentat le plus grave, l'irrespect le plus audacieux introduit, j'allais dire une civilisation, non, mais une non-civilisation, une barbarie organisée auprès de laquelle toute barbarie imaginable et toute barbarie observée dans l'histoire n'est qu'

... ordre et beauté,
luxe, calme et volupté,

comme disait Baudelaire.

Quelques remarques encore au sujet de la peur — « une des passions les plus profondes » — et de l'ennui. Sur la nécessité de secouer cet ennui et de vivre par l'art, notamment, qui doit nous faire accéder à la paix de la contemplation.

Excusez-moi d'avoir pris la parole si longtemps. Je vous remercie d'avoir eu la gentillesse de me la laisser.

LE PRÉSIDENT : Le R. P. Maydieu avait demandé un réquisitoire contre l'Europe, nous venons de l'entendre par la bouche de Jean Amrouche.

R. P. MAYDIEU : Je n'avais pas demandé un réquisitoire contre l'Europe, mais en voyant tant d'Européens parler de façon aussi cocasse de l'Amérique, je pensais que, pour les éclairer, il serait bon qu'un Américain voulût bien leur parler de l'Europe. Cela les ferait peut-être réfléchir. Amrouche n'a pas fait de réquisitoire ; il n'a pas non plus été cocasse ; le but n'est donc pas atteint !

M. JEAN WAHL : Je voudrais préciser que les camps de concentration, cela s'est passé en Europe, mais ce n'est pas l'Europe.

M. BOAS a été ému par la « chaleureuse » intervention de Jean Amrouche et, pour

Le Nouveau Monde et l'Europe

répondre à sa question sur le contenu réel de l'*American way of life*, il dira :

p.377 Il y a cinq ou six ans, la revue américaine *Harper's* avait fait un concours pour en rechercher la meilleure définition. Il y eut environ 1.500 réponses et comme il n'y en avait pas deux de pareilles, les rédacteurs de la revue ont décidé de ne pas donner de prix. Tout le monde était en désaccord sur l'*American way of life*.

Nous n'habitons pas un petit pays, nous ne gagnons pas notre vie de la même façon, il s'agit d'un continent — c'est un vieux cliché — et un continent peuplé de 160 millions d'habitants.

Nous établirons peut-être un mode de vie uniforme ; peut-être les symptômes d'une future manière de vivre en Amérique sont-ils déjà perceptibles actuellement, mais je crois que, pour mes compatriotes, le respect des désirs des autres fait partie intégrante de leur façon de vivre. Il y a, bien entendu, du snobisme dans certaines villes américaines, mais, en général, nous ne sommes pas un peuple de snobs. Pour ma part, je trouve que nos idées sont encore trop vagues pour pouvoir compter. J'aime mieux dire qu'il y a plusieurs façons de vivre américaines et, pour le moment, il n'est pas possible de généraliser. Je ne dis pas cela pour éviter de me prononcer ; mais vous avez devant vous un peuple qui n'est pas uniforme, — et cela est votre problème.

Donc, si nous avons, par exemple, une politique extérieure qui n'est pas continue — et c'est exact — à vous, en traitant avec nos hommes d'Etat, de comprendre que vous n'avez pas affaire à une politique continue. Encore une fois c'est votre problème, mais vous n'avez pas toujours l'air de le comprendre.

LE PRÉSIDENT : La parole est au R. P. Maydieu.

R. P. MAYDIEU : Ce n'est plus de M. Dulles qu'il s'agit, mais du cardinal Spellman, car je veux parler du point de vue catholique. Les catholiques français imaginent toujours le catholicisme américain comme personnifié par le cardinal Spellman, et j'avoue qu'avant d'aller aux Etats-Unis j'avais exactement la même opinion.

Mais, après deux mois de voyage aux Etats-Unis, je me cassais la tête de désespoir car je trouvais qu'il n'y avait rien à dire sur le catholicisme américain, tellement il était divers.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Il y a des contrées comme la Nouvelle-Angleterre où l'on trouve 47% de catholiques ; dans certaines contrées du Sud, en revanche, à peine 0,5 %. Ici c'est l'élément irlandais qui domine et l'élément allemand. Il y a même des coins où les Français ont créé des paroisses.

Après avoir noté également les différentes nuances de catholicisme selon les régions ou les grands centres comme New York et Chicago, le R.P. Maydiou déclare :

Je voudrais me tourner vers M. Boas, qui a dit : Je trouve que les religions sont plutôt centrées autour de la charité que de la foi. Je n'irai pas contester que, pour moi, la charité sans la foi ne signifie rien. Si je l'accordais, mon ami Karl Barth, à distance, en frémirait ! La charité n'est pas la simple aide que l'on peut apporter à autrui ; c'est quelque p.378 chose d'autrement profond qui est le même amour porté dans le Christ à Dieu et à nos frères. Mais enfin, en acceptant la charité dans ce sens de bienveillance, plaisir d'être ensemble et aussi de secours apporté à l'autre, cela me semble incontestable. Je dois dire que votre conférence d'hier m'a éclairé sur ce point.

En France, on peut dire que là où il y a une usine, le problème chrétien se pose. Aux Etats-Unis, c'est tout le contraire. Là où il y a une usine, on trouve de fortes paroisses catholiques. Je mets à part les premiers Espagnols, les premiers Français arrivés, qui sont là-bas les premières racines du catholicisme. En dehors de cela, la population catholique, c'était vraiment la « raclure ». Ce n'est un mystère pour personne que la pensée catholique n'est pas la pensée la plus en avance depuis trois siècles, et que la civilisation organisée par les pays catholiques n'est pas non plus, depuis le développement de l'industrie, la civilisation la plus riche. Il y a donc, à travers tous les pays catholiques, soit latins, soit slaves, des enfants très pauvres qui ne savaient pas lire, qui savaient tout juste parler leur langue, déshérités, et qui sont arrivés par millions aux Etats-Unis. Cela a commencé par la grande émigration irlandaise du milieu du siècle dernier. Pauvres Irlandais qui crevaient de faim à côté de sacs de blé, parce que la récolte de pommes de terre avait été mauvaise cette année-là. C'est donc la « raclure » de la population européenne qui est arrivée ; et les paroisses ont été essentiellement regroupées dans le souvenir de ce que l'on avait laissé. On a regroupé les catholiques de langue française, les catholiques de langue allemande, les catholiques de langue slave, etc. Et c'est ce qu'on appelait les paroisses « nationales », dont la transformation sera un des problèmes à aborder. Il faudra voir avec quelle brutalité les évêques irlandais

Le Nouveau Monde et l'Europe

vont passer du type de paroisse nationale au catholicisme de langue américaine ; et quand, dans une paroisse, on ne parle pas l'anglais, on vous dit avec dureté : « Vous n'êtes donc pas catholique, puisque vous ne parlez pas l'anglais... »

On a donc construit l'église — elle est parfois venue en dernier — mais on a construit l'école, l'hôpital, puis le bureau du curé où, du matin au soir, les gens défilent pour avoir une place, pour être aidés. Et, après avoir fait face aux premiers problèmes, ces curés font comprendre à leurs paroissiens que leur devoir est de lutter dans les trade-unions, généralement dans le C.I.O. de préférence à l'A.F.L. parce qu'ils ne sont pas assez riches pour appartenir à l'A.F.L.

De ce point de vue, on peut dire que la paroisse est partie d'un concept de charité, du plaisir de se trouver ensemble en parlant la même langue, en évoquant les anciens souvenirs, la nécessité aussi de faire face à des besoins immédiats pour lesquels le pasteur, homme cultivé et disposant de son temps, pouvait être d'un très grand secours. Cela me semble très vrai.

Je me demande alors s'il n'y a pas eu transformation ; d'abord parce que le catholicisme, malgré tout, reste toujours une dogmatique ; de plus, c'est une organisation internationale, et je ne sais pas si les Américains ont été ravis lorsqu'ils ont vu arriver le premier délégué romain aux Etats-Unis.

p.379 L'exigence du catholicisme fait que les paroisses ne peuvent se contenter d'une organisation de charité. Que voit-on alors, aujourd'hui, aux USA :

Chez les moins intelligents — mais je me trompe peut-être — un souci d'orthodoxie, presque d'intégrisme, qui les fait s'en tenir très fortement à une certaine lettre. Puis, chez les très intelligents — qui comptent même trois ou quatre évêques que j'ai eu la joie de rencontrer, un certain nombre de jésuites et un plus grand nombre encore de membres du clergé séculier, qui ne sont ni jésuites, ni évêques — la découverte du véritable problème de pensée qui se pose. Les catholiques américains se trouvent face à une nation qui, jusqu'à présent, était faite dans un esprit protestant, libéral, et à une époque où l'Eglise catholique était assez hostile au libéralisme. Les catholiques américains ont été obligés de respecter cet *American way of life*, dont parlait Amrouche tout à l'heure, jusque dans la conception culturelle qui semblait presque atteindre leur pensée catholique. Si bien que leur problème est aujourd'hui de découvrir une

Le Nouveau Monde et l'Europe

pensée qui correspond à leur action charitable. Quelle va être leur attitude ?

Ce qui me touche beaucoup, c'est que, de ce point de vue-là, j'ai l'impression que les deux pays qu'ils regardent le plus sont l'Allemagne, dont la pensée catholique à la fin du siècle dernier a été considérable, et la France.

Est-ce que l'angle sous lequel j'ai vu les problèmes catholiques est le même que celui où vous les voyez ?

M. BOAS : Je ne suis pas du tout une autorité en la matière. Je n'ai pas voulu dire que l'on peut avoir la charité sans la foi, ni sans l'espoir, mais c'est une question d'accent. Je peux me tromper, mais il me semble que cela s'applique aussi bien aux Eglises catholiques qu'aux Eglises protestantes et juives.

R. P. MAYDIEU : Vous ne contredisez pas à ce que j'ai indiqué ?

M. BOAS : Je suis d'accord avec vous.

R. P. MAYDIEU : Avez-vous l'impression que chez les catholiques se pose un problème de pensée ?

M. BOAS : Oui, depuis que des gens comme Maritain sont venus aux Etats-Unis, cela a germé.

R. P. MAYDIEU : A votre avis, le rôle de Maritain a été considérable ?

M. BOAS : Enorme, et très fructueux.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Michaelis.

M. EDGAR MICHAELIS : Je voudrais parler de la psycho-pathologie ; c'est un problème qui dépasse toutes les considérations pathologiques. On a parlé d'une maladie, mais on n'en a pas p.380 posé le diagnostic. Pour trouver le remède, il ne faut pas seulement recourir à la médecine. Nous avons longuement, l'année passée, parlé de l'angoisse et des moyens de la surmonter. M. Schneider a employé le terme de « tragédie ». Il s'agit, en effet, d'une maladie tragique.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mais, comme il est tard, je voudrais évoquer en quelques mots un apport de l'Amérique à l'Europe qui date d'il y a cent ans. A New York a été fondé ce que l'on appelle le « spiritisme » ; cela s'est répandu et, à Philadelphie, il y a eu trois cents personnes qui étaient des médiums. A Brême s'est produit ce que Jung appelle une épidémie psychique. De là, l'épidémie s'est répandue en Europe. Et l'on a vu se multiplier des phénomènes de spiritisme et de tables tournantes...

M. BOAS : Cagliostro n'était pas Américain !

M. SCHNEIDER : Tout cela est fini en Amérique.

M. MICHAELIS : Je voulais seulement indiquer qu'il y avait certaines relations spirituelles invisibles.

Si, ainsi qu'on l'a reconnu, l'Amérique et l'Europe sont malades, on ne connaît pas la cause de cette maladie. Il faut envisager les problèmes et rechercher la libération sur une beaucoup plus large échelle.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. McKeon.

M. RICHARD McKEON commence par avouer une inquiétude : est-ce qu'on n'est pas en train, au cours de ces entretiens, de « fabriquer un problème » qui serait simplement un vieux problème : celui de l'universel. Avec M. Milosz, il se demande ce que signifie :

« Nous n'avons pas un type américain, il y a plusieurs Américains ». Nous pouvons voir ces divers types d'Américains, mais il reste, comme l'a dit M. Weil, qu'il y a, au-dessus de ces individus américains, une communauté, une société, un gouvernement et aussi le fait que nous agissons en tant qu'Américains.

Je veux distinguer alors deux niveaux de discussion : il y a, d'une part des individus et, de l'autre, la communauté. Mais comment peut-on discuter de la société, de l'Etat, de la communauté ?

De la société, nous pouvons donner des descriptions différentes anthropologique, sociologique, historique, psychologique, etc. Mais il y a une seconde façon de discuter de cette communauté. S'il est vrai, par exemple, que nous sommes conditionnés par l'histoire, l'histoire, en revanche, n'enseigne pas ce que nous avons à faire (elle l'explique après coup).

Le Nouveau Monde et l'Europe

Le problème que nous sommes en train de « fabriquer », ici, est celui de la relation entre deux civilisations. Je ne crois pas, pour ma part, qu'il existe deux civilisations. Il y a un Nouveau Monde et une Europe, au sein d'une seule et même civilisation ; notre histoire est la vôtre. La France du XVII^e siècle existe, me semble-t-il, aux Etats-Unis, dans un sens plus profond qu'elle n'existe aujourd'hui en France.

p.381 Inutile, dit M. McKeon, d'insister sur nos différences, il s'agit de voir si nous avons des problèmes communs. Ainsi dans les universités américaines, qui diffèrent beaucoup les unes des autres, il n'y en a guère où l'on ne discute pas de l'éducation générale.

Qu'est-ce que l'éducation générale ? C'est l'éducation de tous les citoyens des Etats-Unis. Quand M. Milosz nous demande : Que faites-vous de l'histoire en ce moment ? Nous pouvons répondre que nous cherchons cette forme d'éducation générale. Et je crois qu'il en est de même en France. M. Vallon reprochait à l'éducation d'être la même que sous Napoléon. Et il recherchait une méthode d'éducation de base telle que les problèmes actuels pourraient être traités par les citoyens français. Voilà un problème commun. Ne pouvons-nous pas le discuter ?

Autres problèmes communs : celui des moyens de communication de masses : la radio, la télévision.

On peut changer de direction et examiner les problèmes politiques. En 1947-48, plus de vingt sénateurs américains ont fait de la propagande pour le gouvernement mondial. Aujourd'hui, il n'y en a plus un seul qui s'en occupe. C'est un changement que nous avons connu, mais que vous aussi avez connu.

LE PRÉSIDENT : Je dois dire, en conclusion de cet entretien, que je suis frappée des résultats totalement contradictoires auxquels nous arrivons. L'un souligne la solidarité étroite qui lie tous les habitants des Etats-Unis ; un autre l'effroyable solitude de l'individu aux Etats-Unis. L'un parle du dogmatisme de guerre de religion de l'*American way of life*, l'autre la diversité infinie et insaisissable du continent américain. On parle du progrès pour tous, de la santé améliorée pour tous les citoyens et, ailleurs, on parle d'une mystérieuse maladie que personne n'arrive à définir, mais qui n'en est peut-être pas moins réelle. M. Campagnolo a dit au début que le seul problème réel était le problème politique,

Le Nouveau Monde et l'Europe

parce que les autres n'étaient pas saisissables, mais il y a des problèmes difficiles à saisir, qui n'en sont pas moins réels. On a dit que ce qui dominait les Eglises américaines c'était la charité ; mais d'autre part, on a parlé de cette attitude selon laquelle les moyens, en vue des fins, jouent automatiquement sans que l'on se préoccupe du tout de ce qui peut être écrasé en cours de route.

Nous sommes là devant un tableau plutôt incohérent et complexe, que je livre à vos méditations.

@

RENCONTRES INTELLECTUELLES

DE SÃO PAULO

(16-21 août 1954)

@

Le Nouveau Monde et l'Europe

@

p.409 Dès 1951, la Conférence générale de l'Unesco, réunie en sa sixième session, avait décidé que le programme de l'Organisation pour les années suivantes comporterait une série d'études consacrées aux relations culturelles entre les peuples de l'Europe et ceux des Amériques. Ces études, menées avec le concours des Commissions nationales des pays intéressés, de différentes institutions ¹ et de personnalités consultées par correspondance, trouvèrent leur aboutissement, au cours de l'été 1954, dans les travaux de deux « rencontres internationales » qui eurent lieu à São Paulo (Brésil) et à Genève (Suisse), et furent respectivement organisées par la Société Pauliste d'Écrivains et par le Comité des Rencontres Internationales de Genève, en consultation et en coopération avec l'Unesco ².

Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo ont tenu leurs assises à la Bibliothèque municipale, du 16 au 21 août 1954, dans le cadre des manifestations culturelles par lesquelles fut commémoré le quatrième centenaire de la fondation de la ville, et sous l'égide de la Commission du quatrième Centenaire, et de l'Institut brésilien pour l'Éducation, la Science et la Culture (IBECC). Conformément à une suggestion émise par l'Unesco, le thème suivant avait été retenu : *L'apport européen à la vie culturelle et à l'humanisme des peuples d'Amérique.*

p.410 Les personnalités dont les noms suivent ont pris part à ces Rencontres :

¹ Mentionnons notamment le numéro 10/11 de la revue *Comprendre*, publié par la « Société européenne de Culture » comme une contribution bénévole à ces études.

² Voir Unesco, Programme pour les années 1953/1954, résolution 4.112 « Le Directeur général est autorisé à s'assurer le concours des Commissions nationales, des organisations compétentes et de personnalités qualifiées, pour l'exécution d'un programme d'entretiens internationaux, d'études en commun, d'enquêtes et de publications concernant les relations culturelles entre les peuples, en accordant une attention particulière aux relations entre l'Ancien et le Nouveau Continent. »

Le Nouveau Monde et l'Europe

Président : M. Paulo Duarte, Président de la Société Pauliste d'Ecrivains.
Vice-président : Le Dr Paul Rivet, Directeur honoraire du Musée de l'Homme de Paris, et le Professeur George Shuster, Président de Hunter College, New York.
Rapporteur général : le Professeur Antony Babel, Président du Comité des Rencontres internationales de Genève.

Membres : Le Professeur Alceu Amoroso Lima, de l'Académie brésilienne des Lettres, représentant à titre d'observateur l'Organisation des Etats américains ; le Professeur Paul Arbousse Bastide (France) ; le Comte de Aurora (Portugal) ; le Professeur Roger Bastide (France) ; Son Exc. M. Paulo de Berrêdo Carneiro (Brésil) ; le R. P. Nicolas Boer (Brésil) ; le Professeur Joaquim Entrambasaguas (Espagne) ; M. Robert Frost (Etats-Unis) ; M. Alberto Insua (Espagne) ; le Professeur Rodrigue Lapa (Portugal) ; le Dr Wilson Martins (Brésil) ; le Professeur Casais Montero (Portugal) ; le Professeur Eugenio Pereira Salas (Chili) ; M. Costa Pimpão (Portugal) ; M. Guido Piovene (Italie), représentant à titre d'observateur le Conseil de l'Europe ; le Professeur Luis Amador Sanchez (Espagne) ; M. Manuel Viñolas (Espagne) ; le Frère Gunther M. Wiltgen (Brésil) ; et le Professeur Leopoldo Zea (Mexique).

Parmi ces personnalités, MM. Alceu Amoroso Lima, Paulo de Berrêdo Carneiro, Eugenio Pereira Salas, Guido Piovene, Paul Rivet et George Shuster avaient été invités directement par l'Unesco à prendre part aux travaux.

Le Directeur général de l'Unesco était représenté par le Professeur Herbert W. Schneider et par M. Jacques Havet, membres du Secrétariat de l'Organisation.

Des conférences avaient, sur la demande de l'Unesco, été rédigées à l'avance par certains des membres des Rencontres de São Paulo, afin de servir de base de discussion. Le lecteur trouvera dans les pages qui suivent le texte de ces conférences. Nous y avons ajouté de larges extraits de l'allocution d'ouverture et de l'allocution de clôture prononcées par M. Paulo Duarte, ainsi que le texte intégral du rapport d'ensemble, rédigé par M. Antony Babel et approuvé à l'unanimité par les membres des Rencontres Intellectuelles de São Paulo ¹.

@

¹ Le texte complet des débats sera publié en portugais, ainsi que le texte de chaque conférence dans sa langue originale, par les soins de la Société Pauliste d'Ecrivains.

Le Nouveau Monde et l'Europe

ALLOCUTION DE M. PAULO DUARTE

à la séance d'ouverture

@

(...) p.411 Cette première réunion, on peut le constater par le document de base connu de tous les présents, est plutôt tournée vers l'apport européen ; l'apport américain sera étudié en profondeur par les « Rencontres » de Genève, dans quelques semaines.

Toutefois, quelques documents ont déjà été publiés, dont le plus important jusqu'à présent est le numéro de *Comprendre*, organe officiel de la Société Européenne de Culture, dirigée par Umberto Campagnolo, dans lequel des représentants distingués de la pensée occidentale ont présenté des essais et opinions sur le sujet.

Cependant, on remarque, dans cet ensemble de travaux, un oubli qui correspond à un nouveau malentendu, parmi tant d'autres, entre l'Europe et l'Amérique — un malentendu qui doit être éclairci, comme l'ont si bien compris ceux qui ont projeté ce mouvement. En effet, cette première partie d'une enquête qui se veut profonde, ne mentionne pas la différence sensible qu'il y a entre Amérique et Etats-Unis. Comment oublier, pourtant, cette immense partie de l'Amérique jadis dominée par les Portugais et les Espagnols, encore aujourd'hui occupée par des Anglais, des Français et des Hollandais aussi ? Cependant, un seul essai, celui du Mexicain Leopoldo Zea, établit, entre autres, cette différence fondamentale que nous ne pouvons pas ignorer, si nous voulons sincèrement appliquer à ces réunions inspirées par un véritable sentiment humain, la formule : *vivere socialiter et collegialiter et scholariter* qu'Henri Bédarida est allé chercher dans les archives de la Sorbonne de 1459, pour apposer cette étiquette universitaire à la troisième Assemblée de la Société Européenne de Culture.

On remarque encore, dans les documents réunis par *Comprendre*, une confusion ancienne dont la responsabilité pèse sur les dictionnaires sociologiques qui n'ont pas encore précisé le sens de certains mots tels que *culture*, *progrès*, *civilisation*. Le dernier de ces termes, à mon avis, ne pourrait être défini que par la France, puisque c'est elle qui l'a inventé. Je l'accepte donc, et je la répète ici après l'avoir lue au Congrès des Ecrivains, terminé il y a

Le Nouveau Monde et l'Europe

quelques jours, cette définition française, d'après laquelle la civilisation consiste dans un éloignement de plus en plus grand de l'animalité. Le mot progrès, à son tour, exprimera le ^{p.412} développement technico-scientifique, l'amélioration matérielle, mis au service de l'homme. En acceptant ces définitions, nous sommes automatiquement en désaccord avec l'observateur hindou — cité dans « Comprendre » par le dominicain Maydiou — lequel disait que les Nord-Américains « ont une civilisation et pas de culture ». D'après nous, c'est le contre-pied de cette opinion qu'il faut prendre, en donnant au mot culture son sens sociologique et non pas le sens restreint de développement intellectuel. Nous autres, les peuples d'Amérique, nous possédons une culture mais non pas une civilisation propre. Car la civilisation des Etats-Unis, comme d'ailleurs celles de tout le continent américain, est une civilisation d'emprunt, apportée par les Européens, anglo-saxonne, germanique, latine, dont nous avons fait une base qui nous permettra un jour de prendre notre vol pour nous éloigner de plus en plus de l'animalité.

Les sociétés américaines, au sens légitime de continentales — pour répéter le mot très juste de Roger Bastide — sont dans une large mesure des sociétés européennes transplantées. Les transformations qu'elles ont subies jusqu'à présent sont des changements superficiels qui n'ont pas brisé leur structure.

L'énorme différence de degré entre le progrès des Etats-Unis et le nôtre ne change rien à la chose. La Chine et l'Inde sont aussi des pays qui ne connaissent guère le progrès, mais la pensée hindoue ou la pensée chinoise n'en sont ni moins profondes ni moins respectables que la pensée occidentale.

Je crois que nous nous sommes réunis pour une entreprise de profonde solidarité humaine. Pour que cet effort donne les résultats bienfaisants que nous attendons de lui, il faut d'abord que nous détruisions complètement toutes les équivoques existant dans les rapports entre l'Europe et l'Amérique, d'un côté comme de l'autre, et aussi les malentendus qui, semble-t-il, n'ont pas encore été bien mis en lumière, surtout entre l'Amérique anglo-saxonne et l'Amérique latine. Pour y parvenir, nous devons être francs, ouvrir nos cœurs sans la moindre restriction mentale, sans aucune pensée captieuse. Il faut que nous nous appliquions mutuellement la salutaire règle jésuitique de la « correction fraternelle ». A cette fin, armons-nous de cette humilité digne, qui est un trait de la véritable intelligence, pour faire des critiques et surtout pour en recevoir.

Le Nouveau Monde et l'Europe

C'est exactement pour cela que je me permets de parler en toute franchise à mes éminents confrères européens et américains du nord et du sud, sans ambages et jusqu'au fond du problème, parce que nous avons besoin de construire sur des bases solides. Je dois donc déclarer que je suis tout à fait dépourvu de tout sentiment nationaliste, car je suis justement l'opposé du nationaliste. (...)

(...) C'est pourquoi l'étonnement que j'éprouve devant l'interprétation donnée par la plupart des collaborateurs de *Comprendre* à l'expression « Amérique », loin de signifier une petite jalousie inadmissible d'amour-propre, reflète le désir de contribuer à l'éclaircissement indispensable d'un point obscur. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, Leopoldo Zea a envisagé le sujet d'une façon complète, et je partage presque entièrement son point de vue. C'est le seul qui ait vu le problème américain sous son ^{p.413} angle exact — ce qui a échappé à presque tous les essayistes européens et américains qui l'ont traité dans cette première collection de documents euro-américains — lorsqu'il rappelle que « les meilleures têtes de l'Europe, inquiètes sur l'avenir de l'esprit créateur, espèrent que les Etats-Unis prendront conscience de leur situation et de leurs responsabilités dans ce domaine ». Et Leopoldo Zea ajoute : « Ce souci, nouveau pour l'Europe, est déjà vieux pour l'Amérique Latine. » Le sociologue mexicain faisait allusion à la douloureuse expérience des hommes libres de l'Amérique Latine lorsque, opprimés par l'une ou l'autre des diverses formes du fascisme sud-américain, ils voyaient et voient encore ces gouvernements imposteurs et arbitraires reconnus et honorés par les Etats-Unis, dans leur œuvre cruelle d'écrasement de la liberté en la personne des hommes libres de cette partie de l'Amérique. Et Zea conclut avec précision : « C'est pourquoi la défaite du matérialisme nord-américain sera la défaite du despotisme hispano-américain » (il aurait pu dire despotisme « ibéro-américain », le Brésil pouvant être inclus dans sa référence), car « les deux ont été, l'un pour l'autre, les plus sûrs des alliés ». « Il faut donc que les meilleurs citoyens des Etats-Unis fassent leur part, tandis que nous autres (les hommes libres de l'Amérique Latine) nous faisons la nôtre. »

Le sens de la justice sociale et de la dignité humaine, comme le souligne Zea, est une fois de plus en conflit avec les intérêts concrets de certains groupes. Le moment est venu où ces intérêts particuliers, quelque puissants qu'ils soient, ne peuvent plus avoir de priorité sur les intérêts humains universels. Et c'est pourquoi l'illustre penseur mexicain, confiant et doutant en

Le Nouveau Monde et l'Europe

même temps, se pose l'angoissante question, reflet de la pensée de toute l'Amérique Latine : « Dans ce moment d'angoisse pour le peuple nord-américain lui-même, la grande République saura-t-elle s'élever à la hauteur du drapeau qu'elle a toujours hissé aux périodes les plus belles de son histoire ? Ou cédera-t-elle aux forces intérieures de l'égoïsme sur lesquelles elle vient de triompher ? » Pour Zea, c'est l'inconnue qui pèse sur les rapports culturels de l'Amérique et de l'Europe. Non seulement entre l'Amérique et l'Europe, ajoutons-nous, mais entre les deux Amériques aussi.

Nous voulons pourtant avoir foi dans la victoire de l'Homme Libre aux Etats-Unis, et mes paroles, en ce moment, s'adressent tout particulièrement à mes confrères nord-américains, non seulement comme un souhait, mais avec la foi acquise dans un long contact avec le peuple de l'Amérique du Nord, un contact non pas de touriste, mais celui que permettent le travail, la lutte quotidienne et l'étude, en plusieurs universités dont quelques-unes sont devenues un rempart contre la réaction et contre le matérialisme dépourvu d'idéal.

Cette inconnue, donc, n'angoisse pas seulement l'Europe, mais une grande partie de l'Amérique Latine aussi — cette partie du continent que beaucoup d'hommes politiques et d'hommes cultivés aussi, surtout en Europe, considèrent comme une région de sauvages, de nègres, de métis et d'illettrés.

Et nous touchons du doigt l'autre équivoque, due au manque général de renseignements sur les pays latins d'Amérique, notamment le Brésil, ^{p.414} bien que des travaux exacts existent déjà sur ces pays, surtout depuis que des professeurs européens ont commencé à enseigner dans nos universités. (...)

(...) Un illustre sociologue européen, André Siegfried, a affirmé avec force, il y a des années, que, de même qu'il faut connaître le latin pour bien parler le français, et avoir bien compris l'Angleterre puritaine pour connaître les Etats-Unis, il faut avoir compris à fond l'Espagne et le Portugal pour interpréter avec pleine intelligence les civilisations latines de ce côté-ci de l'océan. Ils sont rares, en somme — ajoute Siegfried — ceux qui se montrent capables d'observer l'Amérique du Sud sous deux angles aussi différents : l'Américain du nord, à l'aise, dans des circonstances économiques qui rappellent celles de son pays, ne comprend pas du tout l'esprit latin et surtout n'arrive pas à l'estimer ; l'Européen, de culture méditerranéenne, se rapproche facilement d'une société dont la tradition ressemble à la sienne, mais il manque encore une étape à son

Le Nouveau Monde et l'Europe

assimilation pour qu'il se conduise, dans le domaine économique, comme un véritable Américain.

Eh bien, ce chercheur et sociologue distingué, auteur de l'étude la plus complète sur les Etats-Unis, n'a pas été complet lui non plus dans son observation, car pour la parfaite compréhension de la formation américaine du nord et du sud, l'anglo-saxonne et la latine, il faut encore aller jusqu'en Afrique, voire même jusqu'à la Préhistoire, parcourir les méandres en grande partie obscurs des origines de l'Homme américain, qui se trouvait ici vingt-cinq mille ans avant l'arrivée des Portugais, des Espagnols et des Anglais, et qui avait même formé au moins trois grandes civilisations tout à fait différentes et sans aucun rapport avec celles de l'Europe.

C'est un autre sociologue français distingué, Roger Bastide, qui a vu la question de la façon la plus complète, tout récemment, car sa communication au Congrès International des Ecrivains date d'il y a quatre jours à peine, dans ce même endroit où nous sommes à présent réunis. Quels que soient ses buts, affirme le professeur Bastide, l'Europe ne peut pas s'éloigner du principe de réalité : elle doit se rendre compte, dès le début, de l'évolution différente qui s'est déroulée au nord et au sud du continent, opposant deux Amériques, l'anglo-saxonne et la latine. Très proche de la vérité, le professeur de l'Université de São Paulo l'a atteinte sur plusieurs points ; par exemple, dans cette image polémique d'après laquelle, alors que l'Amérique du Sud se présente à l'Europe comme une nouvelle face du chaos et une seconde création, l'Amérique du Nord se présente comme une Apocalypse. On trouve le même ton de vérité dans son travail lorsqu'il affirme, aux aveugles qui ne croient qu'à la technique et à la machine — que l'industrie va chercher dans les laboratoires de recherche pure — que ce qui a fait la grandeur de l'Europe dans le passé c'est son humanisme, sans lequel l'humanité deviendrait une fourmilière sans âme — une affirmation qu'aucun homme intelligent ne peut nier. Et c'est cet humanisme qui maintient encore aujourd'hui l'Europe, ajoutons-nous, car, si l'Europe, dans l'expression du dominicain Maydiou, « a vieilli et perdu sa puissance, elle a aussi acquis une p.415 conscience de son esprit, qui restera comme un des modèles de la culture ». Et Bastide n'oublie ni l'Indien ni le nègre, ce nègre qui, pour toucher le cœur de l'Européen, a dû passer par l'esclavage et par les plantations de canne des Antilles ; et par les plantations de coton de Louisiane et par celles de café du Brésil.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Et encore faut-il ajouter que, lorsque l'Européen observe notre nègre américain, à l'exception de quelques savants dont le professeur Bastide, c'est plutôt dans un esprit de curiosité de l'exotique, exploité par l'avidité sensationnaliste de la presse illustrée, qu'avec les yeux du sociologue ou avec des yeux réellement humains. On n'a d'yeux que pour la « macumba » du nègre américain ou pour ses rites barbares, ou sa misère dans nos « favelas » ou les « harlems », ou pour sa musique ardente aux rythmes marqués. On le voit sous l'angle le plus favorable à la présentation d'une Amérique latine imperméable à la culture intellectuelle, sans la moindre allusion à notre évolution ni à notre fidélité à nos origines latines. Ou alors, avec l'exagération d'une fantaisie optimiste comme du temps de Montaigne, d'où l'idéalisation de l'Indien, à qui on a attribué une noblesse de sentiments civilisés incompatible avec la conscience d'un primitif, et l'exaltation moqueuse de l'astuce instinctive de notre « caboclo », sans un mot sur sa misère physique et son courage héroïque ; et l'éloge de la tranquillité apparente de notre « sertão », sans qu'on voie l'obscurantisme qui règne parmi les populations abandonnées de cette région, l'analphabétisme de 60 % de ses hommes et la torture que représentent les miasmes et les insectes sous l'exubérance de la nature tropicale.

Et l'on envisage les Etats-Unis sous le même angle étroit, voyant dans ce pays l'Eldorado de la perfection ou alors un étalon d'impérialisme féroce. On pense immédiatement à Wall Street, sans songer que, à côté, se trouve aussi Trinity Church, où est née une des premières universités américaines.

Il y a évidemment une variété d'américanisme, dit Stephen Spender — qui est tombé, lui aussi, dans la même confusion entre Amérique et Etats-Unis — qui présente un grave danger pour l'Europe. C'est la commercialisation de la culture à un niveau très bas, par l'intermédiaire du cinéma, de la littérature à bon marché, de la publicité, etc. C'est une menace pour l'Europe, continue le poète anglais, parce que c'est une menace pour toute la civilisation, y compris celle de l'Amérique. Il a ici employé le terme Amérique au sens étroit d'Etats-Unis, mais on pourrait étendre sa conclusion à tout le continent. Car c'est un danger pour l'Amérique Latine aussi bien. Nous l'avons senti, bien avant les Européens, aussi avons-nous réagi contre lui bien avant. Mais notre effort reste inaperçu, car l'Amérique, pour l'Europe, en général, c'est les Etats-Unis, comme nous l'avons vu à travers Spender.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Toutefois, n'oublions pas que, si l'Amérique du Nord a donné le mccarthisme, elle a donné aussi les ressources indispensables à l'écrasement d'Hitler. C'est que l'énorme richesse des Etats-Unis, et leur direction politique entre les mains, pour ainsi dire, de la réaction, font oublier l'existence des milieux universitaires et d'autres noyaux de culture ^{p.416} nord-américains, ainsi que les hommes qui luttent pour la liberté. Il est vrai que la puissance américaine prend parfois un aspect absorbant et impérialiste qu'on a tendance à exagérer, sous l'influence d'un conformisme qui menace l'Europe aussi. En effet, l'Europe, elle-même, dans une manifestation de perte de personnalité, dirait-on, résultat des guerres et révolutions sociales qui l'ont saignée, est amenée à imiter — l'imitation étant un caractère éminemment humain — les us et coutumes nord-américains (pas toujours ceux qui mériteraient d'être imités ou que les nécessités du moment imposeraient) au point qu'on peut observer, dans plusieurs domaines, une prédominance fréquente du progrès nord-américain sur la ou les civilisations européennes. Si j'ose dire, une prédominance de la « coca-cola-progrès » sur le « vin-civilisation ».

Nous aussi, les Latins d'Amérique, peuples encore jeunes sans personnalité fixée, souvent primitifs, très souvent primaires, donc imitateurs par excellence, nous connaissons encore mieux le phénomène lorsque nous voyons nos traditions autochtones ou ibériques — nos merveilleuses traditions méditerranéennes — de plus en plus suffoquées par l'influence septentrionale, acceptée avec l'exagération caractéristique des quasi-primitifs ou des quasi-primaires, qui nous conduit à ces excès négatifs.

C'est qu'une haute culture, dit Maurice Duverger, ne peut pas se maintenir longtemps si elle n'est pas liée à une culture populaire, à moins de survivre dans de petits cercles ésotériques, au prix d'un grand appauvrissement. « Or, dit-il avec un peu de pessimisme, la culture populaire est en voie de disparaître en Occident. Et une culture populaire n'est pas seulement un ensemble de traditions artisanales et folkloriques, mais un système cohérent de valeurs exprimé d'une façon assimilable par la masse populaire et effectivement assimilé par elles. »

Mais cette culture populaire est-elle en voie de disparition en Occident seulement ? La crise actuelle n'atteint-elle pas l'Orient aussi bien ? Et puis nous autres, qui sommes les protagonistes de cette crise, pouvons-nous avoir assez

Le Nouveau Monde et l'Europe

de recul, assez de perspective, voire de capacité pour l'analyser ?

« C'est un sentiment généralisé que les forces de la culture sont absentes de la scène du monde, ou qu'elles y jouent un rôle insignifiant, tandis que celles de l'économie, de la politique et de la guerre, y sont déterminantes », affirme Umberto Campagnolo. Mais n'est-ce pas là un symptôme de la crise que traverse l'humanité, semblable à tant d'autres qu'elle a traversées ? Le caractère de ces grands chocs sociaux, c'est surtout le manque généralisé de compréhension. N'est-ce pas ce que nous voyons avec le capitalisme par rapport à sa propre déchéance ou par rapport à d'autres systèmes, notamment le communisme, dont le caractère totalitaire l'effraie au point de le faire tomber, sans qu'il s'en aperçoive, dans une autre forme de totalitarisme encore plus exécrationnable que le fascisme ? Affirmer aujourd'hui dans n'importe quel pays dit bourgeois, que Marx avait pour but la libération de l'homme enchaîné par les privilèges odieux de quelques classes qui permettent la liberté de quelques hommes seulement — souvent ceux qui le méritent le moins — p.417 ce serait s'exposer à une invitation à passer dans un commissariat de police spécialisé dans la défense du régime, pour donner des explications.

A propos du communisme, il est curieux de constater que certains esprits distingués de l'Eglise catholique, dont la foi ne fait pas de doute, se montrent plus lucides et sereins dans leur analyse (Maydiou, Ducatillon, Chailley et tant d'autres) que les clercs intelligents de l'Occident en général. « Une des grandeurs de l'actuelle dialectique communiste, dit le dominicain Maydiou, consiste à savoir utiliser les observations les plus exactes, les revendications les plus justes, les sentiments moraux et même religieux les moins contestables, dans le but qu'elle se propose. » Il nous faudrait l'admettre pour mieux nous défendre contre ses menaces à la liberté.

Cependant, cette même grandeur a manqué, en général, à ceux qui combattent le communisme, notamment à l'autre extrême, qui se servent non pas des armes et méthodes propres à combattre l'idéologie, mais de celles qui atteignent presque toujours la dignité de l'homme, par laquelle il proclame sa volonté de lutte.

(...) « Notre évolution biologique réclame la garantie de l'évolution sociale. Nous sommes condamnés à la civilisation : ou nous progressons, ou nous disparaîtrons », ce sont les paroles du Brésilien Euclides da Cunha, en parlant

Le Nouveau Monde et l'Europe

du Brésil. En paraphrasant notre compatriote, il serait plus juste d'affirmer à propos de l'Europe et de l'Amérique : ou nous nous unissons, ou nous disparaîtrons. Unissons-nous donc, à travers une œuvre de connaissance mutuelle, sans préjugés ni restrictions mentales, et surtout sans aucun complexe, de supériorité ou d'infériorité, parce que les uns et les autres sont la cause, sinon de toutes, au moins de la plupart des équivoques qui nous séparent, Américains et Européens, et aussi les Américains et les Européens entre eux. « Les hommes, dit *Le Prince*, éprouvent moins de respect pour l'offenseur qui se fait aimer que pour celui qui se fait craindre. » Il faut démontrer la fausseté de cette observation, en montrant que l'homme est aussi capable de respecter l'amour, et qu'il sera encore capable un jour de préférer l'amour à la haine et à la mort. Et c'est le grand sens de l'Humain, stade social qui suivra peut-être la Nation. Faisons de notre mieux pour hâter son avènement. Et commençons par cette œuvre de rapprochement entre le soi-disant Vieux et le soi-disant Nouveau Continent : l'Europe et l'Amérique.

(Traduit du portugais.)

@

CONFÉRENCE DE M. GUIDO PIOVENE

@

I

p.418 La présente étude a pour thème les relations entre la culture européenne et celle d'une partie de l'Amérique, à savoir les Etats-Unis. On peut admettre que nombre des observations faites ici s'appliquent également à l'Amérique latine, mais je préfère laisser au lecteur le soin d'en juger.

C'est un lieu commun de dire que les Etats-Unis, issus de l'émigration européenne — de tous les peuples de l'Europe — constituent une sorte de prolongement de l'Europe au delà de l'Océan. Entre la civilisation européenne et celle que, pour abrégé, j'appellerai ici américaine, il devrait donc exister une unité naturelle de structure et d'objectifs. Ce lieu commun contient certes une part de vérité, mais on ne doit pas l'admettre sans réserve et surtout sans se rappeler que l'histoire crée constamment des antithèses, même entre des faits d'origine identique. Si on l'admet sans réserve, il en résultera (il en est résulté) des conséquences dangereuses. On prétendra, par exemple, se connaître d'emblée sans expérience ou étude préalable. C'est là une illusion. Faute de bien comprendre les différences réelles entre les deux civilisations — différences que l'on est bien obligé de constater — on en vient à y voir non pas des qualités originales, mais des défauts, des déviations, des dégénérescences. L'Europe retrouve alors dans l'Amérique sa propre civilisation, ou mieux une partie de cette civilisation, mais hypertrophiée, dégénérée, du fait d'un excès de technicité et d'activisme. Quant à l'Amérique, elle ne voit dans l'Europe qu'une sorte d'aïeule rétrograde, sénile et empêtrée dans ses contradictions.

Pour que s'institue un véritable dialogue, qui ne soit pas constamment interrompu, d'un côté ou de l'autre, par des illusions et par les explosions d'un sentiment irrationnel de supériorité, il faut, tout en conservant le sentiment de notre origine commune, ne pas oublier les différences formées au cours de l'histoire. Les civilisations ne sont pas statiques, et on ne peut en donner une image abstraite. La communauté d'origine est un facteur important, mais ce n'est pas le facteur essentiel. La culture soviétique, et le marxisme lui-même, sont d'origine européenne ; la civilisation soviétique n'en apparaît pas moins

Le Nouveau Monde et l'Europe

aujourd'hui comme ^{p.419} l'antithèse de la civilisation européenne. Ce qui compte vraiment, c'est la forme que prennent les civilisations en vertu de leur perpétuel dynamisme, du jeu des attractions et des répulsions mutuelles. Dans le cas de l'Europe et de l'Amérique, il convient d'observer que le moment actuel se caractérise (de façon plus évidente et plus cohérente en Amérique qu'en Europe) par un phénomène de « prise de conscience ». Les deux civilisations prennent conscience d'elles-mêmes, non pas dans l'abstrait et séparément, mais l'une en fonction de l'autre. Chacune cherche à préciser, en face de l'autre, ce qu'elle a de plus individuel. Les circonstances politiques ont rapproché l'Europe et l'Amérique plus qu'à aucun autre moment de leur histoire et c'est précisément parce que leurs rapports sont ainsi devenus plus intéressés, et plus passionnés, que chacune veut accentuer ses affinités, certes, mais surtout ses différences, avec l'autre. C'est là ce qui caractérise la phase actuelle de l'histoire : elle marque le passage à des relations moins abstraites et moins désintéressées, donc plus vraies et plus vivantes. Il faut vraiment être dépourvu de tout sens de l'histoire, et bien ignorant des forces réelles qui gouvernent le monde pour prétendre s'opposer à ce processus de différenciation. Notre devoir est d'en prendre acte, de tenter d'éliminer les oppositions qui sont purement apparentes, ou qui sont le fruit d'une équivoque et, surtout, de découvrir les raisons profondes d'une collaboration moins aléatoire que celle qui serait fondée uniquement sur des considérations d'opportunité.

Nous nous efforcerons d'abord dans cette étude de résumer les causes des oppositions qui se sont produites entre la civilisation américaine et la civilisation européenne, puis de découvrir sur quels points et sur quels besoins peut se fonder une collaboration entre ces deux civilisations.

II

Il importe d'examiner sans idée préconçue les motifs d'opposition qui se manifestent en Europe au moment où elle « prend conscience » d'elle-même, face à l'Amérique. On ne peut sans fausser le contexte historique méconnaître l'influence qu'exerce à cet égard cet autre pôle d'attraction qu'est la Russie soviétique. C'est là une situation de fait pour tous les Européens qui, s'ils sont anti-communistes, veulent néanmoins observer avec précision ce qui se passe chez eux. Les objections que l'Europe adresse à la civilisation américaine

Le Nouveau Monde et l'Europe

peuvent, me semble-t-il, se réduire essentiellement à deux : l'objection chrétienne et l'objection humaniste.

Un aspect important de la « prise de conscience » européenne réside assurément dans une conception révolutionnaire des mobiles chrétiens. On en constate les effets surtout en France, mais aussi — de façon suffisamment concrète, bien qu'indirecte — dans mon pays, l'Italie. Bien des esprits éminents sont persuadés que la crise de la société moderne marque et exige à la fois une application intégrale du message évangélique. D'après eux, la structure de la société bourgeoise et capitaliste ^{p.420} constituerait un obstacle à cet approfondissement de la doctrine évangélique que réclament également la conscience chrétienne et la conjoncture historique ; il serait donc urgent d'adopter une attitude de refus et de révolte vis-à-vis de cette structure. Or celle-ci serait perpétuée si la civilisation américaine régnait sur le monde. Beaucoup d'Européens qui raisonnent ainsi se trouvent donc amenés à une double opposition — dans laquelle ils voient précisément la mission de l'Europe — : contre la civilisation américaine, en tant que bourgeoise et capitaliste, et contre la civilisation soviétique, en tant que non chrétienne. Certains se demandent toutefois, au fond d'eux-mêmes, s'il ne conviendrait pas d'aspirer à un accord avec la civilisation soviétique — sinon dans l'immédiat, au moins dans un avenir imprécis. La civilisation soviétique aurait pour mission de débarrasser le terrain de la superstructure bourgeoise et capitaliste qui s'oppose à la réalisation du message chrétien, et ainsi de faire triompher sinon la justice intégrale, du moins la justice sociale qui en est un élément. La prédication chrétienne pourrait alors s'exercer sur un terrain favorable, dégagé des pires obstacles qui l'encombrent. Je me suis efforcé de résumer ici le raisonnement que suivent nombre de chrétiens d'Europe qui sont aujourd'hui anti-communistes, et même anti-communistes militants, par leur pensée et par leurs votes, mais pour qui l'avenir, après des péripéties dramatiques auxquelles les âmes religieuses sont préparées, se présente comme un mélange de renouveau évangélique et de communisme économique. Ceux-là ne font aucune place à la civilisation américaine, n'y voyant que la perpétuation de structures bourgeoises et capitalistes qui sont exécrables à tous égards, car elles s'opposent aujourd'hui et s'opposeront toujours à la diffusion du message chrétien.

L'autre objection est l'objection humaniste ; elle se manifeste surtout dans les milieux intellectuels. Il s'agit, en gros, d'une protestation contre la

Le Nouveau Monde et l'Europe

prééminence de la « valeur argent » parmi celles qui définissent l'individu humain. La « valeur argent », dit-on, nivelle et uniformise la personne humaine pour en faire une sorte d'entité impersonnelle et extérieure. Elle signifie la fin de ce monde humaniste divers et coloré que nos traditions, nos études, nos souvenirs et notre fantaisie nous ont appris à aimer. Ce qu'on critique c'est la prééminence de cette « valeur » en tant que telle, quelle que soit l'organisation sociale conçue pour régler cette prééminence sans l'atténuer. La société américaine elle-même, qui tend à supprimer les distinctions de classe, qui distingue les individus non d'après la classe mais d'après le niveau économique, qui a atteint un niveau élevé de justice sociale, où il est normal qu'un individu s'élève rapidement, s'expose à cette critique — plus peut-être qu'une autre. La « valeur argent » y prédomine sur l'âme et écrase celle-ci ; le désir de posséder y est toujours et uniformément le mobile principal. Malgré un niveau élevé de justice sociale, malgré la possibilité offerte à tous d'accéder à la fortune, il y subsiste une compétition fondée sur des mobiles qui ne sont pas humains. Ceux qui raisonnent de la sorte sont portés à considérer avec sympathie — par opposition aux sociétés qui promettent de régler la « valeur ^{p.421} argent » sans lui enlever la prééminence — celles qui promettent d'atténuer ou d'abolir cette valeur, au moins en ce qui concerne l'individu isolé, libérant ainsi d'une sorte de servitude l'homme et les relations humaines. C'est seulement ainsi, pensent-ils, que le monde pourra retrouver sa couleur, son relief, l'antique diversité humaniste des sentiments, des pensées, des âmes. Au fond de l'objection humaniste, il y a l'espoir, presque artiste, que l'avenir verra revivre la « comédie humaine », qui a perdu sa diversité et sa couleur dans la société actuelle. A ce propos, signalons un paradoxe qui paraît se présenter en Europe. Bien des Européens cultivés et anti-communistes subissent l'attrait de la société soviétique, non parce qu'ils y voient le « monde de l'avenir » mais parce qu'ils en espèrent le retour à un monde plus « ancien », je dirais même plus classique. C'est pourquoi la civilisation soviétique séduit tant d'artistes et de savants spécialisés dans les disciplines humaines et dans l'étude des civilisations du passé.

Les objections dont je viens de parler auraient moins de force si une partie importante de l'enseignement américain — précisément celle qui paraît susceptible d'une interprétation religieuse — n'était difficilement applicable dans bien des pays d'Europe. Au cours de son histoire, et notamment pendant les

Le Nouveau Monde et l'Europe

premières années de l'administration Roosevelt, l'Amérique a produit un succédané original et pratique du marxisme. A l'exception de l'Angleterre, aucune nation européenne n'a su en faire autant, et la plupart en auraient sans doute été incapables. Certes, l'Amérique n'a pas entièrement tort quand elle accuse les Européens de veulerie conservatrice et de formalisme économique, mais il est vrai aussi que des pays comme la France, et à plus forte raison l'Italie et l'Espagne, auraient été désaxés par une conversion soudaine au culte américain de la production et par une élévation trop rapide du niveau de vie. Aussi, bien des gens se demandent-ils si l'influence américaine n'a pas pour effet de perpétuer, en Europe — ou du moins sur une partie de ce continent — les structures sociales les plus usées et les plus injustes, sans qu'y soient applicables les correctifs imaginés par l'Amérique et qui rétablissent dans ce pays l'équilibre social et moral. Bien des Européens s'irritent d'entendre prêcher un évangile qui ne correspond pas à leurs possibilités effectives et de se voir blâmer parce qu'ils ne peuvent l'accepter ; ils tournent alors les yeux vers d'autres formes de justice sociale, mieux adaptées à leur condition et à leur pauvreté. Je tente d'expliquer ici comment il se fait que le message américain, dans ce qu'il y a de plus religieux et de plus séduisant pour les consciences morales et civiques, ne conserve pas toujours pour les oreilles européennes son véritable sens. Les individus, ajoutant alors foi aux objections dont j'ai parlé (avec tout ce qu'elles ont d'irrationnel ou du moins de partial) admettent d'abord que l'Amérique est un pays où l'esprit chrétien est peu répandu ou dénaturé, ensuite que l'humanisme américain est ambigu, l'« homme réel » étant étouffé sous les valeurs économiques et leurs mesquines et monotones oppositions.

Ce serait une grave erreur et une présomption de la part de l'Europe de croire que les objections que lui adresse l'Amérique sont d'un ordre ^{p.422} moins spirituel. Si l'Europe en s'américanisant craint de « perdre son âme », l'opposition américaine n'est pas dictée non plus par des mobiles purement matériels et pratiques. En fait, l'Amérique craint elle aussi de « perdre son âme » au contact de l'Europe. Le citoyen américain nous accuse de « perdre notre âme » par formalisme, par amour égoïste des vaines subtilités intellectuelles, par attachement sentimental à un passé révolu, par engouement sensuel, « narcissique », pour nos particularismes. La grande objection que l'Amérique adresse à l'Europe est aussi d'ordre religieux et moral : c'est celle que l'homme religieux adresse à l'homme sensuel ou au sophiste enivré de sa

Le Nouveau Monde et l'Europe

propre subtilité dialectique : « Pour si peu de choses, tu as perdu tout : le salut. » A bien des Américains, l'Europe apparaît tortueuse, inconstante, insaisissable, retombée en enfance ; et chaque Européen, animé par le seul souci, mesquin, hédoniste, d'assurer sa propre survie. L'Europe, impénétrablement fermée aux mobiles essentiels, sourde et pourtant parée d'une brillante intelligence, offre à leurs yeux un parfait exemple historique de cette « intelligente stupidité » que la conscience religieuse attribue au diable. L'irritation que les Américains éprouvent à l'égard de l'Europe est certes irraisonnée, mais elle ne l'est pas plus que celle qu'éprouvent les Européens à l'égard de l'Amérique.

III

Ainsi, une amitié foncière est troublée par la polémique avec ses impulsions irraisonnées et ses rancœurs. Il est aisé de voir que nous sommes arrivés à la période historique où deux civilisations, constamment rapprochées par les circonstances, s'efforcent de prendre conscience d'elles-mêmes afin d'affirmer leur originalité, de se distinguer. La « prise de conscience » de l'Amérique est plus simple, partant plus nette.

C'est une opinion commode, et courante en Europe, que la civilisation américaine se présente comme une civilisation de la technique, de la pratique, de l'efficacité, en somme comme une civilisation purement activiste. Mais cette opinion est bien superficielle et je dirais que la civilisation américaine apparaît aujourd'hui axée sur deux pôles, d'égale importance. Il y a certes la civilisation de la technique, de la machine, de l'efficacité, de la production en série, sur laquelle je reviendrai plus loin ; (remarquons toutefois que c'est une erreur — d'ailleurs très répandue dans les pays européens — de ne voir que le côté purement matérialiste de cet aspect de la civilisation américaine). Mais il y a aussi un autre aspect que révèle le développement des études d'archéologie, d'ethnographie, de folklore. Le contact avec les races noire et indienne, la vie sur un continent vierge qui se déploie devant les yeux comme un panorama géologique, sont des conditions de fait qui ont produit une civilisation ambivalente, orientée d'une part vers la pratique et la technique, d'autre part vers le primitif. Ces deux aspects, technico-pratique et primitif, sont inséparables dans la structure de la civilisation américaine. Je ne parle pas, il faut le noter, d'un primitivisme pur et simple, mais d'une récupération consciente du primitif,

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'une orientation ^{p.423} née au sein de la civilisation d'aujourd'hui elle-même, et qui, pour cette raison, garderait la même valeur, s'il fallait reconnaître que la civilisation d'au delà de l'Océan est, en fait, moins ancienne que l'autre. J'ai eu la chance de passer une année entière aux Etats-Unis, visitant non seulement les régions côtières, mais aussi l'intérieur du pays. La civilisation américaine, et la culture qui en dérive, m'ont ainsi laissé une impression physique, qui manque à beaucoup d'Européens. En réalité, comparée à l'Europe, l'Amérique est extraordinairement jeune, mais aussi extrêmement vieille car elle vit à la fois dans le temps présent et dans la préhistoire. Sa jeune technologie se déploie sur un fond lunaire. On y retrouve l'important apport de civilisations indigènes qui ne se laissent pas mesurer, comme celles de l'Europe, en années ou en siècles d'histoire. Le panorama américain dont j'ai conservé l'impression est un panorama où le technicien en blouse blanche côtoie l'archéologue qui retrouve l'esprit des civilisations immuables du passé.

Cependant, si l'on examine attentivement ces deux aspects — le technique et l'archéologique — on voit qu'ils se rejoignent pour former les bases d'une civilisation rationaliste. La technique et son arrière-plan de recherche scientifique ne font pas appel à l'élément individuel, je dirais romantique, de la personne humaine. Il s'agit d'activités abstraites, relevant de la seule intelligence. Or celle-ci est commune à tous les êtres humains et est une force plutôt universelle qu'individuelle. Elle est tournée d'ailleurs vers la vérité et l'utilité objectives, qui ont leur existence propre, indépendante de celle des chercheurs. Le caractère, l'histoire, la race de ceux-ci se trouvent ainsi en quelque sorte annulés, car toute civilisation technique suppose un pool des intelligences qui forment comme une intelligence unique, impersonnelle. Mais le « primitif », les forces primordiales et constantes qui agissent sous toutes les latitudes, ont aussi un caractère cosmique et non historique. Elles constituent une qualité naturelle, mais inexprimée et indifférenciée, qui se tourne vers la raison pure pour que celle-ci la connaisse, découvre ses lois constantes et sache au besoin l'utiliser.

Ainsi, les deux aspects de la civilisation américaine tendent à lui enlever le sentiment de l'histoire telle qu'elle se fait à chaque instant, avec ses innombrables nuances. Dans ses réactions vis-à-vis du reste du monde, et de l'Europe, la civilisation américaine manque de sens historique, d'instruction et même de sens artistique. Ses représentants n'ont guère conscience de

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'individualité, personnelle ou nationale. Il leur manque les catégories mentales qui leur permettraient de comprendre ce qui n'est ni archaïque, ni actuel ; le présent même se situe pour eux en dehors de l'histoire ; isolé de l'histoire qui l'a produit, il apparaît comme une préhistoire. Peu faite pour comprendre la diversité des peuples, une telle civilisation est portée à croire à l'existence d'un « bien » absolu, également valable pour tous. Telle est la cause des constants malentendus entre l'Amérique et l'Europe.

A observer les Américains en Europe, on voit combien il est difficile pour eux de s'affranchir des « catégories mentales » d'une civilisation déjà nettement définie. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de mon ^{p.424} expérience personnelle. Les Vénitiens sont foncièrement hostiles à la technique et au machinisme. Qu'il n'y ait pas d'automobiles à Venise, c'est assez naturel ; mais des ascenseurs ? Or, il n'y en a pas dans les maisons, et les gens n'en veulent pas. Beaucoup de Vénitiens vivent dans des maisons misérables, sans aucune installation sanitaire, mais chaque famille a sa porte sur la rue et son escalier à elle ; et bien des habitants refusent d'abandonner leurs taudis pour une maison moderne, parce qu'il leur faudrait alors partager une porte et un escalier — ce qui leur paraît une atteinte à la dignité personnelle. Un Américain cultivé, vivant à Venise, avait observé ce fait : il qualifia aussitôt les Vénitiens de « primitifs ». Il n'y a absolument rien de primitif chez les Vénitiens. Mais, ne pouvant classer le Vénitien dans la civilisation technoscientifique, l'Américain s'est vu obligé de le classer dans la seule autre catégorie restante — c'est-à-dire admise par sa propre culture — : la catégorie des primitifs.

La « prise de conscience » de l'Europe est extrêmement confuse. Tout d'abord, il est difficile à une culture d'avoir des objectifs précis et des limites nettes sans le soutien de la force matérielle. Un groupe de pays « faibles », mais hautement cultivés, sera naturellement « ouvert » aux impulsions contradictoires qui lui viennent de toutes parts et qu'il a pour mission d'enregistrer et de rationaliser. En même temps, il aura pour rôle d'exporter de l'intelligence, mais une intelligence polyvalente. Ce fut le cas, par exemple, des pays hautement civilisés de la Méditerranée orientale, après la conquête romaine. L'aspiration à une culture européenne, dotée de caractéristiques propres — c'est-à-dire distincte de la culture américaine et de la culture asiatique —, est liée à l'espoir d'une communauté européenne qui aurait retrouvé ses forces propres, en tant qu'entité politique distincte et originale. J'ai

Le Nouveau Monde et l'Europe

moi-même participé à diverses réunions de savants, en vue de définir les « valeurs » sur lesquelles pourrait se fonder une civilisation européenne. Je dois reconnaître que les résultats obtenus jusqu'ici ne me semblent guère concluants, et c'est à peine si l'on commence à rechercher des définitions précises. Il est impossible de considérer une valeur quelconque comme étrangère à une communauté dont l'histoire est si longue et si variée. La civilisation européenne peut être présentée de bien des façons, toutes également valables. Le seul fait certain est que les Européens ont le sentiment général de posséder une « tournure d'esprit » européenne, qui se veut distincte des autres civilisations et des autres cultures et qui réagit instinctivement à leur contact. Ce sentiment est naturellement aiguisé par le resserrement des contacts avec des civilisations et des cultures de formation historique différente. Que donnera cette « prise de conscience », jusqu'ici plus sentimentale que rationnelle ? Les réunions d'hommes de science ne peuvent permettre de le prévoir, moins encore d'en délibérer ; la question sera résolue par un avenir qui n'est pas seulement culturel, mais aussi politique et économique. La seule caractéristique de la civilisation européenne qui me paraisse désormais acquise, vis-à-vis des groupes culturels non européens, est ce que d'aucuns appellent un pouvoir de synthèse et ce que, personnellement, j'appellerais, plus p.425 modestement, un souci d'équilibre. Une culture aussi composite et discordante que la culture européenne n'aurait pu d'ailleurs choisir une autre voie. Dans la pratique, le souci d'équilibre se traduit par le rejet de toute valeur, même « légitime », qui tendrait à devenir exclusive et hypertrophiée, aux dépens d'autres valeurs non moins « légitimes ». C'est là, à mon sens, une attitude analogue à celle de l'Eglise-Mère devant les hérésies.

IV

Etant admis que les deux cultures tendent aujourd'hui à affirmer leur originalité vis-à-vis l'une de l'autre, et que c'est là ce qui caractérise la phase actuelle de leur histoire ; étant admis que, faute de tenir compte de cette diversité, on aboutit à des malentendus et à une intolérance réciproque, il reste, pour tous ceux qui croient à un monde occidental, donc à une culture occidentale, à examiner les conditions de leur collaboration.

Il existe un monde occidental, plus réel que toutes les divergences, mais ce monde existe sur le plan historique, et non sur l'abstrait, concurremment avec

Le Nouveau Monde et l'Europe

d'autres conceptions de la civilisation humaine ; il n'a donc rien d'immuable ou d'éternel.

Je ne crois pas à l'efficacité des relations entre civilisations à un niveau inférieur. Quelle que soit leur nécessité, il ne faut pas leur attribuer une vertu miraculeuse et il serait en grande partie chimérique de croire qu'une collaboration entre civilisations différentes puisse naître spontanément de contacts fortuits et sans objectifs précis entre leurs représentants. Pendant un certain temps au moins, de tels contacts risquent même d'aggraver les incompréhensions. Je pense notamment aux touristes et aux journalistes de second plan. N'ayant guère traversé l'Océan que pour confirmer leur supériorité intellectuelle, les Européens qui se rendent en Amérique, restent le plus souvent en marge de la civilisation américaine, et ramènent en Europe les idées toutes faites avec lesquelles ils étaient partis. Moins l'homme est cultivé et plus il manque d'humilité intellectuelle. Et les touristes américains qui affluent en Europe, n'apprennent pas même à connaître les à-côtés de la civilisation européenne. Ils vivent souvent isolés des Européens, à un point qu'ils ne soupçonnent même pas. L'Europe a créé pour eux un certain nombre d'endroits aménagés à l'américaine et la plupart de ces touristes ignorent non seulement le vrai visage de l'Europe, mais jusqu'aux usages les plus élémentaires de la vie pratique des Européens.

Quant aux journalistes de niveau sinon inférieur, du moins médiocre, il faut bien convenir qu'ils font rarement œuvre éducative. Journaliste moi-même, je dois reconnaître que la presse ne fait pas toujours preuve d'un sentiment aigu de ses responsabilités lorsqu'elle parle des peuples étrangers. Compte tenu des exceptions possibles, un journaliste, si désintéressé soit-il, veut avant tout plaire à ses lecteurs ; or, rien ne plaît davantage que la répétition d'idées conventionnelles, le plus souvent injurieuses, concernant les peuples étrangers, ou les descriptions ^{p.426} extravagantes qui viennent confirmer le sentiment de la supériorité nationale. La plupart des journalistes ne voyagent donc pas pour comprendre et expliquer, mais pour raviver des opinions vexatoires, triste héritage d'incompréhensions séculaires.

Le tourisme et le journalisme sont certes indispensables aux relations entre les peuples, mais une collaboration vraiment digne de ce nom ne peut s'instituer qu'entre personnes pour qui les questions intellectuelles présentent un intérêt

Le Nouveau Monde et l'Europe

capital. Il faut donc multiplier les rapports entre les universités, entre les institutions savantes, entre les hommes cultivés, entre les hommes de religion, entre les journalistes les plus conscients de leurs responsabilités. C'est à ce niveau seulement que nous pourrons jeter les bases d'une compréhension véritable. En tant qu'Européen, je constate que les plus aptes à détruire chez nous les lieux communs hostiles à la civilisation américaine sont les jeunes hommes de science invités en Amérique, à condition qu'ils soient bien choisis, bien préparés, et qu'ils puissent avoir des contacts avec des milieux et des individus réellement représentatifs. Ces jeunes gens ne sauraient rester sourds au message particulier de la civilisation américaine, ou se laisser abuser par des interprétations tendancieuses. Pour eux, comprendre est un besoin, presque une profession. Voyager, sans plus, ne suffit pas.

De leur côté, les Américains doivent convenir que *l'élite* qui se tournait vers l'Europe par tradition culturelle, et parce qu'elle se souvenait encore de ses origines, a presque entièrement disparu et, de toute façon, a de moins en moins d'importance. Ce n'est pas elle qui, aujourd'hui, donne le ton au pays. L'accession au pouvoir de classes et de races moins cultivées, ou hier encore incultes, représentant des traditions non plus cosmopolites mais locales, détermine ces phénomènes que l'on appelle américanisme ou « qualunquisme », selon un néologisme emprunté à l'histoire italienne de ces dernières années. Il n'est donc plus possible de compter sur cet amour spontané de l'Europe que les Américains respiraient autrefois dans l'air de leur pays. Il faut refaire la collaboration culturelle entre l'Amérique et l'Europe par un nouvel effort et sur de nouvelles bases, sans s'imaginer qu'une telle coopération pourrait être spontanée. Elle pourra résulter d'études et de contacts judicieusement préparés, bref d'un acte de volonté, jamais d'un dangereux abandon aux tendances naturelles.

Je suis persuadé qu'en multipliant les études sur place de la civilisation américaine, on devrait s'efforcer surtout de détruire un lieu commun cher aux Européens : à savoir que la technologie et le culte de l'efficacité sont d'essence purement matérialiste et, à certains égards, non chrétienne. Dans une étude que j'ai faite sur les Etats-Unis d'Amérique, j'ai tenté de montrer qu'il s'est développé dans ce pays une forme de christianisme où la Passion, la Croix, l'élément de souffrance et d'agonie s'effacent (à un point sans doute excessif pour un chrétien) devant la Résurrection, la victoire sur la mort et la

Le Nouveau Monde et l'Europe

Rédemption. La Semaine de la Passion se trouve comme annulée par la Pâque, les souffrances du Christ par son triomphe. C'est là, me semble-t-il, le christianisme tel que le comprend la civilisation américaine. En dernière analyse, la p.427 technologie, le machinisme, la production en série, le culte de la médecine et de l'hygiène, les efforts pour prolonger la vie et l'intégrité physique, reposent sur une base religieuse. Ce sont autant de moyens de réaliser la rédemption, idée dominante de la vie religieuse américaine. On le voit si l'on considère cette civilisation dans son ensemble, dans ses mobiles profonds et souvent obscurs, même si les manifestations en sont souvent matérialistes sur le plan individuel. Ainsi, la lutte pour l'argent n'a rien d'hédoniste ; elle s'accompagne rarement de plaisir et de joie de vivre ; elle a un substrat ascétique du fait précisément qu'elle est une fin en soi. Je crois qu'il conviendrait d'éclairer les Européens sur ce point et sur quelques autres, afin de leur faire comprendre que certains faits (qu'ils soient ou non dignes d'approbation) ne peuvent être jugés d'un point de vue superficiel, journalistique, mais doivent être étudiés en tant qu'éléments constitutifs d'une civilisation en gestation. L'Européen chrétien qui observe la vie américaine sans préjugés et dans un esprit de vérité, se rendra compte, en se gardant de tout approuver, que s'il y a contraste, c'est entre deux conceptions différentes de l'idéal chrétien, non entre le sentiment religieux et le matérialisme. Il s'apercevra lui-même que le sentiment religieux européen a aussi besoin d'un correctif à son penchant pour le tragique et la douleur. Une visite détaillée des universités et des institutions américaines, avec leurs laboratoires et les immenses possibilités qu'elles offrent à la recherche, une connaissance plus précise de la contribution apportée aux études techniques, et indirectement aux études humaines, par les grandes industries — qui, par certains côtés, sont aussi de véritables institutions culturelles — permettent de constater que l'importance accordée aux questions économiques dans la civilisation américaine n'entraîne nullement une décadence matérialiste. Particulièrement sensibles à ce fait devraient être les pays d'Europe, où la recherche est paralysée, faute de moyens financiers pour rassembler la documentation nécessaire, et qui sombrent ainsi dans l'hédonisme des pauvres : dans un matérialisme bien plus réel à mon sens que celui des Américains.

L'homme de science, ou simplement l'homme qui cherche à comprendre, trouvera, dans l'extension même de la culture américaine et dans ses éléments

Le Nouveau Monde et l'Europe

africains et autochtones, une libération à l'égard de ce que la culture européenne conserve de trop casanier, moins dans l'esprit que dans le tempérament. La culture européenne se proclame universaliste ; elle l'est sans doute dans l'abstrait, mais nous sommes encore trop esclaves des cadres de la civilisation gréco-romaine dans notre façon de voir, d'interpréter, d'associer, bref d'assimiler le réel. L'Amérique permet à l'Européen une autre « prise de conscience » ; elle lui montre qu'on peut être humain d'une façon différente de la sienne, mais non moins authentique ; elle l'incite à rechercher l'équilibre, la synthèse, l'universalisme — et c'est cela que l'Europe considère comme sa mission — mais de façon effective, et non pas théorique. J'ajoute que par l'activisme, le rationalisme et le primitivisme qui la caractérisent et dont nous avons parlé, la civilisation américaine peut précisément servir à nous donner le sens des vraies perspectives dans un monde où ^{p.428} l'histoire est universelle et l'histoire locale une absurdité. Elle éloigne l'Européen de ce qu'il y a d'opprimant, d'assujettissant, de « non libre » dans une histoire et une culture trop minutieuses et trop soucieuses de toutes leurs particularités. Un contact vivant avec la civilisation américaine peut donner à l'Européen le sentiment que la culture consiste non seulement à se souvenir, mais aussi à oublier ; il peut même lui donner la vertu qui manque le plus à sa culture : la faculté de détachement.

De son côté, la civilisation européenne peut donner à l'Américain le sens qui lui fait défaut — et dont l'absence entraîne à de fâcheuses conséquences pour ses rapports, même pratiques, avec les autres peuples — : le sens de la vie historique, qui se situe à mi-chemin entre la vie rationnelle et la vie primitive, et qui forme la trame de notre vie réelle. Si, dans cette assemblée, nous cultivons le paradoxe, je dirais que l'Europe doit trouver en Amérique des horizons plus vastes pour la vie culturelle, et que l'Amérique peut découvrir dans la vie européenne les principes rationnels d'une action plus pratique. L'homme de science américain s'apercevra que tous les principes de la civilisation américaine, non seulement existent en Europe, mais y sont effectivement présents ; et il apprendra aussi à les tempérer par d'autres principes, d'autres besoins, qui les empêchent, pour ainsi dire, de s'emballer ou de se trouver entraînés trop loin par leur propre poids.

L'Europe doit se retrouver dans l'Amérique et l'Amérique dans l'Europe, mais c'est là une tâche qui exige de l'intelligence et un effort intellectuel bien plus

Le Nouveau Monde et l'Europe

qu'une confiance romantique dans la spontanéité. Nous devons nous rendre compte que l'ère des Jefferson est passée, comme l'est également celle des Berenson. Peut-être certains d'entre nous, n'ayant pas confiance dans l'action des élites, préféreront-ils attendre le verdict de forces plus hasardeuses et plus troubles. Mais dans ce cas, nous serions en contradiction avec nous-mêmes, car c'est précisément cette confiance en l'action de l'intelligence, désireuse de comprendre et forte de la précision de ses objectifs, qui a réuni Américains et Européens dans cette assemblée devant laquelle j'ai eu l'honneur d'exposer en toute simplicité quelques-unes de mes convictions.

(Traduit de l'italien.)

@

CONFÉRENCE DU Dr PAUL RIVET

@

p.429 Rechercher les moyens de resserrer les liens intellectuels et moraux entre l'Ancien et le Nouveau Monde est une tâche essentielle de l'Unesco, j'allais presque dire « la » tâche essentielle.

Pour résoudre ce grave problème, il convient tout d'abord d'en analyser les éléments.

Parler de l'Amérique et de l'Europe comme de deux entités est une erreur initiale. S'il est évident que l'Europe, même réduite à son aire occidentale, est une mosaïque de peuples et qu'il est impossible de définir un type européen, une civilisation européenne, sans se livrer à des généralisations qui risquent de ne plus avoir rien de commun avec les réalités, ceci est encore plus vrai du Nouveau Continent.

Une première division s'impose à l'esprit : d'une part le monde qu'on qualifie couramment d'« anglo-saxon », encore que cette épithète ne corresponde plus qu'à une part de vérité, d'autre part, le monde que l'on appelle, avec la même approximation, latino ou ibéro-américain. En vérité, ces deux qualificatifs ne recouvrent qu'une réalité linguistique. En Amérique du Nord, on parle une langue anglo-saxonne, en Amérique centrale et méridionale, une langue latine : espagnol ou portugais.

Il n'est pas dans mon propos de rechercher à quel point l'unité linguistique nord-américaine correspond à une unité profonde des individus ou des groupes qui en font partie. Mais en ce qui concerne l'Amérique hispanique ou portugaise, la communauté de langue dissimule les dissemblances profondes qui existent entre les régions de ce vaste monde. Cette unité linguistique n'exclut d'ailleurs pas de profondes différenciations dialectales. Chaque peuple de l'immense continent, qui a adopté soit l'espagnol, soit le portugais, l'a transformé sous la double influence de l'origine des colons et des idiomes indigènes, de telle sorte qu'il a été nécessaire de constituer de véritables dictionnaires pour réunir et expliquer les néologismes, les variations sémantiques et les changements spéciaux à chaque région.

Le Nouveau Monde et l'Europe

La même observation peut être faite au sujet de la religion, qui représente sans aucun doute un lien puissant entre tous les peuples ibéro-américains. Sous les mêmes influences que la langue, le christianisme y a subi des déviations considérables. Dans beaucoup d'églises, particulièrement au Mexique, au Guatemala, au Pérou, en Ecuador, en Bolivie, p.430 se déroulent des cérémonies où l'ancienne religion indigène a mis sa marque. L'opportunisme intelligent et souple des moines et des prêtres évangélistes du Nouveau Monde ne s'est pas opposé et ne s'oppose pas à ce mélange ou à cette juxtaposition de rites païens et chrétiens, qui scandaliseraient un orthodoxe romain. Je ne critique pas, je constate simplement cette adaptation du culte catholique aux milieux si différents, où les missionnaires arrivèrent à implanter la nouvelle religion, à la suite de la conquête. Cette adaptation se manifeste non seulement dans les rites, mais dans les détails et les motifs architecturaux des couvents et des églises.

Compte tenu de ces réserves importantes, on peut admettre néanmoins que la langue et la religion constituent en Amérique latine un substratum solide. Mais en dehors de cela, que de différences ne peut-on pas noter entre les uns et les autres !

Du point de vue ethnique, les dissemblances sont profondes. Prenons comme exemple deux pays voisins, ayant une frontière commune : l'Argentine et la Bolivie. L'Argentine est un pays dont la superficie est de plus de cinq fois supérieure à celle de la France, essentiellement peuplé de Blancs, venus des diverses régions européennes. Le problème primordial pour un pays ainsi constitué est un problème d'immigration et d'assimilation. Son avenir dépend de la rapidité et de la sincérité qui président à l'intégration de tous ces éléments d'origines multiples et à leur transformation en citoyens ayant la conscience d'une unité nationale. La Bolivie, au contraire, a une population où l'élément indigène aymará ou quichua, pur ou métissé, constitue une écrasante majorité, élément non encore assimilé, fidèle à sa langue primitive, parfois même à l'exclusion de l'espagnol. Le problème est analogue, quoique non identique, à celui qui se pose pour toutes les grandes puissances européennes, administrant de vastes territoires d'outre-mer, par exemple dans le sud asiatique ou en Afrique. En Bolivie, il s'agit de rechercher les meilleures méthodes pour éduquer les masses indigènes, leur donner, peu à peu, une culture d'inspiration blanche, et les incorporer à la nation. Entre l'aspect argentin et l'aspect bolivien, il est

Le Nouveau Monde et l'Europe

facile de rencontrer toutes les nuances, tous les intermédiaires. Des pays comme le Paraguay, le Pérou, l'Écuador, la Colombie, le Guatemala, le Mexique ont, eux aussi, une population indigène qui constitue soit la majorité, soit une importante minorité de la nation. Mais, tandis qu'en Bolivie et au Paraguay, l'assimilation des autochtones est à peine commencée, au Mexique, grâce à un effort continu et intelligent qui se poursuit depuis la chute de Porfirio Diaz, en 1910, cette assimilation a fait des progrès considérables et les indigènes tendent tous au bilinguisme. En Colombie, les Indiens du haut plateau ont, dans leur immense majorité, oublié leur langue native, pour adopter l'espagnol, tandis qu'au Pérou, en Ecuador, en Bolivie, il n'est pas rare de rencontrer des indigènes, spécialement des femmes, qui ne parlent pas encore cette langue.

Même à l'intérieur des frontières d'un même pays, le problème peut varier suivant les régions, Le Pérou côtier, presque exclusivement peuplé de population blanche ou fortement métissée de blanc, s'oppose ^{p.431} au Pérou de la Cordillère, où prédomine la race indienne. Il en est de même en Ecuador. Au Chili, le problème indien se localise dans la région occupée par les Araukan, tandis que, dans tout le reste du pays, où dominent les colons d'origine européenne, la situation s'apparente à celle de l'Argentine ou de l'Uruguay.

Je n'ai examiné jusqu'ici que les rapports entre Blancs et Indiens. Dans certaines régions d'Amérique, un nouveau facteur de différenciation intervient, c'est l'élément noir, d'origine africaine, introduit par l'esclavage et promu à la citoyenneté par l'émancipation. Au Brésil, par exemple, il devient essentiel du fait que la population indienne a disparu ou n'a aucun rôle à jouer dans le développement du pays. En Colombie, au Venezuela, dans certaines régions limitées de l'Ecuador, cet élément noir doit être assimilé au même titre que l'élément indien.

A Panama, un curieux phénomène s'est produit, déterminé par le percement du canal. Au début du siècle, l'élément espagnol y était certainement prépondérant. Les Américains firent appel à une masse d'ouvriers noirs des Antilles, notamment de la Jamaïque, pour servir de manœuvres dans leur gigantesque entreprise. Pour retenir ces Antillais, la citoyenneté leur fut accordée par la république de Panama ; cet apport noir, désormais fixé dans le pays, prédomine actuellement sur l'élément blanc.

Toutes ces considérations montrent que, du seul point de vue ethnique, et

Le Nouveau Monde et l'Europe

par conséquent culturel, l'Amérique Latine offre des aspects multiples, qui échappent forcément à une étude hâtive et superficielle.

La question des rapports entre l'Amérique anglo-saxonne et l'Amérique ibérique, par le seul fait du manque d'homogénéité ethnique et culturelle de cette dernière, est donc extrêmement complexe. C'est là un problème essentiel qui a préoccupé constamment les dirigeants nord-américains. Je n'ai pas besoin de rappeler l'effort que Roosevelt a fait pour le résoudre, et l'espoir qu'il avait placé dans une politique de bon voisinage, succédant à une politique de prestige.

Il semble que l'on peut aujourd'hui en tenter le bilan.

J'ai constaté, depuis un certain nombre d'années, une dégradation progressive de ces rapports, dont le processus va en s'accélégrant de telle façon qu'en l'espace d'un an, c'est-à-dire entre l'année 1951 et l'année 1952, les progrès en sont manifestes. Il y a là un grand mouvement d'opinion qui mérite d'être étudié en toute objectivité. Certes, il ne faut pas en exagérer l'importance, et répéter, comme je l'ai entendu dire, que l'Amérique du Nord a perdu la partie en Amérique latine. Ce jugement est faux et partial.

L'Amérique du Nord, par sa puissance économique et financière, a conquis dans le Nouveau Monde des positions solides, qui lui assurent et lui assureront pour longtemps encore une situation privilégiée. La guerre, qui a coupé pendant des années les rapports avec l'Europe, le voisinage géographique, qui rend, pour beaucoup de Latino-américains, le voyage aux Etats-Unis moins dispendieux que le voyage en Europe, ont favorisé et favorisent évidemment la prépondérance de l'influence nord-américaine dans tout le continent. Ceci dit, et, en raison même de p.432 conditions si favorables, il n'en est que plus intéressant de rechercher les causes d'une désaffection qui se manifeste aussi bien dans le peuple que dans les milieux politiques et intellectuels.

Un grand nombre de Latino-américains souffrent d'un complexe d'infériorité associé à un grand nationalisme, qui les rend particulièrement susceptibles et crée chez eux une sensibilité extrême à la critique, à certaines attitudes ou à certains propos émanant de l'étranger. Les Américains du Nord, hommes politiques, diplomates, journalistes, hommes d'affaires, touristes, parfois même, mais beaucoup plus rarement, hommes de science, ont au contraire un complexe de supériorité, qui les rend très souvent imperméables à la

Le Nouveau Monde et l'Europe

compréhension de l'étranger et leur donne un comportement qui froisse ou révolte leurs voisins méridionaux. On pourrait multiplier les exemples de ces maladroites et de leurs mauvaises conséquences.

Quand le gouvernement du général Peron, en proie à des difficultés économiques graves, paraissait vaciller, une intervention de l'ex-ambassadeur Braden, loin de contribuer à sa chute, eut pour résultat de regrouper autour du président argentin le peuple qui paraissait à la veille de l'abandonner. Il y a quelques années, le fleuve qui sert de frontière entre les Etats-Unis et le Mexique, modifia légèrement son cours. Il en résulta qu'une étroite bande du territoire mexicain passa en territoire nord-américain. L'incident avait peu d'importance et aurait été sans doute réglé facilement par une négociation diplomatique, dont le peuple mexicain se serait désintéressé. Mais un sénateur ayant déclaré avec hauteur dans une intervention à la Chambre haute de Washington qu'il n'y avait qu'à proposer une indemnité et que tout s'arrangerait, la presse et, avec elle, l'opinion publique considèrent cette offre, où il n'y avait qu'une maladresse de forme, comme une offense et l'incident s'envenima.

Les hommes d'affaires, les ingénieurs nord-américains qui travaillent en Amérique latine, ne font souvent aucun effort pour apprendre la langue du pays, espagnol ou portugais. Ce refus de s'intégrer au peuple, au milieu duquel ils travaillent et à qui ils doivent leur fortune, est interprété, souvent à tort, comme une manifestation de mépris.

Tous ces petits faits, dont l'importance est aggravée par d'autres raisons plus profondes, valent surtout pour le peuple et suffisent à expliquer l'antipathie de l'homme moyen pour le « gringo ». C'est la réaction instinctive contre l'hôte qui s'installe dans un pays étranger, et qui adopte une attitude hautaine, parfois méprisante, à l'égard de l'indigène.

La réaction des hommes politiques obéit évidemment à des motifs plus graves. L'emprise nord-américaine, même quand elle ne se manifeste pas aussi ouvertement qu'au Venezuela et dans certaines républiques de l'Amérique centrale, est considérable. Le nationalisme ombrageux des habitants trouve naturellement un écho chez les gouvernants qui doivent tenir compte de la volonté d'indépendance de leurs mandants. C'est bien le mot « indépendance », qui, à l'heure actuelle, éveille dans tous les esprits un écho puissant, et c'est

Le Nouveau Monde et l'Europe

cette idée que tous les hommes d'Etat, du Mexique au Chili, au Brésil et à l'Argentine, expriment en un langage ^{p.433} qui peut différer dans la forme, mais qui en réalité est unanime. C'est cette volonté d'indépendance, d'affranchissement, qui est le facteur commun de leur action, mais c'est faire une singulière erreur d'étendre cette concordance à l'ensemble de leur politique, et de classer tantôt comme péronistes, tantôt comme communistes, des hommes comme Estensoro, Ibañez, Velasco, Ibarra ou Arbenz. Ce désir d'indépendance est si profond qu'il a pu créer, dans certains cas, des situations paradoxales et incompréhensibles pour un observateur non averti. Pendant la guerre, le plus grand nombre des peuples latino-américains a embrassé la cause des alliés. L'Argentine s'y est refusée. On aurait pu supposer que ce refus lui attirerait la réprobation unanime de ceux qui avaient rallié le camp de la liberté. Rien ne serait plus inexact. En réalité, le comportement argentin, s'il fut blâmé, éveillait cependant un peu partout une sympathie évidente, en ce qu'il répondait à une manifestation d'indépendance vis-à-vis des Etats-Unis, et il est manifeste que cette sympathie continue à jouer, pour la même raison, en faveur du régime de Peron, même chez les démocrates sincères qui condamnent ses procédés de gouvernement.

Cette volonté d'indépendance, qui se traduit en certains pays, actuellement, par des mesures taxées de révolutionnaires, a-t-elle des chances de triompher ?

L'exemple du Mexique qui, malgré une situation géographique particulièrement exposée, est parvenu à réaliser la réforme agraire et la nationalisation des pétroles, est un précédent qui, sans aucun doute, donne du courage aux républiques moins puissantes qui tentent les mêmes expériences. Encore est-il bon de rappeler que l'expérience mexicaine a été singulièrement favorisée par la guerre. Boycotté par les Etats-Unis et par l'Angleterre, qui avait rompu ses relations diplomatiques avec lui, le Mexique était menacé de ne pas pouvoir écouler sa production pétrolière et par conséquent se trouvait à la veille d'une crise économique grave. L'ouverture des hostilités contraignit les Etats-Unis et l'Angleterre à renoncer à tout boycottage, en raison de la nécessité où ils se trouvaient de se procurer le pétrole nécessaire à la guerre. Il est possible, sinon probable, que les Etats-Unis exerceront des pressions sur les gouvernements actuellement engagés dans de grandes réformes socialistes et nationales et chercheront à paralyser leurs efforts. Le président d'une de ces républiques — et non la moindre — n'a pas caché ses appréhensions en face de

Le Nouveau Monde et l'Europe

cette possible intervention. Mais, quoi qu'il arrive dans un avenir immédiat, le mouvement ne s'arrêtera pas, même s'il trébuche momentanément sur des obstacles ou s'il est compromis par des erreurs ou des mesures hâtives. Le Mexique, au nord, l'Argentine, au sud, avec des conceptions politiques et sociales différentes, montrent que l'émancipation vis-à-vis d'une tutelle lourde et parfois maladroite peut réussir.

Dans les milieux intellectuels, le sentiment dominant peut se traduire dans cette phrase que j'ai recueillie de la bouche d'un des plus grands savants mexicains : « Pendant 20 ans nous nous sommes tournés vers l'Amérique du Nord ; l'éclipse de l'Europe n'a fait qu'accentuer cette orientation, d'autant plus que certains d'entre nous ont cru à la faillite ^{p.434} définitive du vieux monde civilisé. Maintenant, nous savons ce que l'Amérique a pu nous donner, et nous lui en sommes reconnaissants, mais nous savons aussi nettement ce qu'elle ne nous donnera pas, et nous voulons revenir à l'Europe qui nous le donnera. » Ici je pense que nous touchons le vrai problème.

L'Amérique du Nord a donné une série de techniciens éminents, constructeurs de gratte-ciel, de barrages, de ponts, de routes, de machines perfectionnées, etc... comme aucun autre pays du monde ne peut, je crois, en présenter une. Sa civilisation matérielle a pris de ce fait un essor incomparable. Mais cette fertilité exceptionnelle en ingénieurs s'associe avec une indigence surprenante en découvreurs, en inventeurs, en philosophes, en écrivains, en artistes. Les hommes de notoriété mondiale qui portent l'étiquette nord-américaine se sont souvent formés à l'étranger, ce sont des boutures en sol américain de plants importés. Dans ma spécialité, le fait est indéniable. Franz Boas, Bronislaw Malinowski, Ales Hrdlicka, pour ne citer que des disparus, sont de souche allemande, tchécoslovaque ou polonaise. L'Américain, à qui est allé l'an dernier le prix Nobel, F. A. Lipman, n'a quitté l'Allemagne qu'à l'âge de 31 ans. Même dans une branche d'activité aussi développée que la cinématographie, où la technique nord-américaine a conquis une renommée mondiale, c'est le nom de Chaplin, qui est Anglais, qui s'impose par l'originalité et la portée humaine de ses réalisations. En art, la même constatation s'impose. Une visite au Musée d'art moderne de New-York suffit à montrer le manque de personnalité des œuvres, souvent très belles, qui y sont réunies. L'inspiration des grands maîtres du Vieux Monde y domine. Les créations vraiment originales, qui n'évoquent pas de souvenirs européens, sont rares. Il semble que

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'Amérique n'ait réussi à créer une esthétique que du grandiose ou plutôt du gigantesque.

On peut, sans injustice, faire la même remarque pour la musique et la littérature. Certes, l'Amérique a donné naissance à de grands écrivains dont le prestige dépasse de beaucoup ses frontières et qui comptent des lecteurs fervents dans le monde entier, mais combien ils sont rares pour une population de 160.000.000 d'habitants, et combien tardive fut leur apparition !

Qu'on m'entende bien. Je parle d'indigence et non de stérilité. Je constate que, *par rapport à leur population*, les Etats-Unis ont donné à l'humanité moins de grands *mages* de la civilisation, que de petits peuples, comme le peuple danois, le peuple hollandais ou le peuple juif¹. Le monde entier attend ces mages nord-américains, avec l'espoir qu'ils seront à l'échelle du merveilleux développement technique de leur civilisation.

Une conséquence de cet état de choses, qui frappe et qui choque le visiteur européen aux Etats-Unis, c'est que l'intellectuel non technicien n'a pas dans la société le rang, la considération, l'autorité morale que nos civilisations européennes ont tenu à lui assurer. Un grand homme p.435 d'affaires, un grand industriel, un grand banquier, un grand ingénieur occupent une place prépondérante par rapport au savant, au professeur, à l'artiste.

Quand j'ai exposé ces faits, mes interlocuteurs m'ont souvent objecté que le peuple nord-américain est un peuple jeune, qui n'a pas encore eu le temps de réaliser toutes ses possibilités, parce que toute son activité créatrice a été absorbée par des tâches urgentes et impérieuses. J'ai essayé, pour avoir souvent entendu cet argument, qui, dans la bouche de beaucoup, est péremptoire, de trouver une définition de ce qu'on appelle un peuple « jeune ».

Il ne peut évidemment pas s'agir d'une jeunesse anthropologique ; en effet, de ce point de vue, la notion de jeunesse n'a point de sens, car il est évident que tous les hommes de la terre ont derrière eux un passé sensiblement égal. Ce n'est donc pas de ce côté qu'il nous faut chercher une définition de la jeunesse d'un groupe humain quelconque.

La France du XV^e siècle, qui donna naissance à Rabelais, l'Espagne du XVI^e

¹ J'emploie ce terme à défaut d'autre pour désigner l'ensemble des Juifs (18 millions avant guerre) répartis dans le monde entier.

Le Nouveau Monde et l'Europe

siècle, qui produisit Cervantes, la Grande-Bretagne du XVII^e siècle qui enfanta Shakespeare, étaient-elles des peuples vieux ? Le peuple grec du temps d'Homère était-il déjà un peuple vieux ? J'ai posé maintes fois la question et souvent il m'a été répondu par l'affirmative. Cette réponse permet de serrer de plus près le problème. Il m'a semblé en effet que, pour mes interlocuteurs, un peuple vieux était celui qui avait derrière lui une tradition propre, ininterrompue, de civilisation ou dont la civilisation avait bénéficié de l'apport de civilisations antérieures, sans rupture de continuité.

Cette définition peut nous conduire à comprendre le contraste si complet qui existe entre l'Amérique anglo-saxonne et l'Amérique ibérique.

Ici, le développement technique est très peu avancé et, partout où il a pris sa place dans la vie sociale, il n'est que le résultat d'un apport extérieur européen ou américain septentrional. Il n'est pas le fruit d'une force interne puissante comme aux Etats-Unis, mais résulte d'emprunts faits à l'étranger et parfois comme déterminés par le pur hasard, et sans une progression logique. Il y a longtemps que j'ai attiré l'attention sur le caractère déconcertant des progrès techniques réalisés par les peuples ibéro-américains. Quito a possédé un observatoire astronomique remarquablement outillé, bien avant d'avoir des transports en commun et le tout à l'égout. Le téléphone a précédé dans les provinces de beaucoup de pays la route et le rail. En Colombie, l'avion a devancé l'une et l'autre. Faisant contraste avec ce développement technique attardé, souvent incohérent, déterminé par des influences externes, le développement culturel, en particulier le développement littéraire et artistique, s'est fait par le jeu de forces internes et a connu, dès les premiers temps, une puissance remarquable, marquée par une floraison extraordinaire de poètes et d'écrivains. Guillermo Valencia, escorté par l'élite de la population de Popayan, accueillant un grand écrivain étranger, pouvait presque sans exagération, proclamer que 10.000 poètes le recevaient.

^{p.436} Que ces œuvres multiples soient de valeur très inégale, c'est certain, mais de cette masse se détachent, au cours des âges, des noms qui ont connu et mérité la renommée mondiale.

Cette éclosion culturelle a été très précoce. Récemment le professeur Aubrun, dans une conférence consacrée à la littérature ibéro-américaine, citait parmi les poètes de prestige international Sor Juana Inès de la Cruz, qui vivait

Le Nouveau Monde et l'Europe

au Mexique au XVII^e siècle, et le moine guatémaltèque du siècle suivant : Rafael Kandivar.

Dès le lendemain de la découverte, une école de peinture de grand rayonnement apparaissait à Cuzco ; le pays se couvrait de magnifiques églises et cathédrales, bâties par des architectes religieux et laïques dont beaucoup étaient nés dans le pays, et par des équipes d'artisans et d'ouvriers autochtones, et cette fécondité admirable se manifeste partout au Mexique, au Guatemala, en Colombie, en Ecuador, au Pérou, en Bolivie, aussi bien qu'au Paraguay, où, en un siècle et demi, les Jésuites ont construit en bois d'étonnantes églises en pleine forêt vierge, avec l'aide des Indiens Guarani. Tous les visiteurs de l'exposition d'art mexicain qui nous fut offerte à Paris, en 1952, ont pu constater que cette veine originale de création se retrouvait dans les productions les plus modernes des peintres actuels.

Cette prééminence des manifestations artistiques et culturelles sur les réalisations techniques est, à mon avis, ce qui distingue et oppose, de la façon la plus frappante, l'évolution des peuples anglo-saxon et ibérique du Nouveau Monde.

Ce que nous devons nous demander, c'est pourquoi et comment cette double évolution si dissemblable a pu se réaliser. Dans leur immense majorité, les premiers colons européens d'Amérique étaient des gens assez frustes et incultes ; aussi bien au nord qu'au sud, ils se trouvaient aux prises avec les mêmes difficultés d'adaptation et durent employer toute leur énergie et leur intelligence pour dominer un milieu dur, voire hostile.

Il ne semble donc pas que ce soit dans une différence de qualité de ces pionniers et dans un effort différent d'adaptation, qu'il faille chercher les causes de la différence d'évolution des civilisations qu'ils ont créées.

A mon avis, ce qui distingue essentiellement l'émigration nord-américaine de l'émigration centro et sud-américaine, c'est que celle-ci était accompagnée d'une armée de moines évangélistes. Ces moines étaient dans leur immense majorité des fanatiques, dont la foi ardente était trop souvent imprégnée d'un sectarisme parfois cruel. Mais, leur niveau intellectuel, leur connaissance de l'antiquité classique, leur humanisme en un mot, devaient contribuer à créer, même au milieu de conquérants incultes, une atmosphère où les idées de l'Ancien Monde pouvaient se maintenir et même se développer. C'est ce qui

Le Nouveau Monde et l'Europe

s'est passé en Europe, au moyen âge. Le livre de Robert Ricard sur l'Évangélisation du Mexique montre l'influence bienfaisante que les moines ont exercée, malgré leurs défauts, malgré leurs tares, malgré leur intransigeance. C'est grâce à eux qu'il n'y a pas eu rupture entre le monde ibérique européen et le monde ibérique américain. Quoi qu'on puisse leur reprocher, il serait injuste de ne pas leur rendre cette justice.

p.437 Le rôle capital des moines dans le maintien d'une tradition humaniste a été facilité par le monopole qu'ils exercèrent dans l'organisation de l'instruction publique dans les diverses colonies ibéro-américaines. Les grandes universités de Mexico et de San Marcos, fondées en 1551, furent sous la direction du clergé régulier ou séculier, pendant des siècles, de grands centres de rayonnement culturel, dont l'influence fut renforcée par la création ultérieure d'autres universités dans toutes les régions de l'Amérique ibérique.

Outre cette influence qui assura le transfert et la continuité de la civilisation ibérique, ou pour mieux dire méditerranéenne, au delà de l'Océan et qui en maintint et en propagea la tradition, les colons européens et plus particulièrement ceux qui s'installèrent en Amérique centrale, en Colombie, en Ecuador, au Pérou, en Bolivie, au Chili et dans la région andine de la République Argentine, recueillirent sur place un autre héritage culturel, l'héritage des belles civilisations indigènes avec lesquelles ils se trouvèrent en contact intime, et là encore, le rôle du clergé fut considérable.

Pour évangéliser les Indiens, pour « extirper » leur idolâtrie, les moines ont dû les étudier ; un des livres qui donnent le plus de renseignements précis sur la vie, sur les croyances indigènes porte ce titre singulièrement significatif : *La extirpacion de la idolatria del Piru*. Son auteur, le père jésuite José de Arriaga, avait l'âme d'un inquisiteur, comme le fameux évêque de Mérida, Diego de Landa. Tous deux ont détruit, brûlé sans pitié les objets du culte des Indiens, les témoignages de leur vie religieuse, mais, en même temps, ils ont sauvé de l'oubli une foule de faits qui, sans eux, auraient sans doute été perdus, et par là, ils ont contribué à créer, dans le milieu des colons, un lien entre les civilisations indiennes et la civilisation ibérique.

L'humanisme méditerranéen s'enrichit ainsi d'un humanisme de caractère très différent, mais d'une richesse incomparable. La civilisation européenne se greffa en quelque sorte sur la civilisation indigène, et cette greffe se révéla

Le Nouveau Monde et l'Europe

singulièrement robuste et féconde. Le colonisateur, sans oublier son propre passé, adopta peu à peu le passé du colonisé et enrichit ainsi son patrimoine culturel de nouvelles notions et de nouvelles inspirations. Il est clair que le colon nord-américain ne pouvait trouver, dans la partie du Nouveau Monde qui le reçut, la même source d'inspiration et qu'il n'y apporta pas les éléments de continuité culturelle, que le clergé assura au colon du centre et du sud de l'Amérique.

Cet humanisme indo-méditerranéen n'a fait que se développer au cours des âges, mais il s'est manifesté dès le début de l'évolution ibéro-américaine. Il me suffira de rappeler que l'un des écrivains les plus connus de l'Amérique espagnole, Garcilaso de la Vega (1540-1616), était le fils d'un capitaine espagnol et d'une Indienne, descendante des Inka. Cette fusion spirituelle de deux civilisations n'a cessé de se poursuivre et de se fortifier depuis la découverte. Il y eut certes des résistances. Une partie de la population conquérante se targua pendant longtemps de la pureté de son sang, bien que, de toute évidence, elle portât des traces d'un manifeste métissage. Mais s'il fut un temps où l'épithète ^{p.438} d'Indien était considérée comme une injure et où des familles s'enorgueillissaient d'être de « sangre azul », actuellement, ce préjugé a presque totalement disparu et une sorte de mode inverse s'est peu à peu créée. On se vante d'être « indien » et une certaine partialité apparaît de ce fait dans l'appréciation des faits historiques. L'indigénisme prend volontiers l'aspect du nationalisme, voire de l'anti-hispanisme.

Au Mexique, le roi aztèque Cuauhtemoc est devenu un héros national, tandis que la Malinche, la femme de Cortès, dont les conseils furent si utiles au conquérant espagnol, est considérée comme une félonne, au point que son nom a donné l'adjectif *malinchista*, qui est synonyme de traître.

En Colombie, où ce mouvement indianiste est moins accentué, on donne à de grands hôtels destinés au tourisme le nom des chefs indigènes qui ont résisté aux Espagnols.

Au Pérou, le nom de Tupac Amaru, le révolté indien, qui au XVIII^e siècle tint en échec pendant des mois l'armée coloniale, est entouré d'une vénération qui n'est pas factice.

Même en Uruguay, où il n'y a pas de problème indien, où la population est, dans son ensemble, d'origine européenne, un monument, placé dans un des

Le Nouveau Monde et l'Europe

beaux parcs de la capitale, honore les derniers survivants de la tribu des Charrua, exterminés en 1830.

Cet humanisme indo-ibérique, ou mieux indo-méditerranéen, comme j'ai proposé de le désigner, est sans aucun doute la caractéristique la plus remarquable des civilisations actuelles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. Cette fidélité à un double passé est certainement une source féconde d'inspiration et d'idéal, c'est aussi, comme chez les populations européennes, une lourde servitude que l'Américain du Nord ignore. Chaque fois que je traverse les Tuileries, je constate que les guichets du Louvre sont un obstacle à la circulation et pourtant, je ne saurais admettre que, pour des raisons d'urbanisme, on décidât de les supprimer. Nos vieux hôtels gênent l'ouverture ou l'élargissement de certaines voies, et cependant, nous protestons quand on livre l'un d'entre eux au démolisseur. L'entretien de nos vieux châteaux, de nos vieilles églises, représente une très lourde charge pour les citoyens de l'Europe ; personne ne songe cependant à les abandonner à la destruction du temps. En Amérique ibérique, la servitude est double, puisqu'elle s'étend à la fois au passé européen et au passé indigène. Comment une population, qui accepte cette double obédience, ne serait-elle pas psychologiquement différente d'une population qui ne garde de son court passé que de rares vestiges et chez laquelle le culte de la vieille pierre ne peut guère se manifester qu'en dehors de ses frontières ?

Les petits détails sont parfois singulièrement révélateurs de l'état d'esprit des hommes. En voici un qui m'a beaucoup frappé et qui marque une différence de comportement capitale, à l'égard des musées consacrés au passé. Lors de l'étude d'un projet de propagande en faveur de ces temples de l'humanité par le Conseil international des Musées, les délégués nord-américains proposèrent d'y organiser des fêtes et des bals. J'ai peine à croire qu'une telle proposition aurait pu être faite par ^{p.439} des savants mexicains, qui demandent aux visiteurs de se découvrir dans un musée comme dans une église.

Voici un autre exemple qui met bien en lumière la différence de comportement d'un Nord-américain et d'un Européen vis-à-vis du passé. Je promenais un de mes amis des Etats-Unis sur la terrasse du Palais de Chaillot, d'où l'on jouit d'un admirable panorama de Paris, un des plus beaux paysages humains qui soient au monde. Mon ami est un grand intellectuel d'une exquise sensibilité. A un moment donné, je lui dis : « Quelle misère de penser que

Le Nouveau Monde et l'Europe

toutes ces belles choses si émouvantes, tout cet héritage de beauté et de gloire pourraient être anéantis par deux bombes atomiques ! » Je le sentis profondément et sincèrement ému, mais ce fut avec une voix vibrante, non pas d'émotion, mais de confiance, qu'il me répondit : « Mais, Rivet, on les reconstruira. » Cette phrase exprime toute la magnifique foi de l'homme dans la technique que son peuple détient, mais aussi l'effrayante incompréhension des sentiments qui nous attachent, nous Européens, à tout ce qui évoque et maintient présente parmi nous l'image de notre passé, l'émouvante sédimentation des âges. Le génie des hommes peut reconstruire Chicago, New York, São Paulo ou Buenos Aires. Il est incapable de rebâtir Rome, Athènes, Angkor, Séville, Londres, Paris ou Cuzco.

Nous avons donc, d'une part, un peuple qui ne subit la servitude d'aucun passé, et qui, par conséquent, a pu concentrer toute sa magnifique puissance et son génie créateur sur la construction de l'avenir ; d'autre part, des peuples qui, comme les peuples d'Europe, portent le poids et la servitude de leur passé européen et l'ont même surchargé du poids et de la servitude du passé indien, et qui, par conséquent, ont dû diviser leurs forces pour faire face à une double obligation. D'un côté du diptyque, le peuple nord-américain apparaît comme un extraordinaire bâtisseur, dont toutes les forces sont en quelque sorte monopolisées par la technicité, au détriment de l'idéal humaniste ; de l'autre côté, les peuples ibéro-américains alourdis et ennoblis par leur double passé, s'essayant à en maintenir la tradition et réussissant à créer, dans les lettres et les arts, des œuvres originales et, en même temps, cherchant à améliorer leurs conditions de vie matérielle, mais sans espérer atteindre le rythme réalisé par leurs voisins du Nord.

Ces différences expliquent les incompréhensions et même les heurts qui se sont produits. D'un côté, s'est développé un complexe de supériorité dont les manifestations blessent profondément des peuples qui ont l'orgueil justifié de leur potentiel culturel, et qui, en même temps, souffrent de leur retard d'évolution technique. Une collaboration féconde entre l'Amérique du Nord et l'Amérique ibérique ne peut s'établir que si elle s'appuie sur une politique qui tienne compte de deux conceptions de civilisations, lesquelles, au lieu de s'opposer, devraient, au contraire, chercher à s'harmoniser et à se compléter. Il est évident que c'est l'équilibre et non l'opposition hargneuse de ces deux forces qui doit conditionner les relations entre les deux moitiés de l'Amérique.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Le développement que j'ai cru bon de donner à l'analyse des civilisations d'Amérique, de leurs caractéristiques et de leurs différences ^{p.440} essentielles, me dispensera d'une étude détaillée des rapports entre l'Europe et l'Amérique. Tout lecteur aura compris que, à quelques nuances près, ce que j'ai écrit sur l'antagonisme réel qui existe *actuellement* entre les conceptions nord-américaines et ibéro-américaines peut être étendu aux conceptions nord-américaines et européennes et explique pourquoi il y a tant d'affinités entre les civilisations européennes et les civilisations ibéro-américaines. Il devrait en découler pour l'Amérique du Nord, comme pour l'Amérique latine, comme pour l'Europe occidentale, quelques enseignements utiles. L'Amérique du Nord doit abandonner vis-à-vis de l'Europe ce complexe de supériorité qui blesse si profondément les personnes les mieux intentionnées du Vieux Monde, et essayer de lutter contre son imperméabilité vis-à-vis du comportement, des habitudes de vie, des manières d'être des vieux civilisés que nous sommes.

Nous autres Européens, attachés à notre passé, devrions chercher à mieux comprendre l'exaltation d'un peuple qui a réalisé la civilisation technique la plus brillante du monde, et qui croit, au moins provisoirement, qu'elle représente « la » civilisation. Mais je voudrais dire à mes amis américains qu'ils commettent une erreur et une injustice lorsqu'ils croient pouvoir s'enfermer dans une sorte d'isolationnisme orgueilleux, leur rappeler qu'ils doivent beaucoup aux chercheurs, aux penseurs, aux créateurs du Vieux Continent, dont ils ont trop pris l'habitude d'ignorer les travaux, que la science et l'art n'ont jamais été, ne seront jamais l'apanage d'un peuple et que c'est la collaboration des efforts de tous qui conditionne le véritable progrès humain. Il ne peut y avoir d'impérialisme culturel, il ne peut y avoir de rideau de fer entre les hommes de talent ou de génie qui poursuivent la vérité et la beauté. Ce sont ces règles qui doivent dominer les relations de demain entre l'Ancien et le Nouveau Monde, si on désire dissiper le malaise qui pèse actuellement sur elles.

@

CONFÉRENCE DU PROFESSEUR GEORGE SHUSTER

@

p.441 Semblables en cela aux maisons et aux plantes grimpantes, les relations culturelles s'entrelacent dans le temps. « Le moyen âge dort dans l'albâtre » a dit un poète anglais en pensant à l'une des magnifiques chapelles que nous a laissées l'époque gothique. Il est relativement aisé — encore qu'il faille se garder en ce domaine de tout excès d'imagination — d'évoquer l'aspect des villes du XIV^e siècle en Europe : pierre blanche, vitraux, voûtes ombragées, car même aujourd'hui où les teintes sont fanées et grises, on ne peut oublier ce qu'étaient, à cette époque, les signes matériels de l'aspiration à la gloire, de la réussite, et de la recherche de l'universalité. Et, sans nul doute, si nous avions eu la chance de parcourir l'est et le sud des Etats-Unis d'Amérique du Nord avant la catastrophe de la Guerre de Sécession, nous aurions pensé que tout y était bois peint en blanc, briques rouges, clochers semblables à ceux de Wren, piliers et linteaux de la Renaissance classique. Ainsi s'exprimait l'impérieux besoin d'édifier des foyers sur cette terre inconnue, où partout, néanmoins, se retrouvait la nostalgie de l'Ancien Monde. Le lien ombilical avec l'Europe restait apparent, même lorsque les normes anglaises, si évidentes à Salem et à Charleston, n'étaient pas exactement respectées. De même, une étroite parenté avec la France se retrouvait à Québec, à Montréal et à la Nouvelle-Orléans. A Notre-Dame University, un prêtre, atteint du mal du pays, fit ériger des répliques de l'Hôtel des Invalides et d'un château d'Anjou, qui aujourd'hui encore ne laissent pas le visiteur insensible. Puis on vit apparaître, singulièrement dans le Middle West, des évocations de la Renaissance, empreintes de nostalgie, mais souvent pleines de vie (à Iowa City, par exemple), ainsi que des réminiscences de l'époque romane allemande, d'une émouvante gravité. Dans le sud-ouest, ce fut l'Espagne qui ressuscita dans l'argile et la pierre. Enfin, dans les Républiques latines, il se produisit une évolution assez analogue, comme en témoignent les grandes œuvres architecturales du pays où nous sommes réunis aujourd'hui, qu'elles soient de style baroque ou de style dépouillé.

On ne peut donc douter de la permanente fécondité de l'imagination

Le Nouveau Monde et l'Europe

créatrice européenne sur ce sol nouveau. Mais en même temps nous ne p.442 pouvons manquer, me semble-t-il, de percevoir aussitôt un facteur de profonde différenciation. Alors qu'en sa presque totalité, l'Europe vit en contact étroit avec la culture de l'Antiquité classique, se souvenant d'instinct que cette culture, partie des bords de la Méditerranée, s'est étendue vers l'ouest et vers le nord, l'Amérique ne considère les traditions de la Grèce et de Rome que comme des vestiges littéraires pour lesquels l'intérêt tend d'ailleurs à s'estomper depuis quelque temps, tout au moins aux Etats-Unis. Là, l'étude des langues de l'Antiquité, et même des auteurs qui les employèrent, n'est à peu près plus aujourd'hui qu'un des à-côtés de la recherche spirituelle et de l'enseignement des religions. Pour regrettable qu'il puisse être, cet état de choses découle incontestablement, et de façon à peu près inévitable, du climat culturel du pays. En Allemagne méridionale, par exemple, l'empreinte de la Grèce et de Rome est si profonde et si totale qu'il serait assurément tout à fait impossible de comprendre le noble héritage de civilisation des populations de cette région sans avoir acquis une certaine connaissance de l'Antiquité classique et de sa signification. Dans cette partie de l'Allemagne, un débat sur le choix entre Cicéron et Platon en tant que maîtres de philosophie politique et par conséquent inspirateurs de la forme à donner à l'Etat, peut ainsi devenir un problème de la plus haute importance sociale et politique. Les Américains, de leur côté, possèdent en commun un fond de culture qui, sur toute l'étendue du pays, existait dès avant l'arrivée des premiers Européens — et cette culture, si fruste, révoltante et dégénérée qu'elle ait pu être sous bien des aspects, n'en recélait pas moins une certaine grandeur et une certaine beauté, parce qu'humaine, elle aussi. Non seulement on peut, à cet égard, évoquer les puissants empires des Incas, des Aztèques et des Mayas, mais l'Amérique connaissait aussi des cultures primitives dont l'étude se révèle passionnante et instructive, comme celle que l'on rencontre encore dans la Terre de feu, et celle qui, tout récemment, florissait au Nouveau-Mexique. Et sans doute peut-on considérer que, dans le nord du Nouveau Continent, partie qui correspond maintenant au territoire du Canada et des Etats-Unis, la civilisation des « Hommes rouges » a été refaçonée par les œuvres d'imagination d'une manière si efficace et si romantique que, pendant longtemps, c'est essentiellement sous cet angle que l'Europe a envisagé le Nouveau Monde. Chateaubriand, le premier, trouva en Atala son idéal du comportement humain, et dans les chutes du Niagara le

Le Nouveau Monde et l'Europe

symbole le plus puissant des splendeurs de la nature inviolée. Vinrent ensuite les récits du Far West et de la prairie qui, répétés sous maintes et maintes formes, dans les *Leatherstocking Tales* de Fenimore Cooper, dans les contes de l'Allemand Karl May, et, plus tard, dans les « westerns » ont parfois donné à l'étranger l'impression que les Etats-Unis consistaient essentiellement en une immense prairie parsemée de petites villes, où la principale occupation était la protection des demoiselles contre des Peaux-Rouges pillards mais non dépourvus de noblesse. Quant aux Américains du Nord eux-mêmes, l'héritage du passé primitif de leur pays a donné à leur langage une coloration particulière qui ne disparaîtra jamais totalement, et a imprégné leur inconscient de formes p.443 magnifiques et envoûtantes. C'est ainsi que Stephen Vincent Benet a pu écrire :

J'aime les noms américains,
Ces noms tranchants qui ne prennent jamais d'embonpoint,
Les titres sur parchemins des concessions minières,
Et les plumes d'Indiens qu'évoquent Medicine-Hat
Et Tucson, et Deadwood et Lost Mule Flat.

Certes, nous sommes loin ici du romantisme linguistique plus facile de noms comme Minnehaha et Michigan, Tallahassee et Chenango. Mais les résonances historiques qu'évoque le poète sont les mêmes. Et qui pourrait, les ayant une seule fois contemplées, oublier jamais les lignes sinueuses, mais importantes des monuments commémoratifs indiens, telle la nécropole qui s'étend le long des crêtes surplombant le Mississipi, non loin de l'endroit où le Père Marquette déboucha pour la première fois sur le grand fleuve, ou encore les pistes qui traversent l'épaisse forêt du pays des Hurons, d'où l'on serait à peine étonné de voir surgir, à l'aube, précédé d'un cerf et d'une biche, un guerrier solitaire à la recherche du Père Brébeuf ?

D'un autre côté, la population s'est peu à peu abandonnée au sentiment de sécurité que donnent les clôtures et les lignes de démarcation bien nettes, à l'impression de protection contre un danger toujours possible que procurent la cabane en rondins ou le village tranquille ; de là est née cette impression de solitude et de nostalgie qui imprègne tant d'ouvrages de la vieille littérature américaine et que l'on retrouve encore dans les œuvres contemporaines. Robert Frost en est aujourd'hui un grand exemple. Mais la présence subtile de cet état d'âme se fait sentir partout. L'historien Charles Beard l'a curieusement exprimé

Le Nouveau Monde et l'Europe

lorsqu'il a déclaré, aux premiers jours de la deuxième guerre mondiale, que si la nation était attaquée, il ne bougerait pas, que même si son Etat de Connecticut était envahi, il resterait impavide, mais que si l'ennemi s'approchait de la ville de New Milford, il saisirait son fusil. Sous ce paradoxe se retrouve l'attachement rédempteur au particularisme local, qui constitue l'une des racines profondes de la tradition américaine. « Les bonnes clôtures font les bons voisins » dit Frost en une phrase qui exprime mieux que toute autre la mentalité de ses concitoyens. Il faut ajouter, certes, que l'ouest, région de montagnes et de grandes plaines, était fier de ses vastes espaces, où l'on ignorait les clôtures, mais il n'en aurait pas tiré gloire si, ailleurs, les hommes n'avaient pas attaché tant d'importance aux murs de pierre et aux barrières de bois.

Il m'arrive souvent de penser que divers facteurs d'ordre culturel comptent parmi les causes les plus profondes de nos malentendus actuels, devenus malheureusement si graves qu'il est urgent d'y porter remède. Tout d'abord, l'Europe n'a jamais réellement compris les répercussions lointaines qu'a eues, du point de vue culturel, la confrontation du monde blanc et du monde indien et, d'autre part, lorsque les deux guerres mondiales ont fait disparaître la légende du cow-boy, revolver ^{p.444} au poing, la nouvelle image, non moins superficielle, que l'on s'est faite de l'Amérique n'a été, en réalité, qu'une extension, une transformation de l'ancienne. C'est essentiellement sous l'uniforme que les Américains se sont présentés en Europe ; dans certains cas, à partir desquels il était facile de généraliser, ils s'y sont montrés sous un jour qui, reconnaissons-le, rappelait parfois l'Indien de jadis, apportant avec eux des produits culturels qui sentaient souvent le tam-tam et la ceinture de verroterie. Aussi est-il devenu de bon ton, dans certaines parties de l'Europe, de penser que, si peu sympathique que puisse être le système social imposé à la Russie par ses maîtres, la culture américaine est une formule à peine moins redoutable : le jazz hurlé de l'aube à la nuit, un genre particulier de films, l'anti-intellectualisme, une « sexomanie » infantile et purement quantitative, consistant à couvrir de fausses perles une succession de squaws temporairement adorées.

Pas plus qu'elle n'avait saisi le sens profond de l'Epopée indienne, l'Europe n'a compris, en général, que la culture de l'Amérique du Nord était tout autre chose que ces pauvres remèdes que l'on se prescrivait à soi-même pour lutter contre le mal du pays. Et, fait assez étrange, cette incompréhension a retenti

Le Nouveau Monde et l'Europe

sur les Américains du Nord eux-mêmes, qui parfois se sont pris à douter de leur propre culture et qui, par voie de conséquence, ont éprouvé un renouveau de nostalgie pour l'Europe et les pays du Sud, le Mexique en particulier. L'un des observateurs américains les plus perspicaces et les plus sensibles, Mary McCarthy, a récemment situé le problème sur le plan des relations anglo-américaines, non sans y mettre le brin d'exagération qui accompagne souvent la perception neuve d'une vérité. Il n'y a jamais eu, dit-elle, « dans l'histoire de nos deux pays, de période où l'Angleterre ait été si prisée » ; elle attribue dans une large mesure, cette attitude d'esprit au sentiment que les Anglais ont, en bien des cas, réussi là où les Américains avaient échoué. Dans ces conditions, conclut-elle, il est paradoxal qu'au même moment les Américains soient devenus si impopulaires en Grande-Bretagne. On pourrait certainement faire la même observation en ce qui concerne la France, bien qu'en des termes différents.

Du point de vue des Etats-Unis, on peut sans doute expliquer cette évolution par l'impression d'insécurité et d'insatisfaction qu'éprouve l'Américain, dont l'âme a été blessée au point le plus sensible. L'histoire de la poussée vers l'ouest, l'expérience des villes-champignons souvent « infestées de requins » lui avaient donné le sentiment qu'il était particulièrement prémuni contre la crédulité ; et la conviction qu'il a été, — comme il le dit — « roulé » sur le plan politique et diplomatique, qu'on l'a amené à commettre d'incroyables erreurs de jugement pour lesquelles il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, est une blessure dont il est cruellement et constamment conscient. L'auto-diagnostic auquel il a été conduit est souvent qualifié, bien à tort, de « chasse aux sorcières » alors que l'Américain ne cherche en vérité qu'à découvrir qui (pour employer une autre expression populaire) « lui a fait prendre des vessies pour des lanternes ». Il aimerait bien « casser la figure » de ces tricheurs et de ces profiteurs ; et, tout en désapprouvant sincèrement, sous bien des aspects, p.445 le comportement d'hommes comme le Sénateur McCarthy, il éprouve une certaine satisfaction, parfois déclarée, mais souvent aussi dissimulée, à penser que l'on peut sans doute se fier à eux pour asséner des coups vengeurs. Il est vrai que cette attitude dénote un manque de patience fort regrettable et prouve que nous ne sommes pas capables de faire notre examen de conscience ; il est vrai aussi qu'actuellement la grave faiblesse de l'Américain, en tant que citoyen du monde, est de vouloir obtenir des résultats immédiats — par opposition au

Le Nouveau Monde et l'Europe

Russe, capable de patienter un siècle s'il le faut — et de ne pas comprendre pourquoi il n'y parvient pas.

Toutefois, d'après certains observateurs, nous assistons en réalité à un phénomène d'une portée culturelle beaucoup plus vaste. Ce que l'Américain a eu en face de lui, depuis le début, c'était l'espace. Il y a près de cent ans, à la fin de la Guerre de Sécession, il était à la tête d'un magnifique domaine, à peine peuplé et difficile à traverser. Il devait être inévitablement amené à créer les puissants engins, grâce auxquels cet espace a, en un certain sens, été conquis avec une rapidité surprenante. La civilisation technique et nomade constituait pour lui comme un mode de vie à deux dimensions. C'était d'une part la possibilité d'initiative : possibilité formidable, totale, libératrice. Il n'était pas condamné à rester au même endroit ni à poursuivre le même labeur que son père. On l'invita un jour à aller vers l'ouest ; c'est par caravanes entières qu'il y alla. Depuis quelque temps, il a une certaine tendance à retourner vers l'est, vers New York, par exemple. D'autre part, la civilisation technique était pour le peuple américain une source de satisfaction, non seulement en raison des richesses matérielles qu'il en tirait immédiatement, et qui ont considérablement élevé son niveau de vie, mais aussi parce qu'elle lui permettait des réalisations, des réussites, des largesses destinées à aider autrui, grâce à des dons et fondations. Ce ne sont peut-être pas là des satisfactions spirituelles et culturelles de la plus haute volée, mais ce ne sont certainement pas non plus de basses aspirations indignes d'âmes nobles.

Aujourd'hui, au fond de lui-même, l'Américain ne se satisfait plus de résoudre au jour le jour ce problème de l'espace. Il ressent un profond désir de se créer un foyer, de se fixer, comme le prouvent irréfutablement deux faits sociaux que personne ne prévoyait, il y a seulement quelques années, mais qui apparaissent aujourd'hui évidents. C'est tout d'abord le fait que les jeunes Américains, à quelque groupe social ou religieux qu'ils appartiennent, se marient et ont des enfants à un rythme qui, voici une génération, eût paru surprenant. On ne fonde pas une famille lorsqu'on aspire à partir à l'aventure sous la bâche d'un chariot. Le deuxième fait est l'extraordinaire développement des faubourgs qui entourent les grandes villes, ces faubourgs où il est précisément possible de bâtir des maisons. Et pourtant, l'esprit régional a fait place à l'esprit de clocher. Les enclaves culturelles disparaissent. Les conséquences, du point de vue du régionalisme, de l'émancipation enfin survenue du Noir, de sa libération de

Le Nouveau Monde et l'Europe

toutes sortes de chaînes, sont infiniment plus importantes qu'on ne peut l'imaginer aujourd'hui. Certes, les Etats-Unis et ^{p.446} le Canada continueront à se diviser en régions, mais ces régions deviendront peu à peu semblables à celles de l'Allemagne et de la France, c'est-à-dire qu'elles seront des manifestations de la vie culturelle nationale sous des formes variées, et non plus des zones culturelles individualisées et isolées.

On peut conclure de tout cela, me semble-t-il, que l'Europe et les Etats-Unis sont plus proches l'un de l'autre, en esprit, qu'ils ne l'ont jamais été, au moins depuis la période qui a précédé la Guerre de Sécession. Définir la nature exacte de ces liens demeure toutefois un problème complexe, et il ne faut pas se montrer moins patient devant les divergences que devant les ressemblances. Citons dès l'abord, entre autres, le problème du langage, ce langage qui est incontestablement le produit le plus notable de la culture américaine et que l'Europe n'a pas encore pris la peine de chercher à comprendre, encore qu'elle ne se soit pas fait faute de relever certains solécismes d'usage courant et de les mettre fréquemment en évidence comme pour marquer son agacement, voire son aversion. Combien de fois, par exemple, la presse européenne n'utilise-t-elle pas, par dérision, le terme « O.K. » ? En dépit des espoirs que l'on peut mettre à cet égard dans l'action éducative future, ceux qui ont essayé de comprendre qu'il existait une nouvelle langue littéraire américaine demeurent actuellement l'exception. Il est vrai que les principaux artisans de cette langue, de Mark Twain à Ernest Hemingway, de T. S. Eliot à Robert Frost, sont des esprits cosmopolites ; ils n'en restent pas moins des novateurs authentiquement américains. Je voudrais citer, à titre d'exemple, des passages extraits de deux poètes fort différents. Le premier est tiré du poème *Simon Legree*, de Vachel Lindsay :

Legree, il étalait une veste à boutons de cuivre,
Une cravate en peau de serpent, une chemise sang de bœuf.
Legree, sa barbiche était comme celle d'une chèvre.
Il avait un gros cou poilu, des yeux chassieux,
Des joues bouffies blanches comme un centre de poisson,
Et de grandes dents longues, et puis quel appétit !
Il mangeait de la viande crue, presque à tous les repas,
Et il roulait des yeux à faire hurler le chat.
Il avait un poing énorme
Pour démolir les pauvres nègres qui lui racontaient des bobards.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Du point de vue de la forme, il est évident que ce passage s'apparente à la poésie triviale. On évoque Wordsworth, déclarant que la langue du poète devrait être celle de l'homme de la rue, et l'on peut se demander si ce conseil a jamais été appliqué avec plus de hardiesse et de rigueur. Mais l'allure du poème est authentiquement américaine, comme le sont le portrait, l'évocation historique et la saveur d'idéalisme social.

p.447 Le deuxième exemple est tiré d'un poème de Robert Lowell : *Le Cimetière de Nantucket* :

C'est le bout de la route à la baleine, la baleine
Qui a craché les ossements de Nantucket sur la houle battue,
Et provoqué dans les eaux agitées les tourbillons
Qui ont envoyé au diable le sinistre « Pequod » ¹.

Ce poème — excellent exemple du goût pour le langage condensé et cryptique qui caractérise si souvent la poésie américaine contemporaine — peut à première vue paraître artificiel et rappeler des novateurs anglais comme le Père Gérard Hopkins. Mais on y retrouve très vite l'inspiration de la Nouvelle-Angleterre et comme un écho lointain, mais marqué d'une forte originalité, d'Henry James, de Jones Very et d'Herman Melville.

La nouvelle langue américaine est avant tout une langue de lettrés ; en effet, bien qu'aux Etats-Unis, comme ailleurs, les bienfaits de la culture soient inégalement répartis, cette langue n'en est pas moins l'instrument d'une littérature appelée à répondre aux exigences d'un humanisme devenu beaucoup plus étendu et qui déborde le cadre de l'université. Chez nous, comme ailleurs, l'université est une création imparfaite de l'esprit humain, sans cesse en butte à la critique. Mais elle continue à remplir une haute mission dans presque tous les domaines de la connaissance, comme l'atteste, peut-être mieux que tout, l'hospitalité qu'elle accorde aux intellectuels étrangers et la facilité avec laquelle elle les absorbe, même lorsque les disciplines qu'ils représentent y sont relativement peu pratiquées. C'est ainsi que la musicologie et l'histoire de l'art, aux Etats-Unis, se sont considérablement enrichies à la suite des persécutions raciales du nazisme. C'est sans aucun doute dans les domaines les plus spéculatifs — théologie, philosophie et sciences sociales — que s'est manifestée

¹ Navire fantomatique du roman de Melville : « Moby Dick » (Note du traducteur).

Le Nouveau Monde et l'Europe

et se manifeste encore la différence la plus sensible entre les deux mondes.

Dans le passé, et en grande partie sans doute aujourd'hui encore, c'est la religion qui a été l'occasion du commerce intellectuel le plus actif entre l'Ancien et le Nouveau Monde, si l'on excepte, bien sûr, les sciences exactes et naturelles, qui ne rentrent pas dans notre propos. Il est inutile de nous étendre ici sur l'activité des missionnaires, mais nous rappellerons très brièvement qu'ils ont constitué de précieux foyers de la culture européenne dont ils ont maintenu les traditions avec beaucoup d'amour et de ténacité. L'Amérique du Nord reçut très tôt des Franciscains espagnols et des Jésuites français, à qui nombre d'érudits, de Parkman à Bolton, ont rendu hommage. Puis de nouveaux éléments sont venus renforcer la chaîne : Anglicans, Puritains et Méthodistes venus de Grande-Bretagne, Catholiques d'Irlande, d'Allemagne, d'Italie et de Pologne en particulier, Juifs d'Europe centrale, Calvinistes ^{p.448} et Luthériens de nombreux pays. Pour tous ces hommes, la préservation d'une forme de croyance et de pratique religieuses en honneur dans leur pays d'origine allait de pair avec le maintien, dans une certaine mesure au moins, de leurs traditions culturelles. En outre, on peut dire que tous les mouvements importants de la pensée religieuse européenne ont laissé leur marque dans nos pays. Le Mouvement d'Oxford, né au milieu du dix-neuvième siècle, a laissé son empreinte en Nouvelle-Angleterre et dans l'Etat de New York. Les transcendentalistes, s'écartant de la coutume religieuse, se sont consacrés à l'étude de l'idéalisme allemand. Aujourd'hui encore, c'est la pensée religieuse qui, de toutes les importations intellectuelles, est la plus demandée. Il suffit de citer quelques noms au hasard : Albert Schweitzer, Martin d'Arcy, Jacques Maritain, Karl Barth, Nicolas Berdiaev, Aldous Huxley, Martin Buber, pour s'apercevoir de la vitalité de ce courant. Inversement, et bien que l'Amérique n'ait pas produit récemment d'écrivain dans ces domaines dont l'influence se soit fait sentir en Europe, sauf peut-être Reinhold Niebuhr, il n'en est pas moins vrai que c'est la vie religieuse, telle qu'elle est vécue en Amérique, sans distinction de confession, qui fait l'impression la plus profonde sur le voyageur européen. Assurément, celui-ci y trouve sans doute une certaine rigidité et un certain formalisme, inhérents à la vie religieuse du Nouveau Monde, mais il est frappé aussi par sa vitalité et sa sincérité.

On ne saurait en dire autant de toutes les disciplines philosophiques. Si le positivisme qui prévaut aux Etats-Unis n'a pas réussi à pénétrer en Europe, les

Le Nouveau Monde et l'Europe

principaux penseurs européens des écoles existentialistes n'ont pas davantage rencontré un grand succès chez nous, sauf lorsque leur influence était essentiellement d'ordre religieux. Paul Tillich enseigne dans un séminaire ; et Kierkegaard lui-même intéresse généralement plus les théologiens que les philosophes. Il est peu probable que cette situation vienne à se modifier dans un avenir proche. Les recherches empiriques dans le domaine des sciences sociales, dont les Américains tirent une si grande fierté, ne suscitent guère d'enthousiasme chez les Européens, car elles leur semblent procéder de postulats philosophiques inacceptables. Peut-être la philosophie de l'histoire est-elle le seul domaine qui ait donné lieu à de véritables échanges culturels. Toynbee, Spengler et Pareto ont exercé une influence durable sur la vie intellectuelle américaine et, à mon sens, ils sont — avec quelques penseurs espagnols comme Ortega y Gasset et Salvador de Madariaga — de tous les écrivains spéculatifs modernes, ceux dont il est le plus difficile de faire abstraction si l'on veut comprendre la pensée américaine. En fait, Toynbee est peut-être l'écrivain qui a fait l'impression la plus profonde sur le public pensant américain depuis Tolstoï et Freud.

Cette évolution doit être rattachée en partie au déclin de l'influence marxiste, qui s'était fait si largement sentir pendant les vingt années qui ont précédé la deuxième guerre mondiale. Beaucoup d'Américains éprouvaient alors une certaine exaltation à nager dans le sillage du matérialisme dialectique ; et les fervents du culte stalino-lénino-marxiste formaient de multiples petites chapelles ; leurs nombreux zéloteurs, ^{p.449} soigneusement camouflés, faisaient surtout du prosélytisme dans la jeunesse désorientée ou effarée par la crise économique. De ce bel enthousiasme, il ne reste plus que des vestiges. Le marxisme, en effet, avait déjà perdu presque toute influence, bien avant que la chasse aux agents communistes n'eût pris l'allure d'un grand sport national. Au nombre des désenchantés figurent toutefois certains des meilleurs écrivains et penseurs des Etats-Unis, et leur répudiation d'une foi jadis très ardente est un des aspects de notre vie culturelle que l'on ne peut pas plus ignorer que les gratte-ciel ou le « Congressional Record ». La quête des idées nouvelles a conduit les jeunes esprits sur des voies très diverses et elle a engendré, temporairement au moins, un sentiment d'humilité véritable à l'égard de penseurs européens que l'on croyait démodés. Je ne m'attendais pas, par exemple, à entendre un jour tel de mes jeunes et brillants collègues proclamer

Le Nouveau Monde et l'Europe

Thackeray un grand romancier, Lord Acton un historien passionnant, et Dante digne d'une demi-douzaine de traductions nouvelles. Mais il est intéressant aussi d'examiner ce qui n'a pas été exhumé. On ne trouve, par exemple, aucun bon spécialiste de Nietzsche aux Etats-Unis ni, je crois, au Canada ; et bien que l'on se soit efforcé récemment de susciter un renouveau d'intérêt en faveur de Kant, la tentative n'a guère eu de succès. On en conclut que c'est la rupture absolue et catégorique avec le marxisme qui, plus que tout, sépare la vie intellectuelle des Etats-Unis de celle des pays européens, exception faite pour l'Allemagne occidentale où, toutefois, cette négation intransigeante n'a pas laissé de surprendre. En effet, si les socio-démocrates allemands sont maintenant à mille lieues du Manifeste communiste, ils le considèrent encore avec le respect ému que l'on éprouve devant un portrait d'ancêtre.

Mais cette désaffection est peut-être moins le fruit de la controverse et de la recherche philosophique que le résultat d'une prise de conscience : le citoyen américain perçoit le caractère cinétique de la révolution sociale qui s'est déroulée chez lui. Il sait que les vieux mots « capital », « travail », « patronat » n'ont plus le même sens qu'autrefois, et il s'étonne souvent de constater que beaucoup d'Européens ne semblent pas l'avoir compris. En tout cas, il vit au sein d'un ordre social qui infirme chaque jour un peu plus les prophéties contenues dans *Le Capital*, de sorte que celles-ci n'ont pas plus de valeur à ses yeux qu'un bulletin météorologique annonçant la pluie et suivi d'une semaine de beau fixe. Aussi est-il facilement agacé par les formes de socialisme, même non marxiste, qu'il rencontre à l'étranger. Si, pendant les cent cinquante ans qui ont suivi la constitution de la nation américaine, il s'est fait l'apôtre, parfois un peu fanatique, du républicanisme, par opposition au sentiment monarchiste, il manifeste maintenant une certaine indulgence à l'égard des têtes couronnées. Mieux, il accueille leurs visites avec une sentimentalité que ses grands-parents eussent réprouvée. Mais il s'est fait, en revanche, l'ardent défenseur d'une certaine conception de l'entreprise privée, agissant dans l'intérêt de la société et réglementée par elle, et il n'est pas à court d'arguments pour soutenir cette conception.

p.450 Certes, si énormes qu'aient été les donations dont ont bénéficié la recherche et l'enseignement sous toutes leurs formes, il faut admettre qu'eu égard au nombre toujours croissant de ceux qui se consacrent à ces travaux de l'esprit, les besoins sont de loin supérieurs aux ressources. Aussi a-t-il fallu

Le Nouveau Monde et l'Europe

obtenir du Gouvernement fédéral et des gouvernements des différents Etats une participation financière de plus en plus importante, ce qui permet d'assister à un épanouissement des arts et des sciences sans précédent dans l'histoire de l'Amérique du Nord, mais qui est forcément discret et qui ne frappe guère, par comparaison avec l'expansion constante des moyens d'information à l'usage du grand public : presse, cinéma, radio et télévision. De ce fait, l'observateur lointain ne discerne pas toujours l'importante évolution intellectuelle qui est en cours. Tout ce que l'on peut espérer c'est que les étrangers viendront de plus en plus nombreux se rendre compte sur place des transformations qui s'opèrent. Car, désormais, les deux Amériques participent, de façon constructive, au maintien et au développement du patrimoine spirituel de l'Occident. Et j'ajouterai que l'éveil d'un intérêt tout nouveau pour l'Extrême-Orient et sa culture est en train de modifier les conceptions des meilleurs de nos étudiants et de nos professeurs.

Nous en viendrons maintenant à considérer chez l'Américain une certaine dualité de sentiments, curieuse et en un sens assez émouvante. L'Américain du Nord est, je le répète, conscient de son aptitude à édifier un ordre social qui, s'il a besoin d'être modifié et amélioré dans le détail, est fondamentalement satisfaisant pour la grande majorité. Le citoyen moyen, par exemple, a de l'argent à dépenser, il est en mesure d'épargner à sa femme les besoins matériels les plus pénibles. Ses enfants jouissent d'une sécurité que n'ont peut-être jamais connue les jeunes d'aucun autre pays. A son intention, les hommes de science poursuivent sans relâche leurs recherches, de sorte qu'il peut envisager sans appréhension l'accroissement de la population, sachant que les ressources alimentaires et énergétiques ne cessent de s'accroître. S'il a déjà atteint un certain âge, il a vu, depuis sa naissance, doubler le rendement à l'hectare du maïs et du blé. De nouvelles sources d'énergie ont été découvertes, certaines de caractère révolutionnaire. La médecine a progressé à pas de géant. Elle est parvenue à résoudre des cas qui, autrefois, semblaient dépasser de beaucoup les possibilités de la science humaine. Ce sont là autant de raisons d'être fiers de l'œuvre accomplie et reconnaissants des enseignements acquis. Aussi l'Américain est-il enclin à juger fort brillantes les perspectives de progrès dans tous les domaines propres à influencer sur le destin temporel de l'humanité. Il sait, par exemple, que la découverte au Canada de richesses naturelles pratiquement incalculables est de bon augure pour l'avenir de toute l'Amérique du Nord.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Mais, d'autre part, il se sait lié à la matière et n'ignore pas ses lacunes spirituelles. S'il était profondément déiste, il répéterait les paroles de saint Augustin sur l'inquiétude humaine. Mais, malgré sa religiosité innée, l'au-delà risque d'apparaître à l'Américain moyen comme un assez peu confortable amoncellement de nuées, sur lesquelles il est condamné à ^{p.451} jouer éternellement de la harpe. Il ne parvient pas à croire que Beethoven — celui qu'il préfère actuellement parmi les grands musiciens — pourra continuer d'y composer des symphonies enchanteresses. Aussi, lorsque la mort frappe ses proches, enterre-t-il ses « chers disparus » dans des cimetières aménagés avec un soin jaloux, au son d'une musique tendre et sous un monceau de fleurs et s'attire par là les foudres de certains romanciers britanniques. Ainsi, en proie à un désarroi qui parsème son optimisme de points d'interrogation, il regarde autour de lui, vaguement inquiet. Il se demande, avec Adlai Stevenson, si ses compatriotes ne sont pas en train de s'embourber dans un matérialisme qui ne pourra aboutir qu'au « néant moral et religieux ». Il s'aperçoit que ses slogans préférés n'éveillent aucun écho dans le monde bouleversé qui l'entoure. Le désir qu'il a d'être apprécié, de faire face à ses responsabilités mondiales, d'aider à établir la paix sur la terre est contrecarré, moins par la propagande hostile de la Russie que par l'indifférence, étonnante pour lui, de ceux qui devraient être ses amis. Et finalement, il se demande si ses compatriotes ne sont peut-être pas, après tout, comme ce personnage familier de son enfance, Diamond Jimm Brady, dont la cravate s'ornait d'une pierre précieuse, qui flairait la bonne chère avec une sûreté prodigieuse, mais dont l'âme souffrait d'un vide immense, ce vide qu'il faut combler pour que tout le reste ait un sens.

S'il le pouvait, il achèterait — fût-ce à crédit — la vie intérieure qui, jusqu'ici, a donné un sens aux normes permanentes de la civilisation européenne, tout comme il a déjà acheté ses œuvres d'art et ses manuscrits, ou a continué de les subventionner par ses largesses d'ordre touristique. Mais il sait que la vie intérieure est une chose à laquelle on ne peut parvenir qu'au terme d'un long cheminement à travers les dédales où règnent les Ténèbres de l'Esprit. Il s'est mis en route avec confiance pour ce voyage semé d'embûches et de périls : on ne peut manquer de s'en apercevoir à la lecture des principaux romanciers et critiques américains, ou devant les œuvres artistiques marquantes. En nombre croissant, les meilleurs de nos jeunes dépouillent leurs vêtements d'apparat sur la grand'place, à l'instar de saint François d'Assise, pour partir, chacun suivant

Le Nouveau Monde et l'Europe

sa voie, en quête de la Vérité, du Bien absolu, voire de la Sainteté.

Disons, pour conclure, que ce qu'il y a de profondément préoccupant dans la situation actuelle du monde, c'est peut-être ceci : cependant que les progrès techniques extraordinaires accomplis en Amérique ont permis la découverte d'armes à ce point meurtrières que leur utilisation pourrait entraîner la destruction totale de l'humanité, l'estime en laquelle étaient tenus dans le monde entier la générosité, l'idéalisme et la modération du peuple américain connaît malheureusement un reflux, comme elle n'en a peut-être jamais connu depuis l'instauration de la République fédérale. A l'origine de cette situation, on reconnaît différents préjugés, nouveaux ou anciens. De son côté, l'Américain reste perplexe devant le spectacle que lui offre l'Europe : un mélange de dissensions inexplicables, d'instabilité gouvernementale, de fétichisme intellectuel et de désarroi moral. Le New-Yorkais, par exemple, fier des puissantes p.452 constructions qui ont été érigées sur un îlot rocheux acheté naguère aux Indiens pour une poignée de verroterie, sait qu'en un clin d'œil ce majestueux édifice de pierre et d'acier peut s'écrouler sur la tête de ses enfants. Pourquoi donc, se demande-t-il, serait-il si difficile de créer une famille des nations conscientes que leurs forces conjuguées peuvent assurer la paix ?

Ce n'est pas en nous perdant en récriminations et en marchandages futiles que nous résoudrons ce problème ; ce n'est pas non plus en nous réfugiant dans des déclarations idéalistes, que la conviction de leurs auteurs ne peut empêcher de planer bien au-dessus de la pauvre terre à laquelle nous sommes liés par notre condition humaine. Il est vain de répéter avec Schiller :

Seid umschlungen Millionen

ou même de soutenir, avec Thornton Wilder, que, puisque nous vivons sur « le seul astre habité » nous devons mettre notre espoir dans « la seule fraternité qui soit finalement valable », à savoir la fraternité humaine. Et si, pour ma part, je suis convaincu que la réponse ultime réside dans l'humble acceptation du conseil de Dante,

C'est dans Sa volonté que nous trouverons la paix,

je sais que l'humanité est loin d'être prête à s'incliner ainsi. Il me semble donc que seuls le travail, la coopération, l'effort individuel et la persévérance nous permettront de créer les innombrables cellules spirituelles qui, en s'agrégeant

Le Nouveau Monde et l'Europe

progressivement, finiront — si Dieu nous en donne le temps — par constituer une communauté mondiale. L'Unesco n'est pas, comme nous l'avions un moment espéré, l'atelier où peuvent s'élaborer immédiatement des plans d'avenir sur lesquels s'inscriraient en filigrane les symboles permanents de la paix et de la coopération. Mais elle demeure — nous pouvons le dire avec gratitude — un point de contact qui nous permet de nous retrouver, comme aujourd'hui, et de faire résolument tout notre possible pour qu'apparaissent sous leur jour véritable les vertus libératrices et protectrices du principe des Droits de l'Homme.

C'est ce principe en effet qui, malgré la diversité des interprétations et des acceptions, demeure l'élément le plus valable de notre patrimoine commun. Nous ne nous sommes pas bornés à l'inscrire dans nos lois, de telle sorte que, de la Baie d'Hudson au Cap Horn, la législation repose sur la reconnaissance des droits imprescriptibles de la créature humaine ; notion à laquelle, admettons-le avec gratitude, nous ne serions jamais parvenus si, après des luttes nombreuses, un effort incessant de purification, la conscience européenne ne l'avait déjà inscrite dans le droit coutumier. Nous en avons fait aussi le thème central de nos épopées et de nos poèmes. Ce principe se retrouve partout au centre des préoccupations philosophiques qui nous sont communes ; il illumine nos croyances religieuses. Et voici qu'il nous redevient sacré, moins parce qu'il est menacé que parce que l'union des peuples occidentaux ne serait pas possible si nous ne savions que le respect de ce principe demeure l'unique fondement de notre foi en la solidarité morale de l'humanité.

(Traduit de l'anglais.)

@

CONFÉRENCE DU PROFESSEUR ALCEU AMOROSO LIMA

@

p.453 Comme chacun sait, le mot culture peut être entendu en divers sens dont nous retiendrons seulement quatre : le sens matériel et le sens spirituel ; le sens large et le sens étroit.

SENS MATÉRIEL ET SPIRITUEL DU MOT CULTURE. Dans son sens matériel, le mot *culture* signifie le travail des champs. C'est le contact intime de l'homme avec la terre pour féconder la nature. Les autres sens du même mot gardent toujours le principe de cette signification originelle. Toute œuvre de culture, même dans un sens non matériel, comporte toujours cette double action, l'une intentionnelle et agissante, l'autre de réceptivité et de gestation. La culture implique toujours cette double activité, dont la seconde n'est pas moins importante que la première. Toute culture exige du temps, de la patience, une gestation silencieuse et organique, tout autant qu'une volonté créatrice, de la force d'organisation, de l'intelligence en action. Un combiné, en somme, de l'homme et de la nature.

Le sens spirituel du mot culture a, naturellement, une portée beaucoup plus vaste et on peut dire qu'il est devenu aujourd'hui le sens propre de ce mot ; il sert à désigner cet ensemble des activités de l'esprit qui tendent à former les personnalités et les civilisations.

Dans ce sens spirituel nous pouvons aussi inclure la culture entendue de manière large et de manière étroite. La culture spirituelle dans le sens le plus large comprend quatre aspects fondamentaux : l'aspect religieux, l'aspect moral, l'aspect social, et l'aspect intellectuel.

INTERDÉPENDANCE DES ASPECTS CULTURELS. Tenant compte des travaux préparatoires de ce colloque, ainsi que du document de base préparé par l'Unesco, nous n'étudierons ici que le dernier de ces aspects, c'est-à-dire l'aspect intellectuel. Mais il convient de considérer que la culture d'un peuple, d'un continent (et c'est le cas qui nous occupe ici, c'est-à-dire celui de deux cultures continentales prises comme deux ensembles bien distincts) ou de

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'humanité ^{p.454} elle-même, forme d'une certaine façon un tout indivisible. Nous pouvons fort bien, accidentellement, en isoler tel ou tel aspect, mais il nous faudra toujours en définitive tenir compte des relations incessantes, *sub* et *super* structurelles de tous ses aspects. La culture intellectuelle d'un continent est intimement liée à ses institutions politiques, à ses systèmes économiques, à son histoire, aux principes moraux qui orientent ses peuples, et, par dessus tout, à ses convictions religieuses. Tous ces phénomènes affectent la culture intellectuelle du continent et sont affectés par elle. De plus, les influences sont toujours réciproques et le débat sur le rapport *sub* et *super* structures est vain. La culture d'un continent ou de l'une quelconque de ses régions ou de l'un quelconque des individus de chacune d'elles, n'est pas formée de couches superposées dont celles qui se trouvent à la base seraient la cause et celles qui se trouvent au sommet l'effet. Toutes ces couches sont à la fois causes et effets. Il est possible, par hasard, et en quelque cas particulier, d'établir une relation de cause à effet entre deux sortes de culture, culture économique et culture intellectuelle par exemple. Mais envisagées par rapport à la réalité culturelle d'un tout, ces relations n'agissent pas de bas en haut, ni de haut en bas, mais dans tous les sens, simultanément ou successivement. De sorte que la culture est un tout organique vivant en relations continues, tant intérieures (entre les éléments qui la composent) qu'extérieures (entre les différents ensembles collectifs). C'est dans ce sens que nous pouvons parler des répercussions culturelles entre les peuples d'un continent et des influences culturelles d'un continent sur l'autre, ce qui est précisément le thème de ce colloque.

C'est pourquoi, si nous pouvons fort bien, pour des raisons didactiques ou méthodologiques, isoler la culture intellectuelle d'un continent, nous ne devons le faire qu'en ayant toujours présent à l'esprit que cela reste artificiel et que la culture intellectuelle d'un continent, ou d'un peuple, ou d'une personne, vit toujours en état de symbiose avec la culture religieuse, morale, politique ou économique, et que plus l'ensemble sera vaste et social, plus les liens qui les relient seront intimes et multiples, tandis qu'ils seront d'autant plus faibles que le sujet sera plus isolé.

CULTURES CONTINENTALES. Après cette mise en garde préliminaire, nous allons examiner l'aspect uniquement intellectuel de la culture, en excluant le point de vue de chaque peuple ou de chaque personnalité pour ne considérer

Le Nouveau Monde et l'Europe

que le point de vue continental. Il s'agit ici de l'Europe et de l'Amérique. Il s'agit de la culture intellectuelle européenne et de la culture intellectuelle américaine, envisagées comme deux ensembles qui se font face, au sein d'une réalité plus vaste : la culture occidentale. De même, on pourra envisager celle-ci comme cela a déjà été fait, en face d'un autre ensemble : la culture orientale. Et c'est de la somme de toutes ces parties que jaillira le concept et la réalité d'une *culture universelle* ; intimement lié à cette autre réalité qui n'exclut nullement la personnalité irréductible de chaque individu : — l'Homme. La culture de chaque homme est un élément de la culture ^{p.455} humaine en général, comme la culture de chaque peuple est un organe de la culture continentale, et chaque culture continentale une partie de la culture universelle.

Nous faisons ces remarques préliminaires afin de ne jamais perdre de vue l'unité profonde qui lie toutes les cultures, comme elle lie tous les hommes sur la base de l'unité fondamentale de la nature humaine. Une telle unité, cependant, n'exclut nullement l'autonomie de chaque homme, en tant qu'entité irréductible et que microcosme, et l'unité de la culture humaine n'exclut nullement non plus la diversité, concomitante ou contradictoire, des cultures nationales et continentales.

CULTURE ÉDUCATIVE ET CRÉATRICE. Nous pouvons considérer la culture intellectuelle sous deux aspects : aspect *éducatif* et aspect *créateur*.

La culture, dans son aspect éducatif, ainsi que son nom l'indique, a pour but la formation immanente de l'homme. Dans son aspect créateur elle vise son activité transitive. Il ne s'agit pas là comme il pourrait sembler, de deux réalités successives, quoique, en théorie, à la phase pédagogique de la culture correspondent les premières pensées de l'homme et d'une certaine façon les périodes initiales de l'histoire des peuples et des continents, alors que la phase créatrice correspond à la maturité des hommes et des peuples. Nous pouvons donc dire que le continent américain est dans une phase éminemment pédagogique de sa culture, alors que le continent européen est dans sa phase créatrice. Nous devons toujours nous rappeler cette différenciation en tant que donnée préliminaire fondamentale, affectant globalement les deux types de culture aujourd'hui en présence sur un pied d'égalité. Et nous devons nous rappeler aussi qu'il s'agit là non seulement d'un rapport chronologique qui différencie profondément les deux types de culture — la culture pédagogique

Le Nouveau Monde et l'Europe

américaine et la culture créatrice européenne — mais aussi d'un rapport génétique qui fait de la culture américaine le *produit* et le *développement* de la culture européenne, auquel se sont ajoutés d'autres éléments, et non pas une culture ayant connu une gestation autochtone, parallèle à l'europpéenne.

Deux autres données immédiates préliminaires et fondamentales doivent aussi être retenues : 1° la culture européenne est du type générateur, en face de la culture américaine qui est une culture engendrée ; 2° la culture européenne est de type transitif et la culture américaine est de type immanent.

Dans la culture intellectuelle d'un continent, peut *prévaloir* le type éducatif ou le type créateur. Mais l'un et l'autre existent de façon *concomitante*. L'un et l'autre font partie intégrante de la culture intellectuelle. L'éducation vise à la création, comme celle-ci dérive, sinon exclusivement du moins en grande partie, de celle-là. Toutes deux sont des aspects d'une même réalité. Cette réalité peut avoir un aspect dominant et un aspect mineur, mais il ne peut y avoir exclusion totale de l'un en faveur de l'autre.

CULTURE ET SAVOIR. p.456 De toute manière, il y a dans chacun de ces aspects des subdivisions qui montrent leur variété et leur richesse. La culture éducative, par exemple, peut présenter son visage technique. Et chacun de ces visages, à son tour, peut présenter des caractéristiques particulières qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici ; mais qui pourraient représenter les facteurs de différenciation entre la culture d'une personne et celle d'une autre, la culture d'un peuple et celle d'un autre. Il est dans chaque peuple, des personnes dont la culture technique est considérable et auxquelles la culture désintéressée fait totalement défaut, ou vice-versa. De même, nous pouvons parler de l'absence relative de culture éducative, mais de la présence d'une qualité supérieure de la culture, le *savoir*, et ceci, même dans certains cas extrêmes, comme celui de l'analphabétisme. Je ne désire pas toucher à ces questions, mais, étant donné l'importance quantitative des masses analphabètes en Amérique latine en face de leur absence dans les pays d'Amérique anglo-saxonne, par exemple, nous pouvons dire que le savoir, sous certains aspects, peut exister même au sein de populations illettrées, savoir dans le sens de nature et non de culture intellectuelle. Mais ce savoir constitue aussi la plénitude de la culture humaniste quand la nature et la formation culturelle se rencontrent pour rapprocher les hommes vraiment *cultivés* des hommes vraiment *simples*.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Nous faisons ces remarques pour montrer précisément que le terme de culture a un sens *qualitatif* tellement primordial, que même l'absence des éléments de l'instruction intellectuelle n'empêchent pas la nature humaine de s'élever. Et la culture, pour être digne de son nom, ne doit pas se confondre avec une image déformée de la nature, mais avec une formation organique s'élevant en gardant l'aspect de ces qualités naturelles qui seules lui permettent de s'implanter. Il est impossible, en effet, de bâtir une culture solide sur une nature hostile ou dépravée.

LES FORMES DE LA CULTURE CRÉATRICE. La culture créatrice aussi peut s'offrir à travers des prismes différents et tendre à des œuvres de types différents. Comme les termes eux-mêmes l'indiquent, si la culture pédagogique est immanente et vise à former une personnalité, donc une source de création, — la culture transitive, elle, vise à créer un nouveau monde de formes, produit de ce dynamisme humain.

Ces formes sont de trois ordres différents : formes philosophiques, formes scientifiques et formes esthétiques. Mondes nouveaux, créés par la culture, et qui représentent la suprématie spéculative et pratique de l'homme sur tous les autres êtres de la création. La philosophie, la science et l'art sont les trois grandes formes de la création culturelle, qui, dans le domaine intellectuel, indiquent la suprême dignité de l'homme dans l'univers. Elles sont la raison d'être de toute œuvre de culture, aussi bien dans le domaine de la formation que dans celui de la production. Par ces œuvres l'homme s'étend, se prolonge, se transmet intellectuellement et élève en même temps que lui les autres hommes et la nature humaine elle-même. C'est par ces œuvres aussi que les civilisations se ^{p.457} hiérarchisent tout au long de l'histoire et s'effacent, sans laisser aucun vestige, ou bien laissent une trace indélébile de leur passage, même lorsqu'elles ne sont plus. L'histoire accumule les acquisitions culturelles ou les perd au cours de ses vicissitudes. Mais la véritable culture consiste à procéder à cette accumulation de façon que chaque nouvelle génération, comme le dit saint Thomas d'Aquin, puisse travailler et créer sur les épaules des générations précédentes. Alors l'homme n'est plus un simple accident au regard de la terre.

Après avoir développé le tableau général de la culture humaine en ses différents aspects et délimité notre champ d'action, dans le cadre de la culture intellectuelle, selon ses deux faces, éducatrice et créatrice, et selon les trois

Le Nouveau Monde et l'Europe

grands produits de cette dernière, la Science, la Philosophie et l'Art, littéraire ou non, nous pouvons examiner les deux types de culture dont nous étudions les aboutissants au cours de ce colloque : la culture européenne et la culture américaine.

LA CULTURE EUROPÉENNE. Sans nous perdre dans les questions analytiques que suggèrent en abondance les généralités dont nous nous occupons, et en nous limitant aux grandes lignes d'une réalité si complexe, nous pouvons considérer la littérature intellectuelle européenne comme la somme de trois cultures principales : culture gréco-latine, culture anglo-germanique et culture slave, enrichies par la contribution capitale ou accidentelle des affluents hébraïque, arabe et nordique.

A l'intérieur de cette variété d'éléments, il est une unité culturelle européenne qui, à son tour, a fécondé le continent américain au point de donner naissance à de nouvelles unités partielles de culture, aussi bien qu'à l'unité culturelle du Nouveau Monde.

Si nous voulons trouver une donnée unique pouvant constituer la base et l'essence de cette unité culturelle européenne qui embrasse non seulement la culture intellectuelle mais toutes les autres formes de culture, nous pourrions résumer cette donnée par la définition suivante :

la primauté de l'homme.

La culture européenne est anthropocentrique et son enseignement fondamental, pour l'univers entier et, en particulier, pour l'Amérique, est *l'humanisme*.

Il est certain que, durant les vingt-cinq ou trente siècles pendant lesquels s'élaborait cette culture et même sans parler des commencements de cette lente élaboration, la primauté de l'homme passa par de telles vicissitudes qu'à plusieurs reprises il serait difficile de trouver un lien reliant ces périodes successives mais non univoques de son évolution culturelle. Mais, en définitive, ce qui paraît toujours survivre à toutes ces vicissitudes : guerres, pestes, révolutions, famines, tyrannies, invasions, malheurs, est le rôle fondamental de l'homme, non seulement dans la totalité de sa nature, y compris sa nature sociale, mais par dessus tout en tant qu'être intelligent. Donc, cet humanisme européen ^{p.458} ne se fonde ni sur l'instinct, ni sur la force de l'homme, mais sur

Le Nouveau Monde et l'Europe

sa nature raisonnable. L'Europe, c'est l'intelligence. L'Europe est le continent intellectuel par excellence. L'Europe est la primauté de la rationalisation, de ses œuvres et de ses vicissitudes. Cet intellectualisme est ce qui domine tout le reste en tant que contribution propre de l'homme européen à l'homme des autres continents. Et la conséquence de cette primauté de l'intelligence, nous la trouvons dans ces trois données secondaires :

le « totalisme »

l'universalisme

l'impérialisme.

Le *totalisme* est l'ambition, naturelle à cette forme d'intelligence, d'expliquer tout l'univers, la terre et tous les astres, l'homme et tous les animaux, l'esprit et les choses, le temps et l'espace. En somme, l'effort pour pénétrer les secrets de tout l'univers. La faim de la vérité.

L'*universalisme* est la tendance qui pousse à chercher d'autres horizons, d'autres continents, d'autres façons d'être, de penser, de vivre, pour se les incorporer. De sorte que l'Europe est un carrefour, une interprétation vivante et complexe de tous les continents, un point d'intersection de tous les courants, des idées et des faits, passés ou présents, sous toutes les latitudes et pour toutes les espèces d'hommes.

L'*impérialisme* est la tendance contraire, irradiante et dominatrice. Non seulement il va chercher la vérité, la beauté ou le bien partout où l'homme européen peut les trouver, mais il le fait avec la conscience de sa *supériorité*. L'arrogance, l'orgueil, la tendance à tout ramener à soi, la force qui prend appui sur la conviction de sa propre supériorité aboutissent au goût des conquêtes, à l'empire, non seulement par la force, par le dynamisme, mais par la culture, par l'esprit, par la foi et la raison, par les institutions et la technique.

Voilà les trois tendances de l'humanisme européen qui se fondent sur son intellectualisme fondamental : tendance au global, tendance à l'universalité, tendance à l'impérialisme.

THÉOCENTRISME ET GÉOCENTRISME. Nous pourrions aussi relever deux tendances contradictoires qui, au cours des siècles, caractérisent les deux types fondamentaux de la culture intellectualiste européenne : le théocentrisme et le géocentrisme.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Cet humanisme, tantôt se tourne vers le monde des vérités durables, des valeurs éternelles, de l'Acte Pur en tant que source de toute vérité, — tantôt il se tourne vers le monde des formes changeantes, de l'évolution naturelle, de l'homme et de la nature physique, comme étant les seules réalités dernières. De là les deux formes de culture qui émanent de ce même centre continental où s'est élaborée la base unique de la primauté de l'homme : l'humanisme théocentrique à base statique et l'humanisme géocentrique à base dynamique.

p.459 C'est sur cette culture humaniste à double face que l'Europe a construit sa civilisation, qu'elle a marqué pour toujours sa place dans l'histoire de l'homme et qu'elle irradie vers les autres continents son enseignement spirituel.

Ayant ainsi déterminé l'unité fondamentale de la culture européenne, nous allons examiner de plus près ses manifestations principales, qui sont comme nous l'avons déjà vu, l'éducation, la philosophie, la science et l'art.

L'INSTITUTIONNALISME PÉDAGOGIQUE. Dans les domaines de l'éducation, les *Universités* sont la réalisation suprême de la culture européenne. Encore à l'état d'ébauche en Grèce et à Rome, elles se constituèrent durant le moyen âge en corps autonomes, d'abord sous l'influence de l'Eglise, puis sous l'égide de l'Etat et enfin comme entités indépendantes, sans que les deux formes antérieures aient disparu jusqu'à nos jours.

Les trois nuances caractéristiques de l'esprit universitaire sont :

- l'unité
- la communauté
- l'universalité

qui se sont toujours plus ou moins maintenues au long des siècles et à travers les formes successives de cette institution. Mais c'est essentiellement ce caractère *institutionnel* de l'enseignement qui donna, non seulement aux Universités, mais à toute l'organisation européenne d'enseignement son caractère particulier. De sorte que nous pouvons parler de l'institutionnalisation de l'enseignement comme étant un des traits typiques de la culture européenne dans son aspect fondamental.

Cette institutionnalisation porte avec elle toute une série d'éléments qui devinrent caractéristiques de la formation culturelle européenne, non seulement

Le Nouveau Monde et l'Europe

en matière proprement éducative, mais même pour la culture parvenue en sa phase adulte : c'est par exemple la profondeur, la ténacité, la logique, l'organisation, la méthode, la hiérarchie des valeurs, la classification des connaissances, la discipline du savoir, la soif d'enseigner et d'apprendre ; tout ce qui vint donner à l'intellectualisme européen la marque organique, qu'il a gardée jusqu'à notre temps et qui explique de nos jours encore, l'importance de l'Europe moderne dans la culture universelle, et sa domination sur les autres continents jusqu'à l'aube du XX^e siècle.

L'ESPRIT MÉTAPHYSIQUE. La philosophie est le deuxième champ de développement de la culture européenne. Depuis ses origines grecques, la tendance spéculative devint une des caractéristiques de l'esprit européen : une spéculation basée sur l'exercice de l'intelligence et distincte des autres attitudes connexes, particulièrement de l'attitude mystique.

De même que l'un des fondements de la culture européenne est la distinction (parfois convertie par erreur en séparation, exclusion et p.460 opposition) entre le domaine temporel et le domaine spirituel dans le champ des institutions politiques, de même, dans le champ spéculatif, une des caractéristiques fondamentales de la culture européenne sur le plan intellectuel fut l'autonomie du domaine philosophique en face du domaine théologique ou mystique — entraînant parfois les mêmes conséquences exagérées du fait de l'esprit d'exclusion et d'opposition —, mais comportant aussi la reconnaissance de la distinction permanente de ces deux domaines pour l'enrichissement tant de l'activité religieuse que de l'activité philosophique.

De là, la richesse de la pensée philosophique européenne, qui s'est transmise de siècle en siècle, depuis les semences lancées dans toutes les directions par la pensée grecque, source de toute culture philosophique européenne, jusqu'aux courants plus modernes de l'existentialisme, du positivisme logique, du matérialisme dialectique ou de la philosophie éternelle, qui, tous, trouveront dans le continent européen et dans l'esprit européen, un champ très vaste pour leur expansion. La culture philosophique pure a toujours été, par conséquent, l'un des signes distinctifs de la culture européenne.

L'ESPRIT SCIENTIFIQUE. La science est un développement particulier de la philosophie, comme la philosophie est une concentration intellectuelle de l'esprit

Le Nouveau Monde et l'Europe

contemplatif et mystique. Mais ni l'une ni l'autre ne possède de suprématie. Toutes deux ont conquis leur autonomie sans préjudice de leurs sources. La philosophie n'exclut pas la théologie et la mystique, comme la science n'exclut pas la philosophie. Cependant aucune d'entre elles ne se confond avec les autres, et cette distinction, cette autonomie croissante des champs d'application de l'esprit est ce qui explique, en grande partie, l'évolution de la pensée européenne et l'œuvre de sa culture plusieurs fois centenaire.

La science est donc née de la philosophie, comme le particulier naît du général. Et cette spécialisation de la pensée, qui déjà avait été la cause de la naissance d'une philosophie en tant qu'activité indépendante, est devenue l'une des caractéristiques de l'esprit européen de tendance analytique. Le passage de la synthèse à l'analyse, et non de l'analyse à la synthèse, est ce qui caractérise l'évolution de l'esprit européen et de sa culture. C'est cette tendance analytique qui a donné naissance à l'esprit scientifique, devenu petit à petit l'une des caractéristiques de l'humanisme européen. Ce fut surtout avec les temps dits modernes, à partir de la Renaissance, que cet esprit scientifique vint à marquer de plus en plus la culture européenne. L'esprit d'analyse, la marche vers le concret, la méthode d'expérimentation et d'observation, l'amour des faits, pénétrèrent toujours davantage l'humanisme européen, et annoncèrent parfois, comme pour les cas cités plus haut, l'exclusion et l'abandon des positions antérieures tendant à l'abstraction, l'exclusion et l'abandon des méthodes déductives et spéculatives, de l'amour des idées, du primat de l'éternel sur le temporel, qui caractérisent les sources de l'humanisme européen.

p.461 Mais une autre des caractéristiques de cet esprit est la permanence des valeurs traditionnelles, l'attachement aux formes et aux institutions, la ténacité et l'obstination, la valorisation du statique aussi bien que du dynamique, l'esprit de conservation, aussi bien dans le louable désir de défendre les valeurs et les positions immuables, parce qu'elles correspondent à une vérité éternelle et immuable, que par un mauvais réflexe de routine et de crainte. C'est pour cela même que l'Europe a toujours été et continue d'être un carrefour : non seulement au sens géographique et historique, car en elle se rencontrent l'Orient et l'Occident, mais surtout un carrefour des idées où toutes les valeurs se croisent, se rencontrent, rivalisent ou luttent entre elles, parfois jusqu'à l'injustice ou la destruction mutuelles.

Le Nouveau Monde et l'Europe

La science, pour cela même, pour ce qui est de la domination de l'esprit, n'est pas parvenue, en Europe, à vaincre la philosophie, comme la philosophie n'est pas parvenue à exclure la religion. Et au contraire, toute la tendance du véritable humanisme européen va vers la coexistence et la valorisation réciproque des valeurs religieuses, des valeurs philosophiques et des valeurs scientifiques, en tant que valeurs autonomes mais non opposées, et qui se fécondent mutuellement. Ce que nous devons entendre aujourd'hui par humanisme européen, n'est pas la suprématie d'une valeur sur l'autre, mais cette interdépendance réciproque des trois types de valeurs qui sont à la base de la culture intellectuelle européenne : les valeurs religieuses, les valeurs philosophiques et les valeurs scientifiques.

L'ESPRIT ARTISTIQUE. Nous avons enfin, comme marques indélébiles de l'humanisme européen, les valeurs esthétiques.

Moins sujet que les autres valeurs à l'action du temps, l'art se maintient, tout au long de l'histoire continentale européenne, comme une valeur constante, seulement sujette aux vicissitudes et aux répercussions des événements et des idées. Mais en maintenant toujours sa suprématie, au cours des siècles et à travers des formes d'expression différentes, surtout dans le domaine des arts esthétiques.

Nous devons en effet rappeler que les arts se subdivisent en : mécaniques, libéraux et esthétiques. Et dans chacun de ces trois domaines, l'Europe a accompli une œuvre d'une extraordinaire importance.

La révolution industrielle a pris naissance en Europe, où nous pouvons dire qu'est née la technique moderne, domaine typique, comme chacun sait, de la civilisation actuelle.

C'est en Europe que les arts libéraux connurent leur essor décisif par suite de la spécialisation pédagogique produite elle-même par l'institutionnalisation de l'enseignement. La médecine, le droit, l'art de l'ingénieur, le professorat, la technologie, le commerce, l'industrie, l'agriculture, tous les domaines des arts libéraux prirent dans la culture européenne un essor privilégié et contribuèrent de façon définitive à une distribution plus moderne de la société en *professions* qui ont remplacé, en théorie du moins, les vieilles divisions reposant sur le sang et la situation sociale. Les arts libéraux, donc, tout comme les arts p.462

Le Nouveau Monde et l'Europe

mécaniques, ont joué un rôle décisif dans la formation de la culture intellectuelle, grâce à leurs conséquences sociales et idéologiques.

Et enfin les arts esthétiques, depuis leur berceau méditerranéen et surtout hellénique, ont connu dans l'humanisme européen une magnifique floraison qui a pris, dans les temps anciens et modernes, la valeur d'un idéal suprême. Et le dépassement de ces valeurs a produit un des traits de l'humanisme européen, *l'esthétisme*, sans que ce mot prenne le sens étroit de formes imposées et de règles rigides, puisque l'évolution esthétique européenne présente une variété, pour ainsi dire indéfinie, de moyens d'expression, et ceci aussi bien dans les arts littéraires que dans les arts visuels, marque de son esprit créateur.

LA TRANSLATION CULTURELLE TRANSATLANTIQUE. Voilà en gros ce qui nous paraît constituer le domaine propre et les traits saillants de cet humanisme européen de type éminemment intellectualiste qui, jusqu'au début du XX^e siècle, constitua le secret profond de la suprématie du continent européen sur les autres, et dont l'influence sur l'humanisme américain pourrait être paralysante s'il était considéré comme un modèle rigide devant être reproduit et imité, mais sera incomparablement plus féconde que tout isolationnisme culturel, s'il est envisagé comme un ferment et une leçon d'autonomie.

A partir du XVI^e siècle, et c'est la conséquence de l'un des aspects de l'humanisme européen lui-même — ses tendances au rayonnement impérialiste et aux appropriations universalistes —, d'autres continents commencèrent à apparaître ou, du moins à sortir de leur isolement. Car l'Europe n'a pas le privilège de la culture. Il y avait une culture avant qu'il y eût une Europe. Et il y a des continents, comme l'Asie, où la culture a atteint des niveaux extrêmement élevés. D'autres, comme l'Afrique ou l'Amérique, dont les cultures, quoiqu'elles n'aient pas atteint le niveau de la culture asiatique, ont eu une personnalité originale, ont atteint de hauts degrés, et ont produit des œuvres qui, petit à petit, voire récemment, sont sorties de leur solitude.

Jusqu'au XIX^e siècle donc, l'Europe maintint sa suprématie. Et dans les siècles qui s'écoulèrent entre les grandes découvertes des XV^e et XVI^e et notre XX^e siècle, la suprématie de l'Europe se traduisit par une transmission de culture pacifique ou violente, durable ou éphémère, désintéressée ou égoïste, qui la transformèrent vraiment en *alma mater* de la civilisation moderne. De là le

Le Nouveau Monde et l'Europe

caractère *générateur* et *transitif* qu'eut la culture européenne dans tous les domaines et dans tous les continents, et surtout vis-à-vis du continent américain.

Plus que n'importe quel autre continent, l'Amérique est une projection et une création de l'Europe. Plus que celle de n'importe quel autre continent, la culture américaine est, doit et devra toujours être indissolublement liée à la culture européenne. Plus que n'importe quel autre groupe de continents, l'Europe et l'Amérique doivent constituer une unité atlantique non pour s'isoler dans leurs valeurs culturelles propres, mais surtout pour donner une pleine expansion à l'un des aspects les plus incisifs et les plus hauts de ces valeurs culturelles : l'universalisme, l'organisation de toutes les cultures continentales en une seule unité humaine, fondée sur la nature même de l'homme, de cet Homme dont la primauté a toujours été le message le plus élevé de la culture européenne.

La translation culturelle transatlantique, à partir du XVI^e siècle, fut un des traits de l'évolution culturelle américaine, divisée en deux phases bien distinctes : la phase coloniale et la phase nationale.

COLONIALISME ET NATIONALISME. Le colonialisme fut l'esprit initial de cette acculturation transatlantique, en tant qu'image concrète de l'esprit impérialiste de la culture européenne. Comme le mot l'indique, ce colonialisme consiste en une transmission de culture ayant un caractère de *domination* et d'appropriation. Il ne s'agit pas d'une transmission d'égal à égal, mais de supérieur à inférieur, de possédant à possédé, d'exploitant à exploité.

La deuxième phase, qui commence avec les dernières années du XVIII^e siècle, verra au contraire, et graduellement, selon les parties du Nouveau Monde, une acculturation basée, toujours plus, sur le sentiment de l'indépendance et de la réciprocité, jusque dans la réceptivité. Car dès maintenant on peut parler d'une contribution de l'Amérique à la culture européenne, contribution qui fera l'objet d'une rencontre semblable à la nôtre, à Genève, en septembre prochain.

Colonialisme et nationalisme forment donc deux phases successives d'une même transmission de culture qui représente la source et le tronc principaux de la culture américaine, à côté de ses trois autres affluents, les cultures

Le Nouveau Monde et l'Europe

autochtones, les cultures africaines et, plus récemment, les cultures hétéro-européennes.

LES QUATRE CULTURES AMÉRICAINES. Cette transplantation culturelle, à partir du XVI^e siècle, produit dans le Nouveau Continent quatre types de cultures bien connus : culture anglo-américaine, culture franco-américaine, culture hispano-américaine et culture luso-américaine.

Chacune de ces cultures a gardé quelques traits propres et une ressemblance plus grande avec la branche de culture européenne d'où elle provenait. Nous pourrions voir dans la culture anglo-américaine une tendance *pragmatiste*, explicable par ses origines anglo-saxonnes ; dans la culture franco-américaine, une tendance *rationaliste*, explicable par ses origines françaises ; dans la culture hispano-américaine, un sens *épique* qu'explique le caractère espagnol, et dans la culture luso-américaine un fond *lyrique* et *sentimental* dont la mélancolie nostalgique — *saudosismo* — lusitanienne aura été la semence proche et lointaine, grâce à la transfusion spirituelle constante entre l'esprit de l'ancienne colonie et celui de la lointaine mère patrie. On pourrait dire la même chose des autres cultures par suite d'une symbiose toujours plus grande entre elles dans le sens, toujours, d'une formation originelle.

Cette variété de régions culturelles américaines, ayant chacune ses caractéristiques propres, n'empêche cependant pas l'existence d'une ^{p.464} unité culturelle américaine, de même que les différenciations européennes entre culture latine, culture anglo-germanique et culture slave, n'empêchent pas l'existence d'un humanisme européen aux caractères bien distincts.

L'UNITÉ CULTURELLE AMÉRICAINES. Quels peuvent être — en admettant qu'ils existent — les traits typiques communs des quatre « sous-cultures » américaines ? Avant tout leurs *origines européennes communes*. Les quatre « sous-cultures » sont le produit d'une culture de base continentale et spirituelle unique : l'humanisme du Vieux Monde. C'est en Europe que se trouvent les racines éloignées et immédiates de toute la culture américaine, indépendante des autres courants hétéro-européens. De sorte que l'humanisme classique est le terrain commun de la culture dans toutes les régions de l'Amérique et quelles que fussent leurs propres idiosyncrasies. L'Europe est la source. L'Europe est la base. L'Europe est l'origine. Nous avons enfin une loi de constance originelle qui

Le Nouveau Monde et l'Europe

pousse tous les êtres, quelles que soient leurs vicissitudes, à demeurer en quelque sorte fidèles à leurs origines lointaines ; et à la force génératrice de ces origines, toute la culture américaine est et ne pourra jamais cesser d'être indissolublement liée. Cette origine commune européenne est donc le premier lien commun et heureusement le plus fort entre les quatre grandes zones culturelles.

Le second trait commun est le *colonialisme*. Avoir vécu pendant une période de trois siècles sous la dure domination des métropoles respectives est une donnée historique commune à toutes ces cultures. Il y eut, pendant cette période coloniale, une imprégnation locale très forte de l'influence métropolitaine. Il y eut une immigration raciale de type dominant. Il y eut un isolement relatif ou total par rapport aux relations avec les autres cultures. Il y eut une transplantation des institutions. Il y eut une langue dominante. Il y eut des formes d'art imposées. Il y eut des méthodes d'éducation particulières. Il y eut une religion transmise et conservée. Il y eut une psychologie communiquée. Il y eut une économie ombilicale, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le colonialisme donna au fait accidentel de la découverte un caractère permanent et organique. Et il donna aussi cet esprit transocéanique qui caractérisa les dominateurs, les gouverneurs, les explorateurs, ceux qui venaient avec l'intention de ne pas rester, mais aussi ceux qui regardaient vers les métropoles comme vers le siège d'une culture supérieure, seul refuge, pour incertain et lointain qu'il fût, des facteurs intellectuels de formation et par là même d'émancipation.

Car le troisième trait commun à ces quatre régions culturelles fut précisément l'aspiration à *l'indépendance*.

Dans tous ces centres culturels, et quoiqu'ils n'eussent pas ou n'eussent que de rares relations entre eux, se développait parallèlement le même esprit d'autonomie, le désir de former une unité culturelle propre, différente et séparée de sa source européenne. *L'esprit américain* se développa comme un trait commun de tous ces centres culturels. ^{p.465} Les mêmes aspirations à une culture personnelle qui commençait à offrir à son tour et pour chaque cas les rudiments d'un esprit continental nouveau, se formèrent lentement, allant de l'intérieur vers l'extérieur, de bas en haut, de haut en bas, des élites aux peuples. Le désir d'indépendance s'enchaînait tout naturellement au continentalisme, ainsi que le désir de former une patrie nouvelle, aux tendances

Le Nouveau Monde et l'Europe

à se rapprocher des peuples voisins, membres du même continent nouveau.

Et tout ceci se traduisait par un anticolonialisme qui provoqua chez tous les peuples du continent, quelles que fussent leurs origines européennes ou autres, le même *complexe anti-européen*. La réaction contre les abus de l'exploitation coloniale, jointe aux aspirations naturelles à l'indépendance, créa l'irrédentisme, l'esprit passionnément autochtone et anti-européen qui marqua profondément la culture intellectuelle américaine et qui devait créer les grands problèmes des rapports entre les deux mondes, le Vieux et le Nouveau.

Il se forma, chez les peuples du continent, une sorte de complexe de jeunesse, qui vient s'opposer et réagir contre le complexe de supériorité qui avait été typique de l'esprit colonial européen par rapport à l'Amérique.

Ce complexe anti-européen, cependant, apporta naturellement avec lui une autre tendance, non plus négative et hostile, mais positive et qui se substitua aux anciens comportements : *le rapprochement avec les cultures extra-européennes*.

Ce fut la phase aiguë du sentiment anti-européen ; ce fut aussi une tendance constante qui se grava dans l'esprit américain lui-même comme la marque de son indépendance. Les autres cultures, qui devaient marquer l'humanisme américain, le firent surtout à la faveur de cette inclination naturelle, augmentée encore par les réactions anti-coloniales. Le goût de tout ce qui est autochtone, l'africanisme, l'hétéro-européanisme, furent les courants qui apportèrent leur contribution à l'humanisme américain et fusionnèrent ou entrèrent en conflit avec tout ce qui était marqué par la culture européenne.

Comme dernier trait commun de cette culture américaine, nous trouvons ce qui me paraît être la preuve d'une grande maturité culturelle : le retour aux sources traditionnelles. Nous ne craignons plus le passé lorsque nous le dépassons. C'est celui qui vit en état d'hostilité qui redoute l'adversaire. Au contraire, celui qui se sent assez fort et conscient de ses propres forces, s'efforce de les rafraîchir en n'importe quel lieu où il peut trouver des éléments de renouveau. Et nous ne rencontrons nulle part des éléments aussi forts de dynamisme biologique ou spirituel que dans les semences dont nous sommes issus. Ce sont les feuilles qui font le meilleur humus pour les arbres, les fleuves, les lacs et les mers sont les grandes sources des pluies qui vont alimenter de nouveau les sources de toutes les eaux des fleuves, des lacs, et des mers,

Le Nouveau Monde et l'Europe

comme le rappelle l'Écclésiaste sous une forme différente et plus belle.

Les cultures américaines se tournent aujourd'hui librement et plus consciemment vers leurs sources directes ou lointaines, précisément parce qu'elles commencent à se libérer de leur complexe d'infériorité. C'est parce qu'elles ont une conscience plus nette et plus forte de leur ^{p.466} indépendance qu'elles ne redoutent pas de regarder de nouveau vers leurs origines. Et c'est dans ce sens qu'on remarque dans toute l'Amérique un mouvement de retour à l'esprit européen, non comme envers une nouvelle colonisation, car le danger d'un esprit colonisateur est bien passé, mais comme une défense contre d'autres impérialismes plus dangereux et infiniment plus brutaux, et comme une source de nouvelles formes, non seulement de défense, mais de progrès.

L'Amérique comprend aujourd'hui que ce n'est pas de l'humanisme européen que peut lui venir le danger de perdre son indépendance. Elle comprend, au contraire, que les sources européennes, non seulement représentent la ligne véritable et féconde de sa formation originelle et conviennent le mieux à son rajeunissement, mais aussi qu'elles donnent aujourd'hui la preuve d'une telle vitalité, d'un tel pouvoir de récupération, d'une fertilité si profonde, que la culture américaine se tourne de nouveau vers l'Europe, afin de former une communauté dans laquelle elle n'est plus seulement la bénéficiaire passive ou en tutelle, mais un partenaire capable de joindre ses forces vives aux forces immortelles de l'humanisme européen.

OBSTACLES A UNE COMMUNAUTÉ DE CULTURE. Avant d'étudier quelles sont les forces vives de l'humanisme européen que l'humanisme américain peut et doit cultiver pour pouvoir, à son tour, renforcer par les siennes les forces de l'esprit européen, nous rappellerons quels sont les obstacles qui se dressent devant cet effort d'harmonisation et d'interdépendance transatlantique de culture, qui est sans doute une des tâches fondamentales de l'esprit occidental et des valeurs qu'il représente.

Ces obstacles viennent à la fois de l'Europe et de l'Amérique. Ils existent entre les cultures européennes, comme ils existent entre les cultures américaines. En Europe, nous voyons la division entre la culture *théocentrique* et la culture *géocentrique*, toujours en lutte et risquant toujours une rupture qui pourrait être fatale pour l'organicité de la culture occidentale. Sans doute y a-t-il

Le Nouveau Monde et l'Europe

dans sa substance deux humanismes antithétiques qui entraînent des répercussions dans tous les domaines. Car nous l'avons déjà dit, il n'est pas possible de séparer complètement la culture intellectuelle, la culture spirituelle, et la culture sociale. Les répercussions sont profondes et inévitables. Mais une des conséquences du véritable humanisme est de permettre la *coexistence* de ces deux formes de culture, sans pour cela tomber dans l'éclectisme, qui est toujours une forme inférieure de coexistence. Si toutefois cette coexistence se révèle impossible, cela signifie que le fanatisme, — fanatisme initial ou fanatisme final —, s'est emparé d'une civilisation et a corrompu les conquêtes humaines d'une culture véritable. Il est malheureusement difficile d'empêcher, surtout dans l'état passionnel et technique où vit le monde moderne, que de semblables différenciations ne dégénèrent en ruptures irrémédiables.

Et l'on pourra dire la même chose des types particuliers de culture, culture latine, culture anglo-saxonne ou slave, toujours en état de ^{p.467} tension entre elles et toujours près d'une rupture qui n'existe pas aujourd'hui entre la latinité et le monde anglo-saxon mais qui existe, latente, en face du germanisme, toujours menacé du virus pan-germanique, et qui est flagrante en face du slavisme, lequel a donné naissance aujourd'hui à une nouvelle variété de pan-slavisme, plus isolationniste et anti-européen que jamais. La Russie a été un pays où les passeports étaient nécessaires alors que le passage des frontières était libre dans les autres pays jusqu'aux premières années de ce siècle... Et cet isolationnisme slave pousse beaucoup de non-slaves à refuser au slavisme, tzariste ou soviétique, le titre de membre de la communauté européenne. Ainsi le slavisme soviétique tend à un isolationnisme irréductible, à un totalitarisme intolérable et anticulturel et à un impérialisme catastrophique. Et nous voyons ainsi, sans vouloir entrer dans ce sujet, le reflet désastreux de l'aspect économique-politique de la culture sur son aspect intellectuel. Le choc entre les formes de l'humanisme européen peut mener à l'anéantissement ou au remplacement total du concept d'humanisme, par l'élimination de son *pivot* central, la primauté de l'homme, et son remplacement par un des sous-produits les plus pernicious de ce faux humanisme, allié à des traditions institutionnelles et culturelles asiatiques : *la primauté des institutions* sur l'homme, c'est-à-dire, la mort de l'humanisme.

En Amérique, les relations entre les quatre centres culturels ne représentent pas les mêmes risques que les conditions existant en Europe, et le tempérament

Le Nouveau Monde et l'Europe

européen, ont créés dans le Vieux Monde. Mais même ainsi, les tendances isolationnistes, l'attrait culturel des populations et le complexe indigéniste ou anti-européen, en certains endroits très vif, surtout dans l'âme populaire, constituent un obstacle sérieux au rapprochement entre le Vieux et le Nouveau Monde, qui me semble être une des bases essentielles de l'avenir que nous devons souhaiter pour l'espèce humaine. Non pas un avenir basé sur la néo-barbarie du XX^e siècle, alimenté par l'esprit fanatique du totalitarisme, de quelque type qu'il soit, mais un avenir qui puisse être le développement supérieur de l'humanisme traditionnel, que l'histoire du continent européen nous révèle dans sa lente élaboration multi-séculaire et que nous avons vu fleurir en ce quadruple plan intellectuel (sans parler des autres) : l'éducation, la philosophie, la science et l'art.

Nous devons, tant en Europe qu'en Amérique, entreprendre une lutte sans merci contre ces obstacles, car ils sont incompatibles avec la communauté humaniste euro-américaine, qui sera dans l'avenir, si elle ne disparaît pas, l'une des bornes miliaries de cet humanisme universaliste, qui entend baser la vie de l'humanité sur la paix et la justice et non sur la guerre et l'exploitation des faibles par les forts, dans la force de l'Esprit et non dans l'esprit de la Force dont est actuellement possédée l'humanité entière.

ENSEIGNEMENTS DE LA CULTURE EUROPÉENNE. Dans la réalisation de cet idéal, nous voyons enfin quels sont les enseignements que la culture européenne apporte à la culture américaine pour que l'une et l'autre marchent, organiquement unies, vers ^{p.468} cet humanisme universaliste que nous souhaitons. Ces enseignements doivent avant tout s'appliquer aux lacunes de notre culture et à ses caractéristiques principales, en opposition aux signes distinctifs de la culture européenne.

ORGANICITÉ. La culture américaine est *transmise* alors que la culture européenne est *originale*.

Nous savons bien qu'il y eut des cultures antérieures à la culture européenne et que celle-ci ne se développa pas de façon complètement isolée. Mais les contributions antérieures ou étrangères furent minimales par rapport à sa propre élaboration. Il s'agit d'une culture qui, en ses subdivisions déjà remarquées, possède un très haut degré d'originalité autochtone. Sa croissance s'est faite,

Le Nouveau Monde et l'Europe

donc, sur le continent qui l'avait vue naître, par suite des conditions qui agissent dans le lieu même de son élaboration et par cela même, avec toutes les marques d'une organicité fondamentale.

Tandis que la culture américaine est, par nature, et étant donné ses conditions historiques, transmise, ou, comme le disait Joaquim Nabuco, « obtenue par greffe ». Cette transplantation culturelle est à la base de la culture américaine. Il s'agit d'une transmission de la plus grande culture d'un continent à son apogée, à un autre continent en pleine obscurité. C'est un cas typique d'acculturation, avec prédominance, en général totale, d'une culture sur une autre, ou avec substitution presque totale d'une culture à une autre. On peut dire que ce n'est qu'aujourd'hui, quatre siècles après la conquête, qu'en plusieurs régions de l'Amérique, les cultures pré-européennes sont en train de connaître une renaissance qui, fatalement, sera toujours relative et partielle. Cette organicité est donc la première leçon que nous pouvons tirer de la vie culturelle européenne.

TÉNACITÉ. La culture américaine est *récente*, la culture européenne est *ancienne*. On peut arguer, comme on le fait parfois, que nous sommes plus vieux que le Vieux Monde ou, du moins, aussi vieux que lui, puisque nous ne sommes que la continuation, sur les autres rives de l'océan Atlantique, d'une culture plus que bimillénaire.

Mais en réalité, ce qu'on appelle culture américaine n'est pas seulement le prolongement de la culture européenne. Du point de vue strictement européen, c'est ainsi qu'on pourrait la considérer. Mais, du point de vue américain, et plus encore d'un point de vue objectif, nous sommes en présence d'une culture européenne qui continue sa marche indépendamment de sa ramification transatlantique, et d'une culture américaine, à caractère propre, qui a commencé à partir de la transmigration culturelle européenne, mais dont celle-ci n'est que l'une des sources constitutives. De sorte que nous pouvons dire, avec bien plus de raison, que la culture proprement américaine, dans son sens moderne, a quatre siècles et demi d'existence, alors que la culture européenne en a au moins vingt-cinq. Nous avons déjà vu combien le temps est un élément capital de la culture. Je dis souvent que la culture est ce que nous oublions et que l'érudition est ce que nous nous rappelons parmi ce que nous avons appris, p.469 et que nous ajoutons à notre nature pour l'élever. La culture est donc

Le Nouveau Monde et l'Europe

successivement : apprentissage, oubli, augmentation et élévation de la nature au moyen de l'éducation. Le temps joue un rôle central et essentiel dans cette tâche. La culture ne s'improvise pas. On ne substitue pas à la culture l'enseignement ni les dons naturels. L'antiquité d'une culture est donc un élément de sa qualité, comme nous avons pu le voir. La culture est qualité, non quantité. C'est une valeur qui transcende la définition des valeurs. Ce n'est pas une caractérisation, une énumération, une classification. C'est un mystère et non une démonstration. C'est une synthèse et non une analyse. C'est un tout et non une partie. C'est un ensemble et non une succession. Elle est vie et non simple coexistence. Pour toutes ces raisons, le critère de l'antiquité détermine une différenciation essentielle entre les cultures. Et les quelques siècles de la culture américaine comparée aux millénaires de la culture européenne, constituent un signe distinctif essentiel entre elles. Mais cela n'est pas toujours un critère de supériorité pour la plus ancienne, car l'antiquité engendre non seulement des qualités, mais des défauts, comme nous l'avons déjà vu. Le pharisaïsme, la fatigue, le scepticisme, l'extrémisme sont les produits concomitants, quoique non nécessaires, des qualités que le temps développe dans la culture d'un peuple ou d'un continent. La *ténacité* est donc la deuxième leçon que nous pouvons recevoir de l'humanisme européen.

PROFONDEUR. La culture américaine est *superficielle* alors que la culture européenne est *sédimentée*.

C'est là une conséquence des deux caractéristiques notées plus haut. Venue de l'extérieur vers l'intérieur, et de haut en bas, la culture américaine est souvent une couche superficielle sans lien avec les substructures. C'est même une caractéristique générale de la culture américaine que ce contraste entre un développement culturel extrêmement poussé dans les couches supérieures de la population, et un retard culturel, ou une forme complètement différente de culture dans les couches inférieures. Ce dénivellement entre superstructures et substructures est un des traits caractéristiques de la culture américaine, quoiqu'il existe à des degrés différents selon les régions culturelles et qu'il tende progressivement à disparaître. De là l'importance fondamentale de l'aspect éducatif pour la culture américaine, comme moyen essentiel pour éliminer ce dénivellement généralisé, même dans l'Amérique anglo-saxonne où le contraste est moins grand entre les deux couches de la population, mais où l'on rencontre

Le Nouveau Monde et l'Europe

cependant une élite extrêmement cultivée et pour cela même isolée des masses et souvent tentée de s'isoler volontairement pour des raisons culturelles. A cette superficialité de la culture américaine, s'oppose la sédimentation de la culture européenne. C'est une culture décantée dont les éléments ont eu le temps de se mélanger suffisamment pour former un esprit commun. C'est cet esprit commun, âme de la culture européenne, qui lutte aujourd'hui contre les tentatives de dissociation qui visent à la détruire. La profondeur de l'esprit et de l'effort culturel est donc une autre leçon que nous recevons de l'Europe.

ÉQUILIBRE. p.470 La culture américaine est en voie de *formation* tandis que la culture européenne est déjà *formée*.

Les éléments dynamiques prédominent dans la culture américaine quoique de façon encore immanente : en revanche, les éléments statiques dominent dans la culture européenne, quoiqu'elle appartienne au type transitif. La culture américaine est une recherche de formes. La culture européenne est une préservation de formes et tout au plus un renouvellement de formes vieilles, mais durables et parfaitement capables d'être récupérées. La culture américaine se développe de manière ouverte, alors que la culture européenne est en cercle fermé. La réceptivité est la marque de notre culture. La maturité est celle de la culture européenne. Nous avons donc les qualités et les défauts de cette phase de la croissance, et l'humanisme européen peut nous donner beaucoup par l'expérience de sa maturation, sans nous priver des avantages d'une plasticité si nécessaire et à la fois si dangereuse, dans une ère de transition universelle comme celle que nous vivons.

La *stabilité*, l'équilibre, le bon sens, voilà d'autres grands enseignements que le Vieux Monde peut apporter à la culture du Nouveau.

AUTONOMIE. La culture américaine est de type *instrumental* et la culture européenne de type *finaliste*. Je veux dire par là qu'en Amérique, la culture intellectuelle, prise en bloc, est encore généralement considérée comme un moyen quand elle n'est pas considérée comme un luxe. Tandis qu'en Europe, toujours dans l'ensemble, la culture intellectuelle est considérée comme une fin en soi. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les contacts étroits entre cultures, par suite de l'intensification des communications — même du point de vue purement mécanique — rendent ces caractéristiques réciproques

Le Nouveau Monde et l'Europe

relativement précaires. Et dans chaque culture continentale nous allons trouver parfois, des traits caractéristiques de la culture qui existe de l'autre côté de l'Océan. La distance entre les rives de l'Océan, tant au point de vue géographique que culturel, est constamment diminuée par les contacts de jour en jour plus étroits entre les cultures. Ce qui n'empêche pas que ces contacts mêmes aient provoqué l'élaboration de nouveaux motifs d'isolement et d'hostilité, qui justifient le maintien des traits distinctifs entre les différentes cultures et font même redouter le danger bien plus grand d'une hostilité irrémédiable entre elles, accompagnée par une perte du sens des valeurs. Nous voyons cela en ce moment avec la division du monde en deux blocs armés jusqu'aux dents et séparés par des rideaux de fer, d'acier, d'atomes et de convictions profondes, et par des traits culturels opposés. La valeur *intrinsèque* de la culture comme *fin en soi* n'est pas un moyen en vue d'autres fins, et c'est là peut-être la plus importante des leçons que nous devons tirer de l'humanisme européen.

RAPPELONS-NOUS. N'oublions pas, enfin, les deux traits distinctifs que nous avons rappelés dès le début, et qui différencient la culture européenne et la culture américaine : le besoin d'*apprendre* dans l'humanisme américain, et le besoin d'*enseigner* dans l'humanisme ^{p.471} européen ; l'aspect *immanent* de la culture américaine qui s'efforce vers une élaboration des éléments à l'intérieur du continent, et au contraire l'aspect *transitif* de la culture européenne, toujours tournée vers l'extérieur, vers l'horizon, vers les autres continents, et par cela même douée d'un pouvoir de renouvellement et d'expansion qui est loin de correspondre aux marques de décrépitude et d'anachronisme que certains éléments impatientes de la culture américaine désirent déceler dans la culture européenne, comme une preuve de sa décomposition et du danger de se lier trop étroitement avec elle pour former une unité culturelle atlantique.

CONCLUSION. D'après les traits typiques de la culture européenne et ceux qui sont caractéristiques de la culture américaine, je crois que nous pouvons encore définir d'autres enseignements susceptibles d'être apportés par la culture européenne à notre culture américaine, en vue du progrès intrinsèque de celle-ci et pour le bien de la communauté culturelle inter-atlantique.

La culture américaine peut et doit puiser dans la culture européenne trois

Le Nouveau Monde et l'Europe

enseignements d'ordre général pour les développer dans sa propre élaboration culturelle :

- la primauté de l'homme
- l'autonomie de la culture
- la spiritualité de l'humanisme.

PRIMAUTÉ DE L'HOMME. Nous avons déjà vu que la primauté de l'homme était l'axe de la culture européenne. Ce sera donc aussi le principal enseignement que le Vieux Monde peut transmettre au Nouveau en matière culturelle. L'homme ne peut jamais être un instrument. La rationalité de l'homme, la sociabilité de sa nature, la liberté, preuve de sa dignité, font que la culture intellectuelle existe pour l'homme et non l'homme pour la culture.

AUTONOMIE DE LA CULTURE. Loin de rabaisser l'œuvre culturelle, ce qui précède rehausse au contraire sa signification. Car la personne humaine est la plus haute valeur existant sur la terre, et la culture qui ne sert pas l'homme servira fatalement des valeurs inférieures à l'homme, valeurs qui, tôt ou tard, tendent à le rendre esclave ou à la rendre elle-même esclave. La culture coupée de l'homme est une culture menacée de décadence. La culture humaniste, au contraire, est porteuse d'une valeur autonome. Et cette autonomie des valeurs culturelles de l'intelligence, ainsi que des autres, est l'un des enseignements que l'humanisme européen doit apporter à l'américain. C'est justement par le caractère adolescent de la culture américaine et par son manque de maturité culturelle, que l'absence d'un critère d'autonomie peut amener la culture intellectuelle à un pragmatisme, à un « technologisme » incompatibles avec sa propre nature. Et c'est dans ce ^{p.472} sens que l'enseignement de l'humanisme européen représente l'autonomie de l'œuvre culturelle de l'intelligence, et non son instrumentalisation.

SPIRITUALITÉ DE L'HUMANISME. Enfin, le but de cet humanisme autonome et anthropocentrique est la spiritualisation de la personne humaine. Seule la culture peut être un moyen dans le sens de la spiritualisation de l'homme. Et comme, aujourd'hui plus que jamais, le grand danger que court l'homme est d'être subordonné aux institutions, aussi bien que d'être exploité par les régimes ou par les « caudillismes » Si typiques du continent américain, cet

Le Nouveau Monde et l'Europe

humanisme qu'on a vu donner à l'homme son indépendance, sa spiritualité, est un humanisme qui doit être la valeur centrale de la civilisation du Nouveau Monde. Et à cause de cela, aucune source ne peut nous être plus utile que l'humanisme européen, celui qui, à travers les siècles, a lutté pour la défense de la culture comme fin en soi, comme fin spirituelle, c'est-à-dire comme moyen de dématérialiser l'homme et de développer son esprit et ses œuvres, par quoi l'homme s'immortalise et se spiritualise.

INSTITUTIONNALISME PÉDAGOGIQUE. Si ces trois enseignements d'ordre général sont bien, à mon avis, la source la plus riche que notre humanisme puisse trouver dans l'humanisme européen, on peut encore dégager, en chaque domaine particulier, d'autres enseignements capables de féconder notre formation culturelle, étant tirés de l'expérience européenne bimillénaire.

En matière d'*Education*, nous pouvons retenir les principes suivants comme normes de notre tâche éducative, principes reçus de l'expérience culturelle européenne dans le domaine pédagogique. La base de la culture est dans l'éducation, et c'est ce que nous enseignons l'effort millénaire de la culture européenne.

L'éducation, à son tour, tend à la formation de la personnalité humaine. C'est encore l'enseignement humaniste que nous rencontrons à chaque pas, en chaque secteur de la culture européenne, et dont nous devons faire le fil conducteur de notre propre culture.

La personne humaine, à son tour, n'est pas un élément de concentration et d'isolement, mais de dynamisme et d'irradiation. Et cette irradiation ne tend pas à se limiter aux frontières nationales, mais à se déverser au delà de celles-ci dans un sens continental et universel. Cette universalisation de l'humanisme est un autre enseignement fondamental de la pédagogie européenne en tant qu'elle est le fondement de son humanisme.

Tout ceci, cette formation, ne se développe pas au hasard sans ordre ni loi, mais de façon organique et structurelle. Cette institutionnalisation de l'œuvre pédagogique en tant que base de culture, trouve son chemin dans l'œuvre d'élaboration scolaire, corroborée par la constitution universitaire. La tradition, les coutumes, l'esprit universitaire qui se sont développés de siècle en siècle au cœur de la culture européenne doivent ^{p.473} être parmi les enseignements les

Le Nouveau Monde et l'Europe

plus précieux pour la culture américaine du nord au sud, de l'est à l'ouest du continent, utilisant les diversités locales comme base commune de la formation de l'homme en profondeur, en étendue et en élévation, comme condition de son universalité.

INTELLECTUALISME PHILOSOPHIQUE. En *philosophie*, cet autre domaine essentiel de la culture intellectuelle, nous devons assurer la continuité entre nous et l'œuvre culturelle de l'Europe.

Celle-ci nous enseigne que la philosophie est le sommet de la culture sur le plan naturel. Elle nous enseigne que la philosophie, loin d'être un luxe ou une connaissance superfétatoire, est l'exercice naturel de l'intelligence humaine et le fondement du véritable humanisme.

Elle nous enseigne que la philosophie est la recherche de la vérité et par conséquent ne dépend pas de conditions accidentelles ou même de l'état occasionnel des sciences, des institutions politiques ou de l'économie des peuples, mais que, de par sa nature, elle tend à l'universel, à ce qui est durable ou éternel, et qu'elle peut être une activité des peuples neufs ou vieux, pauvres ou riches, quoiqu'elle dépende essentiellement d'un lien continu avec le passé. C'est pourquoi la tradition philosophique européenne doit toujours être à la base de toute activité philosophique américaine.

OBJECTIVITÉ SCIENTIFIQUE. En *science* aussi, c'est l'Europe qui a donné le signal. Toute son évolution, au cours des siècles modernes, a été vouée à une élaboration scientifique toujours plus grande, de sorte que, dans notre siècle, les recherches les plus audacieuses et les plus avancées dans ce domaine, dans le continent américain — et l'Amérique anglo-saxonne, à ce point de vue, est de loin à la tête du continent, et même du monde entier — ont été faites, soit par des hommes de science européens exilés, soit en coopération avec des centres scientifiques européens. L'esprit scientifique, d'observation, d'expérimentation, d'analyse, d'objectivité, aussi bien que l'esprit philosophique d'application de l'intelligence à une recherche plus universelle de la vérité ont été les traits typiques de l'humanisme européen. De sorte que la science américaine qui prétendrait se dissocier de la science européenne, et avec elle de la science universelle, serait condamnée à disparaître ou à marquer le pas. L'esprit scientifique américain, aussi bien que son esprit philosophique, doivent donc

Le Nouveau Monde et l'Europe

rester en contact étroit avec l'esprit philosophique et scientifique de l'humanisme européen.

INVENTION TECHNIQUE. Et enfin, dans le domaine des *arts*, tant des arts mécaniques que des arts libéraux et esthétiques, s'il est vrai que la contribution de l'esprit continental et de la réalité américaine, jointe à la tradition de l'humanisme européen, est plus importante que dans aucun autre domaine, il ne faut pas voir dans ce fait une raison de nous dissocier de l'Europe et de refuser l'enrichissement que peuvent apporter à notre esprit créateur la technique, le p.474 culte des activités libérales et la rénovation des formes esthétiques, qui sont si remarquables dans le Vieux Monde.

Il ne s'agit aucunement d'imiter, de copier, de répéter ; mais de s'inspirer d'un exemple, d'aujourd'hui comme de toujours, manifeste en face du réel.

AMOUR DE LA BEAUTÉ. C'est dans le domaine des arts que l'autonomie du génie américain peut se donner cours le plus librement. Exactement parce que les arts relèvent du contact avec ce qui est concret, particulier et qui appartient à la réalité pratique. Mais là aussi nous n'avons rien à perdre et tout à gagner de l'exemple de l'humanisme pratique du Vieux Monde, étant donné que nous ne nous bornons pas à transporter dans le Nouveau Monde des œuvres toutes faites, pour les imiter, mais que nous nous efforçons de nous inspirer seulement des vertus qui poussèrent l'homme européen à former sa technique, son esthétique. Nous devons surtout être attentifs au patrimoine esthétique universel de la culture européenne, des tragédies grecques aux cathédrales gothiques, des mythologies nordiques ou méditerranéennes, à la musique et au roman moderne, comme preuve de son incomparable amour de la beauté pour la beauté. Mais cette leçon d'inspiration sans mimétisme est valable pour tout le problème des rapports entre les deux humanismes : celui du Vieux Monde et celui du Nouveau. Ni séparation, ni imitation, mais distinction, présence mutuelle et interdépendance, voilà le nœud de la question dans tous les domaines.

LA VITALITÉ EUROPÉENNE L'Europe, loin d'être un continent épuisé et fatigué, est un continent en plein renouvellement. Si l'Amérique du XX^e siècle prend, à certains points de vue, la direction du monde occidental en face de

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'autre monde chaque jour plus hostile, si l'Asie se réveille de son sommeil millénaire, après un essor culturel antérieur à l'humanisme européen, et supplanté par celui-ci pendant trois siècles, si l'Afrique sort de son immobilité et de son humiliation immémoriale pour s'annoncer comme un des acteurs des siècles à venir — le Vieux Monde, loin de se présenter comme un continent vieux et épuisé, est en train d'étonner notre siècle par son dynamisme et son pouvoir de renouvellement culturel sur tous les plans et particulièrement sur le plan intellectuel. Je vois, au contraire, en ce moment, des preuves plus nombreuses de conservatisme dans le Nouveau Monde et des signes plus nombreux de renouvellement dans le Vieux continent. Mais, sans vouloir entrer dans la voie des paradoxes, ajoutons au dynamisme d'une culture américaine comportant les défauts et les qualités de la jeunesse, du moins en théorie et dans l'ensemble, le dynamisme rénové de la culture européenne ; et, ainsi unis, nous pourrions former une communauté atlantique dont l'humanisme sera l'héritier des grandes valeurs du passé, et en particulier de cette primauté de l'homme sur les institutions et sur la nature que l'humanisme européen sut développer ; et, unis, nous formerons, non seulement une barrière contre les menaces d'une servitude nouvelle, mais un ferment de libération des p.475 peuples et de spiritualisation croissante de l'homme dans toutes les parties du monde. Ceci ne pourra se produire que grâce à la transfiguration intérieure de la culture intellectuelle par la culture religieuse, sur la base de la Révélation chrétienne. Mais ce sujet dépasse notre propos.

SYNTHÈSE. En résumé, pour terminer ces considérations sur le thème étudié, nous arrivons aux conclusions suivantes :

Les principaux enseignements que la vie culturelle de l'Europe peut offrir à l'esprit américain, dans les cinq secteurs en quoi nous divisons le vaste champ de la culture intellectuelle, à savoir : l'éducation, la philosophie, la science, la technique et l'esthétique, sont à mon avis les suivants :

1. *l'institutionnalisme* pédagogique qui atteint son sommet dans l'esprit universitaire ;
2. *l'intellectualisme philosophique* à la recherche de la vérité ;
3. *l'objectivité scientifique* ;
4. le génie de *l'invention technique* destiné à dominer la nature ;
5. *l'amour désintéressé de la beauté*.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Voilà ce qui me paraît être l'esprit le plus pur de la culture européenne, celui que nous devons assimiler au bénéfice d'une plus grande indépendance et d'une plus grande dignité de la culture américaine, afin que toutes deux réunies puissent servir chaque jour davantage la cause de la culture universelle.

(Traduit du portugais.)

@

CONFÉRENCE DU PROFESSEUR EUGENIO PEREIRA SALAS

@

p.476 Tous les auteurs qui abordent l'important problème des échanges culturels entre les peuples partent de prémisses non formulées. Il nous a semblé utile de définir ces prémisses, afin de rendre plus clair et plus direct le dialogue cordial et si riche de conséquences que nous entamons aujourd'hui, en cette ville si chaleureusement hospitalière de São Paulo, sous le haut patronage de l'Unesco et de l'Institut brésilien pour l'éducation, la science et la culture, qui célèbre le 400^e anniversaire d'une existence couronnée de succès.

Les réunions de ce genre semblent procéder d'une conception biologique de la culture et nous paraissent inaugurer, à ce point de vue, un dialogue entre le vieux et le nouveau monde, entre le père et le fils, le maître et le disciple. Une telle proposition contient sans doute une part considérable de vérité ; mais mieux vaudrait, selon moi, nous considérer comme les descendants d'un commun ancêtre totémique, — arbre dont nous serions, selon notre valeur, les feuilles, les branches, les fleurs, ou les fruits. Nous aurions ainsi sous les yeux un archétype culturel, un instrument qui nous permettrait de mesurer avec plus de précision les résultats des efforts collectifs des diverses cultures.

Une autre notion, que nous sous-entendons parfois, est celle d'une Europe et d'une Amérique statiques et homogènes, identiques à elles-mêmes dans le présent et dans le passé ; mieux vaudrait, étendant le concept de Max Scheler, parler d'entités sociales en puissance, douées d'intentions propres et complexes mais formées de personnalités collectives idéales dont l'individualité nationale reste absolument intacte. L'Europe et l'Amérique seraient alors quelque chose de plus que la somme de leurs éléments ethniques ou historiques, conformément à ce postulat d'un philosophe contemporain : « une différenciation entre les communautés humaines est indispensable pour fournir un mobile et une matière à l'odyssée de l'esprit humain ».

Ces idées nous permettent de distinguer, dans le thème particulier que nous proposent les organisateurs des rencontres de São Paulo, deux phases bien distinctes : une phase de réception, et une phase d'élaboration critique.

Le Nouveau Monde et l'Europe

LA PHASE DE RÉCEPTION. p.477 La conscience hispano-américaine apparaît clairement au début du XIX^e siècle, à l'aube de l'indépendance, et comme concomitant de l'épopée de l'émancipation politique. Les hommes de ce temps — par la bouche de qui parle l'esprit — prennent conscience d'eux-mêmes et s'efforcent de marquer dans le monde la place de leur continent. La réalité géographique était différente de celle que nous connaissons l'univers semblait divisé en trois régions dissemblables, selon le principe de l'europanisation qui déterminait, comme il se devait, les normes culturelles.

L'Asie n'avait pas encore livré l'enseignement millénaire de ses philosophes, que bien peu savaient lire et comprendre. Elle éveillait la curiosité, mais son inertie apparente faisait contraste avec le dynamisme de l'Occident. De l'Afrique — le « continent noir » des explorateurs — on ne connaissait que les régions côtières où les Européens avaient pris pied. L'Australie, les îles des mers du Sud et une grande partie de l'Amérique relevaient encore de l'exotisme.

Conformément au concept de l'évolution rectiligne, que contenait en germe la philosophie du XVIII^e siècle, l'Europe représentait le point culminant de la civilisation, l'apogée de l'humanisme occidental issu de l'héritage gréco-latin et du christianisme.

L'Amérique espagnole avait été unie à l'Europe depuis sa découverte — autre concept occidental — en raison des liens qui la rattachaient à la couronne et à la culture espagnoles. En brisant en esprit ces chaînes, les diverses républiques, devenues majeures, voulurent réaffirmer leur attachement à l'Europe — réalité historique plus vaste dont la mère-patrie n'était qu'un des multiples éléments.

L'Europe devint ainsi le modèle, le miroir où l'Amérique cherchait le reflet de sa conduite. Cette attraction était spontanée — en raison du prestige de l'Europe — ; il n'y eut aucun besoin de mécanismes intellectuels, d'action dirigée ou de politique de rapprochement : les valeurs authentiques qu'offrait l'Europe furent simplement absorbées par le subtil processus de l'assimilation culturelle.

Les anthropologues modernes usent d'un néologisme qui peut servir à caractériser ces relations ; c'est le terme d'« acculturation ». Selon Redfield, Herkovits et Lipton, ce terme désigne les phénomènes qui se produisent lorsque des groupes d'individus de cultures différentes se trouvent en contact, ainsi que les modifications qui en résultent à l'intérieur des divers groupes. Plus approprié

Le Nouveau Monde et l'Europe

encore serait le terme « transculturation », utilisé pour la première fois par le sociologue cubain Fernando Ortiz dans son excellente monographie *Contrapunteo del Tabaco y del Azucar*, qui caractérise mieux le processus de transmission de la culture à distance.

Le rapprochement des deux continents s'est trouvé facilité par la situation de l'Amérique espagnole au début du XIX^e siècle : les facteurs politiques de synthèse l'emportaient sur les facteurs ethniques de différenciation. Comme le disent Jean Brunhes et Camille Vallaux dans la préface de leur bel ouvrage *La géographie de l'histoire*, « les grandes ^{p.478} batailles de l'histoire sont des conflits d'opinions, car ce sont les pensées qui constituent les véritables principes de cohésion entre les peuples ».

Les effets d'une telle influence, à distance, sont variables, car ils dépendent de divers facteurs internes. L'éminent historien argentin, José Luis Romero, s'est efforcé de définir les bases d'une morphologie des contacts entre cultures dans son ouvrage *Las Bases para una Morfología de los Contactos de Cultura*, où il étudie les phénomènes de réception et précise les origines de l'attitude réceptive.

Edouard Spranger réduit ces facteurs à un schéma abstrait ; d'après lui, les catégories idéologiques dont il faut tenir compte sont : la différence de type humain ; la différence de niveau culturel effectif ; la différence de mentalité collective, et les différences en matière de coutumes, de morale, de droit, de gouvernement et de conception religieuse du monde et de la vie.

L'Amérique espagnole a pu s'ouvrir aux influences européennes parce que tous les pays américains étaient consciemment et fermement convaincus de la valeur absolue de la civilisation occidentale, qui était le cadre de leur vie historique et qu'ils considéraient comme leur bien propre.

Les facteurs de différenciation n'avaient pas encore acquis l'importance qu'ils devaient prendre à la fin du siècle.

On a voulu étudier le mode d'action des agents culturels qui contribuent à modifier la structure d'une époque. C'est là une entreprise hasardeuse ; j'invoquerai à ce propos le témoignage de A. N. Whitehead, qui avait abordé cette grande tâche avec toute la pénétration de son esprit philosophique. « A chaque époque, écrit-il, il existe un mode général de pensée, aussi transparent,

Le Nouveau Monde et l'Europe

pénétrant, — et selon toute apparence nécessaire, — que l'air que nous respirons ; comme dans le cas de l'air, il nous faut un effort extraordinaire pour nous apercevoir de son existence. »

Le célèbre auteur des *Aventures des idées* trouve une heureuse formule pour décrire la période de transition qui marque le début du XIX^e siècle : « L'histoire est dominée par une dualité qu'illustre la comparaison entre la vapeur et la démocratie d'une part, pour les temps modernes, la barbarie et le christianisme d'autre part, pour la civilisation classique. » Tel serait le substrat commun des périodes d'expansion et de réceptivité telle que celle qui a marqué le début du XIX^e siècle dans l'Amérique espagnole ; dans ce cas aussi, ce sont les idéaux qui ont déterminé les attitudes.

Au cours de cette période, les pays espagnols du continent se mirent en quête de moyens pour mener à bien cette œuvre urgente : s'aligner sur le modèle européen considéré comme ayant une valeur universelle. Héritiers du « siècle des lumières », dont les principes les avaient guidés dans leur lutte contre le régime colonial, ils s'efforcèrent d'élaborer, sous l'égide d'une raison souvent troublée par le sentiment, un nouveau droit sans rapport avec le dogme de la majesté royale, qui avait modelé leur conscience pendant la période coloniale, de mettre au point une politique fondée sur le principe sacré de liberté et, pour empêcher un ^{p.479} retour à l'ancien régime, une pédagogie apte à développer les qualités subjectives et à éveiller chez les masses la faculté de raisonner.

Pour y parvenir, ils disposaient des doctrines élaborées en Europe — armes trempées au feu brûlant des luttes et des révolutions qui leur semblaient préférables à celles qu'ils avaient eux-mêmes forgées.

Après ces spéculations, — un peu superficielles peut-être, — passons à des considérations plus objectives, et regardons en face l'implacable réalité. Et tout d'abord, comment l'apport culturel européen est-il parvenu en Amérique espagnole ? En l'absence de douane intellectuelle, nous ne disposons malheureusement ni de statistiques toutes faites, ni de tarifs, ni de fonctionnaires, capables de nous renseigner avec précision sur les importations invisibles d'idées.

L'inconnue peut être calculée en partant de divers éléments, car toutes les données sont confondues dans les domaines politique, économique, social, etc.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Il est toutefois possible d'isoler certains aspects de la réalité, au risque de déformer celle-ci, car ce qui est vivant perd quelque peu de sa spontanéité quand on ne l'envisage pas comme un événement se produisant simultanément avec d'autres.

Les premiers qui aient étudié ce problème scientifiquement ont été les théoriciens d'une discipline nouvelle : la littérature comparée. Les spécialistes de cette matière ont mis sur pied une méthode d'enquêtes et d'inventaires qui permet d'esquisser des solutions dans ce domaine particulier. Ils distinguent, d'une part, les influences collectives, et d'autre part, celles d'auteurs ou d'ouvrages isolés ; ils présentent comme les agents du processus de transmission et d'imitation les individus, les milieux sociaux, enfin les documents — textes, traductions, journaux et revues. Sans doute, aboutit-on ainsi à d'importantes découvertes sur le plan de la documentation et des théories, mais les représentants de cette discipline n'ont guère abordé jusqu'à présent la question des échanges littéraires entre l'Europe et l'Amérique espagnole.

En dernière analyse et à titre de conclusion, nous nous proposons de porter un jugement de valeur et de déterminer si l'apport européen n'a fait que modifier superficiellement la culture ibéro-américaine, ou s'il a au contraire exercé sur elle une influence profonde qui lui a fait perdre en partie, comme nous le disions plus haut, le « style » personnel qu'elle aurait élaboré si elle avait pu se développer en pleine indépendance.

Nous nous bornerons à donner dans la présente étude quelques exemples particuliers, qui font nettement ressortir l'influence que l'Europe a exercée sur la culture générale de l'Amérique et la contribution positive qu'elle a apportée à l'aspect humaniste de sa conscience historique.

Pour des raisons évidentes, nous laisserons de côté la technologie, qui modifie les conditions de vie et permet ainsi de nouveaux développements sociologiques. Nous passerons également sous silence les effets de l'immigration, qui influe directement sur les rapports humains. Nous concentrerons notre attention sur les principes philosophiques, ou, pour mieux dire, sur les idées directrices qui aident à résoudre les questions capitales ; sur la pédagogie, qui modifie les habitudes et met en p.480 circulation des connaissances rénovatrices ; sur les beaux-arts qui, en tant qu'« adaptation

Le Nouveau Monde et l'Europe

intentionnelle de l'apparence à la réalité », représentent une manifestation éclatante de la puissance créatrice sur le plan esthétique.

LA DIFFUSION DES IDÉES EUROPÉENNES EN AMÉRIQUE ESPAGNOLE — L'« IDÉOLOGIE ». L'épopée de l'Indépendance avait facilité le mouvement des idées et accéléré l'assimilation des « lumières », que l'Amérique espagnole recevait par intermittence de l'Espagne de Feijoo et de Jovellanos, de la France de la Révolution et des colonies anglo-saxonnes des Indes occidentales.

L'influence de Rousseau se faisait sentir sur tout le continent ; ses phrases brûlaient les lèvres frémissantes des Pères de la Patrie, qui voyaient dans le penseur genevois le philosophe rénovateur.

Pour constater que cette influence s'est exercée à l'échelle continentale, il suffit de relire Simon Rodriguez, l'étrange maître de Bolivar, le romancier mexicain Fernandez de Lisardi, le préambule doctrinal de la Constitution du Chili rédigé par Juan Egana, ou les pages écrites par Baltasar Maciel et Mariano Moreno sur le Rio de la Plata.

L'influence de la France, directrice séculaire de la conscience intellectuelle de l'Amérique espagnole, se précisa avec la diffusion de l'« Idéologie », conçue par Condillac, dont l'Académie des Sciences morales et politiques fut l'organe d'expression et Destutt de Tracy le codificateur.

Le succès de cette doctrine, qui n'avait eu qu'un retentissement limité dans son pays d'origine, montre que l'influence des idées, comme tant d'autres influences, ne tient pas à leur nature intrinsèque ou à leur contenu philosophique, mais au message que ceux qui les accueillent croient y trouver.

Si l'on veut bien excuser la hardiesse d'un tel rapprochement, l'Idéologie jouit chez nous d'un prestige égal à celui du *Journal intime* de l'adolescence passionnée de Stendhal. Ce fut une arme dont l'élite de la société s'empara pour combattre, sur le terrain politique du libéralisme modéré, le dogmatisme des universitaires et pour aborder d'un point de vue logique et conceptuel l'étude des principes rationnels de la connaissance. Il est permis d'affirmer que l'éveil philosophique de plusieurs pays d'Amérique est essentiellement dû à l'influence de l'Idéologie.

Au Mexique, c'est l'Idéologie qui dicte la position de José Maria Luis Mora. En Argentine, elle triomphe également, et même de façon plus durable, grâce à

Le Nouveau Monde et l'Europe

l'enseignement de Juan Crisostomo Lafinur (cours de 1818), au traité *Principios de Ideologia* de l'abbé Juan Manuel Fernandez de Agüero, et aux leçons de Diego de Alcorta qui appartient déjà à l'époque romantique.

Au Chili, l'Idéologie est cultivée avec vigueur et enthousiasme à l'Institut national, premier lycée de la République, par José Miguel Varas, auteur des *Elementos de Ideologia* (1829) et par son ami Ventura Marin — qui l'emporte sur lui par les connaissances —, Marin devait publier plus tard *Elementos de filosofia del espiritu humano* où le grand humaniste Andrés Bello décèle l'influence de Destutt de Tracy.

p.481 A Cuba, l'Idéologie, enrichie d'autres apports et empreinte de certains caractères originaux, est enseignée par Bernard O'Gavan et par Félix Varela y Morales. Ce dernier, dans ses cours du Collège San Carlos, s'efforce de libérer la pensée cubaine en s'appuyant sur Destutt de Tracy, mais non sans le reviser, comme le montre la lecture de ses *Miscelanea*. Les idées de cette école se retrouvent dans les *Maximas* de José de la Luz Caballero, où le thème central s'accompagne toutefois de motifs originaux qui dénotent la personnalité de l'auteur.

Le règne de l'Idéologie n'avait pas pris fin que déjà arrivaient en Amérique espagnole, pour être assimilés par ses penseurs, d'autres systèmes didactiques : le doux spiritualisme de Laromiguière et l'éclectisme de Victor Cousin. On peut mesurer ainsi l'influence de la France, que Fortunat Strowski définissait en ces termes pour ses élèves des universités nord-américaines : « Le génie français adapte donc, assouplit, transforme et corrige, avec son sens des réalités, la philosophie de l'homme qui semble s'imposer à chaque époque. Il la renvoie ainsi métamorphosée et vivante à l'Europe qui l'adopte, qui en refait une idole, et c'est toujours à recommencer et toujours la France recommence. »

Transmis par la France, l'Idéologie et l'Éclectisme donnent aux penseurs de l'Amérique espagnole une leçon utile, profitable et adaptée à leur stade d'évolution. Sur le plan intellectuel, il s'agissait en effet pour eux non pas de prendre une décision finale, mais de choisir avec une impartialité relative parmi tous les systèmes celui qui correspondait le mieux à leur tempérament collectif.

LE MOUVEMENT ROMANTIQUE. Les quelques lignes que nous avons consacrées à l'Idéologie suffisent à montrer combien fut profonde l'influence de

Le Nouveau Monde et l'Europe

la France sur la pensée de l'Amérique espagnole. Il ne serait pas difficile de retrouver cette influence au Brésil, avec Mont Alverne, et aux Etats-Unis : on se rappelle les liens d'amitié qui unissaient Jefferson et Destutt de Tracy.

Le romantisme nous fournit un deuxième exemple de relations intercontinentales, non plus dans le cadre d'un système, mais en liaison avec un mouvement général. Le romantisme — phénomène occidental où s'exprime l'ensemble des aspirations, des désespoirs rationalistes et des vagues désirs de la fin du XVIII^e siècle, — nous montre celui des visages de l'Europe que Paul Hazard définissait ainsi : « Qu'est-ce que l'Europe ? Une pensée qui ne se contente jamais. »

L'expansion du romantisme en Amérique affecte l'existence dans tous ses aspects, depuis les sommets de la méditation jusqu'à l'attitude de l'homme envers son milieu social et artistique, qu'il transforme pour pouvoir vivre subjectivement ses sentiments intimes.

Le continent portait déjà les germes du Romantisme, semés par Rousseau. Nous retrouvons ici Simon Rodriguez, lecteur passionné du livre ouvert de la nature. Signalons sa traduction d'*Atala*, ou les amours de deux sauvages dans le désert, de François-René de Chateaubriand (1801).

p.482 Mais les influences décisives viennent directement d'Europe par d'autres voies : elles sont transmises par les voyageurs américains qui parcourent les yeux ouverts les pays d'Europe, par les expatriés qui viennent refaire leur vie en Amérique ; ou encore par des livres dont les pages recèlent un pollen fécondant. L'influence est donc multiforme et ses origines extrêmement diverses.

Dans les pays de l'Atlantique Sud qu'arrose le Rio de la Plata, l'inquiétude romantique trouve son paladin en Estaban Echeverria. Le poète, qui a vécu à Paris les grandes journées de la querelle entre les générations néo-classique et révolutionnaire, fait entendre de vibrants accents à Buenos Aires au cercle Marcos Sastre (1830), où il conseille des lectures conformes au nouveau credo littéraire et social pour se cloîtrer ensuite dans son œuvre personnelle.

De Buenos Aires, le romantisme passe au Chili avec les écrivains qui fuient la dictature de Rosas. Il trouve partisans et adversaires parmi les intellectuels chiliens promoteurs du mouvement de 1842.

Les ferments du romantisme sont importés d'Espagne à Lima par Fernando

Le Nouveau Monde et l'Europe

Velarde, débordant de lugubres accords. Gertrudis Gomez de Avellaneda les introduit à Cuba par la même voie. Bientôt, sur tout le continent, le classicisme équilibré n'est plus enseigné que de façon superficielle, ou pour servir de stimulant au romantisme.

Le romantisme éclate dans la prose de Domingo F. Sarmiento, dans la poésie de Julio Arboleda et dans les premiers romans américains ; *Cecilia Valdés* de Cirilo Valverde et *Maria* de Jorge Isaac où il atteint à la douceur idyllique.

Il déborde sur les autres genres : le théâtre se renouvelle sous l'influence de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas et des Espagnols, le duc de Rivas et Garcia Gutierrez, dont s'inspirent Ignacio Rodriguez Galvan au Mexique, Francisco Acha et Heraclio Fajardo en Uruguay, Carlos Bello au Chili.

En peinture, les artistes venus d'Europe — le Bavarois Jean Maurice Rugendas, les Français Raymond Q. Monvoisin, Jean Léon Palière, Hippolyte Garneary, etc. — égayaient de brillantes couleurs la triste palette coloniale des artistes créoles. Ceux-ci découvrent alors à leur tour et s'efforcent de saisir la beauté panthéiste de la nature, ce qui nous donne les pampas de Prudiliano Pueyrredondo, les paysages mexicains de José Maria Velasco et la montagne andine du Chilien Antonio Smith.

En musique, la leçon d'art lyrique donnée par l'Italie est accueillie avec enthousiasme en Amérique espagnole où, à l'influence toute puissante de Rossini, succède celle de Bellini, de Donizetti et de Verdi. Dans les luxueux théâtres érigés à la gloire du genre défilent les grands noms du bel canto, et la jeunesse de Cuba, du Pérou et du Chili applaudit les interprétations de la Pantanelli et de la Rossi. De leur côté, les musiciens s'efforcent d'imiter le modèle italien, et l'on voit apparaître une rapide floraison d'opéras italianisants.

Dans le domaine politique et social, le romantisme se trouve associé aux doctrines de Saint-Simon, de Proudhon, de Fourier et de Cabet, ^{p.483} qui trouvent un écho sur tout le continent américain et reçoivent même une application pratique aux Etats-Unis avec la création de la Société « Oneida », de la « New Harmony », de l'« Indiana », de la « Brook Farm », de l'« Icaria » du Texas et du « Transcendental Club » où des collectivités choisies s'efforceront de vivre le socialisme utopique.

En Amérique espagnole, ces doctrines se retrouvent sous une forme diluée

Le Nouveau Monde et l'Europe

dans le *Dogma socialista* d'Estaban Echeverria. C'est un commentaire des idées de Pierre Leroux, animateur du journal *Le Globe*, où bien des Américains du Sud puisent leur inspiration. On en trouve des réminiscences chez Sarmiento et Alberdi.

Le fouriérisme, importé en Uruguay par Eugène Tardonet, retient au Chili l'attention de Domingo Eyzaguirre et celle du mathématicien Ramon Picarte qui, à une époque déjà tardive, voulait ouvrir un phalanstère près de Chillan.

D'après les critiques qui l'ont établi, le bilan spirituel des contacts de cette époque apparaît favorable. La liberté, leitmotiv romantique, pousse à étudier la réalité nationale, négligée par les arts plastiques et la littérature. L'inspiration s'empare des thèmes américains : l'époque coloniale qui correspond au moyen âge de la poésie européenne, la nature environnante, les coutumes indigènes. A la longue, l'influence européenne donne naissance ainsi à une culture nationale dans les républiques de l'Amérique espagnole.

LE POSITIVISME. Le positivisme, philosophie d'Auguste Comte, a exercé en Amérique une influence prépondérante. Il représente, sans conteste, l'un des éléments du climat culturel du siècle. Ce rôle a été particulièrement significatif au Brésil, au Mexique et au Chili.

Au Brésil, Miguel Lemos érige un temple à la Religion de l'Humanité, une chaire républicaine est fondée à l'Ecole militaire, et à l'Athénée il se crée une Société positiviste, où prennent la parole les apôtres de la doctrine : Tobias Barreto, Teixeira Mendes et Benjamin Constant Botelho. Mais il n'entre pas dans le cadre du présent exposé d'étudier l'important mouvement positiviste brésilien.

Au Mexique, cette influence acquiert une ampleur et une profondeur dont Leopoldo Zea rend compte de façon impartiale et exhaustive dans l'excellente monographie *El Positivismismo en Mexico*. Nous ne pouvons ici qu'effleurer la question. D'après Zea, l'introduction du comtisme au Mexique « ne fut pas l'effet de la curiosité ou du hasard » ; cette doctrine fut, pour une classe sociale déterminée — la bourgeoisie — l'instrument qui lui permit de faire triompher le libéralisme sur l'anarchie consécutive à la chute de l'Empire de Maximilien et au gouvernement démocratique de Benito Juarez.

Interprétant l'histoire conformément à la loi comtienne des trois états, les

Le Nouveau Monde et l'Europe

positivistes mexicains faisaient correspondre l'état théologique à l'époque où le clergé dominait la scène sociale et politique, l'état métaphysique à la période des luttes entre libéraux et conservateurs. La génération de 1867, elle, était appelée à instaurer l'état positif.

p.484 Le maître du groupe réformiste fut Gabino Barreda. Son programme est tracé dans l'*Oracion Civica* où, usant de persuasion (convaincre et non imposer, telle était sa devise), il prêche à ses ardents compatriotes le credo libéral et rénovateur.

Pour s'assurer la direction spirituelle du Mexique, les adeptes de cette doctrine eurent recours à la pédagogie. C'est ainsi que furent créées l'Ecole nationale préparatoire et, en 1877, l'Association méthodophile, où les disciples de Gabino Barreda exposaient leurs problèmes comme on le fait dans un stage d'études.

Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur les conséquences, pour le Mexique, de la diffusion du positivisme. Soulignons seulement, à la suite de Leopoldo Zea, que cette doctrine « bien qu'étrangère par son origine à la situation mexicaine, fut adoptée et utilisée au Mexique pour imposer un ordre nouveau ».

Le positivisme a joué un rôle plus limité dans la vie intellectuelle du Chili. Dans ce pays, il a exercé une double influence : une influence d'ordre religieux et spiritualiste d'abord. La Religion de l'Humanité, si elle devait rester étrangère au positivisme mexicain, se maintint vivante au Brésil grâce à Miguel de Lemos, et, au Chili, grâce à l'action de la famille Lagarrigue, — et notamment de Jorge et de Juan Enrique. Les pamphlets de ces deux auteurs, datés conformément au calendrier positiviste, tout comme leur action personnelle, visaient à divulguer le credo de cette Religion.

Le deuxième aspect de l'influence du positivisme, en tant que doctrine et que philosophie, est lié au nom de José Victorino Lastarria, réformateur et théoricien du libéralisme, auteur des *Lecciones de Política Positiva* (1878). Il y eut aussi des foyers régionaux d'influence positiviste, tels que le Lycée de Copiapo, animé par Serapio Lois. Cette influence, combinée avec celle de la sociologie évolutionniste de H. Spencer, apparaît dans les œuvres de Valentin Letelier et inspire l'action des hommes de la génération de 1880 en Argentine.

Le Nouveau Monde et l'Europe

L'historien vénézuélien Mariano Picon Salas s'est efforcé de caractériser en quelques lignes la signification du positivisme pour toute l'Amérique. Bien qu'en grande partie négatif, son jugement nous indique sur quels points s'exerça cette influence spirituelle. « Le positivisme, dit-il, fut une prétendue réaction scientifique contre les utopies romantiques, notamment en ce qui concerne l'interprétation de notre histoire ; une tentative pour laïciser la morale et la pédagogie et les soustraire à l'influence toute puissante de l'Eglise ; un effort d'eupéanisation, parfois trop aisément satisfait, dont on attendait la solution de tous nos problèmes sociaux ; enfin, une application au domaine de la culture des méthodes des sciences naturelles. »

LA PHASE CRITIQUE. Pendant la période que, pour simplifier, nous avons appelée ici phase de réception, la culture hispano-américaine s'assimile les influences qui viennent d'Europe, et notamment de France, par une infinité de voies, que des études documentées permettront sans doute d'indiquer plus tard avec précision sur la ^{p.485} carte des routes spirituelles. Ces éléments importés déterminent le phénomène caractérisé, selon l'expression de Whitehead, par « la disparition d'un ensemble d'émotions et de pratiques inconscientes habituelles et l'apparition d'un nouveau complexe de coutumes ».

Ces enseignements, que l'Amérique espagnole accueille avec tendresse et piété filiale, lui permettent de se placer dans le sillage spirituel de l'Europe, dans le courant idéologique humaniste et libéral du XIX^e siècle, bien que sa structure ethnique, sociale, politique et économique soit loin d'être aussi homogène que celle des pays qui lui servent de modèle et dont elle limite et adopte la conduite.

Pour bien comprendre cette phase de réception, il faut tenir compte de certains traits essentiels. Pendant plusieurs dizaines d'années, au début de l'histoire républicaine, la culture est l'apanage d'un petit groupe de dirigeants, paternaliste en politique et socialement mobile, qui reste marqué par l'influence philosophique du siècle des Lumières. Toutes les élites dirigeantes du continent admettent l'existence de principes directeurs universels et sont unies par une parenté spirituelle qui permet de prévoir une évolution intellectuelle plus ou moins synchronisée. Ces élites se réclament de la philosophie du progrès, répandue grâce à l'influence scientifique du positivisme et de la sociologie évolutionniste ; elles ont des inquiétudes sociales, nuancées de socialisme utopique, de philanthropisme ou d'humanitarisme catholique.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Les liens de dépendance à l'égard du Vieux Monde sont si forts que Risieri Frondizi peut écrire : « Ce que l'on a jusqu'à présent appelé philosophie latino-américaine pourrait désormais s'appeler histoire de l'influence de la pensée philosophique européenne sur les pays de l'Amérique latine. » Juan B. Teran confirme ce point de vue : « Nous vivions de l'Europe, de sa science et de sa littérature ; nous faisons appel à ses hommes, nous absorbions ses idées, fascinés par sa culture. L'Amérique était un satellite de l'Europe. »

Le passage de la phase réceptive à la phase critique se fait sous l'action des multiples facteurs qui poussent l'intellect hispano-américain à se conformer au modèle occidental. Le romantisme conduit au nationalisme, qui devient l'un des thèmes favoris de la littérature, des arts plastiques et de la musique. La science conduit au naturalisme, nouvelle manière d'envisager la réalité environnante et de faire apparaître les défauts de la structure sociale. Le spiritualisme fait éclore le mouvement moderniste, première doctrine esthétique d'origine américaine dont l'influence se fait sentir sur toute la littérature de langue espagnole.

Les petits cercles d'intellectuels s'élargissent grâce à l'action des universités et des écoles secondaires. Ces établissements s'acquittent de leur mission avec une efficacité parfois exemplaire, diffusant les idéaux élevés qui contribuent à former le type d'hommes dont les divers pays ont besoin pour accéder à la démocratie. Le système d'enseignement offre un autre exemple d'assimilation des méthodes européennes. Le lycée du type français prédomine, mais l'intellectualisme humaniste traditionnel est bientôt tempéré, dans certaines républiques, par l'arrivée de professeurs allemands, d'une formation scientifique plus rigoureuse.

^{p.486} L'Angleterre, prompte à élaborer de nouveaux modes de vie sociale, fait sentir son influence sur le plan pédagogique en ce qui concerne la formation morale du caractère.

Une nouvelle conscience historique se fait jour à la suite des multiples progrès de la civilisation ; elle permet aux pays américains d'envisager sous un nouvel angle le problème de leurs relations avec l'Europe.

Ce qui frappe en premier lieu l'attention, à l'échelle du Continent, c'est ce que nous pourrions appeler la redécouverte, la réévaluation de l'Espagne, — qui vient modifier l'idée que l'on se fait des rapports entre l'Europe et l'Amérique. Comme le dit en termes concis Esteban Echeverria, jusqu'à ce moment

Le Nouveau Monde et l'Europe

historique, « les Américains considéraient la tradition démocratique de leur origine révolutionnaire comme la seule tradition américaine ». Dans cette conception quasi biblique, le nouveau monde républicain aurait, en naissant, sectionné le cordon ombilical qui le rattachait au passé.

Le ressentiment envers la mère-patrie s'efface peu à peu, à mesure que l'époque coloniale cesse d'être un objet de mépris.

La recherche érudite permet de se faire de l'histoire une idée plus conforme aux faits. Les causes de friction ayant disparu, on acquiert une vision plus juste du véritable processus de formation des nationalités. Le dialogue est renoué avec l'Espagne : l'influence des écrivains de la génération de 1898 est perceptible dans la littérature américaine.

Miguel de Unamuno, merveilleux interprète des inquiétudes de la péninsule à cette période de crise, a tenté dans plus d'un de ses *Essais*, si riches de substance, de préciser les raisons profondes de l'interdit historique qui frappait l'Espagne. On y voit revenir comme un refrain des phrases telles que celle-ci, que nous citons de mémoire : « Il serait présomptueux de juger l'influence directe de la France supérieure à celle de l'Espagne ; il serait tout aussi présomptueux ou injustifié, de croire que l'Espagne a cessé d'exercer dans ces pays son influence culturelle, avec ce qu'elle a de mauvais — qui n'est pas peu — et ce qu'elle a de bon — qui n'est pas rien. »

La reprise du dialogue Amérique-Espagne entraîne deux conséquences précises. En premier lieu, les chercheurs et les sociologues peuvent expliquer ainsi ce que le tempérament hispano-américain a de particulier, d'original et parfois d'étrange. C'est ce qu'exprime fort bien José Luis Romero, qui ramène la thèse à ses justes proportions en la débarrassant de ce qu'elle pouvait avoir de politiquement outré : « Son autonomie étant admise et sa personnalité naissante reconnue, la culture hispano-américaine veut se tourner vers la péninsule pour y chercher le sens profond de son existence millénaire. Nous la voyons aujourd'hui affirmer ses origines espagnoles, la similitude de certaines tendances, de certaines qualités, de certaines préoccupations. »

En second lieu, l'Espagne représente l'un des facteurs du mouvement d'eupéanisation. C'est par l'intermédiaire de ses institutions culturelles, dont l'influence est plus directe du fait de la communauté de langue, que la pensée philosophique contemporaine exerce son action. Une place de choix revient dans

Le Nouveau Monde et l'Europe

ce domaine au maître Ortega y Gasset, animateur ^{p.487} de la *Revista de Occidente*, qui signale le matériel nouveau grâce auquel l'Amérique peut renouveler et élargir peu à peu sa position philosophique.

En revanche, le rapprochement entre l'Espagne et l'Amérique latine entraîna une nouvelle réaction, que nous nous contenterons de signaler, mais qu'il est indispensable de connaître pour comprendre le mécanisme des échanges intellectuels. A cette époque où les relations spirituelles — mais non les relations techniques et économiques — étaient rares entre les deux Amériques (c'est par l'entremise de la France ou de l'Espagne que s'était répandue la vogue de Poe, de Walt Whitman et d'Emerson), les intellectuels furent amenés de temps en temps à établir une comparaison entre les deux modes de vie, l'anglo-saxon et le latin. Animés du plus pur spiritualisme bergsonien, ils se fondaient sur le principe d'une opposition entre la technique et l'esprit, la machine et l'homme, le collectif et l'individuel. Ce mouvement eut des répercussions immédiates, en raison des circonstances historiques et grâce à l'expression vigoureuse que José Enrique Rodo sut lui donner dans son important essai *Ariel*. Mais, outre ses effets immédiats, il permit de préciser la véritable nature de l'élément américain — ce qui marque un troisième stade dans la critique de l'apport européen.

Jusqu'alors, à part quelques précurseurs, les théoriciens du nationalisme culturel se fondaient essentiellement sur l'idée d'une Amérique latine humaniste, de type occidental et d'essence espagnole, engagée depuis l'Indépendance dans la voie du progrès sous l'influence de l'Europe. Le débat évoqué plus haut fit apparaître l'existence de nationalismes indigènes, mettant en relief l'importance des éléments non européens dans la civilisation américaine. La polémique porte sur le nom même et la définition du continent. Les termes d'« Amérique espagnole », d'« Amérique ibérique », et même l'expression plus large d'« Amérique latine », sont combattus par les théoriciens de l'Amérique indienne ou de l'Amérique africaine, qui s'efforcent de faire une place à l'élément autochtone et à l'élément exogène africain dont le sang et les coutumes ont été ethniquement assimilés, comme le prouve l'existence d'une race métisse.

Nous n'interviendrons pas dans cet intéressant débat qui divise aujourd'hui encore hommes politiques et historiens, notamment dans les pays où l'élément indigène est important et où l'on trouve les plus éclatants vestiges de la splendeur précolombienne. Soulignons cependant que cette autocritique de la

Le Nouveau Monde et l'Europe

substance même de notre culture nous a amenés à analyser l'ampleur et l'utilité de l'apport européen dans l'évolution culturelle américaine.

Cette critique se retrouve dans la littérature américaine, à laquelle elle fournit le thème d'interminables discussions. Les historiens de l'art s'efforcent de retrouver l'élément américain dans les créations artistiques ; les musiciens le recherchent soit dans le folklore, qui alimente le « nationalisme musical », soit dans une forme originale de musique où ces caractères distinctifs s'exprimeraient dans une langue universelle ; les poètes veulent donner une vie nouvelle à cette réalité ; les historiens, les sociologues et les philosophes se demandent eux aussi, par inquiétude, amertume, ressentiment ou impulsion créatrice, s'il n'existerait pas une ^{p.488} culture américaine, fruit singulier de notre histoire, de nos œuvres et de notre pensée. Nous éviterons de nous prononcer sur ce point dans ce bref essai, proposant comme solution provisoire celle que donne Leopoldo Zea dans son intéressant exposé *En torno a una filosofía americana*.

Pour l'écrivain mexicain cette façon de voir est nouvelle et conforme à la conjoncture universelle d'une époque. Il n'est plus possible désormais de revenir aux modèles qui ont dominé le XIX^e siècle, lorsque le prestige culturel de l'Europe suffisait à provoquer l'assimilation de nombre des valeurs dont nous avons parlé.

Il n'est pas moins chimérique de vouloir renouer les liens rompus par la conquête espagnole. Comme l'affirme catégoriquement Oswald Spengler : « La culture précolombienne n'a pour nous aucun sens ; elle ne nous dit rien d'essentiel ».

Notre façon de penser, notre conception du monde nous viennent de l'Europe et procèdent de la culture occidentale. Pourtant, bien qu'ils soient nôtres, nous les sentons étrangers, trop ambitieux.

En conclusion, tout le mal viendrait de ce que nous voulons nous adapter à la culture européenne au lieu de l'adapter à nous.

Félix Schwartzmann, qui a étudié *Le sens de l'humain en Amérique*, par la méthode anthropologique, envisage pour l'avenir les attitudes suivantes : A. Affirmation possible de ce qui est purement autochtone et régional. — B. Continuation par nous de la culture occidentale. — C. Occidentalisation pure et

Le Nouveau Monde et l'Europe

simple. — D. Résurrection illusoire, ambiguë et décadente de l'esprit européen déjà mort. — E. Universalité positive résultant de l'expérience américaine de la vie. L'auteur estime que seule cette dernière attitude pourrait produire « la synthèse de nos qualités originales et leur unification autour des éléments occidentaux ».

Nous ne disposons pas encore d'études rigoureuses sur l'histoire comparée de l'Europe et de l'Amérique espagnole. La seule dont nous ayons connaissance porte sur la relation Europe-Amérique du Nord, c'est-à-dire sur le monde anglo-saxon. Son auteur, Pitirim A. Sorokin, professeur de sociologie à l'Université Harvard, soutient que les deux cultures sont essentiellement identiques et conclut en ces termes : « Malgré trois ou quatre siècles de séparation géographique, il n'a longtemps existé et il n'existe encore qu'une seule culture : la culture occidentale ou euro-américaine, dont tous les caractères essentiels sont identiques sur les deux continents. Etant foncièrement identique, cette culture a le même âge sur l'un et l'autre continent ; elle n'est nullement plus jeune en Amérique qu'en Europe. Pour la même raison, elle évolue ici et là dans la même direction, passant par les mêmes phases et manifestant les mêmes tendances. »

Nous n'avons pas l'intention de résumer ici les faits sur lesquels l'auteur fonde ses conclusions qui occupent un long chapitre de son ouvrage *The Crisis of our Age*.

Faute de monographies — lacune qu'il est absolument nécessaire de combler d'urgence dans les deux hémisphères — il est impossible de donner une réponse nette. Les intuitions, les raisonnements logiques ne ^{p.489} suffisent pas : il faut des recherches précises, propres à corroborer scientifiquement la part de vérité que peuvent contenir les différentes théories. Nous pouvons cependant parler avec optimisme de l'apport de l'Europe à notre patrimoine culturel. Il n'y a jamais eu d'effort dirigé, dicté par une idéologie politique ; entre les diverses formes qui s'offraient à elle, l'Amérique espagnole a choisi celles qui correspondaient le mieux à son tempérament. C'est un acte libre et spontané qui a défini la nature de l'apport.

Les relations entre les deux continents satisfont aux conditions posées par les penseurs qui ont étudié la brûlante question de la transmissibilité de la culture — notamment Sorokin (*Social Philosophies of an Age of crisis*) que nous avons déjà cité.

Le Nouveau Monde et l'Europe

L'apport européen répondait à des besoins urgents et universels. Il a pu être transmis d'individu à individu, de groupe à groupe, de pays à pays, du fait qu'il existait entre les deux continents une indéniable parenté culturelle. Même si l'on adopte la position extrême que « nous ne pouvons continuer à vivre qu'en collaborant avec la culture occidentale », nous estimons que ces échanges sont chaque jour plus profitables et plus nécessaires.

A notre époque d'internationalisme culturel, c'est surtout dans les domaines des sciences et des arts que se produisent les contacts essentiels et durables entre les mondes. Nous devons donc perfectionner la politique des échanges. L'Europe doit venir au-devant de l'Amérique espagnole ; étudier ce que sa culture a de continental et ce que chacun des pays qui la composent a de singulier.

Il faut multiplier les expositions, les congrès, les échanges de professeurs et d'élèves, les bourses d'études et de recherche, les bibliographies et les traductions. Il faut élargir le domaine où s'exerce le fécond mouvement américaniste européen, faire en sorte qu'il s'intéresse non seulement au passé et aux fouilles archéologiques, mais aussi au panorama contemporain. Le colloque centenaire entre l'Europe et l'Amérique latine sera d'autant plus fécond que nous saurons mieux passer des discours aux actes.

(Traduit de l'espagnol.)

@

Le Nouveau Monde et l'Europe

ALLOCUTION DE M. PAULO DUARTE

à la séance de clôture

@

p.490 Il semble que ces premières Rencontres Intellectuelles de São Paulo ont pleinement atteint leurs buts. La première partie, donc, du programme de l'Unesco — sonder les rapports moraux et culturels entre l'Amérique et l'Europe — s'est terminée par une série d'éclaircissements sans lesquels il serait impossible de reconnaître, d'une part, les affinités et tendances qui doivent être fortifiées en vue d'un plus grand rapprochement et, de l'autre, les causes d'équivoques et différences qui doivent être mises en lumière si nous voulons faire œuvre utile.

(...) Alceu Amoroso Lima, dès le début de nos travaux, avec son talent et sa profondeur habituels, a touché à un point qui m'a réjoui jusqu'au fond de mon cœur, car l'opinion d'un homme aussi illustre coïncidait avec une de mes plus anciennes convictions. Il s'agit du soi-disant vieillissement de l'Europe. Moi aussi, je l'ai toujours nié ; j'ai toujours considéré l'Europe comme le laboratoire le plus important de notre temps, où se déroulent les expériences décisives qui aboutiront aux transformations finales de cette période de transition qui est la nôtre. J'ai vécu la vie européenne aux moments les plus critiques de ces dernières années. Je m'y trouvais en 1934 lorsque la France a réagi avec force contre la tentative de « fascisation » du pays qui était devenu le symbole de la liberté. J'y étais encore en 1939, en 1940. Et peu de jours après la libération de Paris, en 1944, j'y suis retourné pour me joindre à Paul Rivet dans notre Musée de l'Homme, lors de cet hiver de 1944, le plus douloureux de tous, où on gelait pendant des heures en faisant la queue pour recevoir, à la fin, une gousse d'ail, comme il m'est arrivé en janvier 1945...

Mais Alceu Amoroso Lima a touché à un autre point crucial pour nous : le risque que nous courons, nous autres Américains, de vieillir prématurément ! Tandis que l'Europe présente les aspects d'une nouvelle jeunesse à travers son œuvre de récupération, comme on peut l'observer en France, en Italie, ou en Allemagne, nous, à ce qu'il paraît, présentons les symptômes d'une décadence inquiétante.

En rentrant en France, quelques jours après la libération, j'ai rencontré un

Le Nouveau Monde et l'Europe

pays détruit, qui avait perdu son cheptel, ses locomotives, ^{p.491} ses moyens de transports, ses ponts, et qui n'avait guère de quoi manger. Un an plus tard, peu de temps après l'écroulement de l'hitlérisme, deux mille ponts avaient été reconstruits et la vie était redevenue à peu près normale. Entre temps, plusieurs pays sud-américains, y compris le Brésil, des pays qui n'avaient même pas entendu un signal d'alarme, se trouvaient plus désorganisés, plus désagrégés du point de vue moral et matériel que ces territoires européens envahis, occupés pendant des années, pillés et détruits. C'est Jean Rostand qui m'a un jour parlé, dans sa maison de Ville-d'Avray, de certaines expériences d'après lesquelles, en injectant du pus stérile dans les veines d'un jeune mammifère, celui-ci commençait aussitôt à donner des signes d'un vieillissement rapide. Je me demande si un sorcier diabolique n'a pas injecté du pus stérile dans le sang de certains jeunes pays de l'Amérique. S'il en est ainsi, ils peuvent encore réagir, et l'œuvre à laquelle nous entendons nous consacrer — et nous avons prouvé ici que nous sommes disposés à la mener à bien — pourra constituer la meilleure partie de cette réaction récupératrice contre l'appauvrissement fatal de jeunes organismes qui ne doivent pas mourir.

C'est à travers les organisations internationales comme l'ONU et l'Unesco que nous pouvons commencer notre œuvre. D'où une idée dont j'avais fait part, en pleine guerre, à feu M. Stettinius, alors secrétaire d'Etat, au moment où on discutait déjà à Dumbarton Oaks les premiers plans pour l'établissement d'un nouvel organisme au-dessus des nations, tels que l'ONU et l'Unesco le sont devenus par la suite. Je disais donc à M. Stettinius que ces institutions, une fois fondées, devraient admettre, parmi leurs membres, en plus des délégués de chaque gouvernement, des délégués des hommes libres de tous les continents. Ils seraient choisis parmi les citoyens réellement représentatifs de chaque nation, du point de vue spirituel. Ces hommes-là, du fait même qu'ils sont trop représentatifs, ne seraient jamais officiellement envoyés par leurs gouvernements, surtout par certains gouvernements, pour les représenter dans ces organismes où la diplomatie des ménagements doit être remplacée par la diplomatie de la franchise sans réserves, dont un délégué officiel, aussi courageux et digne soit-il, ne peut pas faire usage. Ici même, pendant nos travaux, nous avons vu la nécessité de ces représentants des hommes libres, lorsque d'illustres personnalités ont mis à nu des épisodes qu'aucun diplomate ne pourrait mentionner, tel le cas de penseurs éminents obligés de s'enfermer

Le Nouveau Monde et l'Europe

en eux-mêmes, de se contenter d'une liberté subjective, parce que la liberté concrète a été abolie dans des pays soumis à des régimes policiers.

(...) Nous avons prouvé précisément dans le congrès que nous allons clore, que l'existence de tels délégués est non seulement possible, mais désirable. Grâce à la totale liberté des débats, grâce à la présence d'hommes éminents qui ne seraient jamais venus ici à travers leurs gouvernements, nous avons même pu éclairer certaines équivoques qui troublent encore un rapprochement véritable entre plusieurs pays d'Amérique et d'Europe. Et le moment est venu de répondre à une question posée par un illustre membre de ces Rencontres, le Professeur ^{p.492} Rodrigues Lapa, lorsqu'il nous a demandé d'expliquer la contradiction dont nous faisons preuve en admettant parmi nous, qui sommes les défenseurs acharnés de la liberté, des représentants de gouvernements autoritaires. Exactement pour cela, parce que ce sont des représentants de gouvernements autoritaires. S'il s'agit d'hommes intelligents — et ils le sont — ce sera une occasion pour eux de méditer, de se justifier, de se défendre. Et de se corriger aussi : l'occasion de goûter de cette eau fraîche de la liberté, et ceux qui y ont goûté n'en voudront plus jamais d'autre...

Il se peut, mon cher Rodriguez Lapa, cher ami et frère de croyances et d'incroyances, il est possible que quelqu'un n'ait pas bien compris votre irritation, qui est l'irritation de l'homme libre vivant dans un climat incompatible, lorsque vous avez retourné votre amertume contre les Etats-Unis aussi, comme pour marquer les tons foncés, là où nous cherchions à atténuer certaines ombres. Seuls ceux qui ont vécu opprimés et qui ont vu l'opresseur nourri et fortifié tous les jours par les champions de la liberté, ceux-là seuls pouvaient comprendre votre douloureuse inquiétude. Je vous comprends bien, car j'ai vécu dans des conditions pareilles. Comme moi, vous ne croyez pas à certains gouvernements, mais vous croyez en certains peuples, et nous voulons croire à un peuple comme le peuple nord-américain qui a su mourir généreusement sur les plages de Normandie pour la liberté de tous les hommes. Et avec nous sont tous les hommes qui aiment l'ordre dans les rues et dans les consciences, comme nous aimons presque toujours le silence plus que le bruit, même le bruit des paroles. Mais nous n'aimons pas, et je crois que c'est bien votre idée, l'ordre et le silence des cimetières. Ordre et silence imposés non par l'intelligence ou par le raisonnement, ni par la discrétion naturelle à ceux qui savent penser, mais par la mort.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Et ici, très à propos, citons un des points qui se sont trouvés parmi les plus discutés et qu'on a le mieux éclairés pendant ces six jours de débats. Eclaircissements indispensables à la destruction d'une des plus sérieuses équivoques qui planent sur l'Amérique et que nous avons ouvertes à l'analyse en abordant le problème délicat du communisme.

(...) Nous avons tiré au clair pourquoi nous le combattons. D'innombrables intellectuels, la plupart, croyons-nous, seraient peut-être disposés à l'accepter, parce que c'est la Russie Soviétique, indéniablement, qui a donné à l'homme qui vit à la sueur de son front et qui souffre, un espoir concret de joie de vivre. Nous ne sommes pas contre le communisme parce qu'il est anti-chrétien, comme l'imagine notre illustre confrère Guido Piovene. C'est le professeur Paul Rivet qui a bien défini la position de l'intelligence universelle vis-à-vis du communisme, lorsque, dans la matinée du 18, on a fait ici le procès des Etats-Unis, procès dont ce pays s'est d'ailleurs bien tiré d'affaire grâce à ses représentants.

Que le communisme soit ou ne soit pas anti-chrétien, ce ne serait pas là une raison suffisante, à notre avis, pour une prise de position négative. Nous protestons, évidemment, contre l'intolérance religieuse, parce que cette intolérance est une restriction à un droit beaucoup plus ^{p.493} plus ample. La faculté de croire en Dieu n'a pas été établie pour les chrétiens seulement, mais pour tous les hommes, comme la faculté de ne pas croire. Les musulmans, les bouddhistes, sont des hommes au même titre que les catholiques et les protestants.

Nous ne sommes pas contre le communisme parce qu'il est contre ceci ou cela, cette religion ou une autre, cette doctrine ou une autre, ce régime-ci ou celui-là. Nous sommes contre le communisme parce qu'il est contre la liberté, par conséquent contre la dignité de l'homme. Seulement pour cela. La meilleure partie de l'intelligence universelle donnerait probablement son appui au communisme s'il s'agissait seulement de détruire le capitalisme, lequel, pour maintenir ses égoïsmes cruels, s'est mis lui aussi contre la liberté, contre les principes mêmes de la Révolution française qui l'ont rendu viable. La liberté ne peut pas exister seulement pour l'homme riche et puissant ou seulement pour les chrétiens. La liberté des puissants et des chrétiens seulement ne serait pas juste. La liberté ne peut être qu'universelle, et c'est vers l'universel que nous nous acheminons.

Le Nouveau Monde et l'Europe

Ceci posé, un autre point s'est éclairé, le plus délicat, à notre avis, le point névralgique du rapprochement efficace non seulement entre l'Europe et l'Amérique mais encore entre les Amériques : c'est notre position de Latino-Américains en face des Etats-Unis. Comme je le disais le 18 au matin, on a fait ici le procès des Etats-Unis. Pendant les discussions sur la grande république, il me semble que plusieurs orateurs ont souvent oublié que l'homme nord-américain appartient à la même espèce humaine. C'est peut-être ce qui a amené ce grand homme qui s'appelle Robert Frost à demander un jour, en réunion plénière : « Est-ce que vous nous considérez comme des monstres ? » Non, vous êtes des hommes, ce fut la réponse unanime. Vous êtes des hommes, parfois déformés par la richesse, par les complexes de supériorité, aveuglés peut-être par une peur épidémique ou par le manque de compréhension vis-à-vis de façons de vivre étrangères à vos propres habitudes. A côté de ces déformations, cependant, personne n'a nié les magnifiques vertus du peuple nord-américain qu'un désir ardent de perfectionnement pousse à la recherche de la culture, des sources de sagesse qu'il va tâcher d'acheter dans les pays d'origine. Peuple adolescent plein de curiosité, le voilà qui acquiert des lambeaux de civilisation dont il fait les plus riches musées et les laboratoires les mieux équipés du monde. Artisans de la science, doués d'un esprit d'analyse profondément honnête, les voilà qui font appel aux savants persécutés en Europe pour qu'ils viennent leur apprendre cet esprit de synthèse qui leur fait défaut.

Et ici, faisons un acte de contrition, nous autres Latino-Américains si souvent patriotards, si souvent imprégnés d'un nationalisme étroit, armons-nous de cet esprit d'humilité sans servilité dont nous avons tant besoin et admettons que, sur ce point, nous nous trouvons aux antipodes des Nord-Américains, nous qui boudons les étrangers capables de nous donner des leçons et qui sommes, en outre, persuadés que l'Europe s'est toujours inclinée devant le Brésil ou l'Argentine...

^{p.494} Ceci ne peut pas nous faire oublier, pourtant, que la chasse aux sorcières a remplacé, là-bas, la chasse aux savants. D'où la méfiance qu'inspirent les Etats-Unis un peu partout. Cette méfiance qui prend souvent la forme, comme l'a si bien démontré Paul Rivet ici avec autant de clarté logique que de cordiale franchise, d'une hostilité verbale. Verbale seulement. Un sentiment plutôt qu'un ressentiment, parce que tant de raisons subsistent encore pour justifier notre méfiance des Etats-Unis, que nous désirerions aimer

Le Nouveau Monde et l'Europe

sans réserves, surtout nous autres Américains. D'où ce cri d'angoisse de l'intelligence opprimée que nous entendons dans la voix de Rodrigues Lapa et de Casais Monteiro, par exemple.

Les Etats-Unis ne sont pas le monstre dont parlait Robert Frost. Paul Rivet, qui a été parmi nous une présence permanente — présence de l'homme libre et de la France libre, présence de l'Humain surtout — a su commenter comme il fallait les paroles de Shuster et de Schneider, une présence permanente eux aussi — présence de la culture libre nord-américaine. Rivet a commenté et accepté la parole de Frost et de Shuster qui nous ont rassurés sur la crainte que nous inspirent les Etats-Unis. Mais... et le Guatemala ? demandèrent ici plusieurs orateurs français, portugais, mexicains, brésiliens.

Tant que des savants — et Rivet a cité un exemple concret — ne pourront pas entrer librement aux Etats-Unis ; tant que des écrivains libres, sans la moindre attache avec des doctrines totalitaires — et nous avons un exemple récent au Brésil dans le cas de José Lins do Rego — seront obligés de se soumettre à des procès, à des interrogatoires et à d'autres actes humiliants pour se voir refuser, à la fin, un visa temporaire pour visiter une fille malade aux Etats-Unis, nous devons craindre ce pays, comme nous craignons les régimes totalitaires de l'actualité. Même s'ils ne présentent pas de danger physique pour leurs adversaires, nous devons les craindre. Dernièrement, un de ces régimes a interdit l'entrée dans le territoire national d'une revue culturelle brésilienne parce que celle-ci avait publié un article d'un savant, prix Nobel pour la Médecine, mais persona non grata de ce gouvernement. Ce savant s'appelle Egas Moniz. Nous devons craindre ce pays aussi parce que toute violence contre la liberté, même s'il n'y a pas de sang répandu, n'est pas une menace pour quelques hommes seulement, c'est une menace pour le monde entier.

Que dire, donc, d'un pays qui est le plus puissant du monde, comme les Etats-Unis ? Mais — il nous faut toujours revenir à l'adversative — et Robert Frost, et Shuster et Schneider, présence permanente de l'Homme Libre et de la culture nord-américaine ? Lorsqu'ils parlent, nous le savons tous, c'est l'âme du peuple nord-américain qui parle. Nous voudrions cependant que ce fût aussi le gouvernement des Etats-Unis... Je crois pourtant que nous pouvons garder foi dans l'esprit-présence de Robert Frost et de George Shuster et de Herbert Schneider.

Le Nouveau Monde et l'Europe

De toute façon, je suis persuadé que la grande réalisation des Rencontres de São Paulo a été l'éclaircissement parfait, sans ambages, de notre position vis-à-vis des Etats-Unis. Rivet et Paulo Carneiro ont parlé avec précision et franchise et sans passion. Les Etats-Unis savent ^{p.495} maintenant pourquoi nous les aimons et pourquoi parfois nous ne les aimons pas. Et ils savent aussi que nous pourrions les aimer définitivement. Et ils savent aussi ce qu'il faut faire pour que nous ne les détestions pas. Malheureusement, quelques doutes subsistent, par exemple la confusion entre l'Amérique hispanique et l'Amérique ibérique, comme l'a répété ici l'éminent professeur Pereira Salas dans sa communication. Un autre exemple c'est l'éclaircissement que j'ai sollicité dans mon discours d'ouverture sur le sens, qui n'est pas encore précisé par les sociologues, de certains mots comme *culture*, *civilisation* et *progrès*.

(...) Nous sommes en général ces peuples à progrès sans civilisation, peuples jeunes, condamnés toujours, par manque de sédimentation, à subir une influence culturelle quelconque. Il nous reste, cependant, le droit de la choisir. Et nous nous battons avec acharnement pour ce droit. Au Brésil, ce n'est que depuis l'Indépendance, c'est-à-dire depuis moins de 150 ans, que nous avons eu le droit de dire si nous acceptions exclusivement l'influence portugaise qui nous avait été imposée de par notre naissance. Et si nous n'avons pas refusé notre culture portugaise, nous avons adopté aussi celle qui a commencé à venir de France avec la première mission culturelle appelée par Dom João VI au début du XIX^e siècle, mais dont nous avons entendu parler depuis Villegaignon. D'où notre résistance à d'autres infiltrations culturelles, certaines d'entre elles bien organisées, généreuses et extrêmement sympathiques, résistance provoquée par leur caractère d'imposition dissimulée, trait psychologique du Latino-Américain que certains pays n'ont pas encore compris. Mais ce ne sont pas des détails pareils qui peuvent effacer l'œuvre ici accomplie. Nous avons ouvert nos cœurs d'une façon sincère et complète. Nous avons échangé des plaintes réciproques et nous avons exposé des incompréhensions mutuelles. Nous l'avons fait quelquefois avec véhémence, mais toujours avec mesure, sans perdre de vue le proverbe chinois d'après lequel il ne faut pas dire à son adversaire quelque chose dont on aurait honte le jour où on ferait la paix avec lui. Nous sommes tous arrivés à la conviction, Européens de toutes les Europes et Américains de toutes les Amériques, que nous avons tous besoin les uns des autres pour notre bonheur et notre perfectionnement. Il y a eu aussi un point

Le Nouveau Monde et l'Europe

commun qui nous a définitivement soudés et qui nous garantit le succès le plus sûr dans nos futures Rencontres, pendant lesquelles nous nous efforcerons d'émousser les arêtes et d'éclaircir d'autres équivoques. C'est celui qu'Alceu Amoroso Lima a expliqué dans cette admirable synthèse : « C'est l'humanisme qui doit être la valeur centrale de la civilisation du Nouveau Monde. C'est pourquoi aucune source ne pourra être plus utile que l'humanisme européen, celui qui a lutté à travers les siècles pour la défense de la culture, comme fin en soi, c'est-à-dire comme moyen de « dématérialiser » l'homme et de développer son esprit et ses œuvres, par lesquelles ce même homme s'immortalise et se spiritualise. »

Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo sont closes.

(Traduit du portugais.)

@

RAPPORT GÉNÉRAL

@

INTRODUCTION

p.496 Avant toute chose, nous devons exprimer la reconnaissance des participants aux *Rencontres Intellectuelles de São Paulo* à tous ceux qui en ont assumé l'organisation et ont été les artisans de leur brillante réussite. Nous pensons tout d'abord à la *Sociedade Paulista de Escritores* et à son éminent président M. Paulo Duarte. Avec beaucoup de précision et d'élan ils ont préparé cette réunion qu'ils ont insérée dans la longue et belle série des congrès que São Paulo organise à l'occasion du quatre centième anniversaire de sa fondation. Cette cité affirme par là qu'au milieu de son prodigieux essor économique et matériel, elle entend être aussi dans le monde une métropole de l'esprit.

L'Unesco, fidèle à sa mission, a accordé son appui à la préparation et à la réalisation des projets paulistes. Nous devons exprimer notre vive gratitude au professeur Herbert Schneider, Chef de la Division de la Coopération Culturelle de l'Unesco, et au professeur Jacques Havet dont vous avez pu apprécier, tout au long de ces journées, les qualités intellectuelles aussi bien que les capacités d'organisation. Comment ne pas relever aussi le rôle décisif du professeur Paulo Carneiro dont l'action a été si grande dans l'initiative prise par l'Unesco et par nos amis de São Paulo et dont la pensée a sans cesse animé nos travaux.

Qu'il me soit permis aussi de dire combien les participants à ces Rencontres ont été touchés par la cordialité et la chaleur de l'accueil qui leur a été réservé à São Paulo. Indépendamment des résultats intellectuels importants que ces Rencontres ont pu enregistrer, des rapports personnels infiniment précieux se sont noués entre des hommes venus des pays et des milieux spirituels les plus divers.

p.497 Les Rencontres Intellectuelles ont tenu leurs assises à la Bibliothèque municipale de São Paulo du 16 au 21 août 1954. Elles ont été ouvertes en présence du gouverneur de l'Etat de São Paulo, qui a bien voulu souhaiter la bienvenue aux congressistes. M. Paulo Duarte a ensuite prononcé un discours, à la fois brillant et profond, qui a posé, avec beaucoup de lucidité, de sincérité et

Le Nouveau Monde et l'Europe

aussi de courage intellectuel, les problèmes qui devaient nous occuper. Le professeur Alceu Amoroso Lima, au nom de l'Organisation des Etats Américains, le professeur Paul Rivet, interprète des sentiments des invités étrangers, et le professeur Jacques Havet, représentant de l'Unesco, ont remercié les organisateurs et ont dit tout ce qu'ils attendaient de ces Rencontres. L'Assemblée a élu par acclamation le Dr Paulo Duarte président, les professeurs Paul Rivet et George Shuster vice-présidents et le professeur Antony Babel rapporteur général.

Les membres des Rencontres ont entendu six rapports importants et d'un profond intérêt, préparés à la demande de l'Unesco par MM. Paul Rivet, Pereira Salas, Guido Piovene, George Shuster, Paulo Carneiro et Alceu Amoroso Lima. Ces mémoires constituent autant d'apports décisifs à la connaissance du problème des rapports des deux continents. Des communications, également préparées à l'avance, ont été faites à la tribune par le R.P. Boer et par les professeurs Luis Amador Sanchez et Casais Monteiro.

Tous ces exposés ont donné lieu, au cours de neuf séances, à des discussions vivantes et d'un intérêt soutenu. Nous nous devons de relever le climat de totale liberté et de probité spirituelle qui a été celui de nos débats.

Ces rapports et ces entretiens seront publiés in extenso par les soins de la *Sociedade Paulista de Escritores*. Dans ces conditions, vous nous saurez gré de n'en pas faire ici un résumé qui ne pourrait qu'affaiblir la pensée des auteurs des mémoires et des participants à nos débats. Nous nous bornerons, dans ce rapport qui a été établi avec la précieuse collaboration du professeur Jacques Havet, à donner une idée générale et une synthèse des résultats auxquels nous sommes arrivés.

Nous pensons que la meilleure méthode est de reprendre, avec quelques modifications, le plan rédigé par l'Unesco dans le *Document de base*. Nous incorporerons à ce schéma les principaux éléments de nos rapports et de nos débats. D'une façon générale, il a été reconnu que l'ampleur du sujet permettait un accord seulement sur la signification profonde du problème. Il apparaît, dès maintenant, que de nouvelles études devraient être entreprises sur chaque question particulière.

Le Nouveau Monde et l'Europe

I

p.498 L'histoire, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'au XX^e siècle, a façonné des liens solides entre les deux continents. Malgré l'exploitation souvent inhumaine qui a marqué certains systèmes coloniaux, la civilisation européenne a graduellement conquis le Nouveau Monde. Longtemps subordonnés à la culture européenne, les pays américains, cependant, se sont peu à peu émancipés du point de vue intellectuel. L'humanisme, et particulièrement l'humanisme ibérique, a trouvé dans le Nouveau Monde un terrain favorable à son développement ; il a pris, au contact de conditions géographiques nouvelles et sous l'influence des civilisations précolombiennes, des formes souvent originales.

Le christianisme, représenté par ses deux confessions, le catholicisme et le protestantisme, a contribué à créer un climat spirituel commun aux deux continents. Les affinités ethniques et linguistiques ont aussi pu renforcer ces liens entre telle partie de l'Amérique et telle région de l'Europe. Aussi les affinités qui ont traditionnellement uni certains pays de l'Amérique et certains pays de l'Europe dans le culte d'un humanisme commun ont créé, à travers l'Atlantique, des liens si importants que chacun des deux continents ne saurait être considéré comme une unité en face de l'autre. En réalité, il n'existe pas deux blocs, l'Amérique et l'Europe, mais trois groupes de pays — l'Europe, l'Amérique du Nord et l'Amérique latine — dont chacun est d'ailleurs marqué par de profondes diversités internes. Il suffit, à ce sujet, de se rappeler combien il est difficile de définir l'esprit européen, comme l'a fait remarquer M. Guido Piovene, représentant du Conseil de l'Europe à nos Rencontres. Les Etats-Unis, de leur côté, ne constituent pas le bloc monolithique que se représentent beaucoup d'Européens, mais un pays plein de différences, de nuances et dont la culture procède du travail de multiples cellules œuvrant en ordre dispersé dans un immense territoire. L'Amérique ibérique elle-même se connaît mal : les rapports sont insuffisants entre le versant de l'Atlantique et celui du Pacifique.

Les participants à ces *Rencontres* ont admis que, malgré certaines apparences, l'Amérique et l'Europe possèdent une unité de culture. Nous sommes en présence d'un seul tronc ; il porte des rameaux divers qu'alimente une même sève.

Le Nouveau Monde et l'Europe

II

Il est bien certain d'ailleurs que les affinités qui unissent l'Europe et l'Amérique ne sont pas exclusives. On ne saurait nier ^{p.499} en particulier l'apport, parfois considérable, de l'élément africain déjà au temps de l'esclavage et à plus forte raison depuis l'émancipation des Noirs. Gilberto Freyre a bien étudié ce phénomène dans ses travaux sociologiques concernant le Brésil. Quant à l'apport de l'Extrême-Orient et du Proche-Orient, il n'est certainement pas négligeable.

III

Malgré les sauvages destructions qui ont trop souvent accompagné la conquête, les civilisations précolombiennes ont pu marquer de leur empreinte les civilisations américaines. Certes, sur ce point, l'accord ne s'est pas fait entre les interlocuteurs des Rencontres. M. Paul Rivet a beaucoup insisté sur l'importance d'un humanisme indo-méditerranéen. M. Carneiro, au contraire, pense que, dans bien des cas, le retour à l'indigénisme est une création cérébrale de notre temps. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier l'influence actuelle des traditions autochtones dans une série de pays de l'Amérique latine. Cette prise de conscience nationale agit profondément sur la littérature, les arts plastiques et la musique et dans bien d'autres domaines encore. L'Europe a été frappée, en particulier lors de l'exposition d'art mexicain à Paris et à Londres en 1952, de l'originalité de cette production. Sans doute l'art européen en subit-il l'influence.

Une question pourrait être encore posée à ce sujet. Cette prise de conscience des valeurs précolombiennes ne serait-elle pas aussi une affirmation de personnalité et même un réflexe de défense de certains pays de l'Amérique ibérique à l'égard à la fois de l'Europe et des Etats-Unis ?

IV

Plusieurs orateurs ont insisté sur le fait que la transplantation des formes de la pensée et de l'art européens en Amérique a comporté d'importantes modifications de cette pensée et de cet art. Le romantisme sud-américain, le positivisme du Brésil et du Chili, pour ne retenir que deux exemples, sont différents de leurs modèles européens et offrent les caractères d'une originalité

Le Nouveau Monde et l'Europe

véritable. L'exaltation de la liberté par l'Europe a abouti en Amérique à la libération de toute tutelle coloniale et ensuite à l'émancipation des esclaves.

Les littératures américaines ont été d'abord des prolongements des littératures européennes. Non seulement elles sont devenues indépendantes, mais elles inspirent à leur tour certains courants de l'Ancien Monde. L'exemple des Etats-Unis et du Brésil est p.500 dans ce domaine particulièrement frappant. C'est une des manifestations de cette symbiose qui, peu à peu, unit les civilisations des deux continents.

V

A plus d'une reprise, des questions politiques ont surgi au milieu de nos discussions. L'avis a été unanime que toute vie intellectuelle et spirituelle digne de ce nom exige un climat de complète liberté. La prise de contact entre pays sur le plan de l'esprit ne peut se faire que dans le respect de la liberté et de la vocation propre de chaque peuple. Dans ce domaine, tous les pays ont sans doute des devoirs à assumer.

VI

L'Europe conserve une place importante dans le développement de l'humanisme occidental. Elle n'est pas un musée, une bibliothèque ou un conservatoire. Son rôle n'est pas celui de la Grèce, dont les idées ont continué à rayonner après sa disparition. L'Europe, même matériellement et politiquement amoindrie, conserve toutes ses forces créatrices et perpétue son apport vivant à la civilisation contemporaine.

Le Vieux Monde, de son côté, reconnaît l'originalité et la haute valeur de la contribution des pays américains. Cette reconnaissance réciproque est le fondement de relations culturelles saines. D'ailleurs, aux yeux de beaucoup d'Américains, les liens intellectuels étroits avec l'Europe sont la condition même de la participation du Nouveau Monde au courant humaniste et à sa continuité.

VII

Dans les rapports entre les deux continents, bien des malentendus subsistent qu'il faudrait éliminer. Le déséquilibre économique du monde actuel rend cette élimination difficile.

Le Nouveau Monde et l'Europe

L'Europe a parfois un sentiment d'humiliation devant l'aide matérielle qu'elle a reçue et qu'elle reçoit encore des Etats-Unis, quelque grande que soit, par ailleurs, sa reconnaissance.

Une certaine inquiétude apparaît en Europe et en Amérique latine devant la domination industrielle, technique et financière des Etats-Unis et les conséquences politiques qui peuvent en découler.

L'invasion massive d'une littérature de qualité douteuse et de films commerciaux médiocres fait parfois oublier au reste du p.501 monde qu'il existe aux Etats-Unis une vie spirituelle profonde et une production littéraire et artistique d'une haute signification. La science américaine n'est pas orientée seulement vers les techniques : elle est vouée aussi à la recherche pure et désintéressée.

De son côté l'Amérique ne doit pas oublier que les difficultés qui ont conduit l'Europe au bord de l'abîme, découlent d'une histoire singulièrement complexe et lourde. Quant à la recherche incessante de l'intelligence européenne, qui peut paraître parfois entachée de byzantinisme, elle procède d'une inquiétude profonde, qui est l'honneur même de cette intelligence.

Les pays d'Europe devraient aussi mieux connaître les pays de l'Amérique latine, les suivre dans leurs efforts et leur développement et apprécier à leur valeur leurs réussites matérielles et intellectuelles conquises souvent de haute lutte.

VIII

Les problèmes qui ont été discutés aux Rencontres Intellectuelles de São Paulo dépassent le cadre étroit des rapports des deux continents. L'épanouissement des relations culturelles de l'Amérique et de l'Europe ne sera possible que si elles s'intègrent aux efforts qui sont faits en vue de la réalisation d'une communauté englobant toutes les parties du monde.

IX

Le désir unanime a été exprimé que les Rencontres Intellectuelles de São Paulo deviennent une institution permanente. Elles pourraient jouer en Amérique le même rôle que les Rencontres Internationales de Genève en Europe

Le Nouveau Monde et l'Europe

et aussi que la Société Européenne de Culture, société qui, grâce à l'initiative du Professeur Umberto Campagnolo, a consacré aux problèmes que nous venons d'étudier un numéro de la revue *Comprendre* dont tous ont apprécié l'importance et la signification.

Pour assurer la continuité de ces Rencontres Intellectuelles de São Paulo, l'Assemblée a décidé de constituer en bureau permanent celui qui avait été élu pour cette session. Il sera donc formé du président Paulo Duarte, des vice-présidents Paul Rivet et George Shuster et du rapporteur général Antony Babel.

X

Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo, en conclusion de leurs débats, ont adopté à l'unanimité les recommandations pratiques suivantes :

1. p.502 « Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo recommandent que soit réalisé le projet de création au Brésil, sous les auspices de l'Union Latine, d'un Collège libre latino-américain de haute culture, inspiré de l'esprit et de la structure du Collège de France. Cette institution de rapprochement culturel entre le continent européen et le continent américain devrait accueillir des étudiants de toute l'Amérique et des professeurs des deux mondes choisis parmi les personnalités les plus représentatives de l'Amérique et de l'Europe latines. »

2. « Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo recommandent :

a) que l'Unesco invite à participer aux Rencontres qui ont lieu sous ses auspices des représentants des diverses religions de l'Occident et de l'Orient qui désirent apporter leur contribution à l'étude des problèmes internationaux contemporains ;

b) qu'à toutes les futures sessions des Rencontres Intellectuelles de São Paulo, consacrées à l'étude des relations entre le continent européen et le continent américain, ou à tous autres sujets d'intérêt international, soient invitées des figures représentatives des grands courants religieux du monde contemporain, particulièrement des représentants de l'église catholique et des églises protestantes. »

3. « Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo recommandent à l'Unesco l'adoption du portugais comme l'une de ses langues de travail. »

4. « Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo recommandent :

Le Nouveau Monde et l'Europe

a) que tout soit mis en œuvre en vue de multiplier les bourses d'échange en faveur des étudiants de tous les pays de l'Amérique et de l'Europe ;

b) que les échanges de professeurs et les stages d'intellectuels et de savants des deux continents soient facilités ;

c) que la traduction des œuvres caractéristiques des deux continents soit assurée et largement diffusée. »

5. « Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo recommandent :

a) que l'Unesco entreprenne la publication de monographies spécialisées sur des points précis concernant l'influence réciproque des pays de l'Europe et des pays de l'Amérique ;

b) que les prochaines Rencontres Intellectuelles de São Paulo étudient en détail les influences mutuelles qu'exercent ces ^{p.503} différents pays. Il serait nécessaire de diviser les questions à la fois par pays et en tenant compte des différents domaines de la vie culturelle. »

6. « Les Rencontres Intellectuelles de São Paulo recommandent à l'Unesco de stimuler les travaux entrepris par l'Institut pan-américain de Géographie et d'Histoire sur les aspects de l'histoire des idées dans les Amériques et sur l'influence des idées européennes sur l'Amérique. »

Antony BABEL
Rapporteur général

@

INDEX

Participants aux conférences et entretiens

@

AMOROSO LIMA, Alceu, 453.
AMROUCHE, Jean, 372.
BABEL, Antony, 193, 241, 248, 249, 250, 251, 315, 321, 496.
BATAILLE, Georges, 269.
BARDE, Renaud, 225, 302.
BATES, Fred., 227.
BOAS, George, **99**, 249, 251, 256, 257, 318, 323, 357-381.
BOISDEFFRE (de), Pierre, 379.
BUARQUE DE HOLANDA, Sergio, **55**, 324, 327, 333-355,
CALDERON, Puig, 325.
CAMPAGNOLO, Umberto, 211, 304, 359, 362, 363, 364, 385, 389, 391, 392, 395.
CATTUI, Georges, 279.
CHENEVIÈRE, Jacques, 384.
COINDREAU, Edgar, 274, 278, 300, 369, 370, 372, 406.
DIAZ CASANUEVA, Humberto, 321, 345.
DORT, Bernard, 255, 256.
DUARTE, Paulo, 411, 490.
DUBARLE, R. P., 242, 246, 281, 284, 324, 327.
ETCHEVERRIA, José, 270, 350.
FEBVRE, Lucien, **11**, 199-216.
FREYMOND, Jacques, 224.
GILKEY, Louis, 283.
GIROD, Roger, 388, 389, 394.
GOUREVITCH, 215, 331.
GUTMAN, James, 231.
HALPÉRIN, Jean, 205, 207, 208.
HARTMANN, Hans, 352, 353.
HAVET, Jacques, 290.

Le Nouveau Monde et l'Europe

- HERSCH, Jeanne, 221, 251, 259, 300, 302, 346.
- JUNGK, Robert, **77**, 261.
- KOCHNITZKY, Léon, 213, 232, 234, 348.
- KOYRÉ, Alexandre, 239, 241.
- LALOU, René, 272, 278.
- LANDHEER, Bart, 218, 254.
- LEDERMANN, Lazlo, 208, 361, 362, 363.
- LUTIGNEAUX, Roger, 296.
- McKEON, Richard, 222, 245, 246, 252, 299, 302, 305, 311, 329, 333, 334, 337, 343, 348, 380, 393, 396.
- MARTIN, Victor, 298.
- MATIC, Dusan, 336, 337, 338, 390, 391, 392.
- MAUROIS, André, **161**, 199, 212, 219, 220, 325, 330, 383-407.
- MAYDIEU, R. P., 242, 246, 331, 338, 342, 347, 348, 367, 376, 377, 379.
- MICHAELIS, Edgar, 324, 338, 379, 380.
- MILOSZ, Czeslaw, 247, 249, 301, 319, 359, 364, 365.
- MORNER, Magnus, 269, 343, 344.
- ORIBE, Emilio, **123**, 265-271, 283, 320, 326.
- PATZELT, Erna, 246.
- PEREIRA SALAS, Eugenio, 476.
- PEROCCO, Guido, 316, 318, 319, 326.
- PICOT, Albert, 181.
- PIOVENE, Guido, 418.
- POULET, Georges, 241, 365.
- RAPPARD, William, **31**, 217-236.
- RIVET, Paul, 429.
- SCHENI (von), Ernest, 230, 246, 257, 301.
- SCHNEIDER, Herbert W., 303, 337, 367, 380.
- SHUSTER, George, 441.
- SILBERSCHMIDT, Max, 200.
- SOLAS GARCIA, José, 265, 271.
- SONNIER, Georges, 404.
- STAROBINSKI, Jean, 370.
- THEOTOKAS, Georges, 257, 353.

Le Nouveau Monde et l'Europe

TOMLIN, W., 396.

WAHL, Jean, 235, 267, 306, 328, 376, 400.

WEIL, Eric, 237, 357, 358.

WYSS-DUNANT, Edouard, 203, 204.

*

Conférences : [Febvre](#) - [Rappard](#) - [Holanda](#) - [Jungk](#) - [Boas](#) - [Oribe](#) - [Maurois](#)

Entretiens publics : [Premier](#) - [Deuxième](#) - [Troisième](#) - [Quatrième](#) - [Cinquième](#)

Entretiens privés : [Premier](#) - [Deuxième](#) - [Troisième](#) - [Quatrième](#)

São Paulo : [Duarte](#) - [Piovene](#) - [Rivet](#) - [Shuster](#) - [Lima](#) - [Salas](#) - [Duarte](#) - [Babel](#).

@